



Le phénomène Le Pen : analyse relationnelle, historique et esthétique d'une singularité politique

Pierre Ecuillon

► To cite this version:

Pierre Ecuillon. Le phénomène Le Pen : analyse relationnelle, historique et esthétique d'une singularité politique. Sociologie. Université Paul Valéry - Montpellier III; Montpellier 3, 2015. Français. NNT : 2015MON30005 . tel-01206010

HAL Id: tel-01206010

<https://theses.hal.science/tel-01206010>

Submitted on 28 Sep 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

THÈSE

Pour obtenir le grade de
Docteur

Délivré par **UNIVERSITE MONTPELLIER III – PAUL
VALÉRY**

Préparée au sein de l'école doctorale « **Territoires, Temps,
Sociétés et Développement** »
Et de l'unité de recherche **Laboratoire d'Etudes et de Recherches
en Sociologie et en Ethnologie de Montpellier – EA 4584**

Spécialité : **Sociologie**

Présentée par **Pierre ECUVILLON**

**Le phénomène Le Pen.
Analyse relationnelle, historique et
esthétique d'une
singularité politique.**

Soutenue le 9 avril 2015 devant le jury composé de

M. Philippe JORON, Professeur, Université de Paul Valéry – Montpellier III	Président du jury
M. François DIEU, Professeur, Université de Toulouse I	Rapporteur
M. Carlo MONGARDINI, Professeur, Université de Rome I	Rapporteur
M. Patrick TACUSSEL, Professeur, Université de Paul Valéry – Montpellier III	Directeur de thèse
M. Pierre LE COZ, Professeur, Université d'Aix-Marseille	Examineur

Université Montpellier III - Paul Valéry

Arts, Lettres, Sciences Humaines et Sociales

Ecole doctorale n°60 « Territoire, Temps, Société et Développement »

Laboratoire d'Etudes et de Recherches en Sociologie et en Ethnologie de
Montpellier

EA 4584

Thèse pour obtenir le grade de Docteur de l'Université Paul Valéry -
Montpellier III

CNU section 19

Discipline : Sociologie

Le phénomène Le Pen. Analyse relationnelle, historique et esthétique d'une singularité politique.

Thèse de doctorat en sociologie présentée et soutenue publiquement par Pierre ECUVILLON
sous la direction du Professeur Patrick TACUSSEL

Membres du jury :

M. Philippe JORON, Professeur de sociologie, Université Paul Valéry – Montpellier III
(président du jury)

M François DIEU, Professeur de sociologie, Université de Toulouse Capitole (rapporteur)

M. Carlo MONGARDINI, Professeur de science politique, Université de Rome « Sapienza »
(rapporteur)

M. Patrick TACUSSEL, Professeur de sociologie, Université Paul Valéry –Montpellier III
(directeur de thèse)

M. Pierre LE COZ, Professeur de philosophie, Université d'Aix-Marseille (examineur)

Avril 2015

Le phénomène Le Pen. Analyse relationnelle, historique et esthétique d'une singularité politique.

Le « phénomène Le Pen » désigne la somme constituée par l'élaboration d'une marque politique située à l'extrême droite et les réactions conflictuelles qu'elle suscite au sein de la société française. L'objectivation de ce phénomène réside dans l'analyse de l'idéologie du Front National en tant qu'elle est celle d'une marque politique devant produire un contenu doctrinal original pour se distinguer des autres partis mais également dans l'étude du mouvement social – ou du mouvement *du* social – dont elle est à l'origine. La catégorie du sacré vient éclairer les dispositifs discursifs qui sont décelables aussi bien dans les mots du Front National que dans ceux de ses adversaires politiques et associatifs. La recherche se poursuit avec l'analyse des principaux schèmes idéologiques de l'extrême droite française, qui est basée sur une histoire des idées qui commence avec la pensée contre-révolutionnaire. La méthodologie durandienne du bassin sémantique permet d'identifier les étapes cardinales de la formation idéologique du nationalisme d'extrême droite. L'examen de cette idéologie s'achève avec l'analyse du discours contemporain du Front National et la comparaison mythanalytique des candidatures de Jean-Marie Le Pen et Marine Le Pen lors des élections présidentielles françaises de 2007 et de 2012.

Mots-clés : nationalisme - mythe - sacré - déclin - populisme - mouvement social - imaginaire.

The Le Pen phenomenon. Relational, historical and aesthetic analysis of a political singularity.

The “Le Pen phenomenon” designates the sum constituted by the elaboration of a political brand located at the far-right and by the conflictual reactions that it provokes within the French society. The objectivization of this phenomenon lies in the analysis of the Front National ideology as it is this of a political brand which must produce an original doctrinal content in order to distinguish it from the others parties but also in the study of the social movement – or the movement *of the* social – which it is the cause of. The category of the sacred comes to shed the discursive sets which are discernible just as well in the Front National words as those of its political and associative opponents. The research is going on with the analysis of the French far-right main ideological schemas, which is based on a history of ideas which starts with the counter-revolutionary thought. The Durandian methodology of the semantic basin allows to identify the cardinal stages of the far-right nationalism ideological formation. The examination of this ideology comes to an end with the analysis of the Front National contemporary discourse and the mythanalytic comparison of the Jean-Marie Le Pen and Marine Le Pen candidacies at the time of 2007 and 2012 French presidential elections.

Keywords: nationalism - myth - sacred - decline - populism - social movement - imaginary.

A la mémoire de mon père

Remerciements

Je tiens à remercier le Professeur Patrick Tacussel qui a su me convaincre que j'étais capable de fournir les efforts nécessaires à l'écriture d'une thèse de doctorat. Au cours de mon travail, j'ai pu apprécier sa grande culture et ses conseils avisés.

Je remercie chaleureusement mes parents, pour leur soutien d'année en année, bien sûr, mais aussi car c'est eux qui m'ont transmis très tôt un vif intérêt pour la politique. Ils ne sont pas pour rien dans le choix du sujet de cette thèse.

Je remercie également toute l'équipe enseignante du département de sociologie, ainsi que les collègues docteurs et doctorants, pour les conseils, encouragements, et toutes les discussions simples mais stimulantes du quotidien.

De manière très générale, je remercie tous ceux qui se sont inquiétés de l'avancement de mon travail, à un moment ou à un autre. Leurs fréquentes et insistantes questions ont été une source de stress mais aussi de motivation !

Enfin, je remercie Fanny, dont la présence et l'affection ont rendu moins difficiles les derniers mois et ultimes semaines de rédaction.

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION 11

PREMIERE PARTIE : THEORIES ET PRATIQUES SUR LE FN.

EMOTIONS, DEFINITIONS, SACRALISATION. 18

CHAPITRE I : Emotions. Histoire des luttes contre le Front National..... 19

I. La « manif » contre Le Pen, ou le public contre la foule 21

A. Les slogans scandés le 21 avril 2002 21

B. L'antifascisme, un impératif catégorique ? 24

II. Genèse de SOS Racisme 27

A. Naissance de SOS Racisme 28

B. Les méthodes de mobilisation 32

C. Les implications et effets pervers du discours antiraciste 38

III. Le Front National et les autres..... 44

A. Le cordon sanitaire 45

B. Les conséquences électorales : le front républicain 51

CHAPITRE II : Définitions, explications et compréhension du FN..... 57

I. La particularité du « phénomène Le Pen » en sciences humaines et sociales 58

A. Une objectivité inatteignable ? 58

B. Typologie des ouvrages consacrés au Front National..... 61

II. Nommer et déceler le mal. Les effets pervers de l'identification 63

A. Un fascisme ? 63

B. Le FN est-il d'extrême droite ? 65

C. Intérêts et limites de la catégorie du populisme 68

D. Montrer la « vraie nature » du FN 71

III. Expliquer le succès du FN 74

A. Les explications sociales..... 75

B. Les explications politiques	81
C. Les explications idéologiques	86
D. Les explications émotives	95
Conclusion.....	100
 DEUXIEME PARTIE : LE BASSIN SEMANTIQUE DU	
NATIONALISME FRANÇAIS. ORIGINES ET HISTOIRE DU FRONT	
NATIONAL	102
 CHAPITRE I : Les sources politiques.....	
Introduction méthodologique	104
A. Délimitation de l'objet	104
B. L'intérêt du « bassin sémantique » de Gilbert Durand	104
I. Les ruissellements. La contre-révolution	107
A. Les contre-révolutionnaires « modernes » ou la défense fonctionnaliste de la religion	108
B. Le providentialisme de Maistre.....	110
C. De la présence des premiers ruissellements dans l'extrême droite d'aujourd'hui	111
II. Partage des eaux et confluences. Du nationalisme républicain au nationalisme réactionnaire	113
A. La Ligue des Patriotes.....	113
B. Le mouvement boulangiste	116
C. L'Affaire Dreyfus.....	119
III. Au nom du fleuve : entre Maurras et Barrès... ..	128
A. Qu'est-ce le maurrassisme ?	128
B. Maurice Barrès et les mythes du nationalisme.....	135
C. Vers le déclin de l'Action française. « Notabilisation » et condamnation de Rome	139
IV. L'aménagement des rives. Sur les traces d'un fascisme français	141

A. La journée du 6 février 1934.....	141
B. Les ligues des années 1930	142
C. Le fascisme groupusculaire en France	145
D. Le Parti Populaire Français.....	147
E. Le fascisme : du nationalisme intégral au nationalisme totalitaire ?.....	150
V. Deltas et méandres. Le régime de Vichy et le collaborationnisme	156
A. La Révolution nationale.....	156
B. Le collaborationnisme	161
CHAPITRE II : Renaissance.....	164
I. L'anonymat de l'après-guerre	165
A. Le mouvement Jeune Nation	165
B. Entre néo-fascisme et racisme : René Binet.....	166
II. Le sursaut poujadiste	169
A. De l'UDCA à L'UFF	169
B. Les caractéristiques idéologiques du poujadisme	171
C. Gloire et disparition du poujadisme	175
III. La perte de l'Algérie française : un traumatisme (re)fondeur ?	177
IV. Entre action et réflexion.....	180
A. Dominique Venner ou la volonté de rendre le nationalisme fonctionnel	180
B. L'activisme de la Fédération des Etudiants Nationalistes (FEN) et d'Occident	183
C. Europe-Action et le GRECE, les théoriciens	185
CHAPITRE III : Création et structuration du Front National.....	192
I. Une initiative d'Ordre Nouveau.....	194
II. Itinéraire socio-politique de Jean-Marie Le Pen	197
A. Trajectoire socio-biographique	197
B. Itinéraire politico-idéologique.....	198
III. Une première décennie en forme de traversée du désert.....	203

A. Le nationalisme-révolutionnaire comme producteur d'intransigeance.....	203
B. L'importance des adjonctions idéologiques successives	205
IV. L'émergence médiatique et les premiers succès politiques	208
A. Le coup de pouce présidentiel.....	208
B. Succès politiques et tentatives de légitimation.....	210
V. 1988, 1995 et 2002	213
A. 1988 : Jean-Marie Le Pen, « candidat de Dieu »	213
B. 1995 : la confirmation	218
C. 2002 : le « tremblement de terre »	220
VI. L'héritière	223
A. Trajectoire socio-biographique	223
B. Un ancrage local.....	225
C. Des influences diverses et contradictoires	227
D. Le goût de la « petite phrase »	231
Conclusion.....	233
 TROISIEME PARTIE : FORMES SYMBOLIQUES DES DISCOURS	
FRONTISTES. LE RECIT MYTHIQUE DES CAMPAGNES	
PRESIDENTIELLES	235
 CHAPITRE I : Mythe et politique, introduction méthodologique.....	
236	
I. Le mythe.....	239
A. Définitions.....	241
B. Visée et fonctions	241
C. Le mythe aujourd'hui	242
II. Mythe et politique	244
A. Les mythes politiques	244
B. Les mythes en politique	246
III. Sociologie de l'imaginaire et méthodologie durandienne	254

A. Les catégories de l'anthropologie de l'imaginaire	254
B. Méthodologie	258
CHAPITRE II : Le décor mythique du récit des campagnes présidentielles	262
I. Le mal, ses manifestations et ses figures	263
A. Le déclin et la chute	263
B. Le « Système » et la « caste »	270
II. Le peuple, héros oublié.....	281
A. Le peuple oublié et trahi	281
B. Les « ombres » et les « invisibles ».....	283
C. Le peuple conscient de la réalité	285
III. La campagne présidentielle comme événement sotériologique	289
A. « Il n'y aura sans doute pas d'autres chances... »	289
B. Les « hauts lieux » des campagnes présidentielles	290
C. Rejoindre le Sauveur	299
IV. La France rêvée	313
A. Protection et affirmation	313
B. Ordre	315
C. Concorde	319
D. Tradition et transmission.....	327
CHAPITRE III : Synthèse mythanalytique.....	331
I. Classification isotopique des images.....	332
A. Le régime diurne de l'imaginaire frontiste	332
B. Le régime nocturne de l'imaginaire frontiste	334
C. Commentaires	335
II. Recherches de parentés mythiques	337
A. Quel sauveur ?.....	337
B. Quel(s) mythe(s)?.....	338

CONCLUSION GENERALE.....	341
BIBLIOGRAPHIE	349
<i>Bibliographie générale.....</i>	<i>349</i>
<i>Articles.....</i>	<i>356</i>
<i>Témoignages et documents (auteurs d'extrême droite).....</i>	<i>360</i>
<i>Témoignages et documents (autres).....</i>	<i>361</i>
<i>Presse.....</i>	<i>362</i>
<i>Bibliographie électronique</i>	<i>362</i>
<i>Documents audiovisuels</i>	<i>363</i>
<i>Corpus de discours utilisé.....</i>	<i>364</i>
INDEX DES NOMS	366
INDEX DES NOTIONS.....	372

INTRODUCTION

Il nous paraît aujourd'hui ardu d'écrire sur le Front National. Ce parti politique est devenu un objet singulier dans la *galaxie des sciences humaines* et plus largement dans *l'univers du commentaire médiatique*. Pour reprendre les termes de Guy Birenbaum, « publier un texte sur ce parti, au cœur de toutes les polémiques, a des conséquences diverses. Ce type de travail joue non seulement un rôle dans la connaissance, mais aussi, même s'il s'en défend, dans la reconnaissance, voire dans la légitimation du FN. En en faisant un objet d'étude légitime, nous, les auteurs, contribuons à normaliser sa présence »¹. C'est ainsi que la connaissance et la reconnaissance du parti frontiste passe par la masse d'ouvrages et d'articles qui ont été écrits, des nombreuses analyses qui ont été réalisées, que ce soit par le biais d'éditoriaux, d'essais, de pamphlets, de thèses, voire de romans... Il serait d'ailleurs difficile de dire laquelle de la littérature grise ou blanche possède l'avantage en terme quantitatif sur le parti frontiste. Nous nous contenterons pour le moment de dire que les différentes productions traitant du Front National ont chacune apporté, très inégalement, une part de compréhension au « *phénomène* Le Pen ». Le terme est ici utilisé à dessein et il est nécessaire d'en assumer toutes ses acceptions ; de la plus familière : nous soulignons l'aspect excentrique et spectaculaire de la personnalité des membres de la famille le Pen (père et fille), à la plus scientifique : ce qui procure au Front National son statut de singularité socio-politique, en n'omettant pas la plus prosaïque : le caractère exceptionnel et souvent passionnel du *mouvement social* frontiste².

A ses trois acceptions - qu'il serait tentant de synthétiser en une seule - correspondent trois grandes classes d'ouvrages auxquelles il paraît essentiel de s'intéresser lorsque l'on étudie le Front National :

¹ BIRENBAUM Guy, 1992, *Le Front National en politique*, Editions Balland, Paris, p.21

² Ce caractère passionnel n'émane pas que du FN en tant que structure politique, il se dégage également du flux de réactions d'attirance ou de rejet dont il est l'objet. Birgitta ORFALI, dans son livre sur *l'adhésion au Front National*, colle d'ailleurs les deux termes, et évoque l'attirance-rejet comme étant une attitude caractéristique et répandue à l'égard du parti frontiste.

- les biographies : elles permettent de saisir l'éthos des hommes et femmes du mouvement, et aident ainsi à éviter l'écueil qui consiste à parler de l'idéologie politique comme d'un fait purement scientifique et désincarné ;

- des ouvrages de sciences politiques ou sociales, décrivant le fonctionnement du parti politique, la sociologie de ses militants, sa place dans l'histoire des idées, etc. : ils fournissent la base théorique indispensable sans laquelle s'engager dans l'étude de ce parti politique s'apparenterait à une gageure ;

- des ouvrages engagés, pour le FN et souvent contre : ils aident à prendre conscience de l'élan affectif qui saisit nombre de citoyens lorsqu'il s'agit d'évoquer le parti frontiste.

Sans prétendre à l'exhaustivité de ce classement plutôt sommaire, nous pouvons dire que la plupart des livres traitant du Front National appartiennent au moins à une des catégories citées ci-dessus. Il va également de soi que beaucoup de livres dépendent de deux, voire trois catégories. Ce classement a une utilité méthodologique dans le travail préalable à la recherche car il permet d'établir une sélection dans la masse d'ouvrages consacrés au parti frontiste. Il aurait été toutefois insuffisant de se limiter aux livres traitant uniquement du FN. La spécificité de ce sujet incite également à se tourner vers des productions s'intéressant à l'extrême droite française en général, ainsi qu'à des livres analysant la place du sacré dans la société et plus précisément dans les discours politiques, et, bien sûr, à des ouvrages méthodologiques indispensables pour l'analyse de contenu, qu'elle soit quantitative ou qualitative.

Il était important de ne pas cantonner ce travail à une seule discipline, notamment à celle qui prévaut souvent lorsque l'on s'intéresse au FN, à savoir l'histoire des idées. La classification, la dénomination ou la catégorisation du Front National sur l'échiquier politique français présente en effet pour le chercheur maintes difficultés. Les sciences politiques évoquent généralement le FN de par ses traits négatifs, « anti » ; parmi les plus notoires, on peut citer les positions anti-immigration et le populisme protestataire – bien décrit par Pierre-André Taguieff comme étant une « forme » du discours : « style politique susceptible de mettre en forme divers matériaux symboliques »¹ – contre les élites politiques, médiatiques,

¹ TAGUIEFF Pierre-André, *L'illusion populiste. Essais sur les démagogies de l'âge démocratique*, Flammarion, Paris, p.163

etc. Cette « tradition » scientifique s'explique tout autant par la nature du sujet que par le point de vue des chercheurs : il est vrai que le Front National se pose en s'opposant au « système », et il est certain que la focalisation sur les aspects négatifs de la part des universitaires est aussi l'affirmation inconsciente des qualités positives propres d'une communauté savante (universalité, tradition intellectuelle héritée des Lumières, autant de valeurs rejetées par le FN).

Outre le biais introduit par cette focalisation scientifique sur les contenus vindicatifs du discours frontiste, les propres atermoiements idéologiques du parti de Jean-Marie Le Pen exaspèrent la tâche de classement idéologique qui, face à la complexité de son objet, se dégrade en palliatif rationalisant ; rappelons pour illustrer ce propos que le FN prônait un discours national-républicain et une certaine ouverture aux populations d'origines nord-africaine lors de la campagne présidentielle 2007 (discours sur la dalle d'Argenteuil), et retrouvait ses fondamentaux islamophobes à l'occasion des élections régionales 2010 (campagne anti-minaret).

Max Weber évoquait dès 1904 le problème pour la sociologie de la non-séparation entre la connaissance de l'« étant » et la prescription morale du « devant être »¹. Cette problématique n'a rien perdu de sa profondeur, surtout lorsque l'on s'engage à produire un travail sur le Front National. Guy Birenbaum, remarquant que les auteurs qui fournissent des études sur le parti frontiste se retrouvent fréquemment, par le jeu des habituelles émissions de débats, à avoir un rôle prescriptif (expliquer la montée du Front National revenant souvent à donner un « remède » pour « endiguer » cette montée), note que « ces oscillations inhabituelles des analystes entre le statut de savant et celui de conseiller en politique font du FN un thème particulier dans le champ scientifique mais, surtout, accentuent la particularité de ce parti dans le champ politique »². Sans vouloir enjoliver la sociologie politique des appareils dérisoires de la neutralité, tout laisse à penser qu'une démarche compréhensive doit aujourd'hui dépasser la peu (ou trop) commode procédure de classement en « -isme », pour favoriser une approche davantage en adéquation avec les altérations essentielles de son objet. En s'intéressant particulièrement aux campagnes présidentielles, il était d'autant plus important d'éviter la procédure d'étiquetage idéologique : en effet, lors de l'exercice des

¹ WEBER Max, 1904 (1992), *Essais sur la théorie de la science*, traduits de l'allemand par Julien Freund, Plon, Paris, p.121

² BIRENBAUM Guy, 1992, *Op. Cit.*, p.22

élections, les discours des candidats majeurs se caractérisent par une versatilité idéologique structurante. C'est ce que notait Denis Bertrand dans son ouvrage analysant le propos des différents candidats lors des élections présidentielles de 2007 : « la dimension argumentative [...] n'est plus qu'un avatar parmi d'autres », subsumée par « la dimension esthétique du politique, qui justifie la lecture narrative dans l'ordre du sensible »¹.

C'est donc tout autant les qualités propres à cet objet que la volonté d'une certaine singularité dans notre recherche qui nous ont incité à être attentif aux ouvrages tels que ceux de Raoul Girardet, qui propose « une tentative d'exploration d'une certaine forme de l'imaginaire – en l'occurrence l'imaginaire politique »². Ainsi, notre méthodologie, sans ignorer les analyses des textes cardinaux dans l'histoire des idées, se propose d'effectuer un détour que nous espérons productif dans les arcanes de la pensée mythique. Cette dernière, loin de se cantonner dans l'esprit de ceux que les sciences humaines du début du siècle ont appelé les « sauvages » ou les « primitifs », se décline avec un éclat remarquable dans notre modernité. On la perçoit notamment, comme l'a bien montré Albert Piette³, à l'intérieur des nouveaux mouvements religieux, qu'ils soient orientés vers le développement personnel, tournés vers les religions orientales comme le bouddhisme ou encore dérivés du protestantisme (fondamentalistes, charismatiques, évangélistes...). Mais c'est bel et bien au travers des idéologies politiques que les mythes conservent une vitalité exemplaire.

Tenter de saisir les mythes plutôt que l'idéologie semble ainsi être une piste théorique féconde sur le plan heuristique : celle-ci n'est-elle pas qu'une forme appauvrie de ceux-là ? Nous souhaitons ici adopter la méthode de Jean-Pierre Sironneau, qui consiste à dégager les mythologèmes (ou mythèmes) sous le bricolage idéologique, puis à examiner leur éventuelle parenté de structure avec les thèmes mythiques traditionnels. Cette démarche nécessite d'étudier également le soubassement historique et culturel sur lequel l'idéologie prend racine, c'est-à-dire tenter de reconstituer ce que Gilbert Durand nomme le *bassin sémantique*. Appliqué à notre objet, il s'agira ici de dégager la dynamique du système imaginaire socio-culturel cohérent dont le Front National devint, à un moment de l'histoire politique française, le représentant officiel.

¹ BERTRAND Denis, DEZE Alexandre, MISSIKA Jean-Louis, 2007, *Parler pour gagner, sémiotique des discours de la campagne présidentielle de 2007*, Sciences Po Les Presses, Paris, p.93

² GIRARDET Raoul, 1986, *Mythes et mythologies politiques*, Editions du Seuil, Paris, p.11

³ PIETTE Albert, 1993, *Les religiosités séculières*, Presses Universitaires de France (Que sais-je ?), Paris, p.19

Nous sommes conscient que ce projet a quelque chose d'un peu arbitraire, et nous souhaitons, autant que faire se peut, éviter les écueils de ce que Cornelius Castoriadis appelait la logique ensembliste-identitaire. Nous refusons, pour le dire autrement, d'effectuer une dévaluation rationaliste de l'imaginaire, et ce d'autant plus que nous nous plaçons dans le sillage méthodologique de Gilbert Durand. Dans l'acception de l'anthropologue grenoblois, un bassin sémantique n'est pas clôt sur lui-même, il appartient toujours à un ensemble imaginaire plus vaste, tout comme il contient des ensembles plus restreints, et ceci à l'infini. Nous pensons que la souplesse épistémologique de cette notion est propre à restituer avec originalité la maturation du mythe frontiste, sans pour autant découper de manière artificielle dans la réalité du social-historique une singularité qui n'a pas de sens par elle-même.

Notre problématique peut s'énoncer assez simplement, chacune des trois parties que nous allons aborder tentant de répondre à la question suivante : **comment se constitue le statut mythique du Front national à l'intérieur de la société française ?**

Notre travail s'articulera donc autour de trois axes : il conviendra d'aborder avant tout ce que nous nommerons la *nébuleuse passionnelle frontiste*, c'est-à-dire la dynamique sociale d'attraction-rejet engendrée par le Front National. Certes, ce parti répond aux caractéristiques du mouvement social, mais pour analyser le phénomène dans une approche plus complexe, il faut montrer en quoi il occasionne également un mouvement *du* social. Plus exactement une agitation, une fébrilité. Nous tenterons d'expliquer que si la naissance du FN remonte à 1972, ce parti a su profiter de l'extraordinaire maladresse de l'institution médiatique à son encontre pour se révéler véritablement. Une révélation au grand jour que l'institution universitaire, comme nous le disions plus haut, n'a pas manqué d'analyser, non sans tomber trop souvent dans une redondance sémantique fort réductrice. De nombreux chercheurs ne doivent-ils pas leur notoriété à l'objet même qu'ils souhaitent, avec toutes les meilleures intentions du monde, dénoncer ? Leur audience n'est-elle pas proportionnelle aux succès électoraux du parti frontiste ? Nous pensons, comme le note courageusement Jacques Le Bohec, que « les spécialistes du FN ont (...) paradoxalement un intérêt objectif à la perpétuation du phénomène détesté et donc à la stagnation de la recherche scientifique en la matière »¹.

¹ LE BOHEC Jacques, 2004, *L'implication des journalistes dans le phénomène Le Pen*, L'Harmattan, Paris, p.75

Le FN, comme nous l'avons dit plus haut, véhicule avec lui une forte charge affective, et celle-ci s'est institutionnalisée à travers l'antiracisme associatif. Nous montrerons, à travers plusieurs exemples dont nous expliquerons la valeur heuristique, que les réactions de vigilance ou de franche hostilité que suscite le parti frontiste peuvent, à certaines occasions, être en relation d'engendrement réciproque avec la réussite électorale du parti de Marine Le Pen. Pour cela, nous privilégierons une approche interactionniste, en ne séparant pas strictement le FN et ses adversaires, mais en opérant une analyse sur différents événements ayant valeur de symbole, ou encore sur certains points programmatiques polémiques.

Une fois cette analyse effectuée, à l'issue de laquelle nous tenterons d'en assumer les conséquences méthodologiques et théoriques, nous poursuivrons notre travail. Notre seconde partie constitue un essai dans lequel nous mêlerons la traditionnelle « histoire des idées » avec la tentative de reconstituer un bassin sémantique de l'extrême droite française. Reprenant les démarches de Michel Winock ou Peter Davies, nous partirons de la période de la contre-révolution intellectuelle pour remonter jusqu'à la création du Front National et de sa lente et progressive transformation, pour comprendre que l'accession à la présidence de ce parti de Marine Le Pen n'est pas réellement une rupture, mais bien plutôt un aboutissement logique.

Dans notre troisième et dernière partie, nous effectuerons une analyse de contenu qui sera centrée sur les discours prononcés par les deux candidats, mais qui prendra également en compte les affiches officielles des campagnes. Nous utiliserons les catégories définies par Gilbert Durand dans ses *Structures anthropologiques de l'imaginaire* pour mieux lire les images utilisées par Jean-Marie Le Pen et sa fille, qu'elles soient discursives ou picturales. Enfin, afin de mieux différencier les démarches propres à chacun des candidats, nous tenterons d'identifier les grands mythes directeurs qui sous-tendent le contenu de leurs discours.

Avant de commencer ce travail, il nous appartient de poser quelques observations d'ordre sémantique que le fil de notre exposé viendra appuyer. Le sacré est une catégorie très délicate à manier ; nous l'utiliserons davantage comme un outil didactique et analogique que comme un concept-clé qui nous permettrait de décoder les discours. D'un côté et de l'autre de ce mouvement *du* social que nous évoquions précédemment, l'outil méthodologique qu'est la catégorie du sacré vient éclairer les stratégies discursives agissantes dans le jeu politique. Elle éclaire chacun des côtés avec une lumière différente : la sacralisation du FN par la société

française n'est pas vraiment la même que la sacralisation de la société française par le FN. **Par sacralisation, nous comprenons l'ensemble des dispositifs discursifs, conscients ou inconscients, qui contribuent à isoler une réalité sociale et à lui attribuer des vertus, positives ou négatives, ayant une efficace sur le social. Elle induit une interdiction de contact voire de proximité – en somme un tabou – et des dispositions particulières à prendre lorsqu'on traite avec cette réalité.**

**PREMIERE PARTIE : THEORIES ET PRATIQUES SUR LE FN.
EMOTIONS, DEFINITIONS, SACRALISATION.**

CHAPITRE I : Emotions. Histoire des luttes contre le Front National

Peu de travaux consacrés au Front National donnent une place à cet élément pourtant central dans la compréhension de la globalité du « phénomène Le Pen ». Il y a, bien sûr, beaucoup de livres d'histoire qui évoquent l'antifascisme d'avant-guerre, et quelques-uns des ouvrages traitant du parti frontiste accordent quelques pages à présenter les mouvements politiques et associatifs qui s'opposent à Jean-Marie Le Pen et à son parti. Mais il est très rare que ce sujet soit traité de manière holistique, c'est-à-dire en considérant que la dynamique qui a fait du FN le troisième parti de France et l'opposition institutionnalisée que rencontre cette dynamique sont un tout cohérent. Cette histoire de la lutte contre le Front National, en plus d'avoir des motivations méthodologiques (en présentant l'histoire d'un parti et celle de ses opposants, le chercheur tend davantage vers l'objectivité qu'en se contentant uniquement de la première), possède donc une visée théorique : établir que la nébuleuse passionnelle d'attrance-rejet vis-à-vis du Front National présente les caractéristiques d'un système.

Les différentes formes de luttes contre le Front National seront présentées à travers une typologie qui va de la lutte la plus simple et la plus spontanée à la lutte la plus complexe et la plus institutionnalisée. A travers une analyse des slogans et des stratégies, qu'ils proviennent d'acteurs individuels ou institutionnels, il s'agira de tenter de montrer le caractère structural de la « nébuleuse passionnelle frontiste ». Bien que notre étude n'adopte pas les méthodologies du structuralisme, nous reprenons l'acception de la structure telle qu'elle a été définie par Jean Piaget¹, c'est-à-dire comme une totalité capable de se transformer. Cette définition confère un caractère plus dynamique à la structure, qui induit un système d'opérations réversibles se fondant sur un jeu d'anticipation et de rétroaction. Il s'agit bien sûr d'une manière de voir clair à travers l'enchevêtrement des luttes, qui la plupart du temps s'additionnent et se coordonnent. Ainsi, l'examen partira de l'étude des manifestations organisées en réaction à un succès politique du FN pour arriver à l'histoire de l'association SOS Racisme et du jeu d'influence réciproque existant entre le monde politique et cette structure. Si aucune méthodologie précise ne vient structurer cette première partie, c'est parce qu'elle consiste surtout en une exploration phénoménologique et sensible qui a pour but de mettre en avant, de manière brute, cet extraordinaire mouvement passionnel qui entoure tout

¹ Voir PIAGET Jean, 1968 (2007), *Le structuralisme*, Presses Universitaires de France, Paris

ce qui a trait au Front National. Pour autant, nous verrons que la catégorie du sacré vient fréquemment éclairer certains comportements, discours et pratiques.

I. La « manif » contre Le Pen, ou le public contre la foule

Entre les deux tours des élections présidentielles de 2002, nombreuses sont les manifestations protestant contre la présence de Jean-Marie Le Pen au second tour. Certaines, dont celles du 1^{er} mai, sont chapeautées par les syndicats et les partis politiques ; mais d'autres, qui suivent presque immédiatement la parution des résultats du premier tour, ont un caractère « spontané ». Cette spontanéité, idéal de l'engagement politique de la jeunesse, trouve dans cette soirée du 21 avril le terrain parfait pour se manifester. Elle constitue, pour de nombreux jeunes Français, une forme de première expérience politique consciente.

Le 21 avril 2002 est d'une certaine façon l'acmé du « phénomène Le Pen ». Car cette date voit à la fois l'accès au second tour des élections présidentielles du candidat soutenu par le FN et la réaction passionnée, fervente et spontanée d'une partie importante de la population française. Toute la dynamique se synthétise en un moment rare dans lequel on voit, dans une poignée d'heures, le sourire de la victoire de Jean-Marie Le Pen être succédé par les premières manifestations entendant protester contre sa présence au second tour.

A. Les slogans scandés le 21 avril 2002

En réalité, très peu des manifestations qui suivent les résultats du premier tour sont spontanées, dans le sens où la plupart d'entre elles suivent un « appel à manifester », provenant la plupart du temps de Ras l'Front ou de la Ligue Communiste Révolutionnaire. La spontanéité se trouve dans la démarche de certains manifestants qui, tout en suivant les défilés chapeautés par des organisations de gauche, semblent avoir ressenti le besoin, en voyant le visage de Jean-Marie Le Pen s'afficher sur leurs écrans de télévisions, de combler un vide. Telle est la réaction d'un Brestois : Frédéric, 25 ans, dit avoir quitté son poste de travail dès la parution des résultats « pour la démocratie, le passé et notre avenir »¹. On peut déceler dans cette simple phrase d'explication le processus dans lequel s'inscrit ce manifestant. Démocratie et passé sont simplement précédés d'un article défini, alors que l'avenir est approprié grâce au pronom possessif. Une démarche d'appropriation du politique qui passe par l'expression d'un rejet des valeurs, du projet et de la personnalité de Jean-Marie Le Pen et plus largement par le refus bruyant de ce qui est considéré comme du fascisme. En se donnant un mal à combattre,

¹ Cité par *Le Télégramme*, 22 avril 2002

cette action collective reprend bien les caractéristiques du mouvement social, mais celui-ci ne se résume pas ni ne commence au soir du 21 avril.

Car la génération qui défile cette soirée et les jours suivants ancre ses identifications dans le désenchantement à l'égard de la politique qui avait pris pied avec le tournant de la rigueur de 1983. Ce tournant se termine ce soir de printemps, avec la brusque prise de conscience pour cette génération que même si elle ne savait pas vraiment ce qu'elle voulait, elle savait parfaitement ce qu'elle ne voulait pas. Les manifestations spontanées du 21 avril 2002 possèdent un inconscient moral qui prend sa source dans l'antiracisme des années 1980, que l'on découvre producteur aussi bien des slogans scandés contre Jean-Marie Le Pen que de l'apolitisme désœuvré qui se trouve enfin une cause à défendre.

« A bas le Front National ! F comme fasciste, N comme nazi », « Nous sommes tous des enfants d'immigrés », « Le Pen, facho ! le peuple aura ta peau ! », « Le fascisme ne passera pas », « honte d'être Français » ; voici les slogans les plus repris par les manifestants au soir du 21 avril 2002, et scandés par de nombreux lycéens le lendemain. Tentons de saisir en quoi ils sont inopérants pour qui veut lutter efficacement contre le Front National, quand ils ne valident pas par l'absurde l'idéologie politique du parti frontiste.

Ouvrir à ce moment là de l'exposé le vieux débat sur le fascisme n'aurait pas de sens... Trancher entre les deux conceptions opposées d'une France où le fascisme n'aurait été le fruit que de quelques mouvements caricaturaux d'entre-deux guerres d'un côté, ou le terrain privilégié du développement intellectuel de l'idéologie fasciste de l'autre, bref, devoir choisir absolument et définitivement entre l'une de ces deux théories dont les résultats diffèrent surtout par une question de méthode n'aiderait pas à comprendre ce succès des termes « facho », « fascisme » et « fasciste » dans la vindicte printanière qui suivit l'accès de Jean-Marie Le Pen au second tour de la présidentielle de 2002. Tout au plus peut-on dire que pour les uns, ce succès politique est celui d'une droite réactionnaire et nationaliste quand il est pour les autres l'éclatement brusque d'un fascisme inconscient qui structure l'idéologie française.

C'est autre chose qui est en jeu ici, et discuter de la pertinence qu'il y a à ce qu'une foule considère Jean-Marie Le Pen comme un fasciste serait un détournement scientiste de la problématique. C'est de passion dont il est ici question. Cette passion met en jeu l'imaginaire du fascisme, qui devient dans le contexte des élections présidentielles une irruption de l'extraordinaire et de l'interdit en politique. Un phénomène constitué tout autant par les

émules du candidat frontiste que par ses adversaires, qui font montre d'un tonitruant refus mais se sentent pleinement exister, sur le plan politique, en luttant contre le fascisme, tout comme ce fascisme existe grâce à l'opposition considérable qu'il rencontre. Quel que soit son nom, fascisme, nationalisme ou lepénisme, c'est bien une véritable idéologie qui mobilise la population française en ce printemps 2012, en tant qu'elle exploite l'énergie émotionnelle des foules et « la canalise dans l'action politique »¹.

Ces manifestations sont autant sentimentales qu'idéologiques, et doivent se comprendre comme un phénomène de groupe dont l'ampleur est provoquée, comme on l'a constaté, tout aussi bien par le besoin individuel de combler le vide politique consécutif à une forme de fin des idéologies, que par l'élan mobilisateur de l'antifascisme, qui puise dans l'histoire de France sa mythologie. Si l'on peut noter cette mobilisation remarquable, au sens premier du terme, et y déceler une vitalité engendrée par l'irruption d'un ennemi dont les qualités extraordinaires sont socialement constituées, il est également nécessaire de saisir en quoi la réponse politique proposée apparaît inopérante pour la lutte contre cet ennemi.

Outre les slogans opposés au fascisme, étaient mis en exergue au début de cette partie des formules comme « Honte d'être Français » et « Nous sommes tous des enfants d'immigrés, première, deuxième, troisième génération ». La première des formules citées est bien évidemment maladroite puisqu'elle affiche un rejet moral de la nationalité française, prétexté on l'imagine par le résultat des élections. Ce désaveu laisse automatiquement un champ libre au nationalisme de Jean-Marie Le Pen pour s'affirmer comme le seul légitime en ce qui concerne l'amour de la France. « Honte d'être Français » sonne comme une reconnaissance implicite et inconsciente que le sentiment patriotique est désormais réservé à l'intransigeance frontiste... A ce constat d'échec se combine l'autre formule, qui semble en être le pendant. Elle laisse deviner une France dont on n'a pas « honte », car tous ses enfants sont issus, directement ou par filiation, de l'immigration. Là encore, comment ne pas percevoir que ce type de propos constitue le décalque en positif de la France que décrit Jean-Marie Le Pen de manière négative ? Dans la critique virulente de l'immigration que fait le leader du FN, comme dans les louanges naïves que lui portent les manifestants, la même croyance d'une France submergée par les immigrés, pour le pire ou le meilleur.

¹ BELL Daniel, 1997, *La fin de l'idéologie*, Presses Universitaires de France, Paris, p.53

Fruits de réactions affectives individuelles muées en une énergie émotionnelle par le truchement du groupe, ces slogans ne pouvaient pas répondre efficacement au message de Jean-Marie Le Pen. Ils se situaient finalement dans le même univers mental, constitué par le tropisme du droit à la différence, qui se traduit dans le discours par des références constantes au phénomène d'immigration.

B. L'antifascisme, un impératif catégorique ?

Le phénomène de rejet exprimé à l'égard de Jean-Marie Le Pen se donne pour nom « antifascisme ». Celles et ceux qui s'en réclament ont tendance à l'ériger en une norme idéologique, devant rester ferme face à d'autres idéologies (racisme, fascisme ou lepénisme, peu importe) qui, pour être le fruit d'un temps et d'un espace bien déterminés, ne prennent pas moins la figure du Mal radical. Emmanuel Kant, dans les *Fondements de la métaphysique des mœurs*, définit ainsi l'impératif catégorique : « celui qui représenterait une action comme nécessaire pour elle-même, et sans rapport à un autre but, comme nécessaire objectivement »¹. C'est ainsi que l'antifascisme, idéalement, ne doit pas être le fait d'associations ou d'institutions ayant pour dessein l'établissement d'une société différente ou encore se réclamant d'un certain type d'idéologie ; de cette manière, au soir du 21 avril 2002, les manifestations étaient souvent placées sous le sceau de la spontanéité. Car l'antifascisme doit être, en tant qu'impératif catégorique, porté par le public tout entier, à travers un réflexe prophylactique dont le but est de réfréner les ardeurs de foules malades du « viol »² opéré par leurs leaders.

Nous utilisons ici la partition réalisée par Robert Ezra Park entre la foule et le public, le phénomène Le Pen paraissant en première instance, lorsque l'on s'intéresse à ses manifestations les plus concrètes, s'exprimer par la relation entre ces deux entités. Après avoir analysé le concept de foule, notamment développé par Le Bon et Sighele, le sociologue américain en retire une hypothèse stimulante : « la caractéristique pertinente de la foule n'est pas quelque chose comme le fait d'être ensemble en un même lieu, mais l'interaction des esprits les uns sur les autres »³. Cette interaction prend la forme d'un processus téléologique,

¹ KANT Emmanuel, 1785 (2008) *Fondements de la métaphysique des mœurs*, traduit de l'allemand par Victor Delbos, Librairie philosophique J. Vrin, Paris, p.117

² TCHAKHOTINE Serge, 1952 (1992), *Le viol des foules par la propagande politique*, Editions Gallimard, Paris.

³ PARK Robert Ezra, 1904 (2007), *La foule et le public*, traduit de l'allemand par René A. Guth, Editions Parangon, Lyon, p.46

tourné vers un seul et unique but, ayant pour caractéristique principale le fait de modifier les états de volonté de ceux qui prennent part à ce processus, inhibant les stimuli individuels et faisant place nette au collectif. Dans le cas du public, au contraire, « les stimuli et les intérêts individuels émergent du fond flou de la conscience de soi collective et se développent dans une interaction caractéristique »¹. Cette interaction, produite par les positions opposées des individus au sein du public, forme l'opinion publique, qui est « un mouvement collectif non réfléchi, guidé ici et là par des slogans »². Dès lors, comme Park l'a bien montré, le public n'est pas simplement le modérateur rationnel de la foule. Son influence s'inscrit dans un contexte particulier, lequel peut modifier profondément les attitudes des membres du public. Une dynamique endogène existe, qui prend sa sève dans le règne de l'opinion publique, et entraîne la formation d'idées fausses ou exagérées : « Plus la définition de la situation est incertaine, plus les processus d'imitation réciproque risquent de se substituer à ceux de l'enquête ou de l'expérimentation et plus les individus risquent d'être victimes d'illusions collectives qu'ils auront fait naître. L'ère des publics est celle à la fois de la raison et de la folie collective »³.

Dans la situation qui nous préoccupe, cela signifie que l'antifascisme contribue pleinement, de par la mobilisation d'un imaginaire spécifique, au processus idéal de formation du fascisme ; un fait attesté par l'analyse des slogans réalisée dans la partie précédente. En se basant sur Merton et sa *self-fulfilling prophecy* (prédiction autoréalisatrice), Daniel Cefaï évoque la tendance qu'a le public à céder aux « mouvements de foule » : « moins on en sait sur un bien, plus il est rationnel d'imiter les croyances des autres le concernant, plus ces croyances se solidifient, par un mouvement d'autoréalisation, en évidences partagées »⁴. Le phénomène Le Pen, lorsqu'il se manifeste totalement comme c'est le cas en avril 2002, peut être analysé de cette manière : d'un côté les sympathisants du Front National, formant une « foule » fascinée par un leader charismatique ; de l'autre la « société civile », le public, qui par des manifestations « spontanées » se mue en une autre foule, emportée et agitée par des slogans mobilisateurs qui combattent une réalité sans nécessairement la comprendre, mais qui contribuent à la créer grâce à la mobilisation d'un imaginaire spécifique. Les slogans qui

¹ *Ibid.*, p.82

² Robert E. PARK, *Op. Cit.*, p.90

³ CÉFAÏ Daniel, *Pourquoi se mobilise-t-on ? Les théories de l'action collective*, Editions La Découverte, Paris, p.49

⁴ *Ibid.*, p.50

éclatent dans les bouches des manifestants du printemps 2002 ont une origine précise qu'il faut à présent mettre en évidence. Aussi, afin de donner à ces remarques préliminaires encore davantage de profondeur historique, il est nécessaire de les prolonger par une étude du mouvement SOS Racisme, en évoquant sa naissance, ses motivations, l'origine politique de ses leaders, ses méthodes d'agitation-propagande, et l'influence importante qu'il a eu sur l'ensemble du champ politique. L'analyse sémantique et symbolique des slogans, des noms, constituera une remarquable porte d'entrée dans l'univers de l'association, et nous révélera que s'il peut prendre la portée symbolique d'un impératif catégorique, le rejet du phénomène Le Pen est davantage une obligation instrumentale liée à certains desseins politiques.

II. Genèse de SOS Racisme

Sur son site Internet¹, SOS Racisme a établi une chronologie qui commence avant la création du mouvement : en 1983, a lieu la marche pour l'égalité et contre le racisme, souvent rebaptisée « Marche des Beurs ». Cette marche est motivée par des événements dans la zone urbaine prioritaire (ZUP) des Minguettes, à Vénissieux, où les affrontements avec les policiers sont croissants, ainsi que par les drames qui ont assombri l'été 1983, lors duquel plusieurs crimes racistes sont commis. La marche part de Marseille le 15 octobre 1983 dans un quasi-anonymat, et arrive à Paris le 3 décembre, où elle est accueillie par environ 100 000 personnes.

Cette marche se caractérise par sa volonté apolitique, ou en tout cas a-partisane ; malgré le soutien croissant d'associations et de membres du gouvernement, les prises de parole sont réservées, à chaque étape, aux marcheurs. Ces derniers interdisent les messages et banderoles jugés trop polémiques et souhaitent modérer certains profils trop revendicatifs, dans le but de fraterniser avec la « France profonde ». Reçus à l'Elysée par le président François Mitterrand, les marcheurs regagnent leurs quartiers forts de deux mesures concrètes : la création d'une carte de résidence de dix ans pour les étrangers et le pouvoir donné aux associations de quartiers de se porter partie civile lors d'un crime raciste, par exemple. A ces deux changements, concrets, s'ajoute une promesse présidentielle : considérer le développement social des quartiers comme une priorité nationale.

C'est à la question sociale que se heurteront ensuite les marcheurs, en refusant de se couper de la génération de leurs pères, menacés de licenciement à l'usine de Talbot-Poissy. Entre 1982 et 1984, ce conflit met en relief ce que vivent les travailleurs immigrés dans un contexte marqué par les restructurations industrielles. Au début des années 1980, les grèves qui agitent l'industrie automobile française sont largement menées par des ouvriers spécialisés immigrés ; des mouvements dont le gouvernement socialiste fait peu de cas, quand il ne les accuse pas tout simplement d'être instrumentalisés par des groupes religieux. C'est ainsi que Pierre Mauroy déclare que « Les principales difficultés qui demeurent sont posées par des travailleurs immigrés dont je ne méconnais pas les problèmes, mais qui, il me faut

¹ <http://www.sos-racisme.org>

bien le constater, sont agités par des groupes religieux et politiques qui se déterminent en fonction de critères ayant peu à voir avec les réalités sociales françaises. »¹

Le succès symbolique de la Marche des Beurs laisse ainsi la place au réel des conditions sociales vécues par ceux qui sont pour la plupart des filles et fils d'ouvriers. Le consensus médiatico-politique qui avait accompagné la marche n'est alors plus de mise... Les conflits de l'usine de Talbot-Poissey, qui prirent certains jours l'apparence d'affrontements raciaux, sont absents de la chronologie de l'association SOS Racisme. Le fait que le site Internet de SOS Racisme fasse apparaître un évènement et pas l'autre pose la question de savoir si cette association est la forme organisationnelle du mouvement collectif que représente la « Marche des Beurs ».

A. Naissance de SOS Racisme

L'association SOS Racisme a eu une importance considérable dans les années 1980. Ses succès médiatiques passent par la mise en avant de personnalités jeunes et charismatiques (notamment celle de son premier président, Harlem Désir) dont l'objectif était de dénoncer les actes stigmatisants à l'égard des minorités ethniques, qu'ils soient accomplis par des acteurs individuels, collectifs ou institutionnels. Comme il a été décrit dans la partie précédente, la Marche des Beurs prend une place tout à fait particulière dans l'autobiographie de SOS Racisme. Pourtant, à l'époque, un autre évènement va être mis en avant par les fondateurs de l'association, un évènement invérifiable, qui a valeur de simple anecdote, mais dont l'efficacité symbolique est telle qu'il prendra vite des allures de mythe fondateur.

1. Touche pas à Diégo !

Voici le récit de l'évènement fondateur, une expérience vécue par un certain Diégo, et racontée par un ancien membre de SOS Racisme : « Il est dans une rame de métro et une dame, près de lui, cherche son porte-monnaie. Elle fouille dans un grand sac et jette des regards lourds de soupçons sur Diégo. Elle marmonne que son porte-monnaie ne peut avoir disparu. A moins... Les autres voyageurs fixent Diégo. Des relents de lynchage planent. Heureusement, une station plus loin, l'étourdie retrouve son porte-monnaie : dans sa poche. Diégo en reste traumatisé. Lorsqu'il retrouve ses copains, Juju et Rocky, il leur annonce son

¹ Pierre Mauroy, cité par RICHTER Daniel, « Talbot-Poissey, du printemps syndical à l'affrontement racial 1982-1984 », *Plein Droit*, 2008/1, n°76, p.49-50

intention de rentrer chez lui, au Sénégal. Les potes ne veulent pas le perdre pour une histoire aussi bête. C'est ainsi qu'ils auraient décidé la création d'une association antiraciste (...). »¹.

Ce petit récit fourmille de référents symboliques et il montre, à certains égards, les caractéristiques qui rapprochent la rumeur du mythe. L'histoire va être répétée à l'envi par les premiers militants de SOS Racisme, qui feront évoluer les versions au gré des destinataires, certaines narrations insistant plus que d'autres sur le sentiment d'insécurité de Diégo. Plusieurs variations sur un même mythe, qui ne peuvent « ni suivre le processus d'une démonstration analytique, ni suivre celui d'une description historique ou localisable »². En effet, le même récit fondateur va s'articuler en plusieurs versions, chacune d'entre elles reprenant les principales liaisons symboliques qui font l'efficacité du mythe originel.

Quels sont les mécanismes idéologiques qui sont à l'œuvre dans ce mythe originel ? Quelles sont ses implications en termes d'appréhension du monde et d'identification ?

D'un point de vue structural, la narration repose sur l'opposition entre un individu noir et isolé et un groupe de personnes blanches, présentées comme hostiles car présumant la culpabilité de Diégo en se basant seulement sur sa couleur de peau. De la sorte, la mésaventure vécue par le jeune homme reprend la structure typique des récits d'agressions raciales que certains militants frontistes racontent pour étayer leur xénophobie. Elle rentre même étonnamment en résonance avec les propos de l'écrivain Richard Millet, qui s'inquiétait récemment d'être « le seul blanc dans le RER ». Le dénominateur commun se trouve être une certaine forme d'essentialisme qui prête inconsciemment au groupe majoritaire des intentions violentes, justifiant l'appréhension ou l'effroi de l'individu ou du groupe minoritaire. L'angoisse est amplifiée par la scène du drame, qui se trouve être un lieu clôt : rame de métro ou de RER ; l'individu est seul, en transit, loin du groupe des pairs, exposé au regard, à l'hostilité, voire à la violence des autres. Ainsi, pendant quelques instants, avant que la femme ne retrouve son portefeuille, Diégo affronte une adversité latente de la part des autres voyageurs du wagon. Le récit laisse supposer que durant ce laps de temps, le pire *aurait pu* arriver. Moralement atteint par cet événement, Diégo souhaite logiquement retourner dans son pays d'origine, le Sénégal.

¹ MALIK Serge, 1990, *Histoire secrète de SOS Racisme*, Albin Michel, Paris, p.42-43

² DURAND Gilbert, 1994, *L'imaginaire. Essai sur les sciences et la philosophie de l'image*, Hatier, Paris, p.56

L'autre élément significatif, dans ce mythe originel de SOS Racisme, est la jeunesse de Diégo. Le vocabulaire utilisé pour décrire son groupe en atteste : potes, copains, Juju et Rocky. C'est de cette jeunesse que le Salut antiraciste doit provenir, en tant qu'entreprise de régénération d'une France frileuse face à la « différence ». SOS racisme se décrit donc comme la forme institutionnelle d'une réaction spontanée, qui s'étaye sur un moralisme apolitique, déchargé des scories idéologiques du passé.

La réalité politique de l'association est différente de ce séduisant roman des origines... Ses créateurs sont concrètement politisés : Julien Dray, anciennement militant trotskiste, a sa carte du Parti Socialiste depuis 1981 et Harlem Désir, premier président de SOS Racisme, a été animateur de la Jeunesse Socialiste à l'Université de Créteil. Outre les attaches partisans de ses cadres dirigeants, l'association a profité, à ses débuts, d'une aide non négligeable de la part de l'Elysée, laquelle s'explique aussi bien par des considérations stratégiques que par la conversion du PS au « droit à la différence », antérieure au lancement de SOS Racisme.

2. Une arme politique

Au départ, l'idée d'une nouvelle association antiraciste est soufflée par Julien Dray à Lionel Jospin, alors secrétaire général du PS. Le natif de Meudon se montre assez peu séduit par l'initiative, mais Julien Dray n'en démord pas, et saute plusieurs échelons en allant directement suggérer sa proposition à Jean-Louis Bianco, alors secrétaire de l'Elysée, et bien plus réceptif aux propositions de la jeune garde. De là à dire que SOS Racisme a été monté de toute pièce par la présidence socialiste, il y a un pas qu'il serait excessif de franchir. Pour autant, « Il est (...) possible et même probable que l'argent nécessaire pour le lancement de SOS n'ait pas eu pour origine deux "prêts étudiants" de 50.000 francs comme l'avait originellement soutenu Harlem Désir mais plutôt une subvention des pouvoirs publics »¹. Ce constat entre en correspondance avec l'attitude de Mitterrand, qui a permis à un FN encore groupusculaire d'accéder à des tribunes médiatiques. Le pendant de cette stratégie se retrouve dans la promotion de SOS Racisme, peu importe à quel moment celle-ci s'institue à travers

¹ JUHEM Philippe, 1998, SOS-Racisme, histoire d'une mobilisation "apolitique". Contribution à une analyse des transformations des représentations politiques après 1981, Thèse de sciences politiques dirigée par Bernard Lacroix, Université de Nanterre, p.15

divers financements. Ainsi, « après s'être employé à diviser la droite, il s'agit de ressouder un électorat de gauche en déshérence, en favorisant l'émergence d'un pôle antiraciste »¹.

Quelques mois après le « tournant de la rigueur », qui a sonné le glas de l'espérantisme socialiste, le spontanéisme de SOS Racisme est une aubaine. Il délivre un langage et des codes qui séduisent les faiseurs d'opinion (presse mais aussi acteurs, comiques, chanteurs, etc.), lesquels reproduisent à leur tour le message du « droit à la différence », porteur concret de nouvelles utopies. Mais qu'est-ce que ce droit à la différence ? SOS Racisme est-il son premier promoteur ?

L'expression du « droit à la différence » a été utilisée pour décrire l'idéologie de la Nouvelle Droite, et plus particulièrement les travaux d'Alain de Benoist. D'après Pierre-André Taguieff, cette notion joue un rôle de redistribution des positions et d'oscillateur idéologique par lequel « racisme et antiracisme se renversent l'un dans l'autre »². Pour la Nouvelle Droite, le droit à la différence est l'expression généreuse et idéologiquement présentable d'un ethnicisme différentialiste dont les inductions impliquent, toujours d'après Pierre-André Taguieff, un « impératif de séparation »³. C'est donc un droit à la différence qui peut sous-entendre, dans certains cas, une différence des droits. Pour la génération morale des années 1980, le droit à la différence se décèle plutôt dans un sémantisme pluriel, qui s'articule dans une pratique quotidienne de célébration des différences.

La conversion idéologique du PS à ce droit à la différence précède l'émergence de l'association antiraciste. Dans son programme de 1981, déjà, le volet consacré aux questions d'immigration est intitulée « Vivre ensemble avec nos différences ». Une rupture avec le modèle français d'assimilation qui va s'instituer dans l'évolution des textes de lois condamnant le racisme : la Loi Pleven du 1^{er} juillet 1972 mettait en balance l'*origine* et l'*appartenance* à une ethnie, une religion, une race ou une nation, alors que la Loi Gayssot du 13 juillet 1990 ne parlait plus que de l'*appartenance*, signifiant en cela que l'origine prend valeur d'appartenance.

¹ FAUX Emmanuel, LEGRAND Thomas, PEREZ Gilles, 1994, *La main droite de Dieu*, Editions du Seuil, Paris, p.29

² TAGUIEFF Pierre-André, « Origines et métamorphoses de la Nouvelle Droite » in *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, n°40, octobre-décembre 1993, p.11

³ *Ibid.*, p.7

Il convient à présent de s'interroger sur les méthodes d'agitation-propagande qui ont fait de SOS Racisme une association-phare des années 1980 ; le mythe d'origine, la mésaventure de Diégo, a déjà été explicité, et il est nécessaire d'explorer plus en aval les stratégies communicationnelles de l'association, qui délivreront également des enseignements sur la manière dont SOS Racisme célèbre le droit à la différence et l'institue dans les pratiques.

B. Les méthodes de mobilisation

Il s'agit avant tout, pour une génération biberonnée au syndicalisme étudiant et/ou au militantisme trotskiste ou socialiste, de paraître apolitique. L'image de marque étayée par la spontanéité d'un engagement moral contribue à procurer à SOS Racisme des gains symboliques importants qui se concrétisent dans les commentaires laudatifs des acteurs médiatiques, percevant et décrivant l'association comme une entité porteuse d'un engagement désintéressé, vierge de toute collusion avec le monde politique. En 1985, *Libération*, *Le Monde* et *Le Matin de Paris* consacrent à eux trois plus de trois cents articles à SOS Racisme. Certes, il s'agit là de médias apparentés à gauche, mais la promotion qu'ils font de l'association, et notamment du grand concert qu'elle organise le 15 juin 1985 à la Concorde, est motivée par une volonté de contrebalancer l'émergence récente du FN :

« Alors le Front National, quand il a émergé en 1984, c'était terrible pour *Libération*, pour les anciens gauchistes pour qui le fascisme c'était l'ennemi... Donc pour eux, voir le Front National arriver comme ça à 11 %, c'était un coup de tonnerre extraordinaire. Je me souviens de la soirée des élections européennes de 1984 au journal, c'était quelque chose d'extraordinaire. *Et donc ensuite, il fallait lutter contre Satan*. Et là, je crois de manière assez sincère, le fait de promotionner SOS Racisme était considéré comme un moyen de faire reculer le Front National, [...]. *Il y avait le bien et le mal, SOS Racisme et le Front National*. »¹

A la lecture de ce témoignage du journaliste Eric Dupin, on saisit toute la réussite de la stratégie communicationnelle de l'association. SOS Racisme parvient à séduire à gauche, à valider une lecture « démonisante » du parti frontiste, tout en échappant aux contraintes du champ politique : SOS est alors loué pour son action morale et pas pour une quelconque appartenance idéologique. Pour parer d'éventuelles critiques sur les origines politiques de ses

¹ Eric Dupin, journaliste à *Libération* entre 1981 et 1996, cité par JUHEM Philippe, « La participation des médias à l'émergence des mouvements sociaux : le cas de SOS-Racisme » in *Réseaux* n°98, vol.1999, p.128. Nous soulignons.

leaders, SOS Racisme va également prendre soin de se faire parrainer par certaines personnalités de droite : Simone Veil ou Jacques Toubon, par exemple. Pour Harlem Désir, il s'agit en fait, comme nous le montre l'extrait qui va suivre, d'agir au nom de la *lettre* du politique, sans se laisser corrompre par l'*esprit* politicien ou partisan :

« SOS n'a rien à voir avec une organisation traditionnelle, ayant *pignon poussiéreux* sur rue tranquille, et *défilant paresseusement* le 1er mai avec tout le monde, parce que nous ne nous sentons ni concernés, ni représentés, ni défendus par ce type d'association. SOS ne s'intéresse pas aux partis politiques, parce que *plus personne parmi les jeunes ne prend encore au sérieux leurs leaders sentencieux et leurs querelles ineptes*. Mais de la politique, oui, nous en faisons, au coup par coup, parce que nous nous occupons de problèmes essentiellement “politiques”, c'est-à-dire relatifs à la vie des citoyens dans la cité. Nous ne nous préoccupons ni des discours ni des promesses. Nous jugeons des comportements. “Parler vrai”, pourquoi pas, encore faut-il “agir vrai” également. »¹

Se présentant comme vierge de toute collusion avec les partis politiques, l'association, soutenue par la presse de gauche et de centre-gauche, va pouvoir développer ses thématiques.

1. SOS Racisme. Analyse sémantique d'un nom

Lorsque l'on souhaite faire une analyse du nom de SOS Racisme, on pense immédiatement à la critique adressée par Jean Baudrillard à l'association, presque devenue un calembour pour les contempteurs de l'antiracisme :

« SOS-Racisme. SOS-baleines. Ambiguïté : dans un cas, c'est pour dénoncer le racisme, dans l'autre, c'est pour sauver les baleines. Et si dans le premier cas, c'était aussi un appel subliminal à sauver le racisme, et donc l'enjeu de la lutte anti-raciste comme dernier vestige des passions politiques, et donc une espèce virtuellement condamnée. »²

Cette citation est à replacer dans un contexte où certaines plumes venaient, après le quasi-unanimisme enthousiaste qui suivit la création de SOS Racisme, contrarier d'une pointe d'acidité le concert des louanges. Pour autant, il est possible de relier, en se basant simplement sur la sociologie des mouvements sociaux, la critique de Baudrillard à la mise en relief des intérêts objectifs des instigateurs de l'association antiraciste. Les fondateurs de SOS

¹ DESIR Harlem, 1985, *Touche pas à mon pote*, Grasset, Paris, p.148. Nous soulignons.

² BAUDRILLARD Jean, 1990, *Cool Memories. Tome 2 : 1987-1990*, Galilée, Paris, p. 134

Racisme, qu'il s'agisse de Julien Dray ou Harlem Désir, occupaient dans leur champ politique respectif des positions minoritaires. Créer une association de ce type était l'occasion pour eux d'exploiter de nombreuses connaissances pratiques en termes de militantisme, en se servant d'un tremplin qui leur éviterait les hasards d'une ascension conventionnelle au sein d'un parti politique.

Aussi, SOS Racisme a pu donner l'impression, à *certaines moments*, de surexploiter *certaines événements*, notamment en utilisant l'image de marque qui était la sienne chez beaucoup de médias. Cette attitude nous permet de pointer une autre particularité du nom « SOS Racisme », qui cette fois-ci se concentre dans le seul « SOS ». Ce type de sigle est souvent l'apanage d'entreprises ou de collectifs qui se concentrent sur l'intervention d'urgence, sans œuvrer sur les causes en amont : en comparant l'association à « SOS Plomberie », Paul Yonnet explique que, selon lui, « le sigle a pour fonction, chaque fois qu'il est prononcé, de poser l'évidence du fait raciste »¹. Une évidence qui peut sonner, dans les esprits exaltés de la génération morale, comme une fatalité, rendue tolérable uniquement par l'incantation à laquelle correspond ce « SOS » (« Save our souls »).

Cette analyse du nom de « SOS Racisme » renforce l'impression qu'avait laissée le récit fondateur qui contait la mésaventure subie par Diégo. L'association semble vivre dans un temps cyclique qu'elle auto-entretient : les faits de racisme concrets sont, à raison, condamnés, mais ils vont être aussi être réinvestis dans un récit catastrophiste, à l'intérieur duquel SOS Racisme joue, à l'image du chaman dans les sociétés traditionnelles, aussi bien le rôle du conteur que du soigneur :

« En soignant son malade, le chaman offre à son auditoire un spectacle. Quel spectacle ? Au risque de généraliser imprudemment certaines observations, nous dirons que ce spectacle est toujours celui d'une répétition, par le chaman, de "l'appel" c'est-à-dire la crise initiale qui lui a apporté la révélation de son état. »²

Dans le cas qui nous intéresse, le récit répété de la crise initiale (la peur de Diégo dans le RER) et le spectacle peuvent bien sûr être dissociés et prendre la forme de plusieurs événements différents. Ils jouent pourtant des rôles assez similaires... Pour exorciser les faits

¹ YONNET Paul, *Op. Cit.*, p.36

² LEVI-STRAUSS Claude, 1958 (2003), *Anthropologie structurale*, Plon, Paris.p.207

de racisme, l'association va organiser des formes de messes géantes en plein air, en lançant là encore un slogan mobilisateur et doté de fortes connotations mythiques.

2. « La fête, vite ! »

Il va de soi qu'« une religion éthique sans Dieu, (...), constituée autour d'une divinité accompagnée de satellites : l'Homme et ses droits »¹, a besoin de grandes célébrations pour réitérer sa raison d'être. A l'appel d'urgence lancé par le nationalisme français, qui s'incarnait alors dans la formule « Le Pen, vite ! », SOS Racisme réagit par un contre-appel : « La fête, vite ! ». C'est bien pour contrecarrer « sa version propre du mythe catastrophiste, avec ses angoisses obsessionnelles et phobiques »² que l'association antiraciste promeut cette fête rédemptrice :

« Telle est la première disposition affectivo-imaginaire : le catastrophisme, l'attente meublée d'angoisse d'une fin de la civilisation, d'une nouvelle plongée dans la "barbarie", que seuls peuvent conjurer les apaisants cérémoniaux de l'antiracisme organisé – manifestations, protestations, fêtes, poursuites judiciaires, etc. »³

Le slogan « la fête, vite ! » sera notamment utilisé pour faire la promotion du concert organisé par l'association sur la place de la Concorde, le 15 juin 1985. D'une durée de plus de douze heures, rassemblant de nombreux artistes et soutenu par des personnalités notoires, ce concert joue un grand rôle dans l'identification réciproque entre jeunesse, antiracisme et personnalités du spectacle. Harlem Désir se faisait alors chauffeur de salle, en prenant soin de cultiver la raison d'être de son association, dans une France gangrénée par un racisme latent où le chemin pour organiser un évènement comme celui-ci était nécessairement tortueux :

« ... rien ne nous a été épargné : toutes les embûches, tous les bruits, toutes les fausses informations ont eu cours. La récupération par-ci, "trop de juifs" par-là, "les arabes ceci, les arabes cela". Eh bien, pourtant vous êtes là, vous êtes venus, parce que vous le savez ce mouvement n'appartient à personne, parce qu'il n'appartient qu'à vous, à vous qui portez le badge, à vous que vous soyez Beur de Bordeaux, Juifs de Toulouse, Antillais de Brest, à vous, Français de toutes cultures, immigrés de la première à la dixième génération. »⁴

¹ TAGUIEFF Pierre-André, 1987, *La force du préjugé*, Editions La Découverte, Paris, p.357

² *Ibid.*, p.378

³ *Ibid.*, p.359-360

⁴ Discours d'introduction au concert de la Concorde, Harlem Désir, 15 juin 1985

La citation se termine par la célébration des différences, qui prend d'autant plus de sens qu'elle est concrétisée par la présence d'une foule de près de 300 000 personnes, rassemblées sur la place de la *Concorde*. La fête donc, comme remède au racisme, accomplit le mythe qui soutient l'existence de SOS Racisme, elle est bien « cet excès permis par lequel l'individu (*ici nous dirions plutôt les communautés*) se trouve dramatisé et devient ainsi le héros, le rite réalise le mythe et permet de le vivre »¹. L'association organisera chaque année un concert du même type que celui de la Concorde, chose qui fera d'ailleurs grincer des dents ses détracteurs comme ses militants les plus engagés, dans le sens où les sommes dépensées par SOS Racisme dans l'organisation de ces fêtes n'étaient pas employées à des actions « de terrain ». Le temps de la fête n'étant pas le temps quotidien, il fallait un autre slogan pour que la mobilisation de la jeunesse ne soit pas uniquement effective durant les concerts.

3. Analyse du slogan « Touche pas à mon pote ! »

Ce slogan, qui s'adresse à la France raciste (celle qui voulait tabasser Diégo), est le versant prohibitif de la célébration de la différence. Celle-ci a été sacralisée au moyen d'un discours et de rites (le concert de la Concorde) et il convient de la protéger face à l'influence des racistes : « Les mêmes interdits qui préservent la souillure isole la sainteté et protègent de son contact »². Un interdit de contact donc, qui semble condamner toute forme d'approche entre, si l'on peut dire, « racisés » et racistes. Un interdit qui s'affiche sur une petite main jaune, à la fois vectrice du message et symbole multivoque : à l'égard des racistes, elle est une figure de privation, la main qui barre le passage, maintient la distance, suspend un accès ; à l'égard des antiracistes, membres de l'association ou qui partagent simplement ses valeurs, elle est un signe de reconnaissance générationnelle, elle est la main qu'on « tope » dans un geste de fraternité.

¹ CAILLOIS Roger, 1938 (2002), *Le mythe et l'homme*, Editions Gallimard, Paris, p.28

² CAILLOIS Roger, 1939 (2006), *L'homme et le sacré*, Folio Essais, Paris, p.53

Figure 1 : Le slogan-emblème de SOS Racisme

La phrase « Touche pas à mon pote », déclinée sous le mode de l'impératif, additionnée à la petite main jaune, ne rend-elle pas explicite par l'image une attitude lourdement reprochée à l'antiracisme par Pierre-André Taguieff, à savoir l'exclusion pure et simple du champ politique des racistes ou tout du moins les individus ou groupes prétendus comme tel ?

« le raciste tend à être traité, par un retournement rhétorique fort peu élaboré, de la manière même dont le raciste traite le racisé. Le raciste étant l'Autre rejeté du monde des valeurs proprement humaines, exclu du dialogue, assimilé à un délinquant, il tend à devenir le représentant de cette entité diabolisée qui avait pour noms, dans la tradition raciste, la "race inférieure" ou l' "antirace". Inversion du processus de racisation : le raciste est *démonisé*, après avoir été projeté dans l'inhumanité. L'opération de désignation de l'ennemi raciste, impliquée par la "lutte contre le racisme", permet ainsi à l'antiraciste de s'exclure lui-même de ce qu'il blâme, et, absolument innocent, de s'ériger en tribunal d'un ensemble de conduites qu'il juge comme infra-humaines, voire sataniques. »¹

Le Front National répondra à sa manière à cette mise à l'écart symbolique et à cette « démonisation ». A l'interdit du « Touche pas à mon pote », posé par SOS Racisme, il répliquera, par l'intermédiaire du Front National de la Jeunesse, avec la phrase « Touche pas à mon peuple ». Une stratégie à double tranchant, car répondre à un tel slogan c'est finalement admettre qu'il puisse leur être destiné, c'est accepter d'être désigné comme raciste. Mais dans sa réponse, le parti frontiste fait supporter la charge de la culpabilité au peuple ou tout du moins à « son peuple », rejetant dès lors l'institution antiraciste hors de ce nous constitutif...

¹ TAGUIEFF Pierre-André, 1987, *Op. Cit.*, p.373-374

Toujours dans son ouvrage aux accents pamphlétaires mais non dénué d'une grande maîtrise dans le travail de dévoilement idéologique, Paul Yonnet fait justement remarquer que « les potes ne sont pas des copains », en développant une comparaison avec ce que peuvent être les « camarades » dans le vocabulaire du Parti Communiste ; selon le sociologue, le slogan

« utilise le langage de l'absence de parti : les potes que l'on prétend souder en les défendant ne sont pas des camarades et ne sont pas appelés à le devenir. Le "pote qu'on assassine", celui qu'on ne verra jamais (puisqu'il est malheureusement mort), on ne l'aurait pas plus rencontré vivant. Les potes ne sont pas des copains. "Pote", dans le langage de S.O.S., c'est le lieu vide appelé à être occupé par un individu qui sera tout d'abord identifié par un stigmat, une différence de caractère ethnique. Si proche soit-il, si proche se veut-il, le pote reste marqué par une altérité, et celle-ci, telle un fatum, le rattrapera toujours. Le pote, à sa manière, dit que l'on ne s'appartient pas puisque l'on appartiendrait toujours, par ses origines, aux yeux de ses congénères ou aux yeux de l'Autre, à une ethnie, à une "race", à un groupe. »¹

Nous clôturons cette partie en citant une phrase de Jérémy Robine : « "SOS Racisme", "Touche pas à mon pote", dans son nom et son slogan, l'association a inscrit sa nature, son sens et sa fonction : un appel à l'aide et une mise en accusation »². Quelles ont été les conséquences, dans la société française des années 1980, de ces accusations et de ces appels à l'aide, au niveau de la pratique sociale et de l'économie du discours ? Comment l'association antiraciste a-t-elle pu nourrir certains des fantasmes les plus malsains qui régnaient – et règnent encore – lors de cette période, les mêmes en l'occurrence que ceux qu'elle était vouée et déterminée à combattre ?

C. Les implications et effets pervers du discours antiraciste

SOS Racisme a fédéré, comme il a été dit précédemment, une dynamique collective impressionnante. L'association a bien sûr ses parts d'ombre, comme l'origine de son financement ou ses liens plus ou moins avoués avec le pouvoir. Malgré cela, on ne saurait nier qu'elle a renouvelé les aspirations politiques d'une génération, qui alors n'avait plus vraiment de cause à défendre, ni d'idéologie politique derrière laquelle se rassembler afin de donner du sens à un vécu dont on pouvait de moins en moins dire qu'il était « social ». Entre une droite

¹ YONNET Paul, 1993, *Op.Cit.*, p.146-147

² ROBINE Jérémy, « SOS Racisme et les « ghettos des banlieues » : construction et utilisations d'une représentation », *Hérodote*, 2004/2 N°113, p.136

qui commençait à délaisser, bon an mal an, l'ensemble de ses référents gaullistes, et une gauche qui rompait peu à peu avec l'idéal socialiste, l'antiracisme de SOS est venu combler un vide en institutionnalisant, par la pratique et le discours, le militantisme des manifestations de mai 68 et ses velléités de rupture avec l'ancien monde.

Pourtant, cet élan de générosité qui entraînait la génération morale n'a pas eu que des conséquences heureuses. Il a également eu tendance à renforcer certaines des peurs les plus anomiques de la société française, laquelle ne pouvait, en retour, qu'adopter des réflexes de ressentiment et de crispation.

1. Immigrationnisme et anti-immigrationnisme

On peut pointer ici un aspect particulier du discours de SOS Racisme, dont on peut deviner qu'il a semé une certaine confusion, y compris dans l'esprit des antiracistes les plus sincères. Cet aspect, c'est l'immigrationnisme fervent et convaincu dont SOS se faisait le héraut, en tous cas à ses débuts. Dès le départ, était posée l'assertion selon laquelle être antiraciste, c'était forcément se prononcer en faveur de l'immigration et qu'à l'inverse, être contre l'immigration c'était être raciste. Une relation d'équivalence regrettable dans le sens où, en étendant le champ de la définition du racisme, elle tend nécessairement à fabriquer artificiellement des racistes. On a le droit de juger absurde, à l'heure de la mondialisation, le fait de s'opposer à un phénomène qui accompagne nécessairement le libéralisme économique : liberté de circulation des biens, des capitaux et des personnes. Pour autant, quelle cohérence y a-t-il à assimiler cette opposition à une idéologie qui valide la catégorie de race, quand elle ne l'utilise pas pour distinguer voire classer les individus ?

Cet immigrationnisme était notamment le fait de certaines figures de proue de l'association ; Coluche par exemple, qui déclarait : « La France, c'est comme une mobylette, il faut du mélange pour la faire avancer », un slogan repris dans les grandes manifestations antiracistes des années 1980, qui revendique une hétérophilie à vocation normative. Comprendre : sans mélange ça n'avance pas, il y en a toujours eu et il y en faudra toujours. Pierre-André Taguieff décrit cette tendance comme étant l'adoration du « veau d'autre »¹, tout en affirmant qu'il est contradictoire de revendiquer à la fois les vertus du métissage et les bienfaits de la différence. Tout en souscrivant à de nombreuses critiques faites par ce

¹ TAGUIEFF Pierre-André, « Diversité et métissage : un mariage forcé », *Le Débat*, 2010/2 n°159, p.44

politologue à l'égard de l'antiracisme, nous ne sommes pas sûr de percevoir en quoi l'utopie antiraciste ne pourrait pas célébrer à la fois la diversité et le métissage, sauf à comprendre ce dernier comme un absolu téléologique où toutes les « races » n'en formerait plus qu'une seule. Ce sont *les* métissages que les antiracistes célèbrent, c'est-à-dire leurs résultats pratiques, justement porteurs de nouvelles nuances, physiques et/ou culturelles, et donc de nouvelles différences entre les humains. Le véritable canevas des représentations antiracistes semble bien être la diversité ou la différence et leurs effets nécessairement positifs.

En plus de renforcer, par le discours, l'angoisse de certaines catégories de la population, SOS Racisme adoptait un imaginaire similaire à l'anti-immigrationnisme, porté comme il se doit par le Front National. Ainsi, les militants de SOS Racisme et ceux du parti frontiste étaient mus par un tropisme identique, ils partageaient un « même imaginaire de la pénétration immigrée, les premiers pour la souhaiter ou ne pas vouloir s'y opposer tout en la déclarant juste (morale), inévitable, bienfaitrice et déjà là, les seconds pour s'épouvanter du déferlement de “marées humaines” sur les villes et les villages de France »¹. Les fantasmes de dilution de la nation véhiculés par le Front National trouvent ainsi dans l'immigrationnisme enthousiaste de SOS Racisme un allié objectif.

Ce discours immigrationniste se trouvait justifié par le fameux axiome « Nous sommes tous des enfants d'immigrés », un slogan qui résonnait encore, on l'a vu, lors des manifestations du 21 avril 2002. Comme souvent, avec SOS Racisme, la reprise enjouée d'un slogan apparemment généreux produit malheureusement des troubles au niveau des modes d'identification de la majorité. Evacuer une certaine forme de « roman national » peut être un objectif louable, à condition toutefois qu'elle soit remplacée par un récit dont l'esprit renforce un sentiment d'appartenance commune. Or, SOS Racisme affirme, à travers ce type de formule, que « les Français sont tous des autres » ; un « altruisme intégral »² qui est l'exact envers du nationalisme intégral de Maurras... Chaque autre va en outre être situé dans un territoire imaginaire mystique, où l'origine lointaine ou proche vaut l'appartenance pleine et entière à une communauté.

2. Une « racisation » des individus aujourd'hui assimilée

¹ YONNET Paul, 1993, *Op. Cit.*, p.27

² *Ibid.*, p.133

La célébration de la différence opérée par SOS Racisme, aussi bien dans les discours que dans la pratique, a donc eu pour corollaire ce qu'on peut appeler une racisation des individus. C'est la formule « black-blanc-beur » qui exprime avec un éclat remarquable cet aspect du langage antiraciste. On ne peut pas contester au slogan une certaine efficacité, notamment lorsqu'il fut repris après la victoire de la France lors de la Coupe du Monde de Football en 1998 : il symbolisait alors une nation réconciliée et forte de ses apports successifs... Pour autant, l'utilisation d'un vocabulaire communautaire pour décrire l'unité et la concorde est maladroite, mais également conséquente de la volonté apolitique de l'association. L'utopie de l'antiracisme de SOS souffre du manque d'un véritable universel : les « black-blanc-beur » sont tenus ensemble par des tirets qui peuvent se défaire pour laisser place à un antiracisme victimaire, celui-là même que dénonce Dominique Sopo, président de SOS Racisme entre 2003 et 2012 :

« (...) le discours victimaire enferme les populations dans une terrible spirale régressive. Car pousser les individus à se considérer uniquement comme des victimes, c'est les pousser à l'abattement ou à la violence en faisant de l'état de victime un statut indépassable. Si on est une victime, il y a peu de chance qu'on soit réceptif à un discours de combat citoyen. »¹

Cette prise de conscience n'est-elle pas un peu trop tardive, alors même que dans les années 1980, SOS Racisme avait tendance à « raciser » certains faits divers du moment que les victimes étaient des « blacks » ou des « beurs » ? Les stratégies communicationnelles de l'association ont validé une certaine matrice identitaire, laquelle a mis le combat antiraciste en porte-à-faux. A l'heure actuelle, SOS Racisme reste une association phare, pourtant, elle a été débordée par de nombreuses structures qui revendiquent un antiracisme particulariste :

- le point de vue « noir » avec Kémi Séba et son « Mouvement des Damnés de l'Impérialisme » ;
- le point de vue « juif » avec la « Ligue de Défense Juive » ;
- le point de vue « arabe » avec « Les Indigènes de la République » ;
- le point de vue « blanc catholique » avec « L'Alliance Générale contre le Racisme et pour le respect de l'Identité Française et chrétienne », fondé par Bernard Antony.

¹ SOPO Dominique, 2005, *S.O.S. Antiracisme*, Editions Denoël, Paris, p.22

Ces différentes associations ne sont que la partie immergée de l'inflation progressive et générale du discours de crispation identitaire. Une problématique que Michel Wieviorka avait bien décrite lorsqu'il mettait en évidence les implications de l'idéologie multiculturaliste :

« Le développement du thème des sociétés multiculturalistes n'est pas sans influence sur le développement du racisme, contribuant "au renforcement et au renouvellement du racisme". Au renouvellement, dans la mesure où les identités culturelles ou intercommunautaires se prolongent aisément en racisme à dominante différentialiste. Au renforcement, dans la mesure où chacune de ces identités peut être tentée de se naturaliser et de naturaliser d'autres acteurs, contribuant à une ethnicisation de la vie collective qui peut ouvrir la voie elle aussi à une racialisation des rapports sociaux et politiques. Ces tendances sont à la fois plus visibles et mieux acceptées dans les pays anglo-saxons qu'en France, où l'idée républicaine résiste à la pénétration du thème de la différence culturelle dans le débat politique »¹.

Il serait malhonnête d'établir une corrélation stricte entre l'apparition de SOS Racisme dans les années 1980 et le développement de ces tendances menant à l'identitarisme. Pour autant, il nous semble que l'association a été trop prompte dans sa volonté d'évacuer une certaine forme de « roman national » et qu'elle a pu nourrir, faute de fabriquer un horizon commun, les mêmes fantasmes qu'instillaient le Front National dans la société française. On s'en rend bien compte à la lecture de cette déclaration d'un cadre de SOS Racisme, glissée au creux de l'oreille du journaliste Daniel Schneidermann :

« Je ne sais pas comment le dire, soupire Eric Montès, président départemental de SOS-Racisme en baissant soudain la voix, mais c'est vrai qu'il y a beaucoup d'étrangers. Parfois, je me mets à la place d'un Français de souche, dont les deux fils de vingt ans sont au chômage, qui vient un samedi sur le marché de Saint-Denis et qui entend ensuite à la télé Le Pen lui expliquer qu'il n'est plus chez lui. Comment voulez-vous que cela ne fasse pas tilt ? »²

L'idée d'une France submergée par l'immigration, et les appels à l'aide qui en découlent – « Le Pen, vite ! » d'un côté, pour inverser les flux, « La fête, vite » de l'autre, pour célébrer les vertus d'un métissage *nécessairement* positif – font partie de ces thématiques qui se sont renforcées par la circonvolution des deux planètes – l'une raciste, l'autre antiraciste – autour de l'astre identitaire. SOS Racisme, en louant le droit à la

¹ WIEVIORKA Michel, *Le racisme, une introduction*, Editions La Découverte, Paris, p.104-105

² SCHNEIDERMAN Daniel, « Les taupes lepénistes » in Edwy PLENEL, 1992, *La République menacée. Dix ans d'effet Le Pen*, Le Monde Editions, Paris, p.125

différence et la coexistence nécessairement positive de plusieurs communautés, a malheureusement échoué à définir une « communalisation », pour reprendre un terme de Max Weber. Le sociologue allemand définit la communalisation comme une relation sociale où la disposition de l'activité sociale est fondée « sur le sentiment subjectif (traditionnel ou affectif), des *participants d'appartenir à une même communauté.* »¹ ; le Front National, de l'autre côté, met en avant une communalisation exclusive et caricaturale, qui ne supporte qu'une seule communauté nationale mythifiée.

Pour ces différentes raisons, l'association SOS Racisme ne nous paraît pas être la forme institutionnelle des mouvements réellement spontanés dont elle se réclame, comme celui de la Marche des Beurs. Trois forces, principalement, ont donné à l'association ses caractéristiques : la « génération », les fondateurs du mouvement et le pouvoir élyséen. La première trouvait dans SOS Racisme une forme de mobilisation originale, morale et festive, apparemment vierge de collusion idéologique, la deuxième une tribune lui permettant de gagner un temps précieux dans son dessein d'ascension politique, la troisième profitant de ce travail de sape pour renouveler l'électorat de gauche et poser une forme d'interdiction morale empêchant la droite de faire alliance avec le Front National. Quelles ont été les conséquences, au niveau des stratégies politiciennes, de la mise en place de cet interdit ? A-t-il fait long feu ? Comment se sont organisées les différentes forces politiques lorsqu'il fallait faire face au Front National ? Tentons à présent de saisir l'importance de ces problématiques et de les développer, afin de constater de quelles façons les relations entre le parti frontiste et les autres mouvements s'articulent.

¹ WEBER Max, 1921 (1995), *Economie et société 1. Les catégories de la sociologie*, traduit de l'allemand par Julien Freund, Pierre Kamnitzer, Pierre Bertrand, Eric de Dampierre, Jean Maillard et Jacques Chavy, Librairie Plon, Paris, p.78. L'auteur souligne.

III. Le Front National et les autres

Comme l'écrivait en 1992 Guy Birenbaum dans la conclusion de son ouvrage *Le Front National en politique* : « L'avenir du Front National en politique ne dépend (...) pas uniquement des stratégies de ses leaders, ni des alliances locales plus ou moins souterraines que lui auront consenties quelques baronnets de la droite classique, ni encore de la diffusion de son idéologie, mais, surtout, de sa capacité de profiter des erreurs, certes parfois involontaires, que commettent régulièrement tous les acteurs – sans distinction – de ce que l'on a de plus en plus tort de nommer le “jeu” politique »¹. Pareillement, une récente *Histoire du Front National* mettait en avant le fait que les maîtres d'œuvres frontistes, « sans stratégie ni doctrine fixes, (...) chevauchent une dynamique électorale dont ils jouissent plus qu'ils ne la créent »².

De nombreux éléments étayent ces deux remarques, même s'il nous faudra, un peu plus tard dans cette étude, examiner la manière dont les cadres frontistes réagissent aux erreurs commises par leurs adversaires afin de donner un sens concret et distinctif à leur propre offre politique. Dans cette partie, il nous appartient de développer les formes que les relations entre le FN et les autres acteurs de ce jeu politique ont pu prendre. De l'entente cordiale au conflit, en passant par l'ignorance ou les rapports de connivence, peu de ces formes relationnelles ont réellement été nuisibles au parti frontiste. Si la personnalité de Jean-Marie Le Pen a pu jouer un rôle dans l'isolement du Front National sur la scène politique, en cumulant à l'intransigeance sévère les effets concrets des petites phrases, qui montrèrent que les « détails » peuvent être fondamentaux, les stratégies choisies par les autres acteurs politiques sont aussi à prendre en considération dans la mesure où leur analyse permet de rendre lisible un système relationnel complexe où le conflit renforce la position de chacun des partis. Autrement dit, ce n'est pas parce que le parti frontiste n'a jamais noué d'alliance durable et nationale avec d'autres mouvements qu'il faut le considérer comme une monade, fermée à toutes les influences et ne devant ses succès comme ses déconvenues qu'à ses actions propres.

Mais repositionnons-nous vers la fin des années 1980, moment où le Front National se trouve isolé, tant par l'interdit moral institué tacitement par SOS Racisme que par les provocations de plus en plus fréquentes de Jean-Marie Le Pen. On a constaté plus tard le

¹ BIRENBAUM Guy, 1992, *Le Front National en politique*, Editions Balland, Paris, p.329

² ALBERTINI Dominique et DOUCET David, 2013, *Histoire du Front National*, Editions Tallandier, Paris, p.10

rôle important joué par François Mitterrand qui, par son action, a garanti au FN une exposition médiatique inespérée, laquelle a précédé les premiers bons scores du parti frontiste. Cumulée à la réforme du scrutin législatif, qui permit au Front National d'envoyer à l'Assemblée Nationale 35 députés sous son étiquette, les manœuvres présidentielles auraient pu aboutir à la normalisation des rapports entre la droite et l'extrême droite ; la réussite tactique à court terme laissant place à l'échec stratégique à longue échéance... Car les députés frontistes élus en 1986 n'ont rien à voir avec leurs bruyants ancêtres poujadistes : ils adoptent les codes de la respectabilité républicaine tout en assurant une distribution des rôles idéologiques à mesure de leurs ambitions : « Ouverture et radicalisation sont donc modulées et gérées par des députés différents, non seulement selon une répartition tactiquement pensée des positions et des rôles, mais aussi selon les sensibilités et les intérêts particuliers. »¹

Episode notable de la Vème République, cette législature ne permit pas à la droite traditionnelle d'attirer dans ses giron les notables du Front National. Une législature trop courte sans doute, pour que « la force d'attraction qu'exercent ordinairement les modérés sur les extrêmes »² ne puisse vider les rangs frontistes de leurs cadres.

Le diable étant désormais créé, puis mis en scène dans la vie politique, il convient de l'isoler au moyen de différents procédés : sur la caution morale apportée par SOS Racisme va se superposer l'interdit politique. Cet interdit se détecte par deux expressions assez fameuses, dont l'une, *cordon sanitaire*, désigne la distance qu'il convient de garder avec le Front National et l'autre, *front républicain*, institue pour le temps d'une élection l'alliance nécessaire entre des partis comme le PS et l'UMP (ou l'ex-RPR), afin d'empêcher un éventuel succès du FN.

A. Le cordon sanitaire

Ce terme, qui confère à la métaphore hygiéniste, n'a pas été réellement défini par la science ou la sociologie politique. Ici, il convient, en retraçant l'utilisation de l'expression et les divers avatars qu'elle prend selon les contextes, de parvenir à une définition qui puisse correspondre à la variété des situations. A notre connaissance, le terme, dans l'acception politique qui nous intéresse à présent, apparaît pour la première fois au cours de l'année 1987.

¹ BIRENBAUM Guy, 1992, *Op. Cit.*, p.90

² REMOND René, 1982, *Les droites en France*, Editions Aubier Montaigne, Paris p.36

1. Introduction du terme par les cadres du Parti Socialiste

C'est sous la forme d'un manifeste, publié dans *Le Monde* du 28 mai 1987, que l'on repère pour la première fois l'expression. Ce texte est signé par Jean-Christophe Cambadélis, adhérent depuis quelques mois au Parti Socialiste et ancien membre du Parti Communiste Internationaliste¹. Le natif de Neuilly-sur-Seine ne souhaite pas « créer une nouvelle organisation » mais plutôt favoriser l'émergence d'un mouvement d'opinion afin d'instituer « un réflexe démocratique et un cordon sanitaire contre les thèmes du FN et l'abaissement des défenses du système démocratique »². Signé par 122 personnalités provenant des milieux universitaires, associatifs et culturels, ainsi que par des hommes politiques de gauche, ce manifeste déclenche l'ire de Bruno Mégret, alors délégué général du Front National et directeur de la campagne présidentielle de Jean-Marie Le Pen ; il assimile l'initiative « à une formidable opération de manipulation de l'opinion utilisant toutes les techniques de la désinformation, affirmations sans preuves, amalgames, fausse symétrie, rapprochements sans fondement »³.

Il est intéressant de noter que ce manifeste suit de quelques semaines une outrance de Jean-Marie Le Pen. Le leader du FN, invité d'Antenne 2 pour *L'heure de vérité*, prononce à l'égard des malades du Sida des propos qui feront polémique : « Les sidaïques, en respirant du virus par tous les pores, mettent en cause l'équilibre de la Nation. Le sidaïque (...) est contagieux par sa transpiration, ses larmes, sa salive, son contact. C'est une espèce de lépreux, si vous voulez »⁴. En revanche, ce manifeste précède la déclaration du « détail », qui a lieu en septembre 1987.

Le manifeste des 122 prend donc à la fois la forme d'un passage de témoin entre l'interdit moral posé par SOS Racisme et l'interdit politique qui va rapidement devenir une norme, et d'une réaction circonstanciée probablement motivée en partie par le dérapage de Jean-Marie Le Pen. Bien que cet écrit soit socialement et idéologiquement situé (parution dans *Le Monde* sous la forme d'une publicité et signé par un militant socialiste), il constitue la première étape dans l'imposition d'une contrainte à l'ensemble des acteurs de la politique

¹ Un parti de tendance trotskiste lambertiste

² « Le manifeste des 122 contre M. Le Pen. La direction du PS sceptique, le Front National offusqué », *Le Monde*, 30 mai 1987

³ *Ibid.*

⁴ Déclaration de Jean-Marie Le Pen à *L'heure de vérité*, Antenne 2, 6 mai 1987

française. Sans doute pas la plus décisive, tant l'influence morale de SOS Racisme supplante alors l'audience d'un cadre socialiste lambda, mais en tout cas l'indice le plus ancien, à notre connaissance, de la volonté d'isoler coûte que coûte le Front National au sein de l'espace politique français. Il est d'ailleurs remarquable qu'à cette époque, le manifeste de Jean-Christophe Cambadélis fait face à des réactions sceptiques au sein même de la direction du PS. Lionel Jospin, dont on se remémore la réserve au moment d'encourager le lancement de SOS Racisme, précise alors que le manifeste des 122 n'engage pas son parti ; quant à Jean-Pierre Chevènement, il juge qu'il est inutile de créer un cordon sanitaire autour du FN, un parti qu'il compare à « un champignon vénéneux, un fruit pourri de la crise »¹.

La suite va faire accepter la nécessité d'un cordon sanitaire à la quasi-totalité de la classe politique ; chaque dérapage de Jean-Marie Le Pen est alors une occasion de renouveler les appels à la vigilance. A la suite du scandale du « détail », qui d'après les biographes du Front National et de Jean-Marie Le Pen n'était pas du tout calculé, le scepticisme tiède des dirigeants du Parti Socialiste laisse la place à un antilepénisme institutionnel, lequel va être systématisé à l'intérieur même du programme de la gauche : « jusqu'alors marginalisé, le FN devient le pestiféré de la vie politique française »².

2. L'institution du cordon sanitaire : l'antilepénisme c'est la République

Les années passent et le manifeste des 122 compte désormais plus de 100 000 signatures. L'affaire du « détail », puis la profanation du cimetière juif de Carpentras – bien qu'elle ne soit pas le fait de militants frontistes – vont achever de peindre Jean-Marie Le Pen en diable de la République. Ce dernier événement est symptomatique du « phénomène Le Pen » : les attaques portées contre le FN sont alors à leur paroxysme et le parti est rejeté par l'ensemble de la classe politique ; une défiance uniquement égalée et bien sûr dépassée par les manifestations du mois d'avril 2002. Il convient donc d'analyser les réactions de la classe politique française, qui forma véritablement, à la suite de ce drame, un cordon sanitaire.

Dans la matinée du 10 mai 1990, deux femmes découvrent, dans le carré juif du cimetière de Carpentras, des stèles brisées, des tombes saccagées, et même un cadavre exhumé. Lors de la soirée précédant cette découverte, Jean-Marie Le Pen participait à

¹ « M. Chevènement dénonce le néo-barrisme au sein du PS », *Le Monde*, 16 juin 1987

² ALBERTINI Dominique et DOUCET David, 2013, *Op. Cit.*, p.148

l'émission *L'Heure de vérité*, en évoquant notamment l'influence et le pouvoir des Juifs dans le monde de la presse. Il ne faut pas davantage d'éléments concomitants pour que le ministre de l'intérieur de l'époque, Pierre Joxe, crédite la profanation sur le compte du parti frontiste. Dès lors, ce drame va être décrit comme symptomatique d'« une société minée de l'intérieur par une force politique à l'influence pernicieuse »¹. La mise en accusation du Front National en général et de Jean-Marie Le Pen en particulier, qui n'est au départ que le fait de Pierre Joxe, va s'amplifier de jour en jour, par le truchement de l'emballement médiatique et de la mobilisation de la classe politique. Comme le remarque Paul Yonnet, « Carpentras est une machine à démontrer. Le commentaire y a précédé jusqu'à la caricature de rares tentatives de recherche d'informations objectives »². Le 14 mai, le cordon sanitaire se matérialise par une grande manifestation « contre le racisme et l'antisémitisme », qui rassemble de nombreux citoyens, mais aussi l'ensemble des partis politiques, sauf bien sûr – comme le répèteront les journalistes sur le ton de l'évidence – le FN. Fait exceptionnel, le Président de la République, François Mitterrand, se joint également au cortège, donnant ainsi à cet événement une solennité particulière : symboliquement, le Front National sort du champ de la République...

Le Front National, durant cet emballement médiatico-politique, tentera bien de répliquer, mais il fera avec les armes qui renforceront son isolement. Le parti va ainsi se poser en victime : « La situation aujourd'hui dans notre pays n'est pas celle que disent les responsables politiques et Monsieur Joxe en tête. Ce n'est pas celle de la montée de l'antisémitisme et d'une communauté juive qui serait persécutée. C'est tout le contraire qui est vrai.[...] Ceux qui sont persécutés, c'est le Front National, ceux qui sont placés au ban de la société, c'est le Front National. »³

En réagissant de la sorte, le parti frontiste va bien évidemment accréditer ceux qui l'accusent de racisme et d'antisémitisme. Alors qu'il était tout à fait possible, dans un même argumentaire, de stipendier le drame de Carpentras et la manière dont la classe politique et les médias faisaient le procès du Front National, Bruno Mégret choisit de renverser l'argumentation dominante et ainsi de donner le statut de victime émissaire uniquement à son

¹ SCHNEIDER Floriane, « Carpentras, 10-15 mai 1990, Polysémie d'une profanation », *Le temps des médias*, 2006/1 n°6, p.175-187, p.180

² YONNET Paul, « La machine Carpentras. Histoire et sociologie d'un syndrome d'épuration », in *Le Débat*, 1990/4, n°61, p.21

³ Bruno Mégret, cité par SCHNEIDER Floriane, 2006, *Op. Cit.*, p.182

mouvement politique, ce que l'on pourrait traduire par « nous sommes les Juifs errants de la vie politique »... Point commun des deux argumentaires : le FN est isolé. Seul face à une République qui se lève contre lui et des partis politiques qui défilent côte à côte dans un même élan de dénonciation, le parti frontiste entame la plainte douce-amère de la victimisation. Le Front National préfère encaisser les coups plutôt que les parer : cette situation concrète, matérialisée en un événement symbolique, il va l'intégrer dans sa propre grille de lecture. Qu'importe s'il n'en retire pas des bénéfices politiques immédiats ; qu'importe si le renversement argumentatif peut paraître déplacé ; le « phénomène Le Pen » en ressort globalement renforcé, car les structures des récits entrent en résonance les uns avec les autres. Les médias et la classe politique d'un côté, le FN de l'autre, chacun finalement raconte une histoire semblable : les héros et les coupables changent, mais les opérateurs logiques sont identiques.

Si le cordon sanitaire est très perceptible à la suite du drame de Carpentras, son corollaire politique, le front républicain, aura beaucoup plus de mal à prendre forme. Lorsqu'il sera évoqué, la plupart du temps, ce sera pour constater et regretter son inexistence... Au nom du front républicain, en revanche, seront stigmatisées certaines tactiques politiques, notamment celles de la droite parlementaire qui, lors de certaines élections, préférera faire alliance avec le Front National plutôt que d'échouer face à une gauche finalement minoritaire. Avant d'examiner les modalités concrètes de la mise en place de ce front républicain, il est important d'analyser les implications symboliques liées à l'utilisation du terme de « cordon sanitaire ». Pour les autres partis politiques, le Front National n'est pas un adversaire comme les autres, il est un ennemi, pour ne pas dire l'ennemi, et c'est pour cette raison qu'il tient une place spécifique, une place qui lui est assignée par l'ensemble des récits politiques concurrents et dans laquelle il se complaît.

3. Le « cordon sanitaire », témoin langagier d'une autre bipartition du politique

Ordinairement, le terme « cordon sanitaire » appartient au domaine de la médecine. Il désigne, spécifiquement dans les cas d'épidémie, un espace qui limite voire empêche les accès à une zone contaminée. Transposé dans le contexte de la vie politique française, le terme impose une nouvelle bipartition qui va subsumer, lors des périodes critiques, la fameuse structuration gauche-droite. Cette bipartition n'est pas tout à fait nouvelle en réalité ; elle est même antérieure, historiquement comme psychologiquement, à la très moderne division de la vie politique entre une aile droite et une aile gauche. Mais ses capacités à se couler dans des

moules divers et variés, ses aptitudes protéiformes qui ne vont jamais à l'encontre de sa redoutable efficacité sur le social, sont autant d'éléments qui nous poussent à la considérer de tous temps comme nouvelle, ou d'évoquer, comme le fait Régis Debray, sa « jeunesse »¹. C'est bien de la bipartition entre sacré et profane dont il s'agit, qui dans le cas qui nous intéresse se fonde à l'intérieur d'un vocabulaire prophylactique, plus que jamais adapté à une époque et une société où les précautions sanitaires sont pensées et mises en place avec le souci de ne transiger avec aucun risque, aussi minime soit-il.

Le Front National est considéré, symboliquement, comme une épidémie politique. Il n'y a pas de juste milieu entre la sévère vigilance de ceux qui veulent former un « cordon sanitaire » et la culpabilité immanente de ceux qui votent pour le parti frontiste. La simple tolérance devient compromission, qui finalement n'est que mélange ; or celui-ci, pour la pensée religieuse, compromet l'essence des corps, il introduit la souillure. Que l'on retrouve cette pensée religieuse à travers le vocabulaire des élites politiques françaises est bien le signe de sa vitalité : la thématique du « cordon sanitaire » induit tout à la fois sa modernisation et sa fidélité à ses formes les plus archaïques. Car la crainte de la souillure, comme l'a fait remarquer Paul Ricoeur, est une terreur où éthique et physique ne sont pas encore dissociées : « le monde de la souillure est un monde antérieur à la scission de l'éthique et du physique. L'éthique se mêle à la physique du souffrir, tandis que la souffrance se surcharge de significations éthiques »². On peut ainsi comprendre la mise en place du cordon sanitaire comme une institution du tabou ; ceux qui réclament son respect le plus strict prononcent par là même l'opposition entre le pur et l'impur : « C'est toujours sous le regard d'autrui qui donne honte et sous la parole qui dit l'impur et le pur que la tache est souillure. »³. Le Front National appartient dès lors à la catégorie du sacré impur.

Cette vision du monde politique français, à la fin des années 1980, est même partagée par ceux qui ne jugent pas propice la mise en place d'un cordon sanitaire. L'exemple de Jean-Pierre Chevènement, qui, tout en n'étant pas forcément favorable à la mise à distance prophylactique du FN, le considère tout de même un « champignon vénéneux » ou un « fruit pourri de la crise », est à cet égard très significatif. L'ancien maire de Belfort valide de la

¹ DEBRAY Régis, 2012, *Jeunesse du sacré*, Editions Gallimard, Paris.

² RICOEUR Paul, 1960 (1988), *Philosophie de la volonté 2, Finitude et culpabilité*, Aubier, Paris.

p.193

³ *Ibid.*, p.201

sorte la bipartition de la vie politique entre un sacré pur et un sacré impur, car « la saleté est le sous-produit d'une organisation et d'une classification de la matière, dans la mesure où toute mise en ordre entraîne le rejet d'éléments non appropriés »¹ ; « Là où il y a saleté, il y a un système »², ajoute même Mary Douglas...

Le cordon sanitaire est donc le terme qui désigne la configuration politique idéale à l'intérieur de laquelle le FN n'est pas seulement tenu à distance mais où il appartient également à un ordre de réalité différent. Lors de deux événements, il a pu se matérialiser concrètement : les manifestations qui suivent le drame de Carpentras et la mobilisation qui succède à l'accession de Jean-Marie Le Pen au second tour de la présidentielle. Autrement, lorsque des mandats électifs sont en jeu, sa mise en place devient un objet de conflit et les tiraillements inhérents à la division droite-gauche se manifestent. Il est utile de l'analyser en traitant du fameux « front républicain » et des dissensions qu'il occasionne. Cela nous permettra de saisir la dialectique du sacré, qui en politique comme ailleurs s'articule entre un *tremendum* et un *fascinans*.

B. Les conséquences électorales : le front républicain

Le front républicain est en quelque sorte le pendant réaliste du cordon sanitaire. On ne va nécessairement pas y retrouver une charge symbolique aussi importante. Cela tient à la réalité des élections : si front républicain il y a, c'est que l'un des deux camps a été battu ou risque d'être battu par le Front National. Alors que le cordon sanitaire est un acte qui n'implique aucune renonciation politique, et dont la mise en place témoigne d'une certaine grandeur morale, le front républicain est une nécessaire coalition qui comporte des vainqueurs et des vaincus. C'est sur ce truisme qu'il convient de développer ce qui va suivre : à l'inverse du « cordon sanitaire », nul article laudateur émanant d'un cadre du PS ou de la droite ne milite franchement en faveur d'un front républicain. Le terme est plutôt utilisé une fois le fait accompli, quand ce front constitue l'ultime échappatoire évitant l'élection d'un candidat du Front National.

Il y a pourtant des différences entre le front républicain selon que l'on se place du point de vue de la gauche ou de la droite. Qu'il se mette en place à l'avantage de la première ou de

¹ DOUGLAS Mary, 2001, *De la souillure*, traduit de l'anglais par Anne Guérin, Editions La Découverte, Paris, p.55

² *Ibid.*, p.55

la seconde, il demeure évidemment un compromis ; en revanche, si l'on prend en compte la géolocalisation des idéologies politiques, on perçoit une véritable dissymétrie. Lorsque la droite doit s'allier à un Parti Socialiste majoritaire, en vue d'empêcher la victoire d'un candidat frontiste, elle le fait au prix nécessaire d'une « gauchisation » : entre le FN qui est à sa droite et le PS qui est à sa gauche elle choisit le second. Lorsque la situation inverse survient, le Parti Socialiste ne choisit que le moins « à droite », c'est-à-dire, à la fin des années 1980 et au début des années 1990, le RPR ou l'UDF. Les socialistes peuvent facilement justifier ce compromis de circonstance auprès d'une génération d'électeurs biberonnée par la morale de SOS Racisme, et arguer le sacro-saint « attachement aux valeurs de la République ». C'est évidemment beaucoup moins le cas pour les partis de droite, dont une frange importante des électeurs se sent bien moins éloignée du Front National que du PS. Pour cette raison, la tactique du front républicain est souvent créatrice de dissensions à droite. Tentons à présent d'analyser les conséquences d'une application nette de cette tactique politique, en examinant la manière dont le Front National réagit à cette situation.

1. Son application stricte. Les conséquences pratiques et idéologiques pour le FN

A la fin de l'année 1989, ont lieu des élections législatives partielles, notamment à Marseille et à Dreux, une ville qui, comme nous le constaterons plus tard, prend une place symbolique importante dans l'histoire politique du Front National, puisque c'est là qu'il est parvenu à prendre les rennes du pouvoir en 1983, grâce à une coalition avec la droite traditionnelle. A la suite de la progression du FN dans ces deux villes, la tactique du front républicain se met en place. Celle-ci va rentrer en concordance avec la logique explicative de Jean-Marie Le Pen, qui déclare alors que ses adversaires « ont peur pour eux. Ils ont peur de perdre leur place, et ils ont surtout peur de la vérité »¹. Le leader du FN renchérit en expliquant que le front républicain « est le front mondialiste. C'est le front international contre le Front National. C'est le front de l'étranger contre le front des français »². Face à l'imminence d'une défaite dans les urnes, Jean-Marie Le Pen adopte donc un discours synthétique en vue de rendre intelligible la situation qui met son parti en minorité ; la maîtrise du récit sert ici à pallier l'impuissance politique, qui se retrouve par conséquent renversée en une puissance idéologique : les autres partis ont peur de la vérité et c'est pour cette raison

¹ Cité par *Le Monde*, 2 décembre 1989, « Après la progression du FN au premier tour des élections législatives partielles à Marseille et à Dreux »

² *Ibid.*

qu'ils s'allient pour faire échouer le Front National. C'est là le principal point faible, si l'on prend en compte les échéances stratégiques à longs termes, de la tactique du front républicain : elle valide la vision du monde propagée par le FN, en matérialisant concrètement le « système » que le parti frontiste dit vouloir combattre.

Pour ces différentes raisons, la constitution concrète d'un front républicain est demeurée relativement exceptionnelle et les rares qui à droite, comme Alain Carignon, militaient fermement en faveur de cette tactique politique se sont vus menacés d'exclusion par leur parti politique. La plupart du temps, la droite, lorsqu'elle se trouvait éliminée au premier tour d'une élection, a préféré s'abstenir de choisir entre un candidat socialiste et un candidat du FN ; une tactique bien plus cohérente, de son point de vue, que celle du front républicain, qui la forçait à accepter une forme d'indifférenciation avec la gauche. Pour autant, entre refuser le front républicain et rompre le cordon sanitaire, il y a plus qu'une différence de degré ; la rupture de l'interdit va avoir lieu lors des élections régionales de 1998...

2. La rupture du cordon sanitaire. L'exemple des élections régionales de 1998

Le vendredi 20 mars 1998 est un jour de vote dans les conseils régionaux ; il s'agit d'en élire les présidents. Parmi les régions françaises emportées par la droite, cinq le sont avec des voix de conseillers régionaux frontistes ; selon les endroits, ces voix ont été accordées avec ou sans un accord politique sur un agenda de mesures à mettre en œuvre dans les régions. Des mesures qui n'ont rien à voir avec des éléments programmatiques centraux du Front National : pas question de préférence nationale ou de rapatriement des immigrés, simplement des accords sur une baisse des impôts locaux, un renforcement de la sécurité dans les lycées et les transports, et un objectif de transparence dans les marchés publics... Autant d'éléments que pourraient valider sans sourciller les plus modérés des centristes. Pourtant, le jour même, un concert de lamentations provenant de l'ensemble de l'échiquier politique vient troubler la victoire de certaines personnalités de droite :

« Cette terrible convulsion était certainement inévitable », se désole Philippe Seguin ; « Une journée sinistre pour la République », constate François Hollande ; « Un déni de démocratie »¹, regrette Robert Hue ; « Une transgression »¹, analyse François Bayrou. Jacques

¹ Cités par *Le Figaro*, 21 mars 1998, « L'opposition parlementaire déjà assurée de treize présidences de région. Le FN donne des majorités à la droite »

Blanc, Charles Millon, Bernard Harang, Jean-Pierre Soisson et Charles Baur, tous sont coupables de n'avoir pas démissionné après leur élection obtenue avec des voix frontistes. Seul Jean-François Humbert, lui aussi élu en Franche-Comté avec l'apport des conseillers FN, préfère une défaite morale à une victoire cynique : il démissionne... Avant d'être réélu trois semaines plus tard avec le soutien tacite de la gauche. Cet épisode marquant confirme, s'il était besoin, les virtualités mythiques du récit implicite qui tient le Front National pour une entité sacrée et impure dont la fréquentation, même réduite à des formes congrues (accepter des voix frontistes), altère significativement la qualité d'un individu ou d'une institution... A cette occasion, ce discours va connaître une coloration encore plus vive avec la mobilisation d'analogies historiques : les cinq élus de droite vont être traités de « collabos » par les conseillers régionaux de gauche, et Georges Frêche, théâtral, lancera à Jacques Blanc : « Nous vous laissons entre vous à Vichy, nous allons respirer dehors l'air de la France libre »². Cette violence verbale n'est pas compréhensible si l'on s'en tient à la seule réalité politique de ces soutiens circonstanciels, obtenus grâce à un accord sur une série de mesures terriblement banales ; mais ces manœuvres politiques locales sont la véritable rupture d'un tabou, et c'est dans ce sens qu'elles sont stipendiées avec une telle vigueur.

Ainsi le Front National a-t-il petit à petit été vu, vécu, compris et combattu comme une entité sacrée, dont l'impureté ontologique risquait de contaminer ceux qui ne resteraient pas suffisamment à distance. Il ne faut pas se tromper sur le sens que nous donnons ici au sacré ; il ne correspond pas, en tous cas pas seulement, à l'acception figurée du terme : refuser les alliances avec le FN et même ses voix n'est pas uniquement « un prédicat d'ordre éthique, synonyme d'absolument moral et de parfaitement bon »³. L'ensemble des déclarations, la teneur des termes utilisés en réaction à l'accord entre la droite et le Front National constituent des indices tangibles que le sacré dont nous parlons ici correspond aussi et surtout à ce que Rudolf Otto nomme le numineux. A défaut d'en connaître la nature, on peut en examiner les caractéristiques et considérer le Front National comme un *Mysterium tremendum*, autrement dit « un mystère qui fait frissonner »⁴. Le FN a acquis ce type de caractéristiques progressivement, d'abord en étant la cible d'un rejet moral principalement orchestré par le

¹ Journal télévisé de France 2, 20 mars 1998

² Cité par *Le Figaro*, 21 mars 1998, « Languedoc-Roussillon : Blanc, comme il l'avait dit »

³ OTTO Rudolf, 1949 (2001), *Le sacré*, traduit de l'allemand par André Jundt, Editions Payot et Rivages, Paris, p.25

⁴ *Ibid.*, p.36

mouvement antiraciste, puis en se trouvant ostracisé suite aux dérapages de Jean-Marie Le Pen sur l'histoire de la Seconde Guerre mondiale. Cette mise à l'écart, qui est aussi une mise en relief, a pu jouer en défaveur du parti frontiste, qui n'a jamais dépassé un certain seuil ; elle a également assuré une certaine longévité au mouvement de Jean-Marie Le Pen, en renforçant l'intransigeance des cadres et des militants à l'égard de ce qui leur apparaissait de plus en plus comme un « système » politique, duquel ils étaient exclus.

Quant au cordon sanitaire, fréquente est la tentation de le rompre, mais il est toujours là... Bien qu'il est censé rassembler gauche et droite dans un refus commun d'une alliance avec le FN, le terme est un enjeu de lutte politique dans le sens où la gauche accuse souvent la droite de briser ce cordon sanitaire, ou tout du moins d'être tentée par le faire. Le sacré, même lorsqu'il est impur, ne s'épuise pas dans un sentiment de répulsion, « c'est en même temps quelque chose qui exerce un attrait particulier, qui captive, fascine et forme avec l'élément répulsif du *tremendum* une étrange harmonie de contrastes »¹. Birgitta Orfali a bien saisi cette caractéristique du phénomène Le Pen, lorsqu'elle parle à son égard de l'attraction-répulsion ou attirance-rejet :

« C'est un phénomène d'attirance/rejet qui caractérise la réaction majoritaire face au FN. Loin de reconnaître ce parti comme une minorité active, la majorité préfère le taxer de déviante afin de mieux s'en distinguer (...). La visibilité du FN gêne la majorité, qui, elle, se considère comme détentrice de la vérité et de la norme, de la légitimité, et ceci de manière absolue. Le regard de la majorité pèse lourd et c'est de la réaction de la société – de la fascination, voire l'état d'hypnose – que naît la possibilité de l'influence minoritaire. Ignorer Le Pen, c'était le condamner à n'être qu'un épiphénomène dans l'histoire politique française ; c'était saper l'entreprise minoritaire de façon décisive. Car un groupe ne devient visible que lorsqu'on le reconnaît comme différent – voire déviant. Le sceau de l'originalité conférerait certains pouvoirs dont celui de magnétiser. La déviance attribuée au FN n'a fait que préciser son devenir minoritaire et sa transformation en mouvement social. Elucubrer négativement sur ce parti ne pouvait qu'accentuer sa stigmatisation et renforcer son aura. »²

Retrouve-t-on ce sentiment également dans les commentaires et analyses qui s'intéressent au Front National, qu'ils soient journalistiques ou universitaires ? C'est à cette

¹ *Ibid.*, p.69

² ORFALI Birgitta, 1990, *L'adhésion au Front National. De la minorité active au mouvement social*, Editions Kimé, Paris, p.144

question qu'il convient à présent de répondre, en dressant une typologie des problématiques auxquels se sont intéressés différents auteurs, et en analysant leurs apports et leurs limites dans la compréhension du phénomène Le Pen.

CHAPITRE II : Définitions, explications et compréhension du FN

D'après Nonna Mayer, on dénombre plusieurs centaines d'ouvrages consacrés au Front National : « Il existe en effet à ce jour près de deux cents ouvrages, chapitres et articles de référence sur le FN, sans compter les nombreux travaux universitaires inédits et les rapports d'experts »¹. Nous avons pu en dégager un certain nombre qui nous paraît suffisant pour faire le distinguo entre différentes motivations d'écriture, différentes problématiques et différentes approches méthodologiques. Une première distinction peut s'établir au niveau de la profession des auteurs : universitaires, journalistes, hommes politiques (du FN ou d'autres partis), etc. La motivation d'écriture est plus complexe à définir : la plupart du temps, les objectifs peuvent être pluriels. Répondre à une problématique, bien sûr, mais aussi gagner la reconnaissance de ses pairs, ou encore conquérir une place dans le champ médiatique en tant qu'expert reconnu du Front National. On saisit les effets pervers de desseins tels que celui-ci, dans la mesure où un auteur aura tout intérêt à ce que le « phénomène Le Pen » perdure afin de pouvoir continuer à le commenter...

Un autre hiatus, propre aux ouvrages émanant d'auteurs universitaires, réside dans la particularité de l'habitus scientifique... L'exigence d'objectivité, qui va s'articuler en une méthodologie précise, ne résiste pas forcément à la particularité du point de vue intellectuel sur le monde. La démarche scientifique semble ainsi entraîner dans son élan un certain nombre de valeurs, plus ou moins inconscientes : universalité, esprit d'ouverture, progressisme... Ces valeurs entrent évidemment en contradiction avec celles généralement prônées par le Front National : le nationalisme, le particularisme, ou encore le fameux « bon sens » vilipendé par Roland Barthes²... C'est pour cette raison que bon nombre d'auteurs universitaires qui écrivent sur le FN vont avoir tendance, comme pour s'exorciser d'avoir traité un tel sujet, à dépasser le cadre d'un propos à vocation scientifique et à proposer, par exemple, des « remèdes » qui entendent traiter le « mal ». Il ne s'agit pas ici de disqualifier toute approche qui se voudrait « engagée » ; la critique voire la polémique peuvent aussi être fécondes sur un plan heuristique. Il s'agit plutôt de montrer, une fois encore, comment ces approches participent du phénomène Le Pen dans sa globalité.

¹ MAYER Nonna, « Préface », in DEZE Alexandre, 2012, *Le Front national : à la conquête du pouvoir ?*, Editions Armand Colin, Paris, p.19

² BARTHES Roland, 1957, *Mythologies*, p.81

I. La particularité du « phénomène Le Pen » en sciences humaines et sociales

Il faut avant tout préciser que la recherche d'une quelconque objectivité est rendue malaisée par le sujet étudié. La recommandation d'Auguste Comte, selon lequel le sociologue se devait d'étudier la société « sans admirer ni maudire les faits politiques et en y voyant essentiellement comme en toute autre science, de simples sujets d'observation »¹, comme la leçon d'Emile Durkheim, qui encourageait à considérer « les faits sociaux comme des choses (...) sociales »² ont bien du mal à résister au phénomène Le Pen. Max Weber avait quant à lui perçu que les productions scientifiques ayant pour objet des événements culturels humains ou des institutions, tout en adoptant des méthodes rigoureuses, n'étaient jamais totalement dépourvues des conceptions du monde propres à leurs auteurs :

« Il est exact que dans le domaine de notre discipline les conceptions personnelles du monde interviennent habituellement sans arrêt dans l'argumentation scientifique et qu'elles la troublent sans cesse, qu'elles conduisent à évaluer diversement le poids de cette argumentation (...), selon que le résultat augmente ou diminue les chances des idéaux personnels, ce qui veut dire la possibilité de vouloir une chose déterminée. »³

Tout en comprenant cette tendance comme une « faiblesse humaine », Max Weber souhaitait avertir ses pairs du danger qu'il y avait à croire en une science éthique, « qui aurait à tirer de sa matière des idéaux ou encore des normes concrètes par l'application d'impératifs éthiques généraux »⁴. Avec un sujet tel que le nôtre, le pas est souvent franchi entre le simple poids des conceptions du monde dans la recherche, que l'on peut percevoir en filigrane, et l'impression souvent confirmée que l'analyste se mue en militant, ou tout du moins donne des armes aux militants.

A. Une objectivité inatteignable ?

Même si « l'objectivité parfaite est impossible à concevoir »⁵, elle doit demeurer pour le chercheur un objectif, rendu presque atteignable grâce à la mise en place d'une méthodologie

¹ Auguste Comte, cité par GRAWITZ Madeleine, 2001, *Méthodes des sciences sociales*, Dalloz, Paris, p.332

² DURKHEIM Emile, 1937 (2002), *Les règles de la méthode sociologique*, Presses Universitaires de France, Paris, p.142

³ WEBER Max, 1904 (1992), *Essais sur la théorie de la science*, traduits de l'allemand par Julien Freund, Editions Plon, Paris, p.125

⁴ *Ibid.*, p.125

⁵ GRAWITZ Madeleine, 2001, *Op. Cit.*, p.334

rigoureuse. Cette dernière a permis à un nombre important d'universitaires de livrer des travaux intéressants, dont la lecture permet de mieux comprendre la création, l'émergence, le maintien dans le jeu politique puis le succès du parti de Jean-Marie Le Pen. Malgré la fiabilité de ces résultats, et leur intérêt dans l'analyse du Front National et des rapports qu'il entretient avec le reste de la société, on peut s'étonner que l'horizon d'objectivité soit si souvent contrarié par une sorte de contrainte sociale, qui prend la forme d'un « inconscient intellectuel ».

Pleinement assimilée, cette contrainte sociale n'est pas perçue comme oppressive ; elle conditionne pourtant jusqu'à la chance de succès d'une théorie. En effet, ça n'est pas seulement en fournissant une argumentation rationnelle, en respectant scrupuleusement une méthodologie, en apportant une explication ou une compréhension inédite du phénomène étudié qu'un chercheur en sciences humaines gagnera la reconnaissance de ses pairs. Ce sont là des conditions nécessaires, mais pas suffisantes, à une quelconque adhésion intellectuelle. Pour la recevoir, le chercheur devra aussi montrer qu'il partage au moins une partie des présupposés de ceux à qui il s'adresse.

Cette caractéristique de la recherche en sciences sociales est d'autant plus accentuée par la nature d'un sujet tel que le Front National : « A travers l'image qui se dégage du groupe étudié, c'est la qualité morale et le positionnement politique du chercheur qui sont inférés, qu'importe le bien-fondé du récit »¹. L'auteur va dès lors avoir tendance, dans l'intérêt bien compris de la diffusion de ses travaux, à abandonner une certaine forme d'impartialité en se laissant aller, plus ou moins subtilement, à des commentaires normatifs ; cela ne nuit pas nécessairement aux résultats de l'enquête, qui peuvent être exposées de manière objective, mais cela suffit à singulariser un sujet tel que le Front National, un sujet qu'il est bon de prendre avec les pincettes parfois grossières de l'engagement citoyen. Comment en serait-il autrement, à partir du moment où « les principaux lecteurs d'enquête de sociologie sont les sociologues eux-mêmes, des étudiants, des travailleurs sociaux, des personnes curieuses du monde qui les entoure, autrement dit des groupes ayant des convictions de gauche, plutôt

¹ BIZEUL Daniel, « Les sociologues ont-ils des comptes à rendre ? ». Enquêter et publier sur le Front National, *Sociétés contemporaines*, 2008/2, n°70, p.96

tiers-mondistes, anti-racistes, soucieux de l'égalité des chances, favorables aux minorités souffrantes. »¹

A cet argument, on peut également ajouter celui de sciences sociales soucieuses de ne pas servir de caution idéologique à un parti comme le Front National. Un bref coup d'œil sur l'histoire des idées politiques suffit pour constater que les mouvements ou les idéologues d'extrême droite ont souvent puisé dans le corpus des sciences sociales pour justifier leur vision du monde. On pense à Charles Maurras s'appuyant sur Auguste Comte ou, plus près de nous, aux auteurs de la Nouvelle Droite faisant référence à Claude Lévi-Strauss. Pareillement, on peut ici rappeler la thèse du sociologue Robert Nisbet, qui mettait en évidence une certaine concordance de pensée entre la sociologie balbutiante et le conservatisme du XIX^{ème} siècle, allant jusqu'à interpréter la naissance de la discipline sociologique comme participant de la réaction de la tradition contre le rationalisme des Lumières et l'individualisme².

Pour ces différentes raisons, le phénomène Le Pen demeure un objet délicat au niveau de la recherche sociologique. Une démarche strictement objective est considérée avec soupçon et l'auteur qui souhaite simplement s'en tenir à une analyse factuelle risque de se voir prêter des opinions semblables à celle du groupe qu'il étudie. Quand il n'a pas lui-même fait amende honorable au moyen d'une conclusion normative ou engagée, il se peut que le paratexte éditorial rattrape l'oubli : Daniel Bizeul relate la première version de la quatrième de couverture de son ouvrage, sur laquelle son éditeur voulait écrire que l'auteur souhaitait « comprendre le phénomène Le Pen pour mieux le combattre »³. Ces différentes constatations témoignent de la vanité, au sens propre du terme, qu'il y a à vouloir s'abriter derrière une méthodologie stricte pour justifier de son objectivité. Utiliser des catégories valides pour analyser le Front National ne suffit pas à dégager absolument ses conclusions de toute implication normative. Le FN fait partie de ces objets passionnels qui révèlent les contradictions des sciences humaines et sociales dans leur prétention à décrire une réalité à laquelle non seulement elles participent, mais dont elles modifient également les qualités. Comprendre : analyser le Front National c'est accepter de prendre part au phénomène Le Pen dans sa globalité. Mieux vaut donc en être conscient, et donc se soumettre à une certaine

¹ *Ibid.*, p.105

² Voir NISBET Robert, 2011 (1966), *La tradition sociologique*, traduit de l'américain par Martine Azuélos, Presses Universitaires de France, Paris.

³ BIZEUL Daniel, *Op. Cit.*, p.106

réflexivité critique, autrement dit « étudier ce que le savant lui-même fait à l'objet étudié en l'étudiant »¹.

B. Typologie des ouvrages consacrés au Front National

Afin de dégager différentes catégories permettant de synthétiser l'apport des productions universitaires sur le FN, il est nécessaire de mettre à jour une typologie de cette littérature. Les éléments qui permettent d'élaborer cette typologie sont assez nombreux, ce qui rend délicat le choix des critères... On peut avant tout évoquer les trois types d'auteurs qui écrivent habituellement sur le Front National : les universitaires, les journalistes et les militants. Mais la particularité du phénomène Le Pen rend caduque ces distinctions ; l'esprit militant pouvant tout à fait se retrouver dans l'ouvrage d'un universitaire, même si son discours sera sûrement plus nuancé que celui, par exemple, d'un adhérent à SOS-Racisme... Peut-être est-il alors possible de distinguer tout simplement les ouvrages selon leur ton : celui-ci peut-être violemment hostile, neutre, voire positif à l'égard du FN. Mais là encore, à partir du moment où il a été établi que l'intérêt des ouvrages consacrés au parti frontiste ne se mesure pas à leur degré d'objectivité ou d'engagement, quel sens y a-t-il à vouloir baser une typologie sur ce critère ?

Il paraît plus commode de classer les livres qui traitent du FN selon la problématique que l'auteur développe – cela suppose qu'il faut savoir la déceler lorsqu'elle n'est pas apparente. La plupart du temps, cette problématique s'articule sur une recherche incantatoire de la cause qui aurait fait émerger le Front National : « Pourquoi ? La faute à qui ? ». A d'autres moments, l'ouvrage est ciblé sur un domaine en particulier : analyse des propos des militants, de la structure du parti ou encore de la correspondance idéologique entre le FN et une certaine tradition politique française. Voyons quels types de problématique il est possible de dégager :

- analyse historique : le Front National dans l'histoire des idées ou le FN est-il un fascisme français, si tant est que celui-ci existe ?
- analyse de science politique : quels sont les rapports qu'entretient le FN avec les autres partis, avec les institutions de la Vème République ? Quelle stratégie a-t-il utilisé pour conquérir la place qui est la sienne dans le jeu politique ?

¹ LE BOHEC Jacques, 2005, *Sociologie du phénomène Le Pen*, Editions la Découverte, Paris, p.59

- analyse de type « sociologie compréhensive » : quelles motivations individuelles incitent des acteurs à militer au sein du parti frontiste ?
- analyse de discours : quelles sont les particularités idéologiques du discours du Front National ?
- analyse de type enquête journalistique : quels sont les réseaux des hommes et femmes du Front National ? Qu'est-ce que révèlent ces réseaux sur la nature du mouvement ?
- analyse holistique : Qu'est-ce qui peut expliquer globalement le phénomène Le Pen : son apparition, sa permanence et son avenir potentiel ?

C'est bien sûr la dernière problématique qui nous intéresse le plus. Peu d'ouvrages ont l'ambition d'y répondre – et ça n'est pas non plus notre objectif –, mais chaque analyse contribue à expliquer une partie du phénomène Le Pen. Il nous faut à présent tenter, en puisant dans la somme des travaux consacrés au parti frontiste, de mettre en cohérence les différents angles d'approche afin de montrer de la manière la plus claire possible ce qu'est ce phénomène Le Pen. Cette tâche doit bien sûr être accomplie en maintenant l'exigence de réflexivité critique : tout nouveau discours qui s'assigne le dessein de comprendre davantage le Front National prend lui aussi part au phénomène Le Pen, et a une influence, même minime, sur lui.

A travers des problématiques différentes, des méthodes diverses et des motivations plurielles, les ouvrages consacrés au Front National tentent généralement de répondre à trois questions : **qu'est-ce que le FN ? Qu'est-ce qui explique son surgissement ? Comment le combattre ?**

II. Nommer et déceler le mal. Les effets pervers de l'identification

Identifier, classer, nommer, autant de tâches qui semblent essentielles dans les discours à vocation scientifique que sont la sociologie ou la science politique. En répertoriant ces différentes identifications, nous constituons, préalablement à notre étude sur l'imaginaire nationaliste, une somme qui s'apparente à un imaginaire scientifique.

A. Un fascisme ?

Les auteurs qui tentent cet angle d'approche essaient la plupart du temps de répondre à la question : le Front National est-il fasciste, potentiellement fasciste, ou encore néo-fasciste ? Ainsi, Arianne Chebel d'Appollonia se demande si le FN est « une simple réminiscence d'un passé révolu, le fascisme étant promu au rang de mythe, d'archétype universel auquel se réfèrent les nostalgiques du IIIème Reich ? Ou bien le néo-fascisme est-il une catégorie existant en soi, doté d'une essence autonome et distinct de son prédécesseur par l'introduction d'éléments originaux ? »¹. Les questionnements sur la nature fasciste du parti frontiste ne font que reposer différemment la problématique sur la définition propre de cette idéologie politique... S'incarne-t-elle dans un esprit ? Ne peut-on l'évoquer si et seulement si l'on a à faire à un véritable mouvement de masse ?

Au sujet du Front National, l'historienne répond sans véritablement trancher : « Si l'on écarte le non-dit, les accents xénophobes et antisémites du discours de Jean-Marie Le Pen, on constate que le Front national tend à s'éloigner du néo-fascisme »². En somme le parti frontiste s'éloigne du néo-fascisme, sauf lorsqu'il s'en rapproche par certains des excès langagiers de Jean-Marie Le Pen. Certains auteurs insistent pourtant pour assimiler le parti de Jean-Marie Le Pen à un mouvement fasciste, mais en donnant à la notion une coloration plus contemporaine ; car le néo-fascisme « est porteur d'une essence ou d'une nature nouvelles »³. Alain Bihr, par exemple, rejoint Appollonia en arguant que le parti frontiste se rapproche du fascisme principalement au niveau de son discours. En actualisant le freudo-marxisme de Wilhelm Reich, il note que les principaux traits langagiers de Jean-Marie Le Pen induisent une conception polémologique de l'existence et un fétichisme de l'identité collective ; des aspects qui, selon l'auteur, rapprochent le leader frontiste d'une idéologie fasciste, mais qui

¹ CHEBEL D'APOLLONIA Arianne, 1996, *L'extrême-droite en France de Maurras à Le Pen*, Editions complexe, Paris p.340

² *Ibid.*, p.355

³ ALGAZY Joseph, 1984, *La tentation néo-fasciste en France. 1944-1965*, Fayard, Paris, p.324

appartiennent également à des traditions droitières ou ultra-droitières. Bihr pointe des éléments du discours qui sont dissonants par rapport au fascisme, à savoir des références à l'éthique chrétienne, et la rareté relative des métaphores se rapportant à une mystique guerrière. Le sociologue admet finalement que l'utilisation du terme « fascisme » pour définir le discours frontiste est plus polémique que théorique, et qu'il « vise à alerter sur les dangers qu'il représente et à mobiliser contre lui, sur la base d'une référence historique. »¹

Ces différentes remarques sont intéressantes mais elles induisent une définition du fascisme – ou du néo-fascisme – qui nous semble trop intellectualiste, puisque réduite à des portions du discours : « aux origines du fascisme n'est pas le verbe mais, comme dit Mussolini, l'action »². Comme l'a écrit Pierre Milza, qui se posait déjà cette question à la fin des années 1980, « si le Front national ne peut être assimilé à un fascisme, ce n'est pas parce qu'il en répudie la paternité (...), mais parce que son idéologie et sa pratique sont tout simplement distinctes de ce phénomène daté, spécifique de l'Europe de l'entre-deux-guerres »³. Qu'est-ce qui, sur le plan de la pratique politique, différencie le Front National des mouvements fascistes des années 1930 ? Pierre Milza pointe un élément distinctif de taille, qui concerne la pratique militante du parti frontiste : « Le Front national n'est ni un parti de masse (...), ni surtout un parti-armée, hiérarchisé, fanatiquement dévoué à la personne de son chef et organisé militairement »⁴. A lire la définition idéal-typique du projet fasciste réalisée par Philippe Burrin, l'on s'aperçoit également que le Front National tend à s'éloigner distinctement de ce modèle :

« le projet fasciste vise à former une communauté nationale unifiée et mobilisée en permanence sur des valeurs de foi, de force et de combat ; une communauté inégalitaire, armaturée autour du parti unique et comprimée dans une unité totalitaire excluant toute autre allégeance que la fidélité exclusive à un chef qui personnifie le destin collectif et en décide absolument ; une communauté militarisée enfin, soudée en vue d'assurer à la nation les moyens de l'expansion et de la domination. »⁵

¹ BIHR Alain, 1998, *Le spectre de l'extrême droite, Les Français dans le miroir du Front National*, Les Editions de l'Atelier, Paris p.181

² WINOCK Michel, 2004, *Nationalisme, antisémitisme et fascisme en France*, Editions du Seuil, Paris, p.248

³ MILZA Pierre, 1987, *Fascisme français. Passé et présent*, Flammarion, Paris, p.430

⁴ *Ibid.*, p.431

⁵ BURRIN Philippe, « Le fascisme », in SIRINELLI Jean-François (sous la dir.), 2006, *Histoire des droites. 1. Politiques*, Editions Gallimard, Paris, pp.603-652, p.622-623

Sont-ce ces moindres moyens quantitatifs qui poussent le FN à « jouer le jeu » de la démocratie représentative et du pluralisme politique ? L'affirmer serait verser de manière inconséquente dans le procès d'intention et force est de constater que placer le parti frontiste dans le champ du fascisme relève davantage d'une tentative de discrédit politique que d'une analyse sérieuse de son idéologie et de sa pratique politique. S'il n'a certes pas les moyens d'être ou de devenir un parti fasciste, le Front National n'en a pas non plus l'intérêt, à une époque où la démocratie – ou tout du moins le régime représentatif – apparaît comme installée et légitime aux yeux d'une écrasante majorité de Français.

B. Le FN est-il d'extrême droite ?

Les discussions sans fin sur la nature exacte du fascisme incitent certains à favoriser le vocable « extrême droite » pour définir le Front National. Dès 1985, dans le journal *Le Monde*, René Rémond posait la question de l'appartenance du Front National à une tradition politique d'extrême droite :

« De ce qu'il se situe topographiquement à un extrême, s'ensuit-il que ce soit un extrémisme dans son comportement et les idées qu'il professe ? Les faits sont ambigus. A-t-on observé que le discours – je ne me prononce pas sur le non-dit de Jean-Marie Le Pen – est relativement modéré et légaliste (...) ? »¹

L'imprécision de cette catégorie politique, qui est nécessairement mouvante, devrait inciter à la prudence les auteurs qui l'utilisent. Apparemment simple commodité langagière (le FN est plus à droite que l'UMP donc il est un parti d'extrême droite), cette catégorie est pourtant un enjeu de luttes dans le sens où le parti frontiste refuse de se voir assigné à l'extrême droite. Dans un souci de respectabilité politique, le FN ne souhaite évidemment pas se voir rattaché de manière logique à l'histoire de l'extrême droite en France, souvent synonyme de racisme et de violence. Tout en étant problématique, la notion est en effet porteuse d'un discrédit symbolique fort, un mouvement politique étant inconsciemment désigné comme peu raisonnable, voire infréquentable, à partir du moment où il est rangé à l'extrême droite. Sans opérer une symétrie parfaite, cette remarque pourrait également convenir à ce que l'on appelle l'extrême gauche : ainsi la géographie traditionnelle des idéologies politiques se doublerait d'une autre partition, qui aurait l'inconvénient d'avoir des

¹ René Rémond, cité par MILZA Pierre, « Le front national : droite extrême... ou national-populisme ? » in SIRINELLI Jean-François (sous la dir.), 2006, *Histoire des droites. 1. Politiques*, Editions Gallimard, Paris, pp.691-732, p.696

motivations normatives. Comme l'écrit Jean-Yves Camus, l'« ambiguïté fondamentale [de ce terme] est qu'il est généralement utilisé par les adversaires politiques de l'extrême droite comme une expression stigmatisante, censée renvoyer toutes les formes du nationalisme populiste et xénophobe aux expériences historiques que furent le fascisme italien et le national-socialisme allemand »¹. La plupart du temps, les extrêmes sont désignés par ceux qui n'en sont pas et qui se reconnaissent dans des courants idéologiques dominants. Le caractère nécessairement relationnel et conjoncturel du classement d'un parti à l'extrême droite a d'ailleurs bien été perçu par le politologue Piero Ignazi :

« un parti est extrême quand il se distancie fortement du centre ou du courant dominant, ou de l'électeur médian. Et la qualification de "droite" est fournie à la fois par la localisation dans le spectre politique et par les attitudes, les conceptions du monde, les croyances, les idées qui mettent en cause les valeurs fondamentales, les principes et les règles de la pensée et des régimes libéraux-démocratiques. »²

L'extrême droite est ainsi, à l'instar du fascisme, une catégorie polémique, peut-être encore davantage lorsque le syntagme est absolutisé par un tiret : extrême-droite. Plus loin dans cette étude, il sera utile de montrer quelles sont les sources politiques du FN, parfois en décrivant des mouvements politiques qui semblent bien éloignés des combats actuels de Marine Le Pen. Plutôt qu'assigner le parti frontiste à l'extrême droite de l'échiquier politique, il convient de voir en quoi il se rapproche ou pas des points idéologiques cardinaux de cette catégorie idéologique. Dans l'introduction de son ouvrage, Arianne Chebel d'Appollonia liste « les postulats fondamentaux de la doctrine » : l'ordre, l'anti-intellectualisme, le nationalisme, une conception élitiste de la société et l'importance des valeurs religieuses issues du catholicisme. En examinant ces différents postulats, l'historienne admet qu'ils sont chacun porteur de dissensions importantes. Si les acceptions prosaïque (valeurs d'autorité, principe hiérarchique) et métaphysique (l'ordre naturel provient d'une intention divine que les valeurs démocratiques mettent en péril) de l'ordre peuvent se résoudre en une même volonté politique, il n'en est pas forcément de même pour les autres éléments. Ainsi, l'anti-intellectualisme serait à nuancer, principalement dans le pays de Charles Maurras, qui

¹ CAMUS Jean-Yves, « Extrême droite » in *Encyclopaedia Universalis* [en ligne], consulté le 7 décembre 2012. URL : <http://www.universalis-edu.com/encyclopedia/extreme-droite/>

² IGNAZI Piero, « Les Front National et les autres. Influence et évolutions » in DELWIT Pascal (sous la dir.), 2012, *Le Front National. Mutation de l'extrême droite française*, Editions de l'Université de Bruxelles, Bruxelles, pp.37-56, p.38-39

critiquait « le sentiment devenu guide, la sensation faite règle »¹ ; pour autant, le dirigeant historique de l'Action Française n'encourageait-il pas également le parti de l'Intelligence², dans une forme de sursaut, « à se lier à ceux qui essayent de faire quelque chose de beau avant de sombrer »³ ? Cette soumission de l'Intelligence à une forme d'élan vital, dicté par l'empirisme politique, donne aux théories maurassiennes une complexité que ne retranscrit pas la partition traditionnelle opérée par l'histoire des idées, avec d'un côté Barrès, tenant d'une conception mystique du nationalisme, et de l'autre Maurras, rompu aux rigueurs du positivisme.

Nous montrerons plus tard la manière dont le nationalisme a mu à la fin du XIX^{ème} siècle, en passant, pour reprendre les catégories de Michel Winock, d'une forme républicaine à une autre réactionnaire. Le Front National semble à ce sujet divisé, avec une ligne de fracture qui traverse le parti entre les tenants d'une acception républicaine de la nation, et d'autres qui militent d'avantage pour une conception substantialiste. Le discours dominant évolue selon les intérêts stratégiques et les moments politiques mais le parti frontiste est en tous cas le seul mouvement idéologique important qui affirme être nationaliste... Quant à la conception élitiste de la société, on aurait bien du mal à l'attribuer aujourd'hui au FN, puisqu'elle va à l'encontre du populisme dont ce parti est souvent accusé. Enfin, l'importance des valeurs religieuses issues du catholicisme comme composante du discours d'extrême droite a du mal à résister à l'épreuve de la réalité, qui voit l'opposition fondamentale entre militants païens et catholiques traditionalistes au sein d'un même espace politique. Plus récemment, le Front National a également investi le terrain de la laïcité, ce qui témoigne remarquablement de « cette mobilité des idées »⁴ qu'évoquait René Rémond, afin de montrer qu'aucune valeur n'était figée éternellement à droite ou à gauche.

Si l'on peut se résoudre à placer le Front National à l'extrême droite de l'échiquier politique, par commodité, on ne peut en revanche pas forcément dire qu'il est un parti d'extrême droite. Ses caractéristiques idéologiques ne recoupent pas nécessairement les postulats fondamentaux de cette doctrine politique et quand elles le font, c'est pour en

¹ Charles Maurras, cité par CHEBEL D'APPOLLONIA Arianne, 1996, *Op. Cit.*, p.40

² Comprendre « les gens de lettre »

³ MAURRAS Charles, 1922, « l'avenir de l'intelligence » in *Romantisme et révolution*, Nouvelle librairie nationale, Paris, p.85

⁴ REMOND René, 1982, *Les droites en France*, Editions Aubier Montaigne, Paris, p.23

modifier substantiellement le contenu. Renverser les catégorisations, en écrivant que le parti frontiste reprend des tendances de certaines pensées d'extrême droite, nous paraît être une démarche plus cohérente. A cela, il est possible de rajouter que « mettre l'expression "extrême-droite" au pluriel, c'est déjà rompre avec l'ontologisation naïve des étiquetages politiques, en reconnaissant qu'un certain nombre de courants et de tendances hétérogènes étaient "empaquetés" sans rigueur »¹.

C. Intérêts et limites de la catégorie du populisme

La catégorie du populisme possède les mêmes inconvénients que les concepts précédemment examinés. Pourtant, lorsque le terme a été introduit, principalement grâce aux travaux de Pierre-André Taguieff, il se distinguait des autres étiquettes sur un aspect intéressant : il parle du style discursif et non du contenu idéologique. Ce style s'appuie sur « le recours systématique à la rhétorique de l'appel au peuple et la mise en œuvre d'un mode de légitimation de type charismatique [laquelle] s'incarne dans la figure du démagogue ou du tribun du peuple, personnage à la fois expression, guide et sauveur du peuple, [...] homme providentiel et faiseur de miracle – ou d'avenirs radieux »². Cette acception du populisme nous paraît toutefois trop extensive pour en faire un concept réellement opératoire : en effet, à l'ère de la communication de masse et dans le contexte, par exemple, des élections présidentielles françaises, quel leader peut se targuer de n'être pas populiste ? L'avènement du suffrage universel est solidaire, si l'on peut dire, de la hausse tendancielle du taux de populisme ! Pierre-André Taguieff distingue d'ailleurs, entre autres nuances, un télépopulisme, dont l'appel au peuple s'appuie essentiellement sur « les ressources propres de l'espace médiatique et (...) la compétence télégénique des leaders »³.

Principalement à cause de son imprécision, le concept de populisme « séduit toujours les amateurs de notions floues applicables à un ensemble indéfini de phénomènes. Et il comble les "terribles simplificateurs" qui emploient les mots politiques comme des massues »⁴. Pierre-André Taguieff reconnaît lui-même ce biais et c'est à ce titre que selon lui,

¹ CREPON Sylvain et MOSBAH-NATANSON Sébastien, « entretien avec Pierre-André Taguieff » in CREPON Sylvain et MOSBAH-NATANSON Sébastien (sous la dir.), 2008, *Les sciences sociales au prisme de l'extrême-droite*, Editions L'Harmattan, Paris, p.57

² TAGUIEFF Pierre-André, 2002 (2007), *L'illusion populiste. Essai sur les démagogies de l'âge démocratique*, Editions Flammarion, Paris, p.9-10.

³ *Ibid.*, p.214

⁴ TAGUIEFF Pierre-André, 2012, *Le nouveau national-populisme*, CNRS Editions, Paris, p.7

« l'illusion populiste » procède autant de « l'illusion propre au populisme (ou les illusions véhiculées par les leaders populistes) »¹ que du « populisme-catégorie comme illusion ou mirage conceptuel »². L'auteur s'inscrit donc en faux contre cette « désémantisation »³ du terme et entend donc « re-sémantiser » la notion. Le rappel de la typologie esquissée par Margaret Canovan, qui distinguait les populismes agraires et politiques et divisait ceux-ci en quatre types, permet donc un certain éclaircissement.

Le premier type est constitué par la dictature populiste, que représente l'aboutissement du projet d'une bourgeoisie nationale lorsqu'elle accède au pouvoir en s'appuyant sur les classes populaires urbaines. C'est le cas par exemple du régime péroniste. Le deuxième est la démocratie populiste, qui est caractérisée par l'usage fréquent de la démocratie directe et notamment des référendums. Le modèle suisse et son système de votation est celui qui s'en rapproche le plus. Le populisme réactionnaire, troisième type, désigne chez Margaret Canovan l'idéologie de l'Américain George Corley Wallace. Ce gouverneur démocrate de l'Alabama dans les années 1960 et 1970 était un partisan de la ségrégation raciale. Sont donc successivement désignés un régime politique, des modalités particulières à un système démocratique, et une idéologie. Trois types de populisme situés dans le temps et l'espace, et n'ayant que peu de rapports avec le quatrième type : « le populisme des politiciens, c'est-à-dire l'appel au rassemblement du peuple par-delà les clivages idéologico-politiques »⁴. C'est bien évidemment ce dernier populisme qui se prête le mieux à l'analyse du discours du Front National. Pierre-André Taguieff dresse alors un type idéal du national-populisme autoritaire en France : « Cinq traits permettent de construire le type idéal du national-populisme lepéniste, en tenant compte à la fois du style démagogique du leader, des valeurs exaltées dans le discours orthodoxe et des caractéristiques de la mobilisation "populaire" réalisée. »⁵ :

- *l'appel politique au peuple*, dont l'efficacité symbolique prend appui sur l'autorité charismatique du leader ;
- *l'appel politique au peuple tout entier* : pas de distinctions sociales ou idéologiques ;

¹ *Ibid.*, p.73

² *Ibid.*, p.73

³ TAGUIEFF Pierre-André, « Les populismes et la science politique », in RIOUX Jean-Pierre (sous la dir.), 2007, *Les populismes*, Editions Perrin, Paris, p.17

⁴ *Ibid.*, p.41

⁵ *Ibid.*, p.45

- l'appel direct au *peuple authentique* : cela vient nuancer le deuxième trait car « Le populisme politique implique la valorisation du peuple, opposé soit aux élites, soit aux étrangers, ou encore aux élites et aux étrangers. L'appel au peuple est un “appel contre” »¹ ;
- l'appel à une rupture purificatrice ou salvatrice ;
- l'appel à la discrimination des individus selon leurs origines ethniques ou leurs appartenances culturelles.

Cette construction du type idéal du national-populisme autoritaire répond à la démarche de la sociologie wébérienne dans le sens où sa rigueur l'éloigne d'une stricte description de la réalité : « Plus la construction des idéaltypes est rigoureuse, c'est-à-dire plus elle est étrangère à la réalité en ce sens, mieux elle remplit son rôle du point de vue de la terminologie et de la classification aussi bien que de celui de la recherche. »². Ainsi le cinquième trait est plus ou moins euphémisé dans le discours du Front National, tout comme le troisième vient plus ou moins nuancer l'entière du peuple auquel l'appel s'adresse.

En élaborant ce type idéal, Pierre-André Taguieff tente de donner à la notion de « national-populisme » une épaisseur théorique qui la distingue du « populisme », « catégorie floue à l'extension variant suivant les figures d'ennemis qu'il s'agit de stigmatiser. »³. Pour autant, n'est-il pas problématique de persister à utiliser un terme qui est à la fois récupéré par les commentateurs politiques, assumé par les cadres du Front National, et utilisé comme une insulte par ses adversaires ?

D'après Annie Collovald, ces analyses souffrent de ce qu'on pourrait nommer un ethnocentrisme de classe, car « elles dotent d'un signe négatif le populaire en politique »⁴. Celui-ci est alors « Non plus groupement d'individus soudés par des caractéristiques sociales précises et une culture politique spécifique, non plus figure porteuse grâce à ses porte-parole historiquement constitués de propositions ou revendications, mais figure anonyme et vague toujours en instance de révolte : “les gens d'en bas”, les “désespérés”, les “peu ou mal

¹ TAGUIEFF Pierre-André, 2012, *Op. Cit.*, p.40

² WEBER Max, 1921 (1995), *Economie et société 1. Les catégories de la sociologie*, p.50

³ TAGUIEFF Pierre-André, 2012, *Op. Cit.*, p.11

⁴ COLLOVALD Annie, « Le populisme : la catégorie de toutes les illusions mal fondées » in *Nouveaux monstres et vieux démons : déconstruire l'extrême droite*, Contretemps numéro huit, 2003, les éditions Textuel, p.29

éduqués” »¹. Il est d’ailleurs surprenant que Pierre-André Taguieff tente, au début de son ouvrage, de s’affranchir de cette critique, en pointant que « l’usage accusatoire du terme “populisme” va souvent de pair avec un mépris du peuple, un mépris affiché doublé d’une crainte des mauvais penchants prêtés à ceux qui restent attachés à leur patrie, se sentent enracinés et héritiers d’une longue histoire, et veulent conserver leur identité culturelle »², pour finalement écrire, quelques pages plus loin, que « *tous les citoyens*, à l’exception des élites déterritorialisées, sont tentés, voire hantés par la défense d’une solidarité sociale réservée aux nationaux, qui prennent souvent le visage de “natifs” »³.

Pour autant, le canevas méthodologique mis en place par Pierre-André Taguieff nous intéresse au moins à un titre : en pointant comme constitutif du national-populisme l’appel à une rupture purificatrice ou salvatrice, il ouvre le champ à la possibilité d’une analyse symbolique du discours : « le message minimal de tout populisme, moins thématisé que connoté, est un rejet des médiations, jugées inutiles, limitatives ou nuisibles. Ce rejet peut se transfigurer en des *rêves d’immédiateté, de proximité, de contact direct, de transparence ou de retour à l’originel, au primordial, au naturel*. Ce qui indique l’importance du mythique dans le populisme, qui relève ainsi d’une anthropologie de l’imaginaire sociopolitique moderne »⁴.

D. Montrer la « vraie nature » du FN

Qu’il s’agisse du « fascisme » ou de l’« extrême droite », et dans une moindre mesure du « populisme », les terminologies utilisées pour désigner la nature, l’idéologie ou la pratique politique du Front National résistent plutôt mal à l’épreuve du temps, porteur pour un parti politique d’altérations essentielles, de variations tactiques, d’évolutions lentes et d’adaptations stratégiques. Reste la portée symbolique de ces termes : leur utilisation, comme on l’a constaté, ne s’épuise pas dans une vocation scientifique de conceptualisation et d’identification. Est décelable également, sous le vernis des terminologies, une volonté de disqualification idéologique. Si elle apparaît plutôt nuancée chez les auteurs universitaires, elle se manifeste avec bien plus d’éclat dans les livres d’enquête, dont les dates de parution

¹ *Ibid.*, p.29

² TAGUIEFF Pierre-André, 2012, *Op. Cit.*, p.11-12

³ *Ibid.*, p.50. Nous soulignons.

⁴ TAGUIEFF Pierre-André, « Les populisme et la science politique », in RIOUX Jean-Pierre (sous la dir.), 2007, *Op. Cit.*, p.25. Nous soulignons.

sont souvent calquées sur le calendrier électoral. Ainsi, à l'occasion des élections présidentielles de 2012, plusieurs livres se sont distingués par leur dessein de dévoilement, en entendant montrer quelle était la « vraie nature » du Front National et de Marine Le Pen. Les auteurs de ces ouvrages, en menant un travail d'enquête journalistique, remettaient en cause la thèse de la « dé-diabolisation », thèse qui par ailleurs était largement répandue par d'autres journalistes, ce qui indique une forme de division du travail au sein de l'espace du commentaire médiatique.

Les livres de Romain Rosso (*La face cachée de Marine Le Pen*), Caroline Fourest et Fiammetta Venner (*Marine Le Pen démasquée*), ainsi que l'ouvrage rédigé à quatre mains par les journalistes du Monde Caroline Monnot et Abel Mestre (*Le système Le Pen*) s'inscrivent dans ce registre. Si une certaine neutralité est de mise dans le premier de ces trois ouvrages, toute la charge polémique étant quasiment concentrée dans la volonté de dévoilement mise en exergue par le titre, les deux autres n'hésitent pas à adopter un point de vue plutôt hostile envers Marine Le Pen et le Front National. Caroline Fourest et Fiammetta Venner maîtrisent ainsi l'art de la prédiction auto-réalisatrice – ou du commentaire performatif –, écrivant que « Sous un discours lisse, les vieux démons ne demandent qu'à surgir, on le sent, on le sait »¹. La « vraie nature » se décèle notamment par l'exposition de certains liens qu'entretient la candidate frontiste avec des personnalités jugées peu fréquentables par les auteurs. C'est le cas de Frédéric Chatillon : ancien membre du Groupe Union Défense (GUD), soutien du régime syrien de Bachar Al-Assad, il dirige une agence de communication qui est notamment à l'origine du slogan « la vague bleu marine » ainsi que des affiches du Front National pour les élections cantonales de 2011. Les liens qui rapprochent Marine Le Pen et Frédéric Chatillon, avant tout amicaux (ils se sont connus pendant leur période étudiante), ont donc également pris la forme d'une relation professionnelle. Selon ces auteurs, la « dé-diabolisation » n'est donc pas réellement effective puisqu'il reste, dans l'entourage de Marine Le Pen, des éléments sulfureux. A cela s'ajoute la mise en exergue de certaines activités du GUD, ou comment la charge idéologique s'appesantit d'éléments qui évoquent un

¹ FOUREST Caroline et VENNER Fiammetta, 2011, *Marine Le Pen démasquée*, Editions Grasset, Paris, p.18

comportement politique quasiment mafieux : « Le “GUD business”, qui ne dédaigne pas les montages financier opaques, roule pour MLP »¹.

Est également souligné, dans l’ouvrage de Caroline Monnot, une certaine partie du vocabulaire utilisé le FN pour brocarder les institutions financières. La paternité du terme « bankster », fréquemment utilisé par Marine Le Pen comme par les cadres du FN, est ainsi attribuée à Léon Degrelle², une manière comme une autre de jeter l’opprobre sur la prétendue « dé-diabolisation », et de montrer que la sémantique frontiste possède des racines encore bien vivaces dans le terreau fasciste. Mais peut-on dire la même chose de la gauche radicale et de l’extrême gauche, dont les leaders utilisent ce même terme de façon généreuse ? Il apparaît en outre que si Léon Degrelle a popularisé l’usage du mot en Europe, son véritable inventeur est Ferdinand Pecora, un procureur américain dont les enquêtes ont contribué aux réformes qui ont suivi le crash financier de 1929.

¹ Abel MESTRE et Caroline MONNOT, 2011, *Le système Le Pen. Enquête sur les réseaux du Front National*, Editions Denoël Impacts, Paris, p.8

² Ecrivain et homme politique belge, notamment fondateur du rexisme, un mouvement fasciste

III. Expliquer le succès du FN

Nommer le FN, autrement dit le Mal, montrer sa vraie nature quand ce Mal se dissimule sous des opérations cosmétiques de dé-diabolisation, ces deux desseins ont tous deux pour défaut d'isoler le parti frontiste de son environnement. Quand bien même l'on est intimement persuadé que le Front National est un parti néo-fasciste, quand bien même l'on brocarde à l'envi la démagogie de son discours populiste, restent des interrogations profondes que ces arguties n'éclairent pas, quand elles n'alourdissent pas les questions que l'on se pose sur ce parti. « Pourquoi le parti frontiste connaît-il un succès électoral croissant ? » devient « Comment un mouvement politique si dangereux peut-il drainer tant de suffrages ? ».

Jacques le Bohec distingue dix explications différentes dans l'analyse du succès du Front National¹ :

- *un vote idéologique*, porté par des électeurs d'extrême droite, une famille politique dont Jean-Marie Le Pen est l'incarnation vivante ;
- *un vote intolérant*, consécutif à la levée des tabous et au développement de thèses ambiguës par le parti frontiste ;
- *un vote mécanique*, avec un passage significatif d'électeurs du Parti Communiste au Front National ;
- *un vote admiratif*, motivé par le charisme de Jean-Marie Le Pen, ses talents oratoires et ses effets de tribune ;
- *un vote ingénu* de la part d'anciens électeurs de droite, dans le sens où le Front National a été poussé par la gauche socialiste ;
- *un vote influencé*, principalement consécutif à la médiatisation de Jean-Marie Le Pen, qui a permis la publicité et la banalisation de ses idées ;
- *un vote anomique*, simple expression politique d'un sentiment de malaise dû à des problèmes sociaux ;
- *un vote archaïque*, porté par des électeurs de gauche déçu par la politique du Parti Socialiste qui se réfugient dans le conservatisme ;
- *un vote programmatique*, consécutif à l'adhésion d'un électorat convaincu, qui croit aux idées prônées par Jean-Marie Le Pen ;

¹ LE BOHEC Jacques, 2005, *Sociologie du phénomène Le Pen*, « Les explications proposées », pp.50-59

- *un vote populaire*, pulsé par des classes qui sont flouées par la démagogie du leader frontiste.

Une liste exhaustive, en tous cas en l'état des travaux actuels, qui présente un avantage : Jacques Le Bohec a en effet systématisé les différentes analyses sur le Front National en montrant quels types de votes elles induisent. A notre tour, nous pouvons utiliser cette typologie pour classer les études proposées en plusieurs catégories : nous distinguerons donc les explications sociales, qui tiennent à la conjoncture économique que connaît la France depuis une trentaine d'années ; les explications politiques, qui tiennent à la redistribution des cartes induite par l'arrivée du Front National dans le champ politique ; les explications idéologiques, qui tablent sur le fait que le parti de Jean-Marie Le Pen convainc la population grâce à ses idées et son programme ; et enfin les explications se basant davantage sur le forme du discours et mettant en évidence les effets directs sur l'électorat du charisme et de la démagogie des leaders du Front National. Nous tenterons de montrer que ces explications, si elles correspondent chacune à une forme d'idéaltype, dans le sens où elles « [accentuent] unilatéralement *un ou plusieurs* points de vue et [enchaînent] une multitude de phénomènes donnés *isolément* »¹, ne vont pas sans prendre certains défauts des constructions scientifiques. L'idéaltype devant également être un type exemplaire, il arrive en effet qu'il contienne ce que du point de vue du savant il *doit* être : « En ce cas les "idées" ne sont évidemment plus des auxiliaires purement *logiques* ni non plus des concepts auxquels on *mesure* par comparaison la réalité, mais des idéaux à partir desquels on *juge* la réalité en l'évaluant »².

A. Les explications sociales

Le début des années 1980 se caractérise par la mise au jour d'évolutions lentes qui travaillaient la société française depuis l'après-guerre. C'est en soulignant la profondeur de ces bouleversements, et leurs conséquences souvent néfastes dans la vie quotidienne, que certains auteurs ont montré que le FN devait nécessairement éclore électoralement, lui prêtant ainsi les qualités d'un réceptacle du « négatif », engrangeant presque mécaniquement les voix de tous les déçus, frustrés et revanchards. Mais quels sont au juste ces bouleversements qui agitent la société française dans le début des « années fric » ?

1. Une crise plurielle...

¹ WEBER Max, 1904, « L'objectivité de la connaissance dans les sciences et la politiques sociales », *Essais sur la théorie de la science*, p.172

² *Ibid.*, p.182

Si les métamorphoses de la société française possèdent des bases nettement sociales, c'est bien au niveau des représentations qu'elles vont être systématisées et apparaître comme une « crise » globale. Les crises pétrolières de 1973 et 1979 mettent un terme à l'optimisme orgueilleux des Trente Glorieuses, en venant contrarier un ordre économique qui avait pour base le coût très modeste de l'énergie. Les premiers touchés sont les employés et les ouvriers, notamment après la remise en cause de l'organisation scientifique du travail (OST) et des faiblesses du travail à la chaîne¹. La figure tutélaire du prolétaire et ses avatars (le métallo, le mineur, le cheminot...), dont l'efficacité symbolique dans l'imaginaire collectif de la France laborieuse allait bien au-delà du seul cercle des sympathisants du PCF, vont s'en trouver morcelés. Les autres catégories sociales en déshérence sont constituées par les classes moyennes traditionnelles (patrons de PME, commerçants, artisans...); attachées au cadre économique érigé de la nation, autrefois alliées avec la bourgeoisie industrielle dans le syncrétisme gaulliste, elles affrontent une mondialisation fort peu encadrée par une Europe plutôt coulante sur les droits de douane. La financiarisation de l'économie et le développement de nouvelles normes d'information et de communication (NTIC) finissent de ringardiser les classes moyennes traditionnelles, qui ne possèdent pas les capitaux nécessaires pour suivre les élites économiques dans leurs aspirations mondialisées. Ajoutons à cela que l'on peut se demander, comme le font Edwy Plenel et Alain Rollat, si « La conversion au réel (de Mitterrand), à la gestion, à la modernité n'a (...) pas égaré en chemin les références, l'ancrage dans une tradition, dans un imaginaire qui puisse efficacement affronter celui qu'incarne Jean-Marie Le Pen »².

L'arrivée de la gauche mitterrandienne au pouvoir aurait pu, à défaut de « changer la vie », réinvestir symboliquement le crédit de ces catégories sociales, en créant une nouvelle hégémonie. Mais c'est, on l'a vu, plutôt vers des catégories sociétales que le parti socialiste s'est tourné : immigrés, femmes, jeunes, autant d'acteurs avec lesquels le pouvoir mitterrandien a tenté de combler les failles du roman national et du mythe messianique prolétarien par ce que l'on pourrait considérer comme une « bédé sociétale ». Dès lors, il semble logique qu'une partie des catégories sociales lésées considèrent le vote frontiste

¹ Voir Jean-Charles ASSELAIN, Anne DEMARTINI, Pascal GAUCHON, Patrick VERLEY, « CRISES ÉCONOMIQUES », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 12 août 2012. URL : <http://www.universalis-edu.com/encyclopedie/crises-economiques/>

² PLENEL Edwy et ROLLAT Alain, 1992, *La République menacée. Dix ans d'effet Le Pen*, Le Monde Editions, Paris, p.XIII

comme une manière de s'exprimer et de rappeler leur désespérance. En guise de préambule à la partie suivante, cette citation de Pierre Milza exprime bien les différents mobiles du vote Le Pen, compris en tant que réaction à une situation de crise sociale : «D'un côté la révolte des catégories sociales pratiquant des activités traditionnelles et menacées de marginalisation, sinon de "prolétarianisation" par les progrès et les mutations économiques : donc une réaction de la France statique, attachée à ses façons de vivre et de penser et inquiète des effets de la modernisation. De l'autre, un phénomène de peur également et de rejet, s'appliquant beaucoup moins aux effets proprement techniques et économiques du changement et de la "crise" qu'à leurs retombées indirectes dans le domaine du quotidien »¹.

2. ...qui amène les catégories sociales en déshérence à voter FN

On retrouve ici les caractéristiques prêtées au *vote anémique*, qui est la forme d'expression politique que prennent les problèmes sociaux vécus par les classes moyennes et populaires. Notons que cette explication semble être celle qu'adoptent les cadres frontistes pour expliquer les succès électoraux de leur parti, en témoigne cet extrait d'une brochure :

« Le FN est né des grands problèmes qui agitent la société française et des inquiétudes suscitées par l'incapacité de la classe politique à les résoudre (...). C'est parce qu'existent ces grands problèmes que le FN a émergé. Tant qu'ils ne seront pas résolus, le FN se développera et plus ils s'aggraveront, plus notre mouvement prendra de l'extension. »²

Dans le prolongement des théories de Durkheim sur l'anomie, qui prêtait aux grandes villes des qualités propres à développer cet état d'esprit³, des auteurs ont décrit une France de l'anomie urbaine également victime de cette discontinuité de la vie collective, dans laquelle règne quotidiennement l'insécurité sociale et économique. Une insécurité réelle, ou tout au moins un sentiment d'insécurité, qui, comme le rappelle justement Pascal Perrineau, « n'est pas le produit d'une expérience individuelle de la violence mais celui d'une expérience collective, c'est-à-dire l'expérience des réseaux et du système de relations dans lequel l'individu est inséré »⁴. Un système de relations déjà mis à mal, comme on l'a vu, par la perte du prestige symbolique propre à certaines classes sociales, consubstantielle au processus

¹ MILZA Pierre, 1987, *Fascisme français. Passé et présent*, Flammarion, Paris, p.412

² Brochure « Militer au Front », cité par BIRENBAUM Guy, 1992, *Op. Cit.*, p.305

³ DURKHEIM Emile, 1930 (2004), *De la division du travail social*, Presses Universitaires de France, Paris, p.283

⁴ PERRINEAU Pascal, 1997, *Le symptôme Le Pen*, Editions Fayard, Paris, p.173

croissant de la division du travail social, largement accéléré à la fin des années 70 et au début des années 80. Cette fragilisation va de pair avec une complexification et se retrouve en outre accentuée par une insécurité propre au développement des réseaux de communication et à l'augmentation progressive de la distance entre le lieu de travail et le domicile¹.

Cette insécurité est bien évidemment complexe. Elle prend plusieurs formes et s'échelonne du simple sentiment d'insécurité jusqu'à la peur, en passant par le malaise économique et l'inconfort social. On pense bien sûr aux désagréments propres aux transports en commun, « utilisés par des citoyens travaillant loin de leur domicile et qui accumulent dans de longs trajets toute une série de peurs et d'angoisses liées à une insécurité et à une incivilité fréquentes dans les trains de banlieue. Les agressions, les vols mais aussi les chahuts, les altercations, les provocations ou encore les dégradations de matériel contribuent à instiller dans des populations vivant loin des centres urbains un fort sentiment d'insécurité et une poussée sensible du vote frontiste »².

Plus récemment, certains chercheurs ont pointé la relation existante entre le budget consacré au carburant et le vote frontiste. Leurs conclusions viennent à la fois remettre en cause les enseignements des recherches de Pascal Perrineau et compléter les explications en termes de *vote anomique*. Sans nier que les transports en commun puissent être une source d'insécurité, Maxime Huré pointe le fait que les trois régions qui ont vu le vote frontiste baisser entre 2002 et 2012 sont celles disposant d'un réseau de transports collectifs développé et efficace : « Dans ces régions, non seulement l'urbanisation est importante et permet un maillage dense de transports urbains, mais l'offre de trains régionaux dessert un nombre important de gares périurbaines et rurales »³. Selon ce chercheur, la corrélation serait à rechercher au niveau de l'automobile, ou plutôt de la logique qui sous-tend son utilisation intensive et donc des dépenses importantes à la pompe :

« Autrefois symbole de liberté et d'autonomie, la voiture est aujourd'hui synonyme de contrainte et de dépendance pour les populations aux revenus moyens. Les gros revenus ne sont pas épargnés et pestent contre la perte de temps occasionnée par les longs

¹ FRANCOIS Dominique, « Se rendre au travail : distance et temps de transport s'allongent » in *La Revue*, décembre 2010.

² PERRINEAU Pascal, 1997, *Op. Cit.*, p.175

³ HURE Maxime, « Transports : le nouveau vote FN se chauffe à l'essence », *Rue89 Lyon*, consulté le 13 mai 2012, URL : <http://www.rue89lyon.fr/2012/05/08/transports-le-nouveau-vote-fn-se-chauffe-a-lessence/>

trajets. L'automobile cristallise ainsi tous les ressentiments à l'égard de la mondialisation : l'incapacité des politiques à réguler le marché de l'énergie, soumis aux spéculations, les délocalisations d'une industrie qui fait encore pour certains la fierté de la France, etc. »¹.

Ce malaise économique est d'autant plus criant qu'il entre en résonance avec le modèle de vie en société que l'automobile a contribué à propager : « celui d'une France de propriétaires ruraux ou semi-ruraux venus chercher la tranquillité et une qualité de vie meilleure, quitte à s'endetter sur toute une vie ou à faire des trajets de plus de 50 kilomètres pour rejoindre tous les jours son travail en ville. La crise économique accroît les distances entre les frontières invisibles des activités économiques, concentrées dans les villes »². La corrélation entre le budget consacré à l'essence et le vote frontiste, ici expliquée de manière qualitative, est également illustrée par le graphique suivant :

Oeuvre non reproduite par respect du droit d'auteur

Figure 2³

¹ *Ibid.*

² *Ibid.*

³ Graphique réalisé par Jean-Laurent Cassely pour illustrer l'article « Front national, à la recherche du vote barbecue », *Slate*, consulté le 3 juin 2012, URL : <http://www.slate.fr/story/56885/vote-barbecue-vote-fn>

Dans les deux cas de figure, qu'il s'agisse de l'insécurité que l'on retrouve dans certains transports en commun ou du malaise social et économique lié au mode de vie du grand périurbain, le FN est considéré comme un acteur politique comblant le vide de sens créé par l'anomie, qu'elle se caractérise par l'insécurité quotidienne ou la perte de prestige symbolique. Piero Ignazi évoque ainsi un parti qui, « faisant levier sur la peur, a réussi à canaliser et à donner une expression à un sentiment qui bouleversait en sourdine la France »¹. Pascal Perrineau décrit quant à lui un parti frontiste qui, grâce à son discours simple et direct, aux accents passéistes, « s'installe dans ce "trou" de notre société, exploite politiquement les manques de l'Etat républicain à assurer l'ordre et entretient la nostalgie d'une France communauté organique, stable et régulée par la loi, la force publique et l'école »². La métaphore médicale est une fois de plus mobilisée, puisque l'auteur décrit également un « enkystement frontiste dans les tissus sociaux et politiques en voie de délitement »³.

L'explication du succès du Front National en termes de *vote anomique* évolue selon l'époque décrite. Ce vote ne semble pas avoir les mêmes ressorts dans les années 1980 que dans les années 2000. Pour autant on retrouve des éléments similaires dans la forme des analyses : elles considèrent l'émergence du Front National à la fois comme un symptôme d'une crise sociale et comme un des agents qui oeuvrent à sa propagation. Issues de la tradition de la sociologie électorale française, elles empruntent largement à André Siegfried, pour lequel l'analogie entre la diffusion d'une idéologie et d'une épidémie était une des idées-forces :

« Entre la diffusion des germes et la diffusion des idées ou des propagandes le parallélisme est frappant. D'un côté il s'agit d'un virus, transportable et transmissible dans des conditions déterminées, qui favorisent ou limitent transport et transmission ; de l'autre, ce sont des idées, des religions, des doctrines, subversives ou non, jouant le rôle de ferment et qu'on peut qualifier de germes, bienfaisants ou malfaisants, selon le point de vue auquel on se place. »⁴

Une grande place a été donnée à l'explication en termes de vote anomique car elle concentre certaines tendances les plus lourdes et les plus caractéristiques de la recherche

¹ IGNAZI Piero, « Un nouvel acteur politique », MAYER Nonna et PERRINEAU Pascal (sous la dir.), 1989, *Le Front national à découvert*, p.72

² PERRINEAU Pascal, 1997, *Op. Cit.*, p.176-177

³ *Ibid.*, p.139

⁴ SIEGFRIED André, 1960, *Itinéraires de contagions. Epidémies et idéologies*, Librairie Armand Colin, Paris p.139

sur le Front National. La contextualisation est bien évidemment utile mais elle prête le flanc à l'élaboration de théories closes – ou de jeux à somme nulle – à l'intérieur desquelles le FN, tantôt symptôme tantôt agent propagateur, aura toujours un rôle dévolu. Elle n'explique pas réellement l'émergence du parti frontiste (pourquoi est-ce lui qui profite électoralement de l'anomie ?) et se repose sur une conception organiciste de la société qui, bien que prenant en compte les incidences structurelles, ne parvient pas à en extraire les dynamismes. D'autre part, ce type d'explications est logiquement solidaire d'une visée normative où le descripteur d'une société malade se fait prescripteur d'un remède collectif¹.

Afin de compléter l'analyse en termes de *vote anomique* et de comprendre pourquoi le parti frontiste « profite » de cette anomie, il est nécessaire de mettre à jour les logiques sociales qui font que certaines catégories prêtent leurs voix au FN, que ces logiques s'ancrent dans les dispositifs relationnels spécifiques au jeu politique ou qu'elles suivent une certaine levée des tabous encouragée par les institutions médiatiques.

B. Les explications politiques

Parmi les différentes explications de la sociologie électorale, nous entendons ici en mettre trois en avant, qui semblent se compléter et déceler des motivations de votes assez similaires. La mise en évidence du rôle de François Mitterrand dans l'émergence médiatique du Front National, pour peu qu'elle soit analysée comme l'élément moteur enclenchant la dynamique du « phénomène Le Pen », peut ainsi laisser la place aux explications en termes de *vote mécanique*, de *vote ingénu* et de *vote influencé*. Le rôle des médias dans la diffusion d'une idéologie politique est bien évidemment central : il distribue à un public pas forcément politisé (celui qui ne se rend pas dans les meetings) les principaux éléments de langage des différents partis et de leurs leaders. En prenant en compte cet élément, la configuration du jeu politique se complexifie : l'institution médiatique, en fournissant aux cadres du Front National une scène sur laquelle ils peuvent mettre en avant leur programme, mais également en se montrant critique quant aux idées mis en avant par le parti frontiste, va jouer un rôle dans l'émergence électorale du mouvement de Jean-Marie Le Pen. A un moment où le « phénomène Le Pen » ne connaît pas la portée qu'il a actuellement, les apparitions de Jean-Marie Le Pen détonnent et les médias jouent invariablement le rôle d'un miroir grossissant.

¹ Voir MAYER Nonna et PERRINEAU Pascal, « L'introuvable équation Le Pen », MAYER Nonna et PERRINEAU Pascal (sous la dir.), 1989, *Op. Cit.*, p.351

Guy Birenbaum remarque que cette tendance médiatique a un pendant, constitué par l'attitude singulière qu'adoptent la plupart des journalistes avec le leader du Front National : « Il est donc possible d'user à l'égard du FN, et pratiquement de lui seul, des méthodes par ailleurs contraires à la déontologie du métier de journaliste politique »¹. L'auteur poursuit en notant que « la marginalisation [que ces méthodes] impliquent, à défaut de "l'ériger en martyr", singularise notoirement le FN. Ce traitement particulier prend presque des allures de traitement de faveur »².

Dès lors, le *vote influencé* serait celui d'électeurs séduits non seulement par le discours de Jean-Marie Le Pen, dont le contenu entrerait en correspondance avec leurs problématiques quotidiennes, mais également sensibles à la forme singulière que prend l'interview politique lorsque l'un de ses participants est un dirigeant du Front National. Ainsi Jacques Le Bohec conclue-t-il son analyse sur l'implication des journalistes dans le phénomène Le Pen : « Les électeurs rencontrés grâce à une technique qualitative (entretien) paraissent surtout sensibles aux images sociales de J.-M. Le Pen, à ce que l'on dit à son propos et à leur perception de ses échanges avec les journalistes »³. La plupart du temps, ceux qui accordent leur suffrage au Front National mettent en avant les éléments suivants pour expliquer leur vote et appuyer leur soutien au leader frontiste : « dénégation du racisme personnel, provocations dirigés vers l'enquêteur, attirance pour un leader qui ne s'en laisse pas compter, parcours ascendant de J.-M. Le Pen paraissant méritocratique, admiration pour les épreuves de la vie et les attaques subies, observations positives sur sa capacité à s'exprimer sans support écrit, etc. »⁴.

Nourri de ces enseignements, on peut mettre en avant le fait que le vote FN semble obéir davantage à des logiques sociales qu'à des logiques idéologiques. L'apparition du phénomène Le Pen dans les années 80 ne correspondrait donc pas à une brusque fascisation de l'électorat français, contre laquelle il serait nécessaire de mener « une guerre nationale, populaire, totale et prolongée »⁵, mais plutôt à une sorte de redistribution des cartes, consécutive à la médiatisation d'un parti politique et surtout de la forme prise par cette

¹ BIRENBAUM Guy, 1992, *Op. Cit.*, p.30

² *Ibid.*, p.30

³ LE BOHEC Jacques, 2004, *Op. Cit.*, p.315

⁴ *Ibid.*, p.315

⁵ LEVY Bernard-Henry, « Penser Le Pen », *La règle du jeu*, n°2, septembre 1990, pp.7-28, p.10

médiatisation. Comment s'opère cette redistribution et quels sont les partis lésés ? En tentant de répondre à cette question, il est possible d'aborder deux autres types de votes.

Le *vote mécanique* implique que le parti frontiste ait remplacé le Parti Communiste Français dans sa fonction tribunitienne. Dans son ouvrage phare, écrit avant l'entrée au gouvernement Mitterrand de ministres communistes, Georges Lavau compare le pouvoir du PCF à celui des tribuns romains : « Le tribun, élu par les plébéiens, n'avait aucun pouvoir *positif* (à la différence du sénat, des consuls et des préteurs), il ne pouvait voter la loi, commander, édicter des mesures ; son pouvoir n'était que *négatif*, car son veto pouvait arrêter l'action de n'importe quel autre magistrat, du moins s'il s'agissait d'affaires pouvant avoir un effet sur la plèbe »¹. Au fil de sa démonstration, le politologue met en avant le fait que le PCF est utile au système politique existant dans le sens où il canalise des électeurs mécontents à l'intérieur d'un espace combattu mais légitime, cet espace étant lui-même enclavé au sein d'une société clivée. Dès lors réduit et condamné à une fonction tribunitienne, le Parti Communiste Français est impuissant à assurer une quelconque relève politique. Contredite par le gouvernement d'union de la gauche, la théorie de Lavau deviendrait en revanche opératoire pour analyser le Front National, qui reprendrait la fonction tribunitienne délaissée par un PCF décidé à s'emparer, même d'une main prudente, des rênes du pouvoir. Pascal Perrineau semble adhérer partiellement à cette analyse, lorsqu'il écrit que « D'une certaine manière, dans sa fonction tribunitienne d'articulation des demandes d'une plèbe qui se sent plus ou moins exclue du "système", le FN a pris, à une échelle plus modeste, la suite du Parti communiste qui gérait dans les années 50 et 60 les revendications et le désir de reconnaissance des couches populaires campant aux marges du système politique et social »². Bien que stimulante, cette théorie résiste assez peu à l'épreuve des faits : bien sûr le Front National, comme le Parti Communiste avant lui, reprend une rhétorique « anti-système » ; pour autant, la conversion d'anciens électeurs communistes au vote frontiste ne peut certainement pas être analysée comme un phénomène de masse. La confusion vient certainement du fait de l'importance que prend le vote ouvrier dans les succès électoraux du Front National, et ce dès le milieu des années 1980. Cependant, en conclure un phénomène de vase communicant entre les électorats communistes et frontistes serait négliger le poids historique de l'ouvriérisme de droite.

¹ LAVAU Georges, 1981, *A quoi sert le Parti communiste français*, Fayard, Paris, p.342. L'auteur souligne.

² PERRINEAU Pascal, 1997, *Op. Cit.*, p.231

Cet élément nous emmène de l'autre côté de l'échiquier politique et nous incite à aborder le *vote ingénu*. Ce vote prend appui sur la dynamique complémentaire qui a nourri le Front National dans les années 1980 : il suppose la conversion d'une partie de l'électorat de droite, déçu par la tiédeur des dirigeants du RPR et de l'UDF. Au niveau de la sociologie électorale, cette explication s'ancre dans des constatations plus conformes à la réalité que celles du *vote balancier*. Une fois le phénomène Le Pen impulsé par les médias, c'est bien dans l'électorat traditionnel de la droite que le Front National puise ses premières forces : « Au début, au milieu des années 80, la pénétration est surtout forte dans le milieu des professions indépendantes, du commerce, de l'artisanat et des petites et moyennes entreprises. En 1984, son meilleur résultat (17 %) est enregistré chez les commerçants, artisans et chefs d'entreprise. C'est ensuite chez les cadres moyens (15 %) et supérieurs (14 %) qu'il réussit le mieux »¹. Cette première phase est bien celle d'une protestation bourgeoise face à la tiédeur de la droite, à un moment où « le ralliement du RPR au credo européen de l'UDF et la confection d'une liste commune RPR-UDF sous la direction de Simone Veil ont ouvert, à droite, un espace politique pour une droite nationaliste et populiste »². Un *vote ingénu* donc, mué par la conjonction d'une manœuvre politique (rôle concret joué par Mitterrand au niveau de l'émergence médiatique du FN dans le but de rendre plus difficile la composition d'une majorité pour la droite) et d'une évolution idéologique (la droite française rompt peu à peu avec ses fondamentaux gaullistes).

Les deux analyses précédentes se complètent et permettent d'illustrer efficacement la manière dont le paysage politique français s'est trouvé bouleversé par l'apparition d'un nouvel acteur. Pour autant, elles ne mettent toujours pas le doigt sur les caractéristiques propres au parti frontiste, celles notamment qui le distinguent d'un point de vue discursif et idéologique. Guy Birenbaum a eu raison d'écrire qu'étudier le FN en politique, c'était « analyser ses stratégies en fonction de cet ensemble dense de relations internes et des liens qu'il a tissés avec son environnement »³ ; mais n'exagère-t-il pas l'importance de cet environnement lorsqu'il conclut son ouvrage en arguant que « la réussite [du FN] n'était pas planifiée »⁴ et que « plutôt que d'une stratégie pensée, conçue dans ses moindres détails, elle résulte d'une addition de circonstances favorables et d'une succession d'échéances électorales

¹ *Ibid.*, p.107-108

² *Ibid.*, p.38

³ BIRENBAUM Guy, 1992, *Op. Cit.*, p.21

⁴ *Ibid.*, p.327

locales et nationales auxquelles un groupe d'hommes composite est parvenu à s'adapter en ajustant les structures d'un appareil autrefois inadéquat »¹ ? De la même manière, Annie Collovald écrit que « les raisons du succès du FN ne se trouvent pas dans le FN mais dans la configuration politique dans laquelle il est inscrit »².

Nous sommes là face à des modèles qui mettent en valeur les éléments contextuels et relationnels, au détriment des particularités propres au Front National. Une façon peut-être de s'inscrire en faux par rapport aux différents processus de diabolisation détaillés dans l'histoire des luttes contre le parti frontiste : à défaut de pointer un danger et donc, nécessairement, une force, on reporte la genèse du phénomène presque uniquement sur les autres acteurs, qu'ils soient politiques, médiatiques ou institutionnels. Mais une façon tout de même d'inscrire les explications « dans une logique intellectuelle calquée sur la procédure judiciaire »³, toujours en répondant, même de manière inconsciente, à la question suivante : « à qui la faute ? ». Aussi, il est utile à présent de montrer quels sont les éléments du discours qui ont pu jouer en faveur de la différenciation idéologique du Front National, de son institution en tant que nouvelle marque politique, et donc, nécessairement, de sa stabilisation en tant que troisième ou quatrième force politique. Bien sûr, cette analyse est tout à la fois un prolongement et une remise en cause des explications politiques et sociales du vote Le Pen, la production idéologique d'une marque politique devant « servir à la fois les fins ésotériques des luttes internes et les fins exotériques des luttes externes »⁴. Autrement dit, cela signifie que l'idéologie frontiste doit être analysée comme une prise de position déterminée par l'état du champ politique à un moment donné : « Toutes choses égales par ailleurs, une certaine correspondance, relativement indépendante des orientations idéologiques des acteurs, tend ainsi à s'établir entre les *positions* dans le champ politique et les *prises de position* des acteurs »⁵ ; mais également comme le résultat d'« une logique doctrinale d'affirmation identitaire »⁶, mise en place pour renforcer ce que la psychologie sociale a pour coutume d'appeler la consistance : « La consistance en appelle encore au désir général d'adopter des

¹ BIRENBAUM Guy, 1992, *Op. Cit.*, p.327

² COLLOVALD Annie, « Le Populisme : la catégorie de toutes les illusions mal fondées », *Op. Cit.*, p.27

³ LE BOHEC Jacques, 2004, *Op. Cit.*, p.8

⁴ BOURDIEU Pierre, « La représentation politique. Eléments pour une théorie du champ politique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n°36-37, février-mars 1981, pp.3-24, p.9

⁵ GAXIE Daniel, 2003, *La démocratie représentative*, Editions Montchrestien, Paris, p.21

⁶ DEZE Alexandre, 2012, *Le Front national : à la conquête du pouvoir ?*, Armand Colin, Paris, p.25

opinions ou des jugements relativement clairs et simples et de définir sans ambiguïté les réalités auxquelles un individu doit couramment faire face »¹.

C. Les explications idéologiques

Certaines explications établissent que les succès du Front National sont la conséquence logique de l'adhésion d'une partie de la population à ses thèses. Cette adhésion peut être comprise comme celle d'individus rationnels accordant leur suffrage à une nouvelle force politique après avoir étudié son programme et ses propositions ; le vote est alors compris comme un *vote programmatique*.

1. Le vote programmatique

Cette conception semble aller de soi à l'intérieur d'une démocratie représentative ; les marques et partis politiques tentent de mobiliser des électeurs au moyen d'apparitions télévisées, de meetings et de tracts afin de gagner leurs suffrages et ainsi de conquérir les différents postes du pouvoir politique. Dans cette optique, les électeurs sont quant à eux censés écouter les acteurs politiques et comparer leurs propositions afin de choisir ceux dont l'offre idéologique semble à même de répondre aux problématiques économiques, sociales et sociétales que connaît leur pays. Ainsi, la part relative grandissante des suffrages accordés au Front National implique une « lepénisation des esprits » et, corollairement, les électeurs qui adhèrent aux thèses développées par les candidats frontistes votent en conséquence. Cette soi-disant « lepénisation des esprits » est une explication commode qui rencontre surtout du succès chez les hommes politiques. Le premier à avoir utilisé le terme, à notre connaissance, est Robert Badinter, afin de brocarder, en 1997, la loi de Jean-Louis Debré sur l'immigration : « le texte ouvre un boulevard aux succès électoraux du Front National (...) et aux progrès incessants de son idéologie xénophobe, à ce que j'appellerais la *lepénisation des esprits* »².

On peut justement mesurer la place importante prise par l'explication en termes de *vote programmatique* par le succès qu'a connu l'expression de « lepénisation des esprits ». Il y a une « lepénisation des esprits » que la gauche combat et que la droite dit vouloir prendre en considération. La progression de l'idéologie du Front National fait tâche d'huile ; elle est ainsi décrite comme un processus inéluctable, qui passe par l'adhésion d'une part croissante

¹ MOSCOVICI Serge, 1979 (1991), *Psychologie des minorités actives*, Presses Universitaires de France, Paris, p.135

² *Libération*, 5 février 1997

de la population aux thèses du nationalisme frontiste. Cette désignation d'un danger – essentiellement pointé par les journalistes mais aussi par les « tenants » et les « prétendants » des postes de pouvoir du champ politique¹ – est aussi l'affirmation d'un des mythes professionnels que partagent l'ensemble des acteurs de ce même champ : le vote pour tel candidat supposerait nécessairement une identification idéologique de l'électeur avec les éléments programmatiques mis en avant par ce candidat. Plus largement, l'explication du vote en termes d'adhésion au discours semble motivé par « le rapport enchanté au discours écrit ou oral de plusieurs catégories d'agents sociaux (journalistes, hommes politiques, sémiologues, philosophes, etc.) »². Tous ces agents sociaux, pour lesquels le discours tient une place éminemment centrale dans leurs activités professionnelles respectives, ne surévaluent-ils pas le rôle qu'il joue dans le processus de décision de l'électeur ? Comme le fait remarquer avec justesse Philippe Braud, « l'électeur n'est pas un homme qui compulse des dossiers, pèse le pour et le contre des solutions qui lui sont généreusement proposées »³. Ainsi, les conditions de possibilité d'accès au champ politique – et nous parlons également ici de l'accès aux ressources intellectuelles et cognitives permettant de comprendre les problématiques politiques – dépendent de plusieurs dispositions qui sont inégalement réparties chez les électeurs : le temps libre, l'éducation, le capital économique⁴, etc. D'autre part, quand bien même une portion importante de l'électorat posséderait ces dispositions de manière significative, elle n'en ferait pas forcément un usage fréquent. Comme l'écrit Georges Lavau, « même si j'adhère à un parti, le citoyen n'est qu'une faible partie de moi-même, et peut-être la moins profonde »⁵.

Si le *vote programmatique* existe, il n'est certainement pas le fait d'une portion significative de l'électorat du Front National (et il est possible de dire la même chose, a priori, des autres partis politiques). Dès lors, s'il y a bien un vote idéologique, il est plutôt à rechercher dans ce que « véhicule » le parti frontiste en termes d'images et de slogans, et dans ce que ses électeurs « projettent » affectivement à travers leurs votes. Le schéma suivant, réalisé par Serge Tchakhotine, exprime cette idée que les symboles et les slogans sont la

¹ Les « tenants » et les « prétendants », c'est-à-dire les forces de l'alternance (gauche et droite), s'opposent au « outsiders » (Front National). Voir GAXIE Daniel, 2003, *Op. Cit.*, p.20

² LE BOHEC Jacques, 2004, *Op. Cit.*, p.26

³ BRAUD Philippe, 1973, *Le comportement électoral en France*, Presses Universitaires de France, Paris, p.29

⁴ Voir BOURDIEU Pierre, 2000, *Propos sur le champ politique*, Presses Universitaires de Lyon, Lyon, p.54

⁵ LAVAU Georges, « Définition du parti politique », *Esprit*, janvier 1958, p.62

pointe émergée du programme politique et de la doctrine, et qu'ils sont ainsi accessibles à une portion plus large de l'électorat :

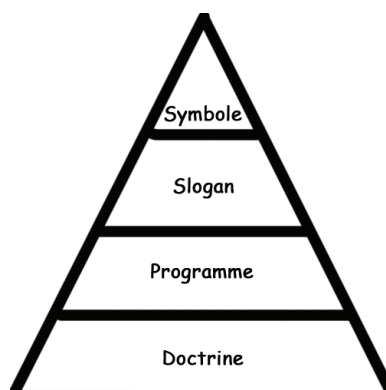


Figure 3¹

2. Explications et disqualifications idéologiques

L'explication en termes de *vote idéologique* est certainement celle qui se prête le plus au biais idéaliste. Le Front National est alors analysé comme le descendant direct de l'« extrême droite » et Jean-Marie Le Pen est désigné comme l'incarnation vivante des tribuns de cette tradition politique. Cette résurgence d'une famille idéologique spécifique connaît alors le même succès que ses ancêtres politiques car une partie de l'électorat – même infime – se reconnaît – par tradition familiale, réflexe défensif, etc. – dans les valeurs portées par le Front National. Dès lors, comme l'écrit Jacques Le Bohec, « point n'est besoin d'interroger les électeurs puisque une logique immanente les dépasse et tient de la fatalité historique : cycle, phénix renaissant de ses cendres, entité anhistoriques, etc. »². Nous avons déjà montré que s'il est tout à fait possible de placer le Front National à l'extrême droite – au sens du positionnement sur l'espace géographique des partis politiques –, il est beaucoup plus problématique d'écrire qu'il *est* d'extrême droite, avec tout ce que cette affirmation implique en termes de filiation idéologique. En plus de verser fatalement dans la tautologie (un électorat d'extrême droite vote pour le Front National car il reconnaît en lui un mouvement d'extrême droite), cette explication passe à côté du phénomène Le Pen. C'est justement parce que le Front National parvient à dépasser le cadre idéologique étriqué de l'extrême droite traditionnelle qu'il rencontre un certain succès dans les urnes ; sans ce dépassement, il aurait connu un destin identique à celui de son ancien frère ennemi, le Parti des Forces Nouvelles

¹ TCHAKHOTINE Serge, 1952 (1992), *Le viol des foules par la propagande politique*, Editions Gallimard, Paris, p.263

² LE BOHEC Jacques, 2004, *Op. Cit.*, p.55-56

(PFN). Une constatation qui fait écho à la plupart des déclarations des militants lors des enquêtes de terrain, Birgitta Orfali écrivant que près de neuf adhérents sur dix ne se reconnaissent pas dans le vocable « extrême droite ». S'en tenir à cette explication c'est donc refuser de reconnaître une réalité spécifique et préférer la stigmatiser, la combattre : « La volonté générale va dans le sens d'une stigmatisation poussée de la minorité, pour mieux se défendre contre une éventuelle influence de sa part. La norme est anti-lepéniste car la minorité anémique qu'est le FN fait peur »¹.

D'autres analyses du vote mettent en avant des caractéristiques concrètes du discours frontiste : son conservatisme et sa volonté de briser certains tabous. Les électeurs sensibles au premier aspect, qui se réfugient dans le *vote archaïque*, ont généralement été décrits par les termes « gaucholepéniste » ou « gauchofrontiste ». Pascal Perrineau, en analysant les résultats des présidentielles de 1995, écrit que « Toute une France de la désespérance populaire utilise le vote Le Pen pour faire entendre son malaise : 30 % des ouvriers, 25 % des chômeurs, 18 % des employés ont voté Le Pen. Cette étonnante dynamique populaire s'exprime avant tout dans un électorat resté longtemps fidèle à la gauche. »². Plus loin, le politologue réalise un portrait idéologique de cette France de la désespérance : « De milieu populaire, ne se sentant pas d'appartenir à la droite, ils partagent nombre de valeurs et d'attitudes avec les électeurs de gauche mais semblent se fixer sur le FN à partir des thèmes de rejet de la classe politique, de la xénophobie, de la déception sociale et de l'hostilité à la construction européenne »³. Ce gaucholepénisme électoral semble être la résultante politique de l'anomie décrite précédemment. S'il n'est bien sûr pas applicable à l'ensemble de ceux accordant leurs voix au Front National, il constitue tout de même un phénomène important, dans le sens où il concerne, toujours d'après les enquêtes de Pascal Perrineau, 25 % des électeurs frontistes en 1995⁴. Cette tendance a alimenté et accompagné l'évolution idéologique du Front National : dès le début des années 1990, le parti commence à prendre un virage socialisant, rompant avec les accents les plus libéraux de son programme économique. Lors du mouvement social de 1995, Jean-Marie Le Pen va même jusqu'à soutenir les grévistes, en déclarant que « La crise sociale n'a été qu'un des aspects d'une crise morale, d'une crise de confiance de la nation dans ses classes dirigeantes [...]. Ce qu'ont senti

¹ ORFALI Birgitta, 1990, *Op. Cit.*, p.142

² PERRINEAU Pascal, 1997, *Op. Cit.*, p.83-84

³ *Ibid.*, p.218

⁴ *Ibid.*, p.212-226

instinctivement les différentes catégories sociales, c'est Maastricht [...], c'est le libre-échange, c'est la suppression des frontières, c'est le mondialisme de l'économie »¹. Il est certain que la déception d'une portion non négligeable de l'électorat traditionnel de la gauche a pu nourrir la dynamique frontiste, le FN profitant de ce ressourcement social pour faire évoluer ses propos sur l'économie en réinvestissant les problématiques sociales à travers un prisme moral et identitaire.

Ce prisme moral et identitaire serait également, on l'a compris, un des versants du discours frontiste susceptible de provoquer un *vote intolérant*. Un prisme qui s'articule de manière positive, quand est effectuée une identification par le leader entre sa personne et un peuple imaginé, mais aussi de manière négative, quand est brocardé tout ce qui ne procède pas, physiquement ou métaphysiquement, de cette identification. Comprendre : un rejet de ce qui ne provient pas de cette communauté imaginée, à laquelle on prête des qualités idéales. Le *vote intolérant* s'appuierait ainsi sur cette logique négative qui rejette certains pans de la population comme certaines valeurs spécifiques. Cette logique négative se constitue en opposition par rapport aux vertus prônées par la « génération morale » et réaffirme dans un même élan la primauté du groupe et de la tradition. Comme l'écrit justement Jean-Philippe Leyens, « Être citoyen du monde, le groupe supra-ordonné par excellence, est un idéal noble, qui devrait être sans cesse encouragé mais il ne faudrait pas tomber dans l'angélisme et croire que cette citoyenneté spéciale abolira la prédilection pour son groupe d'appartenance »².

Pour autant, il paraît difficile de mettre en avant les motivations intolérantes et/ou xénophobes des électeurs du Front National, tout simplement car elles sont compliquées à déceler. Les enquêtes effectuées sur ceux qui votent pour le FN s'appuient souvent sur des militants, lesquels peuvent posséder des capitaux spécifiques leur permettant de masquer certaines de leurs motivations ou d'en mettre d'autres en avant afin d'expliquer leur démarche politique. Cependant et logiquement, ce type d'études est très efficace pour parvenir à saisir les logiques sociales auxquelles obéit un processus d'adhésion et de militantisme à un parti politique comme le Front National, mais elles délaissent des pans entiers de l'électorat du parti frontiste : les suiveurs passifs, celles et ceux qui ont voté ne serait-ce qu'une fois pour le FN. D'un autre côté, il est possible de tirer certains enseignements des analyses qui pointent

¹ Cité par PERRINEAU Pascal, 1997, *Op. Cit.*, p.87

² LEYENS Jean-Philippe, 2012, *Sommes-nous tous racistes ? Psychologie des racismes ordinaires*, Editions Mardaga, Wavre, p.50

la relation entre la présence immigrée et le vote frontiste. Pascal Perrineau met en avant le fait que « Réalités et représentations de l'immigration sont intimement mêlées dans la structuration du vote en faveur du FN »¹. Ce même auteur a pointé ce qu'il nomme un « effet de halo » : selon lui, les relations entre la présence de populations étrangères (ou d'origines étrangères) et le vote frontiste se remarquent spécialement au niveau des grandes unités territoriales (la région ou le département), pour s'atténuer, voire disparaître, au niveau d'unités plus réduites (la ville). Il émet ainsi l'hypothèse que « le rejet de l'immigré – vecteur du vote frontiste – n'est pas le plus intense au contact direct des étrangers et des immigrés mais atteint souvent son point d'orgue à la périphérie des territoires concentrant la population étrangère »². Cette analyse a été discutée par une étude de Bernard Alidières qui, en étudiant les résultats de certains bureaux de vote du Nord de la France, aboutit à une conclusion différente :

« Dans ces communes du Calaisis et du Boulonnais, où le pourcentage de population étrangère enregistrée au recensement de 1999 est resté faible comme en 1990, la montée récente du vote lepéniste n'est-elle que le résultat d'une "perception indirecte des immigrés" qui seraient considérés comme les boucs émissaires commodes face aux difficultés de la crise économique ? C'est plutôt l'arrivée de dizaines de milliers de "migrants illégaux", pendant les trois années qui ont précédé la présidentielle, en un seul lieu précis, qui a été ressentie comme "envahissante" et a suscité un vote de rejet d'une "surprésence étrangère" dans des communes situées à proximité de ce point ou le long des axes de communication y conduisant. »³

Ainsi, suivant les communes et leur contexte démographique, l'explication d'un *vote intolérant* comme étant uniquement structuré par des représentations ou des fantasmes peut être insuffisant. Comme l'explique Sébastien Roché, nier la violence directe et ses effets sur la vie quotidienne, comme le fait un nombre important d'hommes politiques et d'intellectuels, n'est pas nécessairement un acte d'angélisme : « L'enjeu principal de la négation de la violence et de la mise hors la loi de la peur est de préserver la double image républicaine de l'Etat à la fois intégrateur et respectueux des minorités. La violence menace très directement la fiction du contrat social : elle en est la négation, elle signifie le retour à l'antériorité

¹ PERRINEAU Pascal, 1997, *Op. Cit.*, p.145

² *Ibid.*, p.147

³ ALIDIÈRES Bernard, 2006, *Géopolitique de l'insécurité et du Front National*, Armand Colin, Paris, p.282

sauvage, à “avant” la société »¹. Nier systématiquement que certains des effets de l’immigration (violence, malaise identitaire de certaines populations) puissent être vécus directement, en arguant que ces effets sont appréhendés essentiellement sur un mode symbolique, c’est produire une césure qui n’a pas lieu en réalité. L’élaboration symbolique de l’étranger, opérée par le discours nationaliste, renforce les perceptions directes de ceux dont le vote est intolérant :

« De symbole, l’identité nationale devient palpable, réelle – objectivée par la réduction des significations et leur matérialisation. Les adhérents s’approprient un espace particulier, le clôturent et en excluent l’inconnu (maladie, SIDA, décadence morale) ou l’étranger (l’immigré). L’objectivation permet de naturaliser ou de classer. *Le symbole se réalise, tandis que la réalité est symbolisée* : le discours identitaire sert désormais d’explication du monde. Par un processus d’ancrage, cette représentation sociale va par ailleurs définitivement s’inscrire dans le psychisme des adhérents. »²

Comme l’a écrit également Sylvain Crépon, nous sommes ici face à une « élaboration d’un système symbolique d’imputation causale permettant la lisibilité d’une situation de déstructuration sociale »³. Puisque la situation précédemment décrite ne suffit pas à nourrir le *vote intolérant*, quel est l’élément qui chez les populations connaissant la déstructuration sociale les rend attentif à ce système symbolique ? D’après de nombreux auteurs ayant analysé le vote frontiste et plus généralement le Front National, la réponse se situe dans le ressentiment. C’est ainsi que Max Scheler est cité aussi bien par Birgitta Orfali, Alain Bihr et Pascal Perrineau, trois auteurs dont les approches du phénomène frontiste sont pourtant radicalement différentes, entre la psychologie sociale, le freudo-marxisme et la science politique traditionnelle. Max Scheler définit le ressentiment comme un « *autoempoisonnement psychologique* »⁴ qui prend sa source dans le désir de vengeance. Pour éclore, cet état psychologique doit être nourri par des sentiments virulents mais également par « l’impuissance où l’on est de les traduire en actes »⁵. Quoiqu’on pense de l’utilisation du concept de ressentiment, il semble tout de même nourrir une certaine forme de jugement de

¹ ROCHÉ Sébastien, 1994, *Insécurité et libertés*, Le Seuil, Paris, p.176

² ORFALI Birgitta, 1990, *Op. Cit.*, p.147. Nous soulignons.

³ CREPON Sylvain, 2006, *La nouvelle extrême droite. Enquête sur les jeunes militants du Front National*, L’Harmattan, Paris, p.178-179

⁴ SCHELER Max, 1958, *L’homme du ressentiment*, traduit de l’allemand par Maurice de Gandillac, Gallimard, Paris, p.14

⁵ *Ibid.*, p.19

valeur sur les explications du vote, à part lorsque Birgitta Orfali le rattache concrètement à ses différentes catégories d'analyse¹. Il va de soi qu'en développant un discours basé sur certaines valeurs immuables (la nation, la famille, la tradition), le Front National peut séduire dans une société déjà décrite par Max Scheler comme un système de concurrence :

« L' "état" que l'on se trouve occuper n'est plus qu'une étape dans la ruée universelle. L'effort n'a plus de terme, du fait même qu'il n'est plus spécifié par des valeurs de chose ou de qualité. Et cette conception de la valeur aboutit à faire des choses elles-mêmes, des richesses, c'est-à-dire des objets d'échange, exprimables en argent. »²

Car le ressentiment n'est pas uniquement motivé par un désir de vengeance et entretenu par un émetteur de discours, il s'ancre également plus facilement dans une société qui a pour principes l'égalité des droits et la concurrence économique, sociale et symbolique. Dès lors, comme l'écrit encore Scheler,

« plus il y aura d'*écart* entre la condition juridique des divers groupes sociaux donnée par le système politique ou par la tradition d'une part, et leur puissance *réelle*, de l'autre, plus sera forte la charge d'explosif spirituel. »³

C'est dans cet écart pointé par Scheler que le sociologue Alain Bihr perçoit une crise du sens. Le sens que l'on prête au monde, compris dans sa triple acception de sens conçu (le monde est intelligible), vécu (le monde est subjectivement habitable) et perçu (le monde peut être intégré à des schèmes d'explication ou de compréhension plus ou moins partagés), connaît une crise. Non pas par défaut ou manque de sens, mais plutôt par un trop plein, sans ordre symbolique à même de structurer cette multitude. Alain Bihr évoque ainsi

« l'incapacité, dont font preuve les sociétés capitalistes développées, d'élaborer et de proposer à leurs membres un système de repères (d'idées, de normes, de valeurs, d'idéaux) qui leur permettent de donner un sens stable et cohérent à leur existence et à leur expérience du monde, en le rendant ainsi, tendanciellement au moins, subjectivement invivable. »⁴

¹ Elle distingue l'homme d'ordre, l'homme de violence et l'homme assujéti, tous trois mués d'une certaine façon par le ressentiment entretenu par les discours frontistes.

² SCHELER Max, 1958, *Op. Cit.*, p.31. Le ressentiment ainsi décrit peut se comprendre comme l'implication psychologique d'une réalité vécue collectivement, celle du « désenchantement du monde » décrit par Max Weber.

³ *Ibid.*, p.21. L'auteur souligne.

⁴ BIHR Alain, 1998, *L'actualité d'un archaïsme*, Editions Page deux, Lausanne, p.122

L'auteur poursuit son argumentation en s'appuyant sur les théories de Karl Marx, pour lequel les sociétés capitalistes, en plus de détruire l'ordre symbolique mythique dont elles ont hérité et sur lequel elles se sont développées¹, l'ont remplacé par un ordre symbolique qui procède du fétichisme, et contenant par conséquent des contradictions internes. Le rapport au monde des individus, exposés à la crise du sens résultant de multiples fétichismes, s'en trouve transformé : c'est un sentiment d'étrangeté qui se diffuse, à l'égard d'un monde paraissant tout à la fois irréel et surréel, inquiétant et indéchiffrable. Autant d'éléments qui font écrire à Alain Bihr que tous les individus vivent métaphoriquement une condition d'étranger dans les sociétés contemporaines. L'auteur se demande précisément si ce n'est pas ce qui rend l'étranger réel haïssable, dans le sens où la haine de l'autre n'est « que l'exorcisation projective de ce qu'il y a de haïssable en soi »². C'est en s'emparant de ce ressentiment, en sachant trouver des mots qui redonnent un ordre à la profusion de sens qui caractérise la société d'aujourd'hui, que le Front National pourrait déclencher un *vote intolérant*. Comme l'écrit Sylvain Crépon,

« A écouter les jeunes militants FN, on se rend compte rapidement que c'est ce sentiment de quête de sens qui motive la symbolique de leur idéologie. Et le plus surprenant est qu'ils interprètent eux-mêmes leur démarche comme une recherche de repères dans un monde qu'ils jugent déstructuré et sans avenir pour eux. »³

L'auteur développe cette idée en citant les phrases d'un militant du parti frontiste qu'il a interrogé pour son enquête, et qui se montre apparemment séduit par l'aspect réenchanteur des propos de Jean-Marie Le Pen :

« Quand on entend un discours de Le Pen, il parlera pas de ces choses, de ces détails technocratiques. Il va parler de l'identité de la France, de l'histoire de la France ou de la grandeur de la France, du peuple français, de son passé, de son histoire, de ce qu'il incarne. Il va parler au cœur, il va parler à la tête (...). »⁴

¹ Voir la fameuse citation du *Manifeste du parti communiste*, évoquant la bourgeoisie : « Elle a noyé les frissons sacrés de l'extase religieuse, de l'enthousiasme chevaleresque, de la sentimentalité petite-bourgeoise dans les eaux glacées du calcul égoïste » (ENGELS Friedrich et MARX Karl, 1847 (1967), *Manifeste du parti communiste*, Editions sociales, Paris, p.33)

² BIHR Alain, 1998, *L'actualité d'un archaïsme*, p.145

³ CREPON Sylvain, *Op. Cit.*, p.265

⁴ *Ibid.*, p.266

C'est à travers les explications émotives que nous allons à présent développer cet aspect, en tentant de montrer comment les émotions sont à la fois entretenues et provoquées par les discours et les locuteurs du parti frontiste mais aussi projetées sur eux à travers certaines grilles de lecture.

D. Les explications émotives

Par quels attraits se caractérise le discours du Front National, aussi bien au niveau des dispositifs propres aux locuteurs qu'à celui des formes prises par ses différents éléments de langage ? En tirant les leçons d'ouvrages s'étant intéressés à ces sujets, tâchons de voir ce qui a pu motiver un *vote populaire* et un *vote admiratif*. Le premier, que l'on a partiellement évoqué en parlant des limites du concept de « populisme », serait censé se nourrir de la démagogie des dirigeants du Front National. Qu'est-ce qu'implique cette démagogie sur le plan discursif, et pourquoi serait-elle à même de convoquer les suffrages ?

Pour bien comprendre ce qu'implique cette démagogie, il est nécessaire de la remettre dans le contexte du discours politique global. Celui-ci est aujourd'hui (et depuis une trentaine d'années) caractérisé par un souci de pragmatisme et de réalisme, tributaire de l'influence grandissante des experts dans l'élaboration des programmes comme dans la prise de décision. Dès lors, comme l'écrit Edgar Morin, « le citoyen perd le droit à la connaissance. Il a le droit d'acquérir un savoir spécialisé en faisant des études *ad hoc*, mais il est dépossédé en tant que citoyen de tout point de vue englobant et pertinent »¹. Face à cette nouvelle donne politique, qui modifie substantiellement la nature de la démarche citoyenne (rappelons que dans une démocratie, pour Aristote, est citoyen celui qui est capable aussi bien de gouverner que d'être gouverné²), la politique prend de plus en plus l'allure d'une affaire de spécialistes. L'idéal de la cité athénienne est brisé, d'une part car le jeu politique n'est accessible, dans la pratique, qu'à une minorité de professionnels et d'experts, d'autre part car les savoirs nécessaires à la compréhension des règles fondamentales du jeu ne sont connues que de manière très parcellaire. C'est en ce sens que, selon Laurent Bouvet, « le populisme peut (...) être

¹ MORIN Edgar, « Les sept savoirs nécessaires », *Revue du MAUSS*, 2006/2, n°28, p.66

² ARISTOTE, 1993, *Les politiques*, traduction de Pierre Pellegrin, Editions GF Flammarion, Paris. « Un citoyen au sens plein ne peut pas être mieux défini que par la participation à une fonction judiciaire et à une magistrature. » p.207

interprété comme le symptôme de la perte du sens du peuple chez une élite politique dans une démocratie, là où le peuple sert précisément de référence »¹.

Les discours du Front National sont perçus dans ce contexte particulier où la *Res Publica* paraît inaccessible aussi bien en pratique que cognitivement. Et ils sont d'autant mieux perçus que les leaders frontistes proposent une autre conception de la politique², qui n'est plus vue comme une science mais bien comme un art et/ou une morale. On pense ici aux remarques de Georges Lavau, qui insistait sur l'importance du christianisme traditionnel qui a pu forger l'idée que la politique est « le monde même de l'inauthentique et du frelaté »³. Quel type d'art peut rendre la politique authentique, voire, finalement, la sacraliser ? D'après Maryse Souchart, c'est celui « d'interpréter les aspirations, de porter les espoirs et les refus du peuple en direction du pouvoir »⁴. Cet art s'élabore sur une relation vécue comme idéale entre le leader politique et le peuple. Un idéal relationnel qui se décèle notamment à travers des formules courtes, proche du slogan, présentant un monde clos et parfait. Ainsi, pour Pierre-André Taguieff, « L'adresse au peuple brode autour de deux énoncés en chiasme du démagogue : “Mes idées sont les vôtres”/“Vos idées sont les miennes”. D'où la conclusion, parfois exprimée : ma vie (menacée) est la vôtre (également menacée), ma lutte est votre légitime défense, mes succès sont les vôtres. (...). Le démagogue (...) nie ainsi toute différence entre sa nature et celle du peuple, entre ses valeurs et celles du peuple »⁵. Le corollaire de ces affirmations va de soi : affirmer l'identité essentielle entre le peuple et le leader démagogue implique le traçage d'une ligne de fracture entre ce même peuple et les responsables politiques en place. De cette manière, le propre du populisme est « de présenter les desideratas exprimés par les citoyens comme allant, implicitement ou explicitement, à l'encontre des options de la classe politique »⁶. Cette tendance est d'autant plus accentuée par le fait que « Quand les hommes politiques évoquent les Français dans leurs discours (...), ils

¹ BOUVET Laurent, « Le sens du peuple », *Le Débat*, 2011/2 n°164, p.139

² SOUCHARD Maryse (et al.), 1997, *Le Pen, les mots. Analyse d'un discours d'extrême-droite*, Le Monde Editions, Paris, pp.133-135

³ LAVAU Georges, « Définition du parti politique », *Esprit*, 1958, p.42

⁴ SOUCHARD Maryse, 1997, *Op. Cit.*, p.135-136

⁵ TAGUIEFF Pierre-André, « La rhétorique du national-populisme », *Mots* n°9, 1984, p.114

⁶ KOBİ Silvia, « Entre pédagogie politique et démagogie populiste », *Mots* n°43, juin 1995, p.44

évoquent, en fait, la représentation idéale qu'ils se font et qu'ils entendent transmettre de l'engagement, des choix, de l'implication, de ceux à qui ils destinent leur propos »¹.

S'il est difficile de nier les aspects démagogiques des discours frontistes, le problème surgit au moment où l'on déplace la charge de culpabilité sur le « peuple ». Quel est ce « peuple » que convainquent les dirigeants du Front National grâce à leur démagogie ? Est-ce justement ceux qui ne peuvent plus être des citoyens, au sens aristotélicien du terme ? Ceux qui perçoivent dans les énoncés fictionnels du discours nationaliste les médiations leur permettant de comprendre la politique et ses enjeux, ces mêmes médiations dont le jeu politique des experts et des spécialistes les a progressivement privées ? Dans tous les cas, on a bien du mal à esquisser les contours de ce « peuple », censé être à l'origine du *vote populaire*. Laurent Bouvet réalise une distinction intéressante entre trois peuples, dont la coexistence, même si elle est parfois conflictuelle, a toujours nourri l'offre politique globale depuis la Révolution française :

« Emportés par les naufrages du nationalisme, du communisme et, plus généralement, par la fin des grands récits et des affrontements idéologiques qui ont jalonné les XIX^{ème} et XX^{ème} siècles, le peuple social (celui de l'émancipation économique par la lutte collective) comme le peuple national (celui de la reconnaissance identitaire exclusive) ont cessé d'être des références centrales pour devenir l'apanage des marges de la politique, à gauche ou à droite. Seule la troisième figure du peuple contemporain, le peuple démocratique, celui de la communauté des citoyens souverains, semble avoir tenu bon jusqu'aujourd'hui mais non sans être à la fois dévoré de toutes parts par la passion de l'individualisme, comme l'avait annoncé Tocqueville, et souvent brandi de manière purement nominale, comme une forme institutionnelle obligée mais vide de tout contenu politique. »²

Ainsi, le Front National serait devenu le parti dont le populisme s'adresserait au peuple national, non sans disputer de plus en plus le peuple social aux partis de gauche. Une situation d'autant plus inédite que, répétons-le, l'appel au peuple – aussi imaginaire que peut être ce peuple dans la bouche des femmes et des hommes politiques – est à l'origine une pratique de gauche, « une stratégie ambitionnant de donner position, autorité et dignité à des groupes

¹ LAMIZET Bernard, 2011, *Le langage politique*, Editions Ellipses, Paris, p.25

² BOUVET Laurent, « Le sens du peuple », *Op. Cit.*, p.137

sociaux exclus de toute représentation politique »¹. Ce que nous discutons ici, c'est non pas le caractère démagogique du discours du Front National, mais le fait que l'analyse en termes de *vote populaire* valide a priori le peuple imaginé par le leader démagogue comme étant le peuple réel, si tant est que celui-ci est définissable.

L'explication en termes de *vote admiratif* est solidaire de la précédente. La démagogie d'un leader politique est d'autant mieux perçue quand celui-ci entretient un certain charisme qui participe à la séduction des électeurs. Malheureusement, pour soutenir cette explication, il faudrait faire abstraction de la quasi-totalité des analyses précédentes. Dans tous les entretiens menés avec des militants du Front National, on remarque en effet que l'admiration qu'ils portent à leur leader semble avoir joué positivement dans le processus social d'adhésion. On s'en rend même compte à la lecture d'ouvrages émanant de militants ou de sympathisants du parti frontiste, dans la manière dont ils évoquent Jean-Marie Le Pen, « qui ne met pas son drapeau dans sa poche »². Dans cette formule synthétique, le drapeau remplace la traditionnelle langue, celle qui dit tout haut ce que les autres pensent tout bas ; pour les deux auteurs, la France parle à travers leur leader, qui, grâce à ses talents oratoires, comprend, personnifie et incarne la volonté nationale. Quant à Marine Le Pen, c'est son père lui-même qui, au cours d'un entretien, évoque la manière dont elle peut séduire un certain public : « Marine (...), par une certaine ressemblance physique de loin, c'est un peu la femme de Maurice Thorez, cette grande femme blonde : Jeannette Vermeersch »³. Une référence à la fois physique et historique qui ancre Marine Le Pen dans la zone électorale qu'elle a choisi de conquérir, au Nord de la France. L'historien Christian Delporte décrit la présidente du Front National en appuyant sur les aspects les plus séducteurs, d'un point de vue purement physique :

« A la petite fille sage, fière de son papa, a d'abord succédé la Marine glamour des élections régionales de 2004 : pose de star, longs cheveux blonds étincelants mollement posés sur une épaule, regard félin, lèvres entrouvertes. Puis, tandis qu'elle s'affirmait au Front National, est venue l'heure de la rock-star. En 2008, toujours pour les régionales, elle apparaît sur scène, devant une foule en délire. Coupe raccourcie,

¹ COLLOVALD Annie, 2004, *Le populisme du FN, un dangereux contresens*, Editions du Croquant, Bellescombe-en-Bauges, p.91

² BERGERON Francis et VILGIER Philippe, *De Le Pen à Le Pen. Une histoire des nationaux et des nationalistes sous la Vème République*, Editions Dominique Martin Morin, Paris, p.202

³ Cité par ROSSO Romain, *La face cachée de Marine Le Pen*, p.72

sourire éclatant, elle est vêtue d'une longue veste imprimée, au style décontracté, d'un jean bleu, d'une fine écharpe rouge "baba cool". Elle lève le bras, en signe d'au revoir, sans regarder le public, comme à la fin d'un concert, lorsque le chanteur s'apprête à rejoindre les coulisses. »¹

Ces références et ces descriptions sont loin d'être inutiles sur un plan sociologique. Quand le vote est admiratif, le processus d'identification participe pleinement de sa logique. L'identification se pense alors davantage sur le mode du paraître, dans le sens où le candidat choisi confirme par son physique et plus généralement son apparence les qualités qui lui sont prêtées par l'électeur. Pour autant, peut-on faire du *vote admiratif* autre chose qu'une explication parcellaire du phénomène Le Pen ? Ceux qui soulignent le charisme de Jean-Marie Le Pen, et désormais de sa fille pour expliquer le succès du Front National n'ont pas tort, et il sera utile de revenir plus tard sur cet aspect. Mais ils n'expliquent pas pourquoi ce charisme n'a pas fait effet avant l'émergence électorale du parti frontiste, aux années 1983 et 1984. Cette explication induit une relation vécue idéalement entre les leaders politiques et leurs électeurs, dans laquelle l'intermédiaire médiatique n'est pas pensé, alors qu'il participe pleinement à l'élaboration de l'imaginaire d'un candidat, par un processus de codage et de décodage plus ou moins contrôlé par les professionnels de la politique. On pense bien évidemment aux débats mis en scène comme des combats de boxe², ou, sur un autre plan, aux éternels reportages entendant montrer ou relativiser une « dé-diabolisation ».

¹ DELPORTE Christian, 2011, *Une histoire de la séduction en politique*, Flammarion, Paris, p.324

² En apportant des gants de boxe sur le plateau d'un débat opposant Bernard Tapie à Jean-Marie Le Pen qu'il était contraint d'animer, le journaliste Paul Amar avait à sa manière critiqué cette mise en scène. Réaliser ce qui est une forme d'aveu, rompre le « truc » médiatique en montrant les gants au lieu de les garder invisibles lui avait d'ailleurs coûté sa place.

Conclusion

Dans cette première partie, nous avons tenté de synthétiser trente années de pratiques et d'analyses sur le phénomène Le Pen. En souhaitant partir des aspects les plus émotionnels et terminer sur les théories paraissant les plus objectives, nous nous sommes aperçu que l'émotion pure n'était jamais totalement absente quand il s'agissait de parler du parti frontiste. La nature et le degré d'intensité de cette émotion sont changeants, mais jamais elle ne s'évapore totalement. Crue et débordante lors du 21 avril 2002, instituée par des associations anti-FN, elle se fait plus discrète dans les ouvrages de sociologie et de sciences politiques, ne se décelant qu'à travers certains vocables.

On ne peut s'empêcher, en concluant cette première partie, de mobiliser à nouveau la catégorie du sacré, en rappelant que ce dernier « peut survivre, voire revivre, en dehors du religieux »¹. On sait que pour Rudolf Otto, le sacré est une structure émotionnelle *a priori*, qui s'articule autour de deux pôles : le *Mysterium tremendum* et le *Mysterium fascinans*. Dans quelque cas que ce soit, il ne s'agit pas d'un simple sentiment, que l'on évoque l'effroi qui caractérise le premier et la fascination qui définit le second. Ce sentiment existe, bien sûr, mais il faut qu'il soit doublé par une représentation intellectuelle pour que l'on puisse réellement parler de sacré. On a pu constater que cette représentation existait bel et bien. L'effroi qui saisit les manifestants du printemps 2002 n'est pas une peur irréfléchie. Même les moins politisés de ceux qui prenaient part à ce défilé sont mus par une crainte structurée autour de représentations précises, relatives à la figuration d'un Mal politique pouvant surgir *hic et nunc*. Le vocabulaire utilisé par les membres du champ politique prolonge cette impression d'avoir à faire avec le Front National à une sorte d'entité négative, qui se situerait, pour reprendre la partition réalisée par Roger Caillois, dans le domaine du sacré impur. Les stratégies mises en place pour contrer l'influence et la contagion opérée par le parti frontiste sont dès lors assimilables à des rites négatifs. Leur but est de maintenir l'entité dans son être spécifique et finalement de garantir le tabou, qui pour Caillois est un impératif catégorique négatif. Enfin, tout en admettant la qualité des travaux scientifiques consacrés au Front National, on peut admettre que ceux qui écrivent sur ce phénomène ne parviennent pas toujours à s'écarter d'un certain sentiment numineux à l'égard du parti frontiste, d'autant plus

¹ WUNENBURGER Jean-Jacques, 1981 (2001), *Le sacré*, PUF « Que sais-je ? », Paris, p.3

que ce sentiment peut être entretenu par des dispositions propres aux habitus journalistiques et universitaires. A notre tour à présent, de nous plonger dans les arcanes du nationalisme français afin d'en identifier les idées, les images et les mythes les plus mobilisateurs.

**DEUXIEME PARTIE : LE BASSIN SEMANTIQUE DU
NATIONALISME FRANÇAIS. ORIGINES ET HISTOIRE DU FRONT
NATIONAL**

CHAPITRE I : Les sources politiques

L'étude historique est une étape importante lorsque l'on s'intéresse à un parti politique. Elle permet une prise de distance salutaire avec l'objet, prise de distance d'autant plus nécessaire – comme nous l'avons jusqu'à présent constaté – avec un mouvement politique tel que le Front National. En effet, la prise que l'on a avec ce parti, lorsque l'on n'y milite pas, se résume la plupart du temps à l'actualité immédiate, celle des polémiques et des petites phrases. Chaque débordement plus ou moins contrôlé des cadres frontistes donne en général lieu à une effusion de réactions passionnées, qui ne manquent pas d'empêtrer le chercheur dans une posture axiologique. Dès lors, l'histoire constitue une échappatoire symbolique, tout comme elle fournit une connaissance circonstanciée de l'objet étudié. Les discours des dirigeants du Front national ne s'épuisent pas dans leur aspect synchronique...

Introduction méthodologique

A. Délimitation de l'objet

Premier problème : par où commencer ? Doit-on faire un historique fouillé de l'extrême droite ou se contenter de faire démarrer la frise en 1972, date de naissance du parti de Marine Le Pen ? Car la manière dont on situe le commencement, l'origine, en dit déjà beaucoup sur la manière dont on considère le parti. C'est pourquoi nous distinguerons le Front National en tant que tel et ses sources (Gilbert Durand dirait ruissellements) politiques. Dans chacune de ces sources, que nous présenterons de manière chronologique, on peut relever des thématiques que l'on retrouve dans la droite extrême d'aujourd'hui, même si certains des combats que menaient les contre-révolutionnaires, par exemple, n'ont rien à voir avec les revendications de Marine Le Pen.

Il faut toutefois se garder de certaines tentations propres à l'histoire des idées : ici l'exposition des sources politiques et idéologiques du Front National ne tient pas lieu d'explication de l'existence de ce parti, sur le mode notamment d'une éternelle résurgence d'une certaine idéologie française. Elle montre simplement, dans la chronologie historique, ceux qui peuvent être considérés comme des ancêtres, plus ou moins directs, du parti frontiste.

Nous avons limité géographiquement cet exercice de répertoriage en nous intéressant uniquement aux extrêmes droites françaises, et donc en faisant fi du fascisme italien et du nazisme allemand. Cet écart s'explique par le fait que ces deux fascismes trouvent eux-mêmes une partie de leurs sources intellectuelles dans l'extrême droite française du début du siècle. Il y aurait donc redondance entre l'analyse de celle-ci et de ceux-là. D'autre part, nous pensons que la tension qui a toujours existé, dans les mouvements d'extrême droite français, entre l'intransigeance idéologique et la tentation de l'alliance à droite, tout comme la fascination nimbée de crainte à l'égard de l'exercice du pouvoir, se retrouvent d'une certaine manière dans les tactiques contemporaines du Front National.

B. L'intérêt du « bassin sémantique » de Gilbert Durand

En plus de donner à cette histoire des idées de l'extrême droite française un cadre stimulant et original, la notion de « bassin sémantique », développée par l'anthropologue Gilbert Durand, nous permet de rappeler que n'importe quel système imaginaire socio-culturel est hétéronome et appartient à un ensemble plus vaste, tout comme il contient des ensembles plus restreints.

De même, « à chaque époque, plusieurs mythes coexistent et forment système, même s'il y a un mythe dominant et un mythe dominé »¹. L'extrême droite française ne faillit pas à la règle, à la fois parcourue par des courants variés et contradictoires, et prenant pleinement part à l'imaginaire global de la société française, qu'elle ait un rôle valorisé ou marginalisé. A cet égard, en faisant du « fétichisme d'une identité collective » un des schème structurant de l'idéologie d'extrême droite, Alain Bihr se demande « si une identité collective quelconque ne va pas toujours sans une part irréductible de fétichisme, destinée à conjurer fantasmatiquement mais aussi pratiquement le risque réel de dissolution, d'éclatement, de métamorphose catastrophique qu'elle affronte nécessairement »². Si tel est le cas, la pensée d'extrême droite disposerait d'une matrice permanente et féconde, tenant au processus même de la constitution du social. Cela rejoint le point de vue de Cas Mudde, pour lequel les traits principaux de l'idéologie de l'extrême droite, qu'il considère comme une « normalité pathologique », consistent en une radicalisation des valeurs dominantes :

« The key features of the populist radical right ideology – nativism, authoritarianism, and populism – are not unrelated to mainstream ideologies and mass attitudes. In fact, they are best seen as a radicalization of mainstream values. »³

Cette constatation vient appuyer le choix méthodologique du bassin sémantique, Gilbert Durand ayant largement insisté sur le caractère redondant de ce dernier. Un même bassin sémantique comprend six phases, que l'anthropologue grenoblois distingue de la manière suivante⁴ :

- Les ruissellements : en évoquant le caractère du décadentisme sous la Révolution Industrielle, l'anthropologue grenoblois désigne tous les petits courants désordonnés et souvent antagonistes qui rompent avec l'imaginaire institué d'une certaine époque.

¹ LEGROS Patrick, MONNEYRON Frédéric, RENARD Jean-Bruno & TACUSSEL Patrick, 2006, *Sociologie de l'imaginaire*, Armand Collin, Paris, p.126

² BIHR Alain, 1998, *L'actualité d'un archaïsme*, p.21

³ MUDDE Cas, « The populist radical right : a pathological normalcy » in *Willy Brandt Series of Working Papers in International Migration and Ethnic Relations*, 3/07, p.11

⁴ Voir DURAND Gilbert, 1994, « La dynamique de l'imaginaire : le bassin sémantique », *Essai sur les sciences et la philosophie de l'image*, Hatier, Paris.

- Le partage des eaux : lors de cette phase, les ruissellements se sont organisés ; certains se rassemblent pour mieux lutter contre les états imaginaires précédents ou les autres ruissellements présents.
- Les confluences : à ce moment, l'existence d'un courant plus affirmé que les autres est conforté dans son existence par la reconnaissance d'autorités ou d'institutions.
- Le nom du fleuve : cette phase donne un nom précis au bassin sémantique entier ; ce nom est généralement donné par un personnage réel ou fictif.
- L'aménagement des rives : le fleuve se consolide théoriquement, certains de ses traits typiques sont même renforcés par une certaine exagération, propre aux agissements des « seconds fondateurs ».
- Les deltas et méandres : à ce moment, le courant s'use, justement victime de certaines exagérations qui induisent une forme de saturation.

C'est à travers ces six phases que nous allons tenter de mettre en évidence les idées et les images qui forment le bassin sémantique du nationalisme français. Avant de commencer, il est nécessaire de définir, par une conjecture, ce qui nous semble être le « nom du fleuve », qui nous aidera à situer clairement les ruissellements afin de savoir où débute notre exposé. En reprenant les conceptions communes de l'histoire des idées, on peut écrire que c'est Charles Maurras qui caractérise précisément le nationalisme français. Le nationalisme intégral de Charles Maurras donne ainsi son nom au bassin sémantique de l'extrême droite française.

I. Les ruissellements. La contre-révolution

Comme il a été précisé précédemment, il convient de comprendre le terme « ruissellement » dans son sens propre. Le ruissellement de l'extrême droite correspond ici à la pensée réactionnaire qui suit la Révolution Française. En effet, alors que l'imaginaire progressiste issu du siècle des Lumières domine, se constituent des antagonismes idéologiques, que l'on peut illustrer en exposant la pensée de Maistre, Bonald et quelques autres. Comme nous allons le constater, même s'ils s'entendent sur certaines thématiques générales, il est discutable d'affirmer que toutes leurs productions théoriques sont assimilables à un seul et même mouvement idéologique. Le terme « ruissellements » est bien entendu à mettre au pluriel, pour traduire correctement la variété des auteurs et de leurs pensées.

Comme l'avance Michel Winock, l'histoire de l'extrême droite « a plusieurs sources – et la Contre-Révolution est la plus reculée, même si ses eaux vers l'aval ont été débordées »¹. Remonter à cette période de l'histoire est essentiel lorsque l'on s'intéresse à la politique française et à ses antagonismes idéologiques, tant tout semble partir de cette « opposition matricielle »² entre révolutionnaires et contre-révolutionnaires.

La pensée contre-révolutionnaire, si tant est qu'on puisse la penser en tant qu'unité, est avant tout une pensée qui se revendique du concret et de la nature. Ainsi Edmund Burke, qui inspira largement la contre-révolution intellectuelle française, considère la Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen comme une aberration, car elle met en scène un homme abstrait qui n'est pas rattaché à un temps et un lieu spécifique. D'après Burke, une société ne peut se souder que par la sédimentation opérée par les habitudes et les croyances communes :

« La Constitution de 1795, tout comme ses aînées, est faite pour l'homme. Or il n'y a point d'homme dans le monde. J'ai vu, dans ma vie, des Français, des Italiens, des Russes, etc. ; je sais même, grâce à Montesquieu, qu'on peut être Persan : mais quant à l'homme, je déclare ne l'avoir rencontré de ma vie ; s'il existe, c'est bien à mon insu. »³

L'influence exercée par Edmund Burke sur les contre-révolutionnaires français est notable, mais pas décisive. Des différences profondes subsistent entre ses critiques de la

¹ WINOCK Michel, « l'héritage contre-révolutionnaire », in WINOCK Michel (sous la dir.), 1994, *Histoire de l'extrême droite en France*, Editions du Seuil, Paris, p.18

² *Ibid.*, p.18

³ Cité par WINOCK Michel, 1994, *Op. Cit.*, p.32

Révolution française, marquées par l'empirisme anglo-saxon et celles des penseurs français, dont le fonds commun demeure la défense prépondérante de la tradition et de la religion :

« Il est d'usage de répartir les théoriciens de la contre-révolution en deux écoles : ceux de l'école *théocratique* déduisent les principes de leur système de considérations d'ordre religieux, volonté de Dieu, plan providentiel, salut de l'humanité ; l'école *historique* se place sur le terrain de l'analyse positive, expérimentale, et prétend tirer ses inductions de la seule observation sans préjugé de l'expérience historique des sociétés, à l'exclusion de tout postulat théologique ou métaphysique. »¹

Comme nous allons nous en rendre compte, les contre-révolutionnaires français appartiennent généralement à l'école théocratique, laquelle comprend à son tour plusieurs nuances idéologiques.

A. Les contre-révolutionnaires « modernes » ou la défense fonctionnaliste de la religion

Pour diverses qu'elles soient, et malgré leurs divergences sur bien des points, les principales critiques faites à la Révolution Française et donc à la Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen se concentrent sur les aspects individualistes, volontaristes et mécanistes qui les sous-tendent. Louis de Bonald, dont on trouvait encore quelques traces dans le programme du FN en 2002, élabore ainsi un type de pensée que l'on appellera plus tard « holiste », en écrivant que « ce n'est pas à l'homme à constituer la société, mais c'est à la société à constituer l'homme... »². Ses idées politiques ont pour substrat une théorie métaphysique du langage selon laquelle « l'homme pense sa parole avant de parler sa pensée »³. Autrement dit, il est impossible pour l'Homme de penser sans l'apport du langage, ni conséquemment de créer le langage sans recourir à la pensée. Une aporie que Bonald résout avec l'intervention divine, qui, avec la parole, a fourni aux hommes l'ensemble des vérités sur lesquelles la religion s'édifie : la morale et l'ordre social, notamment. En ce sens, l'Homme est un être avant tout social, et toute idéologie politique qui accorde la primauté de l'individuel sur le social est absurde. Il s'agit pour Bonald de défendre une autorité provenant d'un principe supérieur, c'est-à-dire Dieu, en refusant bien évidemment tout ce qui peut ressortir d'une philosophie du contrat.

¹ REMOND René, 1982, *Les droites en France*, Editions Aubier Montaigne, p.53

² Cité par RIAL Stéphane, « La Contre-Révolution » in ORY Pascal (sous la dir.), 1987, *Nouvelle histoire des idées politiques*, Hachette, Paris, p.170

³ DE BONALD Louis, 1829, *Œuvres*, Tome 2, Imprimerie d'Ad. Leclere et Cie, Paris, p.325

En conséquence logique de ces principes, Louis de Bonald privilégie la monarchie, comme nous le montre la citation suivante:

« Comme la société est faite pour l'homme, et l'homme pour la société, la Monarchie, qui considère l'homme dans ses rapports avec la société, convient à l'homme et à la société. Et la République, qui considère l'homme sans rapports avec la société, ne convient ni à la société, ni à l'homme »¹.

On peut s'étonner de l'esprit de système et de déduction décelable dans cette phrase, qui semble davantage correspondre au rationalisme des Lumières qu'à un auteur contre-révolutionnaire. Ainsi, on peut dire de Bonald qu'il était un réactionnaire qui se battait avec les armes des modernes... Dans ce même ordre d'idées, Michel Winock fait remarquer que les premiers auteurs critiques à l'égard de la Révolution ont été formés à la même école de la philosophie du XVIIIème siècle que leurs adversaires. Louis de Bonald représente dans ce sens un contre-révolutionnaire assez « typique ».

Une autre illustration réside dans les arguments utilisés pour soutenir la religion... Celle-ci est souvent défendue non pour sa véracité, mais pour ses qualités instrumentales. Ainsi Rivarol déclare qu' « il ne s'agit pas de savoir si la religion est vraie ou fausse mais si elle est nécessaire »². En l'occurrence, elle est nécessaire pour son influence coercitive sur les consciences, qui incite les hommes à situer la source du pouvoir dans le divin.

Mais en défendant la religion comme source de pouvoir et non pour elle-même, les contre-révolutionnaires ne trahissent-ils pas son essence ? Une approche plus à même de définir la pensée contre-révolutionnaire à l'égard de la religion est celle qui relie le catholicisme au patrimoine. Cet argument fondateur de ce que l'on peut appeler le traditionalisme ne se soucie pas non plus de savoir si la religion est vraie ou fausse. L'enjeu est ici de louer l'héritage génétique et de mettre en avant la légitimité symbolique de ce qui existe depuis longtemps. **Il s'agit d'une défense d'un temps continu face à l'irruption brutale de valeurs abstraites.** « On saisit ici l'origine de l'anti-intellectualisme de l'extrême droite »³, nous précise avec raison Michel Winock.

¹ *Ibid.*, p.170

² Cité par WINOCK Michel, « l'héritage contre-révolutionnaire » in WINOCK Michel (sous la dir.), 1994, *Op. Cit.*, p.29

³ *Ibid.*, p.29

B. Le providentialisme de Maistre

Joseph de Maistre, quant à lui, élabore une critique plus complète du constitutionnalisme révolutionnaire, et d'autant plus radicale qu'elle ne concède pas à la modernité son style d'écriture ! Il nous intéresse surtout ici car il introduit le schème de la décadence dans sa compréhension de la Révolution française : elle constitue pour lui une punition divine qui se conclura pas le retour de la monarchie : « Tous les monstres que la Révolution a enfantés n'ont travaillé que... pour la Royauté »¹. Maistre se distingue également par la mise en exergue d'un ennemi symbolique, qu'on retrouvera plus tard dans les quatre états confédérés de Charles Maurras : le protestantisme ; cette religion est décrite à grand renfort de métaphores ayant trait à la maladie. Elle est « l'ulcère funeste qui s'attache à toute les souverainetés et qui les ronge sans relâche »².

Le protestantisme est finalement l'anti-religion, puisqu'il prend à rebours les deux arguments avancés plus haut en faveur du catholicisme. En effet, la place laissée au libre-arbitre et à la confrontation personnelle du croyant avec le Livre s'inscrit en porte-à-faux par rapport aux qualités instrumentales de cohésion prêtées au catholicisme ; tout comme la Réforme est en opposition sémantique avec la tradition et l'héritage.

En assimilant la Révolution Française à un châtement divin, Maistre opère une réaction intellectuelle qui n'invite pas à l'action politique. Il s'agit d'une théorie de l'attente qui demeure dans cette optique radicalement contre-révolutionnaire, dans le sens où sa pensée « est la pure négation du politique, le refus du volontarisme »³. Dans cette optique, Maistre demeure fidèle à la pensée de Burke, pour lequel « la volonté n'est pas la mesure du bien et du mal »⁴. L'anti-volontarisme des penseurs contre-révolutionnaires s'illustre donc dans cette posture attentiste qui espère le retour à un ordre traditionnel, lequel ne sera pas la marque d'un choix politique mais d'une nécessité morale. Cet ordre traditionnel a évidemment un rapport avec la coutume ; pour Maistre, celle-ci ne se rattache pas à une sédimentation d'expériences pratiques (car alors elle pourrait évoluer et ne serait plus coutume) mais à un ordre supérieur qui appartient à la transcendance.

¹ *Ibid.*, p.32

² *Ibid.*, p.32

³ RIALS Stéphane, 1987, *Révolution et Contre-Révolution au XIXème siècle*, Duc/Albatros, Paris. p.31

⁴ Cité par RIAL Stéphane, « La Contre-Révolution » in ORY Pascal (sous la dir.), 1987, *Nouvelle histoire des idées politiques*, Hachette, Paris, p.168

A partir de ces considérations, Maistre rejette le constitutionnalisme français en lui reprochant de passer outre les situations, les circonstances, qui seules peuvent être à l'origine de « l'unité la plus compliquée (...) qu'on ait jamais vu dans le monde »¹, puisqu'elles sont elles-mêmes le produit d'une transcendance. En toute logique, les hommes ne peuvent pas défaire ce qu'ils n'ont pas fait : on rejoint ici le providentialisme qui voit dans la Révolution Française une chute provoquée par la main de Dieu.

La pensée contre-révolutionnaire introduit également la thématique du complot, qui peut être solidaire de celle de la décadence si l'on ne cède pas au providentialisme intégral de Joseph de Maistre. Aussi, la recherche d'une culpabilité immanente prend parfois la place de la résignation face à la punition divine. C'est le cas avec des ouvrages tels que *Les Conspirateurs démasqués*, publié en 1790 par le Comte Ferrand. Selon lui, la Révolution Française a été orchestrée par la Fayette et le Duc d'Orléans. Mais l'exemple le plus notable de l'imaginaire du complot des contre-révolutionnaires demeure l'ouvrage de l'abbé Barruel : *Mémoire pour servir à l'histoire du jacobinisme*, paru en 1797. En s'appuyant sur l'appartenance de Robespierre à la Franc-maçonnerie, l'abbé Barruel établit une systématique et fait des Loges le principe corrompateur qui a précipité la France dans une guerre anti-chrétienne. L'ouvrage de l'abbé Barruel est également remarquable dans le sens où il donne à ce complot le nom de nationalisme, un nationalisme qu'il accuse d'avoir brisé l'amitié universelle et détruit les anciennes provinces².

C. De la présence des premiers ruissellements dans l'extrême droite d'aujourd'hui

La pensée contre-révolutionnaire, si l'on veut la résumer par des oppositions sommaires, est une pensée de la transcendance contre l'immanence, du continu contre le discontinu, de l'inégalité contre l'égalité, et donc de l'aristocratie contre la démocratie, le volontarisme politique, finalement contre le politique en lui-même comme on l'a constaté avec Joseph de Maistre. Il est en revanche difficile de la définir positivement : même le terme de « réaction », on l'a vu, se prête difficilement à un penseur tel que Joseph de Maistre.

Il a déjà été montré qu'à bien des égards ces valeurs correspondaient à quelques-unes de celles qui sont institutionnalisées par l'extrême droite française contemporaine, même si celle-

¹ *Ibid.*, p.173

² BARRUEL Augustin, 1799, *Abrégé des mémoires pour servir à l'histoire du jacobinisme*, Le Boussonnier, Londres, p.248

ci parvient plus ou moins à les euphémiser. La pensée contre-révolutionnaire a donné à l'extrême droite sa composante traditionaliste, qui se manifeste avec éclat avec ce souci de défendre la religion catholique en tant que telle, non plus bien sûr comme source de pouvoir, mais comme témoin symbolique du passé. En outre, la religion est à la fois une source et un témoin de la tradition... En systématisant la défense de la religion à partir de ce point de vue, la contre-révolution intellectuelle participe d'une certaine manière à son affaissement symbolique tout comme elle s'enferme dans les scories d'une ontologie traditionaliste : vouloir revenir à la tradition signifie que la tradition n'existe plus... On retrouve également cette contradiction dans les discours de l'extrême droite contemporaine.

Il est pourtant impossible de dire que les seuls ruissellements contre-révolutionnaires se retrouvent dans le fleuve de l'extrême droite française. Il manque une composante de poids, qui s'appelle le nationalisme. Or, à l'époque de la Révolution Française, ceux qu'on appelle « Les Patriotes » siègent à l'extrême gauche de l'Assemblée Nationale. Car alors le nationalisme est universaliste... Quand et comment le nationalisme a-t-il pris sa coloration ethnociste et organiciste ? Comme souvent en histoire, il ne s'agit pas d'une éruption brutale, mais d'une lente évolution des formes qui a trouvé dans l'ambiance de la fin du XIXème siècle un prétexte à un saut qualitatif...

Pour autant, il serait difficile de dire que l'extrême droite d'aujourd'hui n'a absolument rien à voir avec le nationalisme de la Révolution Française ; ainsi, l'utilisation de plus en plus assumée par le FN des symboles de la Révolution¹ pousse à reconsidérer une prétendue incompatibilité de ces deux nationalismes. Ils sont en théorie opposés, mais l'histoire politique française les a rapprochés. Il faut à présent examiner comment le nationalisme d'extrême droite s'est peu à peu sédimenté, entre le patriotisme bruyant des hussards de la IIIème République et les crises qui ont rythmé la vie française avant le début du XXème siècle. L'on pourrait s'étonner d'un tel saut dans le temps ; il s'explique, entre autres, par les quinze années de Restauration, lors desquelles l'imaginaire de la Contre-Révolution n'est plus marginalisé mais redevient institutionnalisé, perdant dès lors le dynamisme brouillon et pluriel de ses débuts. C'est donc sur la fin du XIXème siècle que l'on va porter notre attention, une période on ne peut plus structurante et qui a donné à l'extrême droite française ses penseurs les plus féconds et ses références idéologiques les plus marquantes.

¹ Nous pensons au discours de Valmy, qui sera analysé dans la troisième partie.

II. Partage des eaux et confluences. Du nationalisme républicain au nationalisme réactionnaire

Michel Winock distingue le nationalisme ouvert et le nationalisme fermé, sans toutefois établir entre les deux une barrière infranchissable : « il serait erroné d'imaginer une cloison étanche qui les isolerait l'un de l'autre. Entre ces deux mouvements, on observe des passages, des convergences, voire des compromis »¹.

Lors de l'épisode de la Commune, en 1870, c'est l'extrême gauche qui, fidèle à la disposition des idéologies dans l'Assemblée nationale, se montre nationaliste. Le gouvernement est quant à lui accusé d'avoir failli dans sa mission de défense nationale. La défaite de 1871 est lourde de conséquences et va cimenter dans les esprits une volonté de revanche contre l'ennemi allemand. La III^{ème} République est en quelque sorte structurée par cet inconscient revanchard. La politique éducative se trouve ainsi fortement orientée vers un dessin de consolidation du ciment national, chose qui fait écrire à Michel Winock que « l'idée de mobilisation enfantine est antérieure aux régimes totalitaires »². C'est dans ce contexte très particulier que voit le jour, le 18 mai 1882, la Ligue des Patriotes.

A. La Ligue des Patriotes

Sa création se fait à la suite d'une décision gouvernementale : celle du ministre de l'instruction publique, Paul Bert, qui crée une commission d'éducation militaire dans le but de promouvoir dès le plus jeune âge les valeurs patriotiques. En réalité, c'est après la disparition rapide de cette commission que les trois hommes qui la dirigeaient (Félix Faure, Henri Martin et Paul Déroulède) créent la Ligue des Patriotes.

Bien qu'elle ne soit plus une initiative directe d'un ministère, la Ligue compte parmi ses militants notables Léon Gambetta ; un fait bien normal car à ses débuts, elle demeure « en parfaite symbiose avec la politique de sécularisation et de laïcisation de la société française »³. Sa fonction est alors de mobiliser la jeunesse dans un dessein de revanche face à l'ennemi allemand ; une mobilisation qui passe par l'inculcation de valeurs telles que l'amour de la patrie et le civisme, véritable « religion séculière » de la III^{ème} République, et par le développement de la culture militaire. Déroulède, selon lequel « le premier outil d'éducation

¹ WINOCK Michel, 2004, *Nationalisme, antisémitisme et fascisme en France*, p.13

² *Ibid.*, p.16

³ STERNHELL Zeev, 1997, *La droite révolutionnaire. 1885-1914*, Editions Gallimard, Paris, p.82

allemand n'est pas le fusil, mais le livre »¹, fait ainsi de l'instituteur français la figure tutélaire de la victoire future. La Ligue de l'enseignement, fondé par le très républicain Jean Macé, avait d'ailleurs une devise bien plus militariste : « Pour la patrie, par le livre et par l'épée »². La démarche de Déroulède est directement tributaire des analyses d'Ernest Renan qui, dès 1872, expliquait la défaite de la France face à l'Allemagne en ces termes : « Dans la lutte qui vient de finir, l'infériorité de la France a surtout été intellectuelle ; ce qui nous a manqué, ce n'est pas le cœur, c'est la tête. L'instruction publique est un sujet d'importance capitale ; l'intelligence française s'est affaiblie ; il faut la fortifier »³.

Animé par cette attente d'un salut terrestre qui prendra la forme d'une guerre victorieuse face à l'Allemagne, une guerre qu'il faut anticiper en préparant les esprits par la religion patriotique et les corps par les activités de gymnastique, Paul Déroulède ne peut tolérer qu'un grain de sable idéologique vienne enrayer la belle machine de la revanche française. C'est ce qui explique son horreur pour la politique, synonyme pour lui de démocratie libérale. Une démocratie libérale qui permet l'expression du pluralisme politique, et donc du socialisme, courant auquel Déroulède voue une forte aversion et qui symbolise pour lui un particularisme devant être banni en ces temps de mobilisation nationale. Là encore, on perçoit en filigrane l'influence d'Ernest Renan, qui préconisait vingt ans auparavant « un retour vers les questions nationales » et « un temps d'arrêt aux questions sociales »⁴.

Il est un épisode qui synthétise de manière très lisible ou en tous cas qui met à jour le passage du nationalisme républicain au nationalisme conservateur : Déroulède évoque dans un discours l'émotion qu'il ressent en voyant un drapeau rouge, symbolisant le socialisme, aux cérémonies militaires de la bataille de Buzenval. Notons, comme Michel Winock, qu'il est difficile de dire si cette vision fut une raison, un déclic, ou un simple prétexte. L'essentiel est ailleurs : « Déroulède fixe une nouvelle hiérarchie des devoirs : l'ordre intérieur d'abord, la revanche extérieure après »⁵. On peut analyser cet événement comme relevant du *partage des eaux* du nationalisme français d'extrême droite, et cela à plusieurs titres. Le nationalisme,

¹ Cité par Zeev Sternhell, 1997, *Op. Cit.*, p.84

² PROCHASSON Christophe, « Les années 1880 : au temps du boulangisme », in WINOCK Michel (sous la dir.), 1994, *Histoire de l'extrême droite en France*, p.64

³ RENAN Ernest, 1872 (2011), *La réforme intellectuelle et morale de la France*, Editions Perrin, Paris, p.96-97

⁴ *Ibid.*, p.112

⁵ WINOCK Michel, 2004, *Op. Cit.*, p.17

qui jusqu'alors constituait un héritage idéologique de la Révolution française, actualisé par l'épisode de la Commune, s'oppose à un autre héritage avec lequel il était auparavant solidaire : la démocratie libérale et son corollaire le pluralisme politique. Cette opposition se base sur un motif pour le moment circonstanciel – la revanche contre l'ennemi allemand –, **mais désormais elle existe.**

L'événement symbolique du drapeau rouge se doublera d'un élément plus concret, à savoir la mise au pas des ambitions d'éducation militaire de Déroulède par Jules Ferry. Ce dernier ne juge pas nécessaire de sensibiliser les écoliers de la IIIème République à la chose militaire et remplace donc ce pan de l'instruction nationale par une simple éducation physique. Dès lors, Déroulède va s'opposer durement et systématiquement aux pouvoirs publics : il ne supporte pas ce qu'il assimile à une attaque contre l'armée, une armée qu'il considère comme un symbole de l'unité nationale. Le nationalisme ouvert et le nationalisme fermé commencent à être réellement inconciliables.

En fait, s'il y a au départ un accord avec le régime sur les grands principes que doit défendre la Ligue des Patriotes, des divergences vont vite voir le jour qui concernent les objectifs politiques concrets à atteindre. On peut résumer ces divergences de manière didactique en écrivant que **pour Déroulède, la nation est une fin, alors qu'elle est un moyen pour le régime en place.** Les deux misent sur ce que l'on peut nommer le catéchisme patriotique et son inculcation à la jeunesse, à la nuance près que Ferry y voit comme aboutissement une démocratisation des masses et Déroulède une nationalisation.

Etant données les divergences de vues de plus en plus flagrantes entre le régime en place et la Ligue des Patriotes, Déroulède va durcir le ton et, s'il ne renonce pas totalement à un certain libéralisme politique, il le remet à plus tard :

« L'heure viendra peut-être où, moins autoritaires, sinon plus libéraux, nous verrons accorder sans peine à l'individu plus d'expansion et plus de droits, mais ce ne sera jamais qu'au lendemain du jour où la justice et la paix réconciliées dans la gloire s'embrasseront sur les bords du Rhin. D'ici là, ne laissons se disperser aucune de nos forces. » ¹

L'ordre libéral n'est donc pas nié mais l'individu doit se soumettre à la collectivité tant que l'affront subi face à l'Allemagne n'est pas lavé. En ce sens, Déroulède est partisan de ce

¹ Cité par STERNHELL Zeev, 1997, *Op. Cit.*, p.100

que l'on pourrait appeler un autoritarisme circonstancié, qui est en quelque sorte le programme politique d'un nationalisme qui a peu à peu tourné le dos à la III^{ème} République, pourtant initiatrice en partie de la démarche de Déroulède. En tant que relevant du *partage des eaux* dans le bassin sémantique de l'extrême droite française, cette démarche se nourrit du nationalisme héritier de la Révolution française comme des premières critiques contre-révolutionnaires de cette dernière, en tous cas d'un point de vue formel. Zeev Sternhell décrit en effet le nationalisme du fondateur de la Ligue des Patriotes comme « une révolte contre la démocratie, une critique négative de la faiblesse, de l'incohérence et du caractère impersonnel du régime »¹. Les défauts prêtés à la III^{ème} République font deviner les qualités nécessaires à la refonte politique : **face à l'impersonnalité et la faiblesse, le nouveau doit être fort, et incarné par un homme providentiel**. Aussi, Déroulède préconise un nouveau système politique dans lequel le président de la République élu au suffrage universel serait le représentant de l'exécutif. De telles vues sur ce que devrait être une refonte démocratique vont amener tout naturellement Déroulède à soutenir l'aventure politique du général Boulanger.

B. Le mouvement boulangiste

Les soubresauts électoraux provoqués par le phénomène boulangiste, dont les succès furent aussi spectaculaires qu'éphémères, doivent ici être abordés car leur aspect évoque la naissance d'un populisme français dont les formes n'ont finalement qu'assez peu changé.

Il faut avant tout noter que le général Boulanger possède les qualités caractéristiques d'un meneur. La force du mouvement boulangiste est alors d'échapper à l'étiquetage idéologique : Boulanger est « le produit synthétique de valeurs confuses »². La popularité du général Boulanger est à notre avis davantage significative que les succès électoraux qu'il récolte. En fait, son mouvement est à l'origine d'un certain renouvellement de la politique française qui va bien au-delà du boulangisme en lui-même.

Dans un régime alors miné par les crises et gagné par l'impopularité croissante de ses cadres, notamment Jules Ferry, la gouaille de Boulanger donne à la politique une lisibilité outrancière qui explique partiellement la fascination que l'ancien soldat exerce alors sur le

¹ *Ibid.*, p.101

² PROCHASSON Christophe, « Les années 1880 : au temps du boulangisme », in WINOCK Michel (sous la dir.), 1994, *Op. Cit.*, p.74

public, une fascination qui va même gagner ses adversaires. En effet, Ferry décrit le général comme un « orateur séduisant »¹ et Clemenceau compare l'émergence du boulangisme à une « manifestation religieuse »². Christophe Prochasson parle du phénomène généré par le Général Boulanger comme d'une fièvre, reprenant en cela une analogie médicale qu'André Siegfried fut un des premiers à pratiquer, notamment dans son *Tableau politique de la France de l'ouest sous la IIIème République*.

Cette fièvre a pour origines plusieurs éléments³ : les traits bien gaulois de Boulanger, sa bonne connaissance de la politique moderne acquise lors d'un voyage aux Etats-Unis en 1881, son entregent journalistique et son passé de soldat dans les colonies tunisiennes. En bref, un ethos au service d'une praxis, des arguments politiques qui ne vont pas sans rappeler les qualités prêtées (et parfois auto-attribuées) à Jean-Marie Le Pen. Un autre point commun entre le fondateur du Front National et le général Boulanger est leur pragmatisme : ils sont davantage calculateurs qu'idéologues, et c'est aussi pour cela qu'ils drainent dans leur sillage des troupes aussi composites idéologiquement : « Boulanger ne méprisait aucune alliance. Son parti fut une auberge espagnole où tous les exclus du système républicain espérèrent de quoi servir leur salut politique »⁴. Le général Boulanger aime également se mettre en scène à l'occasion de célébrations spectaculaires, dont les formes bariolées servent sa verve et son panache :

« La célébration du 14 juillet 1886 se déroule comme un triomphe antique, Boulanger caracolant sur son cheval noir Tunis, précédé de ses spahis et escorté par plus de quatre cents officiers, le buste droit, la tête haute, la barbe frémissante, coiffé d'un bicorné à plumes blanches, sanglé dans un dolman turquise à baudrier noir et couvert de décorations. »⁵

A ses débuts, le boulangisme, comme la Ligue des Patriotes, est parlementaire. Le général Boulanger est nommé ministre de la guerre par Clemenceau en janvier 1886. Mais lorsqu'un an et demi plus tard, le gouvernement dont il fait partie tombe, le général Boulanger amorce une carrière de tribun antiparlementaire, bien aidé par un contexte de crise politique,

¹ Cité par PROCHASSON Christophe, « Les années 1880 : au temps du boulangisme », in WINOCK Michel (sous la dir.), 1994, *Op. Cit.*, p.75

² Cité par GARRIGUES Jean, 2012, *Les hommes providentiels*, Editions du Seuil, Paris, p.65

³ PROCHASSON Christophe, « Les années 1880 : au temps du boulangisme », in WINOCK Michel (sous la dir.), 1994, *Op. Cit.*, p.75

⁴ *Ibid.*, p.76

⁵ GARRIGUES Jean, 2012, *Op. Cit.*, p.58

qui voit le président de la République Jules Grévy contraint à la démission à la suite du scandale des décorations orchestré par son gendre Daniel Wilson. Ce dernier usait de son influence pour négocier la participation d'hommes d'affaires à son entreprise en échange de décorations. Ces basses œuvres, à l'origine de la création d'une loi réprimant le trafic d'influence, peuvent paraître anodines, pourtant elles sont caractéristiques d'un affaiblissement moral de la politique face auquel le général Boulanger proposera l'intransigeance d'un slogan apte à mobiliser les passions révolutionnaires : « Dissolution, Révision, Constituante ».

Quels furent les résultats électoraux concrets obtenus par le général Boulanger et ses troupes ? L'homme est tout d'abord élu député lors d'élections partielles en province en 1888 ; il démissionne et se consacre aux élections législatives l'année suivante, en se présentant à Paris. Le succès est total puisque environ trois cinquièmes des électeurs de la capitale lui accordent leurs suffrages.

A la tête d'un mouvement populaire qui le pousse à réaliser un coup d'Etat, le général Boulanger constitue alors un danger politique trop important pour le régime en place. C'est ainsi que la chute du boulangisme est « la conséquence d'une série de coups bas, de procès truqués et de changements de règles du jeu politique »¹. Concrètement, le mouvement de Boulanger souffrira de la dissolution de la Ligue des Patriotes, ainsi que de nombreuses menaces policières qui aboutiront finalement à la fuite du général en Belgique. Que serait-il advenu du boulangisme s'il avait fini par conquérir une quelconque forme de pouvoir ? Est-ce la composante socialiste et plébéienne du mouvement ou celle plus conservatrice qui aurait influé sur les réformes politiques mises en œuvre ?

Comme il a été dit, il apparaît difficile de répondre à cette question en se basant sur les idées de Boulanger, puisqu'il ne les mettait pas en avant, sûrement pour agglomérer le plus possible de composantes politiques... Toujours est-il que l'extraordinaire phénomène électoral qu'a constitué pendant à peine deux ans le mouvement du général Boulanger possède une place structurante dans la longue histoire de l'extrême droite française.

¹ STERNHELL Zeev, 1997, *Op. Cit.*, p.50

Le boulangisme a constitué l'alliance improbable entre un socialisme français encore peu perméable au marxisme, des militants comme Déroulède focalisés sur le retour à l'ordre intérieur et un antisémitisme réveillé par la parution récente du best-seller de Drumont, *La France Juive*, le tout étant aggloméré par une commune défiance face à un régime en crise. Ces quelques éléments pris ensemble forment un schème bien défini que l'histoire politique française colorera, selon les époques, de teintes différentes, sans que la forme générale s'en trouve bouleversée. C'est ainsi que le soubresaut boulangiste peut constituer, dans notre schème méthodologique, la ou au moins une des *confluences* de l'idéologie du nationalisme d'extrême droite. La manière dont le général Boulanger conquiert une image politique et sociale et la façon dont il obtient la reconnaissance de Clemenceau et de Ferry témoignent en ce sens.

Pour autant, les agitations provoquées par le mouvement boulangiste ne sont rien comparées à l'Affaire Dreyfus, qui organise la vie intellectuelle de la fin du XIX^{ème} siècle entre deux camps antagonistes – dreyfusards et antidreyfusards – et qui finit d'installer un antisémitisme de plus en plus prégnant dans l'idéologie de l'extrême droite française.

C. L'Affaire Dreyfus

L'Affaire Dreyfus va être l'événement qui achève la migration politique du nationalisme vers la droite extrême. Nous ne reviendrons pas ici sur les éléments factuels de la condamnation puis de la réhabilitation du capitaine Dreyfus, en préférant nous concentrer sur les affrontements intellectuels et politiques auxquels l'Affaire donnera lieu. Ces batailles d'une violence verbale rare ont structuré la vie politique française et notamment la géographie des idées politiques tout autant que la Révolution Française. Ainsi, à l'issue de l'Affaire, les socialistes français, auparavant étrangers à l'antagonisme gauche-droite, se positionneront à gauche et le nationalisme sera figé à la droite de la droite.

Nous développerons avant tout l'argumentation d'Emile Zola et de son « J'accuse... ! », tiré du journal *L'Aurore*, en montrant qu'elle est idéal-typique d'une certaine prise de conscience intellectuelle de l'époque, qui nous semble être l'ancêtre la plus brillante des réactions passionnées que nous avons analysées dans notre première partie. Par la suite, il conviendra de montrer comment cette prise de conscience s'est institutionnalisée grâce à la Ligue pour la défense des droits de l'homme et du citoyen. L'étude de l'antisémitisme triomphant de la fin du XIX^{ème} siècle achèvera cette illustration de la violence de cette

bataille des idées, violence qui débordera plus d'une fois des gros titres des quotidiens de l'époque.

1. « J'accuse... ! » d'Emile Zola ou l'institution de l'Intellectuel

Dans l'introduction de « J'accuse... ! », publié dans *L'Aurore* du 13 janvier 1898, Zola commence par se réclamer de la vérité. Il juge que l'Affaire est une « souillure, une tache de boue ». La suite de son article rappelle les faits concrets de l'Affaire mêlés aux jugements que prononce Zola vis-à-vis de l'Etat-major et de l'atmosphère antisémite de l'époque.

Première partie : Le lieutenant-colonel Paty de Clam est désigné comme le premier responsable de l'Affaire (il s'agit de celui qui a dicté des aveux à Dreyfus), il est décrit comme un meneur vis-à-vis des autres officiers, Zola lui prête des pouvoirs diaboliques : il « les hypnotise, car il s'occupe aussi de spiritisme, d'occultisme, il converse avec les esprits ». L'Affaire est pour Zola un « épouvantable déni de justice dont la France est malade ». Ceux qui suivent la folie de Paty de Clam sont vilipendés pour leur inintelligence et leur sottise. Malheureusement, face à cette machination, « la nation s'incline ».

Deuxième partie : Zola évoque les nouveaux éléments de l'enquête qui condamnent le commandant Esterhazy, en mettant en exergue ceux de l'état-major qui savent depuis longtemps l'innocence de Dreyfus, mais demeurent inféodés à la discipline militaire : « Le crime était commis, l'état-major ne pouvait plus avouer son crime ». Malgré cela, il parle de la vérité qui « marche, invincible », ce qui n'empêche pas Paty de Clam de « défendre son œuvre ». Zola parle alors de l'affrontement « entre le lieutenant-colonel Picquart et le lieutenant-colonel Paty de Clam, l'un le visage découvert, l'autre masqué ».

Troisième partie : Zola commence par une question : « Comment a-t-on pu espérer qu'un conseil de guerre déferait ce qu'un conseil de guerre avait fait ? ». Il y répond en notant que l'idée de discipline est supérieure à celle de justice chez le soldat, ce qui poussera le conseil de guerre à livrer une sentence « criminelle », quand la première fut simplement « inintelligente ». Zola se défend de condamner l'Armée dans son principe ; il respecte et aime celle qui défend « la terre française ». Il appelle ensuite un ministère « vraiment fort et d'un patriotisme sage », tout en vilipendant une nouvelle fois l'état-major : « quel nid de basses intrigues, de commérages et de dilapidations, est devenu cet asile sacré, où se décide le sort de la patrie ! ». Face à cette situation qu'il juge dégradante pour la France, Zola propose ses valeurs : la France généreuse face à l'erreur et au complot, la France libérale des droits de

l'homme face à l'antisémitisme et aux passions de réaction, la science humaine face au sabre... Zola en appelle au président de la République et évoque la force immanente à la vérité : « quand on enferme la vérité sous terre, elle s'y amasse, elle y prend une force telle d'explosion, que, le jour où elle éclate, elle fait tout sauter avec elle ».

En conclusion, l'auteur lance son anaphore avec la répétition du terme « j'accuse », qui symbolise le contre-pied qu'il entend réaliser face à l'injustice militaire, se faisant le procureur d'une vérité sacrée. Il précise bien qu'il n'accuse pas par haine et que ses cibles ne sont « que des entités, des esprits de malfaisance sociale ». Enfin, il réaffirme sa passion pour « la lumière », qui sert ici de parabole à la vérité. Le « J'accuse... ! » d'Emile Zola est ainsi caractéristique de la prise de position de l'intellectuel dans le sens où il s'appuie sur une argumentation opposant des catégories antithétiques, où les valeurs universalistes (justice, vérité) sont mobilisées à l'aide du registre sémantique de l'énergie, de la lumière et de l'action, quand les particularismes nationalistes sont vilipendés grâce à l'utilisation d'un vocabulaire propre à l'intrigue, au complot et aux dissimulations.

Dès le lendemain est publié un « Manifeste des intellectuels »¹ demandant la révision du procès du capitaine Dreyfus, et signé bien sûr par Zola, mais aussi par Anatole France, Marcel Proust, Gabriel Monod ou encore Emile Durkheim. La prise de position de l'auteur des *Rougon-Macquart*, suivie de ce soutien collectif, vont instituer la figure de l'intellectuel ou tout du moins lui donner une nouvelle acception : « un homme du culturel, créateur ou médiateur, mis en situation d'homme du politique, producteur ou consommateur d'idéologie »². Ces différentes démarches vont se concrétiser à travers la création de la Ligue française pour la défense des droits de l'homme et du citoyen.

Bien que le terme d'intellectuel ait depuis un siècle gagné un certain prestige, il va sans dire que la démarche de Zola recueillait à l'époque de nombreuses critiques de la part des antidreyfusards. Ces critiques reprennent à bien des égards les reproches faits par les penseurs contre-révolutionnaires aux principes abstraits de la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen, à la différence près que la raison d'Etat, et à travers elle le nationalisme, forment désormais le parangon face auquel les principes abstraits de justice et de vérité doivent

¹ C'est à cette occasion que l'adjectif est pour la première fois utilisé comme substantif

² ORY Pascal et SIRINELLI Jean-François, 2002, *Les intellectuels en France. De l'affaire Dreyfus à nos jours*, Armand Collin, Paris, p.10

s'incliner. Ainsi, l'Armée est défendue malgré l'amoncellement de preuves qui innocentent Dreyfus, et cela car elle incarne matériellement et concrètement la puissance nationale. On retrouve chez les antidreyfusards le même type de raison utilitaire qui faisait défendre la religion aux penseurs contre-révolutionnaires : il ne s'agit pas de juger sur la vérité des faits mais sur l'efficacité et la permanence d'un système symbolique de coercition.

2. Un antisémitisme prégnant et structurant

L'argument précédent s'ajoute à l'antisémitisme fervent qui sévit en France à la fin du XIX^{ème} siècle, et qui projette dans l'affaire Dreyfus tous les fantasmes qui s'étalent à l'écrit dans les plus de mille pages que constituent les deux tomes de *La France Juive* d'Edouard Drumont. Cet auteur parvient à unifier, selon Michel Winock, « les trois sources principales des passions antijuives : 1. L'antijudaïsme chrétien ; 2. L'anticapitalisme populaire ; 3. Le racisme moderne »¹. Drumont décrit l'histoire de ce qui s'apparente selon lui à un accaparement progressif des différents corps de la nation française par les Juifs. Déjà, en 1789, « les Juifs avaient monopolisé toute la fortune publique, tout envahi, à part l'armée »². Aussi, la trahison supposée du capitaine Dreyfus sonne pour l'antisémitisme de la fin du XIX^{ème} siècle, largement façonné par les 43 rééditions³ de l'ouvrage de Drumont, comme une démonstration de la véracité de nombreux fantasmes, synthétisés par la fameuse formule : « Tout vient du Juif, tout revient au Juif »⁴. Ainsi, un haut gradé juif qui trahit la France, c'est bien la preuve d'une part que la « juiverie » a achevé son œuvre de phagocytage de la nation française en accaparant la dernière institution encore vierge de son influence, d'autre part qu'elle est alliée avec l'ennemi allemand.

Parmi les autres intellectuels ayant été la cible des antidreyfusards et plus largement des nationalistes du début du XX^{ème} siècle, il en est un autre que l'on doit citer, tant les attaques se concentrant sur sa personne témoignent là encore d'une mise en accusation caractéristique de l'air de ce temps. Si l'Armée est mise en péril, selon les idéologues nationalistes, par la reconnaissance de l'innocence d'un colonel juif, d'autres systèmes collectifs courent à leur perte, souffrant de l'influence qu'exerce sur eux un intellectuel juif, bien qu'agnostique, à

¹ WINOCK Michel, 2004, *Op. Cit.*, p.119

² DRUMONT Edouard, 1886, *La France Juive. Essai d'histoire contemporaine. Tome premier*, C. MARPON & E. FLAMMARION, Paris, p.16

³ Un tel succès pour un auteur qui soupçonnait les Juifs de tout contrôler ne manquera pas d'éveiller les soupçons de certains de ses lecteurs, qui l'accusèrent... d'être Juif.

⁴ DRUMONT Edouard, 1886, *Op. Cit.*, p.3

savoir le sociologue Emile Durkheim. L'hostilité qu'affronte le natif d'Epinal semble proportionnelle à son investissement personnel pour une science qu'il a contribué à faire éclore sur le plan institutionnel et universitaire. A partir du milieu des années 1890, Emile Durkheim s'efforce de donner à la sociologie un caractère national, en arguant qu'une telle science ne peut que se développer dans un pays qui voit le traditionalisme s'affaiblir et le rationalisme se développer¹. Ces efforts, qu'on peut lire comme une tentative de faire persister dans le temps le nationalisme ouvert des hussards de la IIIème République, conjugués à la prise de position d'Emile Durkheim en faveur d'Alfred Dreyfus, donne au sociologue vosgien « la figure presque idéal-typique de l'intellectuel républicain universaliste »². C'est bien sur deux fronts qu'Emile Durkheim doit se défendre, puisqu'il est attaqué aussi bien à cause de son ascendance juive que critiqué pour avoir développé les formes d'un scientisme mettant à mal l'esprit français. Les nationalistes ne supportent pas qu'on puisse les concurrencer dans l'élaboration d'un mythe national qui serait fondé sur la Raison et c'est ainsi qu'« à la fin du XIXème siècle et plus tard encore, ceux qui sont hostiles à l'idéologie rationaliste de la troisième République vont choisir Durkheim comme cible favorite de leurs attaques »³. Jean-Martial Dom Besse, un auteur appartenant à l'Action française, fait d'Emile Durkheim une de ses cibles favorites dans son livre consacré aux religions laïques. Le sociologue est décrit comme « l'agent, dans notre enseignement officiel, de l'oligarchie qui dicte ses volontés à la démocratie française »⁴... Une constatation d'autant plus inacceptable, pour Dom Besse, que « Durkheim ne doit sa fortune extraordinaire [qu']à Dreyfus »⁵. Pour conclure une critique qui embrasse tout autant les théories du sociologue sur la religion que son influence sur l'enseignement officiel, Dom Besse écrit que Durkheim « a déployé la souplesse inusable et la ténacité âpre du juif qui veut occuper un monopole. Il est l'homme de sa race. Ceux de sa race l'ont aidé et ils le soutiennent. Il travaille pour elle, en cherchant à lui assimiler la France »⁶. En plus d'être renvoyé à sa judéité, Emile Durkheim est également accusé, malgré ses efforts pour fonder sa sociologie dans un certain esprit intellectuel français, de pratiquer

¹ Voir DURKHEIM Emile, 1900, « La sociologie en France au XIXème siècle », DURKHEIM Emile, 1970, *La science sociale et l'action*, Presses Universitaires de France, Paris, pp 111-136.

² MOSBAH-NATANSON Sébastien, « Internationalisme et tradition nationale : le cas de la constitution de la sociologie française autour de 1900 », *Revue d'histoire des sciences humaines*, 2008/1 n°18, pp. 35-62, p.57

³ BIRNBAUM Pierre, « Accepter la pluralité : haines et préjugés », SIRINELLI Jean-François (sous la dir.), 2006, *Histoire des droites. 3. Sensibilités*, Editions Gallimard, Paris, p.461

⁴ DOM BESSE Jean-Martial, 1913, *Les religions laïques. Un romantisme religieux*, Nouvelle librairie nationale, Paris, p.232

⁵ *Ibid.*, p.239

⁶ *Ibid.*, p.240

une science d' « importation allemande »¹. C'est pourtant lui qui, au milieu de la Première Guerre mondiale, vilipendera violemment la mentalité allemande²... Outre les attaques qu'il subit pour avoir pris une place importante dans le domaine universitaire, « l'hostilité à l'égard de Durkheim est à la mesure de son influence sur les “hussards noirs” de la République que sont les instituteurs laïques et rationalistes qui propagent dans les campagnes une idée de la citoyenneté détachée de tout catholicisme »³.

Emile Durkheim n'est bien sûr pas la seule victime d'un antisémitisme qui est alors « de toutes les salives »⁴, et se décline dans un « fourmillement presque infini de groupes antisémites rivaux »⁵, à vocation nationale ou locale et corporatiste, qui ne s'embarrassent pas de convenance républicaine pour leurs intitulés ; Pierre Birnbaum cite à ce sujet la Ligue antisémitique du commerce poitevin, le Groupe antisémitique nationaliste rennais, la Ligue patriotique antisémite de Nantes, la Ligue antijuive, la Ligue radicale antisémitique, etc. La diffusion de cette idéologie est permise par la presse de province qui profite à cette époque d'une expansion importante et s'appuie sur les nouvelles techniques de coloration pour donner à ses caricatures des tons encore plus inquiétants ou ridicules. L'antisémitisme ambiant se larve alors dès l'enfance puisque la propagande va jusqu'à s'afficher sur les emballages de chocolats, friandises, etc.

L'Affaire Dreyfus permet en ce sens la fusion concrète du nationalisme fermé, émancipé par Déroulède, et toujours fortement structuré par ses desseins de revanche face à l'Allemagne, et de l'antisémitisme qui jusqu'à ce moment n'était pas vraiment cantonné à l'extrême droite de l'échiquier politique. En discutant la thèse d'Ernest Gellner, selon lequel c'est le nationalisme qui crée les nations, à travers la mise en ordre artificielle d'une unité symbolique censée amalgamer la nation et ses structures étatiques⁶, Pierre Birnbaum écrit que « le nationalisme n'est pas produit par l'Etat mais plutôt qu'il se lève à chaque fois contre un

¹ *Ibid.*, p.240

² DURKHEIM Emile, 1915 (1991), « *L'Allemagne au-dessus de tout* ». *La mentalité allemande et la guerre*, Editions Armand Collin, Paris.

³ BIRNBAUM Pierre, « Accepter la pluralité : haines et préjugés », SIRINELLI Jean-François (sous la dir.), *Op. Cit.*, p.464

⁴ WINOCK Michel, 2004, *Op. Cit.*, p.19

⁵ BIRNBAUM Pierre, « Affaire Dreyfus, culture catholique et antisémitisme » in Michel Winock (sous la dir.), 1993, *Op. Cit.*, p.95

⁶ GELLNER Ernest, 1983 (1989), *Nations et nationalisme*, traduit de l'anglais par Bénédicte Pineau, Payot, Paris.

certain type d'Etat au nom d'une identité collective prétendument bafouée et niée »¹. La perspective diachronique ouverte par l'histoire des idées montre bien que ce sont là deux nationalismes distincts, que celui qui est produit par l'Etat peut aboutir, suivant certaines dérivations, à celui qui se lève contre l'Etat, et qu'ils peuvent coexister durablement tout en s'opposant fondamentalement.

3. La Ligue de la Patrie Française ou le nationalisme présentable

Les lettrés nationalistes souhaitent tout de même opposer à la Ligue française pour la défense des droits de l'homme une démarche un peu plus présentable que les vociférations de la kyrielle de ligues antisémites. Ainsi, les derniers jours de l'année 1898, un appel à la création d'une Ligue de la Patrie Française est signé par 22 académiciens et par des noms importants du monde des arts, comme Degas, Renoir ou Jules Verne. Le prestige de la liste des signataires contraint cette ligue à une certaine respectabilité politique. Elle entend s'inscrire dans une tradition républicaine et ne compte pas aboyer avec la meute antisémite. Pour autant, elle adoptera à l'occasion une attitude plus pragmatique en maintenant avec les mouvances moins convenables des contacts opportunistes. Comme le dit alors François Coppée, son président d'honneur : « Déroulède fera marcher les faubourgs, nous, nous ferons marcher les gens en redingote et en haut-de-forme... »². On assiste donc à une forme de division du travail idéologique entre la plébéienne et renaissante Ligue des Patriotes et la bourgeoise Ligue de la Patrie Française.

Le caractère plus bourgeois et conservateur du nationalisme de cette ligue se remarque dans ses résultats électoraux : comme le général Boulanger, elle obtient à Paris des résultats électoraux notables, mais ceux-ci se dessinent dans les circonscriptions les plus conservatrices. On peut dire que Sternhell a raison quand il écrit que « la Ligue de la Patrie Française incarne toutes les faiblesses et les contradictions du nationalisme »³. On le voit notamment dans la manière dont la ligue se persuade de la culpabilité de Dreyfus : le capitaine est coupable car il a été jugé comme tel par un tribunal compétent, et pas au nom de l'intérêt supérieur de la raison d'Etat. Il ne s'agit pas de défendre, comme le fait le nationalisme radical, « la justice française ou la vérité française (...), mais la Justice et la

¹ BIRNBAUM Pierre, 1993 (2006), « *La France aux Français* ». *Histoire des haines nationalistes*, Editions du Seuil, Paris, p.302

² Cité par STERHELL Zeev, 1997, *Op. Cit.*, p.161

³ STERHELL Zeev, 1997, *Op. Cit.*, p.162

Vérité tout court »¹. De ce point de vue, même si la Ligue se positionne d'un point de vue pragmatique sur les mêmes opinions que Barrès, par exemple, elle accepte dans un même temps la phraséologie des intellectuels dreyfusards en se référant à ce que le nationalisme radical considère comme des abstractions. En cela, elle constitue bien un nationalisme bourgeois qui ne combat pas les principes du libéralisme, qu'il soit économique ou politique. Ces conceptions s'exposent notamment lors des campagnes électorales menées par la Ligue, qui concentre alors ses attaques sur l'idéologie collectiviste.

4. L'établissement de deux nationalismes

En cette fin de XIX^{ème} siècle, **les principaux schèmes politiques du nationalisme sont établis** : l'un est plébéien, s'appuie sur les « faubourgs » et profite de la dynamique identitaire engendré par un antisémitisme fervent, quand l'autre glisse tendanciellement vers la droite traditionnelle. Cette attitude politique plus mesurée n'est pourtant pas étrangère à certaines évolutions notables qui structureront le futur des mouvances nationalistes : ainsi la Patrie Française réhabilite le colonialisme à droite, puisque celui-ci n'est plus seulement vu comme l'expression d'un universalisme abstrait, mais aussi et surtout comme un moyen pour la grandeur française de s'exprimer.

Conséquence logique des différences entre les deux nationalismes, les rapports avec les ligues davantage populaires vont se dégrader après 1900, celles-ci ne goûtant qu'assez peu la tendance qu'avait la Patrie française de s'approprier tous les mérites des sacres électoraux. Dès lors, la Patrie française va peu à peu être absorbée par la droite traditionnelle. On peut y voir un schéma classique amené à se répéter du moment que l'atmosphère de crise se dissipe... La posture consensuelle du nationalisme acceptant l'héritage révolutionnaire apparaît alors sans issue.

Mais au-delà de la fièvre politique et de la récupération circonstanciée des crises de la III^{ème} République, le nationalisme français doit aussi s'élaborer dans les textes, et se parer d'une doctrine apte à lui fournir les armes intellectuelles nécessaires pour combattre le socialisme – qui est l'autre idéologie rompant avec l'individualisme des lumières – sans toutefois céder à l'épistémologie révolutionnaire. A ce titre, la rencontre entre certaines des ligues antisémites évoquées plus haut et les premiers groupes d'Action française se fait avec

¹ *Ibid.*, p.162

des profits partagés. Les premières font profiter de leur capacité de mobilisation quand les seconds fournissent la conceptualisation d'un nationalisme qu'on appellera, à la suite des théories de Charles Maurras, intégral. Comme le constate Zeev Sternhell, « une fois de plus, un mécanisme fondamental de la vie politique française se met en marche : le processus perpétuel de glissement vers le centre est toujours compensé par la montée symétrique, à droite, d'une force nouvelle, plus jeune et plus agressive, maniant une idéologie plus radicale, qui, à son tour, repart à l'assaut du libéralisme et de la démocratie »¹.

¹ STERHELL Zeev, 1997, *Op. Cit.*, p.178

III. Au nom du fleuve : entre Maurras et Barrès...

On relie volontiers l'Action française au nom de Charles Maurras, et à raison, car il en fut le théoricien le plus important. Pourtant, il n'est pas à proprement parler à l'initiative de ce mouvement. C'est Maurice Pujo et Henri Vaugeois qui fondent en avril 1898 le Comité d'Action Française, et un an plus tard la *Revue de l'Action française*. Considérant que la Ligue de la patrie française est en train de s'enliser dans un certain académisme, les deux trentenaires veulent créer un mouvement plus jeune et dynamique. Cette aventure encore balbutiante va croiser le chemin de Charles Maurras. Jusqu'en 1895, le jeune Maurras est un simple journaliste ; il est certes sensible aux idées royalistes mais il est davantage un esthète rompu à la fréquentation des cercles intellectuels parisiens qu'un idéologue ou un homme politique. Comme beaucoup d'autres, c'est l'Affaire Dreyfus qui va faire évoluer concrètement sa pensée et l'inciter à vouer sa vie entière à l'activité de journaliste politique. Son influence intellectuelle va être alors décisive et dépasser le simple cadre de l'Action française. Il faut donc présenter les grandes lignes de l'idéologie maurrassienne dont l'élaboration systématique tranche avec le nationalisme de son temps, qui manquait alors de références positives.

A. Qu'est-ce le maurrassisme ?

Pascal Ory évoque bien la pensée de Charles Maurras lorsqu'il écrit qu'elle « réalise la synthèse de la passion nationaliste et du raisonnement scientifique »¹. Car la passion nationaliste, on la retrouve en lisant Maurras, comme on retrouve aussi la pensée contre-révolutionnaire de Maistre et Bonald, dans le sens où le poète nationaliste prône une société traditionnelle. Mais la nuance – de taille – est que ces visées politiques sont élaborées sur un fonds scientifique, voire positiviste.

1. Maurras, lecteur de Comte

S'il écrit que « le positivisme lui-même (...) n'a jamais pu (le) rallier à son dogme central »², évoquant en cela la loi des trois états, Maurras n'en est pas moins un admirateur d'Auguste Comte, pour lequel il a une certaine forme de reconnaissance : « Comte est là, pour Maurras, qui pose la question de l'ordre, qui rend l'ordre possible quand tout portait à croire

¹ ORY Pascal, « La nouvelle droite de la fin du siècle » in Pascal Ory, *Nouvelle histoire des idées politiques*, p.462

² Charles Maurras, 1913, *L'Action française et la religion catholique*, cité par HUGUENIN François, 1998 (2011), *L'Action française. Une histoire intellectuelle*, Editions Perrin, Paris, p.83

que de la mort de Dieu naîtrait un désordre destructeur de toute fécondité »¹. Cette reconnaissance fait retenir à Charles Maurras les conceptions comtiennes qui lui permettent de s'appuyer avec un peu plus de sûreté sur l'héritage contre-révolutionnaire. En lisant que « les vivants sont toujours, et de plus en plus, gouvernés nécessairement par les morts »², Maurras voit certainement renforcées certaines de ses orientations politiques qui font primer la continuité longue sur le temps court de la communauté des vivants. En parlant de la France, il écrit : « Quarante millions d'hommes vivants, soit, mais un milliard d'hommes morts. La vraie assise, la voilà »³. Tout en lui permettant de sauver une certaine forme de transcendance, Comte fournit également à Maurras des armes méthodologiques, à l'aide desquelles il forge ce qu'il appelle l'« empirisme organisateur », qui est également une forme d'hommage à l'œuvre du critique littéraire Charles-Augustin Sainte-Beuve. Chez ce dernier, Maurras apprécie « ce jugement, ce sentiment, ce don de voir, de classer, de proportionner »⁴. En retenant ces leçons, et en se proposant « d'appliquer à la politique une méthode d'analyse et de dissection que Sainte-Beuve a introduite dans l'histoire de la critique littéraire »⁵, Maurras fait sienne la méthode de l'empirisme organisateur. Une méthode que l'on peut illustrer avec la citation suivante, sélectionnée par François Huguenin :

« L'examen des faits sociaux naturels et l'analyse de l'histoire politique conduisent à un certain nombre de vérités certaines, le passé les établit, la psychologie les explique et le cours ultérieur des événements contemporains les confirme au jour le jour [...]. La déduction est en ce cas la suite naturelle des inductions bien faites et le sens critique éveillé dans la première partie de l'opération n'éteint pas son flambeau pendant les mystères de la seconde puisque l'on vérifie au départ et à l'arrivée ! »⁶

2. Défense de l'Eglise et condamnation des quatre états confédérés

Fort de la base méthodologique que constitue l'empirisme organisateur, Maurras va reprendre toutes les critiques de la contre-révolution en leur donnant une légitimité scientifique. C'est au nom de cet empirisme organisateur qu'il critique les « quatre états

¹ HUGUENIN François, 1998 (2011), *Op. Cit.*, p.82

² COMTE Auguste, 1852 (1966), *Catéchisme positiviste*, Editions P.Arnaud, Paris, p.79

³ MAURRAS Charles, 1937, « septième partie : retour aux choses vivantes », *Mes idées politiques*, édition électronique : http://www.pdfarchive.info/pdf/M/Ma/Maurras_Charles_-_Mes_idees_politiques.pdf

⁴ MAURRAS Charles, 1899 (1912), *Trois idées politiques*, édition électronique : <http://maurras.net/textes/69.html>

⁵ MAURRAS Charles, 1921, « Sainte-Beuve, Renan et Comte », *La démocratie religieuse*, édition électronique : <http://maurras.net/textes/100-3.html#chapitre-5>

⁶ MAURRAS Charles, *La démocratie religieuse*, cité par HUGUENIN François, 1998 (2011), *Op. Cit.*, p.85

confédérés », à savoir les protestants, les Juifs, les francs-maçons et les métèques. Ces entités sont accusées d'avoir une influence néfaste sur le « pays légal », c'est-à-dire les institutions républicaines. A notre connaissance, on ne trouve nulle part dans l'œuvre de Maurras une citation qui illustre aussi bien sa défiance à l'égard de ces quatre états :

« Les années 1789, 1790, 1791 et 1792 ont été marquées en France par une série de "libérations" dont on n'a pas assez suivi les effets : la nation juive a été promue à l'existence civique, les huguenots, proscrits ou émigrants de 1685, ont été rétablis dans tous les droits communs. Les écrivains nationalistes observent que nos juifs ainsi naturalisés n'ont cependant pas cessé de former une communauté très particulière, un État très distinct de l'État français ; leurs alliances constantes, soit entre eux, soit avec leurs congénères du nord et du sud de l'Europe, accentuent encore cette différence de la société juive et du reste de la société en France. Un grief analogue, quoique très différent dans son point de départ, est relevé contre les cinq ou six cent mille huguenots recensés parmi nous. D'un sang français irréprochable à l'origine, on regrette que leur dissidence intellectuelle et morale, les rapports qu'elle leur créait avec les plus redoutables de nos concurrents étrangers, n'aient pas été corrigés et tempérés méthodiquement ; une mentalité assez différente de la mentalité historique française devint le partage du monde protestant. Il en résulte de plus en plus une secrète guerre, non de race, non plus de religion, mais, en quelque sorte, de civilisation, de pensée et de goût ; je dirais hardiment que, de ce côté de la France, la plupart des éléments qui ne sont pas étrangers, ni mêlés d'étrangers, sont très certainement exposés à devenir tels. Une colonie étrangère très remuante et très influente se forma enfin sur la lisière de ces petits mondes trop caractérisés et trop séparés. Joignez une société secrète, venue, disent les uns d'Allemagne et, selon d'autres, d'Angleterre, qui semble avoir servi de lien général, de bureau d'embauchage et de recrutement à ces Français trop récents ou trop pénétrés d'influences hétérogènes : la franc-maçonnerie. »¹

Face à ces influences dont l'œuvre agit progressivement et qui pervertissent le pays légal, dans un concert d'autant plus bruyant que chaque état semble voir sa subversion démultipliée par l'association avec les trois autres, Maurras, bien qu'agnostique, considère l'Eglise comme une bouée de sauvetage. Il argue qu'elle est un des piliers de la civilisation française, et donc du « pays réel ». Ses critiques à propos de la religion protestante sont ainsi fondamentales puisque celle-ci est la première déviation par rapport à la tradition :

¹ MAURRAS Charles, 1905 (1926), *De la liberté suisse à l'unité française*, édition électronique : <http://maurras.net/textes/155.html>

« l'âme, assurée de communiquer avec Dieu sans intermédiaire, s'y arroe tous les droits divins. La foi à Dieu peut subsister par une sorte d'habitude et de secret besoin : elles échafaudent une théologie de leur propre personne. »¹

L'effacement de l'Eglise devant le libre examen représente ainsi une forme de péché politique originel qui mène à l'individualisme en entamant le geste d'une mise en défaut de la tradition. Nous avons là un écho fidèle aux analyses de Maistre sur le protestantisme, et plus généralement au legs idéologique contre-révolutionnaire. Tout en réactualisant ce legs, Maurras lui ajoute des composantes décisives. A la suite de l'Affaire Dreyfus, qui fut pour lui une « vérification expérimentale »² – car illustrant la fragilité, voire la faiblesse des institutions républicaines, pouvant être mises à mal par le sort d'un seul homme, juif de surcroît – Maurras va vouloir donner à l'émotion antisémite des bases qu'on peut décrire comme « fonctionnelles » ou « organisatrices ».

3. Sur l'antisémitisme de Maurras

Qu'en est-il de la conviction profonde de Charles Maurras ? Partage-t-il par exemple les considérations d'Edouard Drumont et de sa *France Juive* ? A l'évidence non, du moins pas totalement. Bien sûr, Charles Maurras se déclare lui-même « antisémite de cœur »³, mais il le fait à une époque où ce sentiment imprègne toutes les couches de la société et la plupart des idéologies. Il est donc nécessaire d'enquêter plus profondément pour parvenir à saisir les spécificités de l'antisémitisme maurrassien. Rejetant d'emblée tout racialisme, le Martégal considère que « L'antisémitisme est un mal, si l'on entend par là cet antisémitisme “de peau” qui aboutit au pogrom et refuse de considérer dans le Juif une créature humaine pétrie de bien et de mal, dans laquelle le bien peut dominer »⁴. Pour autant, l'auteur nationaliste a bien du mal à accorder une capacité d'intégration aux Juifs de France, dont il juge les intérêts inconciliables avec ceux des Français. Tout en méprisant de toutes ses forces le racisme de Gobineau, Maurras cédait volontiers à l'essentialisme quand il écrivait, dans une lettre pourtant antérieure à l'Affaire, « qu'il n'y a pas un seul individu de race juive (même et surtout le Juif antisémite, le plus dangereux) qui soit dépourvu d'esprit de solidarité pour sa

¹ Cité par WINOCK Michel, « l'Action française » in Michel Winock (sous la dir.), 1993, *Op. Cit.*, p.128

² *Ibid.*, p.132

³ MAURRAS Charles, 1930, *Comment je suis devenu royaliste*, édition électronique, URL : www.pdfarchive.info/pdf/M/Ma/Maurras_Charles_-_Comment_je_suis_devenu_royaliste.pdf

⁴ Charles Maurras, *L'Action française*, 18 février 1937, cité par HUGUENIN François, 1998 (2011), *Op. Cit.*, p.40

nation juive »¹. Mais l'on ne comprendrait pas réellement quelle est la portée de l'antisémitisme de Charles Maurras si l'on méconnaissait son lien évident, revendiqué avec éclat, avec l'empirisme organisateur. Le Martégal écrit en effet à propos de l'antisémitisme qu'il s'agit « de la première idée organique et positive, la première idée contre-révolutionnaire et naturaliste »². En lisant la citation suivante, on se rend facilement compte que l'antisémitisme est pour Charles Maurras un instrument orientant les passions nationalistes vers un même but, agrégeant la diversité des formes du patriotisme et leur permettant dès lors la possibilité d'une action politique commune :

« Tout paraît impossible, ou affreusement difficile, sans cette providence de l'antisémitisme. Par elle, tout s'arrange, s'aplanit et se simplifie. Si l'on n'était pas antisémite par volonté patriotique, on le deviendrait par simple sentiment de l'opportunité. »³

On saisit à la lecture de ces lignes combien Charles Maurras entend donner à la fièvre antisémite de son temps une forme fonctionnelle, en faisant de la nécessité politique la mesure de toute idéologie. Car l'antisémitisme possède, selon Michel Winock, « une autre vertu, politique cette fois, qui est de fédérer toutes les forces du sursaut national contre la société révolutionnaire que les Juifs incarnent »⁴. En ce sens, il constitue un outil permettant de dépasser la lecture de la société en termes de classes sociales, qui était déjà insupportable à Déroulède.

Mais au-delà de ces ennemis, de ces quatre états confédérés, qu'en est-il du contenu positif de la doctrine maurassienne ? Qu'est-ce qu'être français, par exemple, pour Maurras ?

4. Les principes du nationalisme intégral

Dans un contexte marqué par une adversité latente avec l'Allemagne, Maurras définit l'esprit français en l'opposant au germanisme :

« Le propre de l'esprit classique français est de s'enrichir par adaptation, par intussusception de toutes les grandes découvertes de l'humanité. (...). Le Germanisme se renferme au contraire dans

¹ Lettre de Maurras à René de Saint-Pons, 1894, citée par GIOCANTI Stéphane, 2006, *Maurras. Le chaos et l'ordre*, Flammarion, Paris, p.160

² MAURRAS Charles, *La Gazette de France*, 11 février 1901, citée par HUGUENIN François, 1998 (2011), *Op. Cit.*, p.42

³ Cité par WINOCK Michel, « l'Action française » in Michel Winock (sous la dir.), 1993, *Op. Cit.*, p.129

⁴ *Ibid.*, p.129

l'étroite prison d'un esprit national qui n'a d'humain que ses prétentions, car il est, en fait, très strictement circonscrit dans l'espace et dans le temps. »¹

Être français c'est donc, d'une certaine manière, adhérer aux valeurs du classicisme, celles d'un ordre naturel bien compris qui organise une façon de parler, de penser et aussi de gouverner. Tout un univers mental mis à mal par la Réforme, les Lumières, et leurs engendremens respectifs : les libéralismes économique et politique. La nation a un caractère organique et, comme on l'a vu, doit être structurée par la tradition catholique.

Pour défendre l'esprit et le caractère français, il est nécessaire de se soucier de la nation, « le plus vaste des cercles communautaires qui soient, au temporel, solide et complet »², qui se situe « au sommet de la hiérarchie des idées politiques »³. Le nationalisme est dès lors un impératif pour Charles Maurras. En le différenciant du patriotisme, qui est un sentiment de pitié à l'égard du sol national, et dont la vertu incite à défendre le territoire contre l'étranger, il le définit de la manière suivante :

« Le nationalisme est la sauvegarde due à tous ces trésors qui peuvent être menacés sans qu'une armée étrangère ait passé la frontière, sans que le territoire soit physiquement envahi. Il défend la nation contre l'étranger de l'intérieur. »⁴

L'aboutissement logique de ces différents constats réside pour Maurras dans un retour à la monarchie. Cette position n'est nullement motivée par une nostalgie pour l'Ancien Régime, mais au contraire, comme on l'a vu, par toute une élaboration positiviste. En 1900, dans son *Enquête sur la monarchie*, Maurras entend effectivement montrer que la France ne peut être sauvée que si elle rompt avec la République : « la République est le mal, oui le mal est inévitable en République. Et ce que nous disons de la Monarchie, c'est qu'elle est la possibilité du bien »⁵. Un positionnement qui ne s'embarrasse guère d'ambiguïté et dont le style, proche de la tautologie, donne à la pensée de Maurras une apparence de solidité. On comprend dès lors comment l'homme a pu conquérir une si grande place dans la doctrine de l'Action française, là où le nationalisme de son ami Barrès apparaissait moins structuré,

¹ MAURRAS Charles, 1937, *Mes idées politiques*, édition électronique, URL : <http://www.nation-francaise.com/wp-content/uploads/2011/10/Maurras-Charles-Mes-id%C3%A9es-politiques.pdf>

² *Ibid.*

³ *Ibid.*

⁴ *Ibid.*

⁵ Cité par WINOCK Michel, « l'Action française » in Michel Winock (sous la dir.), 1993, *Op. Cit.*, p.135

d'avantage pulsé par le ressentiment et le nihilisme que par le souci de conformité aux lois naturelles. Si une formule synthétise les arguments de Charles Maurras en faveur d'un régime monarchique, c'est bien la suivante :

« La monarchie héréditaire nationalise le pouvoir, parce qu'elle l'arrache : aux compétitions des Partis, aux manœuvres de l'Or, aux prises de l'Étranger. »¹

Pleinement revendiquée, l'identification de la Nation au Roi, qui caractérise le nationalisme intégral, est ici au principe des théories de Charles Maurras. Socle fondamental de ses réflexions, la monarchie, dont la nécessité se démontre « comme un théorème »², en est également la résultante pratique inconditionnelle. C'est ainsi que Charles Maurras a donné le *nom du fleuve* au nationalisme d'extrême droite ; ce mouvement, qui jusqu'alors n'était qu'un flot de passions et d'agitations réactives, trouve en la personne de Charles Maurras une sorte de père doctrinal et en ses écrits une véritable idéologie politique, certes complexe mais dont certaines idées-forces, comme le qualificatif de *nationalisme intégral*, ont la puissance de slogans politiques.

Forte de cette doctrine, l'Action française va se doter de diverses institutions : en 1905 sont lancées la Fédération des étudiants et l'Institut (sorte d'université nationaliste) ; trois ans plus tard la *Revue de l'Action française* prend le simple nom d'*Action française* et devient un quotidien. De l'autre côté du Rhin, la *Weltpolitik* de Guillaume II est à l'origine d'un renouveau nationaliste de la part des jeunes générations, qui va bien sûr profiter à l'Action française. Ses différentes manifestations, ses défilés pour la fête Jeanne d'Arc connaissent alors un succès croissant. La Première Guerre mondiale amènera l'Action française à nuancer, voire oublier sa haine de la République pour ne se concentrer, logiquement, que sur un certain effort de guerre intellectuel et la défense de la France. Tout en séduisant de nombreux intellectuels, écrivains et hommes politiques, l'Action française ne parviendra jamais à attirer dans son giron l'autre héraut du nationalisme du début du XX^{ème} siècle, Maurice Barrès. Si nous avons fait le choix d'exposer dans ce travail davantage les théories de Charles Maurras, c'est qu'elles assoient plus sûrement le nationalisme en tant que véritable idéologie politique. Pour autant, Charles Maurras n'est certainement pas le seul à donner au fleuve du

¹ MAURRAS Charles, 1936, *Nos raisons contre la République pour la monarchie*, édition électronique, URL : <http://www.royaliste.org/spip.php?rubrique44>, consulté le 3 avril 2013

² MAURRAS Charles, 1937, *Op. Cit.*

nationalisme d'extrême droite son nom. Certes, il y a le *nationalisme intégral*, rigoureusement défini et revendiqué avec talent par Charles Maurras, mais ce serait pécher par excès de nominalisme que de considérer qu'il épuise l'effort de conceptualisation d'une doctrine qui doit aussi se parer de héros et de récits mobilisateurs. Georges Sorel, dans ses *Réflexions sur la violence*, met en avant l'importance du mythe au niveau de la réception et de la diffusion d'une idéologie politique, en l'occurrence le socialisme :

« la grève générale est bien ce que j'ai dit : le mythe dans lequel le socialisme s'enferme tout entier, c'est-à-dire *une organisation d'images* capables d'évoquer instinctivement tous les sentiments qui correspondent aux diverses manifestations de la guerre engagée par le socialisme contre la société moderne. Les grèves ont engendré dans le prolétariat les sentiments les plus nobles, les plus profonds et les plus moteurs qu'il possède; la grève générale les groupe tous dans un *tableau d'ensemble* et, par leur rapprochement, donne à chacun d'eux son maximum d'intensité; faisant appel à des souvenirs très cuisants de conflits particuliers, elle colore d'une vie intense tous les détails de la composition présentée à la conscience. Nous obtenons ainsi cette *intuition du socialisme* que le langage ne pouvait pas donner d'une manière parfaitement claire - et nous l'obtenons dans un ensemble perçu instantanément. »¹

Si l'unique entrevue entre Georges Sorel et Maurice Barrès, motivée par les desseins syncrétistes des deux hommes, se conclut sur un échec, il est difficile de ne pas penser que le second a pleinement assimilé les leçons du premier, et qu'il va s'en servir pour donner au nationalisme quelques-uns de ses mythes mobilisateurs les plus dynamiques.

B. Maurice Barrès et les mythes du nationalisme

Lorsqu'il prononce son fameux discours à la Ligue de la patrie française, Maurice Barrès souhaite donner à ce mouvement la vocation de « créer l'état d'esprit national sans lequel le meilleur homme d'Etat demeurera impuissant »². Cette vocation est d'autant plus nécessaire, d'après l'écrivain lorrain, que « le peuple français », est « une collectivité de formation politique » (et non une « race ») qui « n'est point arrivée à se définir elle-même »³. Maurice Barrès prend alors à rebours les arguments des intellectuels dreyfusards, qu'il nomme les « dialecticiens » : il refuse que leur conception intellectualiste de la France puisse prévaloir

¹ SOREL Georges, 1908 (2006), *Réflexions sur la violence*, Editions Labor, Lovreval, p.156-157. Nous soulignons.

² BARRÈS Maurice, 1899, *La terre et les morts : sur quelles réalités fonder la conscience française*, Edition de la Ligue de la patrie française, Paris, p.5

³ *Ibid.*, p.7

face à ce qui constitue, en quelque sorte, le pays réel, c'est-à-dire « la France de chair et d'os »¹.

1. La terre et les morts

Pour Maurice Barrès, les réalités desquelles peuvent émerger une véritable conscience nationale, « ce qui (...) manque depuis un siècle »², sont deux entités complémentaires : la terre et les morts. Evoquant le monument aux morts de Metz, dans le cimetière de Chambièrre, l'auteur constate :

« Sous ces pierres, dans cette terre de captivité, sont entassés des cadavres de jeune gens de 21 à 25 ans, de qui la vie n'aura pas eu de sens si on se refuse à le chercher dans la notion de patrie. »³

C'est à partir de cette observation que Maurice Barrès, humilié par la présence allemande sur sa terre natale, déploie son nationalisme. La tradition, défendue par les penseurs contre-révolutionnaires, trouve alors sa matière : « La terre nous donne une discipline, et nous sommes les prolongements des ancêtres. Voilà sur quelle réalité nous devons nous fonder »⁴. Le Lorrain se fait bel et bien le défenseur d'une terre qui « détermine jusqu'aux qualités les plus singulières de l'individu (et) marque donc les caractères propres à un peuple »⁵. La suite du discours du Maurice Barrès paraît alors logique, lorsqu'il dit que « pour permettre à la conscience d'un pays tel que la France de se dégager, il faut raciner les individus dans la terre et les morts »⁶.

Tout au long de son exposé, le Lorrain navigue entre deux conceptions. Tantôt la terre et les morts sont perçus comme une réalité matérielle, à partir de laquelle s'échafaude toute une construction idéologique aboutissant à un nationalisme de combat, tantôt ce sont les nationalistes qui doivent faire preuve de volontarisme en instillant ces images-forces dans les esprits de leurs concitoyens. Tout comme il se sent profondément déterminé par la terre et les morts – il écrira plus tard que « le nationalisme est l'acceptation d'un déterminisme »⁷ –, Maurice Barrès souhaite instiller dans l'esprit de ses contemporains la puissance de ces

¹ *Ibid.*, p.15

² *Ibid.*, p.16

³ BARRES Maurice, *Op. Cit.*, p.18

⁴ *Ibid.*, p.20

⁵ BARRAL Pierre, « La patrie » in SIRINELLI Jean-François (sous la dir.), 2006, *Histoire des droites. 3. Sensibilités*, Editions Gallimard, Paris, pp.101-124, p.113

⁶ *Ibid.*, p.27

⁷ BARRES Maurice, 1902, *Scènes et doctrines du nationalisme*, Editions Felix Juven, Paris, p.10

images afin de donner au nationalisme d'extrême droite un mythe d'origine. Ainsi défendus, les symboles de la terre et des morts achèvent de caractériser un nationalisme pour lequel la patrie représente « le legs exclusif d'une civilisation »¹.

2. Le mythe de Jeanne d'Arc

Maurice Barrès n'est bien sûr pas le premier à saisir l'efficacité symbolique de la figure de Jeanne d'Arc. A l'image du nationalisme républicain, qui s'est progressivement mué en nationalisme réactionnaire, la Pucelle n'a pas tout le temps été l'apanage de la droite ou de l'extrême droite. En 1884, c'est Joseph Fabre, un député radical, qui est le premier à défendre l'idée d'une fête nationale consacrée à Jeanne d'Arc. Sa proposition de loi est alors soutenue par Paul Déroulède mais n'obtient pas la majorité des voix du Parlement, la faute aux députés républicains qui craignent qu'une telle commémoration soit récupérée par l'Eglise. Dix ans plus tard, Joseph Fabre est sénateur et revient à la charge, en obtenant l'appui du président du conseil, Charles Dupuy. La loi est votée par le Sénat mais une nouvelle fois refusée par l'Assemblée Nationale. Ces premiers échecs à instituer une célébration nationale et officielle de Jeanne d'Arc laissent le champ libre aux militants nationalistes, notamment les anti-dreyfusards, qui « associent dans leur enthousiasme la ferveur pour Jeanne d'Arc et la haine des Juifs »². Pourtant, c'est bien Maurice Barrès, alors député nationaliste, qui reprend la proposition de loi de Joseph Fabre. Le contexte politique est marqué par l'Union sacrée, et l'écrivain lorrain vante une Jeanne d'Arc « qui n'appartient à aucun parti »³, symbole de « l'éternel miracle français »⁴ en passe de se reproduire. Face à l'Allemagne, qui projette « d'écraser les faibles et d'asservir le monde »⁵, Maurice Barrès défend la figure « d'une vierge toute faite de vaillance, de bonté, de droiture et de sacrifice »⁶. Les différentes acceptions idéologiques de Jeanne d'Arc sont synthétisées et viennent s'agglomérer à la frontière de la mythologie nationale et de sa jeune sœur nationaliste. A l'aube de la Première Guerre mondiale, Maurice Barrès juxtapose les nombreuses imageries se rapportant à la Pucelle :

¹ BARRAL Pierre, « La patrie » in SIRINELLI Jean-François (sous la dir.), *Op. Cit.*, p.113

² WINOCK Michel, 2004, *Op. Cit.*, p.143

³ BARRES Maurice, 1915, *L'âme française et la guerre. Les saints de la France*, Editions Emile-Paul Frères, Paris, p.306

⁴ *Ibid.*, p.302

⁵ *Ibid.*, p.305

⁶ *Ibid.*, p.305

« Il n'y a pas un Français, quelle que soit son opinion religieuse, politique ou philosophique, dont Jeanne d'Arc ne satisfasse les vénération profondes. Chacun de nous peut personnifier en elle son idéal. Êtes-vous catholique ? C'est une martyre et une sainte, que l'Eglise vient de mettre sur les autels. Êtes-vous royaliste ? C'est l'héroïne qui a fait consacrer le fils de Saint Louis par le sacrement gallican de Reims. Rejetez-vous le surnaturel ? Jamais personne ne fut aussi réaliste que cette mystique ; elle est pratique, frondeuse et goguenarde, comme le soldat de toutes nos épopées... Pour les républicains, c'est l'enfant du peuple qui dépasse en magnanimité toutes les grandeurs établies [...] Enfin, les socialistes ne peuvent pas oublier qu'elle disait : "J'ai été envoyée pour la consolation des pauvres et des malheureux." Ainsi tous les partis peuvent se réclamer de Jeanne d'Arc. Mais elle les dépasse tous. Nul ne peut la confisquer. C'est autour de sa bannière que peut s'accomplir aujourd'hui, comme il y a cinq siècles, le miracle de la réconciliation nationale. »¹

Cette proposition de loi, adoptée après la guerre, est remarquable dans le sens où, bien que défendue par un nationaliste, elle constitue l'ultime tentative d'instituer une vision synchrétique de Jeanne d'Arc. Cette institution marque également un déclin, comme si la reconnaissance par la représentation parlementaire de la figure de Jeanne en tant que symbole patriotique et l'inscription dans le Journal officiel d'une fête nationale dédiée à la Pucelle signait une certaine routinisation mortifère :

« La fête officielle fut célébrée en 1921, 1922 et 1923. Puis les élections de 1924 et le triomphe du Cartel des gauches suspendirent le processus. Lorsqu'il reprit, ce fut de façon assez pâle et conventionnelle. »²

Par la suite, Jeanne va de plus en plus être l'apanage de l'extrême droite. De symbole, elle devient allégorie, perdant alors le sémantisme pluriel qu'elle avait acquis, notamment pendant la seconde moitié du XIX^{ème} siècle : « les différents courants du nationalisme auront tendance à s'approprier la mémoire de celle qu'on avait rêvé de faire la patronne de la réconciliation nationale »³. C'est ainsi qu'une Jeanne d'Arc exclusive vient typifier le bassin sémantique du nationalisme intégral. On pourrait s'étonner que cette appropriation suive un consensus national (la proposition de loi est votée après la guerre) mais les propos de Maurice Barrès, tout en parvenant à réconcilier les différentes conceptions idéologiques de Jeanne,

¹ Cité par WINOCK Michel, « Jeanne d'Arc », NORA Pierre (sous la dir.), 1992, *Les lieux de mémoire III. Les France. 3. De l'archive à l'emblème*, Gallimard, Paris, p.715-716

² CONTAMINE Philippe, « Jeanne d'Arc dans la mémoire des droites », in SIRINELLI Jean-François (sous la dir.), 2006, *Histoire des droites. 2. Cultures*, Op. Cit., pp.399-435, p.429

³ WINOCK Michel, « Jeanne d'Arc », NORA Pierre (sous la dir.), 1992, *Op. Cit.*, p.686

sont marqués par le contexte d'une haine prononcée contre l'Allemagne, renforçant en cela l'idéal d'un nationalisme réactionnaire et fermé. Quelques années après l'adoption de la fête en l'honneur de Jeanne d'Arc, Charles Maurras fera de la native de Domrémy une adepte du nationalisme intégral guidée par des voix rationnelles¹ ! Une image qui est bien éloignée de la Jeanne inclusive défendue par son aîné Lorrain...

C. Vers le déclin de l'Action française. « Notabilisation » et condamnation de Rome

Une fois la « der des der » terminée, le mouvement de Charles Maurras semble obéir aux lois de la notabilisation de l'extrême droite que l'on exposait plus haut : « on pouvait alors se demander s'il était resté contre-révolutionnaire, tant la modération relative des temps de guerre semblait l'avoir intégré dans la grande mouvance du conservatisme républicain »². Cet embourgeoisement idéologique se concrétise par la participation de l'Action française au scrutin législatif de 1919 : elle obtient une trentaine de sièges et participe ainsi à ce qui reste le plus grand succès de la droite française aux élections, la fameuse Chambre bleu horizon. Bien sûr, la dynamique du durcissement que l'on avait observée et qui se voyait dans le passage de la Ligue pour la Patrie Française à l'Action française, va aussi être lisible de manière fluide dans les années 1920. Ainsi, Georges Valois, lassé de l'embourgeoisement du mouvement, et jugeant insuffisante la doctrine économique et sociale de Maurras (il n'est jamais allé beaucoup plus loin que le corporatisme de La Tour du Pin), crée en 1925 Le Faisceau, premier parti français authentiquement fasciste. La rivalité est très rude entre le jeune Faisceau et l'expérimentée Action française, mais elle tourne à l'avantage de celle-ci, l'existence du premier faisant long feu.

Le schéma de notabilisation de l'Action française qui ne résisterait pas au dynamisme d'un fascisme français naissant ne suffit donc pas à expliquer le déclin progressif du mouvement de Charles Maurras. En effet, le coup fatal que recevra l'Action française ne viendra pas du bouillonnement fasciste, mais d'une institution qui était au fondement de ses principes les plus structurants. C'est ainsi qu'en décembre 1926, le Vatican condamne l'Action française, notamment les ouvrages de Charles Maurras et son quotidien ; l'institution papale ne goûte pas vraiment son catholicisme qu'elle juge opportuniste et calculateur. Comme si cette condamnation de principe ne suffisait pas, elle va être suivie en mars 1927

¹ MAURRAS Charles, 1931, *Méditation sur la politique de Jeanne d'Arc*, Editions du Cadran, Paris.

² WINOCK Michel, « L'Action française », in WINOCK Michel (sous la dir.), 1993, *Op. Cit.*, p.138

d'une menace de suspension des prêtres restés fidèles à l'Action française et en 1928 de l'interdiction à ses membres du mariage et de l'enterrement religieux.

L'Action française subit alors durement les conséquences de cette décision qui est pour elle d'une grande violence symbolique ; les ventes de son quotidien diminuent de moitié entre 1925 et 1930. Dès lors, le mouvement connaît un déclin progressif, à peine enrayé par l'atmosphère insurrectionnelle des années 1930. L'affaire Stavisky a beau résonner comme un écho de l'Affaire Dreyfus, et fournir une nouvelle fois, dans l'esprit des membres de l'AF, une forme de vérification empirique de la nuisance que constitue pour la France les membres de la communauté juive et de la fragilité d'une république parlementaire gangrenée par la corruption, l'avenir ne se lit plus dans les lignes de Charles Maurras mais se conquiert physiquement : les ligues vont sonner le glas, pour un temps, de la lutte idéologique et lui préférer l'immédiateté de la violence, ou tout du moins l'exposition de ses attributs.

Il reste de l'Action française l'originalité de la doctrine maurassienne, composée d'éléments qu'on pourrait croire antagonistes : le nationalisme de la fin du XIX^{ème} siècle auquel s'ajoutent des éléments empruntés directement à la Contre-Révolution, le tout se maintenant dans une certaine cohérence grâce à l'armature conceptuelle du positivisme comtien. D'après Winock, dans cette solidité doctrinale résident à la fois les raisons du succès et de l'échec de l'Action française : « le paradoxe était que le défenseur de l'empirisme en politique verrouille sa doctrine, restant sans prise sur les situations concrètes »¹.

Avec l'Action française s'achève la maturation du nationalisme français. A l'origine esprit de revanche orchestré politiquement, il s'est progressivement détaché de l'esprit républicain pour adopter les principes idéologiques de la Contre-Révolution. Mais comme on l'a constaté, cet achèvement conceptuel du nationalisme intégral est synonyme d'une certaine frilosité politique à l'égard des phénomènes fascistes – ou fascisants – alors naissants en France. La journée du 6 février 1934 est caractéristique de cette différence entre la vieille droite prudente de l'Action française et la fougue des ligues, enflammées par la passion du fascisme et portées par un antiparlementarisme féroce.

¹ *Ibid.*, p.154

IV. L'aménagement des rives. Sur les traces d'un fascisme français

Le fascisme, s'il n'eut pas en France un succès équivalent aux expériences allemande et italienne, structura bon nombre de groupuscules politiques qui en adoptèrent, sinon l'idéologie, du moins la gestuelle et la symbolique (quand ce ne fut pas l'inverse). Dans cette partie, nous examinerons les différents acteurs ayant participé à la journée du 6 février 1934. Cet événement n'est pas réductible à une tentative de coup d'Etat de l'extrême droite française : en ce jour d'hiver défile aussi, par exemple, une association satellite du Parti Communiste Français, l'Association Républicaine des Anciens Combattants. Pour autant, le 6 février 1934 est aujourd'hui compris comme symbolique du danger qu'a pu constituer une prise de pouvoir violente par l'extrême droite, laquelle chérit le souvenir de cet événement qui fit trembler les institutions républicaines. Une fois la recension des ligues et partis politiques nationalistes et/ou fascistes des années 1930 achevée, nous prolongerons l'étude du fascisme français en examinant comment il a pu être, pour certains écrivains, une éthique et une esthétique, à partir desquelles s'est forgé tout un univers imaginal reprenant certaines conceptions des nationalismes maurrassien et barrésien tout en rompant avec d'autres.

A. La journée du 6 février 1934

L'atmosphère qui règne en France, au début de l'année 1934, rappelle en de nombreux points celle de la fin du XIX^{ème} siècle : le régime est instable, voyant se succéder, entre mai 1932 et février 1934, pas moins de six gouvernements. La France est bien entendue touchée par la Grande dépression, et ce dès 1931, tendant à précipiter les classes moyennes dans la crise économique, et faisant croître le chômage de 25 % entre 1932 et 1934. Mais c'est l'affaire Stavisky, éclatant en janvier 1934, qui va achever l'exaspération de l'extrême droite et précipiter sa mobilisation. Ce sombre montage financier, dont le mécanisme est assez semblable à celui de la récente affaire Madoff, mêle un Juif ukrainien naturalisé français et de nombreux ministres ou parlementaires corrompus. Autant dire que l'antiparlementarisme va connaître une nouvelle jeunesse, dont le 6 février 1934 sera la pleine et entière démonstration. Dès le début de l'année 1934, en effet, l'Action française appelle à manifester : un appel suivi d'effet puisque 2000 de ses membres battent le pavé le 9 janvier. Le 23 janvier, la Ligue des contribuables est elle aussi dans la rue, même si elle ne se mêle pas aux troupes de l'Action française. Le 3 février 1934, le préfet de police de Paris, Jean Chiappe, est muté au Maroc. Cet événement est scandaleux pour la droite et l'extrême droite, à l'égard desquelles l'ancien

préfet de Paris avait toujours montré une assez grande indulgence, en n'entravant pas le bon déroulement de leurs manifestations.

Trois jours plus tard, on peut compter parmi les 30 000 manifestants des troupes de l'Action française, des Jeunesses patriotes, des Croix-de-Feu, de la Fédération des Contribuables et de l'Union des Combattants. L'objectif affiché est le coup d'Etat et la prise du Palais Bourbon, mais ce grand dessein est contrarié par le Colonel de La Rocque, qui refuse de donner l'assaut et ordonne à ses troupes de se disperser. Dès lors, le 6 février 1934 se mue en une coalition d'insatisfaits qui n'ont plus que le combat de rue pour assouvir leurs pulsions putschistes... Après cette journée, un gouvernement d'union nationale sera formé. Il regroupera plusieurs ministres de droite, des radicaux, ainsi qu'un nouveau venu en politique : Philippe Pétain, nommé ministre de la guerre.

Le 6 février 1934 est donc bien une journée phare pour l'extrême droite française, autant par la démonstration de force qui est la sienne ce jour-là que par les dissensions stratégiques, idéologiques et politiques que cet événement met en exergue. Mais avant d'être témoin de la diversité inhérente à cette famille politique, cette journée constitue l'aboutissement de l'agitation ligueuse que connaît la France à la fin des années 1920 et au début des années 1930.

B. Les ligues des années 1930

Au départ, les ligues prennent la forme de mouvements défendant des intérêts catégoriels. Indice de l'irruption des masses dans la politique, une ligue peut être définie comme « une association créée en vue de parvenir à imposer un point de vue commun à tous ses membres, le plus généralement en contestation de l'état de choses existant »¹. Ainsi, en 1928, est fondée la Fédération nationale des contribuables (FNC). L'instigateur de ce mouvement est un expert-comptable, Marcel Large. Rien, dans le nom de cette fédération, ni dans le profil de son créateur n'évoque l'extrémisme politique. Pourtant, la crise économique naissante va transformer cette coalition de contribuables mécontents en un mouvement protestataire à l'égard du régime parlementaire ; au moins au niveau des visées de Marcel Large, qui déclare en février 1933 : « Nous entreprenons une marche convergente vers cette antre qui s'appelle

¹ BERNSTEIN Serge, « La ligue », SIRINELLI Jean-François (sous la dir.), 1992, *Histoire des droites*. 2. *Cultures*, Editions Gallimard, Paris, pp.61-111, p.62

le Palais-Bourbon, et, s'il le faut, nous prendrons des fouets et des bâtons »¹. A la lecture de cette phrase, l'on peut saisir une autre caractéristique des ligues qui les distingue des partis politiques traditionnels. Si l'action des seconds est toute ou essentiellement orientée vers l'élection et la représentation parlementaire, les premières contestent avec véhémence le parlement, « refuge à leur yeux des professionnels de la politique, défenseur des intérêts particuliers, suspect de corruption et de négligence envers le peuple qui l'a élu »².

Un autre des mouvements catégoriels qui contribuent à troubler l'atmosphère politique des années 1930 est l'Union nationale des combattants (UNC). Ce mouvement présente des caractéristiques semblables à celles de la FNC, notamment un décalage notable entre les adhérents et les dirigeants en ce qui concerne la visée instrumentale de l'Union. En effet, alors que les nombreux cotisants se réclament avant tout de l'union nationale, les dirigeants ont des objectifs moins consensuels, et affirment notamment que « si l'évolution nécessaire ne se fait pas par des réformes adéquates, la révolution les imposera brutalement »³.

Toujours est-il que le 6 février 1934, les militants de ces mouvements ne se mêlent pas aux troupes les plus véhémentes, et ne peuvent certainement pas être assimilés au fascisme. Malgré cela, ce type de protestation catégorielle a canalisé une certaine forme de mécontentement, celle des classes moyennes apeurées face à la crise, qui est alors tout autant morale que politique ou économique. En ce sens, elles ont été tout à la fois un sas de radicalisation et un ultime rempart conservatiste avant la ferveur fasciste.

Les Croix-de-Feu du Colonel de La Rocque joueront un rôle sensiblement identique, mais le caractère « de masse » de ce mouvement, qui ne s'arrête pas à la défense de certains intérêts catégoriels, ainsi que certains aspects de sa symbolique, en font un cas particulier qu'il convient d'étudier.

Avant l'atmosphère de crise des années 1930, les Croix-de-Feu sont une organisation plutôt discrète d'anciens combattants, qui ne compte pas plus de 2000 adhérents. La soudaine dégradation de la santé économique française, conjuguée au retour de la gauche au pouvoir

¹ Cité par MILZA Pierre, « L'ultra droite des années trente » in Michel Winock (sous la dir.), 1993, *Op. Cit.*, p.160

² BERNSTEIN Serge, « La ligue », SIRINELLI Jean-François (sous la dir.), 1992, *Op. Cit.*, p.67

³ Texte du « Manifeste », in *La voix du combattant*, 21 octobre 1933, cité par MILZA Pierre, « L'ultra droite des années trente » in Michel Winock (sous la dir.), 1993, *Op. Cit.*, p.161

(en 1932) va contribuer à garnir généreusement les rangs des Croix-de-Feu. En effet, d'après Pierre Milza¹, l'organisation compte 15 000 adhérents en 1931, 80 000 en 1932, 150 000 en 1934 puis 300 000 en 1935 ! Le prestige du colonel de La Rocque n'est pas tout à fait étranger à cette spectaculaire recrudescence ; pourtant, le dirigeant ne profite pas de ce succès numérique pour doter son mouvement d'un programme politique concret. Son livre, *Service Public*, est avare de définitions précises d'un régime politique à établir. Le colonel souhaite assez banalement un exécutif fort, sans faire pour autant disparaître totalement la représentation nationale, qu'il entend faire élire au scrutin proportionnel, un scrutin auquel les femmes sont appelées à participer. Sur le plan économique, La Rocque tente le grand écart en mêlant des visées libérales passant par « une élimination de la mainmise de l'Etat dans les domaines appartenant à l'économie privée » et le souci de la « défense des petits »² qui passe notamment par la lutte contre la spéculation.

Cette fadeur idéologique est compensée par la symbolique du mouvement. Au nom de l'organisation, déjà riche de deux symboles aptes à mobiliser les foules, s'additionne sa mise en mouvement ritualisée : les Croix-de-Feu organisent régulièrement des défilés nocturnes avec torches. En outre, le mouvement du colonel de La Rocque se dote d'un service d'ordre, dont les capacités d'intervention sont régulièrement testées. Si l'idéologie des Croix-de-Feu ne possède pas de vrais points de convergence avec les fascismes allemand et italien, ses manifestations, organisées autour de la monstration de la force, du culte du chef et du rituel de la marche au flambeau, empruntent assez largement leurs codes aux expériences de nos voisins européens.

Le 6 février 1934, alors que l'assaut sur le Palais Bourbon paraît imminent, le colonel de La Rocque donne l'ordre à ses troupes de se disloquer. Une attitude que les dirigeants des groupuscules plus radicaux ne lui pardonneront pas. En réalité, La Rocque, malgré son goût pour les parades militaires musclées, n'a sûrement jamais envisagé de faire un coup d'Etat. Peut-être, comme l'écrit Pierre Milza, « parce qu'il estime son mouvement suffisamment fort pour faire revenir au pouvoir les hommes de la droite "nationale" par la simple pression de la rue »³. Après la dissolution des ligues, prononcée en 1936 par le Front Populaire, les Croix-

¹ MILZA Pierre, « L'ultra droite des années trente » in Michel Winock (sous la dir.), 1993, *Op. Cit.*, p.166

² Colonel de la Rocque, *Le Flambeau*, 1^{er} octobre 1933, cité par MILZA Pierre, « L'ultra droite des années trente » in Michel Winock (sous la dir.), 1993, *Op. Cit.*, p.168

³ MILZA Pierre, « L'ultra droite des années trente » in Michel Winock (sous la dir.), 1993, *Op. Cit.*, p.170

de-Feu se retrouvent dans le Parti Social Français, qui comptera jusqu'à 800 000 adhérents en 1938. La Rocque, qui en sera le dirigeant, verra projetés sur lui divers fantasmes. Pour les uns, il est le « fasciste numéro un »¹, pour les autres, radicaux revanchards du 6 février 1934, un traître à la cause fasciste, un rallié. Qui sont ces autres ? Quels sont les mouvements, dans la France des années 1930, dont on peut légitimement dire qu'ils sont fascistes ?

C. Le fascisme groupusculaire en France

Avant de s'établir dans un véritable parti de masse que sera le Parti Populaire Français (PPF), des petits groupuscules vont être le vecteur du fascisme français. On repense, évidemment, au Faisceau de Georges Valois, qui développe un fascisme que Zeev Sternhell qualifie de « naïf »². Une naïveté que l'on trouve davantage, d'après l'historien, dans les stratégies politiques de Valois que dans la définition concrète de son fascisme. Celui-ci se veut la fusion aboutie du nationalisme et du socialisme, matérialisée par l'entente entre l'ouvrier, « qui n'emporte pas sa patrie dans son portefeuille », et le bourgeois pour lequel « la patrie, ce n'est pas une abstraction, ce n'est pas une idée »³. Si l'expérience du Faisceau faillira, c'est par une étonnante contradiction génétique, celle d'un parti qui entendait être financé par la droite bourgeoise tout en développant une idéologie révolutionnaire.

François Coty tentera lui aussi de créer son propre parti politique. Auparavant financier des formations comme le Faisceau ou les Croix-de-Feu, et cantonné à la politique locale (il est élu maire d'Ajaccio en 1931), ce parfumeur, échaudé par la crise économique et mué par un anticommunisme fervent, va se radicaliser en s'inspirant de l'expérience fasciste. C'est ainsi qu'il fonde en 1933 le mouvement Solidarité Française et confie à Jean Renaud, ancien officier, sa direction.

Le mouvement souffrira de la mégalomanie de son créateur⁴, qui avait pour habitude de gonfler le nombre des adhérents de manière hallucinante : en 1934, il déclare 300 000 membres alors qu'il n'y en a jamais eu plus de 10 000. Aussi, à part quelques parades à la gloire de François Coty, dont un des plaisirs était de se faire appeler le « Duce français », le mouvement ne fut jamais en mesure d'inquiéter la République, faute de se doter d'une

¹ *Ibid.*, p.171

² STERNHELL Zeev, 1987, *Ni droite, ni gauche. L'idéologie fasciste en France*, Editions Complexes, Bruxelles, pp.126-156

³ Cité par STERNHELL Zeev, 1987, *Op. Cit.*, p.142

⁴ Il se présente sur sa carte de visite comme « Artiste, industriel, technicien, économiste, financier, sociologue » !

véritable doctrine ou de cadres consciencieux. Si le sentiment du déclassement face à la crise économique et le goût pour l'aventure sont nécessaires à l'élaboration d'un parti fasciste, ils ne peuvent suffire à le faire perdurer si ce parti ne se dote pas de structure viable à le faire figurer dans le jeu politique.

Passées ces premières tentatives concrètes, on retrouve le fascisme dans les années 1930 à travers le francisme de Marcel Bucard. L'homme, ancien combattant de la Première Guerre mondiale, est déjà dans l'aventure du Faisceau. Pourtant, Valois va rapidement l'en écarter, car il le soupçonne de faire de l'entrisme au profit du parfumeur François Coty, alors dirigeant du Figaro. En septembre 1933, Bucard lance donc le francisme, en affirmant sans ambages ses inspirations politiques : « Notre francisme est à la France ce que le fascisme est à l'Italie »¹. On serait volontiers tenté d'ajouter : « toutes proportions gardées », tant les troupes du francisme furent maigres. Pour autant, Bucard s'applique à copier Mussolini, avec une application obstinée : mêmes poses, même obligation pour ses fidèles de l'appeler « Chef », etc. Ceux-ci constituent la clientèle habituelle du fascisme : des membres de la petite bourgeoisie déclassés, mêlés à quelques éléments du prolétariat.

Quant à la symbolique du francisme, elle se rapproche également des codes du fascisme italien. Ainsi, lors des rassemblements, qui peuvent prendre la forme de parades, d'exercices de tir ou de camps d'été, le port de l'uniforme et le salut romain sont de rigueur.

Au niveau de l'idéologie, le francisme commence par se réclamer des valeurs traditionnelles à l'extrême droite, se révélant alors proche de l'Action française ou des Croix-de-Feu, avant d'opérer une évolution vers une pensée politique donnant davantage de place à l'action, à travers la célébration d'entités comme le chef charismatique, l'unité du peuple, le tout devant être mué par des vertus héroïques. Cette copie quasiment simiesque du fascisme mussolinien, « fascisme d'importation »² pour Pierre Milza, s'alignera logiquement avec les velléités italiennes de constituer une internationale fasciste. Le francisme sera en quelque sorte l'antenne française de cette internationale et Marcel Bucard recevra, à ce titre, de la part du Duce, des émoluments qui lui permettront d'assurer son propre train de vie et de financer son parti. Malgré l'identité de forme remarquable entre le francisme de Marcel Bucard et le

¹ Cité par MILZA Pierre, « L'ultra droite des années trente » in Michel Winock (sous la dir.), 1993, *Op. Cit.*, p.175

² *Ibid.*, p.176

fascisme italien, qui fit dire à René Rémond que le premier n'était qu'une « plate copie (du second) sans ombre d'intelligence »¹, il manque au francisme un élément de taille pour créer une véritable dynamique fasciste en France : la masse. Les effectifs du francisme ne dépassèrent jamais les 5500 militants.

Le Comité secret d'action révolutionnaire (CSAR) est un autre groupuscule fascisant des années 1930. Fondé par Eugène Deloncle, il se distingue par la sociologie de ses membres, qui n'ont rien en commun avec la petite bourgeoisie déclassée qui peuple les rangs du francisme. Eugène Deloncle a été successivement ingénieur, administrateur des sociétés et expert à la cour d'Appel de Paris. Les membres du CSAR (surnommé « La cagoule » par l'Action française) appartiennent à la vieille noblesse ou au monde des cols blancs. Le CSAR se constitue par réaction face au Front Populaire, Deloncle espérant réunir les forces et les moyens nécessaires à la réalisation d'un putsch. Ses desseins ne furent pas réalisés, le CSAR voyant ses principaux dirigeants arrêtés en 1937.

Que dire de ces divers groupuscules fascistes des années 1930 ? Il semble qu'il leur manquait à chaque fois au moins un élément pour que le processus d'étiquetage idéologique soit réellement cohérent. Si l'on retient comme caractéristiques d'un parti fasciste l'idéologie, la symbolique, la sociologie des militants, son caractère « de masse », alors le francisme apparaît comme le plus proche du fascisme. Pourtant, le mimétisme constaté entre les codes du francisme et ceux du fascisme mussolinien est tel que l'on a du mal à établir que l'on se trouve face à un véritable fascisme français. Si le fascisme est, comme le dit Sternhell paraphrasant Valois, le résultat d'une fusion entre le nationalisme et le socialisme, alors il doit emprunter au pays qui le voit naître quelques-uns des éléments les plus dynamiques et mobilisateurs de sa symbolique nationale, sans quoi il n'est qu'un calque, une création de l'esprit. On peut dès lors se demander, à la suite de Michel Winock², quels sont les lieux, en France, où cette synthèse fasciste a eu une durée de vie significative...

D. Le Parti Populaire Français

C'est un homme qui vient de la gauche qui est appelé à incarner avec le plus de brio le fascisme français. Jacques Doriot n'a pas le profil aristocratique ou bourgeois des La Rocque

¹ REMOND René, 1968, *La droite en France de la première Restauration à la Vème République. Tome 1*, Aubier éditions Montaigne, Paris, p.215

² WINOCK Michel, « Fascisme à la française ou fascisme introuvable ? » in *Le Débat*, 1983, n°25, p.40

ou Coty. Fils d'un forgeron, il exerce successivement les métiers de manœuvre et d'ouvrier métallurgiste, tout en effectuant au sein du Parti Communiste une ascension fulgurante, qui lui offrira dès 1924, alors qu'il n'est âgé que de 26 ans, un poste de député et un siège au Comité Central. De manière assez paradoxale, c'est en voulant lutter plus radicalement contre le fascisme qu'il connaît ses premières dissensions avec le PCF... A l'inverse de Maurice Thorez, qui, respectant les consignes de Moscou, ne souhaite pas une alliance avec les socialistes, Doriot la juge nécessaire car « seul moyen (...) de barrer la route au fascisme »¹. Tout en appliquant localement cette stratégie politique (il est élu maire de Saint-Denis en 1931), Doriot finit par payer cette opposition frontale à Thorez et est exclu du parti en 1934, alors même que celui-ci entame les premiers mouvements de l'alliance avec le reste de la gauche qui mènera au Front Populaire.

Cruelle ironie de l'histoire qui va encourager Doriot à tout mettre en œuvre pour battre politiquement le PCF, et donc lui « opposer une organisation rivale, ayant les mêmes structures et la même clientèle »². Ceci n'est pas sans rappeler le parcours de Benito Mussolini et sa rupture avec le Parti Socialiste Italien, décisive pour la suite de son aventure politique. Doriot va alors chercher à monter une coalition avec des éléments des deux extrêmes de l'échiquier politique : des déçus de l'Action française et des Croix-de-Feu auxquels s'ajoutent, dans un premier temps, des membres de l'Unité Prolétarienne. Le Parti Populaire Français va cependant vite glisser vers la droite. En effet, le succès du Front Populaire inquiète la bourgeoisie qui voit alors dans le PPF un ultime rempart face à la menace rouge.

Le parti de Doriot devient alors un parti de masse : il revendique 300 000 adhérents en 1938. Ce chiffre correspond plus à une stratégie d'amplification symbolique de la force par l'entremise du prestige lié au nombre, qui concrétise « la masse », qu'à la réalité des effectifs du PPF, plutôt proches des 60 000 membres. Pourtant, le PPF fait à ce niveau-là bien mieux que les groupuscules fascistes décrits plus haut. Sa clientèle se compose d'une majorité de classes moyennes et d'une grosse minorité d'ouvriers, bien que l'importance de ceux-ci au niveau des délégués du parti ira décroissante.

¹ MILZA Pierre, « L'ultra droite des années trente » in Michel Winock (sous la dir.), 1993, *Op. Cit.*, p.179

² *Ibid.*, p.179

Fidèle à l'héritage des ligues, le PPF adopte un fascisme comportemental : « cérémonial, drapeau, insigne, salut romain, méthodes violentes »¹. Son idéologie, en revanche, ne va pas au bout de la logique de la fusion entre le socialisme et le nationalisme. Le programme économique n'évoque pas, par exemple, l'étatisation des entreprises, tout en étant fidèle à l'idéologie de l'association capital-travail. Quant aux visées constitutionnelles, elles ne passent pas par l'établissement d'un Etat totalitaire, mais simplement par un renforcement de l'exécutif et par le rappel des bases traditionnelles que sont la famille ou la commune : « Il y a la solidarité de la famille, il y a celle de la commune, de la région, de l'entreprise, de la profession, et au sommet, expression et synthèse de toutes les autres, il y a la solidarité nationale »². Malgré un certain dynamisme, le PPF ne parvient pas à percer électoralement ; il est même devancé, dans les scrutins législatifs partiels, par l'ultra droite en voie de notabilisation qu'est le Parti Social Français (ex Croix-de-Feu).

Le fascisme pur semble s'être cantonné en France à la fascination qu'il exerça sur les esprits, qu'il s'agisse de ceux des aventuriers de la politique ou des intellectuels. L'équipe de *Je suis partout* en est une bonne illustration : à sa tête, Brasillach qualifie le fascisme de « poésie du XXème siècle »³. Ainsi, le fascisme n'atteint jamais en France la maturité suffisante pour éclore véritablement et durablement dans une structure politique. Il est davantage une ambiance, un état d'esprit, partagé autant par l'extrême droite que par certains éléments transfuges de la gauche. C'est peut-être en ce sens qu'il demeure « pur », et c'est pour cela que Sternhell fait de la France le laboratoire de l'idéologie fasciste. Or, « à la différence du marxisme ou du libéralisme, [le fascisme] ne se laisse pas saisir de façon satisfaisante au seul niveau des textes, sans référence à une pratique politique »⁴. L'étude des différents groupuscules, partis et ligues des années 1930 force à relever, même dans les expériences politiques les plus proches du fascisme, une forme de surmoi maurassien, lequel interdit le passage à une idéologie pleinement révolutionnaire. « On peut juger, écrit Michel Winock, que l'Action française retint les forces potentielles d'un fascisme français loin des aventures césariennes »⁵. Pour autant, et parce que « l'histoire du fascisme français finit par

¹ *Ibid.*, p.181

² R. Loustau, 1938, *Un ordre social français*, Editions du PPF, Cité par STERNHELL Zeev, 1987, *Op. Cit.*, p.203

³ Cité par MILZA Pierre, « L'ultra droite des années trente » in Michel Winock (sous la dir.), 1993, *Op. Cit.*, p.186

⁴ BURRIN Philippe, « La France dans le champ magnétique des fascismes », *Le Débat*, 1984/5 n°32, p.56

⁵ WINOCK Michel, « L'Action française » in WINOCK Michel (sous la dir.), 1993, *Op. Cit.*, p.156

être bien plus que l'histoire d'une poignée d'hommes »¹, notre méthodologie nous incite à examiner la solution de continuité qui existe entre le nationalisme d'extrême droite tel qu'il est forgé par Charles Maurras et Maurice Barrès et les formes intellectuelles qu'a pu prendre le fascisme en France.

E. Le fascisme : du nationalisme intégral au nationalisme totalitaire ?

Si le surmoi maurassien a pu maintenir le fascisme dans un seuil qui l'empêchait de transformer significativement la pratique politique des partis se situant à l'extrême droite de l'échiquier politique, il est toutefois possible d'analyser l'idéologie fasciste comme partie prenante du bassin sémantique du nationalisme d'extrême droite. Avant tout, il est facile d'établir que les deux mouvements idéologiques vouent aux gémonies tout un ensemble de valeurs qu'ils considèrent comme des abstractions et qu'ils se caractérisent notamment par « le refus intégral de la philosophie des Lumières, de la conception individualiste et libérale de l'homme en société, de l'organisation démocratique de la cité »². Mais le nationalisme intégral et le fascisme n'ont-ils que des haines pour fonds commun ou partagent-ils également certaines valeurs ? Raoul Girardet, qui pointait « un phénomène d'*imprégnation fasciste* dans l'histoire du nationalisme français entre les deux guerres »³, a défini – dans un article essentiel – quels étaient les éléments les plus prégnants de la symbolique fasciste, en s'aidant notamment des écrits de Lucien Rebatet, Pierre Drieu La Rochelle et Robert Brasillach.

1. Le fascisme, une force de rupture et de refus...

A première vue, l'on a bien du mal à discerner ce qui dans l'univers symbolique des auteurs précédemment cités possède le moindre rapport avec le nationalisme de leurs prédécesseurs, qu'il ait comme socle l'empirisme organisateur ou comme matière physique la terre de France. Et comment pourrait-il en être autrement, quand le fascisme en appelle à « un nouveau type humain »⁴, et se montre dès lors bien éloigné des préoccupations de Maurras, qui se disait à l'instar de Comte « gouverné par les morts » et de Barrès, pour lequel les « morts pour la France » donnaient tout son sens à la notion de patrie... Plutôt que de célébrer les morts, le fascisme des écrivains français va s'appuyer sur un romantisme de la jeunesse,

¹ GIRARDET Raoul, « Notes sur l'esprit d'un fascisme français 1934-1939 » in *Revue Française de Sciences Politiques*, juillet-septembre 1955, p.546

² BURRIN Philippe, « Le fascisme », in SIRINELLI Jean-François (sous la dir.), 2006, *Histoire des droites. 1. Politiques*, Editions Gallimard, Paris, pp.603-652, p.625

³ *Ibid.*, p.530-531

⁴ BRASILLACH Robert, *Notre avant-guerre*, cité par GIRARDET Raoul, *Op. Cit.*, p.534

décelable à travers « son anticonformisme de principe, son goût de l'irrespect, tout un "côté gilet rouge" inséparable, sans doute, de toute jeune révolte bourgeoise »¹. Un irrespect qui se dirige y compris contre la France : quand Maurras distinguait encore le pays légal du pays réel, le premier n'est que l'image du second pour les fascistes. C'est ainsi qu'« il n'y a plus qu'une façon aujourd'hui d'aimer la France, c'est de la détester telle qu'elle est »². Raoul Girardet décrit cette « délectation morose à voir s'accumuler les signes du déclin français, une sorte de rage joyeuse à suivre l'accélération d'une décadence »³. Une attitude qui ne va pas sans rappeler celle des surréalistes, un mouvement artistique qui a d'ailleurs eu les faveurs de Drieu La Rochelle, jusqu'à ce qu'il réalise qu'André Breton et ses comparses chérissaient la décadence pour elle-même et non car elle introduisait l'espoir d'une renaissance future :

« J'ai toujours pensé qu'aux moments mêmes où vous sembliez le plus complètement anéantis par les négations qui sortaient de votre cœur, il y a quelques années, vous ouvriez les voies à des affirmations futures. Et je mettais un grand espoir dans cette fécondité prochaine. »⁴

Rien ne trouve vraiment grâce aux yeux des écrivains fascistes, si ce n'est l'image d'une France idéale qu'ils ne voient nulle part en réalité. Sont-ils seulement nationalistes, eux qui ont en horreur la sédentarisation et qui agglomèrent dans leur romantisme de la jeunesse toute une mystique du voyage initiatique ? Le livre *Les décombres* de Lucien Rebatet constitue l'une des meilleures illustrations de ce refus, de cette haine du chauvinisme étriqué. Les décombres dont l'auteur parle désignent « les ruines des choses, ruines des dogmes, ruines des institutions »⁵. Violente charge contre l'Action française, cet ouvrage moque notamment le quotidien de la revue du même nom. Maurice Pujo et Charles Maurras sont décrits comme des hommes paresseux et dépassés, le premier « trotinant sur de grandes jambes molles »⁶, et le second, « vieux lion de Martigues »⁷, produisant une prose indigeste accaparant l'essentiel de la revue. Pour Lucien Rebatet, les théories comme les hommes de l'Action française ont vieilli et sont désormais bel et bien assimilables aux décombres français. Si le mouvement

¹ GIRARDET Raoul, 1955, *Op. Cit.*, p.534

² Revue *Combat*, avril 1937, cité par GIRARDET Raoul, 1955, *Op. Cit.*, p.542

³ GIRARDET Raoul, 1955, *Op. Cit.*, p.542

⁴ DRIEU LA ROCHELLE Pierre, *Les derniers jours*, 7^{ème} cahier, cité par SAINT-YGNAN Jean-Louis, 1984, *Drieu La Rochelle ou l'obsession de la décadence*, Nouvelles Editions Latines, Paris, p.186

⁵ REBATET Lucien, 2004, (1942), *Les décombres*, Les Editions Denoël, Paris, édition électronique : <http://maurras.net/pdf/divers/REBATET-Les-Decombres.pdf>, p.3

⁶ *Ibid.*, p.64

⁷ *Ibid.*, p.68

avait jadis soulevé d'immenses espoirs dans les rangs de la jeunesse nationaliste et instillé dans les esprits la possibilité d'un véritable renouveau, son fonctionnement et ses réflexes gérontocratiques ont finalement coupé court à toute possibilité d'agir :

« L'Action Française avait gaspillé frivolement, laissé tomber ce magnifique levain. Les adolescents de deux générations étaient accourus à elle, débordants de la confiance la plus ingénue, ne demandant qu'à être commandés. A la place de la décision, ils avaient trouvé bientôt l'inertie bavarde et brouillonne, à la place de la discipline, les catégories entre bons et mauvais esprits qui régnaient dans les collèges des Pères dont ils venaient de sortir, (...) avec toutes les mœurs mouchardes que cela comportait »¹.

Pour Lucien Rebatet et les autres, il s'agit désormais de ne plus se laisser endormir par cette inaction française ; ces deux mots sont devenus, dans les esprits de ces écrivains, quasiment des synonymes. Peut-être est-ce la figure tutélaire de Charles Maurras qui les a poussés, petit à petit, à réaliser cette identification. Ils ne voient plus le chantre du nationalisme intégral, auquel ils ont toujours voué une authentique admiration intellectuelle, que comme un journaliste routinier, un vieux professeur fatigué. Si le concepteur le plus influent du nationalisme français d'extrême droite condamne les jeunes générations à l'immobilisme, n'est-ce pas finalement que ses théories – et par extension la nation – ne constituent plus le cadre d'une expression politique décisive ? Une expression politique qui, pour Lucien Rebatet et ses complices, doit désormais passer par une action concrète, apte à mobiliser des militants qui ne veulent plus « rester en dehors du jeu »², ni « assister en simples spectateurs au drame du monde contemporain »³. Dès lors, quels vont être les référents auxquels se rattachent les auteurs de *Je suis partout* ?

2. La bande comme patrie de refuge, le fascisme européen comme utopie compensatoire

Dès lors qu'est rejetée, à travers le pays légal comme le pays réel, la quasi-totalité de la communauté nationale, il ne reste plus finalement que le groupe des pairs. C'est bien la « bande » qui devient finalement la patrie idéale. Raoul Girardet décrit un militant du fascisme français qui tend « à retrouver et à restaurer une très ancienne notion : la notion

¹ REBATET Lucien, 2004, (1942), *Op. Cit.*, p.73

² GIRARDET Raoul, 1955, *Op. Cit.*, p.535

³ *Ibid.*, p.535

même de compagnonnage »¹. L'auteur poursuit, plus loin, en écrivant que « La “bande” devient pour (les fascistes) une sorte d'incarnation de la patrie perdue. C'est dans la “bande” que s'est réfugiée la nation ; c'est à l'intérieur de la “bande” qu'il faut la retrouver ; c'est dans la fidélité à la “bande” qu'on prétend la servir »². Ce recentrement sur le groupe des pairs a plusieurs corollaires, qui induisent autant de différences avec le nationalisme intégral de Charles Maurras. Plus restreinte que la nation, la « bande » est également plus structurante ; ses contours mieux définis vont avoir bien davantage d'influence dans la formation des corps et des esprits que le patriotisme le plus conséquent. C'est pour cette raison qu'elle implique un « homme nouveau », rasséréné par les forces qu'il tire du groupe et qu'il est prêt à réinvestir dans l'activisme. Un activisme politique bien sûr, mais également tourné vers des activités plus triviales, qui ont pour substrats mythologiques « le feu de camps, le départ sac au dos, les chansons dans le soir, les joies du groupe et de la camaraderie »³. Un activisme par et pour la régénération du corps, avec comme modèle un « homme aux muscles durs et au ventre plat, dont les vertus sont celles de l'athlète et du moine, du soldat et du militant »⁴.

Pour orienter et guider la jeunesse fasciste vers ces nouvelles aspirations, le groupe de camarades a besoin d'un chef, d'un meneur. Avec Jacques Doriot, Pierre Drieu La Rochelle pense avoir trouvé ce chef dont le volontarisme transparaît sur l'apparence physique :

« Doriot est grand, gros et fort ; il sue beaucoup. Il a des lunettes, ce qui est regrettable ; mais quand il les retire on voit qu'il sait regarder. (...) Quand on le voit, on se dit qu'il y a encore des Français costauds qui peuvent dominer la situation. »⁵

Avec le meneur de la bande fasciste tel qu'il est décrit par Pierre Drieu La Rochelle, n'a-t-on pas finalement une forme de domination qui correspond presque parfaitement à celle du chef charismatique décrite par Max Weber ? Dans les mots de l'auteur de *Gilles*, on perçoit cette domination provenant de « la qualité extraordinaire (...) d'un personnage, qui est, pour ainsi dire, doué de forces ou de caractères surnaturels ou surhumains ou tout au moins en

¹ *Ibid.*, p.543

² GIRARDET Raoul, 1955, *Op. Cit.*, p.544

³ *Ibid.*, p.534

⁴ *Ibid.*, p.534

⁵ DRIEU LA ROCHELLE Pierre, 1937, *Avec Doriot*, Gallimard, cité par MARTIN Jean-Pierre, « Entre fantasme et politique : le Munich des écrivains français », *Revue d'histoire littéraire de la France*, 2010/2 Vol.110, p.397-409, p.405-406

dehors de la vie quotidienne, inaccessibles au commun des mortels »¹. Pour les écrivains fascistes de l'entre-deux guerres, le chef de la bande, puis, peut-être, de la masse fasciste, est largement préférable au roi, loué par Maurras car il instituait la continuation désintéressée de la nation.

Le compagnonnage et la camaraderie plutôt que la communauté nationale, le chef charismatique comme meneur de ce groupe recentré plutôt qu'un monarque surplombant la communauté des vivants... S'il faut nécessairement trouver un lien entre le nationalisme intégral et le fascisme, ne peut-on pas arguer que l'idéologie – ou, tout du moins, les rêveries ou les mythologèmes élaborés par les contributeurs de *Je suis partout* – constituent une « gullivérisation » du nationalisme intégral ? D'après Gilbert Durand, la « gullivérisation » procède du « renversement des valeurs solaires symbolisées par la virilité et le gigantisme »² et « part toujours d'une fantaisie de l'avalage »³. L'esthétique de Lucien Rebatet et de ses compères semble correspondre à ce type de procédé. A rebours des figures héroïques trop lointaines, ces auteurs s'approprient le nationalisme intégral de manière intime, en inversant les symboles qui leur paraissent trop éloignés. Il s'agit simplement d'une hypothèse compréhensive mais force est de constater qu'elle nous aide à établir un lien qui fait sens entre le nationalisme intégral de Charles Maurras et le fascisme de certains écrivains français. Dans un premier temps, il faut même abandonner le terme de « chef », trop identifié à « l'élévation ambitieuse »⁴, pour ne garder que celui de « meneur ».

Mais dans un second temps, et parallèlement à cette « miniaturisation » du nationalisme intégral, laquelle lui fait prendre une forme plus structurante et en tous les cas le « réalise » (quel que soit l'écart entre la théorie et la pratique), on constate que le fascisme a une vocation européenne, qui se décèle notamment dans les nombreux voyages entrepris par Robert Brasillach et Lucien Rebatet à travers le continent. Fascinés par « ce quelque chose qui circule dans l'air de l'Europe »⁵, aussi bien en Belgique (Léon Degrelle), en Roumanie (Cornelia Zelea Codreanu), qu'en Angleterre (Oswald Mosley) ou en Italie (Benito Mussolini), les écrivains fascistes se constituent, outre la « bande » et son folklore qui leur

¹ WEBER Max, 1921 (1995), *Op. Cit.*, p.320

² DURAND Gilbert, 1969 (1992), *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*, Editions Dunot, Paris, p.241

³ *Ibid.*, p.241-242

⁴ *Ibid.*, p.153

⁵ Robert Brasillach, cité par GIRARDET Raoul, *Op. Cit.*, p.536

servent de substrat mythologique, toute une utopie de grandeur tournée vers le continent européen. Les figures traditionnelles du nationalisme sont, au moins pour un temps, oubliées, à l'image de Jeanne d'Arc dont la statue n'est plus vraiment un point de ralliement pour les fascistes français. Puisqu'il est, selon Pierre Drieu La Rochelle, « des idées nées de patries qui s'en détachent et qui retrouvent d'autres formes plus vastes pour s'y incarner »¹, on assiste à une diffusion de symboles qui ne s'enracinent plus dans la tradition française : le hiéroglyphe rexiste, le faisceau des licteurs ou le joug percé de cinq flèches de la phalange espagnole.

Cette exploration de l'imaginaire fasciste étant à présent achevée, il convient de s'intéresser à la manière dont le régime de Vichy et le collaborationnisme ont pu constituer les *deltas et méandres* du nationalisme intégral, nous montrant une fois encore qu'un imaginaire perd l'essentiel de son dynamisme dès lors qu'il est institutionnalisé.

¹ Pierre Drieu La Rochelle, *Gilles*, cité par GIRARDET Raoul, *Op. Cit.*, p538

V. Deltas et méandres. Le régime de Vichy et le collaborationnisme

Toutes les composantes de l'extrême droite des années 1930 seront représentées dans l'entourage du maréchal Pétain. Qu'ils s'agissent des maurrassiens, des ligueurs ou des fascistes, chacun touchera les subsides du Régime de Vichy, chacun reconnaîtra l'autorité de Philippe Pétain, fruit de sa gloire militaire lors de la Première Guerre mondiale et de son expérience de ministre de la guerre sous le gouvernement d'union nationale de Gaston Doumergue.

Au cours de son expérience ministérielle, Pétain se convainc du péril que représente le Front Populaire, et prend fait et cause pour la droite aux élections législatives de 1936. De cette époque, il retient un slogan, lancé par le colonel de la Rocque, et promis à un bel avenir : « Travail, Famille, Patrie ».

A. La Révolution nationale

Il convient d'étudier ici l'idéologie, la symbolique et les rituels mis en œuvre par les dirigeants de l'Etat français. Ces éléments proviennent en droite ligne des théorisations nationalistes qui se sont produites depuis la fin du XIX^{ème} siècle.

1. Héritage contre-révolutionnaire et nationalisme intégral

La Révolution nationale réside tout autant dans l'idéologie promue par le régime de Vichy que par les réformes politiques qu'il met en œuvre. Pétain, sans doute pour amoindrir la blessure de la défaite et prendre ses distances avec les collaborationnistes de Paris, insiste sur le fait que « le salut de la France ne lui viendra pas du dehors, il est dans nos mains, dans vos mains »¹. La réalité est que le pétainisme emprunte largement à la matrice contre-révolutionnaire et à sa théorisation contemporaine, constituée par Charles Maurras. Bien sûr, le 14 juillet demeure la fête nationale, bien que cette journée porte en elle le souvenir de la ferveur révolutionnaire. Autrement, on retrouve, dans l'idéologie de la Révolution nationale, des éléments structurant du nationalisme intégral, dont Jean-Pierre Azéma dresse la liste : « le rejet de l'individualisme, le refus de l'égalitarisme, une conception très fermée du

¹ Philippe Pétain, message du 4 avril 1943, cité par AZEMA Jean-Pierre, « Vichy » in Michel Winock (sous la dir.), 1993, *Op. Cit.*, p.197

nationalisme, un projet de rassemblement national, la défiance à l'égard de l'industrialisme, l'anti-intellectualisme, le refus du libéralisme culturel ».¹

Ces différents rejets, face auxquels sont loués le travail, la famille et la patrie, socles de l'Etat français, sont illustrée par cette image bien connue des écoliers, qui symbolise l'état de la « maison France » avant et après la Révolution nationale :

Oeuvre non reproduite par respect du droit d'auteur

Figure 4² : Les deux « maisons France » : à gauche celle de la III^{ème} République, dans une posture fragile qui évoque la décadence, à droite celle de la Révolution nationale, établie sur des fondations stables et des piliers solides

L'anti-individualisme de la Révolution nationale se lit bien à travers la devise du régime, qui a remplacé celle de la Révolution française, et que Pétain justifie comme suit :

« Lorsque nos jeunes gens [...] entreront dans la vie [...] nous leur dirons [...] que la liberté réelle ne peut s'exercer qu'à l'abri d'une autorité tutélaire, qu'ils doivent respecter, à laquelle ils doivent obéir [...]. Nous leur dirons ensuite que l'égalité [doit] s'encadrer dans une hiérarchie, fondée sur la diversité des fonctions et des mérites [...]. Nous leur dirons enfin qu'il ne saurait y avoir de fraternité véritable qu'à l'intérieur de ces groupes naturels que sont la famille, la cité, la Patrie. »³

Il s'agit donc d'un véritable accomplissement de la doctrine contre-révolutionnaire, qui, face à ce qu'elle considérait comme des abstractions de l'intellectualisme universaliste, arguait que l'homme était ancré dans un temps et un espace bien définis. On retrouve

¹ *Ibid.*, p.199

² Affiche de R. VACHET, réalisée par le Centre de Propagande pour la Révolution Nationale d'Avignon

³ PETAIN Philippe, « Politique sociale de l'avenir » in *La Revue des Deux Mondes*, 15 septembre 1940, retranscrit sur <http://www.marechal-petain.com/appel09.htm>

également dans ces mots les protestations de Maurice Barrès face aux théories des intellectuels dreyfusards à propos de la nationalité, auxquelles il préférait la réalité matérielle représentée par la terre et les morts. La Révolution nationale remonte jusqu'aux premiers Francs pour définir un temps et un espace qui lui paraissent à même de réellement structurer l'âme française. L'adoption de la francisque, à la fois comme emblème de l'Etat français et comme décoration officielle du Régime de Vichy, témoigne de ce regard tourné vers le passé.



Figure 5¹ : La Francisque stylisée, qui emprunte autant à l'arme des Francs qu'aux faisceaux des licteurs

C'est aussi en ce sens qu'il faut comprendre la méfiance à l'égard du capitalisme des grandes industries, auquel Pétain préfère la France des campagnes et des entreprises familiales. La France idéalisée de Vichy est une France immobile, figée dans les valeurs de la tradition, qui, à rebours du dynamisme hérité des Révolutions française et industrielle, voit la ville comme le lieu de toutes les intrigues, et se réfugie dans les communes, investissant les paysans de nombreuses valeurs positives, car ils sont par excellence les garants idéologiques de la stabilité du nouveau régime, en tant que gardiens de la terre. Celle-ci, « parce qu'elle est première, historiquement comme activité et existentiellement par les besoins fondamentaux qu'elle satisfait, est aux yeux de beaucoup, ontologiquement, sinon vecteur de vérités, du moins facteur de tradition »². Quant au monde rural, « il apparaît comme une force de permanence face aux bouleversements de la société, parce qu'il entretient la mémoire du passé »³. Malgré ces valeurs positives prêtées à la terre, « qui ne ment pas », et à ceux qui la travaillent, la réalité du régime de Vichy est moins bucolique : la situation de crise qu'affronte

¹ «Coat of Arms of the French State.svg » sous licence Creative Commons Paternité-Partage des conditions à l'identique 3.0 Unported license, auteur : Adelbrecht

² BARRAL Pierre, « La terre » in SIRINELLI Jean-François (sous la dir.), 1992, *Histoire des droites en France*.

³ *Politique*, Gallimard, Paris, p.56

³ *Ibid.*, p.56

la France après la défaite force l'Etat à mener et à encadrer une politique industrielle, notamment à travers les Comités d'organisation.

L'anti-égalitarisme s'inscrit lui aussi en porte-à-faux par rapport aux valeurs héritées de la Révolution française. Est notamment dénoncée l'idée même du suffrage universel, Pétain arguant que toutes les voix n'ont pas la même valeur. La société doit être dirigée par les élites, qu'elles soient sociales ou professionnelles. Il s'agit de soutenir l'existence d'une hiérarchie comme étant la source de l'ordre social et donc de la stabilité du nouveau régime.

2. L'influence de l'imaginaire fasciste dans l'idéologie de l'Etat français

Cet anti-égalitarisme est également une manière pour Pétain de s'en prendre à l'école de la Troisième République et à ses principes méritocratiques. Une vieille querelle avec les « républicains opportunistes » que Philippe Pétain entend régler à sa manière : à la francisation par la transmission des principes abstraits des Lumières, succède une Ecole qui souhaite former une nouvelle jeunesse, à base de travaux manuels, sport en plein air, service civique et douche à l'eau glacée.

A l'origine de cette refonte du système éducatif, on trouve le refus de l'intellectualisme : « Il y avait à la base de notre système éducatif une illusion profonde : c'était de croire qu'il suffit d'instruire les esprits pour former les cœurs et pour tremper les caractères »¹. L'Ecole du régime de Vichy sera le corollaire d'une politique organisée autour de la célébration rituelle et instituée de la jeunesse. Car une fois bien établis les principes de base du régime de Vichy, ceux-ci doivent être transmis méthodiquement à la génération montante, celle qui n'est pas souillée par la décadence inhérente à la vieille Troisième République.

Aussi, c'est en se basant sur le grand nombre d'appelés, désœuvrés après l'Armistice, que Philippe Pétain, par l'intermédiaire du général de la Porte du Theil, met en place les Chantiers de la Jeunesse. Ceux-ci prennent la forme de camps installés hors des villes, en pleine nature, dont le but est de réaliser une double formation : morale et physique. Ces Chantiers acquièrent leur statut définitif le 18 janvier 1941, et sont célébrés en grande pompe quelques mois plus tard, Pétain leur remettant solennellement leur Drapeau National. Il s'agit

¹ Cité par AZEMA Jean-Pierre, « Vichy » in Michel Winock (sous la dir.), 1993, *Op. Cit.*, p.202

alors pour le chef de l'Etat français de tenter de regagner une confiance qui commence peu à peu à s'éroder. Il déclare aux Français, lors de son intervention du 17 juin 1941 : « Vous souffrez et vous souffrirez longtemps encore, car nous n'avons pas fini de payer toutes nos fautes »¹. Cet appel à l'expiation collective n'a qu'assez peu de chances d'être entendu par les Français qui voient de moins en moins les bénéfices que promettait de leur apporter la politique de collaboration. Dès lors, la célébration de la jeunesse a l'avantage de combler la distance de plus en plus béante entre l'image d'une France réconciliée avec elle-même, stabilisée par le recours aux valeurs traditionnelles, et la situation concrète de millions de Français.

En effet, la politique de la jeunesse du Maréchal Pétain est peut-être une des seules, à l'exception tristement notable du statut des Juifs, où les velléités idéologiques sont suivies de réformes politiques concrètes. Pourquoi alors ne pas fêter cette jeunesse de France au « grand air », qui se tient loin de l'atmosphère corruptrice de la ville ? Car alors, dans ces Chantiers de la Jeunesse, n'a-t-on pas l'alpha et l'oméga de la symbolique de la Révolution nationale ? La situation géographique se trouve volontairement éloignée des grands centres urbains, proche de la vérité de la nature qui n'est pas corrompue par le temps ; cette vérité, la jeunesse va dans un même geste s'en inspirer et y insuffler le dynamisme d'une France qui se veut renaissante, après des années de décadence. Cet influence du scoutisme dans la politique de jeunesse pétainiste ne va évidemment pas sans rappeler la « mythologie (...) des camps, du groupe, des veillées collectives, de la virilisation spartiate »² volontiers diffusée par les auteurs de *Je suis partout* dès les années 1930. Ils s'agit là certainement de l'influence idéologique la plus prégnante du fascisme dans la politique de l'Etat français.

Dans le même temps, Philippe Pétain ressuscite momentanément la figure de Jeanne d'Arc, qui était plutôt ignorée des fascistes des années 1930. Pour un régime qui avait pour chef non un paysan « frais et dispos » mais un vieux militaire, et qui souhaitait incarner à la fois les valeurs de la terre et de la jeunesse, la figure de Jeanne d'Arc s'imposait. Par elle, une heureuse confluence symbolique rencontre l'exemplarité d'une figure historique qui a su rassembler les Français et ainsi rencontrer un destin sans pareil. Du temps de Jeanne d'Arc, « la France s'affaiblissait en querelles intérieures », « la propagande étrangère s'attachait à

¹ Philippe Pétain, Intervention radiodiffusée du 17 juin 1941, retranscrite sur <http://www.marechal-petain.com/appel34.htm>

² GIRARDET Raoul, 1955, *Op. Cit.*, p.545

diviser l'opinion », autant de raisons qui incitaient « la majorité des Français (à n'attendre) son salut que de l'Angleterre »¹. Dès lors, si Jeanne d'Arc « a pu sauver la France tombée si bas », il suffit selon Pétain « d'appliquer les mêmes remèdes pour guérir encore une fois cette France malade »².

Malgré la dureté des principes de la Révolution nationale, une partie de l'extrême droite, dans la continuité des expériences fascisantes d'avant-guerre, continue indépendamment son parcours, à la fois solidaire du régime de Vichy et fascinée par l'occupant.

B. Le collaborationnisme

La frange « collaborationniste » est intéressante au titre de ses composantes et des itinéraires individuels et idéologiques qu'elles révèlent : « L'extrême-droite ne fut pas la seule tendance politique représentée à Vichy et certains collaborationnistes parisiens se situaient, jusqu'à la défaite, aux antipodes de tout courant fascisant »³. Certains proviennent de la gauche et œuvrent en rêvant d'une Europe puissante, socialiste et autoritaire. On trouve, pêle-mêle, des anciens du Parti Communiste, de la SFIO, ou du syndicalisme « jaune », l'ensemble ayant comme matrice commune le pacifisme d'avant-guerre.

D'autres collaborationnistes se contentent de reprendre les grands principes de la Révolution nationale. Certes, Marcel Déat, fasciné par la personnalité d'Hitler, espère que soit instituée une grande Europe communautaire, mais il se recentre, dès 1941, sur la protection de la nation. On trouve, d'autre part, la perpétuation de certains des partis fascistes d'avant-guerre. Déat bien sûr, avec le Rassemblement National Populaire, mais aussi le PPF de Doriot qui demeure très actif et peut profiter d'un statut privilégié dans le sens où il est autorisé à la fois en zone libre et en zone occupée. Le francisme et la « Cagoule » continuent eux aussi leurs activités, mais ne peuvent pas compter sur des effectifs aussi pourvus que les partis de Déat et Doriot.

Une autre forme du collaborationnisme réside dans la fascination qu'exerce le nazisme sur certains intellectuels, qui font part de leur admiration pour le Reich dans une kyrielle de

¹ PETAIN Philippe, Intervention radiodiffusée du 10 mai 1942, retranscrite sur <http://www.marechal-petain.com/appe157.htm>

² *Ibid.*,

³ CHEBEL D'APPOLLONIA Ariane, 1996, *Op. Cit.*, p.269

journaux favorables à l'occupant¹. Le plus fameux d'entre eux, déjà évoqué précédemment, fut *Je suis partout*, dont le maurrassisme originel, déjà vertement critiqué à partir des années 1930, est totalement éclipsé à partir de 1941, par un ton collaborationniste que l'on peut qualifier d'outrancier. Son acteur en chef, Robert Brasillach, écrira par exemple qu'« il faut se séparer des Juifs en bloc et ne pas garder les petits »². Ces propos ne sont alors pas confidentiels puisque le quotidien imprime environ 300 000 exemplaires chaque jour... Cet antisémitisme virulent est peut-être l'un des seuls héritages du nationalisme conséquent élaboré à la fin du XIX^e siècle. A ce moment, l'antisémitisme avait constitué, comme on l'a vu, un instrument commode pour unir les différentes fractions du peuple contre un ennemi commun. Avec le collaborationnisme, le nationalisme se rétrécit à sa portion la plus congrue : seule la haine du Juif demeure et la passion nationaliste s'évapore pour laisser place à la fascination pour l'occupant.

C'est sûrement cette profonde contradiction qui tient en échec les tentatives des partis collaborationnistes. Ceux-ci, à l'image de l'extrême droite, sont minés par les dissensions et ne parviennent qu'assez rarement à parler d'une seule voix. En effet, malgré l'ultime tentative de Doriot, peu avant sa mort, de se muer en « führer des Français » en entraînant derrière lui les ultimes avatars du collaborationnisme, les membres de cette frange de l'extrême droite resteront minoritaires, haïs « par la très grande majorité de leurs compatriotes »³, et méprisés par Hitler.

L'épisode de la collaboration et du collaborationnisme va nuire gravement et durablement à la réputation de l'extrême droite. Elle qui s'était constituée lentement, après la guerre de 1870, grâce à l'ennemi que représentait l'Allemagne, et qui avait créé, par réaction, un nationalisme structuré, passionné, parfois intégral, la voilà qui renie la matrice principale, celle qui lui fournissait son dynamisme – et qui avait déjà été sensiblement érodée par les mythologèmes du fascisme français de l'avant-guerre –, pour ne garder de son intransigeance la seule haine de l'ennemi intérieur. Avec la Libération se ferme, si l'on peut dire, le bassin sémantique du nationalisme intégral. Si l'on considère les productions des penseurs contre-révolutionnaires comme le balbutiement de cette idéologie, alors ce premier cycle aura duré environ 150 ans, ce qui

¹ On peut en dénombrer une douzaine de quotidiens et 18 hebdomadaires...

² *Je suis partout*, 25 septembre 1942

³ AZEMA Jean-Pierre, « Vichy » in Michel Winock (sous la dir.), 1993, *Op. Cit.*, p.208

correspond, d'après Gilbert Durand, à la durée moyenne d'un bassin sémantique. A la fin de la Seconde Guerre mondiale, le nationalisme a pignon sur rue, mais il s'agit alors, si l'on reprend la typologie de Michel Winock, d'un nationalisme ouvert. Face à cette situation idéologique qui ne lui est guère favorable, l'extrême droite va se réfugier dans un activisme plus ou moins anonyme.

CHAPITRE II : Renaissance

L'épisode de l'épuration, qui suit immédiatement la Seconde Guerre mondiale, représente la limite de la politique de réconciliation nationale qui règne alors en France. Les effectifs de l'extrême droite sont alors durement touchés. Pourtant, cet événement marquant va créer la possibilité d'une certaine survivance néo-fasciste dans les consciences, limitée au départ à une forme de nostalgie, mais qui « tiendra (...) souvent lieu de jeunesse politique »¹. Ainsi, l'exécution de Robert Brasillach, l'un des collaborationnistes les plus notoires, va donner à celui-ci l'image d'un martyr de la cause, dont le souvenir guidera ses plus fervents disciples vers un activisme revanchard.

La décennie qui sépare la fin de la guerre et le début de la guerre d'Algérie demeure toutefois assez pauvre en droite extrême... La récupération par la droite gaulliste de l'idéologie nationaliste et l'euphémisation qui l'accompagne réduit quasiment l'extrême droite au silence. Face à des Français consacrés à l'effort de reconstruction du pays, ce courant a très peu de marges de manœuvre et se contente d'entretenir une mémoire clandestine, structurée notamment par une aversion envers le « résistancialisme », qui s'incarne à l'époque sur les toiles des salles de cinéma². Au milieu de l'anonymat politique, on dénombre certains mouvements et théoriciens d'extrême droite, qui tentent malgré tout de perpétuer la mémoire du fascisme, à défaut de renouveler concrètement la doctrine.

¹ RIOUX Jean-Pierre, « Des clandestins aux activistes (1945-1965), in WINOCK Michel (sous la dir.), 1993, *Op. Cit.*, p.217

² Nous pensons à des films comme *La bataille du rail* ou *Le père tranquille*, sortis en 1946, montrant une France presque unanimement résistante.

I. L'anonymat de l'après-guerre

Diverses productions et aventures politiques ont pour but de revendiquer une autre idéologie, ou tout du moins de composer avec l'héritage conceptuel de l'extrême droite une vision du monde d'apparence inédite. Parmi ces tentatives, on dénombre des activistes, à l'image du mouvement Jeune Nation, et quelques théoriciens.

A. Le mouvement Jeune Nation

Jeune Nation est un mouvement fondé par les frères Pierre et Jacques Sidos en 1949. Sans locaux ni membres permanents et n'ayant jamais dépassé les 500 militants, Jeune Nation fait surtout parler d'elle en menant des actions « coups de poing ». C'est ainsi que l'insurrection de Budapest, en Hongrie, réprimée par l'armée soviétique, galvanise les troupes fermement anti-communistes de Jeune Nation. Menés par Pierre Sidos et Dominique Venner (dont nous reparlerons), les troupes de Jeune Nation tentent d'incendier le siège du Parti communiste français pour protester contre l'intervention de l'armée de l'URSS à Budapest. Lors d'un entretien récent, Pierre Sidos mettait en avant le fait que son mouvement refusait également l'influence américaine et qu'il était « contre la dépendance mondialiste des Etats-Unis »¹. Ces propos semblent correspondre davantage à une relecture actuelle de l'activisme de Jeune Nation qu'à la réalité, dans le sens où les actions menées contre les institutions ou symboles américains (notamment des manifestations devant l'ambassade des Etats-Unis) était muées par des raisons plus conjoncturelles qu'idéologiques : le soutien des Etats-Unis au processus de décolonisation en font partie. D'autre part, l'usage des notions « mondialisme » et « mondialiste » d'un point de vue militant ne remonte qu'à la fin des années 1960...

Dissous à la fin des années 1950 par le gouvernement Pflimlin, Jeune Nation est un des rares mouvements de l'immédiate après-guerre que l'on peut classer à l'extrême droite. Qu'il s'agisse de son idéologie ou de sa symbolique (Jeune Nation adopte la croix celtique comme emblème), le mouvement emprunte plus qu'il n'innove. Sans réelle doctrine, si ce n'est un discours défensif entendant lutter contre la perte de l'Empire et de vieilles rengaines xénophobes et antiparlementaristes, Jeune Nation s'est surtout distingué par la violence de son activisme, allant jusqu'à molester, lors d'une manifestation à l'Etoile en avril 1954, le

¹ Propos de Pierre Sidos, recueilli par Florian Rouanet au cours d'un entretien biographique pour l'association « les amis de Pierre Sidos », URL : <http://pierresidos.fr/?p=437>, consulté le 7 juin 2014

président du Conseil (Joseph Daniel) et le ministre de la Défense (René Pleven)¹. Outre les agitations de rue provoquées par Jeune Nation, l'après-guerre voit fleurir quelques théories à vocation néo-fasciste et/ou raciste qu'il est nécessaire de présenter.

B. Entre néo-fascisme et racisme : René Binet

L'itinéraire politique de cet activiste est constitué de manière assez classique : il commence par militer aux Jeunesses Communistes, en est exclu en 1935 et se dirige vers le trotskisme de la IV^{ème} Internationale. Le tournant de la guerre précipitera sa conversion au fascisme, avec un engagement dans la division SS Charlemagne. Dès 1946, il prend la direction du *Combattant Européen*, revue collaborationniste créée durant la guerre, et s'aventure dans la création d'un parti (Parti républicain d'unité populaire). En 1949, voyant son parti interdit par le gouvernement, il rejoint le mouvement Jeune Nation des frères Sidos, une des rares fractions de l'extrême droite d'après-guerre faisant encore du nationalisme sa matrice. Ce parcours politique un peu chaotique aboutit en 1951 à la tentative de créer une sorte d'internationale fasciste : c'est à Malmö que se concrétise cette velléité, avec la mise sur pied du Mouvement Social Européen. Ce parti tente d'associer les différentes survivances du fascisme en Europe, en fédérant des Suédois, des Allemands, des Italiens, des Anglais et des Français. L'idéologie prônée se réfère assez classiquement à l'élaboration d'une troisième voie entre le communisme et le libéralisme, couplée à un souci de respectabilité imposée par les membres provenant du Mouvement Social Italien, qui ne veulent pas mettre à néant leur destin national.

Cette dernière tendance déplaît à René Binet et le Mouvement Social Européen, quelques mois seulement après sa création, connaît une scission qui donne naissance à un groupe plus radical : le Nouvel Ordre Européen. Son idéologie, pan-européenne et raciste, se situe dans la droite ligne de l'europhisme des collaborationnistes, et transmue une ambition politique réduite au silence dans le cadre national en une appétence d'ordre supranational.

Ce type de parcours politique, axé sur le souci de perpétuer une forme de fascisme, ou, selon Joseph Algazy, de « néo-fascisme », dans le sens où celui-ci « est porteur d'une essence ou d'une nature nouvelles »² va se doter dans le cas de René Binet d'un souci d'élaboration conceptuelle. Ainsi, dans sa *Théorie du racisme*, René Binet reprend la structure

¹ CHEBEL D'APPOLLONIA Ariane, 1996, *Op. Cit.*, p.290

² ALGAZY Joseph, 1984, *Op. Cit.*, p.324

argumentative du *Manifeste du parti communiste* de Karl Marx, à ceci près qu'il remplace le mot classe par le mot race : « Nous avons volontairement repris son plan et utilisé certaines de ses formulations pour le réfuter »¹, écrit Binet en introduction de son ouvrage. Le texte s'ouvre sur le renversement d'une fameuse citation : « L'histoire du développement de tous les êtres vivants de l'origine à nos jours est l'histoire des luttes de chaque espèce contre les autres espèces, de chacune d'elles pour sa sauvegarde propre et pour sa survie. »². Pour René Binet, « il s'agit de présenter le projet comme la transcription dans le champ politique des "vérités" des sciences expérimentales, et le racisme comme étant ce qu'eût raté le marxisme : un socialisme scientifique »³. Le livre se termine de manière similaire à celui de Marx, avec un appel lancé par Binet au renversement de l'ordre social : « En avant donc, le moment est venu où les nations prolétariennes, où le monde aryen, où l'homme blanc vont secouer leurs chaînes »⁴.

Si la *Théorie du racisme* de René Binet peut prêter à sourire d'un point de vue formel, elle augure une tendance que l'on retrouvera au centre de la démarche intellectuelle du Groupement de recherche et d'études pour la civilisation européenne (GRECE), à l'exception près que celui-ci remplacera la notion polémique de « race » par le terme plus consensuel de « culture ». En lisant la citation suivante, l'on se rend compte que René Binet ressuscite en France les théories du racisme biologique de Joseph Arthur de Gobineau et l'anthroposociologie de Georges Vacher de Lapouge, forgées entre le milieu et la fin du XIX^{ème} siècle :

« En proclamant une fois de plus ses principes fondamentaux d' "égalité" qui lui permettent d'obtenir à bas prix une armée de travailleurs dociles, le capitalisme favorisa la transplantation des populations et le brassage des races. Il pensa ainsi obtenir par métissage une masse toujours plus nombreuse de sous-hommes sans traditions, sans liens politiques et par là sans moyens de défense et qui ne mettraient pas en doute les principes de domination que cette société contre nature a instaurés. »⁵

¹ BINET René, 1950 (2009), *Théorie du racisme*, édition électronique, URL : [http://www.balderexlibris.com/public/ebook/Binet_Rene - Theorie du racisme.zip](http://www.balderexlibris.com/public/ebook/Binet_Rene_-_Theorie_du_racisme.zip), consulté le 3 mars 2012, p.5

² *Ibid.*, p.7

³ LEBOURG Nicolas, « La diffusion des péjorations communautaires après 1945 » Les nouvelles altérophobies, in *Revue d'éthique et de théologie morale*, 2011/4n°267, pp.35-58, p.37

⁴ *Ibid.*, p.47

⁵ BINET René, 1950 (2009), *Op. Cit.*, p.18

René Binet puise dans des conceptions raciales qui n'avaient pas eu une importance fondamentale dans la lente élaboration du nationalisme français d'extrême droite, quand elles n'avaient pas été franchement rejetées par Charles Maurras. Au début du XX^{ème} siècle, il n'était pas incohérent, à l'instar de Georges Vacher de Lapouge, de donner un cours de science politique sur le rôle social de l'Aryen, tout en faisant une carrière politique au sein de la SFIO, ancêtre du Parti Socialiste. Passées de l'autre côté du Rhin pendant le Troisième Reich, le mythe de l'Aryen et les théories de Gobineau et Lapouge font leur retour dans l'Hexagone sous la plume de René Binet. Elles connaîtront une fortune diverse par la suite, mais avec le recul historique, nous remarquons que la critique faite par cet auteur du métissage entre significativement en résonance avec les théories ethno-différencialistes du GRECE.

Malgré l'effort de conceptualisation mis en place dans ses ouvrages par René Binet, qui qualifiait lui-même sa doctrine de réalisme biologique, force est de constater qu'hormis des aventures individuelles, pulsées par le souvenir nostalgique de la collaboration et le culte des martyrs de l'épuration, l'extrême droite vit sa décennie la plus morose du XX^{ème} siècle. Comme si son divorce momentané d'avec le nationalisme la privait d'un dynamisme à même de lui donner une audience supérieure à celle de quelques ultras qui peuplent alors ses maigres rangs ; car à ce moment, l'extrême droite n'a « ni troupes, ni renforts, ni espace politique »¹. Il lui faut donc attendre la deuxième moitié des années 1950 et l'atmosphère de crise qui colle au poujadisme et à la guerre d'Algérie pour se diffuser au-delà des esprits des seuls activistes nostalgiques du fascisme et de la collaboration.

¹ RIOUX Jean-Pierre, « Des clandestins aux activistes (1945-1965), in WINOCK Michel (sous la dir.), 1993, *Op. Cit.*, p.222

II. Le sursaut poujadiste

Avec le recul, il apparaît que les institutions de la Quatrième République n'offraient pas une garantie contre le retour en force de l'idéologie ou plus substantiellement des partis d'extrême droite. En effet, le système politique français mis en place après la guerre ressemblait comme deux gouttes d'eau à la vieille Troisième République, dont les faiblesses firent le lit du nationalisme fermé, des expériences fascisantes, et du populisme trans-courant. Or, on retrouve, avec la Quatrième République, un régime parlementaire fragile qui voit se succéder, dans ses quelques onze années d'existence, pas moins de dix-huit gouvernements.

Cette instabilité politique, dans une période où la France doit affronter l'épisode de la décolonisation, offre aux rhéteurs de l'extrême droite une occasion nouvelle de vilipender le parlementarisme, accusé de condamner la France à l'impuissance politique, que va très vite symboliser la perte de l'empire colonial, délicatement nommé « Union française » après la Seconde Guerre mondiale. Autre témoin d'une époque minée par les questionnements à l'égard d'un monde qui va trop vite, le poujadisme sera utilisé par les militants favorables à l'Algérie française afin de donner à leur cause un ressort politique national. Mais les ambitions politiques de Pierre Poujade ne se réduiront pas à cet opportunisme et l'homme parviendra, malgré la brièveté de ses succès, à incarner concrètement une certaine protestation, à tel point qu'on nommera « poujadiste » tous ceux qui après lui reprendront ses thématiques.

A. De l'UDCA à L'UFF

On peut dire de Pierre Poujade « qu'il cultive le syncrétisme en politique »¹. Il a été successivement, pendant la Seconde Guerre mondiale, doriote, chef d'un mouvement de jeunesse vichyste, puis résistant à partir de 1942. Un parcours à même de lui donner des gages lors de son entrée en politique, lui qui finit la guerre dans le camp des vainqueurs mais est capable de comprendre la sentimentalité nostalgique des anciens jusqu'au-boutistes de la collaboration. Lors de l'après-guerre, il exerce le métier de papetier dans sa commune natale de Saint-Céré, et c'est au titre de cette situation qu'il débutera une carrière syndicale, puis politique.

¹ RIOUX Jean-Pierre, « Des clandestins aux activistes (1945-1965), in WINOCK Michel (sous la dir.), 1993, *Op. Cit.*, p.223

En effet, en 1953, il s'oppose, avec l'aide de plusieurs commerçants de sa ville, à un contrôle fiscal. Les contrôleurs renoncent alors à mener à bien leur mission, donnant ainsi à Pierre Poujade un statut de défenseur des petits commerçants. Cet événement marque le début du poujadisme, puisque ce mouvement protestataire devient alors départemental, puis national. L'Union de défense des commerçants et des artisans (UDCA) est alors créée. Au départ, rien qui ne ressemble réellement à l'extrême droite, hormis une certaine parenté avec les mouvements de défense des intérêts catégoriels du début des années 1930. Le PCF, conscient que son influence est insuffisante dans le milieu des commerçants et des artisans, tentera même de récupérer la dynamique du mouvement, en pratiquant une politique d'entrisme au sein de l'UDCA. Cette tentative n'est pas vue d'un bon œil à un moment où une grande partie des cadres de l'UDCA fait valoir son apolitisme. Dès la fin de l'année 1955, l'hostilité est franche entre les deux organisations, Waldeck Rochet déclarant que Poujade « fait de l'antiparlementarisme grossier, comme en avaient fait La Rocque, Dorgères, Doriot et comme en font toujours les fascistes »¹. Plus tard, les cadres communistes iront jusqu'à affubler du sobriquet de « Poujadolf » le dirigeant de l'UDCA... Paradoxalement, c'est en revendiquant son apolitisme que le mouvement de Poujade va peu à peu basculer vers la droite. Romain Souillac, auteur d'un ouvrage passionnant sur le sujet, explique ainsi ce phénomène :

« L'anticommunisme de l'Union de défense, inexistant au commencement, devient une obligation pratique, avant de se transformer en revendication idéologique à la fin de l'année 1955. L'exclusion de l'ensemble des militants du PCF, ainsi que des sympathisants, conduit le mouvement à déséquilibrer son encadrement en direction de la droite, rompant avec l'éclectisme et la neutralité des débuts. »²

L'UDCA, porté par le charisme de son instigateur et la popularité de la cause défendue, comptera 450 000 cotisants au milieu des années 1950. Cet engouement est à l'image du meeting organisé au Vel d'hiv par Poujade, le 24 janvier 1955 : les sources divergent mais font en général état d'une foule comptant entre 100 000 et 200 000 personnes, venue applaudir les propos du leader de l'UDCA. Pour autant, ce succès syndical, réaction passionnée face au gouvernement d'alors qui promettait des peines de prison pour les

¹ Cité par SOUILLAC Romain, 2007, *Le mouvement Poujade. De la défense professionnelle au populisme nationaliste (1953-1962)*, Presses de Science-Po, Paris, p.76

² *Ibid.*, p.77

commerçants récalcitrants au contrôle fiscal, semble dès le départ mu par l'ambition nationale de son instigateur. Son symbole (un coq sur fond de territoire hexagonal), est l'illustration d'un projet qui entend incarner une forme de protestation « gauloise » et cocardière, prenant ainsi à revers une Quatrième République qui paraissait parisienne, citadine, hautaine ou encore et plus simplement, inefficace.

*Oeuvre non reproduite
par respect du
droit d'auteur*

Figure 6 : Insigne de boutonnière aux couleurs de l'UDCA

B. Les caractéristiques idéologiques du poujadisme

Afin de définir l'idéologie poujadiste, il est nécessaire de distinguer d'une part : le discours politique général, qui se caractérise par son aspect simple, direct et ses formes populistes ; d'autre part : les efforts réalisés par certains cadres pour donner à l'UFF une véritable doctrine.

1. Le discours poujadiste

En 1956 est lancée l'Union et fraternité française (UFF), vitrine politique de l'UDCA, à partir de laquelle Pierre Poujade entend maltraiter encore davantage le régime de la Quatrième République. Pour reprendre les termes de Dominique Borne, la démarche discursive du dirigeant de l'UFF est claire :

« Tous les opprimés, paysans, ouvriers, intellectuels et commerçants ont les mêmes intérêts et les mêmes idéaux. Mais ils sont trahis par une élite indigne qui cherche à les diviser. Le peuple détient la vérité, qu'il se dresse contre les cadres de la nation, contre ceux qui trahissent sans vergogne. »¹

Le papetier de Saint-Céré n'est ainsi pas très tendre avec les dirigeants français et le slogan de l'UFF, « sortez les sortants », n'est rien à côté de l'outrance dont il fait preuve à

¹ BORNE Dominique, 1977, *Petit bourgeois en révolte ? Le mouvement Poujade*, Flammarion, Paris, p.183

l'égard des gouvernants dans ses discours passionnés. Le registre est alors classique et se rapproche sensiblement de l'extrême droite, ou d'un populisme de droite, si l'on veut être précis. Poujade est sur le mode de la défense des « petits », dénonçant l' « Etat-vampire », les « intellectuels » et les « apatrides », qui dans une sinistre coalition font tomber la « maison France ». Stanley Hoffmann perçoit dans ce discours appelant au sursaut des sans-grade et des obscurs un « côté Spartacus »¹. Il est vrai qu'outre ses formes populistes et son fond parfois xénophobe, dont nous allons saisir plus tard la teneur, le discours poujadiste entretient également une forme de mystique révolutionnaire, la même qu'on pouvait retrouver chez Boulanger ou Barrès :

« Un jour de magnifique colère, des hommes de chez nous, des petits, des sans-grades se sont dressés, se sont unis. Comme jadis à Valmy, comme hier sur les barricades, ils n'avaient pour arme que leur courage ; ils n'avaient pour force que le droit ; ils n'avaient pour idéal que la liberté. »²

En plus de cette défense générale des « petits », qui désignent ceux appartenant à « une France identifiée à sa ruralité, à son peuple des couches préindustrielles, à ses petits Blancs des bastions coloniaux menacés »³, Pierre Poujade assigne à la classe sociale à laquelle il appartient un rôle historique. Les artisans et les commerçants sont considérés comme les ultimes possesseurs de la liberté, et c'est à ce titre qu'ils doivent agir politiquement pour rendre cette même liberté à toutes les couches sociales : « L'histoire de France racontée par M. Poujade leur donne la mission que l'histoire du monde dévoilée par Marx confiait au prolétariat »⁴.

En revanche, le leader de l'UFF est particulièrement féroce à l'égard des ministres puisqu'il les qualifie, entre autres termes fleuris, de « charognards », « salopards », « pédérastes » ou encore « eunuques »⁵. D'après Pierre Poujade, c'est toute la politique française qui est élaborée « au cours d'abjectes partouzes »⁶ ! Lorsqu'ils s'adressent à Pierre Mendès-France, Pierre Poujade ou les cadres poujadistes quittent le registre de l'insulte pour

¹ HOFFMANN Stanley, 1956, *Le mouvement Poujade*, Librairie Armand Colin, Paris, p.213

² POUJADE Pierre, 1954, *J'ai choisi le combat*, Société générale des éditions et des publications, Saint-Céré, p.231

³ WINOCK Michel, « Les populismes français » in RIOUX Jean-Pierre (sous la dir.), 2007, *Les populismes*, Editions Perrin, Paris, pp.131-154, p.147

⁴ HOFFMANN Stanley, 1956, *Op. Cit.*, p.231

⁵ Propos cités par SOUILLAC Romain, 2007, *Op. Cit.*, p.195

⁶ *Ibid.*, p.195

flirter avec celui de la judéophobie. C'est ainsi que Jean Lamalle affirmait en 1955 que « M. Mendès a ajouté le mot France à son nom pour que cela fasse moins juif »¹. Quant à Pierre Poujade, il tente de retourner l'accusation de racisme dont son parti pourrait être la victime en reprochant à Pierre Mendès-France de ne s'être pas mélangé à la communauté française :

« Tu es en France depuis quelques générations, je te l'accorde. Mais est-ce qu'il y a beaucoup de Dupont, de Durand, de Poujade, qui ont apporté leur sang (...) avec le tien ? Est-ce que tu t'es mélangé à la communauté française ? Non ! Eh bien c'est toi le raciste (...). Tu es venu te mettre dans la communauté française, tu es venu profiter de la communauté française, de tout ce qu'elle t'apportait, de cette générosité. Tu en as profité, tu t'es enrichi, tu t'es développé, et tu es resté là, dans ta secte. »²

Une tentative ratée, d'une part car elle induit une conception de l'identité française basée sur le sang et non sur la citoyenneté politique, d'autre part car elle a bien du mal à se détacher de certains clichés antisémites : le Juif étranger par essence, parasite et profiteur, semblable à celui décrit par Alphonse Toussenel, pompant « toute la substance et (...) tous les sucs »³ de l'organisme social hôte. Toutefois, et assez classiquement, Poujade rejette toute accusation d'antisémitisme, faisant valoir que son mouvement compte bon nombre de militants de confession juive ou d'origine israélite.

En analysant l'idéologie du mouvement poujadiste, Dominique Borne a écrit que « ce serait un contresens d'y rechercher un projet de société »⁴. Pourtant, si l'on s'aventure au-delà des outrances du discours, on trouve dans le poujadisme un effort de conceptualisation qui dépasse la simple « mythologie petite-bourgeoise »⁵ raillée par Roland Barthes.

2. La doctrine de l'Union et la fraternité française

En explorant les articles des cadres poujadistes, on trouve des thématiques qui rapprochent nettement, cette fois-ci, le poujadisme de l'extrême droite, notamment celle de la théorie du complot. En effet, certaines plumes du mouvement poujadiste entendent montrer le rôle joué par la « synarchie » dans la politique française. Michel Rohart, par exemple, reprend

¹ Cité par SOUILLAC Romain, 2007, *Op. Cit.*, p.218

² POUJADE Pierre, propos apparaissant dans le documentaire de MOATI Serge, 2003, *Le Pen, vous et moi*

³ TOUSSENEL Alphonse, 1847, *Les juifs rois de l'époque. Histoire de la féodalité financière*, Tome Premier, Gabriel de Gonet Libraire-éditeur, Paris, p.134.

⁴ BORNE Dominique, 1977, *Op. Cit.*, p.195

⁵ BARTHES Roland, 1957, *Mythologies*, Editions du Seuil, Paris, p.81

dans la revue de l'UFF, *Fraternité française*, les analyses des années 1930 sur l'existence d'une société secrète, qui serait le fruit de la rencontre entre « un courant occultiste » et un autre « né des cogitations d'une classe qui se développe de plus en plus dans notre monde moderne : les grands techniciens »¹.

On trouve également dans le poujadisme l'influence presque intacte de l'idéologie maurassienne. Toujours dans *Fraternité française*, Michel Rohart – par ailleurs ancien sympathisant de l'Action française – dresse une liste d'ennemis qui fait franchement écho au quatre états confédérés de Charles Maurras :

« Pour ses ennemis, la France est encore le bastion de la chrétienté. [...] C'est à ce bastion qu'en ont les marxistes, les francs-maçons, les technocrates, les internationales juives, les mahométants. C'est contre une conception de la cité chrétienne que la France a longtemps incarnée et qu'à leurs yeux elle est encore susceptible d'illustrer un jour que leurs intrigues sont dirigées, qu'elles se conjurent et s'entremêlent. »²

Comme chez le théoricien d'Action française, la désignation des ennemis de l'intérieur est couplée à une réflexion sur les effets qu'ils sont censés occasionner. Ceux-ci produisent des dégâts d'autant plus conséquents, à l'égard d'une France définie par sa chrétienté, qu'ils se surajoutent les uns aux autres et voient ainsi leurs effets nocifs sur l'identité du pays réel démultipliés. Outre le contenu du journal *Fraternité française*, dans lequel on trouve des éléments concrets permettant de parler du poujadisme comme une idéologie et pas une simple protestation populiste, la brochure *Notes et essais sur le poujadisme*, parue en 1957, constitue une somme de textes aux ambitions théoriques qui témoigne de la volonté des cadres du mouvement de parer l'UFF d'une véritable doctrine. Celle-ci, muée par un antirationalisme et des inspirations bergsoniennes, se définit par trois grandes conceptions philosophico-idéologiques³ : 1 : l'homme doit s'émanciper à l'égard de la machine et suivre son instinct, qui le pousse naturellement à être patriote et nationaliste ; 2 : capitalisme et communisme doivent être rejetés l'un comme l'autre ; 3 : il est nécessaire de transformer les premiers combats corporatistes de refus en une volonté politique de recouvrer dignité et liberté qui embrasse toutes les couches sociales.

¹ *Fraternité française*, 20 août 1955, cité par SOUILLAC Romain, 2007, *Op. Cit.*, p.221

² *Fraternité française*, 7 avril 1956, cité par SOUILLAC Romain, 2007, *Op. Cit.*, p.226

³ Voir SOUILLAC Romain, 2007, *Op. Cit.*, pp.200-202

Si ces trois grandes conceptions de la doctrine poujadiste sont suivies d'effets, alors une nouvelle République composée d'hommes libres pourra voir le jour. Décrite à grand renfort de symboles, cette République combine deux mythes que l'on retrouve dans de nombreuses idéologies politiques : « l'âge d'or de la France heureuse du "petit peuple" renversant les Bastilles, et le vieux rêve libéral de l'harmonie des intérêts »¹. Signalons que ces utopies de liberté démocratique ne sont pas le fait de l'ensemble des cadres du mouvement. Les déclarations du jeune Jean-Marie Le Pen sont plus proches du culte du chef et de la mythologie de la « bande » que nous avons évoquée plus tôt : « Souvenez-vous de la camaraderie de la caserne. C'est elle que nous recréons dans notre Union »². Sans parvenir à établir une nouvelle République, l'UFF fera une performance remarquable lors des élections législatives de 1956.

C. Gloire et disparition du poujadisme

Lors des élections législatives de 1956, l'UFF réalise 12.6 % des suffrages et envoie 52 députés à l'Assemblée Nationale, dont Jean-Marie Le Pen. Cette performance électorale, remarquable dans le sens où Pierre Poujade était un parfait inconnu trois ans auparavant, demeurera le point d'orgue du poujadisme. Par la suite, l'UFF va progressivement s'affaiblir. Miné par des dissensions internes, causées notamment par des positionnements plutôt instables sur la question de l'Algérie française, le mouvement ne saura pas s'adapter au renouveau de l'autorité qu'incarnera la Cinquième République. Cette déliquescence contamine l'UDCA, puisqu'elle ne compte à la fin de l'année 1958 plus que 150 000 adhérents (contre 500 000 trois ans plus tôt). Ce chiffre tombe à 37 000 au tout début des années 1960... En plus des explications idéologiques et politiques, on peut suivre Serge Bernstein lorsqu'il écrit que le rapide déclin du poujadisme s'explique également par la nature même de son combat initial et donc sa composante sociologique. Etant une « tentative désespérée de résistance de la classe moyenne indépendante à une évolution qui semble la condamner à la disparition »³, le mouvement de Pierre Poujade ne pouvait pas être quelque chose d'autre qu'un sursaut. Pourtant, les quelques années où l'UDCA et l'UFF ont agité la Quatrième République ont permis au poujadisme de réintroduire certains schèmes propres au nationalisme français. Pour qu'ils aboutissent à une véritable renaissance idéologique de

¹ HOFFMANN Stanley, 1956, *Op. Cit.*, p.234

² Cité par HOFFMANN Stanley, 1956, *Op. Cit.*, p.243

³ BERNSTEIN Serge, « POUJADE PIERRE - - (1920-2003) », Encyclopædia Universalis [en ligne], consulté le 11 juin 2013. URL : <http://www.universalis-edu.com/encyclopedie/pierre-poujade/>

l'extrême droite nationaliste, l'aggravation des événements en Algérie – qui ne sont pas encore considérés comme une guerre – arrive à point nommé.

III. La perte de l'Algérie française : un traumatisme (re)fondeur ?

Au moment où se déclenchent les velléités d'indépendance, le souhait de garder l'Algérie française n'est clairement pas l'apanage de l'extrême droite. Cependant, à l'exception bien sûr du retour au pouvoir du Général de Gaulle, c'est elle seule qui tirera un bénéfice symbolique – à défaut d'être immédiatement politique – de ces événements. En effet, ce douloureux épisode va créer pour elle la possibilité de se réconcilier avec un des schèmes les plus mobilisateurs de son idéologie. Dans son ouvrage sur les mouvements d'extrême droite français, François Duprat soulignait ainsi que « La liquidation de l'Empire colonial français donnait à l'opposition nationale les forces qui lui avaient manqué depuis 1945. Lavée de la lourde hypothèque de Vichy et de la Collaboration, elle pouvait de nouveau faire appel au nationalisme, voire au pur et simple patriotisme des Français »¹. A ce titre, Guy Perville établit un rapprochement entre la Guerre d'Algérie et l'Affaire Dreyfus, dans le sens où « l'attachement aux valeurs nationales incarnées par l'armée devait l'emporter, chez les nationalistes et la droite révolutionnaire, sur les valeurs de justice attachées à la République et à son régime. Ainsi, poursuit-il, la guerre d'Algérie contribua-t-elle à ancrer à droite certains hommes de gauche, de même que le nationalisme était passé de gauche à droite avec Déroulède au temps du boulangisme »².

Beaucoup de petits groupuscules vont ainsi précéder la création de l'Organisation armée secrète (OAS). Ainsi, dès 1954, les troupes de Jeune Nation sont grossies par l'arrivée d'anciens combattants d'Indochine, comme si ceux-ci sentaient déjà l'imminence de ce qui représentait pour eux le combat de la dernière chance. Jacques Soustelle, alors député à tendance gaulliste, crée en 1957 l'Union pour le salut et le renouveau de l'Algérie française (USRAF), suivie deux ans plus tard par le Rassemblement pour l'Algérie française (RAF). Ces mouvements se dotent d'un argumentaire qui mêle la défense de l'Occident à une critique sans concession des intellectuels de gauche, volontiers favorables à l'indépendance de l'Algérie. Cette rhétorique renoue avec les standards de l'extrême droite : la France va à sa perte sous l'influence néfaste des ennemis de l'intérieur et de l'extérieur. L'activité assez intense de ces mouvements aboutira au coup d'Etat du 13 mai 1958, lors duquel le général

¹ DUPRAT François, 1972, *Les mouvements d'extrême droite en France depuis 1944*, Editions Albatros, Paris, p.63-64

² PERVILLE Guy, « L'Algérie dans la mémoire des droites » in SIRINELLI Jean-François (sous la dir.), 2006, *Histoire des droites. 2. Cultures*, pp.621-656, p.646

Salan, après s'être emparé du Gouvernement Général à Alger, réclame l'arrivée de Charles de Gaulle au pouvoir.

On connaît la suite de l'histoire : l'appel de Salan est entendu mais de Gaulle a d'autres ambitions. A partir de 1958 et de l'action du général de Gaulle, l'opinion française va peu à peu se faire à l'idée d'une Algérie algérienne. La minorité encore combattante et décidée à sauver coûte que coûte l'« Empire » va dès lors se radicaliser. En 1960 est fondé le Front de l'Algérie française (FAF), dont l'acronyme connaîtra un destin notoire en étant appelé à désigner tous ceux qui ressortent, de près ou de loin, de l'extrême droite. Le FAF, concentré sur le territoire algérien, connaît une réplique métropolitaine, nommée le Front national pour l'Algérie française. Le manifeste de ce parti est signé entre autres par Georges Sauge, Jean-Louis Tixier-Vignancour, et Jean-Marie Le Pen, déjà échaudé par la perte de l'Indochine et créateur dès 1957 d'un Front National des Combattants avec Jean-Maurice Demarquet. Quant au mouvement Jeune Nation, qui n'en finit plus de renaître malgré des interdictions successives, il développe dans sa revue des thématiques identitaires qui sont motivées aussi bien par la crainte de perdre l'Algérie que par une appréhension renaissante du péril rouge, appelée à se développer dans les années 1960. Dès lors, l'armée est une valeur refuge « face aux immenses périls qui menacent la civilisation blanche, européenne et française : bolchévisme, xénophobie et racisme de couleur »¹.

La fondation de l'OAS, en 1961, n'est pas uniquement le fait de l'extrême droite. Son nom même témoigne d'un certain esprit de resistancialisme puisque l'Armée secrète était un regroupement de résistants français. Ses effectifs sont alors un mélange entre des composantes plurielles dont les points de vue idéologiques se rejoignent parfois uniquement sur la volonté de garder l'Algérie française : certains, « adeptes de la violence et imbus d'orgueil racial »², étaient proches du fascisme ; d'autres étaient davantage traditionalistes et contre-révolutionnaires, liés au pétainisme et à l'intégrisme catholique : « ses adeptes prétendaient défendre la civilisation chrétienne contre une conspiration diabolique associant le communisme international, l'impérialisme panarabe et le fanatisme musulman »³ ; enfin « une

¹ RIOUX Jean-Pierre, « Des clandestins aux activistes (1945-1965), in WINOCK Michel (sous la dir.), 1993, *Op. Cit.*, p.233

² PERVILLE Guy, « L'Algérie dans la mémoire des droites » in SIRINELLI Jean-François (sous la dir.), 2006, *Histoire des droites. 2. Cultures*, pp.621-656, p.642

³ *Ibid.*, p.643

troisième catégorie, la plus nombreuse et la plus hétérogène, qui rassemblait ceux qu'on peut appeler des nationalistes français, obsédés par la décadence de la patrie, dont la grandeur et l'honneur ne pouvait survivre à la perte de l'Algérie »¹.

Ultime tentative de rassembler les différents groupuscules favorables à l'Algérie française, l'OAS, « conjonction de bonnes volontés désintéressées et d'ambitions déçues, de civils désemparés et de soldats perdus »², ne parvient pas à inverser la tendance menant l'Algérie à l'indépendance. Tout au long de l'année 1961, le groupe sème la terreur avec de nombreux attentats en Algérie et en Métropole. Très populaire chez les Français d'Algérie, l'OAS l'est beaucoup moins chez les Métropolitains. Ses actions terroristes ne font que rendre plus patente la volonté de désengagement d'une grande majorité de l'opinion française. En mars 1962, un cessez-le-feu met fin aux activités de l'organisation.

Ainsi, à peine transcendée par le combat pour l'Algérie française, et n'ayant jamais réussi à complètement phagocyter les différents mouvements de Pierre Poujade, l'extrême droite se retrouve à terre. Le général de Gaulle, qu'elle exècre, se pare pour une deuxième fois des habits du sauveur. La Cinquième République, qu'il va forger avec Michel Debré, va mettre à mal les ambitions politiques de l'extrême droite, qui quitte une nouvelle fois le devant de la scène pour se réfugier dans la ferveur estudiantine, le combat de rue, mais aussi la métapolitique. Car si la perte de l'Algérie française constitue un échec par rapport aux ambitions de cette famille idéologique, celle-ci voit renforcées des convictions qui avaient été éteintes lors de la Libération. Celles notamment qui, au-delà de la pluralité des opinions qui la constituent, lui ont fréquemment fait penser et dire qu'elle était à l'avant-garde du combat pour la sauvegarde de la nation : « Identifiée aux derniers partisans de l'Algérie française, la droite extrême a été isolée par sa défaite, mais paradoxalement confortée dans ses convictions et dans sa certitude d'avoir eu raison envers et contre tous »³.

¹ *Ibid.*, p.644

² LECLERCQ Pierre-Robert, « O.A.S. (Organisation de l'armée secrète), *Encyclopaedia Universalis* [en ligne], consulté le 13 juin 2013. URL : <http://www.universalis-edu.com/encyclopedia/organisation-de-l-armee-secrete/>

³ PERVILLE Guy, « L'Algérie dans la mémoire des droites » in SIRINELLI Jean-François (sous la dir.), 2006, *Op. Cit.*, p.642

IV. Entre action et réflexion

Le combat pour l'Algérie française, s'il ne permit pas à l'extrême droite de renouer durablement avec des succès électoraux et de détourner à son avantage le populisme braillard de Pierre Poujade, constitua, à l'image du traumatisme issu de l'épuration, une véritable mémoire collective. Cet épisode, qui à son issue ne réunissait qu'une minorité rassemblée autour de l'idéal déclinant d'un Empire français, va en effet être « mythifié » et servir de support à tout un processus de structuration à la fois intellectuel et social. A rebours de cette tendance, le manifeste *Pour une critique positive*, signé par Dominique Venner et paru en 1962, a pour ambition d'assumer les conséquences des erreurs du passé.

A. Dominique Venner ou la volonté de rendre le nationalisme fonctionnel

Né en 1935, Dominique Venner a participé aux différentes aventures politiques de l'extrême droite d'après-guerre, en prenant notamment part, avec les troupes de Jeune Nation, à l'attaque du siège du PCF en novembre 1956. Son activisme violent lui vaut un séjour de 18 mois en prison, à l'issue duquel il rédige son manifeste. Un parcours qui, d'après Pierre-André Taguieff, donne du sens à sa démarche de refondation du nationalisme :

« L'intervention de Dominique Venner en faveur d'une réflexion doctrinale et stratégique tenait sa force symbolique de ce que le militant nationaliste avait été lui-même l'incarnation du romantisme de la révolte pure contre le "système" établi, et qu'il avait médité sur son propre échec en prison (...). »¹

Plutôt que se réfugier dans une mythologie asséchée, il est nécessaire, selon cet auteur, de mener une réflexion objective sur les possibilités d'actions présentes. A cet égard, Dominique Venner établit une distinction qui fera date dans l'histoire des idées en différenciant les « nationaux » des « nationalistes ». Les « nationaux » souffrent, selon Dominique Venner, de deux principales « tares » : un défaut de conception et un défaut d'organisation. Le premier recouvre tous les manquements idéologiques d'une famille politique qui s'attaque aux effets du mal sans en identifier clairement les causes au moyen d'une véritable doctrine :

« Ils [les nationaux] ne conçoivent pas la nécessité d'éduquer des partisans au moyen d'une doctrine juste expliquant les causes de la décadence occidentale, proposant une solution et servant de

¹ TAGUIEFF Pierre-André, 1994, *Sur la Nouvelle droite*, Descartes & Cie, Paris, p.119-120

gouvernail à la pensée dans l'action. C'est pourquoi, ils se complaisent dans une série de maladies politiques qui sont responsables de leurs échecs. »¹

Quant au défaut d'organisation, qui n'est finalement que la résultante de l'absence d'une doctrine désignant avec limpidité les causes du mal, il implique l'opportunisme, la mythomanie, le terrorisme – Dominique Venner a compris combien les actions de l'OAS l'ont totalement privée du soutien de la population française – et l'anarchisme. Comme pour clore définitivement le chapitre Maurras dans le grand livre d'histoire du nationalisme français, l'auteur poursuit en écrivant que « le combat "national" s'enlise dans des ornières vieilles d'un demi-siècle »². Face à ces défauts de conception et d'organisation, Dominique Venner élabore sa refondation du nationalisme en le parant d'une doctrine qui se veut révolutionnaire, dans le sens où il souhaite faire table rase du régime, des dogmes et des hommes existants. Pour atteindre un tel objectif, la nouvelle doctrine doit être comprise « non comme un ensemble d'abstractions, mais comme un gouvernail pour la pensée et l'action »³.

L'ensemble d'abstractions est déjà là mais il n'est pas fonctionnel, la faute à un héritage pluriel, divers, enrichi par des conceptions antagonistes qui partagent des ennemis mais ne s'entendent pas véritablement sur la direction qu'il faut prendre. Dominique Venner établit un parallèle intéressant : le nationalisme des années 1960 est semblable au marxisme avant que Lénine n'en tire une doctrine claire qui puisse le transformer en arme politique. Sans verser dans l'essai doctrinal, l'auteur dresse quelques propositions fondamentales qui répondent bien à sa volonté de « dégrossir » le corpus idéologique du nationalisme :

- Renvoi dos à dos du libéralisme et du marxisme, qui ont pour aboutissement commun « l'asservissement des peuples préalablement trompés par les mythes démocratiques »⁴ ;
- mise en avant d'un « humanisme viril » comme nouvelle table des valeurs qui « rejette la fausse loi de nombre et veut plier la puissance de la technique à la volonté civilisatrice de l'homme européen »⁵ ;
- volonté d'établir un ordre vivant basé sur la sélection et l'éducation d'hommes d'élite ;

¹ VENNER Dominique, 1962, *Pour une critique positive*, édition numérique, URL : <http://www.reseau-identites.org/wp-content/uploads/2013/05/Pour-une-critique-positive.pdf>, p.4

² *Ibid.*, p.7

³ *Ibid.*, p.10

⁴ *Ibid.*, p.13

⁵ *Ibid.*, p.14

- mise en place d'une économie organique par le biais de l'entreprise communautaire où le pouvoir est mieux réparti entre capital et travail ;
- volonté de parvenir à une unité européenne, articulée entre la pluralité des identités nationales et la création d'un Etat européen collégial.

Dans ces propositions, on retrouve aussi bien des conceptions classiques appartenant à l'héritage idéologique de l'extrême droite, comme les vellétés de troisième voie entre socialisme et capitalisme (aussi bien sur le plan idéologique qu'économique), que des affirmations inédites comme le dessein d'établir un Etat européen. Même si l'Europe avait pu constituer un horizon imaginaire séduisant, notamment dans le discours du fascisme, jamais une doctrine française nationaliste ne lui avait donnée une place aussi importante. En revanche, on note qu'aucune référence à la race n'est faite dans ces propositions, comme dans l'ensemble du manifeste de Dominique Venner. La doctrine élaborée, il faut à présent un corps de militants dévoués, prêt à la diffuser et à se battre politiquement pour elle. L'auteur critique les « suiveurs » ou les « notables » nationaux, fascinés par un homme ou mus par leur simple appétence pour les postes de pouvoir ; il leur privilégie les militants, qui eux se battent pour une idée et sont prêts à supporter « les nuits d'affichage, les harangues en public, les coups, les réunions houleuses, les tracts tirés le soir sur une ronéo, distribués à l'aube, les arrestations, les interrogatoires, les sévices, la prison, les juges, les déceptions, les injures, l'indifférence, les échecs... »¹. Comme de nombreux doctrinaires du nationalisme, Dominique Venner est fasciné par la discipline militante et par l'organisation stricte qui caractérisent le PCF². La manière dont il décrit la structure militante idéale en témoigne :

« Destinée au combat, l'Organisation Nationaliste doit être une, monolithique et hiérarchisée. Elle sera formée par le groupement de tous les militants acquis au Nationalisme, dévoués et disciplinés. »³

Pour Dominique Venner, appliquer ces différents préceptes est la condition pour en finir avec les errements politiques des « nationaux », prompts aussi bien à s'enthousiasmer qu'à réfréner leurs ardeurs et à désespérer. Le manifeste *Pour une critique positive*, « longtemps considéré comme un texte fondateur par toute une fraction de l'ultra-droite »⁴, n'augure pas

¹ VENNER Dominique, 1962, *Op. Cit.*, p.21

² Dans un entretien biographique réalisé par TV Libertés, il admet avoir beaucoup appris de ses ennemis. Entretien en ligne : <https://www.youtube.com/watch?v=T9wynQvW69Y>

³ VENNER Dominique, 1962, *Op. Cit.*, p.24

⁴ MILZA Pierre, 1987, *Fascisme français. Passé et présent*, p.193

une carrière politique fructueuse pour son auteur. Dominique Venner se retire de la vie politique en 1967 pour se consacrer entièrement à l'écriture¹. Au cours des années 1960, différentes structures tentent, avec plus ou moins de réussite, de reprendre les préceptes énoncés par Dominique Venner. Malgré les nombreux ponts existant entre ces organisations, on peut distinguer, pour la clarté de l'exposé, les mouvements voués à l'activisme, comme la Fédération des étudiants nationalistes (FEN) et Occident, et ceux qui se consacrent au travail des idées, comme – malgré son nom – Europe-Action et, finalement, le GRECE.

B. L'activisme de la Fédération des Etudiants Nationalistes (FEN) et d'Occident

Les troupes issues du mouvement Jeune Nation forment le 1^{er} mai 1960 un nouvel avatar, qui prend le nom de Fédération des étudiants nationalistes (FEN). Celle-ci se constitue en réaction au texte de l'Union nationale des étudiants de France (UNEF), qui appelait alors le gouvernement français à engager des pourparlers avec le Front de Libération Nationale (FLN). La FEN se donne alors les objectifs suivants :

« Faire entendre la voix des étudiants qui refusent à l'U.N.E.F., devenue un fief marxiste, le droit de parler en leur nom ; chasser le marxisme des universités et des lycées de France ; opposer au syndicalisme marxiste de l'U.N.E.F. un syndicalisme corporatif ; préparer l'avenir français par l'étude des grands problèmes nationaux et la diffusion du nationalisme français ; soutenir l'action des défenseurs de l'intégration territoriale de l'Algérie française à la Mère Patrie. »²

On saisit, à la lueur des desseins de la FEN, la composante identitaire forte qui se lit, bien sûr, à travers la défense de l'Algérie française, mais aussi et surtout par une opposition frontale au marxisme. Celui-ci constitue un ennemi redoutable dans le sens où il est à la fois larvé dans les consciences du syndicalisme de gauche et moteur du régime politique de l'URSS, source de fantasmes de la part des nationalistes, qui voient dans son gigantisme une menace pour un empire français alors en déliquescence. La lecture du « Manifeste de la classe 60 » donne un aperçu plus éloquent de l'idéologie prônée par la FEN, plus que critique à

¹ Passionné par la chasse, il devient notamment un spécialiste reconnu de l'histoire des armes (il publie ainsi un *Dictionnaire de la chasse* dans la très conventionnelle série des « Dictionnaires amoureux »). Il écrit également des ouvrages sur l'histoire européenne, l'identité, etc. Le 21 mai 2013, à l'aide d'une de ses nombreuses armes à feu, il se suicide devant l'autel de la cathédrale Notre-Dame de Paris, un suicide qu'il conçoit comme un sacrifice. Marine Le Pen, sur son compte Twitter, lui rend hommage : « Tout notre respect à Dominique Venner dont le dernier geste, éminemment politique, aura été de tenter de réveiller le peuple de France ».

² COSTON Henry, 1960, « Partis, journaux et Hommes politiques d'hier et d'aujourd'hui, numéro spécial des *Lettres françaises*, La Librairie française, Paris, p.226

l'égard de « la conception démocratique de l'homme, individu anonyme qui abdique sa personnalité et sa valeur devant l'absurde et injuste loi égalitaire par laquelle un Bigeard est rabaissé au niveau du dernier balayeur de quartier, un Pasteur à celui d'un analphabète originaire du Congo et la mère de famille à celui de la prostituée... »¹.

On peut lire ici la critique de l'égalitarisme, déjà mis en exergue au début de cet exposé, qui fusionne avec la célébration d'une identité française, blanche et occidentale. La FEN bénéficie, pour diffuser cette idéologie, d'un maillage militant relativement important. Le syndicat n'est pas seulement implanté en région parisienne, mais aussi à Lyon, Toulouse, Bordeaux, Lyon, Nancy, etc. On y retrouve des militants qui seront promis à un bel avenir dans le nationalisme français, que ce soit sur le plan politique ou intellectuel : Pierre Vial, François Duprat, Fabrice Laroche (Alain de Benoist), mais aussi Alain Madelin et Gérard Longuet...

En mars 1963, la direction de la FEN décide de renoncer à l'activisme. Plusieurs de ses membres, notamment ceux de la section de Paris, protestent face à cette décision. C'est de la dissolution de cette section, prononcée en novembre 1963, que naîtra quelques mois plus tard, en avril 1964, le mouvement Occident, représenté par son porte-parole Pierre Sidos. Occident développe au départ une idéologie qui se réfère aux caciques de l'extrême droite française : on y trouve de féroces critiques d'une république maçonnique, issue de la Révolution française, à laquelle il faut substituer le meilleur de forces nationales afin de régénérer la France. Le nationalisme post-colonial d'Occident a également pour corollaire une conception fétichiste du sang : « Le sang obsédera toujours l'esprit humain, sang mystique du Christ, sang biologique de la fécondation, sang commun à tous les peuples d'Europe »². Ce sang mythifié est apte à structurer une identité qui doit se recentrer sur des référentiels exclusifs, loin du dernier avatar de l'impérialisme français que constituait l'Algérie française.

Occident entame en 1965 une évolution muée par une forme de jeunisme : son porte-parole, Pierre Sidos, est évincé, et le mouvement rompt avec tout ce que l'extrême droite comportait de nostalgique – peut-être pour mieux mettre en œuvre les préceptes de Dominique Venner –, que ce soit à l'égard de la collaboration ou de l'Algérie française. Les militants finissent en effet par être lassés de ne célébrer que des défaites, et ne goûtent plus

¹ Cité par TAGUIEFF Pierre-André, 1994, *Op. Cit.*, p.114

² *Occident université*, n° 6, 5 mars 1965

aux douceurs passéistes qui motivaient encore leurs aînés quelques années auparavant. Le renouveau passe alors par la violence. Elle peut être verbale : « Tuez les communistes partout où ils se trouvent ! », physique, avec les combats de rue face aux militants d'extrême gauche, ou politique, avec le soutien affiché au coup d'Etat en Grèce, par exemple. Le nom Occident prend tout son sens lors de cette période, en devenant un slogan revendicatif qui érige l'Ouest en tant que modèle civilisationnel. En face, l'Est marxiste est haï tout autant comme menace fantasmatique que comme pourvoyeur d'une idéologie égalitariste, synonyme de déclin. Dès lors, la vision d'un monde bipolaire implique pour ceux qui y adhèrent un alignement systématique sur la géostratégie états-unienne. « Uncle Sam » est vu par les militants d'Occident comme la pointe la plus avancée du combat contre le communisme. Ce positionnement entre quelque peu en contradiction avec un nationalisme conséquent, surtout à une époque où la France représente une sorte de troisième voie, qu'elle soit économique ou géopolitique. Cette incohérence génétique du mouvement expliquera d'ailleurs la suite de la carrière politique de quelques-uns de ses membres : Alain Madelin, Patrick Devedjian ou Gérard Longuet épouseront le destin d'une droite française délaissant peu à peu ses oripeaux gaullistes au profit du libéralisme économique et de l'atlantisme.

Mais tout autant qu'une certaine confluence idéologique, c'est le contexte de la fin des années 1960 qui pousse certains membres d'Occident à se « notabiliser ». Constatant leur incapacité à contrer l'influence grandissante des troupes d'extrême gauche, ils abandonnent le poing américain et cherchent à s'intégrer dans la droite traditionnelle. D'autres militants, tels qu'Alain Robert ou François Duprat, maintiennent leur intransigeance doctrinale et se dispersent à l'intérieur de deux structures : le Groupe Union Défense (GUD), une organisation étudiante reprenant les principales thématiques d'Occident, et Ordre Nouveau, dont l'objectif est clairement de participer à la création d'un parti politique nationaliste. En parallèle, se constitue en 1969 le GRECE, qui se définit comme une école de pensée, et dont l'objectif est de concurrencer la gauche, principalement sur le plan intellectuel.

C. Europe-Action et le GRECE, les théoriciens

1. Europe-Action

Créé en janvier 1963, Europe-Action, dont on présume que le nom est une référence comme un contre-pied à l'Action française, prend comme son aînée les formes d'un mouvement politique et d'une revue mensuelle éponyme. Ses liens avec la FEN sont étroits et

de nombreux cadres appartiennent aux deux mouvements. La revue Europe-Action met bien sûr à l'honneur Dominique Venner, lequel trouve dans ses pages l'occasion de donner suite à ses ambitions de rénovation doctrinale. Sous sa plume, la transformation du nationalisme est prolongée : il ne s'agit plus de se référer à la nation mais plutôt de louer le *natio*¹ et de défendre une communauté collective qui se définit par sa race. Rupture majeure : jusqu'ici, la pensée nationaliste française avait toujours conservé d'Ernest Renan la distinction établie par cet auteur entre la nation et la race² ou, tout du moins, subsumé la seconde dans les contours structurants de la première, prépondérante dans l'ordre des déterminismes. Si le *natio* d'Europe-Action est étendu à l'Europe, c'est parce que celle-ci est comprise comme le continent des « peuples blancs » que le mouvement entend défendre. A cet égard, la quatrième de couverture du premier des Cahiers d'Europe-Action est logiquement consacrée à la mise en avant du danger qui pèse sur l'Europe, menacée par la pression démographique exercée par les « peuples de couleur » :

« Au danger d'une telle pression démographique, aggravé par le déchaînement d'un racisme anti-blanc, s'ajoute celui de l'invasion lente des territoires par des populations allogènes. La France voit arriver, chaque jour, un millier de Nord-Africains et mille Noirs chaque mois. L'Angleterre compte près d'un million d'habitants de couleur. La criminalité et l'insécurité augmentent, ainsi que les maladies les plus pernicieuses. (...). Enfin, on ne peut manquer de se souvenir que Rome s'écroula, non sous des assauts extérieurs, mais parce que les barbares à la peau sombre s'étaient installés dans ses murs. En sera-t-il de même pour l'Occident ? »³

Le paradigme de la chute de Rome est ainsi mobilisé par les auteurs d'Europe-Action, qui utilisent le registre de l'immigration-invasion pour décrire une Europe engagée sur les voies de la décadence. En conséquence de cette peinture catastrophiste du destin européen, le nationalisme d'Europe-Action est défini comme l'« expression politique de la pensée occidentale, qui entend créer les conditions du développement matériel et spirituel des peuples occidentaux en stricte observation des lois de la vie »⁴. Comme l'Occident en lui-même est compris comme une communauté de peuples blancs, il devient difficile, comme le note Pierre-André Taguieff, de distinguer réellement le nationalisme d'Europe-Action du

¹ Le peuple compris comme progéniture ou engeance en latin

² RENAN Ernest, 1882 (1992), *Qu'est-ce qu'une nation ?*, Presse Pocket, Paris.

³ *Cahiers d'Europe-Action*, n°1, mai 1964, cité par TAGUIEFF Pierre-André, 1994, *Op. Cit.*, p.124

⁴ *Europe-Action* n°5, cité par TAGUIEFF Pierre-André, 1994, *Op. Cit.*, p.124

racisme. Quant à l'Europe en elle-même, elle est une idée bien davantage qu'un espace géographique : « Pour nous, l'Europe est un cœur dont le sang bat à Johannesburg et à Québec, à Sidney et à Budapest »¹. En somme, le nationalisme mythique – dans le sens où il sert de support au récit – du *natio*, où ce dernier désigne la communauté de sang formée par l'ensemble des « peuples blancs » occidentaux, englobe un nationalisme stratégique de la nation européenne, lequel subsume les vieux nationalismes des patries, ravalés au rang de « particularismes » selon les théoriciens d'Europe-Action. Les prises de position des militants du mouvement rejoignent le principe du « réalisme biologique » : ils se prononcent bien sûr contre l'immigration et le métissage, décrit comme un suicide génétique, et se font défenseurs de la Rhodésie, de la ségrégation raciale et de l'apartheid. Outre ces positions racistes, soulignées par des caricatures volontiers outrancières, la revue *Europe-Action* accueille également dans ses pages des textes davantage théoriques, qui s'attachent à développer une critique du christianisme et de la métaphysique. Ce travail conceptuel est notamment réalisé par Fabrice Laroche, mieux connu aujourd'hui sous son vrai nom, Alain de Benoist. Sa lecture de l'épistémologue Louis Rougier entre en correspondance avec des inclinations nietzschéennes qui l'avaient déjà amené à remettre profondément en cause le christianisme, profondément antinomique, de par sa nature universaliste, avec toute mystique nationale, fut-elle étendue à la communauté des « peuples blancs ». Cette critique envers le christianisme est à l'origine de l'éclatement d'Europe-Action. Des militants comme Pierre Sidos ou Jacques Ploncard d'Assac reprochent à la revue et au mouvement d'être « antichrétiens, apatrides, matérialistes, en somme hérétiques »². La revue cesse de paraître en 1967 et l'on peut supposer que cette issue conflictuelle a pu avoir un rôle dans la volonté de Dominique Venner de se retirer de la vie politique, l'homme voyant ses vieux concurrents « nationaux » venir saper son œuvre de rénovation « nationaliste ».

2. Le GRECE

Il ne faut pourtant pas attendre longtemps pour que les efforts de Dominique Venner soient prolongés par d'autres. A Nice, en janvier 1968, est fondé le Groupement de recherches et d'études pour³ la civilisation européenne (GRECE), presque immédiatement suivi par la

¹ « Notre nationalisme européen », *Europe Action* n°31-32, juillet-août 1965, cité par TAGUIEFF Pierre-André, 1994, *Op. Cit.*, p.126

² Pierre Sidos, cité par ALGAZY Joseph, 1984, *Op. Cit.*, p.286

³ Au départ, les dénominations ne sont pas vraiment fixées et l'on trouve aussi bien les prépositions *pour* et *sur*, chacune présupposant des motivations différentes à l'œuvre métapolitique du GRECE.

revue *Nouvelle Ecole*. Face à une gauche où fourmillent les nouvelles idées, qui vont être le vecteur des événements de mai 68, il est nécessaire d'élaborer une contre-culture de droite. Alain de Benoist, un des fondateurs du GRECE, note qu'il n'est peut-être pas hasardeux que la nouvelle gauche et la nouvelle droite soient nées à peu près en même temps¹. Si l'on souhaite d'emblée distinguer le GRECE de son aînée Europe-Action, on peut dire que le premier souhaite interpellier au-delà de sa seule famille politique, quand la seconde avait pour objectif de diffuser les éléments partiellement inédits d'une doctrine nationaliste au sein d'un public de sympathisants. Ainsi, le GRECE ne se pose pas d'emblée comme un mouvement de combat politique ou idéologique, mais entend œuvrer sur le plan des valeurs et de la métapolitique, en instillant dans le débat intellectuel des thématiques à même de séduire et convaincre bien au-delà de la seule extrême droite :

« Il s'agissait donc de poser à nouveau la question "Que faire ?", cette fois, sans demander au léninisme une inspiration trop facile, et vraisemblablement illusoire (on ne transporte pas, purement et simplement, une stratégie ni une méthode éprouvée de gauche à droite, de l'internationalisme au nationalisme). »²

Alain de Benoist apparaît cette fois-ci sous son véritable patronyme, comme pour mieux s'approprier cette nouvelle démarche. Il est à l'origine des principales orientations idéologiques du GRECE, qu'il a élaborées « au moyen d'une relecture de Nietzsche, d'Occam, de Maistre, de Heidegger, de Jünger et de bien d'autres auteurs (...) »³. Ces orientations sont les suivantes⁴ :

- Une conception élitiste de la société qui s'inscrit dans une philosophie politique de l'inégalité. Elle est à l'origine du « droit à la différence » ;
- une apologie de l'enracinement, « facteur de régulation qui assure la sécurité et la mise en valeur du groupe et de l'individu »⁵ ;
- le paganisme, ou la supériorité du polythéisme sur le monothéisme ;
- le recours à la science.

¹ DE BENOIST Alain, « La France aurait mieux fait de garder Cohn-Bendit... » in Collectif, 1998, *Le mai 68 de la nouvelle droite*, Editions Le Labyrinthe, Paris, p.13

² TAGUIEFF Pierre-André, 1994, *Op. Cit.*, p.150

³ CHEBEL D'APPOLLONIA Ariane, 1996, *Op. Cit.*, p.322

⁴ *Ibid.*, p.323-325

⁵ *Ibid.*, p.324

Certaines de ses orientations prolongent l'effort de rénovation doctrinale entamé par Europe-Action, voire par René Binet. A ceci près que le GRECE, désireux de diffuser ses théories au-delà de la seule famille composite de l'extrême droite, et peut-être sincèrement persuadé que la violence pamphlétaire qui caractérise les parutions nationalistes est caricaturale et contre-productive, va polir certaines des idées véhiculées par Europe-Action. Alors que la revue et le mouvement animés par Dominique Venner pouvaient à juste titre être considérés comme « national-raciste »¹, le GRECE inaugure une tendance idéologique plus complexe. En prolongeant la critique de l'universalisme entamée par le nationalisme européen, le GRECE rejette le racisme, « généalogiquement réduit à un avatar de l'universalisme éradicateur et exterminateur »². Il parvient dès lors, en louant les différences entre les « cultures » ou « ethnies » – et non plus « races » –, tout en abandonnant les conceptions d'un Occident suprémaciste – voire en se montrant fort critique à l'égard des valeurs de l'Occident contemporain – à se présenter comme authentiquement antiraciste, face à un universalisme qui n'a plus à proposer comme valeurs que le consumérisme et la culte de la croissance sans limite pour toutes les cultures³. Tout en reconnaissant qu'il existait un racisme issu de certaines dérives de l'universalisme, Pierre-André Taguieff a largement critiqué l'antiracisme d'Alain de Benoist et du GRECE, qui « [érige] la diversité culturelle en absolu »⁴ et se centre « sur la relation de *différence* (...), laquelle est supposée non seulement légitime, mais dotée d'une valeur infinie »⁵.

Sans en être forcément solidaires, les efforts d'euphémisation ou tout simplement d'innovation accomplis par le GRECE accompagnent logiquement sa stratégie de « gramscisme de droite », qui « consiste à agir dans le champ idéologique et culturel, préalablement à la prise de pouvoir effectif »⁶. A ce titre, le GRECE va s'efforcer dès sa création d'organiser des conférences sur des thèmes aussi divers que l'éthique, l'égalité, l'histoire ou les élites. Elles s'inscrivent dans un processus où la diffusion des idées est complémentaire d'un souci de reconnaissance de la part du monde intellectuel. Les dirigeants du GRECE ont en effet souvent sacrifié l'accomplissement de leurs études universitaires sur

¹ TAGUIEFF Pierre-André, 1994, *Op. Cit.*, p.125

² *Ibid.*, p.199

³ En ce sens, Alain de Benoist rejoint certaines des conceptions du Mouvement anti-utilitariste en sciences sociales (MAUSS). La revue lui ouvrira d'ailleurs ses pages à plusieurs occasions.

⁴ TAGUIEFF Pierre-André, 1994, *Op. Cit.*, p.201

⁵ TAGUIEFF Pierre-André, 1984, *La force du préjugé. Essai sur le racisme et ses doubles*, p.402

⁶ LECOEUR Erwan, 2007, *Dictionnaire de l'extrême droite*, Larousse, Paris, p.202-203

l'autel de l'agitation estudiantine, trop occupés qu'ils étaient à s'investir dans le syndicalisme étudiant. S'il n'est pas question ici d'assimiler systématiquement l'aspect « métapolitique » de leur entreprise à une stratégie de distinction, nul doute que les cadres du GRECE devaient avoir la préoccupation légitime de combler par des activités génératrices de biens symboliques et sociaux le retard accumulé dans leur jeunesse, alors vouée principalement à l'activisme en faveur de l'Algérie française.

Le GRECE va peu à peu parvenir à s'ancrer dans le paysage intellectuel français, bien aidé par ses activités de recherches, qui, outre les conférences, prennent la forme de nombreuses revues (*Nouvelle Ecole, Eléments, Etudes et recherches*). Le travail paie et la création en 1978 du *Figaro Magazine* va donner une fenêtre un peu plus « grand public » aux théories grécistes. L'hebdomadaire représente en effet « un support remarquable pour le cheminement de la culture néo-droitière dans l'opinion publique »¹. Mais cette soudaine notoriété va irriter tout autant que choquer : en 1979, une violente campagne médiatique orchestrée par *Le Monde* s'en prend à la nouvelle droite, l'accusant, à travers près de 500 articles en quelques mois, d'être une forme d'anti-chambre d'une internationale néo-nazie.

Cette campagne, conjuguée à la stratégie du GRECE, uniquement tournée vers la « métapolitique », va quelque peu affaiblir ce qui est désormais considéré comme la « nouvelle droite ». D'autres mouvements la dépossèdent de sa doctrine, et elle « périclité au moment même où sa conquête culturelle des esprits devient effective »². Parmi ces mouvements, le Front National, qui, après une mise en route sans grande fantaisie idéologique, va petit à petit puiser dans les élaborations conceptuelles du GRECE, alors même que dès l'éclosion médiatique du parti frontiste, Alain de Benoist s'oppose de manière assez véhémement à la rhétorique lepéniste.

Le lecteur a certainement remarqué que nous n'avons pas, dans ce deuxième chapitre, cherché à déceler un bassin sémantique en analysant les mouvements et idéologues de l'extrême droite de l'après-guerre. Plusieurs éléments viennent expliquer ce choix. Tout d'abord, on remarque qu'on ne trouve pas de continuité idéologique stricte entre les différents acteurs examinés : peu de rapports, par exemple, entre le populisme poujadiste et les théories

¹ DURANTON-CRABOL Anne-Marie, « La nouvelle droite entre printemps et automne (1968-1986) in *Vingtième Siècle. Revue d'histoire* n°17, janvier-mars 1988, p.43

² CHEBEL D'APPOLLONIA Arianne, 1996, *Op. Cit.*, p.328

racialistes de René Binet. L'idéologie de ce dernier, comme celle de ses successeurs d'Europe-Action et du GRECE, semble davantage appartenir au bassin sémantique du mythe de l'aryen qui, comme on l'a vu, est né en France avant de rejoindre l'Allemagne du Troisième Reich. Quant à Pierre Poujade, l'analyse a permis d'établir qu'il agglomérât dans son discours plusieurs éléments du nationalisme examiné dans le premier chapitre. Un constat qui confirme l'idée qu'un bassin sémantique ne disparaît jamais définitivement, mais survit dans des « congères témoins » et peut, de temps à autre, connaître une renaissance culturelle¹. Enfin, on peut supposer que le fascisme français littéraire des années 1930 a pu fournir une partie de son imaginaire au nationalisme tel qu'il est pensé par Dominique Venner. On pense notamment aux aspirations européennes de ce dernier ainsi qu'à sa volonté d'appuyer l'organisation nationaliste sur un petit nombre de militants efficaces, soudés et déterminés, finalement assez semblable à la « bande » louée par les fascistes pour la communauté d'humeurs et de caractères qu'elle permet. Ces différentes constatations viennent appuyer les remarques de Gilbert Durand, selon lequel un même mouvement artistique ou idéologique peut appartenir à plusieurs bassins sémantiques, lesquels sont subsumés par des ensembles encore plus importants.

¹ DURAND Gilbert, 1996, *Introduction à la méthodologie*, Editions Albin Michel, Paris, p.135

CHAPITRE III : Création et structuration du Front National

Les deux chapitres précédents nous ont permis d'avoir un bref aperçu sur l'histoire de l'extrême droite, ou plutôt des extrêmes droites tant les différentes expériences politiques présentées semblent plurielles. Ce travail nous renseigne à plusieurs titres. Tout d'abord, la fragilité des structures politiques de l'extrême droite. La structuration et la fédération de ses différentes mouvances en un parti pouvant participer régulièrement à des scrutins demeurent, dans l'histoire, exceptionnelles. D'autre part, lorsque ce processus aboutit, le positionnement du parti à l'extrême droite devient un objet de conflits, les dirigeants devant à la fois rassurer leur base quant à l'intransigeance de leurs principes, et donner des gages au reste de la société quant à la légalité et la constitutionnalité de leur programme politique. Un autre problème est celui de la « notabilisation ». En effet, côtoyer les instances du politique semble aller de pair, pour les cadres du parti, avec une recherche de rétributions (symboliques, économiques, sociales, etc.). Lorsque l'accès à celles-ci est rendu difficile par l'extrémisme inhérent à leur formation politique, il s'en suit un assouplissement presque automatique de l'intransigeance constatée au départ, qui aboutit à un jeu d'alliance avec la droite traditionnelle, voire à une conversion pure et simple.

L'extrême droite souffre en outre des limites de sa condition d'accès au débat politique : elle ne quitte sa forme groupusculaire que lorsque survient une crise, quand ça n'est pas elle-même qui la provoque : Affaire Dreyfus, Affaire Stavisky, Guerre d'Algérie, etc. C'est en outre souvent l'extrême droite qui « nomme » la crise, et en cela donne un sens à une situation auparavant confuse et complexe. Ariane Chebel d'Appollonia a bien noté ce qui est une condition d'émergence, de consolidation, et également une propriété du discours de l'extrême droite :

« Celle-ci utilise ce vocable tantôt au singulier, tantôt au pluriel. Dans le premier cas, l'idée de crise se réfère à un schéma abstrait, à une conception idéologique : celle du déclin multiséculaire de la France dans tous les domaines. Dans le second cas, les crises désignent des perturbations du corps social, mais sont perçues comme les manifestations de la décadence. »¹

¹ CHEBEL D'APPOLLONIA Ariane, 1996, *Op. Cit.*, p.63

C'est en partant de ces faiblesses qu'il faut à présent retracer les différentes étapes de l'histoire du Front National. Elles fourniront à cette partie sa problématique : comment ce parti a-t-il réussi à exister dans la durée et à engranger des bénéfices électoraux allant bien au-delà des maigres pourcentages que constitue un vrai électorat d'extrême droite ? Comment se manifeste la « notabilisation » en ce qui concerne le Front National et quelles sont les stratégies qu'il met en place pour en éviter les écueils ? Comment ce parti est-il parvenu à sortir de la marginalité politique, idéologique et sociale ?

I. Une initiative d'Ordre Nouveau

La création d'Ordre Nouveau (ON) par d'anciens cadres d'Occident, en 1969, a pour objectif de sortir l'extrême droite de l'activisme estudiantin minoritaire, sans pour autant verser dans la métapolitique éthérée du GRECE. La structure reprend le nom de l'Ordine Nuovo italien¹ et adopte la croix celtique comme emblème. ON participe alors à quelques élections, mais ses cadres sont assez vite conscients des problèmes que cause la diabolisation mise en place à leur rencontre par leurs adversaires. Le mouvement est d'autre part miné par des dissensions internes (déjà...), qui voient son dirigeant, Jean-François Galvaire, être contesté par les cadres qui lui reprochent sa tendance « à se poser en chef unique »².

Les cadres d'ON, réunis en congrès en juin 1972, décident de fonder le Front national pour l'unité française (FNUF), nom complet du FN, afin de bien figurer aux législatives de mars 1973. Le 5 octobre 1972, le comité directeur élit alors un bureau central qui va être composé de six membres : Alain Robert et François Brigneau (la caution d'Ordre Nouveau), Roger Holeindre, choisi entre autres raisons pour son passé combattant en Algérie, Pierre Bousquet, qui représente la frange « collaborationniste », Pierre Durand et bien évidemment Jean-Marie Le Pen, choisi pour ses expériences politiques au sein du poujadisme et des comités Tixier-Vignancour. Considéré comme une figure « présentable », Jean-Marie Le Pen était alors crédité d'une « modération » qui, déjà, « n'apparaissait que par comparaison avec l'activisme débridé des hommes qui l'avaient porté à la présidence de cette organisation et qui, pour la plupart, étaient issus des groupes les plus violemment opposés à la démocratie libérale »³. Avec le recul, cette constatation force à considérer le commentaire médiatique sur la « dédiabolisation » opérée par Marine Le Pen comme une analyse sans mémoire. C'est toute l'histoire du Front National à partir de son origine qui est celle d'une « dédiabolisation », ou tout du moins d'une tentative de « dédiabolisation », seulement entrecoupée par des débordements tactiques. Ainsi, dès la naissance du parti frontiste, on remarque l'existence d'un double langage : « d'un côté un discours lénifiant affectant le ralliement aux institutions de la République, de l'autre le maintien d'objectifs

¹ ALBERTINI Dominique et DOUCET David, 2013, *Histoire du Front National*, p.22

² Cité par ROLLAT Alain, 1985, *Les hommes de l'extrême droite*, Editions Calmann-Lévy, Paris, p.51

³ MILZA Pierre, « Le Front national : droite extrême... ou national-populisme ? » in SIRINELLI Jean-François (sous la dir.), 2006, *Histoire des droites. 3. Politiques*, Editions Gallimard, Paris, pp. 691-732, p.694

“révolutionnaires” que l’on se résigne à mettre provisoirement en sourdine pour séduire la fraction la plus radicale de l’électorat conservateur ».¹

Le 8 octobre 1972, Jean-Marie le Pen est élu président du FN ; le parti adopte comme emblème la flamme stylisée du Mouvement Social Italien (MSI), en changeant bien évidemment le vert du tricolore par du bleu. Les parentés graphiques du Front National sont donc assez nettement fascistes, comme le souligne Valérie Igounet : « La vérité pousse à dire que la première flamme du MSI a un sens. MSI c’est aussi “Mussolini Sempre Immortal” (Mussolini toujours immortel). Le socle de la flamme représente la tombe de Mussolini éternellement renaissant »². Le premier programme du FN, auquel l’ancien d’Occident Gérard Longuet aurait largement participé, présente le parti comme une « droite sociale, populaire, nationale »³, prône une troisième voie entre la lutte des classes et l’ordre des monopoles, et, curiosités, ne comporte que très peu de références à l’immigration⁴ et souhaite revenir sur la loi de 1920 pénalisant l’avortement. Le domaine institutionnel du programme est certainement celui qui a le moins évolué, puisque le FN milite déjà, à l’époque, pour un scrutin proportionnel et un régime présidentiel. Enfin, sur le plan de la politique étrangère, le Front national s’inscrit dans la lignée d’Occident en se montrant farouchement anticomuniste, c’est-à-dire, concrètement, pro-américain et favorable aux différentes dictatures.

L’ambition d’Ordre Nouveau de créer un parti politique à l’allure présentable, qui se lit à travers la position de minorité qu’occupent les cadres d’ON dans le bureau central, obtient des résultats mitigés. Certes, « la création du Front amène à celui-ci de nouveaux adhérents pour qui Ordre nouveau était devenu trop extrémiste. Mais en fin de compte, hormis les deux petits groupes cités, aucun autre mouvement ne rejoindra ce qui se voulait une structure d’accueil »⁵. Le FN réalise un score modeste aux législatives de 1973 : 1.32 %. Une déception qui va renforcer les rancœurs déjà existantes au sein du parti. Ainsi, Ordre Nouveau, par l’intermédiaire de François Brigneau, fait part de sa volonté de renouer avec l’activisme et

¹ *Ibid.*, p.695

² IGOUNET Valérie, 2014, *Le Front National de 1972 à nos jours. Le parti, les hommes, les idées*, Editions du Seuil, Paris, p.40

³ CAMUS Jean-Yves, « Origine et formation du Front National (1972-1981) » in MAYER Nonna et PERRINEAU Pascal (sous la dir.), 1989, *Le Front national à découvert*, Presse de la fondation nationale des sciences politiques, Paris, p.20

⁴ Ce programme est antérieur à la politique de regroupement familial, ceci explique peut-être cela...

⁵ BERGERON Francis et VILGIER Philippe, 1985, *Op. Cit.*, p.113

donc de stopper l'alliance avec le FN. Quant à Jean-Marie le Pen, il souhaite au contraire renforcer les structures du Front National, se montrant en cela plus fidèle aux principes qui avaient guidé les cadres d'ON dans leur dessein de créer une formation politique. Ceux-ci semblent avoir assez rapidement oublié leur volonté première de ne plus sombrer dans les affres de la division, dont ils avaient établi qu'elle était le mal qui rongait les partis d'extrême droite. Ainsi pouvait-on lire, dans la brochure *Pour un ordre nouveau*, parue en 1972 : « Un vieux mythe doit être condamné une fois pour toutes : “être soi-même”, qui a autorisé toutes les excommunications et tous les sectarismes »¹.

C'est donc Jean-Marie le Pen, au départ choisi comme un porte-drapeau par Ordre Nouveau, qui va s'emparer de la « franchise FN », en obtenant seul le droit d'utiliser le nom Front National, Alain Robert ayant été débouté par la justice de sa tentative de créer un FN bis. Qu'est-ce qui pousse Jean-Marie le Pen à perpétuer une initiative qui n'était alors pas la sienne, lui qui semblait avoir pris ses distances avec la vie politique depuis ses activités d'éditions phonographiques ? Il faut tenter de comprendre cette ambition en retraçant son parcours.

¹ Cité par ROLLAT Alain, 1985, *Op. Cit.*, p.53

II. Itinéraire socio-politique de Jean-Marie Le Pen

Il est important d'éviter certains écueils provenant de la concentration exclusive sur la biographie de Jean-Marie Le Pen. D'une part, cette biographie est un objet de conflits, entre Jean-Marie Le Pen qui a tendance à magnifier son propre parcours, et ses biographes non officiels qui insistent sur ses parts sombres (torture en Algérie, casier judiciaire garni, etc.). D'autre part, et c'est la conséquence du premier écueil, les vertus positives ou négatives prêtées à Jean-Marie Le Pen sont trop souvent objectivées dans une logique excessivement simplificatrice qui relie la personnalité du leader frontiste aux succès électoraux que le Front National a rencontrés.

A. Trajectoire socio-biographique

Jean Le Pen¹ est issu d'une famille de classe moyenne : son père est patron-pêcheur et sa mère est femme au foyer. Etant enfant unique, sa famille va lui insuffler une volonté de réussir, laquelle est accentuée par l'ambition contrariée de son père, qui rêvait d'une carrière dans la Capitale. Jacques Le Bohec parle à ce sujet d'un « éthos petit-bourgeois », qui consiste pour une famille à miser un maximum de ressources sur un minimum d'enfants. L'éducation du jeune Jean Le Pen est donc basée sur les principes suivants : « forte incitation à la réussite scolaire, initiation précoce à la langue légitime, privation ascétique pour un accomplissement différé, transmission d'un rêve de gloire terrestre, croyance que tout est possible si on le veut vraiment »². Le décès de son père, dont le bateau de pêche saute sur une mine allemande en 1942, va constituer pour Jean Le Pen un traumatisme qui dépasse le simple deuil : l'incitation absolue à la réussite ne pourra jamais obtenir la reconnaissance par celui qui en était l'instigateur.

S'en suivent certaines difficultés, malgré le statut de pupille de la nation : déclassement social, indiscipline scolaire, etc. Le passage au lycée de Saint-François Xavier à Vannes va en quelque sorte « recadrer » le jeune Le Pen, et surtout contribuer à améliorer ses dons de beau parleur, grâce notamment à l'éducation jésuitique. En 1947, Jean Le Pen obtient son baccalauréat, à une époque où le taux de bacheliers dans une génération ne dépasse pas les 10 %. Une réussite qu'il souhaite fructifier en partant étudier le droit à Paris, accomplissant en cela une partie du rêve paternel. Malgré l'obtention d'une licence, plusieurs éléments

¹ Il n'accrole le « Marie », un de ses seconds prénoms, que lors de sa première accession à la députation, en 1956.

² LE BOHEC Jacques, 2005, *Sociologie du phénomène Le Pen*, Paris, p.37

l'empêchent d'embrasser une carrière d'avocat : lui manquent en effet des capitaux économiques et sociaux, la profession étant alors fermée aux non héritiers.

Ces premières années étudiantes permettent tout de même à Jean Le Pen de se construire une solide réputation et d'engranger des profits relationnels. Il se consacre ainsi beaucoup « à sa vie nocturne, faite de rencontres, de chahuts et de chansons »¹, se montrant fidèle en cela au « serment du faluchard », qui prône une vie rabelaisienne et le goût pour la « dive bouteille ». Il en tire une réputation de chef de bande harangueur, ce qui lui vaut certaines apparitions dans des rapports de police, mais surtout une légitimité pour s'investir dans des activités para-universitaires. Il parvient en effet à prendre la tête de la « Corpo » de droit et à pourvoir celle-ci d'un journal, *La Basoche*. Ces différentes occupations permettent à Jean Le Pen d'acquérir des connaissances qui lui seront précieuses en termes de militantisme.

La suite est un peu moins réjouissante. Jean Le Pen constate que l'Empire français vacille et se porte engagé volontaire pour aller combattre en Indochine, un pays mythifié par les récits de voyage de son grand-père paternel. Il s'engage avec le 1^{er} bataillon étranger de parachutistes mais doit subir une période de formation à l'école des officiers de réserve de Saint-Maixent. Il arrive en Indochine alors que l'essentiel est déjà joué, la bataille de Diên Biên Phu étant terminée :

« Nous sommes arrivés trop tard pour sauter avec les copains au milieu de l'enfer. Et nous avons tous pleuré de chagrin et de rage ce soir du 8 mai 1954. C'est ce jour-là que j'ai compris qu'il fallait autre chose que des soldats et du courage pour gagner les guerres, que celles-ci se perdaient ailleurs que sur les champs de bataille. Je me jurai que si j'en revenais je consacrerai ma vie à la politique. »²

Jean Le Pen n'attend pas longtemps pour tenir parole. Dès son retour en métropole, en 1955, il goûte, outre un prestige encore renforcé dans le milieu étudiant, à ses premières expériences politiques.

B. Itinéraire politico-idéologique

Jean Le Pen profite alors d'une heureuse conjonction des événements et des volontés. A la même époque, le mouvement poujadiste émerge et son instigateur recherche, pour composer

¹ Dictionnaire des parlementaires français de 1940 à 1958, version électronique : http://www.assemblee-nationale.fr/sycomore/fiche.asp?num_dept=7607

² LE PEN Jean-Marie, *Les Français d'abord*, cité par Alain Rollat, 1985, *Op. Cit.*, p.19

ses listes aux élections législatives de 1956, « quelques jeunes officiers ou sous-officiers qui aient de la gueule »¹. Une fois le contact établi, Jean Le Pen est propulsé à la tribune d'un meeting de Pierre Poujade à Rennes, qui décrit ainsi l'expérience :

« Le Pen a pris la parole. Il ne savait rien de ce que je faisais. Il ne connaissait même pas le b.a.-ba de mon combat. Mais il a fait un discours délirant. Il m'a comparé à Jeanne d'Arc, à Bayard, à du Guesclin, et ce fut une ovation du tonnerre. »²

Ce baptême politique tonitruant, dans lequel on retrouve plusieurs des éléments de ce qui caractérisera plus tard le bagou lepénien, ne doit pas occulter les premières orientations idéologiques du jeune Jean Le Pen, qui datent de la fin de la guerre, et qui ne varient qu'assez peu par la suite. Le natif de la Trinité se sent, à la Libération, et comme beaucoup de Français, à la fois gaulliste et pétainiste. Mais ce syncrétisme idéologique fait long feu, Jean Le Pen reprochant au Général de Gaulle de n'avoir pas su rétablir une forme de paix civile après son retour de Londres, la France étant alors livrée aux excès de l'épuration. C'est de celle-ci que naîtra un anticommunisme virulent, que sa carrière politique ne fera que renforcer. Jean Le Pen se dit en effet « révolté par le comportement de certains justiciers d'occasion à la Libération »³, un sentiment auquel s'ajoute un certain mépris de classe pour l'électorat traditionnel du parti communiste, perçu comme paresseux, aigri ou raté.

En novembre 1948, Jean Le Pen est appréhendé au quartier latin alors qu'il est en train de vendre à la criée *Aspects de la France et du monde*, un journal d'inspiration maurrassienne. Il est dès lors considéré par les services de police comme un « militant monarchiste », même si l'on devine que cette activité semble plus guidée par un goût pour la provocation que par des opinions monarchistes conséquentes. Cet épisode constitue tout de même le premier indice concret d'une inclination idéologique vers le nationalisme.

C'est ce même nationalisme qui guide ensuite les pas de Jean Le Pen vers le poujadisme. Il considère le mouvement du papetier de Saint-Céré, à l'instar de beaucoup d'autres, comme une vitrine politique présentable pour défendre l'Algérie Française. C'est à propos de cette cause qu'il prend la première fois la parole à l'Assemblée Nationale, en qualité de député de la Seine. Celui qui est, à 27 ans, le plus jeune élu de l'Assemblée

¹ Propos de Pierre Poujade, cité par ROLLAT Alain, 1985, *Op. Cit.*, p.13

² *Ibid.*, p.14

³ Jean-Marie Le Pen, *Les Français d'abord*, cité par ROLLAT Alain, 1985, *Op. Cit.*, p.17

Nationale, se fait assez vite remarquer en livrant « à l’“anti-France” dans l’hémicycle (...) le combat personnel qu’il n’a pas pu assouvir dans la cuvette de Diên Biên Phu »¹. Les interventions bruyantes de Jean-Marie Le Pen à l’Assemblée, l’écart entre sa jeunesse et son culot, contribuent à faire de lui une révélation, à tel point que *Paris Match* va le surnommer « le Minou Drouet de la politique ».

L’Algérie Française, encore et toujours, grand marqueur idéologique de l’époque, témoin des alliances et des mésalliances, brise l’entente entre Jean-Marie Le Pen et Pierre Poujade. Le premier reproche au second de n’avoir pas tenu ses promesses et de fuir son destin national, alors que Poujade redoute un noyautage de son parti par Le Pen et l’accuse de détourner le poujadisme vers l’extrême droite, notamment grâce à sa mainmise sur l’Union de Défense de la Jeunesse de France, une section jeunesse de l’UFF. Les dissensions entre les deux hommes sont aussi stratégiques : le chef de l’UDCA souhaite structurer son mouvement en un véritable parti intégré au jeu politique alors que Jean-Marie Le Pen développe une approche plus radicale, anti-système, en misant sur une décomposition de la IVème République. Concrètement, c’est la consigne donnée par Pierre Poujade au groupe UFF de l’Assemblée de ne pas voter pour l’intervention de l’armée française au Canal de Suez qui achève le divorce politique des deux hommes. Jean-Marie Le Pen décide dès lors de prendre congé de son mandat de député pour intégrer le 1^{er} Régiment étranger de parachutistes, à travers un engagement volontaire de six mois.

Il participe aux batailles de Suez et d’Alger et crée, à son retour en métropole, le Front National des Combattants (FNC), dont l’objectif est de garder l’Algérie française. On saisit combien ce combat fut marquant pour Jean-Marie Le Pen, et comment il conditionna la suite de sa carrière politique. Face aux images mythifiées de l’Empire colonial qu’il tenait de son enfance, la France de la IVème République lui paraît comme manquant à la fois de grandeur politique et physique². Jean-Marie Le Pen aurait pu, d’ailleurs, virer sa cuti et soutenir l’initiative du Général de Gaulle : il est réélu député en 1958 sous l’investiture du Centre National des Indépendants et des Paysans et côtoie, sur les bancs de l’hémicycle, un certain Valéry Giscard d’Estaing. Pourtant, malgré ce qui paraît être une installation confortable dans la vie politique française, malgré un mariage avec Pierrette Lalanne, une bourgeoise

¹ ROLLAT Alain, 1985, *Op. Cit.*, p.21

² On pense ici à la manière dont Jean-Marie Le Pen s’adressait à Pierre Mendès-France, lui reprochant d’inspirer « des répulsions patriotiques et presque physiques ».

parisienne, Jean-Marie Le Pen ne se « notabilise » pas et maintient son intransigeance idéologique, refusant encore le biais entre la France de ses rêves et celle qui abandonne, peu à peu, son empire colonial.

Après le combat perdu d'une Algérie désormais algérienne, Jean-Marie Le Pen est plutôt en retrait. L'élection présidentielle de 1965 et le soutien qu'il apportera à Jean-Louis Tixier-Vignancour le relancent quelque peu dans la vie politique. Pourtant, l'histoire semble se répéter, les dissensions stratégiques et idéologiques entre Jean-Marie Le Pen et le candidat d'extrême droite rappelant de manière remarquablement parallèle les motifs de la fâcherie avec Pierre Poujade. Tixier-Vignancour, qui se proclame « candidat national et libéral »¹, va, au cours de sa campagne, répondre davantage aux caractéristiques du second qualificatif. Son discours s'adoucit et il espère conquérir des voix au centre et à gauche, voyant dès lors d'un mauvais œil les gesticulations de Jean-Marie Le Pen. Le résultat obtenu, 5.1 %, rendra Tixier-Vignancour furieux : il s'en prend à Le Pen qu'il juge extrémiste et s'en va créer son propre parti politique.

Quelles sont les leçons à tirer de ce parcours ? La distinction établie entre l'itinéraire sociobiographique et la description de la manière dont Jean-Marie Le Pen s'est peu à peu imposé comme une figure politique importante sur le plan national peut paraître artificielle. Elle a été faite ainsi pour présenter l'exposé de manière plus claire, pour autant on peut tenter d'en synthétiser les différentes leçons, afin de montrer quelle est la logique imaginaire fondamentale qui oriente l'action de Jean-Marie Le Pen. L'homme paraît en fait guidé par l'image du père – d'autant plus imposante qu'il l'a perdu tôt – dont les incitations à la réussite semblent pulser le goût de Le Pen pour les réseaux, la débrouille, et une certaine inclination à intégrer les milieux bourgeois parisiens, et par les récits de voyage du grand-père qui ont contribué à construire, en quelque sorte, une partie importante de son imaginaire. Celui-ci se lit en filigrane, à travers l'intransigeance dont faire preuve Jean-Marie Le Pen à l'égard de tout compromis (sûrement synonyme pour lui de compromission) politique, trop attaché qu'il est à un Empire colonial mythifié.

Cette attitude passionnelle se perpétuera à travers la stratégie du Front National, basée sur la distinction idéologique et le refus affiché de toute alliance politique impliquant un

¹ DUPRAT François, 1972, *Op. Cit.*, p.131

assouplissement doctrinal. Ce goût pour une certaine pureté entre quelque peu en contradiction avec l'ambition d'une rapide ascension économique et sociale qu'aiguille l'ethos « petit-bourgeois » de Jean-Marie Le Pen. Il est d'ailleurs tentant de verser dans l'uchronie, en se demandant quelles auraient été les orientations tactiques du FN si Jean-Marie Le Pen n'avait pas hérité une partie de la fortune du cimentier Lambert... Lorsque l'ambition économique est transposée dans la carrière politique, il devient en effet bien plus tentant de chercher à obtenir des rétributions, qu'elles se situent sur un plan pécuniaire ou symbolique.

En lieu et place d'un parcours qui aurait pu le mener à des postes de ministre, Jean-Marie Le Pen a cultivé l'indépendance par et pour l'outrance. Celle-ci passant, comme le note Alain Bihl de manière didactique, par la mise en place d'un discours « *hot* », opposé au « discours *cool* de résignation face à la nécessité »¹ des autres hommes politiques : « La politique, déclare Jean-Marie Le Pen, n'est pas un métier, c'est un art. Ce n'est pas l'art de répondre aux besoins mais aux passions. »². Ce discours est d'autant plus efficace qu'il est matérialisé par une hexis corporelle faite de bagou, de sens du spectacle, de révolte, d'esprit gaulois, d'exposition de la virilité, etc. Si l'on ne peut ramener l'histoire d'un mouvement politique aux qualités d'un leader, reste que celles-ci ont largement influé sur l'image que s'est forgée le Front National, tantôt attaché à sa marque doctrinale, tantôt incité à adoucir sa réputation pour gagner de nouveaux électeurs.

¹ BIHR Alain, 1998, *Le spectre de l'extrême droite, Les Français dans le miroir du Front National*, p.142

² Jean-Marie Le Pen, cité par GIROUD Françoise, « La politique sur un plateau d'argent » in *Le nouvel observateur*, 17/23 février 1984, p.35

III. Une première décennie en forme de traversée du désert

Les années qui précèdent le « coup de tonnerre de Dreux », où la liste du Front National réalisera 16.72 % au premier tour, sont celles de la structuration progressive d'un parti politique. Celle-ci passe par une organisation assez centralisée, calquée sur celle du Parti Communiste, et un affinage idéologique relatif à l'influence des différents cadres qui rejoignent les rangs du FN dans les années 1970.

La nomination par Jean-Marie Le Pen, peu après les législatives de 1973, de Victor Barthélémy, ancien du PCF et du PPF, au poste de secrétaire administratif répond à cette double exigence. Elle illustre « la vieille fascination de la droite nationale pour les dons d'organisation de l'appareil communiste, pour la rigueur militante de ses cadres et la valeur de leur formation idéologique »¹. Il s'agit alors pour le FN de se doter de structures qui inscriront le parti politique dans la durée. Celles-ci sont définies en 1975 : le parti dispose dès lors de commissions sur la défense nationale, les institutions, la famille, la jeunesse et l'éducation, et les problèmes économiques et sociaux. Le comité central, issu du congrès, élit un bureau politique, dirigé par un président et deux vice-présidents. Tout cela chapeaute des fédérations provinciales.

Le FN va en outre adopter une idéologie de rupture par rapport à la droite traditionnelle. Le programme de 1973, bien que marqué par certains thèmes souvent propres à l'extrême droite (le constat de la décadence, par exemple), reste beaucoup trop vague pour emporter une adhésion de masse. Ainsi, l'établissement d'une idéologie particulière, en plus de distinguer le parti frontiste du reste de l'offre politique, a pour but d'imposer une cohésion doctrinale parmi les premiers et rares militants².

A. Le nationalisme-révolutionnaire comme producteur d'intransigeance

Constatant la faiblesse de ses effectifs, le FN va ouvrir ses rangs à des « nationalistes » et donc à des éléments dont les desseins politiques tranchent avec l'extrémisme présentable de ses débuts. Jean-Marie Le Pen n'a obtenu, en 1974, que 0.74 % des voix à l'élection présidentielle ; pourtant il était alors déjà soutenu par une personnalité dont l'influence va compter au FN : François Duprat. Ce professeur d'histoire va tenter d'insuffler au jeune Front

¹ CAMUS Jean-Yves, 1996, *Le Front National, Histoire et analyses*, Editions Olivier Laurens, Paris, p.24

² Ils ne sont que 1000 en 1975.

National l'énergie du nationalisme-révolutionnaire, en insistant notamment sur trois axes : anticapitalisme, antiparlementarisme et dénonciation du lobby juif. C'est lui qui apporte au parti frontiste une thématique qui deviendra en quelque sorte son « fonds de commerce », à savoir la lutte contre l'immigration.

Cette réorientation du FN vers le nationalisme-révolutionnaire doit se comprendre comme une stratégie visant à regagner l'affection des militants nationalistes, dont très peu étaient restés fidèles à Le Pen une fois la rupture avec Ordre Nouveau actée. Le Front National doit dans ce cadre régulièrement affronter la concurrence du Parti des Forces Nouvelles (PFN), créé à la suite de la scission d'Alain Robert. Le PFN se montre au départ mieux organisé et mieux pourvu en militants que le parti frontiste, tentant en outre de profiter de l'innovation idéologique que constitue la Nouvelle droite. Les deux partis souffrent toutefois de certains errements sur le plan de la tactique politicienne, s'accusant à tour de rôle, par le jeu des alliances, de faire le jeu de la droite parlementaire. Ainsi, le PFN soutient Valéry Giscard d'Estaing en 1974 et Jacques Chirac aux élections municipales de 1977, rejoignant en cela les rangs de la droite traditionnelle, alors que le Front National préfère conduire seul la candidature de Jean-Marie Le Pen en 1974 et ne refuse pas, localement, quelques alliances pour les municipales. Cette attitude va se perpétuer jusqu'aux élections présidentielles de 1981 : le FN, faute de signatures, ne peut pas se présenter¹ et prône l'abstention aux deux tours, quand le PFN soutient successivement Jacques Chirac et Valéry Giscard d'Estaing.

A l'aube des années 1980, l'intransigeance comme les stratégies d'alliance ne semblent pas payer électoralement parlant... Les deux partis, malgré des stratégies presque systématiquement opposées, ne décollent pas au-delà du pourcent traditionnel de l'extrémisme de droite. Reste que l'intransigeance, tout en s'inscrivant dans un dessein de pureté idéologique périlleux, demeure un des outils les plus efficaces pour maintenir l'existence d'un parti politique naissant. Après avoir mis la décadence en exergue dès son premier programme politique, le FN, aidé en cela par François Duprat, a adopté une stratégie de « consistance minoritaire », « condition nécessaire à l'émergence d'un mouvement social »². La désignation d'une crise, suivie par une attitude de fermeté à l'égard des

¹ C'est à l'occasion de cette élection que le nombre de signatures d'élus passe de 100 à 500.

² ORFALI Birgitta, 1990, *Op. Cit.*, p.39

institutions vues comme en étant responsables, a ainsi développé chez les premiers cadres et militants du FN une identité structurée de manière pratique – par la création d’instances politiques centralisées, véritables outils de discipline militante – et théorique – par l’influence de François Duprat et de son nationalisme-révolutionnaire, donnant à la doctrine frontiste un contenu nettement plus défini que le vague conservatisme nationaliste de ses débuts.

B. L’importance des adjonctions idéologiques successives

La mort de François Duprat va sensiblement faire évoluer le Front National. L’idéologue nationaliste-révolutionnaire décède entre les deux tours des élections législatives de 1978, dans un attentat à la voiture piégée dont on ne connaît toujours pas précisément les instigateurs. Toutefois, la parution, au début de l’année 1978, d’un texte intitulé *Droite et démocratie économique* n’est-elle pas le signe que le FN se détourne de l’idéologie de l’historien passionné du fascisme ? Le contenu de cette brochure, nettement national-libéral, tranche avec la troisième voie prônée par Duprat, et constitue une première ébauche du libéralisme économique lepénien, qui se décrira plus tard comme le « Reagan français ».

Cette rupture avec le nationalisme-révolutionnaire est palliée par l’arrivée au FN de nouveaux renforts, qui vont faire sensiblement évoluer la culture politique du parti de Jean-Marie Le Pen. Ainsi, le Front National va profiter successivement de l’arrivée dans ses rangs de l’Union solidariste, en décembre 1977, de certains experts de la Nouvelle Droite à partir de 1979, et du renouveau de l’intégrisme catholique, au début des années 1980. Ces trois mouvances vont chacune avoir leur importance dans l’émergence politique et médiatique du parti. Les solidaristes, menés par Jean-Pierre Stirbois, ont une idéologie de type tercériste finalement assez proche du nationalisme-révolutionnaire ; c’est d’ailleurs François Duprat qui obtient, peu avant sa mort, le ralliement des solidaristes au Front National.

Mais c’est sur le plan de la stratégie qu’ils vont réussir à faire évoluer le Front National, en privilégiant « l’implantation locale à travers le militantisme “de terrain”, surtout dans les communes tenues par le PS ou le Parti communiste »¹. Là aussi, il s’agit d’un legs de François Duprat, selon lequel un mouvement doit s’appuyer sur des notables provinciaux pour

¹ CAMUS Jean-Yves « Origine et formation du Front National (1972-1981) » in MAYER Nonna et PERRINEAU Pascal (sous la dir.), *Op. Cit.*, p.34

conquérir la masse des électeurs¹. Appliquant les conseils de son prédécesseur, Jean-Pierre Stirbois part à la conquête de l'électorat de Dreux dès les législatives de 1978, cinq ans avant son élection au conseil municipal de cette ville. C'est à l'occasion de ces élections municipales que le FN lance un des slogans qui lui assurera tout autant le succès que l'opprobre : « Un million de chômeurs, c'est un million d'immigrés en trop » ; suivront deux, puis trois millions.

L'arrivée au Front National de certains membres de la Nouvelle Droite, à l'image de Jean-Yves Le Gallou, provenant du Club de l'Horloge, va donner au parti, en plus d'une évolution de sa doctrine économique, une forme de respectabilité liée au prestige social de ces nouveaux adhérents : « souvent cadres supérieurs du privé ou hauts fonctionnaires, ils seront les agents de la modernisation fonctionnelle et idéologique du FN »². Enfin, Jean-Marie Le Pen réalisera au début des années 1980 une rencontre fructueuse avec les catholiques-traditionnalistes. En automne 1980, Bernard Antony, alias Romain Marie, chef de file de cette mouvance, invite le leader du FN à la première « Journée d'amitié française », et quelques mois plus tard, FN et catholiques-traditionnalistes défilent côte à côte, rendant hommage à Jeanne d'Arc et appelant la foule nationaliste à voter pour elle lors du second tour opposant Mitterrand à Giscard. Le rapprochement opéré avec la mouvance du catholicisme intégral est surtout motivé par le potentiel militant dont disposent les troupes de Bernard Antony : celles-ci possèdent une formation idéologique consistante et peuvent faire profiter au FN de leur influence qui ne se limite pas aux cénacles de l'extrême droite.

L'adjonction conjuguée de ces trois tendances ne se réalise pas sans heurts : les dissensions idéologiques entre les membres de la Nouvelle Droite et les intégristes catholiques ne sont pas négligeables. De même, si Jean-Pierre Stirbois et François Duprat pouvaient s'entendre d'un point de vue stratégique, ils entretenaient une forte rivalité sur le plan humain. Malgré cela, malgré des bénéfices électoraux proches du néant, le Front National « a réussi en moins de dix ans à faire cohabiter des hommes venus d'horizons

¹ BEAUREGARD Joseph et LEBOURG Nicolas, 2012, *François Duprat. L'homme qui inventa le Front National*, Editions Denoël, Paris, p.192

² CAMUS Jean-Yves « Origine et formation du Front National (1972-1981) » in MAYER Nonna et PERRINEAU Pascal (sous la dir.), *Op. Cit.*, p.40

politiques hétérogènes, [et] à se doter d'un leader ne disposant, au sein du parti comme dans l'ensemble de l'extrême droite, d'aucun adversaire sérieux »¹.

¹ *Ibid.*, p.35

IV. L'émergence médiatique et les premiers succès politiques

Le « coup de tonnerre de Dreux », qui désigne le score réalisé par la liste de Jean-Pierre Stirbois aux élections municipales de 1983, ne provient pas d'un ciel sans nuage. La tactique d'implantation locale mise en place par le solidariste commençait déjà à porter ses fruits en 1979, avec un score de 10 % lors des élections cantonales. Comme le rappelle Valérie Igounet, « le travail de terrain entrepris par Jean-Pierre Stirbois est la clé de sa réussite : des réunions entre sympathisants sont mises en place comme des déplacements sur les marchés, dans les halls d'immeubles ou encore aux sorties d'usine »¹. Il convient d'examiner ici comment l'émergence électorale du Front National a accompagné la révélation médiatique constituée par les apparitions télévisées de Jean-Marie Le Pen. Car c'est au cours de ces quelques années que le parti frontiste devient l'objet de débats passionnés : chaque nouveau score à deux chiffres est l'occasion pour les éditorialistes de donner une explication définitive du « phénomène Le Pen », s'épargnant tout un travail d'anamnèse, lequel leur permettrait au moins de constater qu'ils ont une tendance regrettable à la répétition, facilitée il est vrai par des impératifs quantitatifs.

Sans verser dans une approche judiciaire du phénomène de l'éclosion électorale soudaine du parti frontiste, qui se caractérise inconsciemment par un questionnement du type « à qui la faute ? », il convient de rappeler certains éléments, qui, conjugués au travail de terrain de Jean-Pierre Stirbois, ont permis à la marque « FN » de se révéler pleinement à Dreux, puis nationalement.

A. Le coup de pousse présidentiel

Ces éléments, bien que révélés par une enquête journalistique minutieuse², demeurent encore assez méconnus, et ce d'autant plus qu'ils ont *intérêt* à le rester, la méconnaissance étant souvent une posture confortable. Il faut dire que les faits décrits ci-après tranchent assez nettement avec le moralisme dont aiment se draper les hommes politiques de gauche, puisqu'ils montrent un président socialiste utiliser son pouvoir pour garantir un accès médiatique à un parti politique classé à l'extrême droite, alors même que ce dernier ne possède pas le capital politique pour y prétendre.

¹ IGOUNET Valérie, 2014, *Op. Cit.*, p.137-138

² FAUX Emmanuel, LEGRAND Thomas, PEREZ Gilles, 1994, *La main droite de Dieu*, Editions du Seuil, Paris.

En mai 1982, François Mitterrand prononce un discours dans lequel il déclare notamment que « L'unité nationale, ce n'est pas l'uniformité, c'est le pluralisme des opinions, le choc des idées »¹. A peu près dans le même temps, Jean-Marie Le Pen note avec regret qu'aucun journaliste n'a assisté à la fête « Jeanne d'Arc ». Il prend au mot l'appel présidentiel au pluralisme et adresse une lettre à François Mitterrand, en prenant soin que sa démarche soit appuyée par Guy Penne, une de ses vieilles connaissances qui est conseiller du président de la République chargé des affaires africaines. La missive porte ses fruits : un mois plus tard, Mitterrand répond par une lettre à l'initiative de Le Pen : « Il est regrettable que le congrès d'un parti soit ignoré par la Radio-Télévision. [...] Elle ne saurait méconnaître l'obligation de pluralisme qui lui incombe [...]. L'incident que vous signalez ne devrait donc plus se reproduire »².

Il s'écoule à peine une semaine entre la rédaction de cette lettre et la présence de Jean-Marie Le Pen au journal du soir de TF1, qui à ce moment n'est pas une chaîne privatisée. Par la suite, les interviews vont s'enchaîner, et sans vouloir donner à Jean-Marie Le Pen le statut d'un golem créé par Mitterrand, il va de soi qu'une telle éclosion médiatique possède « un effet structurant dans l'opinion en termes d'image et d'impact électoral »³. Cette promotion du frontisme par la télévision et la radio précède les premiers succès électoraux du FN, obtenus lors des élections municipales de 1983. Il n'appartient pas à ce travail de porter de jugements de valeur sur cette politique du « Front fort », comme l'ont joliment nommée les auteurs de *La main droite de Dieu*. Il faut tout simplement souligner qu'une fois le travail de sape, consacré à la structuration identitaire d'un parti politique, une fois ce travail accompli, alors l'accès élargi aux médias constitue pour une marque politique l'occasion rêvée d'élargir son potentiel électoral. Ainsi, le FN, grâce aux interventions radiophoniques et télévisées de son leader, va pouvoir développer une thématique inédite dont il est alors le représentant exclusif : la lutte contre l'immigration. Les soubresauts électoraux qui vont suivre sont le résultat mécanique d'un certain désenchantement vis-à-vis des partis politiques traditionnels, accéléré par l'attraction opérée par la mise en avant de thèses politiques nouvelles.

¹ FAUX Emmanuel, LEGRAND Thomas, PEREZ Gilles, 1994, *Op. Cit.*, p.18

² *Ibid.*, p.21

³ *Ibid.*, p.24

Les manœuvres mitterrandiennes répondent à une double nécessité politique : il s'agit, comme le reconnaissait honnêtement Pierre Bérégovoy, de créer un « diable », afin de dépasser le RPR sur sa droite et par là même disperser son électorat :

« On a tout intérêt à pousser le Front National, il rend la droite inéligible. Plus il sera fort, plus on sera imbattables. C'est la chance historique des socialistes. »¹

Après avoir divisé la droite, il n'y a plus qu'à rassembler la gauche autour d'un idéal antiraciste qui vient se substituer à un rêve socialiste en déclin. La même dynamique est à l'origine de l'émergence du Front National et du lancement de SOS-Racisme. Une fois celle-ci enclenchée par François Mitterrand, et dès lors que le délicieux tabou du cynisme politique est brisé, certaines « baronnies » socialistes vont elles aussi pousser le Front National, notamment en l'aidant à financer ses campagnes : ce sera notamment le cas dans le Béarn, les Bouches-du-Rhône et le Var.

Le « Coup de tonnerre de Dreux » n'a donc rien d'une percée politique miraculeuse ; la conjugaison d'un travail militant obstiné et de l'aubaine d'une promotion médiatique opportuniste ont brisé le mur de verre qui auparavant condamnait le FN à ne réaliser que des scores anecdotiques. Le rappel de ces faits a tendance à prémunir le chercheur face à une explication univoque de l'éclosion du Front National. En effet, la première manifestation du « phénomène Le Pen », c'est-à-dire de la dynamique complexe faite d'attraction et de répulsion à l'égard du parti frontiste, met déjà à jour certaines ambivalences qui, dès lors, ne vont cesser de s'accroître.

B. Succès politiques et tentatives de légitimation

Les élections cantonales de 1982, qui suivent d'un an l'arrivée au pouvoir de la gauche, sont une occasion pour le FN de goûter à quelques bons scores, localisés dans des cantons bien précis où plusieurs candidats frontistes dépassent les 5 %. A Dreux, Jean-Pierre Stirbois continue sa progression en réalisant un score de 12.63 %. En septembre 1983, les élections municipales partielles de cette même ville vont être le premier succès électoral du Front National : Jean-Pierre Stirbois récolte 16.72 % des voix et la droite locale doit compter sur

¹ Cité par GIESBERT Franz-Olivier, 1990, *Le président*, Editions du Seuil, Paris, p.124

son soutien pour l'emporter au second tour. Une date clé dans l'histoire du parti, qui voit sa stratégie d'intransigeance politique et sa tactique d'implantation locale enfin récompensées :

« Les militants du Front, eux ont une joie... Ils sont lyriques, ils ont l'œil humide. Ils viennent d'un seul coup de toucher les dividendes de dix ans de combats obscurs, de dix années de sarcasmes que les veaux ne leur ménageaient pas... Oui le Front a gagné, enfin ! »¹

Si cette citation est évidemment emprunte d'un ton partisan, on ne peut lui retirer de refléter assez fidèlement ce que représente ce succès pour le parti frontiste. Le terme de « dividende » colle assez bien à la réalité de la mise sur le marché d'un capital politique dont les actionnaires-militants reçoivent finalement un résultat positif, d'autant plus valorisant qu'il a été long à s'élaborer. Dès lors, le FN ne redescendra plus en deçà d'un certain étiage : le « coup de tonnerre de Dreux » précède en effet les succès frontistes aux élections européennes et nationales. En 1984, le Front National se renforce grâce à l'arrivée de nouveaux éléments. Des technocrates (Bruno Mégret, Jean-Marie Le Chevallier), des professeurs d'université (Bruno Gollnisch, Jean-Claude Martinez) et des aristocrates (Olivier d'Ormesson, Michel de Camaret) viennent accompagner la volonté de légitimation du parti frontiste, qui souhaite, lors de ce scrutin européen, transformer l'essai de ses petits succès locaux. Ce sera chose faite : la liste « Front d'opposition nationale pour une Europe des patries » réalise 10.95 %, talonnant le Parti Communiste et ses 11.20 %. Le parti de Jean-Marie Le Pen – dont l'ascension médiatique a connu une forme d'acmé avec sa participation à *L'heure de vérité*, et, partant, l'officialisation de son statut d'homme politique inscrit dans le jeu de la politique institutionnelle – a franchi une étape majeure qui va pousser les autres acteurs de la vie politique française à se réorganiser.

A la suite de ce premier succès national que constituent les élections européennes de 1984, le FN va tenter de confirmer sa stratégie de respectabilité, en s'appuyant sur le corpus libéral et identitaire fourni par le Club de l'Horloge. C'est à ce moment qu'est développée la thématique de la « préférence nationale », qui reprend le titre d'un ouvrage collectif écrit par les « horlogers »². Cette expression est à l'origine d'une remarquable lutte sémantique entre le Front National et ses adversaires : le premier s'en sert pour écarter toute suspicion de racisme

¹ *RLP Hebdo* du 15 septembre 1983, cité par CRITON Karl, DUMONT Serge, et LORIEN Joseph, 1985, *Le système Le Pen*, Editions EPO, Anvers, p.193

² LE GALLOU Jean-Yves (sous la dir.), 1985, *La préférence nationale : réponse à l'immigration*, Albin Michel, Paris.

avec un argument de nécessité pratique, quand les seconds voient dans ces termes un suprémacisme masqué dont l'application stricte briserait les principes constitutionnels. Dans un ouvrage militant, Martine Aubry et Olivier Duhamel écrivent ainsi que « le plus souvent, l'extrême-droite va beaucoup plus loin et prône, derrière le vocable paisible de “préférence nationale”, une discrimination raciste »¹.

Pour autant, malgré des orientations programmatiques rejoignant le consensus reaganothatcherien de l'époque – à ceci près que le « laisser-faire » n'induit pas un « laisser-passer –, le FN maintient, par les « dérapages » de Jean-Marie Le Pen, une forme de goût pour le scandale. Les petites phrases du leader frontiste ont trois fonctions dont chacune est complémentaire des deux autres : 1 : il s'agit de s'assurer une large couverture médiatique, même si elle est souvent synonyme de condamnation ; 2 : cette rupture du consensus rassure la frange dure de l'électorat frontiste ; 3 : elle permet de conquérir un électorat nouveau pour lequel « les petites phrases apportent une sorte de “prêt-à-penser” facile idéologiquement »².

Armé de cette stratégie empruntant à la « participation au système politique et [au] rejet idéologique de ce système »³, le FN va poursuivre sa progression électorale, qui se réalise par à-coup et rencontre parfois des contrecoups. En fait, le parti de Jean-Marie Le Pen trouve dans les élections présidentielles et ses règles médiatiques d'égalité du temps de parole son exercice politique favori. Lors de cet événement, qui voit l'identité partisane être masquée au profit de la mise en avant de la personne, le FN n'a cessé de progresser, à l'exception notable des élections de 2007. En dehors des périodes de campagnes présidentielles, le consensus des droites extrêmes autour de Jean-Marie Le Pen semble moins aller de soi, les ambitions personnelles se font davantage entendre et les précautions de respectabilité s'atténuent au profit de l'intransigeance liée aux particularismes idéologiques. Aussi, l'analyse des campagnes présidentielles offre au chercheur une fenêtre commode pour étudier l'évolution des discours et des tactiques du parti frontiste, afin de saisir les changements, les continuités, les dissensions et les alliances qui sont le lot de toute entreprise politique, plus particulièrement quand elle se situe à l'extrême droite.

¹ AUBRY Martine et DUHAMEL Olivier, 1995, *Petit dictionnaire pour lutter contre l'extrême-droite*, Editions du Seuil, Paris, article « préférence nationale ».

² SOUCHARD Maryse (et al.), 1997, *Op. Cit.*, p.170

³ DEZE Alexandre, 2012, *Op. Cit.*, p.23

V. 1988, 1995 et 2002

Lors de ces trois élections présidentielles, le Front National, porté par la candidature de Jean-Marie Le Pen, a vu ses scores augmenter, que ce soit en valeur absolue ou relative.

	1988	1995	2002 (1 ^{er} et 2 nd tour)
<i>Millions de voix</i>	4.376	4.571	4.804/5.252
<i>Pourcentage</i>	14.38	15.00	16.86/17.79

Il convient d'évoquer ces différentes campagnes car chacune d'entre elles constitue un moment de l'ascension électorale du Front National. Il s'agit de se poser les questions suivantes : quels ont été les outils de communication du Front National lors de ces campagnes ? Qu'est-ce qui fait la particularité de chacune d'elles et au contraire quelles sont leurs ressemblances ?

A. 1988 : Jean-Marie Le Pen, « candidat de Dieu »

1. Une campagne exemplaire...

L'élection présidentielle de 1988 constitue pour le Front National une étape importante pour concrétiser son implantation dans l'électorat français. Après la consécration nationale des élections européennes de 1984 et le prestige symbolique obtenu consécutivement à l'arrivée sur les bancs de l'Assemblée Nationale de députés frontistes en 1986, il s'agit d'affronter celle qui est la reine des élections françaises, afin de gommer les échecs patents de 1974 et 1981. Pour ce faire, Jean-Marie Le Pen adopte une posture d'homme providentiel : « C'est parce que j'ai la profonde conviction que la patrie est en grand danger et que les Français sont menacés d'être ruinés, submergés et asservis que j'ai décidé de m'engager dans cette bataille décisive pour l'avenir de la France »¹. Cette posture est sensiblement contrebalancée par la fin du discours, où Jean-Marie Le Pen, en faisant sienne la maxime « aide-toi et le ciel t'aidera », ramène la providence à un ordre supraterrestre. Ce goût pour la métaphore religieuse est bien évidemment partagée par Bernard Antony qui déclare, en mars

¹ Déclaration de candidature à l'élection présidentielle, 26 avril 1987

1988 : « A la trinité de mort [Raymond Barre, Jacques Chirac, François Mitterrand] nous préférons le candidat de la Trinité-sur-Mer »¹.

La déclaration de candidature de Jean-Marie Le Pen, prononcée à la Trinité-sur-Mer, juste devant sa maison familiale, à côté de la bouée de son voilier *Le Cambronne*, est le point de départ d'une très longue campagne, marquée durant l'été par une tournée des plages et par la tenue, ensuite, d'un meeting dans chaque département. Ces manifestations vont être l'occasion pour Jean-Marie Le Pen de convoquer, dans ses discours, une multitude de personnages historiques, qui vont chacun être « mythifié » afin d'illustrer, par des structures de récits caractéristiques, la possibilité d'une renaissance française. C'est le cas de Jeanne d'Arc évidemment, qui « conduisit fermement le redressement du pouvoir politique, [qui] appelle le peuple à se dresser contre l'envahisseur étranger »², mais aussi de Clovis, Hugues Capet, Bayard, Surcouf, le Chevalier de la Tour d'Auvergne, des héros grecs et romains, etc.

Cette multitude de héros ne doit pas masquer leur univocité fonctionnelle dans les discours du Front National : il s'agit de justifier l'action présente du FN et de son leader en opérant des analogies avec la situation de la France contemporaine et les péripéties que chaque figure historique a dû affronter. Ainsi, Jean-Marie Le Pen se présente, à la suite de ces différents modèles, comme un « guetteur au créneau ayant pour mission de protéger le peuple français »³. Mais l'imaginaire frontiste ne se décline pas seulement dans le verbe lepénien ; les cadres du FN apportent un soin tout particulier aux meetings, qui prennent la forme de véritables spectacles. Christophe Hameau évoque notamment le meeting du 21 avril 1988, lors duquel, afin de tromper au mieux l'attente des spectateurs, on projette un film évoquant Jeanne d'Arc, Napoléon, Pétain (celui de Verdun), Salan, et enfin, Le Pen lui-même, acclamé par le public. Un autre volet du spectacle, intitulé « La France des terroirs et des clochers »⁴, montre une France sans ville, champêtre et éternelle (peut-être celle de l'affiche du candidat de la « force tranquille », en 1981) ; avant que des éclairs ne zèbrent l'écran, illustrant le danger du communisme et du socialisme. Plus tard, après que Jean-Pierre Stirbois et Bruno

¹ Cité par BIRENBAUM Guy, 1992, *Op. Cit.*, p.130

² Discours du 10 mai 1987, cité par HAMEAU Christophe, 1992, *La campagne de Jean-Marie Le Pen pour l'élection présidentielle de 1988*, Editions LGDJ, Paris, p.81

³ Discours du 10 mai 1987, cité par Christophe HAMEAU, 1992, *Op. Cit.*, p.81

⁴ Christophe HAMEAU, 1992, *Op. Cit.*, p.79

Mégret ont pris la parole, c'est Jean-Marie Le Pen qui, enfin, se dirige vers la tribune, soutenu par « le chant des esclaves », extrait du *Nabucco* de Verdi.

Si cette communication soignée est préparée par les cadres et experts du Front National, Jean-Marie Le Pen en assume au moins le geste. On peut le comprendre à travers ses propos, rapportés par une interview :

« Le message politique est en fait le rassemblement d'une série de symboles. Un syncrétisme d'idée, de sentiments et d'images – le drapeau, l'hymne, l'incarnation de la République dans Marianne, sont des moyens de parler à l'imaginaire. Ce ne sont pas les énumérations de projets ponctuels qui peuvent susciter l'enthousiasme du pays. »¹

Le candidat du Front national ne souhaite pas s'adresser à l'individu rationnel, comme peut le faire la droite, ou à une classe sociale en particulier, comme peut le faire la gauche. Personnellement pulsé par un imaginaire fort, celui des belles histoires de son grand-père, il pense que la politique est « une poétique », et qu'elle communique « non seulement la pensée mais aussi l'émotion »². Par ailleurs, lorsqu'il évoque avec Pierre Jouve et Ali Magoudi ses origines celtes, c'est encore pour mettre en valeur sa rhétorique spécifiquement fondée sur la communication de symboles, car ces origines lui confèrent « une capacité de créer des images, de se faire comprendre aux autres, par le jaillissement des images »³.

Cette attention toute particulière portée à l'image se retrouve dans la transformation physique notable que connaît Jean-Marie Le Pen pendant la campagne. Sa coiffure, notamment, évolue, puisqu'il abandonne la raie sur le côté et adopte le lissage en arrière, qui, combiné à une calvitie légère, lui fait rejoindre les standards du sérieux cosmétique de l'époque (François Mitterrand, Jacques Chirac et Raymond Barre...). Le candidat frontiste se présente ainsi comme un outsider⁴, celui qui adopte les codes des favoris mais espère les devancer dans la dernière ligne droite. Cependant, Jean-Marie Le Pen ne se contente pas seulement de copier le look des notables politiques de la scène nationale ; il va également

¹ *National-Hebdo*, 10-16 mars 1988, cité par Christophe HAMEAU, 1992, *Op. Cit.*, p.79

² *Paris-Match*, 1^{er} avril 1988, cité par Christophe HAMEAU, 1992, *Op. Cit.*, p.82

³ JOUVE Pierre et MAGOUDI Ali, 1988, *Les dits et les non-dits de Jean-Marie Le Pen*, Editions La Découverte, Paris, p.25

⁴ C'est un des slogans de la campagne 1988 : « Le Pen, l'outsider » : une des affiches de cette présidentielle montre Jean-Marie Le Pen souriant, avec, au second plan, une photo finish de course hippique.

innover en important les techniques provenant des Etats-Unis. Emmanuel Faux fait ainsi le récit de la découverte par Le Pen de Billy Graham, un prédicateur américain protestant :

« Un jour de l'année 1987, Le Pen se trouve sur la côte ouest des Etats-Unis. Là, stupeur, sur l'écran du poste de télévision de sa chambre d'hôtel, saint Bernard apparaît ! Un homme face à une imposante foule déambule sur une scène en plein air. Il parle sans micro, tous semblent l'entendre. Le discours est religieux, l'homme a du charisme, mais cette fois le miracle est technique. Un petit micro-cravate, discret et HF, c'est-à-dire sans fil, est dissimulé sous le revers de la veste du prédicateur. Il s'agit de Billy Graham, le plus célèbre de ces manipulateurs évangélistes qui fleurissent sur les petits écrans américains. »¹

C'est bien de là que provient l'inspiration des grands meetings frontistes de l'année 1988, aussi soignés dans leur symbolique que soutenus par des moyens techniques importants et inédits en France. Le faste de cette campagne n'aurait pas été possible sans des capacités financières considérables, provenant à la fois des financements publics, liés au bon score du FN lors des élections législatives, et de la secte Moon, qui monnaye de nombreux mouvements politiques anticomunistes². Les réseaux de cette même secte vont également permettre à Jean-Marie Le Pen de peaufiner sa stature internationale, notamment en lui ouvrant l'accès, à Washington, d'un dîner avec la crème du Parti Républicain, lors duquel le candidat du FN pourra se laisser prendre en photo en train de serrer la main de Ronald Reagan. Porté par les moyens de la secte Moon ainsi que par une véritable dynamique politique, la campagne de Jean-Marie Le Pen rencontre pourtant un coup d'arrêt avec le scandale du « détail ». En septembre 1987, lors de sa participation au « Grand Jury » de la radio RTL, le candidat à la présidence déclare que les chambres à gaz constituent un détail dans l'histoire de la Seconde Guerre mondiale³. Comme nous l'avons constaté précédemment,

¹ FAUX Emmanuel, LEGRAND Thomas, PEREZ Gilles, 1991, *Plumes de l'ombre*, Editions Ramsay, Paris, p.67

² Nicolas Lebourg évoque une aide de 3.5 à 4.5 millions d'euros. Voir DOUCET David, « Quand le Front National avait rendez-vous avec la secte Moon », *Les Inrockuptibles*, [URL] : <http://www.lesinrocks.com/2012/09/12/actualite/quand-le-front-national-avait-rendez-vous-avec-la-secte-moon-11302049/>

³ Le rapport de Jean-Marie Le Pen au judaïsme s'échafaude sur un processus complexe dans lequel l'attraction/répulsion joue un rôle important. Le leader nationaliste, comme Charles Maurras, craint l'influence supposée pernicieuse des Français juifs, conçus comme une communauté nécessairement organisée oeuvrant pour son propre intérêt. La relativisation de la Shoah implique le refus de ce qui est considéré par Jean-Marie Le Pen comme un point de vue dicté par cette communauté, et non comme la vérité historique. D'un autre côté, le dirigeant du Front National semble admiratif du nationalisme juif, perçu comme exemplaire : « Dispersé aux quatre coins du monde, cent fois menacé de disparaître, non seulement il a préservé son originalité et sa

cet épisode achève la constitution d'un véritable cordon sanitaire autour du Front National et de son candidat. Conscient d'avoir dit « la plus grosse connerie »¹ de sa carrière politique, Jean-Marie Le Pen choisit pourtant de ne pas faire amende honorable. En public, il fait le choix de l'intransigeance et maintient ses propos, ne se justifiant qu'en arguant qu'un tout est forcément composé de détails. Ce refus de considérer le caractère exceptionnel de la Shoah va entrer en opposition avec une mémoire collective qui, depuis le milieu des années 1970, est devenue particulièrement sensible à l'égard de ce drame. Mais, sans être forcément calculée, cette petite phrase va servir le second versant de la stratégie frontiste – le premier étant celui d'une recherche de respectabilité –, c'est-à-dire celui de la consistance minoritaire. Si nous avons écrit que cette campagne est exemplaire, c'est bien parce qu'elle concentre sur une durée de quelques mois seulement ces deux pôles stratégiques apparemment antagonistes.

Le score de 14.38 % réalisé par le Jean-Marie Le Pen achève de donner à son mouvement une dimension nationale et continue de lui octroyer un statut de curiosité médiatique. Dès le lendemain, en effet, le journal télévisé consacre plus du tiers de son édition à l'analyse de la « percée » de Jean-Marie Le Pen. Pourtant, le premier intéressé, qui pensait parvenir au second tour de cette élection, ne se montre pas ravi par sa performance. Jean-Marie Le Pen péroré sur les plateaux télé mais se montre déçu en privé. Le 1^{er} mai, lors du défilé en hommage à Jeanne d'Arc, le leader du Front National appelle implicitement ses troupes à se porter sur la candidature de Jacques Chirac : « Ceux pour qui le plus important, et c'est vrai que c'est ce qui compte, c'est d'éviter Mitterrand et le socialisme, ceux-là voteront pour le candidat résiduel sans donner à leur geste d'autre signification que d'éviter le pire »².

2. Suivi par une nouvelle radicalisation ?

Passées les élections présidentielles, le leader frontiste doit parvenir à perpétuer la bonne couverture médiatique dont il a profité, afin de pallier l'érosion de son électorat, moins disposé à se rassembler dès lors que le frontisme politique n'est plus en rangs serrés derrière un seul et unique leader. Ainsi, les élections législatives de juin 1988, lors desquelles le scrutin majoritaire fait son grand retour, sonnent comme souvent le reflux du FN. Pascal

permanence, mais sa prodigieuse vitalité l'a conduit, lui, le plus vieux peuple du monde à créer le plus jeune Etat. » (voir LE PEN Jean-Marie, 1984, *Les Français d'abord*, Editions Carrère-Lafon, Paris, p.171).

¹ C'est ce qu'il déclare à plusieurs de ses proches. Voir ALBERTINI Dominique et DOUCET David, 2013, *Op. Cit.*, p.148

² Discours de Jean-Marie Le Pen, 1^{er} mai 1988

Perrineau explique également ce recul par « la nouvelle – et tardive – attitude de fermeté du RPR et de l'UDF qui tentent d'isoler le FN, la faiblesse et les divisions internes de l'appareil du FN qui a du mal à dégager des candidats ayant une certaine notabilité et, enfin, la crispation du parti et de son leader sur des thèmes et des attitudes de l'extrême droite de toujours »¹.

Ne faut-il pas plutôt admettre que la « crispation » est une tactique politique ? Elle passe notamment pour le FN par l'adoption de positionnements idéologiques qui vont encore solidifier son image de singularité politique. L'opposition à la guerre du Golfe, par exemple, marque une nette rupture avec l'atlantisme encore en vogue dans les années 1980, et entraîne la démission de Jules Monnerot, un sociologue plutôt philosémite jusqu'alors président du conseil scientifique du FN. Malgré la mort accidentelle de Jean-Pierre Stirbois, Jean-Marie Le Pen ne cède pas de terrain sur le plan de la radicalisation en se concentrant, en période de vaches maigres électorales, sur la distribution de signaux idéologiques forts permettant, par le truchement de l'exposition médiatique, de consolider son statut de leader et de maintenir la cohésion entre ses militants :

« Rester en marge du système politique et être dénoncés par la majorité des médias ne remet pas en cause leur engagement et, au contraire, tend à renforcer leur sympathie pour leur chef, injustement attaqué. »²

En outre, la tenue du 8^{ème} congrès du FN, les 31 mars et 1^{er} avril 1990, se donnant pour objectifs de conquérir le pouvoir et d'apparaître comme une force politique crédible à vocation majoritaire, confirme que la tactique du parti frontiste se base sur une dialectique constante entre radicalisation intransigeante et adaptation au système existant. C'est en perpétuant ce numéro d'équilibriste que le Front National aborde les échéances présidentielles de 1995, avec à sa tête un chef dont l'autorité n'est toujours pas discutée.

B. 1995 : la confirmation

En plus de la reproduction efficace de la stratégie qu'il avait mis en place au tout début de son existence, le début des années 1990 est aussi le moment où le FN effectue un changement

¹ PERRINEAU Pascal, « Les étapes d'une implantation électorale » in MAYER NONNA et PERRINEAU Pascal, 1989, *Op. Cit.*, p.57

² BERNARD Mathias, « Le Pen, un provocateur en politique (1984-2002) », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, 2007/1 n°93, pp.37-45, p.41

notable de son programme économique. La remise en cause de plus en plus concrète du libéralisme économique, à l'image des grèves de l'hiver 1995, va influencer sur le discours frontiste, contraint de donner un visage plus social à son programme. On passe ainsi du « Reagan français » des années 1980 à « Le social, c'est le Front National »¹, un slogan qu'on retrouve sur les affiches et dans les revues éditées par la presse amie du parti frontiste. A partir de cette époque, les acquis sociaux vont être réinvestis à travers le patrimoine national, et être défendus en tant qu'appartenant à une forme de tradition française. Outre ce renouvellement du discours économique et social, le début des années 1990 coïncide avec la place de plus en plus importante prise par Bruno Mégret, qui va s'efforcer, grâce à différentes publications, d'aboutir à une « sophistication du programme »² du Front National. Sur fond de « fracture sociale », le 18 septembre 1994, Jean-Marie Le Pen annonce sa candidature à l'élection présidentielle.

L'ambiance de cette campagne est familière aux militants frontistes : la fête des « Bleu-blanc-rouge », avec pour prémisse au discours de Jean-Marie Le Pen, une messe en latin. Mais les meetings frontistes de 1995 n'auront pas tous cette solennité : lors de celui de Lille, qui se tient le 5 mars 1995, les militants et sympathisants frontistes assistent à un show de chants et danses mettant en scène un sosie de Claude François. Cette variété des ambiances est plus riche d'enseignements sociologiques que n'importe quelle analyse sociographique tentant de saisir les différentes composantes de l'électorat du Front National. Car c'est bien cela qu'a réussi à réaliser le Front National : joindre à la France « extrême » des messes en latin une partie substantielle de la France que beaucoup jugent « ringarde », c'est-à-dire la France des guinguettes, des concours de sosies et des bistrots. Cette France « ringarde », victime de la stratégie du « plouc émissaire » symbolisée par « le beauf » de Cabu, moquée par la nouvelle gauche de Jack Lang, le FN lui tend une main opportuniste, alors que celle de SOS-Racisme, comme nous l'avons constaté plus tôt, lui refuse le contact avec les « potes ». Les deux drames qui se produisent lors de la campagne frontiste³, impliquant des militants ou sympathisants du parti, ne vont évidemment pas atténuer la défiance de l'antiracisme

¹ Cité par CREPON Sylvain, 2006, *La nouvelle extrême droite. Enquête sur les jeunes militants du Front National*, L'Harmattan, Paris, p.215

² ALBERTINI Dominique et DOUCET David, 2013, *Op. Cit.*, p.171

³ Le 21 février 1995, trois colleurs d'affiche du FN sont impliqués dans la mort d'un Français d'origine comorienne ; Le 1^{er} mai 1995, en marge du défilé du Front National, trois skinheads, sympathisants frontistes, poussent un Marocain dans la Seine, lequel meurt noyé.

associatif à l'égard du Front National, déjà renforcée au début des années 1990 par la création de Ras l'Front.

Cette défiance se répercute d'ailleurs dans les difficultés institutionnelles que rencontre le FN lorsqu'il s'agit de récolter les parrainages nécessaires à la candidature de Jean-Marie Le Pen. Le parti frontiste affronte alors les failles de sa stratégie duale : les maires ont tendance à considérer le parrainage comme un soutien direct qui les discréditerait symboliquement (avec toutes les conséquences pratiques que cela induit), même s'il n'est, au regard de la loi, qu'une approbation de la légitimité de la candidature. Mais ces difficultés ont tout de même pour le Front National un aspect positif : il permet à ses dirigeants d'occuper l'espace médiatique en se donnant un statut de martyrs démocratiques, lequel renforce la rhétorique nationaliste qui désigne, depuis Maurras, la distance qui sépare le pays réel du pays légal. Ce dernier est stigmatisé par les discours du leader frontiste, qui parle de « Ripoublique » et se présente, par opposition aux « politiciens », comme le seul candidat vierge de toute compromission, à l'image du slogan « Mains propres et tête haute ». Les principaux adversaires de Jean-Marie Le Pen, quant à eux, sont décrits comme les trois faces d'un même système « libéral, mondialiste et corrompu (...) et contre lequel [il] incarnerait la seule vraie résistance »¹.

Les 15 % obtenu par Jean-Marie Le Pen, s'ils marquent un progrès sensible par rapport à 1988, n'enchantent pas le candidat du Front National, qui, jusqu'au bout, a espéré être présent au second tour. Il ne livre pas, cette fois-ci, de consigne de vote pour le second tour, même si sa préférence personnelle semble se porter sur Lionel Jospin, qu'il juge plus honnête : « Chirac, c'est Jospin en pire ! Dans ces conditions, vous comprendrez que je ne peux ni ne veux vous recommander de voter pour l'un ou pour l'autre des candidats résiduels. A chacun sa liberté. »²

C. 2002 : le « tremblement de terre »

Si Dreux a été un « coup de tonnerre » dans le paysage politique français, alors l'accession de Jean-Marie Le Pen au second tour de la présidentielle, est bien, proportionnellement, un tremblement de terre. La métaphore catastrophiste a ici l'avantage d'illustrer l'état moral de la société française à la suite du 21 avril 2002, comme la rapidité et même la brutalité avec laquelle Jean-Marie Le Pen parvient à sortir du marasme électoral consécutif à la scission

¹ ALBERTINI Dominique et DOUCET David, 2013, *Op. Cit.*, p.184

² LE PEN Jean-Marie, discours du 1^{er} mai 1995

opérée par Bruno Mégret en 1999. Au cours de ce schisme frontiste, qui se caractérise par une violence inouïe¹, le polytechnicien emmène avec lui la majorité des cadres du FN et, même si les élections européennes de 1999 voient le parti de Jean-Marie Le Pen maintenir la ligne de flottaison (5.69 % des voix et cinq sièges obtenus, contre 3.28 % à Bruno Mégret), l'horizon politique du parti frontiste apparaît incertain. Les difficultés que rencontrent *les deux* FN sont bien entendues soulignées par les médias, à grand renfort de sondages prédisant notamment que « la scission de l'extrême droite brise sa progression » et qu'elle est « en fin de cycle »².

La disette électorale se confirme aux élections municipales de 2001, lors desquelles le Front National – dont l'appellation est depuis revenue au seul parti mené par Jean-Marie Le Pen – perd deux villes : Toulon, qui revient à la droite, et Vitrolles, emportée par un socialiste. Il va sans dire que le parti frontiste n'aborde pas les élections présidentielles avec confiance. Pourtant, toujours en partant de très tôt et de très loin, Jean-Marie Le Pen se déclare, un an avant la date du premier tour, le candidat du « salut public », « dernière chance de la France française »³.

Assez paradoxalement, et alors que la scission de Bruno Mégret était motivée par un souci de réalisme politique, dénigrant les dérapages et les petites phrases pour mieux conquérir le pouvoir, Jean-Marie Le Pen n'atteint pas, lors de la campagne présidentielle, les outrances de son ex numéro deux. Bruno Mégret se montre en effet plus prompt à récupérer politiquement les attentats du 11 septembre 2001, notamment en dénonçant « la montée de l'islamisme et le développement de l'islam qui en est le terreau »⁴. Le leader historique du FN, lui, se donne des airs de « vétérans gagnés par la sagesse et apaisés par l'âge »⁵ et, à ceux qui s'étonnent de cette nouvelle image, il déclare : « Je n'ai pas changé d'idées, je suis resté, on peut dire, l'homme de centre droit que j'étais »⁶.

Pour autant, la surprise du 21 avril 2002, qui voit le candidat du Front National devancer Lionel Jospin de quelques milliers de voix, déclenche en France une forte réaction de rejet. L'euphémisation idéologique tentée par Jean-Marie Le Pen et ses troupes ne

¹ Voir le récit qu'en fait le journaliste Renaud Dély : DELY Renaud, 1999, *Histoire secrète du Front National*, Editions Grasset & Fasquelle, Paris.

² *Le Monde*, 4 mai 1999

³ LE PEN Jean-Marie, discours du 1^{er} mai 2001

⁴ Bruno Mégret, cité par *Le Monde*, 17 septembre 2001

⁵ *Le Monde*, 4 février 2002

⁶ *Ibid.*

rencontre pas l'effet escompté sur la société française qui va manifester, au sens propre comme au sens figuré, sa haine pour le Front National et les idées qu'il représente. Au total, entre les deux tours, ce sont plus de deux millions de personnes qui protestent contre la présence de Jean-Marie Le Pen au second tour. Cette émotion, assez symptomatique de l'attrance-rejet qu'évoque Birgitta Orfali, se retrouve – certes de manière atténuée – dans les médias : d'une part avec des portraits à charge de Jean-Marie Le Pen ou des cadres du FN, de l'autre dans la présentation du programme politique du leader frontiste, uniquement évoqué de manière critique. Le Conseil Supérieur de l'Audiovisuel (CSA) a d'ailleurs noté que « si l'égalité des temps de parole et d'antenne entre les deux candidats et entre leurs soutiens a été globalement respectée, le traitement éditorial des deux candidatures n'a pas relevé d'une égale neutralité »¹.

Le traitement spécifique réservé au candidat Le Pen par les médias rencontre d'ailleurs un certain échec, puisque le leader frontiste parvient, lors du second tour, à gagner plus de 700 000 voix, soit davantage que celles qui s'étaient portées sur la candidature de Bruno Mégret lors du premier tour. Cette élection présidentielle constitue, en plus du sommet de l'existence politique du FN, accédant au second tour 30 ans après sa création, un premier passage de témoin entre Jean-Marie Le Pen et sa fille Marion², que nous nommerons désormais par son prénom d'usage, à savoir Marine. Sa présence au FN ne date pas de cet événement, mais c'est à cette occasion qu'elle va se révéler médiatiquement en étant présente, le soir du 21 avril, sur les plateaux de télévision. Dès lors, elle va accroître son influence au sein du FN, et avec elle toute la génération du FNJ des années 1980 et 1990.

¹ Election présidentielle de 2002, *Rapport sur la campagne électorale à la radio et à la télévision*, p.28
http://www.conseil-constitutionnel.fr/conseil-constitutionnel/root/bank_mm/dossiers_thematiques/presidentielles_2002/obscsa.pdf

² Pour l'état civil, Marine Le Pen est bien Marion.

VI. L'héritière

En nommant cette partie « l'héritière », il ne s'agit pas simplement de souligner que Marine Le Pen récupère un capital politique jusqu'alors jamais tombé hors du giron familial, mais aussi et surtout de montrer qu'elle a assimilé l'histoire du Front National et que sa communication politique est une tentative, souvent réussie, de moderniser les principales tactiques qui ont permis au FN d'éclore dans les années 1980, puis de survivre aux schismes, ruptures et mésalliances. Cette grille de lecture est en tout cas plus viable qu'une simple analyse de la « dédiabolisation ».

A. Trajectoire socio-biographique

Pointant les origines des Marine Le Pen, née en août 1968 à Neuilly-sur-Seine, Abel Mestre et Caroline Monnot pensent déceler les contradictions suivantes : « sans cesse elle pourfend “l'esprit de Mai” qu'elle incarne pourtant, notamment de par sa famille recomposée. Et sans cesse, elle se présente comme “une femme du peuple”, représentant “les petits, les sans grade”, alors qu'elle est née au cœur du fief de la grande bourgeoisie parisienne »¹. C'est donner au lieu de naissance une importance, notamment dans la structuration de la conscience sociale, un peu exagérée. Jean-Marie Le Pen semble plus proche de la vérité quand il déclare que sa fille « n'est pas une fille du peuple. Elle est née fille d'un ex-député, et elle a eu une éducation de petite-bourgeoise »². Sans doute vaut-il mieux examiner le parcours de Marine Le Pen pour y déceler les contradictions, et comprendre le sens profond ainsi que les aboutissants idéologiques de cette défense des « petits ».

Alors qu'elle est âgée de huit ans, Marine Le Pen subit avec sa famille un attentat : vingt kilos d'explosifs sont déposés à l'ancien domicile de Jean-Marie Le Pen, au 9 de la Villa Poirrier. Aucune victime n'est à déplorer, mais cet événement constitue, selon les propres mots de Marine Le Pen, son « escalade de la politique par la face nord »³. En enquêtant sur les commanditaires de cet attentat, Caroline Fourest⁴ en arrive à la conclusion que les motifs de l'attentat ne sont pas politiques, et qu'ils constituent plutôt une vengeance

¹ MESTRE Abel et MONNOT Caroline, 2011, *Le système Le Pen. Enquête sur les réseaux du Front National*, p.20

² Cité par ALBERTINI Dominique et DOUCET David, 2013, *Op. Cit.*, p.263

³ Marine Le Pen, entretien en ligne <http://www.marinelepen2012.fr/marine/entretien/>

⁴ Documentaire *Marine Le Pen, l'héritière*, réalisé par Caroline Fourest, diffusé sur France 2

par rapport à l'héritage d'une partie de la fortune du cimentier Lambert par Jean-Marie Le Pen.

A cet élément structurant, s'est progressivement ajouté, chez Marine Le Pen, un sentiment d'injustice : les activités politiques de son père occasionnaient, assez logiquement, des commentaires acerbes de la part de la presse ou de ses adversaires politiques. Or, ne connaissant son père que dans le contexte d'une vie familiale, ces commentaires ne pouvaient lui apparaître que comme étant au mieux exagérés, au pire complètement falsifiés :

« Très jeune, j'ai en effet été frappée par le gouffre qui m'apparaissait entre l'homme décrit et l'homme réel, que je voyais quotidiennement. »¹

Marine Le Pen grandit ainsi dans un climat où *le* politique se ressent, que ce soit concrètement ou sur un mode fantasmé, bien avant que *la* politique soit effectivement connue. Elle adopte, pour faire face à cette existence, un réflexe de solidarité groupale ; celui-ci se concentre sur la défense d'un nom, Le Pen, qu'elle considère, à tort ou à raison, comme sali par les calomnies :

« Mes deux sœurs et moi avons donc grandi avec cette conscience profondément ancrée que nous étions dans la ligne de mire, non seulement d'ennemis résolus, mais aussi dans l'œil du cyclone de la presse, dont certains écrits peuvent blesser des enfants aussi grièvement qu'une balle. »²

Est-ce cette enfance, fondée sur la constitution d'une identité défensive, qui fait que Marine Le Pen ne cherche pas immédiatement à s'engager en politique ? Cherche-t-elle à fuir les campagnes de presse, que ce soit celles qui se consacrent à l'affaire Lambert ou celles qui donnent au divorce de ses parents une dimension politique et scandaleuse ? Toujours est-il qu'elle dit tenter, lors de sa vie étudiante, prendre quelques distances avec ce bruit politicien, sans renoncer toutefois à participer aux grandes manifestations du Front National, telles que le défilé du 1^{er} mai.

Les années que passe Marine Le Pen à l'Université d'Assas, sanctionnées par l'obtention, en 1992, du Certificat d'aptitude à la profession d'avocat (CAPA), sont aussi pour

¹ LE PEN Marine, 2006, *A contre-flots*, Editions Grancher, Paris, p.90

² *Ibid.*, p.46

elle l'occasion de se constituer un entregent qui se révélera précieux lorsqu'elle rejoindra de manière plus franche les activités frontistes. Elle fait notamment la connaissance de Frédéric Chatillon, alors président du Groupe Union Défense (GUD) et prend part aux activités du Cercle National des Etudiants de Paris (CNEP), un mouvement proche du FN dont elle sera même présidente d'honneur. A l'image de son père, et même si sa réputation de noctambule – surfaite, selon l'intéressée – n'atteint pas les frasques paternelles, Marine Le Pen traverse la vie étudiante en capitalisant certaines compétences dont on ne peut nier qu'elles facilitent l'exercice de la politique. Ainsi, c'est à peine un an après l'obtention de son diplôme qu'elle se frotte au suffrage universel en participant aux élections législatives de 1993. Elle obtient, dans le XVIIème arrondissement de Paris, un score de 11.10 %. Il paraît difficile, avec le recul, de discerner réellement cet éloignement avec la politique que Marine Le Pen dit avoir recherché. Les activités politiques ne sont jamais vraiment éloignées de sa vie étudiante et, à peine celle-ci achevée, la fille de Jean-Marie Le Pen participe à une élection nationale.

Marine Le Pen partage avec son père un souci de respectabilité sociale dans lequel trouvent leur source aussi bien la réinterprétation autobiographique minimisant l'importance de la politique dans sa jeunesse que l'inclination, lente mais sûre, à embrasser une carrière politique. La particularité de Marine Le Pen est que ce souci de respectabilité sociale se fond avec le réflexe de défense du groupe, lequel est perçu comme étant – à travers les polémiques, l'adversité (réelle et fantasmée) – sans cesse menacé. Aussi, la composante mythique qui va pulser la carrière de Marine Le Pen vers des horizons politiques est celle, pourrait-on dire, de la « fille vengeresse » : il s'agit, dans un même geste, d'accomplir le destin qu'aurait dû connaître son père et laver les affronts qui ont été faits au groupe. Afin de mener à bien ce projet, Marine Le Pen décide, dès les élections régionales de 1998, de changer de « terrain ». Les arrondissements de Paris ne constituent plus un cadre privilégié pour la benjamine des filles Le Pen : certains sont trop « bourgeois » et votent RPR depuis des lustres, les autres sont gagnés par la gentrification des « bobos » que fustige Marine Le Pen. C'est donc dans le Nord-Pas-de-Calais qu'elle va choisir de s'implanter...

B. Un ancrage local

Le choix est judicieux puisque Marine Le Pen obtient alors son premier mandat politique : elle siège au conseil régional, élue sur la liste de Carl Lang. En 2002, alors qu'elle vient de connaître un véritable baptême médiatique à la suite de sa participation à la soirée électorale du deuxième tour des élections présidentielles, elle est candidate aux législatives dans la

treizième circonscription du Pas-de-Calais : elle récolte 24,24 % des voix au premier tour et échoue au second face à un socialiste, en récoltant tout de même 32,30 % des suffrages.

Cinq ans plus tard, les élections législatives sont pour Marine Le Pen l'occasion de concourir dans la circonscription d'Hénin-Beaumont. Cette petite ville du bassin minier, dans laquelle Steeve Briois, un cadre du FN, mène depuis plusieurs années un travail d'implantation semblable à celui que réalisait Jean-Pierre Stirbois à Dreux au début des années 1980, est le cadre idéal permettant à Marine Le Pen de mettre en avant un discours qui lie la critique de l'ultralibéralisme et celle de l'immigration. Ainsi, elle dit se présenter « pour éviter les dérives d'une politique ultralibérale que le PS a renoncé à combattre, comme l'a montré le programme de Mme Royal (...), pour faire cesser une immigration qui tire les salaires vers le bas et transforme le smic en salaire maximum »¹.

Sa présence dans cette circonscription, et plus largement dans la région du Nord-Pas-de-Calais, participe également à l'entretien de l'image d'une certaine authenticité politique. En s'éloignant des milieux d'une extrême droite urbaine et universitaire, Marine Le Pen tente de se forger la stature d'une femme politique simple, proche des préoccupations des « petites gens » d'Hénin-Beaumont. Une démarche d'autant plus appréciée que la candidate n'essaie pas de « faire peuple » : « Marine le Pen ne se transforme pas pour aller sur les marchés. Toujours habillée avec soin, elle vient telle qu'elle est, et les gens apprécient. Ils se font prendre en photo avec elle – y compris quand ils sont candidats pour des partis de gauche ! – On lui dit qu'elle est belle... Et elle fait le job. Elle s'arrête à tous les stands, goûte – un petit peu pour cause de régime – les spécialités locales, plaisante avec les commerçants »².

Dès lors, le bénéfice symbolique apparaît comme étant équitablement partagé, entre une candidate qui profite de l'imagerie attenante à la région du Nord-Pas-de-Calais (les Corons, le bassin minier, la gauche historique opposée à la gauche « bobo » des grandes villes), et la population flattée de l'intérêt que lui porte une femme politique qui a des ambitions nationales, et dont la présence dans cette région lui donne une valeur de porte-voix. C'est ainsi qu'en 2007, alors que les élections législatives font subir au FN une véritable déroute, Marine Le Pen est la seule candidate frontiste à pouvoir se maintenir au second tour. Elle

¹ Marine Le Pen, citée par Christiane Chombeau, 14 mai 2007, *Le Monde*, « Front National : la vice-présidente du parti lance sa campagne pour les législatives dans le Pas-de-Calais »

² MESTRE Abel et MONNOT Caroline, 2011, *Op. Cit.*, p.98

obtient 24,50 % des suffrages au premier tour (mieux que les 20,10 % de Steeve Briois en 2002), et 41,65 % au second tour (10 points de mieux qu'en 2002).

Le travail d'implantation de Marine Le Pen à Hénin-Beaumont ne s'arrête pas là : en juin 2007, elle loue un appartement dans la commune et s'inscrit sur les listes électorales. Son but : les élections municipales de mars 2008. Marine Le Pen figure alors en deuxième position sur la liste conduite par Steeve Briois, qui récolte 28,83 % des suffrages et fait élire cinq conseillers municipaux. Forte de ce nouveau mandat, celle qui aspire à devenir la dirigeante du FN entend contester fermement la politique menée par le maire socialiste, Gérard Dalongeville. Les faits vont lui faciliter la tâche. En 2009, l'homme est révoqué de ses fonctions de maire pour détournement de fonds publics, corruption, faux en écriture privée et usage de faux, favoritisme et recel de favoritisme.

Le FN, alors en difficulté sur le plan national, s'avance face à un boulevard qui doit le mener à remporter l'élection municipale partielle d'Hénin-Beaumont. La droite est faible, la gauche est divisée, et la liste de Steeve Briois et Marine Le Pen remporte 39,34 % des suffrages au premier tour. Mais un « front républicain » se constitue : de l'extrême gauche à l'UMP le message est unanime : il faut voter contre la liste du FN. Au soir du 5 juillet 2009, le résultat est serré : 265 voix séparent Briois et Le Pen de la liste divers gauche, qui gagne la mairie avec un peu plus de 52 % des voix.

En choisissant de s'investir personnellement dans le Nord-Pas-de-Calais, Marine Le Pen entend montrer que le FN peut gagner d'autres élections que certaines municipales dans les villes du Sud-Est. Elle accomplit un travail de fond qui répond à de nombreuses nécessités politiques : présenter l'image d'une femme politique proche des préoccupations d'une population précarisée par la crise économique, et, prolongement de ce geste, tenter de montrer l'évolution du FN qui ne serait plus seulement un parti de rapatriés nostalgiques mais plutôt un témoin conscient des dégâts de la pratique libérale, prolongeant ainsi l'évolution du discours frontiste, constatée à l'orée des années 1990. L'implantation stratégique à Hénin-Beaumont est donc muée par des ressorts symboliques et idéologiques.

C. Des influences diverses et contradictoires

Le lepénisme nouveau incarné par Marine Le Pen puise ses inspirations chez de nombreux doctrinaires ; ils peuvent parfois être frontalement opposés sur des thématiques particulières mais ils partagent tous le souci d'élaborer un contre-modèle. Classer ces différentes

influences en tentant de comprendre en quoi certaines d'entre elles participent à l'effort de légitimation du FN, quand d'autres nuancent subtilement cet effort en se tenant à la périphérie du parti frontiste, entretenant en cela une « bonne diabolisation », est une démarche didactique permettant de déceler une cohérence dans la myriade d'intellectuels qui gravitent autour du parti frontiste.

Pour préparer les élections présidentielles de 2012, Marine Le Pen s'est entourée très tôt de nombreux spécialistes. Ils avaient pour tâche de conseiller la candidate frontiste quant à son programme économique, de lui préparer des fiches techniques, en somme de lui fournir une armature de crédibilité lui permettant de dépasser le rôle sempiternel de l'opposant polémiste avare de solutions crédibles. Florian Philippot, un haut-fonctionnaire passé par HEC et l'ENA, présente les caractéristiques de cette nouvelle génération attirée par la démarche de Marine Le Pen. Un homme pour qui le général de Gaulle est la référence absolue n'aurait peut-être pas pu devenir un cadre dirigeant du Front National il y a encore dix ans. A l'image de quelques chevènementistes de 2002, il a rejoint l'équipe de campagne de Marine Le Pen en 2011, pour prendre quelques mois plus tard la fonction de vice-président du parti frontiste¹.

Pour autant, les « grosses têtes » qui rédigent des fiches de synthèse pour Marine Le Pen ne sont pas toutes mises en avant de la même façon. David Mascré, auteur de deux thèses, et qui fait l'admiration des membres du FNJ, ne présente pas un parcours politique aussi lisse que celui de Florian Philippot. Plusieurs fois invité à l'Université d'été de Chrétienté-Solidarité – le mouvement de Bernard Antony selon lequel l'immigration et l'avortement risquent d'aboutir à un lent génocide français – David Mascré est également l'auteur d'un livre sur Youssouf Fofana, chef du tristement fameux « gang des barbares », qui lui a attiré la sympathie de l'extrême droite israélienne. D'autre part, cet homme dont les centres d'intérêt vont de l'histoire et l'épistémologie des sciences jusqu'aux relations internationales, a fait partie, en 2011, des intervenants d'un colloque du CESHE (Cercle Scientifique et Historique), une des rares organisations créationnistes françaises.

Un autre de ces néo-frontistes a fini par lui-même claquer la porte du Front National, constatant l'incompatibilité entre sa liberté de parole et les soucis de légitimation attendant à

¹ Une fonction qu'il partage avec Alain Jamet, Louis Aliot, Marie-Christine Arnautu et Jean-François Jalkh

l'élection présidentielle. Laurent Ozon, qui occupait les fonctions de délégué national à la formation, et était chargé de briefer Marine Le Pen sur les questions écologiques, n'est resté que sept mois au FN. La cause de son départ ? Ses propos sur le drame d'Oslo orchestré par Breivik : « Expliquer le drame d'Oslo : explosion de l'immigration [multipliée par six] entre 1970 et 2009 », écrit Ozon sur son compte Twitter. Ce à quoi la présidente du FN répondra : « Laurent Ozon fait fausse route ». Un petit couac que Marine Le Pen aurait pu éviter en examinant plus attentivement le CV de sa nouvelle recrue : elle aurait appris que Laurent Ozon est un écologiste certes, mais dans l'acception identitaire du terme, et qu'il se dit « substantialiste » plutôt qu'assimilationniste¹. Récemment, Marine Le Pen admettait que « Laurent Ozon et David Mascré furent deux erreurs de casting »². Leur idéologie cadrerait mal avec les velléités national-républicaines de Marine Le Pen, dont les contenus les plus marquants avaient été définis dès la campagne de 2007, à l'aide d'Alain Soral.

Cet autodidacte touche-à-tout, auteur de nombreux essais polémiques, a milité au Parti Communiste au début des années 1990, a soutenu Chevènement en 2002, et s'est rapproché des Le Pen dès 2005. C'est lui qui a insufflé à la campagne de 2007 un républicanisme qui n'avait jusqu'alors pas été développé avec autant d'enthousiasme au Front National. Le fameux discours de Valmy, prononcé par Jean-Marie Le Pen, et qui faisait quasiment, entre autres références, l'éloge du PCF de Marchais pour ses accents patriotiques, c'est Alain Soral. Malgré une influence importante en 2007, la carrière de l'essayiste au sein du parti frontiste fait long feu. En 2008, il quitte le parti faute de n'avoir pu obtenir la tête de liste aux élections régionales en Ile-de-France, et se fend d'un texte polémique intitulé « Marine m'a tuer ». Pour autant, malgré cet épisode houleux, Alain Soral continue de considérer le FN comme le « moins pire » des partis politiques français importants. Président de l'association « Egalité et Réconciliation », qui dit vouloir réconcilier les Français de tous horizons à travers une idéologie qui prône « la gauche du travail et la droite des valeurs », il publie chaque mois un long entretien vidéo dans lequel il revient sur l'actualité. Dans ces chroniques, qui attirent un public de plus en plus nombreux³, l'auteur avait commencé par mêler de manière assez sauvage marxisme-léninisme et pensée traditionnelle. Désormais, les « entretiens du mois »

¹ FN : *Le malentendu Laurent Ozon* consulté sur le site <http://droites-extremes.blog.lemonde.fr>

² ALBERTINI Dominique et DOUCET David, 2013, *Op. Cit.*, p.324

³ Son entretien de septembre 2012 affiche par exemple un compteur de 128 000 vues.

d'Alain Soral prennent la forme d'une revue d'actualités où la quasi-totalité des faits est abordée sous l'angle de la domination supposée des « élites sionistes ».

Quant à savoir de quelle façon Alain Soral influence Marine Le Pen, il n'y a qu'à constater la façon dont elle fustige une certaine gauche, accusée de délaisser son électorat traditionnel (ouvriers, employés), pour préférer répondre aux attentes sociétales telles que le mariage gay, pour saisir une certaine filiation idéologique plus ou moins assumée. Ainsi Marine Le Pen écrit-elle que l'électorat de gauche « n'est plus constitué que de diplômés, de bourgeois-bohèmes, ceux qui ont squatté les quartiers populaires pour y aménager des duplex dans des bâtiments d'usine ou d'anciens ateliers (...) »¹. Pour autant, si c'est bien Marine Le Pen qui a fait la première un pas en direction d'Alain Soral, afin de donner du crédit au positionnement du FN dont le but affiché est de rassembler « tous les patriotes », qu'ils viennent de la droite ou de la gauche, l'écrivain affiche désormais des opinions trop polémiques pour que sa fréquentation soit politiquement acceptable : son soutien affiché aux négationnistes Robert Faurisson et Vincent Reynouard, comme la réédition qu'il a faite de *La France juive* d'Edouard Drumont, n'entrent pas dans le cadre de la « bonne diabolisation ».

Pour diverses et parfois contradictoires qu'elles soient, ces influences directes ou indirectes partagent toutes le souci d'élaborer une troisième voie entre libéralisme et marxisme. Un texte peu connu mais important, datant de 2008 et intitulé *Le solidarisme face à la crise*, développe ce qui est le fonds commun des différentes influences de Marine Le Pen. Emmanuel Leroy, son auteur, explique la manière dont le libéralisme a dissous les solidarités horizontales (attaques contre le social) et verticales (attaques contre la nation). Face à cette réalité, le solidarisme constitue « la seule réponse possible à opposer au jeu dialectique des deux internationales, libérale et trotsko-libertaire, qui se livrent devant nous à un jeu de pseudo-opposition, afin de mieux faire disparaître les peuples et les remplacer par une humanité esclave aux ordres du Système »². Le solidarisme a l'ambition de remettre l'économie et le social au centre du projet nationaliste et se définit comme « un système économique et social qui profite à tous dans la mesure où les sommes investies et

¹ LE PEN Marine, 2006, *Op. Cit.*, p.200

² LEROY Emmanuel, 2008, *Le solidarisme comme alternative à la crise*, consulté sur http://www.voxnr.com/cc/dt_autres/EkVplZpkEFUySZGCbr.shtml

redistribuées restent sur le territoire où elles sont produites, et bénéficient à l'ensemble de la collectivité sous la forme d'achats de biens ou de services, de salaires et d'impôts »¹.

On remarque bien ici les grandes orientations du programme de Marine Le Pen en 2012. Les théories de Jean-Pierre Stirbois font ainsi un retour remarqué au Front National, plus de vingt ans après le décès de celui qui était délégué général. Caroline Monnot écrit que « pour la première fois de son histoire, le FN avance une politique alternative globale. Et qu'il s'est attelé à l'élaboration d'un contre-modèle »². Plus qu'une nouveauté ou d'une révolution, il s'agit bien là d'une évolution, entamée comme écrit plus tôt au début des années 1990. Malgré les efforts accomplis au niveau de son programme économique, dans le but de faire de Marine Le Pen une candidate crédible à la fonction suprême, il demeure des traces du frontisme scandaleux qui font se succéder les communiqués de presse outrés. La présidente du Front National n'a pas abandonné le goût de la petite phrase qui avait fait la – mauvaise – réputation de son père, à l'exception près que les dérapages de la benjamine des filles Le Pen sont bien plus contrôlés que ceux de son paternel.

D. Le goût de la « petite phrase »

A la fin de l'année 2010, Marine Le Pen est en pleine campagne interne pour devenir la présidente du Front National : elle est opposée à Bruno Gollnisch, plus apprécié des cadres frontistes, et dont l'idéologie national-catholique apparaît hermétique à toute tentative de dédiabolisation, comprise comme étant une conversion philosophique aux valeurs du « système », qu'il faut continuer à combattre de manière intransigeante. Le 10 décembre 2010, Marine Le Pen intervient sur les terres lyonnaises du professeur de civilisation japonaise. Devant une assistance de 300 personnes, elle évoque les prières de rue pratiquées par certains musulmans, en tenant les propos suivants : « Je suis désolée, mais pour ceux qui aiment beaucoup parler de la Seconde Guerre mondiale, s'il s'agit de parler d'occupation, on pourrait en parler pour le coup. C'est une occupation de pans de territoire. Certes, il n'y a pas de blindés, il n'y a pas de soldats, mais elle pèse sur les habitants »³.

Dès lors, la machine médiatique et politique s'emballe : les condamnations sont unanimes, de Jean-François Copé à Benoît Hamon, le MRAP porte plainte et Dominique

¹ *Ibid.*

² MESTRE Abel et MONNOT Caroline, 2011, *Op. Cit.*, p.117

³ Marine Le Pen, citée par Abel Mestre, « Marine Le Pen s'en va-t'en guerre », 13 décembre 2010, *Le Monde*

Sopo, alors président de SOS Racisme, se fend d'un article dans *Le Monde*, fustigeant le « manque de modernité »¹ du Front National.

On peut à première vue s'étonner d'une telle déclaration. Marine Le Pen pratique alors le FN depuis des années et elle sait que toute référence à la Seconde Guerre mondiale entraîne systématiquement l'opprobre sur son parti politique. Or, cette sortie est tout à fait calculée, que ce soit sur le plan sémantique et stratégique. La future présidente du FN, en bonne juriste, est consciente qu'elle est inattaquable sur le fond de ses propos, où la comparaison entre l'armée d'occupation allemande et les prières de rue des musulmans est simplement suggérée, sans être affirmée explicitement. Elle envoie en outre un signal fort à la frange la plus dure des militants du Front National : comme Bruno Gollnisch, elle ne se couche pas face au « système », mais plus calculatrice que lui (ou que Jean-Marie Le Pen), elle scandalise l'institution médiatique sans se couper d'un électorat plus modéré, qui peut éventuellement être attiré par des revendications prononcées sous le sceau consacré de la laïcité. Comme l'explique Louis Aliot, « il faut être clair sur la dédiabolisation : celle-ci ne concerne que notre présomption d'antisémitisme, rien d'autre. Pas l'immigration, ni l'islam, sur lesquels, à la limite, il n'est pas mauvais d'être diabolisés, comme l'a montré Nicolas Sarkozy »².

Ce bref aperçu de l'itinéraire socio-biographique de Marine Le Pen, de ses méthodes politiciennes et de ses soutiens, conforte la compréhension de son action en tant qu'elle est celle d'une héritière. **Héritière d'un nom qu'elle souhaite défendre, malgré les nombreux éléments qui la distinguent de son père ; héritière d'une stratégie d'implantation locale où comme à l'époque de Jean-Pierre Stirbois à Dreux, un militantisme de terrain patient forge petit à petit un nouvel électorat appelé à transformer qualitativement la clientèle électorale du FN ; héritière de la tactique de la « petite phrase » qui garantit une existence médiatique et rappelle la vocation antisystème du Front National. Toutefois, cet héritage n'est pas un carcan, mais un legs sur lequel la candidate s'appuie et qui peut lui permettre de franchir de nouvelles étapes dans sa progression électorale. C'est ainsi que Marine Le Pen, privilégiant la transformation de son parti en véritable « machine électorale », n'est pas héritière de l'effort de cohésion dont le but était de maintenir une unité dans la diversité des influences qui façonnent l'idéologie du parti frontiste.**

¹ SOPO Dominique, « Le racisme de l'extrême droite française révèle son manque de «modernité» », 17 décembre 2010, *Le Monde*

² Propos recueilli par ALBERTINI Dominique et DOUCET David, 2013, *Op. Cit.*, p.315

Conclusion

En 1992, Pierre Milza posait la question suivante à propos du Front National :

« En devenant un parti “attrape-tout”, l’ancien groupuscule néo-fasciste créé en 1972, est-il en passe de prendre une distance suffisante vis-à-vis de sa culture politique originelle, et de celles dont il a hérité en fédérant autour de lui les autres courants de l’extrême droite, pour qu’au-delà des déclarations de principe de son chef on puisse admettre que son discours et son action s’inscrivent dans la tradition républicaine ? »¹

S’il n’est pas du ressort d’un sociologue de statuer sur le républicanisme d’un parti politique, nous pouvons admettre en revanche que le travail entrepris par Marine Le Pen au Front National depuis le début des années 2000 peut se lire comme le prolongement logique de la stratégie d’un parti qui, après avoir survécu à des années d’anonymat grâce à une intransigeance doctrinale destinée à renforcer la consistance minoritaire de ses militants et sympathisants, s’affirme comme un concurrent politique ayant pour ambition non pas l’activisme ou le simple témoignage, mais bien la conquête des postes du pouvoir politique et notamment celui qui est le plus important, à savoir la présidence de la République. Au cours de ses premières décennies d’existence, le Front National est parvenu à rassembler autour de son nom les différentes familles de l’extrême droite² : solidarisme, nationalisme révolutionnaire, catholicisme traditionaliste, Nouvelle Droite, royalisme, etc. Le parti frontiste jouait alors un rôle de plateforme sur laquelle ces différentes sensibilités se rencontraient. Si ces rencontres ont pu être des sources de conflits, elles ont aussi donné au Front National des ressources intellectuelles, sociales et symboliques lui permettant de former ses cadres, développer un programme politique et apparaître comme une forme politique légitime. Si elles n’ont pas toute eu la même importance au même moment, ces influences idéologiques sont parvenues à cohabiter dans un mouvement qui s’est installé durablement dans l’espace politique français.

Aujourd’hui, alors qu’il apparaît en position de force en vue des prochaines élections présidentielles, le Front National est quelque chose d’autre que le parti qui avait réussi à

¹ MILZA Pierre, « Le Front national : droite extrême... ou national-populisme ? » in SIRINELLI Jean-François (sous la dir.), 2006, *Op. Cit.*, p.727

² Jean-Yves Camus et René Monzat en dénombrent neuf différentes. Voir CAMUS Jean-Yves et MONZAT René, 1992, *Les droites nationales et radicales en France*, Presses Universitaires de Lyon, Lyon, pp.11-37

féderer les différentes mouvances idéologiques de l'extrême droite. Il correspond en quelque sorte à la description que Pierre-André Taguieff livre du populisme « de droite », « qui exagère les menaces réelles (...) et en ajoute d'imaginaires ou de fantasmées, même si elles prennent appui sur des données observables (...). La droite "pop", poursuit-il, tend à provoquer des peurs non justifiées ou des inquiétudes excessives, pour les exploiter politiquement »¹. Lorsque Marine Le Pen parle d'« occupation » à propos des prières de rue, elle s'adresse à une France inquiète et xénophobe² mais pas nécessairement extrémiste. Si l'on s'en tient à la simple géographie des idées politiques, le parti frontiste reste, relativement à ses autres concurrents, situé à l'extrême droite. Les rares tentatives de scissions et leurs résultats, comme le Mouvement National Républicain (MNR) de Bruno Mégret hier, et le Parti de la France de Carl Lang aujourd'hui, n'attirent que quelques jusqu'au-boutistes même s'ils peuvent rassembler, lors de certaines élections, entre 1 et 3 % des suffrages, soit la frange radicale représentant, électoralement, le poids réel de l'extrême droite *idéologique* en France.

Cette histoire des idées de l'extrême droite en France s'achève avec l'accès de Marine Le Pen à la présidence du Front National. Désormais, notre étude doit se placer dans une perspective synchronique, laquelle viendra compléter l'analyse effectuée dans cette deuxième partie. Pour autant, comme l'a bien expliqué Cornélius Castoriadis, séparer le synchronique du diachronique de manière trop brutale est absurde : « La langue, dans son rapport aux significations, nous montre comment la société instituante est constamment à l'oeuvre, et [...] comment cette oeuvre qui n'existe que comme institué ne bloque pas le faire instituant continu de la société »³. La communication entre les deux vues est constante et y compris dans l'analyse des discours contemporains, il sera nécessaire de faire de fréquents détours par l'histoire des idées de l'extrême droite en France.

¹ TAGUIEFF Pierre-André, 2012, *Le nouveau national-populisme*, p.70

² Le terme « xénophobe », dont l'étymologie signifie « la crainte ou la peur de l'étranger », est bien plus adapté que le terme « raciste ».

³ CASTORIADIS Cornélius, 1975 (1999), *L'institution imaginaire de la société*, Editions du Seuil, Paris, p.354

TROISIEME PARTIE : FORMES SYMBOLIQUES DES DISCOURS
FRONTISTES. LE RECIT MYTHIQUE DES CAMPAGNES
PRESIDENTIELLES

CHAPITRE I : Mythe et politique, introduction méthodologique

Dans cette troisième partie, nous allons appliquer la méthodologie de l'analyse de contenu à l'examen des discours de campagnes présidentielles des candidats Jean-Marie Le Pen (en 2007) et Marine Le Pen (en 2012). Préalablement à la définition des catégories qui vont orienter notre enquête, il est nécessaire d'expliquer pourquoi nous avons choisi le cadre des campagnes présidentielles. Contrairement aux autres élections, le scrutin présidentiel a la caractéristique de *tout* remettre à plat. A l'occasion de leurs discours, les différents candidats évoquent un monde de l'*après* où de nombreux possibles se déploient, qu'ils concernent des thématiques économiques, sociales ou sociétales. Stéphane Rozès estimait ainsi qu'au cours de l'élection présidentielle de 2007, « la politique – le choix des personnes – était redevenue, (...) le moyen *du* politique – de la définition du commun »¹. On pourrait largement extrapoler cette remarque à l'ensemble des élections présidentielles de la Cinquième République. En France, ces élections se sont toujours distinguées par des taux d'abstention assez bas, relativement aux autres scrutins électifs : entre 15 et 20 % généralement, à l'exception du premier tour des élections de 2002 et du fameux duel de droite au second tour des élections de 1969. Tout en constatant le rapport de plus en plus désenchanté entre les Français et le vote, Michel Winock remarque que « l'élection présidentielle concentre toute l'attention politique, en raison de nos institutions sans doute, mais aussi par ses séductions propres. C'est une élection directe, simple, évidente. Les citoyens choisissent leur mandataire suprême. Dans les républiques précédentes, l'électeur ne savait pas absolument pas pour quel chef de gouvernement (ne parlons pas du président) il votait »².

Conscient du supplément d'audience qu'ils obtiennent au cours du temps de la campagne présidentielle, les différents candidats élaborent un récit qui doit être le plus complet possible. Bien sûr, ils n'ont pas tous le même objectif : il y a les favoris, les outsiders et les candidats que la condescendance du journalisme politique désigne comme « petits ». Les premiers concourent pour obtenir le poste suprême, les seconds tentent de modifier à leur avantage les rapports de force à l'intérieur du champ politique et les troisièmes profitent de

¹ ROZES Stéphane, « La présidentielle dans l'imaginaire politique français », *Le Débat*, 2012/1 n°168, pp.13-20, p.14

² WINOCK Michel et MERCKAERT Jean, « Le vote en France : histoire d'un désenchantement », *Projet*, 2012/2 n° 327, p. 29-35, p.34

l'allocation d'un espace médiatique égalitaire¹ pour mieux faire connaître les orientations politiques de leurs mouvements. En somme, tous ont intérêt à produire un discours qui dépasse le simple programme politique – lequel est largement débordé par le récit personnel du candidat – et qui fasse un état des lieux actuel comme il dessine un horizon politique concret au moyen d'une répétition de quelques « formules clés » efficaces symboliquement. Même les candidats véhiculant les idéologies les moins consensuelles doivent se prêter à cet exercice qui prend justement la forme d'un dépassement de l'idéologie. Pour eux, le but est d'aplanir les aspects les plus doctrinaux de leur programme politique et de dessiner la possibilité et la plausibilité d'une France gouvernée par leurs idées.

Soulignons ici un aspect important : le programme en lui-même, qui consiste en une liste de mesures concrètes divisée en plusieurs sous-parties couvrant la totalité ou quasi-totalité des domaines pris en charge par le politique, n'est qu'un aspect du récit de chaque candidat à la fonction suprême. Souvent fétichisé par les commentateurs politiques et généralement oublié par le vainqueur de l'élection, le programme n'est que l'aspect le plus technique du récit total, dont le but est simplement de renforcer le capital symbolique du candidat. Alors même que la plupart des mesures ne sont ensuite pas appliquées – la faute à la conjoncture économique et politique, à la difficulté d'obtenir une majorité solide, etc. –, le programme doit tout de même être « crédible » et « réaliste » afin de renforcer l'architecture globale du récit de chaque candidat.

Les élections présidentielles sont en quelque sorte un temps politique enchanté – ou sacré – lors duquel, pour reprendre un célèbre et victorieux slogan, « tout devient possible ». Une fois ce temps clôt, c'est le retour à une politique bien plus modeste, qui s'efforce de « gérer » et recherche le consensus avec les autres forces politiques. C'est bien cet aspect « enchanté » et « sacré » qui nous intéresse dans l'élection présidentielle : à son occasion, les récits politiques se déploient avec une certaine pureté qui permet de saisir avec efficacité leurs différentes composantes. Consensuel avec les électeurs car visant à séduire au-delà de son simple positionnement dans la géographie des idées politiques, ce récit est en revanche intransigeant avec les autres concurrents de l'élection. Pour ces différentes raisons, le cadre

¹ Lors de la campagne officielle, les règles très strictes du Conseil supérieur de l'audiovisuel (CSA) obligent les médias à fournir à tous les candidats le même temps de parole.

des élections présidentielles nous paraît être celui qui se prête le mieux à l'analyse des discours de Jean-Marie Le Pen et Marine Le Pen.

A présent, il est nécessaire de choisir quels discours nous allons retenir dans le cadre de l'analyse de contenu. Parmi les 24 discours prononcés par Jean-Marie le Pen en 2007¹, plus de la moitié ne portent que sur un seul thème, que ce soit la ruralité, l'immigration, la chasse, etc. Or, ce type d'intervention n'est souvent qu'une redite du programme politique du candidat, et laisse donc à désirer en termes d'analyse d'un récit total. Pour la campagne 2007, le corpus se réduit donc à huit discours. Lors de la campagne présidentielle de 2012, nous avons dénombré 29 discours. Parmi eux, 22 ont une portée générale et ce sont ceux-là que nous retiendrons pour notre analyse. A ces discours, prononcés entre la rentrée politique – le mois de septembre précédant l'élection présidentielle – et le premier tour de l'élection, nous ajoutons celui du 1^{er} mai, qui clôt le défilé en l'honneur de Jeanne d'Arc. D'une part car ce discours est encore compris dans le « temps de l'élection », entre les deux tours, d'autre part car il permettra de saisir la place que tient aujourd'hui cette figure dans le décor mythique des discours du Front National.

Le corpus étant délimité, il convient désormais de définir les différentes catégories qui vont orienter notre analyse de contenu. Déjà abordée dans notre première partie, comme permettant de rendre mieux lisibles certaines des attitudes adoptées à l'égard du Front National, la notion de « sacré » sera ici explorée sous un autre versant qui est celui du mythe. Nous aborderons alors le mythe généralement, et le mythe politique précisément, en constatant qu'il constitue une remarquable porte d'entrée dans l'étude des doctrines et des idéologies. Par la suite, nous expliquerons comment la mythanalyse, créée par Gilbert Durand, fournit au chercheur une méthodologie opératoire dans la recherche des différents mythèmes que l'on retrouve à l'intérieur du discours politique.

¹ Nous ne nous contentons pas des seuls discours de la campagne « officielle » en estimant que le « temps » de l'élection présidentielle débute en septembre de l'année précédente, lors de la rentrée politique.

I. Le mythe

Dans la tradition rationaliste occidentale, le mythe a souvent été considéré comme une affabulation propre aux « peuples primitifs ». A l'origine de cette tradition largement répandue, on trouve à la fois l'hostilité manifeste des premiers monothéismes à l'égard des mythes et la méfiance de la philosophie envers un discours qui concurrence sa propension à poser les questions de la vérité et du sens en y répondant sous une forme radicalement différente que celle du syllogisme. Comme l'explique Paul Ricœur, la méfiance de la philosophie envers le mythe est de principe : « chercher le fondement, la raison d'être, exclut que l'on raconte des histoires »¹. Dès lors, les mythes vont être considérés comme des allégories, « c'est-à-dire pour un langage indirect où d'authentiques vérités physiques et morales sont dissimulées ; saisir ces vérités sous le vêtement du mythe, c'est du même coup rendre inutile l'enveloppe, une fois celle-ci percée à jour »².

Après Platon et les stoïciens, c'est toute la science et la philosophie occidentale qui vont, au mieux ravalier le mythe au rang d'effort maladroit pour comprendre le monde, au pire l'amalgamer à une simple fantaisie. Les premières œuvres anthropologiques viennent confirmer cette vision des choses. Pour Frazer, pétri de convictions évolutionnistes, le mythe est à comprendre comme la manifestation d'une pensée embryonnaire ; une vision que partage Tylor, selon lequel le mythe est ancré dans des croyances qui résultent d'une analyse incomplète et confuse de la réalité du monde. Des penseurs comme Freud et Marx, bien que d'orientations fort différentes, vont également participer à ce que Paul Ricœur considère comme un « exorcisme du mythe par la raison »³. Pourtant, une tendance philosophique inaugurée par Schelling et prolongée par Cassirer vient remettre en cause ces visions réductrices (au niveau de l'analyse du mythe comme simple allégorie) et dépréciatives (au niveau du rapport du mythe à la vérité et à la raison). Dans son *Introduction à la philosophie de la mythologie*, le premier met en avant le fait que les mythes ne sont pas des inventions mais qu'ils « proviennent en effet de l'intérieur de la conscience elle-même, à laquelle [ils] se

¹ RICOEUR Paul, « LE MYTHE, UNE APPROCHE PHILOSOPHIQUE », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 31 juillet 2013. URL : <http://www.universalis-edu.com/encyclopedia/mythe-1-interpretation-philosophique/>

² *Ibid.*

³ *Ibid.*

présentent avec une nécessité qui ne laissent aucun doute sur leur vérité »¹. Dès lors, la signification du mythe est la même que la signification du processus qui le fait éclore. C'est pour cette raison qu'une étude du mythe ne doit pas faire de distinction entre son contenu et sa forme, sa matière et son apparence extérieure. C'est le sens qui émerge du développement même du mythe qui doit attirer l'attention : le sens « tautégorique » et non plus celui allégorique. Cette conception ouvre la voie à une véritable réévaluation du mythe qui doit être perçu non plus comme une histoire fantaisiste masquant ou enjolivant d'appareils symboliques un sens véritable mais, pour citer Cassirer, comme « une des voies que l'humanité a suivies pour accéder à une conscience de l'objet et de soi qui lui soit propre »². Dans son *Essais sur le mythe*, Walter F. Otto combat à son tour la tendance qui a « relégué le mythe dans le domaine de la fiction poétique »³. Le philologue fait le choix de la conciliation entre le *logos* et le *muthos* ou *mythos*. Le premier désigne « la parole en tant qu'elle est pesée, mûrement réfléchie, en tant qu'elle vise à convaincre »⁴ et le second, si l'on s'en réfère à la vieille étymologie, est à comprendre comme « la parole vraie, non au sens de ce qui est judicieusement pensé et qui a force de preuve, mais du donné factuel, de ce qui s'est révélé, de ce qui est vénéré »⁵. Dans cette optique, le *mythos* n'a pas à être démenti ou confirmé puisqu'il renvoie absolument au réel, au contraire du *logos* qui doit prendre en compte et parer, dans son énonciation, des éventuelles critiques. Ce qui les rassemble, c'est d'être tous les deux de l'ordre de la parole prononcée.

Après avoir constaté cette double attitude à l'égard du *mythos*, il convient de parvenir à une définition qui soit satisfaisante, tout en tentant de saisir quelle est la fonction du mythe pour une société et quelles sont ses visées.

¹ SCHELLING Friedrich Wilhelm, 1857 (1998), *Introduction à la philosophie de la mythologie*, Traduction du GDR Schellingiana (CNRS) sous la direction de Jean-François Courtine et de Jean-François Marquet, Editions Gallimard, Paris, p.194

² CASSIRER Ernst, 1972, *La philosophie des formes symboliques. 2. La pensée mythique*, traduit de l'allemand par Jean Lacoste, Les Editions de Minuit, Paris, p.33

³ OTTO Walter Friedrich, 1987, *Essais sur le mythe*, traduit de l'allemand par Pascal David, Trans-Europ-Repress, Toulouse, p.4

⁴ *Ibid.*, p.26

⁵ *Ibid.*, p.27

A. Définitions

Il est possible d'adopter une définition préliminaire du mythe apte à créer un certain consensus : il est le récit d'une origine¹. « Le mythe, écrit Paul Ricoeur, dit toujours comment quelque chose est né »² et « se rapporte toujours à des événements passés »³. Pour peu que ce « quelque chose » où ces « événements » possèdent une dimension constitutive de la société, alors les implications politiques du mythe paraissent évidentes. Auparavant de se demander si les idéologies et les discours politiques possèdent des formes mythiques, il est utile de poser que le mythe est pleinement politique : « La pensée mythique recèle bien une véritable idéologie politique inconsciente qui redouble, dans une certaine mesure, la distribution des fonctions et qui lui propose son paradigme »⁴. Il y a dans le récit de l'origine – d'une société, d'une institution, d'une chose ou d'un pays – un enjeu évident de légitimation : « les mythes révèlent que le Monde, l'homme et la vie ont une origine et une histoire surnaturelles, et que cette histoire est significative, précieuse et exemplaire »⁵. Pour ceux qui croient au mythe, rien n'est alors plus réel ; car le temps du mythe, *in illo tempore*, échappe aux scories du temps historique. Dans ce contexte, le mythe, en légitimant son contenu par la vérité d'un temps sacré, devient un garant de la cohésion de la société : en donnant sens, il fait sens.

B. Visée et fonctions

Le mythe a une visée universelle et a pour objectif de couvrir tous les domaines de l'expérience humaine : « Le mythe n'est pas exactement une croyance et encore moins un acte de foi, il est l'expérience quotidienne, l'imaginaire vécu, le mode de relation des hommes à eux-mêmes, au monde et à autrui »⁶. En couvrant tout ce qui concerne le dire et le faire, en opérant la liaison entre le *legein* et le *teukhein*, en étant à la fois « mode de connaissance et mode de conservation »⁷, le mythe possède de nombreuses fonctions sociales, auxquelles il n'est pourtant pas réductible.

¹ L'adoption du pluriel renverrait à une acception plus totalisante impliquant que le mythe dise forcément l'origine du tout.

² RICOEUR Paul, « LE MYTHE, UNE APPROCHE PHILOSOPHIQUE », *Encyclopædia Universalis*

³ LEVI-STRAUSS Claude, 1958 (2003), *Anthropologie structurale*, p.239

⁴ ANSART Pierre, 1974, *Les idéologies politiques*, Presses Universitaires de France, Paris, p.67

⁵ ELIADE Mircea, 1963 (1988), *Aspects du mythe*, Editions Gallimard, Paris, p.32

⁶ ANSART Pierre, 1977, *Idéologies, conflits et pouvoir*, Presses Universitaires de France, Paris, p.23

⁷ DURAND Gilbert, « Mythe et poésie » in *Champs de l'imaginaire*, 1996, Textes réunis par Danièle Chauvin, Editions Ellug, Grenoble, p.38

- fonction d'instauration : en décrivant des faits s'étant déroulés *in illo tempore*, le mythe prend en charge le « pourquoi » et le « comment » d'une chose, d'un être ou d'une société ; une fois décrit(e), cette chose ou cet être existe absolument ;
- fonction de légitimation : elle est une conséquence de la fonction précédente, dans le sens où l'évènement décrit tire sa force du fait qu'il s'est déroulé dans un temps sacré ;
- fonction d'attestation : la force même du récit mythique fait preuve ;
- fonction de régulation : comme « la logique sociale, dans sa totalité, se retrouve idéalement transposée dans la logique du mythe »¹, alors on retrouve dans ce dernier tous les excès et les débordements liés à la vie en société. Citant Marcel Griaule, Pierre Ansart nous dit que « le mythe est ce discours universel où *tout est compris, même le désordre* »².

En adoptant un discours critique à l'égard du mythe, Roland Barthes lui assigne une fonction de déformation de la réalité. Procédant de la même démarche que « l'idéologie bourgeoise », il transformerait l'histoire en nature avec pour résultat une aliénation du sens. Les mythes évoqués par cet auteur dans ses *Mythologies* ne correspondent certes pas à la définition d'un récit des origines, mais sa démarche traduit, dans un sens, le renouvellement contemporain de la méfiance du *logos* à l'égard du *mythos*, qui corromprait plus qu'il ne révélerait le sens véritable.

Nous intéressant particulièrement à la place du mythe dans la société contemporaine, l'on peut se demander s'il possède encore, ici et maintenant, les fonctions citées ci-dessus.

C. Le mythe aujourd'hui

La question qui peut se poser est la suivante : la force légitimante du mythe peut-elle s'observer dans une société telle que la France contemporaine, qui a fait du pluralisme un de ses parangons ? La forme de cette interrogation pousse à répondre par la négative ; comme l'a écrit Pierre Ansart, il semble que la tolérance « s'érige en norme légitimes dans (nos) systèmes et tend à se constituer en idéologie dominante, implicitement ou explicitement »³.

¹ *Ibid.*, p.23-24

² ANSART Pierre, 1977, *Op. Cit.*, p.23. L'auteur souligne.

³ *Ibid.*, p.159

Dès lors, l'univocité du récit mythique devient problématique, tout comme la place prépondérante qui était la sienne dans les sociétés traditionnelles. Dans un même mouvement, le mythe devient un récit comme – et parmi – les autres (fables, contes...) et ses dimensions légitimante et structurante sont remises en cause. Selon Claude Rivière, les mythes actuels, « au sens de représentations imaginaires tentant d'expliquer certains phénomènes, de révélations d'un sens profond du réel cimentant une société, subissent l'épreuve d'un temps qui s'accélère et qui paraît parfois discontinu. Ils ont moins de stabilité que les mythes anciens et s'expriment dans des maximes, romans, aphorismes, poèmes, et non dans des récits imagés pris autrefois pour le fondement d'une révélation d'en haut »¹.

Mais derrière le constat empirique d'une profusion apparemment désordonnée de récits, il est possible d'analyser la remarquable permanence de certains schèmes ou archétypes, témoins de l'exhaustivité de l'imaginaire humain. Aussi, malgré la disparition du mythe comme récit de référence, « la description, la classification, l'étude de (...) l'appareil mythique peut être d'un précieux secours pour l'anthropologue pour le repérage des idéologies, des *Weltanschauungen*, des terminologies d'une société et d'une époque »².

De nombreux travaux attestent de cette solidarité de forme entre les mythes et les diverses émanations de l'imaginaire d'une époque. On peut déceler celle-ci aussi bien dans des productions culturelles – films, romans, chansons – qu'à l'intérieur des paradigmes scientifiques³. En ce qui nous concerne, c'est à travers les idéologies et plus généralement les discours politiques que nous entendons trouver quelques traces mythiques, voire des réactualisations élaborées de mythes anciens. Or, si le mythe possède des dimensions bien politiques, en quoi le discours politique est-il assimilable à un mythe ? C'est cette problématique qu'il nous faut à présent aborder.

¹ PIETTE Albert et RIVIERE Claude (sous la dir.), 1990, *Nouvelles idoles, nouveaux cultes. Dérives de la sacralité*, L'Harmattan, Paris, p.10

² DURAND Gilbert, « Pérennité, dérivations et usure du mythe » in *Champs de l'imaginaire*, Textes réunis par Danièle Chauvin, 1996, Editions Ellug, Grenoble, p.105

³ Le travail de Leonard P. WESSEL, qui n'est malheureusement pas traduit en français, montre que la pensée de Karl Marx reproduit la geste prométhéenne de la rébellion contre les dieux.

II. Mythe et politique

Plusieurs auteurs se sont intéressés aux mythes et mythologies politiques. Une des contributions les plus fameuses à ce champ de recherche est l'ouvrage de Raoul Girardet, justement intitulé *Mythes et mythologies politiques*. Les travaux de Jean-Pierre Sironneau s'inscrivent également dans ce registre, comme les recherches d'Albert Piette ou de Claude Rivière. Pour mieux saisir l'apport de ces différents auteurs, nous allons opérer une distinction en évoquant d'une part ceux qui se sont intéressés aux mythes *proprement* politiques et, d'autre part, ceux qui ont recherché dans les discours et idéologies politiques la trace de mythes immémoriaux. Cette distinction est avant tout didactique puisque dans l'idéal, les deux démarches se complètent et, au fond, il est rare qu'un mythe proprement politique n'emprunte pas des images-forces à des récits plus anciens.

A. Les mythes politiques

Les mythes proprement politiques ont cela de différent avec les mythes évoqués précédemment que les récits qu'ils valorisent n'ont pas eu lieu *in illo tempore*. En fait, les mythes politiques procèdent fréquemment par une « mythologisation » d'un événement véritable s'étant déroulé dans un temps historique (donc un temps « dégradé » du point de vue du véritable mythe). D'après Jean-Pierre Sironneau, « la fiction diffère du mythe mais le processus de “fictionnalisation de l'histoire” peut conduire dans certains cas à une véritable “mythologisation” d'événements ou de personnages historiques »¹. Complétant cette remarque en décrivant les rituels laïques, pouvant être considérés comme le pendant événementiel des mythes politiques, Claude Rivière écrit que « entre le rituel religieux et le laïque, la différence est plus idéologique que sociologique : le premier met en jeu un autre monde, le second simplement celui-ci (en le transcendantalisant, il est vrai), mais tous les deux soulignent des relations fortes des hommes avec la puissance de certaines valeurs spirituelles, économiques ou politiques »². Pour illustrer ces remarques, nous pouvons rappeler l'exemple que constituent tous les mythes et rites politiques s'appuyant sur la figure exemplaire de Jeanne d'Arc.

Se déroulant dans notre temps et dans notre espace, le mythe politique opère donc par « mythologisation » ou « fictionnalisation » du premier et « transcendantalisation » du

¹ SIRONNEAU Jean-Pierre, 2009, *Lien social et mythe au fil de l'histoire*, L'Harmattan, Paris, p.35

² PIETTE Albert et RIVIERE Claude (sous la dir.), 1990, *Op. Cit.*, p.11

second. Pour autant, comme le souligne Claude Rivière, sa visée sociologique est la même. Cette identité des mythes politiques avec les mythes authentiques au niveau de leur fonction fédératrice a conduit un bon nombre d'auteurs à considérer les idéologies politiques comme des « religions de remplacement », ou *Ersatzreligionen* pour reprendre le terme de Max Weber. Ainsi, Raymond Aron parle-t-il, en pensant probablement au socialisme, de religions séculières :

« Je propose d'appeler religions séculières les doctrines qui prennent dans les âmes de nos contemporains la place de la foi évanouie et situent ici-bas, dans le lointain de l'avenir, sous la forme d'un ordre social à créer, le salut de l'humanité. »¹

Un terme assez semblable est celui choisi par Edgar Morin pour désigner l'idéologie communiste. Il la décrit comme une religion du salut terrestre, par opposition aux croyances traditionnelles, qui sont des religions du salut céleste. Dans l'idéologie communiste telle qu'elle a été construite par Karl Marx, le prolétariat possède un rôle prophétique et une fonction sotériologique et la révolution, qui doit s'opérer contre les forces de la bourgeoisie, prend des airs de lutte finale entre le Bien et le Mal². C'est ainsi que, comme l'écrit Michel Miranda, « le politique se réapproprie la puissance sociale d'homogénéisation du religieux en se débarrassant de la transcendance divine »³. Pour autant, au-delà de leur équivalence fonctionnelle avec la religion, les idéologies politiques restent en deçà de ce qui procure à la religion sa véritable essence :

« Elles n'ont jamais pu répondre que maladroitement à ce qui fait l'essence de la religion, à savoir la croyance en des êtres surhumains ou la réponse à la question de la mort et de la survie ; elles ne visaient en réalité aucune transcendance véritable, aucun au-delà de l'histoire, aucune altérité "numineuse" ; tout au plus peut-on parler à leur propos de quasi-transcendance, celle de l'avenir [...], mais en aucun cas elles ne promettaient une survie véritable dans un au-delà du temps ou de l'histoire. »⁴

¹ ARON Raymond, 1946, *L'âge des empires et l'avenir de la France*, Editions Défense de la France, Paris, p.288

² ELIADE Mircea, 1957, *Mythes, rêves et mystères*, Editions Gallimard, Paris, p. 24

³ MIRANDA Michel, 1986, *La société incertaine*, Librairie des Méridiens, Paris, p.37

⁴ SIRONNEAU Jean-Pierre, 2009, *Op. Cit.*, p.149

Un article plus ancien, du même auteur, vient confirmer cette différence fondamentale entre religion et idéologie politique en distinguant cette fois-ci la seconde du mythe. Dans ce texte¹, Jean-Pierre Sironneau assigne quatre fonctions au mythe :

- fonction cognitive : explication de la naissance et de l'évolution du monde, de l'univers ou de l'histoire ;
- fonction sociologique : il vise à maintenir la cohésion du groupe ;
- fonction psychologique : il résout les conflits inconscients ;
- fonction ontologique : il vise une transcendance qui permet à l'homme d'échapper à sa condition et de « sortir » du temps corrupteur.

De ces quatre fonctions, l'idéologie politique ne reprend, selon l'auteur, que les deux premières. Plus tard, nous aurons l'occasion de nous demander si, lors du temps de l'élection présidentielle, les formes mythiques prises par le discours politique frontiste ne pourraient pas hypothétiquement l'amener à posséder les quatre fonctions. Pour le moment, nous constatons que les mythes politiques sont substantiellement différents des mythes authentiques. Pourtant, leur pesanteur moindre dans notre quotidien sécularisé n'empêche par une profusion riche d'enseignements. Percevoir les traces des mythes authentiques à l'intérieur de ces mythes politiques est une méthode qui permet justement de lire cette profusion avec davantage d'acuité.

B. Les mythes en politique

Si l'observateur constate une quantité importante de mythes politiques, il est en revanche surpris par leur manque de variétés :

« La puissance de renouvellement de la créativité mythique est en fait beaucoup plus restreinte que les apparences pourraient le laisser croire. »²

Pareillement, Michel Maffesoli met en avant le fait que le politique se nourrit du symbolisme du mythe, sans jamais en être véritablement le créateur :

¹ SIRONNEAU Jean-Pierre, « L'idéologie entre le mythe, la science et la gnose », *Cahiers de l'imaginaire* n°2 – *L'imaginaire du politique*, 1988, pp.43-54

² GIRARDET Raoul, 1986, *Mythes et mythologies politiques*, Editions du Seuil, Paris, p.17

« Les mythes (...) expriment (...) le symbolisme d'un ensemble social ; ou pour le dire d'une manière plus triviale, sa *cosa mentale*. Ce symbolisme existe avant et après le politique, il l'irrigue en profondeur, il en est, en quelque sorte, la nappe phréatique. On peut même dire que le politique, la plupart du temps sans vouloir l'avouer, vie de l'ensemble des mythes fondateurs d'une société donnée, il le pompe sans souci de l'épuiser, il ne songe pas à en renouveler la dynamique. »¹

Souvent, l'on retrouve un petit nombre de schèmes identiques, à partir desquels s'échafaudent des récits complexes qui évoluent selon le contexte social et historique. Le faible nombre de ces schèmes témoigne remarquablement de l'exhaustivité de l'imaginaire humain, qui est une des conclusions importantes que l'on peut tirer des travaux de Gilbert Durand. En donnant à son travail ce sujet spécifique que constituent les traces mythiques observables dans les discours politiques, Raoul Girardet a décelé quatre « constellations mythologiques » majeures, à partir desquelles il a formé les quatre chapitres de son ouvrage : la Conspiration, le Sauveur, l'Âge d'or et l'Unité.

1. La Conspiration

Comme nous l'avons souligné dans notre deuxième partie, les récits politiques qui se basent sur une conspiration ou un complot se trouvent en abondance. Nous avons notamment évoqué le cas de l'abbé Barruel et de ses *Mémoires pour servir à l'histoire du jacobinisme*, qui font état de l'influence de la franc-maçonnerie dans la genèse et la conduite de la Révolution française. A lire cet auteur, cité par Raoul Girardet, le terme « influence » paraît bien insuffisant :

« Dans cette révolution française, tout, jusqu'à ses forfaits les plus épouvantables, tout a été prévu, médité, combiné, résolu, statué : tout a été l'effet de la plus profonde scélératesse, puisque tout a été préparé, amené par des hommes qui avaient seuls le fil des conspirations longtemps ourdies dans des sociétés secrètes, et qui ont su choisir et hâter les mouvements propices aux complots. »²

Ce qui frappe, dans cette citation, c'est la volonté de l'abbé Barruel à parvenir à un principe explicatif unique de la Révolution française. A l'intérieur d'une même phrase, l'adjectif « tout » est utilisé quatre fois, pour désigner les causes les plus basses et les effets

¹ MAFFESOLI Michel, 1992, *La transfiguration du politique*, Editions Grasset, Paris, p.83

² BARRUEL Augustin, 1799, *Abrégé des mémoires pour servir à l'histoire du jacobinisme*, cité par GIRARDET Raoul, 1988, *Op. Cit.*, p.33-34

les plus détestables, aux yeux de l'auteur, de cet évènement historique. S'il est naïf de nier totalement le rôle des complots et des conspirations dans l'histoire – l'anti-complotisme le plus assuré est aussi absurde que le complotisme le plus convaincu –, faire d'eux un principe explicatif absolu semble en effet davantage tenir du mythe politique que d'une volonté de véritable compréhension. Dans son ouvrage consacré aux *Protocoles des sages de Sion*, Norman Cohn explique que l'antisémitisme le plus virulent s'appuie également sur des discours qui mettent en avant le fait que « les Juifs – tous les Juifs, en tous lieux – forment partie intégrante d'une conspiration destinée à ruiner, et ensuite à dominer, le reste de l'humanité »¹. Comme le remarque Raoul Girardet, « quelles que soient la nature et l'apparente motivation de la conspiration (...), il s'agit toujours, pour ceux qui en tiennent les fils, et de répondre à une inextinguible volonté de puissance, et de reprendre le rêve éternel de l'édification d'un Empire étendu à l'échelle universelle, de l'unification du globe sous une seule et totale autorité »².

Qu'il soit ourdi par les Juifs, les francs-maçons ou les jésuites, le complot possède évidemment un caractère occulte. D'autant plus menaçant qu'il est presque totalement caché aux gens ordinaires, le complot appartient au domaine de l'ombre, voire à celui des ténèbres. Cet aspect confère à ceux qui animent la conspiration un caractère a-normal et presque in-humain qui participe un peu plus à procurer aux théories du complot un certain pouvoir de séduction et de fascination : « hommes de l'ombre, les hommes du complot échappent par définition aux règles les plus élémentaires de la normalité sociale »³. Le mythe de la conspiration, en pointant l'ensemble d'un groupe social rendu responsable de la totalité des maux à cause de son action occulte, déshumanise et stigmatise. Il procède de réflexes mythologiques immémoriaux, en reprenant la logique du bouc émissaire, et en correspondant à ce que Léon Poliakov nomme la « causalité diabolique »⁴. Cette tendance est bien évidemment accentuée par tout un appareil symbolique qui rend le récit de la conspiration encore plus effrayant. Raoul Girardet fait ainsi remarquer qu'il existe un bestiaire du complot, qui « rassemble tout ce qui rampe, s'infiltré, se tapit (...), tout ce qui est ondoyant et visqueux, tout ce qui est censé porter la souillure et l'infection : le serpent, le rat, la sangsue,

¹ COHN Norman, 1967 (1992), *Histoire d'un mythe. La « conspiration juive » et les protocoles des sages de Sion*, Editions Gallimard, Paris, p.18

² GIRARDET Raoul, 1986, *Op. Cit.*, p.36

³ *Ibid.*, p.42

⁴ POLIAKOV Léon, 1980, *La causalité diabolique. Essai sur l'origine des persécutions*, Calmann-Lévy, Paris.

le poulpe, la pieuvre », et bien sûr l'araignée, « qui constitue l'image symbolique privilégiée entre toutes »¹, comme en témoignent les imageries antisémites comparant l'influence des Juifs à celle d'une araignée tissant sa toile sur le monde entier.

Face au récit d'un complot secret, s'affiche souvent une voie salvatrice qui peut prendre la figure d'un homme héroïque comme d'un groupe social qui prend des caractéristiques symboliques inverses de celles des êtres comploteurs. La description d'un héros solaire, qui s'affirme face à ceux qui conspirent dans le monde des ombres, constitue un pendant structural du récit complotiste fréquemment constaté.

2. Le Sauveur

Dans son ouvrage sur les mythologies politiques, Raoul Girardet décèle quatre modèles de sauveur², évoqués à l'aide de personnages historiques qui personnifient chacune de ces constructions de manière idéal-typique :

- Cincinnatus ou le « vieux sage » : le dictateur romain représente le sauveur rompant une retraite paisible à la suite d'un événement mettant en danger l'existence de sa communauté. Appelé par le peuple, il revient s'emparer du pouvoir et sa tâche est « d'apaiser, de protéger, de restaurer », en misant sur des vertus de sagesse et d'expérience. Autres exemples : le maréchal Pétain en 1940, le général de Gaulle en 1958 ou Gaston Doumergue en 1934.
- Alexandre le Grand ou le « conquérant » : contrairement au sauveur précédent, celui-ci tire sa légitimité non pas de ses vertus de sagesse, mais de sa force physique et de ses exploits présents. Ses valeurs sont celles de l'aventure, du départ et du mouvement. Autre exemple : le Napoléon Bonaparte des campagnes militaires.
- Solon ou le « législateur » : ce sauveur apaise une société en proie à une crise morale, économique ou politique, en posant les bases d'un ordre nouveau. Il est ce héros qui instaure la paix non par son expérience ou par son courage, mais par la force de la loi. Autres exemples : on retrouve là aussi le maréchal Pétain, non plus celui qui fait don

¹ GIRARDET Raoul, 1986, *Op. Cit.*, p.43

² *Ibid.*, p.70-80

de sa personne à la France mais celui qui œuvre pour la Révolution nationale ; c'est aussi le général de Gaulle de la Cinquième République.

- Moïse ou le « prophète » : ce sauveur s'affirme en percevant avant les autres les signes annonciateurs d'une catastrophe. C'est de cette préscience qu'il retire son prestige et son autorité, la marche de l'histoire venant progressivement lui donner raison. Il est semblable aux « individus historiques » décrits par Hegel : « ceux qui ont dit les premiers ce que les hommes veulent »¹.

Comme on a pu le constater à travers les exemples historiques donnés, les sauveurs politiques appartiennent souvent, du fait de la variété des épreuves qu'ils peuvent affronter, à plus d'une catégorie. Mais au-delà de ces exemples individuels, la figure du sauveur s'incarne également bien souvent dans des héros collectifs. C'est ainsi qu'André Reszler constate, en conclusion de son ouvrage, la « collectivisation » du mythe : « le devenir mythique des sociétés a pour héros la personnalité collective de l'élite, le parti, la classe (le prolétariat), le peuple (invariablement limité à un secteur partiel de la société) ou la race »². Le peuple, donc, est parfois un héros collectif, et c'est finalement en l'incarnant dans toutes ses dimensions sociales et culturelles, en exprimant le legs de son passé et les nombreux possibles de son futur, que le sauveur conquiert son statut. Malgré la collectivisation du mythe, cette incarnation semble nécessaire : même les idéologies politiques qui déclament qu'« il n'est pas de sauveur suprême » en ont trouvé de nombreux pour synthétiser par l'autorité symbolique d'une figure unique leurs aspirations égalitaires³. Participant à sa propre « mythification » grâce à la convocation de héros exemplaires dont son action est inspirée, le sauveur est tout à la fois sujet et objet du mythe. Dans le récit qu'il élabore et qui l'élabore, se retrouvent fréquemment des références à un âge d'or, qui est ce temps historique glorieux vierge de toute corruption, à la fois rappel de la pureté des origines et promesse d'un futur où le corps social sera rasséréné. En effet, selon Ernst Bloch, le sauveur est bien celui qui doit «

¹ HEGEL Georg Wilhelm Friedrich, 1837 (1955), *La raison dans l'histoire*, traduit par Kostas Papaioannou, Editions Plon, Paris, p.123

² RESZLER André, 1981, *Mythes politiques modernes*, Presses universitaires de France, Paris, p.212

³ Lénine, Mao ou Che Guevara, pour ne citer qu'eux.

retrouver et rétablir les figures brillantes du passé, à tout le moins les temps brillants du passé »¹.

3. l'Âge d'or

Dans l'ouvrage que nous avons déjà cité, Raoul Girardet fait remarquer que réaliser une histoire des idéologies françaises en occultant la présence de ces « images d'un passé légendifié, [ces] visions d'un présent et d'un futur définies en fonction de ce qui fut ou de ce qui est censé avoir été »² serait passer à côté d'un aspect singulièrement redondant et signifiant de ce sujet. Constatant, comme Ernst Bloch avant lui, la non-contemporanéité de certaines temporalités et surtout leur influence dans l'imaginaire politique, à une époque pourtant orientée par la mutation, la nouveauté ou le mouvement, Raoul Girardet prend au sérieux la constellation mythologique de l'âge d'or, qui plus qu'aucune autre est un « mythe au sens le plus complet du terme : à la fois fiction, système d'explication et message mobilisateur »³. Selon cet auteur, toutes les mythologies de l'âge d'or s'articulent autour de deux principaux thèmes qui sont la pureté et l'innocence d'une part ; la communion, l'amitié et la solidarité d'autre part.

Nombreuses sont les périodes historiques à avoir été mythologisées puis décrites comme des temps idéaux et exemplaires. La Rome républicaine a ainsi été l'âge d'or des révolutionnaires jacobins, quand le Moyen-Âge et ses valeurs de droiture et d'honneur ont été largement idéalisés par le romantisme. Raoul Girardet cite ainsi Armand de Richelieu décrivant l'« heureuse innocence »⁴ des siècles chevaleresques et perçoit dans les *Fragments sur les institutions républicaines* de Saint-Just, qui évoque également le « Dieu protecteur de l'innocence » au début de son ouvrage, les traces d'une sincère admiration pour les temps glorieux de Sparte ou Rome, appelés à être restaurés. Plus près de nous, la fascination que semblent exercer les Trente Glorieuses chez la quasi-totalité des femmes et hommes politiques témoignent de cette faculté toujours constatée de l'imaginaire politique à mythologiser des périodes historiques, qu'elles se situent dans un passé proche ou lointain. Les exemples pourraient être multipliés, tant l'on retrouve dans de nombreuses idéologies

¹ BLOCH Ernst, 1935 (1978), *Héritage de ce temps*, traduit de l'allemand par LACOSTE Jean, Editions Payot, Paris, p.121

² GIRARDET Raoul, 1986, *Op. Cit.*, p.97

³ *Ibid.*, p.98

⁴ Armand de Richelieu, cité par GIRARDET Raoul, 1986, *Op. Cit.*, p.111

politiques cette attirance pour un âge prestigieux appelé à se reproduire. L'âge d'or est cette curieuse incursion d'un temps cyclique dans notre imaginaire politique habituellement pulsé par la linéarité du mythe et du temps dominants, ceux du progressisme. Le présent, habituellement valorisé de manière positive car laissant voir les indices d'un futur nécessairement supérieur, devient le temps de l'impureté, une impureté qui, pour être supportable, doit tout de même être prometteuse. Ainsi, selon Vladimir Jankélévitch, « le futur mythique fait pendant au passé mythique comme le mirage conséquent au mirage antécédent ; la créature de l'entre-deux est un être impur que se renvoient l'un à l'autre le regret passéiste et l'espérance futuriste : car son impureté n'est pas seulement un vestige mélancolique dans un palais délabré, elle est plus encore un signe avant-coureur, un gage et une promesse, une promesse qui console le regret poignant ; plus qu'un vœu, une espérance ! »¹.

Cette impureté du présent, qui implique l'inauthenticité d'un monde basé sur le paraître, prend fréquemment la forme d'un refus du monde bourgeois, dont on retrouve la trace aussi bien, selon Raoul Girardet, « dans un certain socialisme français (...) que dans les familles de pensée traditionalistes, parfois même nationalistes »². C'est ici que les valeurs de pureté qui participent à définir l'âge d'or rencontrent celles de la communauté, de la concorde et de la solidarité. Ces valeurs, Raoul Girardet les retrouve dans l'œuvre de Jean-Jacques Rousseau à travers l'importance que l'auteur du *Contrat social* accorde aux fêtes et aux célébrations comme événements permettant aux sociétés de maintenir leur cohésion et de réaffirmer leur identité. La fête constitue, en quelque sorte, le pendant rituel du mythe de l'âge d'or et apparaît à ce titre comme « inséparable de la vision unitaire d'une cité régénérée où les principes de cohésion, d'absorption des particularismes individuels dans le grand Tout de la volonté générale se verront à jamais assurés »³. Ceci nous emmène tout naturellement vers la quatrième constellation mythologique des idéologies politiques qui est celle de l'unité.

4. L'Unité

Raoul Girardet classe l'unité comme une grande constellation mythologique, mais elle nous semble encore davantage être un schème qui se retrouve, en négatif ou en positif, dans

¹ JANKELEVITCH Vladimir, 1960, *Le pur et l'impur*, Editions Flammarion, Paris, p.18

² GIRARDET Raoul, 1986, *Op. Cit.*, p.117

³ *Ibid.*, p.123

les trois précédentes. L'unité est menacée par la conspiration, le sauveur la symbolise et elle fait partie des valeurs cardinales qui donnent à l'âge d'or ses contenus affectifs les plus marquants. Tout en possédant un aspect synthétique, le chapitre que Raoul Girardet consacre à l'unité contient la présentation de plusieurs thèmes non abordés pas les trois précédents.

Dans la section de son ouvrage consacré à Jules Michelet¹, Raoul Girardet remarque que plusieurs idées-forces de cet auteur ont pour but d'assurer, renforcer et maintenir l'unité, qui doit être le principe directeur de la cohésion d'une nation. La ville de Paris, par exemple, « point de convergence et de fusion »², exprime bien la pureté que l'on prête généralement au centre, qui a bien été analysée par Roger Caillois. La France est plurielle mais les différences entre ses territoires sont estompées grâce à la majesté de la Capitale, qui permet au général de l'emporter sur le particulier. Si l'unité est instituée et assurée grâce au centre parisien, ce sont les périphéries qui la protègent ; c'est ainsi que la frontière est une autre des images-forces qui sont évoquées dans ce chapitre. Avec elle, les thèmes « de la défense, de la protection et de la sécurité »³ font florès dans les manuels d'histoire de la Troisième République. Qu'il s'agisse des fossés, des fortifications ou des remparts, les différentes méthodes permettant de clore, de séparer et de protéger un territoire par rapport à un autre sont mises en avant avec une remarquable régularité. En conclusion de ce chapitre, Raoul Girardet met en avant le fait que « cette exaltation du thème unitaire a, de toute évidence, valeur d'exorcisme. Il s'agit d'assurer à jamais la victoire des forces centrifuges sur les facteurs contraires d'éclatement ou de divergence – de prévenir et de refouler les menaces toujours présentes de rupture et de déchirement »⁴. Plus qu'aucun autre schème, l'unité semble à la fois être le principe du mythe politique et son objectif le plus précis et inaltérable.

¹ *Ibid.*, p.154-163

² Jules Michelet, cité par GIRARDET Raoul, 1986, *Op. Cit.*, p.155

³ GIRARDET Raoul, 1986, *Op. Cit.*, p.160

⁴ *Ibid.*, p.161

III. Sociologie de l'imaginaire et méthodologie durandienne

Les parties précédentes, consacrées aux mythes et à leur présence dans les idéologies politiques, nous ont permis de saisir l'importance de ce domaine de recherche au niveau des sciences humaines. Maintenant, il convient de mettre en avant les méthodes qui vont nous guider dans notre analyse des discours des candidats du Front National lors de l'élection présidentielle. Nous allons expliquer en quoi la méthodologie élaborée par Gilbert Durand est à même de fournir des résultats intéressants, en nous appuyant sur les travaux de la sociologie de l'imaginaire qui se sont déjà consacrés aux idéologies politiques.

A. Les catégories de l'anthropologie de l'imaginaire

Au cours de notre travail, les analyses de Gilbert Durand nous ont déjà permis de constater les formes mythiques de certains discours s'opposant au Front National d'une part ; de parvenir à déceler les permanences – au-delà des évolutions esthétiques – dans l'histoire des idées de l'extrême droite française, qui permettent de parler d'un bassin sémantique du nationalisme français d'extrême droite d'autre part. En somme, pour reprendre la distinction établie par Gilbert Durand dans son ouvrage consacré à *La Chartreuse de Parme*, nous nous sommes jusqu'ici consacré à la *critique* du discours nationaliste, « qui recherche en deçà de l'œuvre ce qui l'explique, soit dans la biographie, soit dans l'histoire »¹. A présent, nous allons étudier l'*esthétique* du discours du Front National, comprise comme suit :

« Son domaine n'est pas l'explication *a parte ante* de la naissance de l'œuvre, mais l'élucidation et la classification des grands lieux communs qui autorisent une ou plusieurs consciences à comprendre – au sens le plus large du terme – les multiples messages qui émanent *a posteriori* de l'objet artistique. Peut-être plus ambitieuse que la critique, l'esthétique ne se contente pas du “comment” qui détermine l'œuvre, mais du “pourquoi”, qui motive son élection dans le plaisir ou l'émotion d'une âme. »²

Bien sûr, le vocabulaire utilisé dans cette citation correspond davantage à l'étude d'une œuvre littéraire, en l'occurrence ici *La Chartreuse de Parme* ; pourtant, Gilbert Durand admet lui-même que sa « mythodologie » ou « méthode archétypologique » est une « méthode

¹ DURAND Gilbert, 1960, *Le décor mythique de la Chartreuse de Parme. Les structures figuratives du roman stendhalien*, Editions José Corti, Paris, p.9

² *Ibid.*, p.11

valable pour tout message émanant de l'homme »¹. Lorsqu'il s'intéresse à l'objet monumental que constitue l'imaginaire humain, l'auteur parvient à en extraire une grammaire et préciser des concepts qui constituent des outils indispensables pour l'analyse des imaginaires politiques.

1. Les structures anthropologiques de l'imaginaire

Gilbert Durand s'appuie sur une épistémologie inspirée notamment par Gaston Bachelard, qui redonne à l'image un statut qui lui avait été refusé dans la pensée occidentale, et donc qui la comprend comme un symbole et non plus comme un simple signe. Dès lors, il convient de prendre en compte le caractère pluridimensionnel du monde symbolique, en parvenant à élaborer une classification des images qui n'opère pas par un réductionnisme positiviste. Cette étude concrète du symbolisme doit donc s'engager dans la voie de l'anthropologie, en donnant à ce terme son sens plein : « ensemble des sciences qui étudient l'espèce *homo sapiens* »². Pour y parvenir, l'auteur se place dans ce qu'il nomme le « trajet anthropologique », qui désigne « l'incessant échange qui existe au niveau de l'imaginaire entre les pulsions subjectives et assimilatrices et les intimations objectives émanant du milieu cosmique et social »³. Partant de cette perspective, Gilbert Durand choisit tout de même d'adopter, pour la commodité de son exposé, un psychologisme méthodologique en s'inspirant de la réflexologie, qui identifie trois dominantes réflexes chez le nouveau-né humain : la dominante posturale, la dominante d'avalage et la dominante rythmique, les deux dernières pouvant être plus ou moins connectées.

Dès lors, il s'agit de rechercher ce qui, dans l'environnement technologique humain, entre en correspondance avec ces dominantes en constituant leur prolongement ou leur confirmation culturelle. Pour ce faire, l'auteur s'inspire de l'équation d'André Leroi-Gourhan : force + matière = outil, pour parvenir au constat que « chaque geste appelle à la fois une matière et une technique, suscite un matériau imaginaire et, sinon un outil, du moins un ustensile »⁴. Gilbert Durand parvient ainsi à une ébauche de son plan :

¹ DURAND Gilbert, « Méthode archétypologique : de la mythocritique à la mythanalyse » *Champs de l'imaginaire*, Textes réunis par Danièle Chauvin, 1996, Editions Ellug, Grenoble, p.133

² DURAND Gilbert, 1969 (1992), *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*, Dunod, Paris, p.37

³ *Ibid.*, p.38

⁴ *Ibid.*, p.55

- la dominante posturale appelle des matières lumineuses, des techniques de séparation et de purification qui ont comme symboles les flèches, les armes ou encore les glaives ;
- la dominante digestive est liée à la profondeur (l'eau, la caverne) qui a pour symbole des ustensiles contenant ;
- la dominante rythmique a pour modèle naturel la sexualité et se projette bien sûr sur les rythmes saisonniers ; par conséquent, les symboles sont des substituts techniques du cycle comme la roue, le rouet, la baratte ou le briquet.

Constatant la concordance entre ces différentes catégories symboliques et les tripartitions et bipartitions fonctionnelles élaborées par Georges Dumézil et André Piganiol, Gilbert Durand établit définitivement le principe de son plan, fondé à la fois sur la tripartition issue de la réflexologie et sur une bipartition entre deux régimes du symbolisme, l'un diurne et l'autre nocturne, le régime nocturne comprenant les dominantes rythmique et digestive. Dans notre étude, nous tenterons de voir la manière dont se répartissent les éléments symboliques des discours frontistes : se distribuent-ils de façon équilibrée ou constate-t-on, au contraire, un déséquilibre significatif privilégiant tel régime ou telle dominante ? Pour le moment, il convient de préciser les différentes notions que nous allons utiliser au cours de notre analyse.

2. Vocabulaire

Le *schème* est un terme important dans l'étude de Gilbert Durand, dans le sens où il constitue le « canevas fonctionnel de l'imagination »¹ qui fait la jonction entre les dominantes réflexes et les représentations. En entrant en contact avec l'environnement naturel et social, chaque *schème* va déterminer des *archétypes*. Ces derniers peuvent être définis comme « les substantifications des schèmes »². Ils forment alors des images primordiales ou originelles qui se caractérisent par leur stabilité. On ne retrouve pas cette stabilité avec le *symbole*, qui est « une forme inférieure parce que singulière du schème »³ et, pour prolonger la définition, la forme la plus concrète de l'archétype. Pourtant, cette concrétude ne confère pas au symbole la

¹ DURAND Gilbert, 1969 (1992), *Op. Cit.*, p.61

² *Ibid.*, p.62

³ *Ibid.*, p.63

même fixité sémantique que le schème ou l'archétype. Une propriété que Gilbert Durand attribue au « double impérialisme » du symbole :

« Ce double impérialisme – à la fois du signifiant et du signifié – dans l'imagination symbolique marque spécifiquement le signe symbolique et constitue la “flexibilité” du symbole. L'impérialisme du signifiant, qui en se répétant arrive à intégrer dans une seule figure les qualités les plus contradictoires, comme l'impérialisme du signifié qui arrive à déborder sur tout l'univers sensible pour se manifester [...] possèdent le caractère commun de la *redondance*. C'est par le pouvoir de répéter que le symbole comble indéfiniment son inadéquation fondamentale. Mais cette répétition n'est pas tautologique : elle est perfectionnante par approximations accumulées. Elle est comparable en cela à une spirale, ou mieux un solénoïde, qui à chaque répétition cerne davantage sa visée, son centre. Non pas qu'un seul symbole ne soit pas aussi significatif que tous les autres, mais l'ensemble de tous les symboles sur un thème éclaire les symboles les uns par les autres, leur ajoute une “puissance” symbolique supplémentaire. »¹

Il convient d'être particulièrement attentif à cette propriété essentielle, car c'est à ce titre qu'un même symbole, selon qu'il est utilisé dans tel ou tel contexte sémantique, peut recouvrir des réalités totalement différentes et donc ne pas toujours appartenir au même régime de l'imaginaire. L'autre difficulté est de ne pas confondre le *symbole* avec l'*allégorie*, celle-ci se caractérisant par des propriétés totalement opposées, donc par une fixité sémantique absolue. Le symbole est avant tout une figure de laquelle peuvent émerger plusieurs idées – « le sémantisme du symbole est créateur »² –, alors que l'allégorie est une figure *exprimant une* idée abstraite.

Le mythe, enfin, est « un système dynamique de symboles, d'archétypes et de schèmes, système dynamique qui, sous l'impulsion d'un schème, tend à se composer en récit »³. Ce récit se distribue en plusieurs *mythèmes*, chacun d'entre eux constituant une séquence du mythe. C'est ainsi en identifiant plusieurs mythèmes formant un système cohérent que nous pourrions déceler, éventuellement, quel(s) mythe(s) sous-tendent les discours des candidats du Front National à l'élection présidentielle. Auparavant, nous allons donner davantage de précisions à propos de notre méthodologie d'analyse des discours.

¹ DURAND Gilbert, 1964, *L'imagination symbolique*, Presses Universitaires de France, p.14-15

² DURAND Gilbert, 1969 (1992), *Op. Cit.*, p.457

³ *Ibid.*, p.64

B. Méthodologie

Utiliser la méthode de Gilbert Durand pour l'analyse des discours et des idéologies politiques ne va pas sans poser quelques difficultés. Dans la seconde partie de notre travail, nous avons constaté que la reconstitution d'un bassin sémantique du nationalisme intégral était une démarche finalement assez voisine de la plus classique histoire des idées. Bien sûr, l'étude des discours politiques se prête tout à fait à la recherche de grands mythes directeurs, mais il convient d'élaborer précisément une méthodologie en distinguant bien quelles seront les différentes étapes de l'analyse.

1. Principes

Les auteurs de *Sociologie de l'imaginaire* ont mis en évidence, dans la partie méthodologique de leur ouvrage, l'importance de l'analyse « théomachique » chez ceux qui se sont intéressés à l'imaginaire des sociétés. Celle-ci consiste en « une utilisation de la mythologie, principalement gréco-romaine, comme un véritable “levier méthodologique” pour interpréter les conduites humaines ou les phénomènes collectifs »¹. Ainsi Max Weber analyse-t-il la lutte des valeurs dans nos sociétés actuelles comme relevant du même processus que les sacrifices consentis tel jour à Apollon, tel autre à Aphrodite dans la Grèce Antique². Pour le sociologue allemand, les divinités mythologiques sont ainsi « conçues (...) comme des formes mythiques des comportements humains »³. L'analyse théomachique prend cette démarche à rebours en tentant de retrouver les dieux cachés derrière des comportements sociaux, qu'ils s'inscrivent dans des conduites singulières ou dans des discours dominants. Dionysos a par exemple été fréquemment convoqué par les auteurs procédant à ce type de travaux, certains constatant et critiquant son « retour »⁴ à travers la société de consommation, quand d'autres préfèrent admettre que son « ombre »⁵ sert de contrepoint aux valeurs de la modernité prométhéenne.

Cette analyse théomachique, toujours féconde d'un point de vue heuristique mais souvent accomplie de manière intuitive et peu formalisée, Gilbert Durand va la prolonger en

¹ LEGROS Patrick, MONNEYRON Frédéric, RENARD Jean-Bruno & TACUSSEL Patrick, 2006, *Op. Cit.*, p.121

² WEBER Max, 1919 (2003), *Le savant et le politique*, traduit de l'allemand par Catherine Colliot-Thélène, éditions La Découverte, Paris, p.97-98

³ LEGROS Patrick (et al.), 2006, *Op. Cit.*, p.122

⁴ BRUN Jean, 1969, *Le retour de Dionysos*, Desclée, Tournai.

⁵ MAFFESOLI Michel, 1982 (2010), *L'ombre de Dionysos. Contribution à une sociologie de l'orgie*, CNRS Editions, Paris.

précisant ses cadres méthodologiques. L'anthropologue grenoblois distingue d'une part la mythocritique, qui consiste en une analyse des séquences mythiques que l'on peut retrouver dans les récits littéraires mais aussi, par prolongement, dans tous les discours écrits ; d'autre part la mythanalyse, qui « permet, en les comparant, d'élargir les conclusions obtenues dans le cadre de la mythocritique »¹. Dès lors, cette mythanalyse a pour objets non plus seulement les textes, mais les pratiques humaines en général, reprenant la volonté durandienne de s'engager dans une anthropologie véritable. Le glissement de la mythocritique à la mythanalyse « consiste à appliquer les méthodes (...) élaborées pour l'analyse d'un texte à un champ plus large, celui des pratiques sociales, des institutions, des monuments autant que des documents »². C'est l'association des deux démarches qui forme, finalement, ce que Gilbert Durand nomme la mythodologie.

2. Applications dans l'analyse des idéologies et des discours politiques

Nous avons constaté que les travaux s'intéressant aux formes mythiques des discours politiques sont nombreux et souvent voisins de la démarche initiée par Gilbert Durand. Pour autant, peu d'entre eux consistent en une application de la méthodologie de l'anthropologue et en une reprise de ses différentes catégories. Quelques travaux de sociologues se situant dans le sillage du fondateur du Centre de recherche sur l'imaginaire sont pourtant consacrés à une analyse des idéologies politiques par le prisme de la mythanalyse. Dans un article des *Cahiers de l'imaginaire*, Patrick Tacussel s'intéresse ainsi aux totalitarismes contemporains. Tout en reprenant les conclusions issues de la théorie critique, l'auteur utilise les catégories élaborées par Gilbert Durand pour décrire l'imaginaire du totalitarisme contemporain. Celui-ci se caractériserait alors par une nette domination du régime diurne de l'image, rompant ainsi le sémantisme créateur du symbole :

« A travers cette lecture, le totalitarisme contemporain apparaîtrait nettement dans le brutal monopole d'un régime de l'imaginaire, évacuant toute tension dilemmatique, c'est-à-dire barrant l'accès d'une libre interprétation des symboles et des représentations collectives par les personnes et les groupes. En outre, dès que s'affaiblit dangereusement une des deux polarités de l'imaginaire, les archétypes "épithètes" et les schèmes "verbaux" se vident tendanciellement de leur polysémie et composent de chaînes de sens assez équivoque. (...). Dans l'Allemagne du Troisième Reich,

¹ MONNEYRON Frédéric et THOMAS Joël, 2012, *Mythes et littérature*, PUF « Que sais-je ? », Paris, p.83

² DURAND Gilbert, 1996, *Op. Cit.*, p.205

l'étranger sera impur, l'impur désignera l'éternel traître, habile et démoniaque, et ce dernier prendra le visage quotidiennement caricaturé du Juif; l'ensemble puisera dans le registre de la communauté propre, hygiénique, du "sol et du sang...". »¹

Un autre article extrait de cette même revue, signé cette fois-ci par Jean-Michel Belorgey, reprend les catégories des *Structures anthropologiques de l'imaginaire (SAI)* pour établir une différenciation, dans un champ politique, entre la communication de la majorité et celle de l'opposition :

« Dans cette perspective, il est clair qu'entre le modèle tranchant, héroïque, souvent abstrait, sur lequel se développe la culture d'opposition et le régime diurne de l'image, on relève plus d'une parenté, tandis qu'entre le modèle euphémique, conciliant, plus sensible à la complexité du réel, tendant même parfois à renchérir sur celle-ci, auquel tend le plus souvent à obéir la culture de gouvernement et le régime nocturne de l'image, les coïncidences sont nombreuses. »²

Ces deux contributions confirment le caractère opératoire de la méthodologie de Gilbert Durand en ce qui concerne l'analyse des discours et idéologies politiques. A notre tour, nous pouvons formaliser notre méthode pour étudier la communication des candidats du Front National lors des élections présidentielles.

3. Les étapes de l'analyse

Nous commencerons par rechercher, dans les différents discours retenus pour l'analyse de contenus, les principaux mythes qui organisent le fil du récit. Lors de cette étape, nous prendrons aussi bien en compte les catégories des *SAI* que les constellations mythologiques délimitées par Raoul Girardet, les secondes étant subsumées par les premières : le sauveur et le récit de la conspiration appartiennent au domaine diurne de l'image, opposant dans ce contexte un héros généralement solaire à des conspirateurs agissant dans l'ombre et le secret ; l'âge d'or et l'unité relevant davantage du domaine nocturne de l'image, entretenu par des symboles d'intimité et de concorde rassurante. De nombreux autres travaux, à l'image de ceux de Mircea Eliade ou de Gaston Bachelard, faciliteront notre exploration du discours nationaliste.

¹ TACUSSEL Patrick, « Mythocritique du totalitarisme contemporain », *Cahiers de l'imaginaire n°2 - L'imaginaire du politique*, 1988, p.99-109, p.102

² BELORGEY Jean-Michel, « La politique en proie à l'imaginaire », *Cahiers de l'imaginaire n°2 - L'imaginaire du politique*, 1988, p.127-135, p.130

Une fois identifiés les principaux myèmes utilisés dans les discours des candidats frontistes, en retenant bien sûr ceux dont l'apparition est quantitativement et qualitativement significative, nous tenterons de reconstituer ce qui, pour les deux candidats, constitue le « décor mythique » de leurs récits, en respectant autant que faire se peut les grandes dynamiques de ces derniers. Au cours de cette étape, nous mettrons en avant les implications sémantiques des symboles utilisés et nous essaierons d'identifier les ruptures et les continuités entre le discours de l'extrême droite contemporaine et celui de ses ancêtres idéologiques.

Notre travail s'achèvera par l'établissement d'une synthèse « mythanalytique » qui présentera clairement, au moyen de tableaux, la distribution des myèmes et des symboles utilisés dans les discours à l'intérieur des structures anthropologiques de l'imaginaire. Cette ultime étape nous donnera également l'occasion de constater si les discours de Jean-Marie Le Pen et Marine Le Pen sont sous-tendus par un mythe directeur dont ils constitueraient une version contemporaine et politisée. Il s'agira d'une manière intéressante de comparer le récit des deux candidatures : sont-ils pulsés par un mythe en particulier ou plusieurs ? Retrouve-t-on le(s) même(s) mythe(s) dans les discours des deux candidats ?

CHAPITRE II : Le décor mythique du récit des campagnes présidentielles

Dans ce chapitre, nous avons choisi d'adopter un plan susceptible de retranscrire aussi bien le récit de la campagne de Jean-Marie Le Pen que celui de sa fille Marine Le Pen. Nous insistons ainsi, volontairement, sur les similitudes structurales des deux discours dont les grandes séquences, pour l'essentiel, se rejoignent, tout en s'appuyant sur des symboles parfois différents. Notre analyse de contenu est essentiellement basée sur les mots des discours prononcés par les candidats frontistes. Pour autant, les images, les affiches, le décorum des meetings pourront également être utilisés dans le sens où ils complètent les principaux mythes que l'on trouve dans les discours et donnent véritablement du corps à l'imaginaire frontiste. Qu'il se décèle dans des images discursives ou picturales, « Le symbole politique authentique, signe ou système de signes surchargé de sens, se caractérise par le franchissement d'un seuil d'intensité dans la condensation cognitive et émotionnelle. C'est l'efficacité mobilisatrice des investissements et projections opérés sur un signifiant, efficacité appréciée non dans l'abstrait mais en situation, qui authentifie le symbole proprement dit »¹.

Dans un premier temps, nous examinerons la catégorie qui, quantitativement, est l'une des plus importantes dans les discours des candidats du FN à l'élection présidentielle, c'est-à-dire le mal, ses manifestations concrètes et ses figures désignées. Par la suite, nous saisirons l'importance du peuple, héros collectif, victime du mal précédemment décrit, et acteur possible du changement. Ce changement passe par l'insistance qu'ont les candidats à décrire la campagne présidentielle comme un événement de possible salut pour le peuple français, en établissant des parallèles entre la situation présente et les sursauts passés, ces derniers étant d'autant plus soulignés qu'ils se sont produits dans les villes où se déroulent les meetings. Enfin, nous tenterons de mettre en relief les images utilisées par les deux candidats pour décrire la France idéale : à la fois celle non corrompue du passé et celle qu'ils appellent de leurs vœux pour les temps futurs.

¹ BRAUD Philippe, 1996, *L'émotion en politique*, Presses de la fondation nationale des sciences politiques, Paris, p.86

I. Le mal, ses manifestations et ses figures

Qu'il s'agisse de Jean-Marie Le Pen ou de Marine Le Pen, les deux candidats du Front National aux élections présidentielles de 2007 et 2012 consacrent de larges parties de leurs discours à décrire une réalité funeste. Cette première étape pointe l'état de malaise que connaît la société française en s'appuyant sur des faits concrets mais également en leur adjoignant une grille de lecture spécifique qui est celle du déclin et de son caractère inéluctable. Cet aspect dysphorique du discours est complété par le procès des responsables de la crise. Celui-ci joue un double rôle : il répond au désir de connaître clairement les coupables et il délégitime les concurrents les plus importants de l'élection présidentielle, ceux-ci étant bien souvent les mêmes que ceux-là.

A. Le déclin et la chute

Le thème du déclin s'apparente, selon son étymologie, à une perte de la substance. Il n'est bien sûr pas l'apanage de l'extrême droite ou du Front National. Même si la thématique de la décadence trouve « dans l'*inclinatio* de Rome son paradigme achevé »¹, elle se devine déjà dans le geste de Pandore, délivrant d'une jarre tous les maux de l'humanité, ou bien évidemment dans la Chute.

Plus près de nous, les années 2000 ont vu la parution d'ouvrages mettant en exergue un « déclin français » : *La France qui tombe* (Nicolas Baverez), *La France en faillite* (Rémi Godeau) ou encore *Adieu à la France qui s'en va* (Jean-Marie Rouart). Tout autant de titres réjouissants qui montrent que le constat d'un déclin ou d'une décadence n'est pas exclusivement un marqueur idéologique de la pensée d'extrême droite ; pour autant, il est difficile de nier que les familles idéologiques de la droite traditionnelle, conservatrice ou nationale ont toujours donné une place de choix à cette thématique. C'est d'ailleurs dans les discours de ces familles politiques qu'elle est la plus persistante, comme l'avance justement Pierre-André Taguieff, en écrivant que « tout commence par le diagnostic de décadence, supposée globale et fort avancée »². De même, Pierre Milza remarque que l'image du déclin, « bâtie sur le modèle de la Chute et de la Rédemption transposé dans le champ politique, (...) est devenue à la fin du XIX^{ème} siècle et constitue depuis lors l'une des pièces maîtresses de

¹ VALADE Bernard, « DÉCADENCE », Encyclopædia Universalis [en ligne], consulté le 5 mars 2014. URL : <http://www.universalis-edu.com/encyclopedia/decadence/>

² TAGUIEFF Pierre-André, « La rhétorique du national-populisme », *Mots* n°9, p.116

l'idéologie de l'extrême droite, le ciment qui relie ses deux matrices principales : le national-populisme issu d'une certaine dérive jacobine et le traditionalisme contre-révolutionnaire »¹. En effet, dès 1973, le programme inaugural du FN s'établissait sur le constat du « processus de décadence intellectuelle, morale et physique », dans lequel la France était, selon le parti naissant, engagée. Le Front national se situe donc dans un contexte où son langage reflète à la fois l'héritage extrême droitiste et l'air du temps « déclinologue ». Lors de la campagne présidentielle de 2007, Jean-Marie le Pen a particulièrement utilisé le thème du déclin dans son discours prononcé à Paris, l'un des derniers avant le premier tour :

« La France a connu un processus continu de déclin, dont nos compatriotes subissent désormais les effets dramatiques, chaque jour que Dieu fait » ; « Notre déclin n'est pas le fruit du hasard. » ; « Homme de foi, je crois avec passion que le déclin n'est pas inéluctable. »²

On constate ici que ce thème se conjugue de manière privilégiée avec un vocabulaire qui a trait à la religion : le leader frontiste fait des références à Dieu, à la foi et au « croire ». Peut-on les analyser comme des marqueurs sémantiques aptes à rassurer l'électorat catholique traditionaliste du Front National, lors d'une campagne marquée par un discours sensiblement plus républicain qu'auparavant ? Cela paraît un peu léger, surtout à ce moment de la campagne présidentielle : Bernard Antony, figure de proue de cette tendance « catho-tradi », a démissionné du bureau politique du Front National quelques mois plus tôt et ne soutient même pas la candidature de Jean-Marie Le Pen. Malgré les quelques références citées ici, les discours de 2007 n'atteignent pas la charge mystique de leurs prédécesseurs de 1988.

Pourtant, vingt ans après la « campagne exemplaire », au-delà des évolutions sémantiques, le constat du déclin demeure un repère idéologique solide, propre à justifier la pugnacité de l'engagement politique des militants les plus fidèles. Le refus de considérer ce déclin comme un événement relevant de la contingence ou de l'arbitraire est une prémisse à un aspect central du discours : désigner les responsables de ce déclin, en montrer les effets concrets, et, avec le recours au thème de la foi, proposer une échappatoire. Examinons la manière dont la thématique du déclin est utilisée par les candidats du Front National, qu'ils

¹ MILZA Pierre, « Le Front national : droite extrême... ou national-populisme ? » in SIRINELLI Jean-François (sous la dir.), 2006, *Histoire des droites. 3. Politiques*, Editions Gallimard, Paris, pp. 691-732, p.720

² LE PEN Jean-Marie, Discours de Paris, 15 avril 2007

l'exploitent à travers un slogan facilement mémorisable, qu'ils utilisent des vocables signalant sa complétude ou qu'ils mobilisent un imaginaire catastrophiste.

1. « Ils ont tout cassé »

Au terme « déclin », classique comme on l'a vu dans les discours d'extrême droite, Jean-Marie le Pen en a favorisé un autre, qui lui semble assez proche symboliquement, bien que porteur de nuances que nous allons expliquer : en effet, lors de la campagne présidentielle de 2007, la thématique « déclinologie » s'est surtout illustrée à l'aide de quatre mots qui ont fait florès dans les discours du candidat frontiste, tout en s'écrivant également en large sur les affiches promouvant sa candidature : « *ils ont tout cassé* ». Cette petite phrase très simple répond exactement à l'efficace du slogan : elle se retient facilement ; elle synthétise une vision politique radicale du monde ; enfin, et c'est la conséquence des deux remarques précédentes : elle est apte, grâce à sa coloration sensible, à mobiliser une majorité passive, celle qui ne vient pas aux meetings politiques. Ainsi, le candidat du FN répète dans son discours au Bourget : « Eux qui ont tout cassé depuis 30 ans ! Car ils ont tout cassé »¹.

La formule est suivie de nombreux exemples : « ils ont cassé l'Ecole [...], ils ont cassé la sécurité sociale [...], ils ont cassé l'enfance »², etc. On la retrouve encore à Lille, à propos du patrimoine : « Sacrifié sur l'autel de l'Europe, ils l'ont cassé, brisé, liquidé ! »³. Puis enfin à Nice, lors du discours précédant le premier tour des élections :

« Dans tous les domaines, et en dépit des immenses atouts naturels et historiques de notre pays, les politiciens néfastes qui, depuis des années se succèdent au pouvoir, ont tout cassé. »⁴

Cette idée de « casse » est tout à fait analogue à la thématique du déclin. En latin le verbe *cassare* signifiait « rendre vide, nul ». La casse et le déclin sont deux formes concrètes du discours qui ont pour référent l'angoisse sociale et psychologique que l'on ressent face au temps qui passe. Jean-Marie le Pen utilise cette angoisse et la transcende en une peur de l'altération, pour laquelle « tout devenir ne peut qu'être synonyme de décadence, de chute, de dérégulation, d'aliénation, en un mot : de perte d'identité »⁵. Cette citation d'Alain Bihr, bien

¹ LE PEN Jean-Marie, Discours du Bourget, 12 novembre 2006

² *Ibid.*

³ LE PEN Jean-Marie, Discours de Lille, 25 février 2007

⁴ LE PEN Jean-Marie, Discours de Nice, 19 avril 2007

⁵ BIHR Alain, 1998, *L'actualité d'un archaïsme*, p.25

qu'un peu excessive – nous montrerons plus tard que le « temps présidentiel » augure d'un devenir radieux possible dans le discours des candidats frontistes – permet de bien saisir les ressorts idéologiques communs, que l'on soit face à un constat de déclin ou de chute.

Cependant, analogie n'est pas homologie et, dans le discours, qui plus est politique, les synonymes parfaits n'existent pas. Il y a plusieurs raisons au fait que Jean-Marie le Pen privilégie la « casse » au « déclin ». Nous pensons que l'utilisation généreuse de ce terme répond à deux exigences : la modernisation et la radicalisation du discours politique. La modernisation répond aux standards de la politique actuelle, notamment en ce qui concerne la communication. Ainsi, on constate, dans la diversité de traditions idéologiques françaises, une tendance globale à privilégier un vocabulaire direct et percutant qui, sans délaisser les grands thèmes porteurs adoués par les militants, leur substitue des vocables aux consonances plus sensibles et pragmatiques. Nous pensons, par exemple, à une évolution récente du discours de la gauche, qui vilipende « la vie chère », plutôt que la baisse du pouvoir d'achat. Cette disposition semble être une tactique discursive dont le but est de faire contrepoids par rapport à la technicisation du politique et de son vocabulaire. Une disposition davantage accentuée par le contexte des élections présidentielles, où chaque candidat se doit d'« aller au peuple » en lui parlant avec des mots concrets et non des concepts idéologiques, ceux-ci étant réservés aux militants plus politisés. Dans le cadre d'un parti nationaliste qui souhaite s'inscrire dans le XXI^{ème} siècle, le déclin n'est-il pas une vue de l'esprit trop abstraite pour mobiliser ? Il semble aller de soi que le slogan « *ils ont tout cassé* » semble être plus à même de concerner l'électorat que le constat désenchanté du déclin, qui sied davantage à une discussion de salon entre intellectuels bourgeois, ou, pour ce qui concerne notre sujet, à un après-midi de débats sur Radio Courtoisie.

Par radicalisation, nous entendons qu'il y a tout de même un saut qualitatif entre le déclin et la casse : la seconde est la conséquence catastrophique du premier, ainsi que sa complétude funeste et matérielle. Le discours de Jean-Marie le Pen est modelé suivant sa propre appréhension du corps social : ses anaphores veulent toucher du doigt le quotidien des Français et raconter leur histoire : cette « casse », issue finale du déclin, s'opère de manière concrète. C'est là tout le sens des affiches pour la campagne de 2007 : au nombre de six, chacune présente une liste de quatre mots de couleur blanche (exemple : initiative, entreprise, économie, liberté), suivis, au centre et en caractères jaunes, de la phrase : « DROITE/GAUCHE Ils ont tout cassé ! ». Le fond de l'affiche est une image désaturée d'un

ton gris foncé, illustrant les premiers mots. Enfin, à droite de l’affiche, se trouve une personne représentant une frange de la population française qu’on devine particulièrement touchée par la « casse » des valeurs ou structures de couleur blanche, et dont l’expression désapprobatrice et le pouce pointé vers le bas illustre bien cette résignation ordinaire à laquelle Jean-Marie le Pen entend s’adresser.

Oeuvre non reproduite par respect du droit d'auteur

Figure 7 : les affiches de Jean-Marie Le Pen pour la campagne présidentielle de 2007

2. La dilution et l’effacement

En 2012, Marine Le Pen joue également sur le thème du déclin mais, comme son père, elle privilégie d’autres termes pour illustrer la situation de la France, qui là encore colorent la

crise économique et sociale d'une teinte catastrophiste et arguent qu'une issue fatale est plus proche que jamais. Selon la candidate, les politiques menées depuis 30 ans aboutissent au résultat suivant : « dilution de la Nation, affaiblissement de la famille, disparition des solidarités nationales, négation de notre identité et de nos racines, effacement de notre mémoire, mépris des valeurs d'efforts, de travail, de mérite, de courage, de droiture... »¹. Lors de son meeting à Perpignan, Marine Le Pen vilipende les élites en remarquant que « la France, pour eux, c'est terminé. Elle se dilue, elle s'efface »². A Lyon, elle critique les hommes politiques de droite et de gauche, coupables selon elle d'avoir œuvré « pour que les Français se voient comme une nation finie, comme une vague peuplade européenne n'ayant plus rien à dire au monde, comme une vulgaire tribu qui ferait mieux de se diluer dans la misère du monde »³. Enfin, à Paris, lors de son dernier discours avant le premier tour, elle décrit sa candidature comme la seule qui incarne la résistance face « à l'affaïssement, au déclassement et à la dilution de notre identité »⁴.

Marine Le Pen relie elle-même cette dilution et cet effacement au thème du déclin, dans le sens où elle les décrit comme « l'aboutissement désolant d'une descente aux enfers à laquelle tous nous ont conduits »⁵. Ce refus du « présent liquide », dans lequel « les formes existantes ou esquissées ne peuvent plus servir de cadre de référence aux actions humaines et aux stratégies à long terme en raison de leur faible espérance de vie »⁶ expliquent assez bien l'inflexion du discours du Front National – notamment sa progressive réconciliation avec l'Etat à partir du début des années 1990 – et sa volonté de remettre sur pied des structures « solides », comme nous le constaterons plus tard dans notre analyse. Le constat de l'effacement et de la dilution ancre assez nettement cette partie du discours dans le régime diurne de l'imaginaire : tout ce qui se confond avec d'autres éléments ne saurait être défini et court à sa perte et rien de ce qui descend ne saurait chuter... En 2007, Jean-Marie Le Pen illustre cette dilution par un vocabulaire se rattachant au catastrophisme aquatique.

3. Les eaux sauvages de la mondialisation et de l'immigration

¹ LE PEN Marine, Discours au « Banquet des mille », 19 novembre 2011

² LE PEN Marine, Discours à Perpignan, 30 janvier 2012

³ LE PEN Marine, Discours à Lyon, 7 avril 2012

⁴ LE PEN Marine, Discours à Paris, 17 avril 2012

⁵ LE PEN Marine, Discours à Palavas, 16 mars 2012

⁶ BAUMAN Zygmunt, 2007, *Le présent liquide : peurs sociales et obsession sécuritaire*, traduit de l'anglais par Laurent Bury, Editions du Seuil, p.5

Rien dans le discours du Front National n'exprime davantage cette crainte du « présent liquide » que la manière dont Jean-Marie Le Pen perçoit la mondialisation et l'immigration. Le candidat emprunte un vocabulaire relié à l'immersion pour désigner ces phénomènes et met ainsi en exergue la « déferlante »¹ ou le « torrent »² migratoire, le « flot des clandestins »³, ou encore la Chine « qui attend pour se déverser »⁴ ; les emplois français, quant à eux, « fuient chaque jour un peu plus »⁵, et ça n'est pas « l'Europe-passoire »⁶ qui peut endiguer ce dégât des eaux national. La mobilisation de ce type de glossaire présente l'avantage, pour le candidat, d'évoquer tout aussi bien l'invasion inéluctable de l'espace que l'évasion insaisissable du temps. Comme l'écrit Gilbert Durand, « l'eau qui coule est la figure de l'irrévocable »⁷ et est emblématique d'une perte totale de maîtrise. Pour autant, comme l'a très justement souligné Mircea Eliade, l'eau est aussi « la substance primordiale dont naissent toutes les formes et dans lesquelles elles reviennent, par régression ou par cataclysme »⁸. Aussi, la lecture catastrophiste que réalise Jean-Marie Le Pen peut également être analysée comme augurant des prémisses d'une renaissance possible, les eaux violentes étant alors celles du déluge : « le déluge ou l'inondation met fin à une humanité épuisée et pécheresse, et une nouvelle humanité régénérée prend naissance »⁹. Les éléments que nous étudierons dans la suite de cet exposé viendront confirmer cette hypothèse.

Si, en 2012, Marine Le Pen rejette également l'immigration et la mondialisation, elle le fait sur un mode davantage argumentaire. Accusés de participer à la « dilution » et à l'« effacement » de la France, la manière dont ces phénomènes sont décrits est plus réaliste et passe par la mobilisation de faits précis. C'est ainsi que quand elle évoque l'immigration, la candidate le fait fréquemment de manière chiffrée, en arguant que le quinquennat de Nicolas Sarkozy a vu l'arrivée de 200 000 nouveaux immigrés par an¹⁰ et en rappelant que ce chiffre est équivalent à la population de la ville de Rennes. Pour autant, ce rappel n'est pas uniquement lisible comme une vérité statistique désincarnée. Outre l'expression de la crainte

¹ LE PEN Jean-Marie, Discours du Bourget, 12 novembre 2006

² LE PEN Jean-Marie, Discours de Nice, 19 avril 2007

³ LE PEN Jean-Marie, Discours de Lille, 25 février 2007

⁴ *Ibid.*

⁵ LE PEN Jean-Marie, Discours de Valmy, 20 septembre 2006

⁶ LE PEN Jean-Marie, Discours de Paris, 15 avril 2007

⁷ DURAND Gilbert, 1969 (1992), *Op. Cit.*, p.104

⁸ ELIADE Mircea, 1949, *Traité d'histoire des religions*, p.198

⁹ ELIADE Mircea, 1969 (2006), *Le mythe de l'éternel retour*, Editions Gallimard, Paris, p.105

¹⁰ La candidate se garde bien d'évoquer le nombre des immigrés qui, dans le même temps, quittent la France.

devant une incontrôlable multitude, laquelle, selon Gaston Bachelard, est « agitation »¹, ce chiffre de l'immigration est parfois relié à la triste affaire Merah afin d'insister de manière fantasmatique sur la composante supposée majoritairement islamiste de ces flux migratoires :

« Combien de Mohamed Merah dans les avions, les bateaux qui chaque jour arrivent en France remplis d'immigrés ? Combien de Mohamed Merah dans les 300 clandestins qui, chaque jour, arrivent en Grèce via la Turquie, première étape de leur odyssée européenne ? Combien de Mohamed Merah parmi les enfants de ces immigrés, non assimilés, sensibles aux thèses les plus radicales et les plus destructrices, en rupture totale avec nos principes républicains ? »²

L'anaphore utilisée par Marine Le Pen laisse ici supposer le pire et exprime, de manière certes différente que le fait son père, une invasion funeste et inéluctable.

Nous avons pu saisir les différents formes, figures et manifestations du déclin dans le discours contemporain du nationalisme. Si nous avons commencé notre analyse par cet aspect, c'est parce qu'il est « premier », aussi bien empiriquement – la mise en exergue d'un déclin précède la désignation claire de ses responsables comme les remèdes qu'on entend lui appliquer – que philosophiquement – l'angoisse face à la mort et l'inquiétude face au temps qui passe permet le déploiement d'un imaginaire compensatoire. Le constat sévère et répété de cette « casse » et de cette « dilution » comme la mise en avant d'une France « submergée » induisent bien évidemment la question suivante : qui sont les coupables ?

B. Le « Système » et la « caste »

Le « Système », du moment qu'il se rapporte à l'*Establishment*³, est souvent écrit avec un « S » dans la retranscription des discours⁴, prenant ainsi une valeur de nom propre, tel un lieu ou une personne, alors qu'il n'est pas localisable et qu'on ne peut pas le rattacher à un seul individu. En s'en tenant à ne définir ce terme uniquement par sa fonction, il est possible de dire que le Système est simplement une notion polémique visant à dénigrer les élites politiques et sociales en place, à leur refuser une légitimité que seuls Jean-Marie Le Pen et Marine Le Pen s'accordent. De cette manière, ils imposent « l'image d'une classe politique homogène, réunissant la droite et la gauche, (et peuvent) ensuite en construire la

¹ BACHELARD Gaston, 1948 (1980), *La terre et les rêveries du repos*, Librairie José Corti, Paris, p.

² LE PEN Marine, Discours de Nantes, 25 mars 2012

³ Terme fréquemment francisé par Jean-Marie Le Pen, il désigne en quelque sorte la minorité sociale qui gouverne le peuple à des fins illégitimes.

⁴ Pour la campagne de 2007, les discours auxquels nous avons eu accès étaient uniquement sous la forme écrite.

représentation »¹. En étudiant le mouvement de Pierre Poujade, Romain Souillac a lui aussi rencontré cette notion de « Système », très utilisée par les cadres poujadistes à partir de 1955. Le « Système », alors décrit comme « le mariage de la dictature de l'argent sur l'économie et du régime politique des partis »² est accusé de « crime contre l'âme de la nation ; il est un facteur permanent d'affaiblissement du corps social, de la transformation du peuple en "masse", de l'appauvrissement physique, moral et spirituel des Français »³. En 2012, on note dans les discours de Marine Le Pen la présence d'un second terme pour désigner la collusion entre le monde politique, économique, financier et journalistique. La candidate vilipende fréquemment la « Caste » au pouvoir, essentiellement pour signifier qu'elle l'accapare de manière illégitime et que son influence jugée corruptrice menace la France :

« Et voilà qu'aujourd'hui une petite Caste accrochée au pouvoir braderait tout ? Voilà qu'aujourd'hui une petite Caste méprisante se sentirait au-dessus de la France ? »⁴

Pour signifier la vanité, au sens propre, des autres candidatures à la présidentielle, Marine Le Pen argue que « la Caste a fait son casting »⁵. L'analyse symbolique montre que les représentations que livrent les candidats du Front National à propos du système et de la caste regorgent d'un sémantisme iconodule : de la description moqueuse des « agents » du Système dont le mode d'être n'est que paraître, jusqu'au dévoilement d'une totalité monstrueuse et inquiétante, il convient de montrer l'imagerie particulière qu'utilisent Jean-Marie Le Pen et Marine Le Pen pour évoquer leurs adversaires, car elle tient un rôle clé à l'intérieur du « mythe » frontiste.

1. Moqueries et critiques

Ce Système donc, inquiétant puisque à la fois tout puissant et insaisissable, va se manifester sous les traits de ses agents : « Tous ces agents du Système, formés par le Système, payés par le Système, pour que dure le Système »⁶.

Ces « agents » sont principalement, dans le contexte de l'élection présidentielle de 2007, les importants rivaux de Jean-Marie Le Pen : Nicolas Sarkozy, Ségolène Royal et

¹ SOUCHARD Maryse (et al.), 1997, *Op. Cit.*, p.141

² *Notes et essais sur le poujadisme*, cité par SOUILLAC Romain, 2007, *Op. Cit.*, p.272

³ *Ibid.*, p.272

⁴ LE PEN Marine, Discours de Metz, 11 décembre 2011

⁵ LE PEN Marine, Discours de Bordeaux, 22 janvier 2012

⁶ LE PEN Jean-Marie, Discours de Valmy, 20 septembre 2006

François Bayrou. Philippe De Villiers et Olivier Besancenot n'échappent pas, de temps en temps, à quelques flammèches, mais nous allons ici concentrer l'analyse sur les rivaux les plus notables du candidat du Front National, en tous cas en ce qui concerne leur poids électoral. Jean-Marie Le Pen ne se limite pas au seul cadre de l'affrontement des idées et n'hésite pas à se moquer féroce de ses adversaires, semblant quelques fois plus proche du registre du chansonnier ou du caricaturiste que de celui de l'homme politique. Ainsi, l'on va retrouver, dans les différents propos de Jean-Marie le Pen, tout le processus d'enlaidissement moral propre à la caricature ou au portrait-charge, que Michel Foucault évoquait judicieusement : « la caricature joue avec la grandeur pour la réduire de l'extérieur et en faire apparaître la dure et minuscule vérité. Le portrait-charge joue avec la grosseur pour la faire éclater et réduire l'individu à n'être que l'apparence d'un monde. L'homme politique serait-il le contraire du grand homme ? Non pas le héros hégélien qui culmine l'âme du temps mais celui en qui se déposent les déchets invouables de l'univers ? »¹.

Une étude entière pourrait être consacrée aux gauseries de Jean-Marie Le Pen, tant on en trouve à profusion dans ses discours. Tâchons ici d'en saisir l'importance par rapport au reste de sa rhétorique.

Nicolas Sarkozy est exposé deux fois sous les traits du « furet du bois madame », lors des discours de Lille et Paris. D'une manière générale Jean-Marie Le Pen utilise pour le décrire des termes qui traduisent l'inconstance : « il tiendrait plutôt du caméléon »², « Sarko la girouette »³, « Nicolas, qui va, qui vient, qui court »⁴, « Il change d'idées comme de chemises »⁵, etc. Le sens profond de ses attaques ne doit pas être escamoté par leur aspect humoristique. Au-delà des railleries, des bons mots dont est coutumier Jean-Marie Le Pen, on se trouve ici face à un premier appel à l'angoisse, à l'anxiété. La « répugnance primitive devant l'agitation »⁶ est ici titillée par le candidat du FN : dans l'imaginaire des discours frontiste de 2007, Nicolas Sarkozy devient le symbole de la fuite du temps désordonnée et chaotique, toutes les charges dont l'affuble Jean-Marie Le Pen étant à ranger dans le schème de l'animé. En 2012, Nicolas Sarkozy fait également partie des cibles favorites de Marine Le

¹ FOUCAULT Michel, 1994, *Dits et écrits*, t.3, Editions Gallimard, Paris, p.11-12

² LE PEN Jean-Marie, Discours du Bourget, 12 novembre 2006

³ *Ibid.*

⁴ LE PEN Jean-Marie, Discours de Lille, 25 février 2007

⁵ LE PEN Jean-Marie, Discours de Nice, 19 avril 2007

⁶ DURAND Gilbert, *Op. Cit.*, p.77

Pen, et ce d'autant plus qu'il est le président sortant. La candidate décrit un président qui, faute de « protéger son pays », s'« agite » et « tourbillonne »¹, « arrive à changer d'avis plus vite que son ombre »² et « sous le royaume (duquel) tout est anarchie jusqu'à la parole donnée »³. Par sa faute, la « fuite du temps » que nous évoquions plus haut s'est accélérée, et « l'action présidentielle tout entière est désordonnée, brouillonne, illisible »⁴. Le fait d'avoir à faire à un président sortant incite Marine Le Pen à lui faire participer au tableau sinistre d'une France d'autant plus affaissée que l'action du chef de l'Etat est censée avoir accéléré le « désordre » des choses : « Nicolas Sarkozy a commencé le travail de préparation, nous menant tout droit à l'abattoir européen »⁵. Avec Marine Le Pen, la moquerie se fait critique : l'inconstance de Nicolas Sarkozy n'est plus un motif humoristique mais un crime de lèse-majesté contre la fonction présidentielle de la part de celui qui considère cette fonction, toujours selon la candidate frontiste, comme un simple « job ».

Evoquons à présent les autres candidats de l'élection présidentielle ; même s'ils sont perçus la plupart du temps comme les « agents du Système », les critiques peuvent s'individualiser quand il s'agit des adversaires les plus importants de Jean-Marie Le Pen et Marine Le Pen. En 2007, Ségolène Royal est ainsi traitée avec dérision par le candidat frontiste, et cela de deux manières différentes. Elle est soit une adolescente maladroite : « Lady Nunuche ou la Fée Gribouille »⁶, « Ségol la gaffeuse »⁷, soit une princesse affétée : « L'altesse Royale des Charentes »⁸ ou encore « Marianne d'Arc »⁹... Deux images qui prennent à contre-pied l'argumentaire de la candidate socialiste, qui s'appuyait sur sa féminité et l'utilisait comme argument positif. Il n'y a pas, comme pour Nicolas Sarkozy, un renversement, mais plutôt un détournement : la féminité n'est pas niée mais raillée. En 2012, en revanche, Marine Le Pen n'évoque que rarement la candidature de François Hollande si ce n'est finalement pour l'associer à celle de Nicolas Sarkozy, et d'accuser ses deux adversaires de mener des « scénarios complètement téléguidés » et des « faux semblants de débats

¹ LE PEN Marine, Discours des « journées d'été », 11 septembre 2011

² LE PEN Marine, Discours de Palavas, 16 mars 2012

³ LE PEN Marine, Discours de Toulouse, 5 février 2012

⁴ *Ibid.*

⁵ LE PEN Marine, Discours de Lille, 19 février 2012

⁶ LE PEN Jean-Marie, Discours du Bourget, 12 novembre 2006

⁷ *Ibid.*

⁸ LE PEN Jean-Marie, Discours de Lille, 25 février 2007

⁹ LE PEN Jean-Marie, Discours de clôture du défilé Jeanne d'Arc, 1^{er} mai 2007

politiques préfabriqués »¹. Pour la candidate frontiste, les candidats principaux de la gauche et de la droite sont « deux enveloppes différentes mais (symbolisent) la même soumission aux intérêts des gros, des riches, des puissants »². Dans son discours prononcé à Nice, elle balaye d'une phrase l'espoir de changement qu'incarne alors François Hollande : « Vous pouvez remplacer un Sarkozy par un Hollande, vous n'aurez que l'oubli de la nation, le mépris de la France et au final la ruine du peuple et du travailleur français »³.

Il arrive également que les moqueries de Jean-Marie Le Pen concernent plusieurs candidats à la fois, laissant ainsi bien signifier que seule sa candidature est vraiment sérieuse. Les candidats du « système » marchent, voire dansent ensemble :

« Ces deux-là finalement s'enlacent dans une sorte de tango ! Numéro bien huilé du “à toi à moi”, où tour à tour, chacun incarne Guignol et le gendarme. »⁴

Voici une allégorie qui évoque une danse sensuelle... entre deux marionnettes. Jean-Marie Le Pen réduit ses adversaires à leur simple rôle, à leur fonction de quelques semaines. Ce caractère apparaît sous des formes pittoresques ; les ennemis sont passifs, ils sont même téléguidés : « trois robots technocrates, énarques et bobos »⁵. Là encore, le but est de tourner ses concurrents au ridicule, mais l'allégorie des « robots » n'en demeure pas moins ambivalente dans notre XXI^{ème} siècle occidental où le film *Matrix*, qui met en scène des hommes vivant sous le joug des machines, a largement façonné l'imaginaire. Jean-Marie Le Pen remet la théorie du complot au goût du jour : exit les Juifs, protestants ou francs-maçons, il faut savoir puiser de nouvelles « images-forces » dans la modernité. Marine Le Pen, quant à elle, rabaisse les candidats au rang de simples directeurs de marketing, évacuant de leurs démarches toute la part de sacré attenante à l'élection présidentielle, celle qui fait se rencontrer des femmes, des hommes et un peuple :

« Comme tous les cinq ans, les candidats faussaires sont de retour. Et leur culot est aujourd'hui sans limite. Ils ne s'imposent plus aucune cohérence intellectuelle, ils n'ont plus aucun souci de vérité. Véritables spécialistes du marketing politique, ils ne font que viser des

¹ LE PEN Marine, Discours de Perpignan, 30 janvier 2012

² LE PEN Marine, Discours de Paris, 17 avril 2012

³ LE PEN Marine, Discours de Nice, 31 mars 2012

⁴ LE PEN Jean-Marie, Discours de Valmy, 20 septembre 2006

⁵ LE PEN Jean-Marie, Discours du Bourget, 12 novembre 2006

segments de marché électoraux, et sont prêts à tous les mensonges pour séduire et voler quelques voix. »¹

Dans ce même discours, Marine Le Pen s'attache également à nier le patriotisme de ses adversaires, évoquant « ces candidats qui ont trahi leur drapeau national et qui se repeignent en bleu blanc rouge le temps d'une campagne »². La candidate utilise également la fameuse « métaphore hippique » afin de mieux souligner l'usure de ses adversaires :

« Car tous ceux-là qu'on nous présente comme de jeunes poulains fougueux, tous ces nominés au grand casting électoral, ne sont en réalité que des chevaux usés du système, de vieux loups de la politique qu'on essaie de nous refourguer pour qu'ils nous revendent une fois encore leur vieille camelote démodée et dépassée. »³

Les leaders du FN établissent donc, dans leurs discours présidentiels, une véritable systématique de la dérision. Celle-ci possède une place forte dans le récit du mythe frontiste, car elle dessine déjà en creux un portrait idéal de Jean-Marie le Pen et de sa fille, seuls héros, ou seuls Êtres finalement, en comparaison aux candidats caricaturés, qui eux ne sont/ont que paraître et sont issus d'un monde à dépasser. Ainsi le chef frontiste se présente comme un homme d'ordre promouvant des valeurs d'ordre, au contraire de Nicolas Sarkozy dont une partie de l'imagerie personnelle (karcher, statut du ministre de l'intérieur/candidat intransigeant face à la « racaille ») tend à être niée, quand l'autre partie (tendance à l'hyperactivité) est caricaturée par un procédé d'accentuation d'autant plus efficace qu'il entre en correspondance avec ce que Jean-Bruno Renard appelle le « folklore narratif » :

« La construction de l'image d'une célébrité politique s'appuie sur la convergence thématique de formes diverses du folklore narratif qui aboutissent à broser un portrait particulier du personnage. Vraies ou fausses, ces formes narratives mettent l'accent sur des traits de caractère ou de comportement. »⁴

En ce qui concerne la féminité de la candidate socialiste, elle est ramenée à de la frivolité, sûrement pour mieux conserver l'apanage johannique d'une féminité héroïque. Comme l'écrit Annie Duprat, « la fonction première de la caricature politique est de dénoncer un système par la médiation de l'attaque personnelle tout en prétendant à l'universel.

¹ LE PEN Marine, Discours de Metz, 11 décembre 2011

² *Ibid.*

³ LE PEN Marine, Discours de Bordeaux, 22 janvier 2012

⁴ RENARD Jean-Bruno, « La construction de l'image des hommes politiques par le folklore narratif. Anecdotes, rumeurs, légendes, histoires drôles », *Mots. Les langages du politiques*, 2010/92, pp.11-22, p.15

Dénonciation des tares d'une époque, elle devient vite leçon de morale politique (...) »¹. Jean-Marie Le Pen se fait ainsi moqueur et moraliste : en plus de distribuer des « bons mots » qui amusent les sympathisants lors des « banquets patriotes » du FN, le candidat nationaliste s'arroge implicitement une authenticité qui fait défaut à ses adversaires politiques. Le discours de Marine Le Pen procède de la même manière : l'élection présidentielle n'est plus considérée comme une compétition électorale dans laquelle s'affrontent une dizaine de candidats, chacun étant porteur d'un projet spécifique ; la véritable teneur de cet événement est d'opposer les agents de la « Caste », menteurs et fausement patriotes à une véritable candidate qui se décrit comme « l'exception française dans cette élection »². Tout auréolés du prestige symbolique qu'ils s'accordent, les candidats frontistes vont tenter de le renforcer par le processus de dévoilement qu'ils opèrent envers leurs adversaires. Ceux-ci ne sont, à la suite de leurs critiques et caricatures, plus que « l'apparence d'un monde ». Il est donc tout à fait logique qu'une partie du discours du FN, tende à mettre au jour ce qui constitue, dans l'imaginaire frontiste, la réalité de ce monde.

2. Le dévoilement du Système

Cette tendance au dévoilement se retrouve fréquemment dans le discours du candidat du Front national. Les différentes citations allégoriques se rapportant au registre de la métamorphose, dont Jean-Marie Le Pen fait largement usage dans son discours de Nice en témoignent :

« En ce qui concerne les fameux “grands candidats”, que n’a-t-on vu, durant cette campagne, que de métamorphoses des vilaines petites chenilles en jolis papillons n’a-t-on observées ! »³

« C’est le requin aux dents qui rayent le plancher qui endosse son costume de petit poisson rouge. C’est la mue de la coquine en rosière et du maquignon en Saint Jean Bouche d’or. »⁴

Après avoir évoqué le symbole par excellence de la métamorphose qu’est celle de la chenille en papillon, Jean-Marie Le Pen brocarde respectivement Nicolas Sarkozy, Ségolène Royal et François Bayrou grâce à trois allégories différentes. Chacun est d’abord décrit sous

¹ DUPRAT Annie, 1992, *Le roi décapité. Essai sur les imaginaires politiques*, Les éditions du Cerf, Paris, p.38

² On retrouve fréquemment cette expression, surtout dans les discours qui clôturent la campagne : discours de Nice (31 mars 2012), discours de Lyon (7 avril 2012) et discours de Paris (17 avril 2012)

³ LE PEN Jean-Marie, Discours de Nice, 19 mars 2007

⁴ *Ibid.*

des traits inquiétant, grivois ou bonimenteur, puis accusé de se donner l'apparence contraire : rassurante, chaste ou éloquente. Ici la métamorphose est évidemment un euphémisme de la tromperie pure et simple, ce qui, une fois encore, passé le cocasse premier degré, induit l'anxiété. En effet, ces différents procédés ne font pas que tourner en ridicule les adversaires du Front National, ils en dressent un portrait réellement inquiétant : les adversaires de Jean-Marie Le Pen sont deux fois « représentés » car ils sont des « marionnettes » ou « robots » qui en outre se donnent une apparence fallacieuse. C'est ce thème de la double fausseté qui est à même de créer une angoisse, angoisse que le leader frontiste va utiliser de manière encore moins euphémisée grâce à des allégories ouvertement anxiogènes.

Alors que les allusions moqueuses étaient directes et désignaient clairement un ou plusieurs des adversaires de Jean-Marie Le Pen, les allégories menaçantes vont être davantage impersonnelles. Comme nous le rappellent Pierre Jouve et Ali Magoudi¹, il est inconcevable pour Jean-Marie Le Pen d'avoir peur d'un individu en lui-même, et ce pour des raisons qui tiennent à son *Ethos*. Jean-Marie le Pen s'est en effet forgé une image de bagarreur viril, dans laquelle sa biographie est réinvestie symboliquement par une mise en avant de son corps, notamment sur le mode du *mens sana in corpore sano*. Aussi, il est facile de comprendre pourquoi les évocations de ses adversaires par Jean-Marie le Pen, même si elles sont un aiguillage sur la voie de l'angoisse, ne comportent pas de références agressives. Celles-ci sont réservées au « Système » dans son ensemble :

« Le Système, bête à deux visages au nom étrange et inquiétant d'UMPS. »²

Marine Le Pen utilise une image semblable lorsqu'elle désigne les institutions supranationales, qu'elles soient économiques, bancaires ou politiques, puisqu'elle parle du « monstre à trois têtes technocratiques "FMI-BCE-UE", celui qu'on nomme "la troïka" »³. Tandis que l'animalité était auparavant vue comme un symbole d'agitation (les allégories sur Nicolas Sarkozy), elle prend ici comme la plupart du temps⁴ une forme plus simplement aggressive : le « Système » est présenté comme un monstre bicéphale ou tricéphale. Le monstre, « symbole de totalisation, de recensement complet des possibilités naturelles »⁵, est

¹ JOUVE Pierre et MAGOUDI Ali, 1988, *Op. Cit.*, p.51

² LE PEN Jean-Marie, Discours de Valmy, 20 septembre 2006

³ LE PEN Marine, Discours aux « journées d'été » du Front National, 11 septembre 2011

⁴ DURAND Gilbert, 1969 (1992) *Op. Cit.*, p.90

⁵ *Ibid.*, p.360

l'allégorie idéale permettant de désigner ce « Système ». La racine latine du mot, *monstrare* (montrer) nous apporte un éclairage appréciable : cette « bête à deux visages » montre la nature de l'*establishment* ; alors qu'il peut laisser percevoir des facettes comiques et ridicules de par ses « agents », sa totalisation est bel est bien monstrueuse. Immanquablement, on pense également au dragon (le terme vient du verbe grec *drakeîn* signifiant « voir clair ») qui résume, selon Gilbert Durand, tous les aspects du régime nocturne de l'image (...) : « monstre antédiluvien, bête du tonnerre, fureur de l'eau, semeur de mort »¹. Le symbole du dragon entre en résonance avec les aspects du discours précédemment évoqués dans le sens où il est ce « nœud où convergent et s'emmêlent l'animalité vermidienne et grouillante, la voracité féroce, le vacarme des eaux et du tonnerre »². Le dragon est bien cet « archétype (qui) vient résumer et clarifier les sémantismes fragmentaires de tous les symboles secondaires »³ entrevus auparavant. Nous touchons ici un point nodal du discours frontiste, un de ceux qui font percevoir avec éclat la solidarité fondamentale entre mythe et idéologie. Cette « bête à deux visages », ou ce « monstre à trois têtes » constituent bien les identités mythiques de personnages bien réels, les adversaires politiques de Jean-Marie le Pen et Marine Le Pen. Dans l'argumentaire des leaders frontistes, les auxiliaires de ce monstre mythologique, semblable à Ladon ou à l'Hydre de Lerne, avancent tapis dans l'ombre si ce n'est sous l'eau : « les menaces et les manœuvres scandaleuses de certains sous-marins du Système »⁴. Dangereux parce que caché, caché parce que dangereux, jamais complètement visible mais toujours menaçant ; telles sont les propriétés du « Système » que s'attache à vilipender Marine Le Pen et Jean-Marie Le Pen. Un « Système » dont le caractère trompeur est logiquement pointé du doigt par le leader frontiste :

« C'est là la magie cinématographique, le monde des projecteurs, des miroirs déformants, le règne du virtuel propice à tous les trucages. »⁵

Ici la magie n'est pas évoquée dans sa dimension noble, elle est simplement un euphémisme de la tromperie, tout comme la métamorphose que nous avons déjà évoquée. Son aspect désenchanté, le trucage, est d'ailleurs mis en avant. Marine Le Pen utilise un registre similaire lorsqu'elle affirme que « les discours qui refleurissent à quelques mois des élections

¹ *Ibid.*, p.105

² *Ibid.*, p.106

³ *Ibid.*, p.106

⁴ LE PEN Jean-Marie, Discours de Paris, 15 mars 2007

⁵ LE PEN Jean-Marie, Discours de Paris, 15 mars 2007

sont des berceuses »¹ et qu'elle accuse les autres candidats de ressortir, à l'occasion des élections présidentielles, leur « pipeau magique »². La candidate se fait même prévenante et convoque la mythologie pour tenter de prémunir ceux des Français pouvant être charmés par ces berceuses et ce pipeau :

« Comme Ulysse et son équipage, le peuple de France devra s'attacher au mat du navire, n'écouter que son cœur et sa raison pour ne pas être envouté par le chant mélodieux des promesses non tenues qui, en réalité n'est que la voix de l'abandon et de la perte. »³

La dénonciation du « Système », symbole immatériel, prend une place prépondérante dans l'argumentaire frontiste. Grâce à l'étude des allégories utilisées par Jean-Marie Le Pen et sa fille, il est possible de lui donner une définition : **c'est une abstraction omnipotente qui se manifeste grâce à ses « agents », dont la dénonciation basée sur la dérision provoque un relâchement par le rire tout comme elle semble être un aiguillage sur la voie de l'anxiété.** Afin d'illustrer de manière didactique le fonctionnement et l'utilité discursive des moqueries et critiques des candidats frontistes, nous avons réalisé le tableau suivant :

<i>Le « Système »</i>		
Symptômes/Paraître		Dévoilement/Être
Agents ridicules	Agents complices	UMPS
Moqueries individuelles, caricatures	Collusion (2 ou 3)	Totalité monstrueuse
Tromperie, magie, métamorphose...		Troïka

Ce tableau se lit de gauche à droite : chaque colonne est une étape sur la voie de l'anxiété : dans la première elle est simplement « titillée » inconsciemment, dans la deuxième elle est plus explicitement provoquée, alors que la dernière colonne appartient franchement au registre de l'effroi. Nous avons voulu montrer que ces différentes composantes relèvent d'une stratégie discursive assez basique, à savoir le recours à la peur. Par le fait qu'elle est, selon la fameuse phrase d'Edmund Burke « la plus forte émotion que l'esprit soit capable de

¹ LE PEN Marine, Discours de Metz, 11 décembre 2011

² LE PEN Marine, Discours de « la galette présidentielle », 8 janvier 2012

³ *Ibid.*

ressentir »¹, elle constitue une donnée fondamentale dans toute idéologie politique ; tous les partis ont accusé leurs adversaires, à un moment ou à un autre, de « jouer sur les peurs ».

Mais la politique n'est-elle pas une immense machine à susciter les peurs (par le discours), pour ensuite les gérer (par l'exercice du pouvoir) ? Chaque mouvance s'attribuant ainsi la peur qui convient le plus à sa tradition de pensée, celle étant la plus à même de fédérer l'énergie des militants, puis la foule des votants. Ainsi, les partis politiques, comme l'écrit Corey Robin, « analysent la menace à travers un schéma idéologique qui façonne leur perception du danger qu'elle représente et la mesurent à l'aune de l'opportunité politique »². A l'heure actuelle, dans un contexte de crise mondiale qui comprime tout discours politique à l'intérieur d'un pragmatisme froid et raisonné, le recours à la peur possède des vertus mobilisatrices singulières. Elle obéit en effet à une loi élémentaire de la propagande, celle de la conservation de l'individu : il s'agit de suggérer la peur puis faire entrevoir l'issue de la situation dangereuse. C'est bien cette suggestion calculée qui caractérise d'une part le constat d'un déclin, d'une « casse », et d'autre part le langage caricatural utilisé par Jean-Marie le Pen et Marine Le Pen pour décrire leurs adversaires. Les discours qu'ils prononcent sont ainsi constitués d'un dosage circonstancié, qui sans délaisser trop radicalement les thématiques de la vieille extrême droite, leur ajoute d'un côté des termes fédérateurs qui retranscrivent les difficultés économiques croissantes d'une partie de la population française³, et de l'autre un langage très imagé et moqueur, marque de fabrique du candidat du Front National.

Les propriétés du Système et de la Caste comme de ceux qui en sont les agents dessinent, comme nous l'avons déjà fait remarquer, un portrait en creux des deux candidats frontistes. Mais la figure à laquelle ces abstractions omnipotentes sont le plus souvent opposées est celle du peuple, perçu comme une entité oubliée et méprisée à laquelle il est nécessaire de s'adresser.

¹ BURKE Edmund, 1757(2009, *Recherche philosophique sur l'origine de nos idées du sublime et du beau*, traduit de l'anglais par Baldine Saint Girons, Editions Vrin, Paris, p.96

² ROBIN Corey, *La peur. Histoire d'une idée politique*, Editions Armand Collin, traduit de l'américain par Christophe Jaquet, Paris, p.44

³ Les commentateurs politiques ont d'ailleurs trop peu noté qu'en 2007, malgré le net recul de Jean-Marie le Pen par rapport à l'élection présidentielle de 2002, il restait le candidat le plus plébiscité par la classe ouvrière, confirmant ainsi la bonne santé de la stratégie gauchiste-lepéniste, entamée au milieu des années 1990.

II. Le peuple, héros oublié

L'exception française que constitue l'élection du président de la République au suffrage universel direct incite l'ensemble des candidats à élaborer un imaginaire spécifique dans lequel ils vivent une relation idéale avec le peuple français, qu'il soit compris dans sa composante sociale (les classes moyennes et populaires) ou nationale. Les candidats du Front National, souvent perçus comme « populistes », n'échappent évidemment pas à cette règle. Les adresses au peuple sont fréquentes, mais ce qui caractérise bien plus encore les discours frontistes, c'est bien l'identification entre le candidat et le peuple, énoncée sur la base de la constatation d'une réalité appréhendée en commun, face à un Système vivant replié sur lui-même et ne connaissant le monde que sur un mode virtuel.

A. Le peuple oublié et trahi

Nu, méprisé, anonyme, oublié, les candidats du Front National accumulent les qualificatifs pour désigner la manière dont la Caste ou le Système ont traité le peuple français. Le peuple ne semble pas échapper, pour une part, au déclin causé par les élites ; pour autant, l'intransigeance frontiste à l'égard de ces dernières ne se retrouve pas dans la manière de désigner le peuple. Celui-ci souffre du mal qu'on lui a fait, pas des erreurs qu'il a commises. En 2007, dans son discours de Valmy, Jean-Marie Le Pen évoque « Un peuple toujours exploité, un peuple toujours méprisé, un peuple toujours manipulé, un peuple toujours sacrifié et spolié... »¹. Plus tard, à Paris, il met en avant la conséquence supposée de l'ouverture des frontières : « notre peuple est nu, comme un Bernard l'Hermitte sans coquille »². En 2012, Marine Le Pen s'empare également de la thématique du peuple méprisé en insistant peut-être plus que son père. Successivement, elle décrit un peuple qui « souffre »³, qui est « pillé »⁴, finalement « oublié » par une Caste « enfermée dans sa bulle »⁵. La candidate utilise également la thématique des « classes dangereuses », en accusant ses adversaires de voir le peuple à travers cette lunette : « le peuple est devenu pour eux un inconnu dangereux »⁶. Les trois citations suivantes témoignent également de cette « démophilie » prêtée aux autres candidats :

¹ LE PEN Jean-Marie, Discours de Valmy, 20 septembre 2006

² LE PEN Jean-Marie, Discours de Paris, 15 avril 2007

³ LE PEN Marine, Discours des « journées d'été du Front National », 11 septembre 2011

⁴ LE PEN Marine, Discours du « banquet des mille », 19 novembre 2011

⁵ LE PEN Marine, Discours de Metz, 11 décembre 2011

⁶ LE PEN Marine, Discours de Marseille, 5 mars 2012

« Ils ne projettent sur le peuple que leur propre médiocrité (...). Ces élites qui vous traitent comme des enfants colériques ou geignards que l'on calmerait avec un bonbon fiscal, une promesse, quelques paroles rassurantes... »¹

« La nation est devenue un objet honni, de même que le peuple devient un hideux personnage, qui ne comprend jamais rien, qui grogne, qui gêne. »²

« Le mensonge le plus éhonté c'est celui qui fait du peuple de France un peuple de beaufs, égoïstes, veules et racistes, surtout celui qui veut voter pour Marine Le Pen. »³

La candidate frontiste a beau jeu d'utiliser ce genre de registre, tant il est vrai que l'électorat du Front National a pu être stigmatisé – et donc conforté dans sa cohésion et sa consistance minoritaire puisque « parmi les siens, l'individu stigmatisé peut faire de son désavantage une base d'organisation pour sa vie »⁴. Marine Le Pen s'empare de cet aspect spécifique au « phénomène Le Pen », qui voit son parti se renforcer – au moins moralement – à la suite des insultes que peuvent recevoir ses sympathisants. Perçu négativement par les élites, le peuple est également trahi. Il s'agit d'une composante essentielle du discours dans le sens où c'est bien cette trahison qui permet au Front National de réserver son intransigeance uniquement au Système : le peuple *croyait bien faire* en votant pour tel ou tel autre, mais il a été trompé et on ne l'y reprendra plus. C'est ainsi que la gauche comme la droite sont renvoyées dos à dos, les spécificités idéologiques de chacune étant niées puisque leurs démarches procèdent d'une identique trahison :

« La gauche française n'a plus rien de bon, elle a trahi le peuple. »⁵

« Toutes ces élites de droite, de gauche, se sont liguées contre la nation, toutes mutilent notre identité nationale, toutes ont oublié le peuple. »⁶

« Le vrai point de convergence de tous mes adversaires (...) c'est qu'ils ont fait une croix sur la nation et sur le peuple. »⁷

¹ LE PEN Marine, Discours de clôture du défilé du 1^{er} mai, 1^{er} mai 2012

² LE PEN Marine, Discours de Strasbourg, 12 février 2012

³ LE PEN Marine, Discours de Lille, 19 février 2012

⁴ GOFFMAN Erving, 1975 (1963), *Stigmaté. Les usages sociaux des handicaps*, traduit de l'anglais par Alain Kihm, Les Editions de Minuit, Paris, p.33

⁵ LE PEN Marine, Discours de Palavas, 16 mars 2012

⁶ LE PEN Marine, Discours de Nice, 31 mars 2012

⁷ LE PEN Marine, Discours de Paris, 17 avril 2012

Oeuvre non reproduite par respect du droit d'auteur

Figure 8 : Affiche de la campagne 2012

L'affiche ci-dessus représente une foule de personnes figurées uniquement par les contours de leur corps. Réduits à de simples formes immobiles et anonymes par le « Système », ces oubliés ne marquent même plus leur désapprobation des politiques menées comme c'était le cas avec les affiches de la campagne de 2007. Développons encore davantage cette thématique, en évoquant à présent les figures du peuple oublié – ou plus exactement, comme le suggère cette affiche, les « non figures » –, dont la valence symbolique apparaît essentielle dans l'élaboration du mythe frontiste.

B. Les « ombres » et les « invisibles »

Le terme « invisible » a été très fréquemment utilisé par Marine Le Pen lors de sa campagne pour l'élection présidentielle de 2012. Son meeting à Hénin-Beaumont, lors duquel la candidate, à la suite de son discours, répond aux questions de l'assistance, est même baptisé « parlement des invisibles ». Le terme fait écho à de nombreux vocables qui sont loin d'être tous l'apanage de l'extrême droite. On pense, bien sûr, au « pays réel » de Charles Maurras, mais également à la « France profonde », expression apparue au début du XX^{ème} siècle et popularisée ensuite par Pierre Poujade. En mai 1968, les gaullistes utilisaient quant à eux le terme de « majorité silencieuse » pour l'opposer à la bruyante minorité des barricades. Plus

près de nous, « la France d'en bas » de Jean-Pierre Raffarin et les « sans-voix » de José Bové complètent la collection d'expressions désignant le peuple anonyme et ignoré.

Marine Le Pen elle-même donne certaines précisions sur l'identité de ces invisibles lorsqu'elle déclare que « Les oubliés, les invisibles, ceux qui ne font pas la une des journaux, ceux qui n'apparaissent pas dans les courbes du CAC 40, ce sont bien sûr les classes moyennes qui descendent inexorablement »¹. Les classes moyennes donc, mais également les habitants des campagnes, auxquels la candidate souhaite porter secours : « Je viendrai en aide à nos invisibles de la ruralité. A cette France des campagnes oubliées. A cette France qui n'intéresse personne »². On peut également supposer que les « invisibles » s'opposent aux « minorités visibles » et qu'ils désignent une France gauloise qui n'a pas accès à la discrimination positive, un principe fondamentalement combattu par Marine Le Pen. Les invisibles dont la candidate frontiste désire être l'« avocate »³ sont finalement proches de cette France éloignée des grands centres urbains que nous évoquions dans notre première partie. Une France qui ressent l'insécurité – qu'importe que ce soit sur un mode réel ou fantasmatique – et qui, sans être pauvre, voit ses conditions de vie se dégrader. Comme l'écrit Michel Wieviorka, « le Front National réunit par le vote qu'il autorise les perdants ou les adversaires de la société ouverte, le plus souvent en marge des villes, dans ces zones périurbaines situées de 30 à parfois 70 kilomètres des métropoles, et qui accueillent environ un tiers des électeurs »⁴. Marine Le Pen considère ainsi qu'il est essentiel de « donner une voix à ceux qui n'en ont plus, donner une assemblée aux oubliés de la politique française, au parlement des invisibles »⁵. Cette utilisation du terme « invisible » peut paraître à première vue contradictoire avec ce que nous évoquions précédemment, c'est-à-dire le peuple hideux, dangereux, grouillant donc « trop visible ». Dans l'esprit de Marine Le Pen, pour ce sujet collectif qu'est le peuple, le passage à la visibilité implique le port d'un symbole de stigmat, compris comme une incitation à lui accorder de nombreux suffrages. Autrement dit, « si le sujet ne peut assurer sa propre visibilité qu'en contraignant ses homologues au moyen

¹ LE PEN Marine, Discours de « la galette présidentielle », 8 janvier 2012

² LE PEN Marine, Discours de Bordeaux, 22 janvier 2012

³ LE PEN Marine, Discours de Nantes, 25 mars 2012

⁴ WIEVIORKA Michel, 2013, *Le Front national entre extrémisme, populisme et démocratie*, Editions de la Maison des sciences de l'homme, Paris, p.80-81

⁵ LE PEN Marine, Discours d'Hénin-Beaumont, 15 avril 2012

d'actions qui affirment sa propre existence, cela signifie inversement qu'il trouve la preuve de son invisibilité dans l'absence même de tels types de réactions »¹.

En 2007, on trouve dans le discours de Valmy une citation qui témoigne également de cette possibilité de passer « de l'ombre à la lumière » par le moyen du bulletin de vote frontiste :

« Toutes ces ombres anonymes, héritières de celles qui à Bouvines sauvèrent le Roi au cri de "Commune, Commune", descendants de ceux qui, derrière Jeanne, boutèrent l'envahisseur hors de France et héritiers encore, de ceux qui suivirent le panache blanc du bon roi Henry sur le chemin de l'honneur, ces ombres, elles se massent désormais devant les bureaux de vote. Ces ombres, ce sont celles qui crièrent "vive la Nation" à Valmy, celles qui ont payé le prix du sang, de Reichshoffen et à la Marne, de Koufra à Strasbourg. Celles qui, quittant les champs et la mine, l'établi ou l'usine, le commerce ou le bureau dans les temps d'épreuves, partaient sans calcul et sans crainte à l'appel de la France menacée ! Ces ombres-là, amis militants et sympathisants de l'union Patriotique, les voilà réincarnées en vous, en ces millions d'électeurs qui dimanche vont dire au Système que la comédie a assez duré, qu'il est temps de revenir à la sagesse de siècles de prospérité française. »²

Cette citation permet de comprendre que l'invisibilité ne condamne pas le peuple à l'impuissance. La force du nombre ouvre des possibilités à un peuple loué par Marine Le Pen pour sa perception fidèle de la réalité, par opposition à un Système n'appréhendant le monde que sur un mode virtuel. Dans cette optique, le peuple devient un héros extraordinaire du quotidien ordinaire.

C. Le peuple conscient de la réalité

Les candidats frontistes se distinguent par l'utilisation généreuse qu'ils font des termes « réalité », « réel », ou encore « vrai » et « vérité ». Forts de la dénonciation qu'ils font de la Caste et du Système et du dévoilement qu'ils opèrent en révélant ce qui est selon eux la véritable nature des autres candidats, ils peuvent alors poser de nombreux faits afin de mettre en lumière ce qui serait caché ou dissimulé. La manière de procéder est essentiellement tautologique puisqu'elle consiste simplement à multiplier l'utilisation des adjectifs « vrai » et

¹ HONNETH Axel, « Visibilité et invisibilité. Sur l'épistémologie de la reconnaissance », *Revue du MAUSS*, 2004/1 n°23, p.137-151, p.140

² LE PEN Jean-Marie, Discours de Valmy, 20 septembre 2006

« réel » mais elle n'en a pas moins une visée performative. Il va de soi que « le monde que les hommes politiques proposent est nécessairement le seul monde possible, il est la réalité et la vérité »¹, mais Marine Le Pen se distingue dans le sens où elle relie de manière sensible le thème de la réalité à celui du peuple. La candidate s'adresse ainsi à l'assistance lors de son discours de Vaiges : « Vous vivez dans la vraie vie », « La réalité d'une immigration de plus en plus subie, c'est vous (...) qui la subissez »².

La thématique est d'autant plus significative que la candidate, dans un autre discours, dit partager cette perception de la réalité avec ceux à qui elle s'adresse : « Je ne vois que la réalité, comme vous, la barbarie qui se déchaîne dans ces zones de non droit que la République a désertées »³. Plus qu'une simple perception commune, l'identification qu'élabore Marine Le Pen avec le peuple se construit également sur un vécu partagé :

« Nous sommes des vrais gens, des vrais, ceux qui vont dans les magasins, ceux qui font les courses, on vole pas dans les hautes sphères ; nous on a vu que ce qui coûtait un franc hier vaut aujourd'hui quasiment un euro. »⁴

La candidate s'attache à se placer en deçà de son statut de femme politique, permanente d'un parti et députée européenne, pour rappeler notamment les aspects plus ordinaires de son existence :

« Je suis citoyenne française mais je suis aussi mère. Comme toutes les mères, je voudrais que ma famille puisse vivre dans un climat de sécurité, que mes enfants puissent rentrer le soir sans que je craigne en permanence les vols, les racketts, les trafics de toutes sortes. »⁵

La thématique de la « femme-mère française menacée »⁶ est ici exploitée à plein et révèle que le populisme de Marine Le Pen prend des formes plus sensibles que celui de son père. Au-delà de la différence de sexe entre les deux candidats, cela s'explique essentiellement par ce qui les distingue au niveau de leur habitus, la quête de reconnaissance

¹ GHIGLIONE Rodolphe, 1989, *Je vous ai compris ou l'analyse des discours politiques*, Armand Collin, Paris, p.155

² LE PEN Marine, Discours de Vaiges, 17 septembre 2011

³ LE PEN Marine, Discours de Strasbourg, 12 février 2012

⁴ LE PEN Marine, Discours d'Ajaccio, 19 mars 2012

⁵ LE PEN Marine, Déclaration de candidature, 14 mars 2012

⁶ LESSELIER Claudie et VENNÉ Fiammetta, 1997, *L'extrême droite et les femmes*, Editions Golias, Villeurbanne, p.61

sociale de Jean-Marie Le Pen, que nous avons perçue dans la première partie, l'incitant davantage à se distinguer et à se poser comme un leader charismatique plutôt que d'appuyer sa légitimité sur un vécu partagé. Ainsi, lorsqu'il évoque son propre parcours, c'est pour insister, même inconsciemment, sur son ascension sociale :

« Senior, comme 17 millions de nos compatriotes, père de 3 filles et de 9 petits-enfants, orphelin élevé par une veuve de guerre, ancien dirigeant étudiant, qui a été travailleur manuel, chef d'entreprise, officier parachutiste, député français à l'Assemblée Nationale et au Parlement Européen, pendant 30 ans Président du Front National (...) je crois être digne de votre confiance et de celle des françaises et des français pour réaliser avec eux le changement nécessaire et la renaissance de notre pays. »¹

Chez Marine Le Pen, c'est cette affirmation de la connaissance et de la compréhension d'une réalité ordinaire, prononcée de manière empathique, qui ouvre la possibilité d'établir un diagnostic défini comme courageux quant à l'état du pays :

« Je n'ai pas peur de regarder en face les réalités de la France. »²

« Ayons ce courage de gratter un peu et de nous confronter au réel, de faire tomber les illusions. »³

C'est en s'appuyant sur cette base que la candidate fait le récit de son arrivée au pouvoir. Le « réel » devient alors un substantif afin de signifier avec encore plus de force la rupture avec le monde virtuel qui était imposé par la « Caste ». Ce « retour au réel » est bien évidemment consubstantiel, dans l'esprit de Marine Le Pen, à une prise en compte effective des besoins du peuple :

« Je serai cette Présidente de la République ! La Présidente du retour au réel et des oubliés de la politique française ! »⁴

« Ce retour au réel sera le retour d'une politique uniquement guidée par l'intérêt suprême du peuple français. »⁵

Nous verrons qu'en 2007, Jean-Marie Le Pen affirmait également être le seul à exposer des « vérités qui dérangent » mais chez lui, cette tendance s'ancre de manière plus

¹ LE PEN Jean-Marie, Discours de Lille, 25 février 2007

² LE PEN Marine, Discours de Marseille, 5 mars 2012

³ LE PEN Marine, Discours de Nantes, 25 mars 2012

⁴ LE PEN Marine, Discours de Metz, 11 décembre 2011

⁵ *Ibid.*

traditionnelle dans le mythe du sauveur prophète, dont la figure idéal-typique est celle de Moïse.

Cette section consacrée au peuple nous a permis de mettre en évidence que s'il était, dans les discours des candidats frontistes, une figure oubliée et maltraitée par le Système et la Caste, il disposait néanmoins d'une force effective grâce au bulletin de vote. C'est ce potentiel décrit comme extraordinaire, mis en parallèle avec les chapitres les plus fameux d'une histoire de France mythologisée, qui nous incite à présent à nous pencher sur l'aspect sotériologique que prend, dans la vision de Marine Le Pen et de son père, la campagne présidentielle.

III. La campagne présidentielle comme évènement sotériologique

L'élection du président de la République est investie d'une symbolique positive par les candidats du Front National. Comme nous l'avons précisé dans l'introduction de cette partie, ce scrutin est un temps où la politique prend une forme réenchantée, entretenue par les efforts des différents candidats pour dessiner un avenir radieux¹. On note toutefois, de la part de Jean-Marie Le Pen, une tendance à prêter à l'élection présidentielle un caractère tragique, dans le sens où elle constitue, selon lui, la dernière chance pour le peuple français d'épouser un destin faste et rassérénant, le pire étant, d'après le candidat frontiste, plus que probable dans le cas où il échouerait à accéder à la présidence. Nous verrons que Marine Le Pen, au contraire, donne à l'élection du président de la République un aspect simplement dramatique, que l'on peut analyser comme tributaire d'une conception du temps continu plutôt que cyclique.

A. « *Il n'y aura sans doute pas d'autres chances...* »

Dès lors qu'est dépeinte la situation funeste du présent, il convient de suggérer la possibilité d'une issue positive. Cette issue va notamment être signifiée par la possibilité qu'ont les Français de donner leur voix à Jean-Marie le Pen. L'élection présidentielle fait ainsi partie de ces « moments cruciaux »² où les choses peuvent évoluer positivement, « car il n'y aura sans doute pas d'autres chances »³. C'est donc logiquement que la France se trouve « à un tournant de son histoire »⁴, voire « à la croisée des chemins, maîtresse de son destin »⁵.

Ces différentes allégories évoquant le thème du chemin ont indéniablement une portée sotériologique. Ici est en fait opérée une réappropriation du Temps. Celui-ci cesse sa fuite en avant négative, qui était figurée par les eaux violentes, aboutissement catastrophiste du déclin. Mircea Eliade parle d'une « plénitude de l'instant [...] transfiguré par une révélation »⁶ : en l'occurrence celle de Jean-Marie Le Pen, qui une fois encore, affirme avec force et véhémence qu'il existe un chemin à prendre. L'élection présidentielle constitue bien à travers

¹ Les candidats trotskistes constituent une exception notable à la règle, puisqu'ils considèrent leur participation à l'élection simplement comme une forme de témoignage destinée à faire prendre conscience aux électeurs que la révolution est seule capable de leur assurer des lendemains qui chantent.

² LE PEN Jean-Marie, Discours de Valmy, 20 septembre 2006

³ LE PEN Jean-Marie, Discours de Paris, 15 avril 2007

⁴ LE PEN Jean-Marie, Discours de Valmy, 20 septembre 2006

⁵ *Ibid.*

⁶ ELIADE Mircea, 1952 (1980), *Images et Symboles. Essais sur le symbolisme magico-religieux*, Editions Gallimard, Paris, p.223

la lecture qu'en donne le leader frontiste une hiérophanie, un moment décisif où le temps sacré est saisissable dans l'espace profane, où le monde se présente dans sa totalité aux éventuels électeurs face à la « croisée des chemins ». Sans donner à l'élection présidentielle de 2012 un caractère aussi tragique, Marine Le Pen souhaite tout de même signifier son aspect fondamental :

« Les Français auront bientôt un choix crucial à faire, celui du changement, du vrai changement ! Ils devront sortir du piège du balancier électoral entre le pareil et le même. »¹

« Mon devoir est de proposer un chemin à cette France qui descend. »²

« Une perspective : savoir où l'on va. Un cap, en un mot un chemin, c'est la seule solution pour redonner de l'espoir au peuple français. »³

« On peut et on doit remettre la France dans le droit chemin. »⁴

Ici, nous pouvons émettre l'hypothèse que ces chemins du salut et de la rédemption que le peuple est appelé à parcourir sont finalement une matérialisation terrestre du schème ascensionnel. Ils représentent en tous les cas une première voie d'accès à cette élévation, que les candidats frontistes appellent de leurs vœux. Le peuple est incité à accomplir un effort pour « sortir de l'égout en même temps que de l'ornière »⁵ dans lesquels la France s'enlise. Ces images évocatrices de la saleté appellent un sursaut, un réflexe vital et une élévation permettant de reprendre le cours de la grande histoire mythique et de la belle géographie sacrée, symbolisées par les hauts lieux de la campagne présidentielle.

B. Les « hauts lieux » des campagnes présidentielles

Les villes où les candidats frontistes prononcent leurs discours ne sont pas choisies au hasard. On y retrouve, bien sûr, les agglomérations françaises les plus importantes (Paris, Lyon, Toulouse, Nantes, etc.) mais également des cités dans lesquels les mots prennent une pesanteur supérieure, dans le sens où ils font écho à des exploits passés appelés à se reproduire *hic et nunc*. Pour désigner ces endroits spéciaux, nous avons choisi de reprendre la notion de « hauts lieux », définie comme suit par Yves Bonnefoy : « points du monde où l'on

¹ LE PEN Marine, Discours de Metz, 11 décembre 2011

² LE PEN Marine, Discours de « la galette présidentielle », 8 janvier 2012

³ LE PEN Marine, Discours de Toulouse, 5 février 2012

⁴ LE PEN Marine, Discours de Palavas, 16 mars 2012

⁵ LE PEN Jean-Marie, Discours de Nice, 19 avril 2007

peut penser qu'on pourrait, du fait de traditions religieuses ou de la qualité d'un site, ou d'un ciel, atteindre mieux qu'ailleurs un rapport à soi qu'on recherche »¹. Les deux candidats frontistes ont pour haut lieu commun la ville de Lille. Jean-Marie Le Pen lui ajoute Valmy et Argenteuil alors que sa fille charge Ajaccio, Marseille, Metz et Strasbourg de propriétés spécifiques. Chacune de ces villes constitue alors, comme nous allons nous en apercevoir, une France en miniature. A la fin de cet examen des hauts lieux frontistes, on obtient ainsi une somme symbolique qui permet de dégager la France idéale de chacun des deux candidats.

1. Lille ou la France de tous les possibles

Etrangement, dans une campagne où elle prend soin de s'écarter de l'héritage idéologique de l'extrême droite traditionnelle, en citant aussi bien Emile Zola que Hannah Arendt ou encore le sociologue Gilles Lipovetsky, c'est par une phrase de Maurice Barrès – qu'elle prend toutefois soin de ne pas nommer –, celle-là même qui introduit *La Colline inspirée*, que Marine Le Pen entame son discours de Lille :

« C'est ici à Lille, dans un de *ces lieux où souffle l'esprit*, l'esprit de la résistance française, où se ressent le souffle brûlant et chaleureux de son peuple rassemblé, comme à chaque fois que la patrie menacée fait appel à lui, que résonnent les cris traditionnels de la patrie en danger "vive la France, vive la Nation". »²

L'insistance portée sur l'image du « souffle » (« esprit » vient du latin *spiritus* qui se traduit également par « souffle ») implique chez la candidate la vision d'une ville où il est possible de rasséréner l'âme française. Comme nous l'indique Gilbert Durand, il y a « une croyance universelle qui place dans l'air respiratoire la partie privilégiée et purifiée de la personne, l'âme »³. La proximité de Lille avec Bruxelles, décrite par la candidate frontiste comme une « citadelle de la finance », une « kommandantur de la banque », une « maison de la servitude (...) qui broie les peuples »⁴ nécessite justement ce souffle purificateur, appelé par Marine Le Pen à mettre une nouvelle fois en oeuvre son « pouvoir lustral »⁵, afin de reproduire les exploits des pères :

¹ BONNEFOY Yves, « Existe-t-il des hauts lieux » in *Autrement*, série Mutations n°115, mai 1990, pp.14-19, p.15

² LE PEN Marine, Discours de Lille, 19 février 2012

³ DURAND Gilbert, 1969 (1992), *Op. Cit.*, p.200

⁴ LE PEN Marine, Discours de Lille, 19 février 2012

⁵ DURAND Gilbert, 1969 (1992), *Op Cit.*, p.200

« La France est toujours là puisque vous êtes ici ! »¹

« C'est souvent ici que s'est jouée la survie de la patrie. Celle-ci n'a jamais fait en vain appel à vous. Et vous êtes là aujourd'hui comme vos pères, vos aïeux l'ont été avant vous. »²

Jean-Marie Le Pen fait également de Lille une ville emblématique, aussi bien par son histoire mouvementée que par le caractère attribué à ses habitants :

« Lille, ainsi que la région Nord-Pas-de-Calais qui l'abrite et l'entoure, incarnent aujourd'hui le lieu géométrique où s'entrelacent toutes les grandes questions qui se posent à la France. Car ici plus qu'ailleurs a été versé le sang français pour la défense de la Patrie comme pour notre croissance économique, dans la guerre comme dans la paix, quand tombaient par milliers les poilus dans la bataille des Flandres, ou que mouraient 1200 mineurs au coup de grisou de Courrières, ou encore les 42 de Liévin en 1974... »³

« Mais Lille aussi, pays de la chaleur du cœur, pays ouvert et accueillant, renforcé dans sa vigueur par les vagues successives d'immigration réussies : Polonais, Italiens, Espagnols, Portugais et tant d'autres encore, aujourd'hui tous Français, assimilés par le travail, la participation à l'œuvre et à l'espoir communs. »⁴

« De la mine à la forge, de la fosse au laminoir, dans le grondement des haveuses et le rougeoiement des hauts-fourneaux, se constituèrent les attributs de notre puissance industrielle, grâce à l'activité d'un peuple inventif et laborieux. De la mine à la forge... c'est là aussi que les travailleurs obtinrent par la lutte syndicale, les conditions de travail décentes, des salaires acceptables dont on ne leur fit jamais cadeau... »⁵

Haut lieu par son caractère « géométrique », semblable à la situation cruciale que représente l'élection présidentielle, Lille l'est donc aussi car elle illustre par des faits historiques mythologisés la possibilité d'un changement passant par l'action commune. Jean-Marie Le Pen s'empare ainsi de la mémoire ouvrière de la région, allant jusqu'à louer la lutte syndicale. On note également, dans ce discours, la référence positive à l'immigration, certes nuancée par le fait que sont nommés uniquement les immigrés d'origine européenne, ceux provenant d'Afrique du Nord étant seulement supposés par le « tant d'autres encore ». Pour

¹ LE PEN Marine, Discours de Lille, 19 février 2012

² *Ibid.*

³ LE PEN Jean-Marie, Discours de Lille, 25 février 2007

⁴ *Ibid.*

⁵ *Ibid.*

les candidats frontistes, Lille est un haut lieu car elle concentre des qualités essentielles qui permettent d'échapper – ou tout du moins qui illustrent la possibilité d'échapper – au déclin. A présent, nous pouvons examiner les hauts lieux spécifiques à Jean-Marie Le Pen avant de poursuivre en recensant ceux qui sont propres à Marine Le Pen.

2. Les hauts lieux de Jean-Marie Le Pen

Considérée comme une des batailles les plus décisives de l'histoire de France, dans le sens où elle permet à la Révolution d'asseoir durablement sa légitimité et d'écarter officiellement la monarchie, la bataille de Valmy porte en elle un héritage qu'on peut s'étonner de voir récupérer par le candidat frontiste. A première vue, on aurait tendance à considérer que Jean-Marie Le Pen se sent, affectivement, plus proche de l'Armée des émigrés, ces troupes de Français contre-révolutionnaires présentes chez la partie adverse des belligérants. Conscient de ce qui peut apparaître comme une « rupture » par rapport aux « fondamentaux », le candidat se justifie :

« Je sais aussi que certains de nos vieux compagnons s'étonnent de ce choix... A ceux-là je veux rappeler amicalement que si j'ai choisi Valmy, c'est qu'à travers ces diverses épopées, je crois à la continuité de la grandeur de notre peuple. De Gergovie à la Résistance en passant par la monarchie capétienne et l'épopée napoléonienne, je prends tout ! Oui tout ! »¹

Pour Jean-Marie Le Pen, le moulin de Valmy est un haut lieu dans le sens où il permet de relier et non pas d'opposer la Monarchie et la République : « Valmy, dernière victoire de la Monarchie, première victoire de la République »². Il est en ce sens un symbole synthétique de la nation rassemblée dans ses différentes composantes. Le candidat évoque ainsi la bataille de Valmy comme une victoire fondamentale car rompant avec les affres de la division :

« Elle fut une vraie victoire, puisqu'en ce lieu, à cette date, naquit le grand espoir qui remit une France vacillante, divisée, menacée, sur le chemin de sa grandeur. »³

Fort logiquement, la célébration de Valmy faite par le candidat frontiste implique sa réitération symbolique par le biais d'une campagne présidentielle victorieuse. De symbole

¹ LE PEN Jean-Marie, Discours de Valmy, 20 septembre 2006

² *Ibid.*

³ *Ibid.*

synthétique, la bataille devient rapidement une allégorie censée figurer la démarche politique du Front National :

« Et que Valmy nous permet d'emporter la victoire décisive sans coup férir, voilà précisément ce dont je me réjouis ! Car vaincre sans faire couler le sang, triompher sans violence inutile, par la seule démonstration de notre unité et de notre détermination, n'est-ce pas exactement ce que nous voulons ? N'est-ce pas exactement ce que nous nous efforçons d'accomplir avec le Front National ? »¹

Ce n'est plus une ode à un passé victorieux, mais une célébration d'un présent sacralisé. La nécessité politique, comme souvent, rompt la plurivocité du symbole. Ici, plutôt que de rejoindre le concert des réactions politiques outrées par cette récupération qui devient confiscation, l'on peut se demander pour quelles raisons les autres partis ne s'intéressent à de tels symboles nationaux que lorsque le Front National met la main dessus. Cet abandon du symbolique – et par extension, du sacré – de la part des autres acteurs de la vie politique, pour ne privilégier des thématiques qui ne tournent qu'autour de l'avoir² a nécessairement un rôle dans la force d'attraction du parti frontiste.

Le second haut lieu propre à Jean-Marie Le Pen n'est pas moins déroutant, compte tenu de l'héritage idéologique du Front National, que celui que nous venons de décrire. Le 6 avril 2007, le candidat prononce une allocution courte mais remarquée sur la dalle d'Argenteuil. Conseillé par Alain Soral, qui souhaite que le parti frontiste rompe avec une attitude trop franchement hostile à l'égard des populations des banlieues d'origine immigrée, Jean-Marie Le Pen décrit Argenteuil comme un « lieu assez symbolique des territoires abandonnées par la classe politique française »³ et fait une nouvelle fois appel au symbolisme synthétique pour légitimer sa démarche :

« Vous êtes les branches de l'arbre France, vous êtes des Français à part entière. Si certains veulent vous karcheriser pour vous exclure, nous voulons, nous, vous aider à sortir de ces ghettos de banlieues où les politiciens français vous ont parqués, pour vous traiter de racailles par la suite. Il n'y a pas de beauritude, pour moi vous n'êtes ni des

¹ LE PEN Jean-Marie, Discours de Valmy, 20 septembre 2006

² Nous pensons à l'importance prise par le « pouvoir d'achat » dans les discours de gauche et de droite, qu'il soit amélioré par une meilleure redistribution des richesses ou la défiscalisation des heures supplémentaires.

³ LE PEN Jean-Marie, Discours d'Argenteuil, 6 avril 2007

potes, ni des blacks, ni des beurs, vous êtes des citoyens français, des enfants légitimes de la France faisant partie de notre République. »¹

L'arbre exprime de manière caractéristique l'ambivalence que l'on prête au symbole. Tributaire d'un temps cyclique car influencé par les saisons, il implique également, par sa hauteur, le désir de l'ascension. Pour Gaston Bachelard, « l'arbre tient fermement, pour l'imagination dynamique, la constance verticale »². Multiple par les nombreuses formes qu'il peut prendre, l'arbre exprime cette constance par la solidité et la rectitude de son tronc. Mircea Eliade classe également l'arbre parmi les symboles aériens, en évoquant la place importante qu'il possède dans de nombreux rites d'ascension. Quant à Gilbert Durand, il nuance ces aspects ou tout du moins les relie à leur matrice principale, le symbolisme cyclique³. Pour l'anthropologue grenoblois, la verticalité ne fait qu'orienter la cyclicité dans le devenir. Sa réflexion entre en concordance avec l'« arbre France » de Jean-Marie Le Pen, dans le sens où celui-ci figure le possible *renouveau*, symbolise la *renaissance* souhaitée, dans un haut lieu abandonné qui constitue un point de départ à partir duquel tout peut être *reconquis*. La condition de cette reconquête réside bien sûr, une fois encore, dans le potentiel d'un peuple appelé à s'unir et à oublier ses différences. Les hauts lieux de Jean-Marie Le Pen – Lille, Valmy, Argenteuil – dessinent une France où le peuple, défini comme un être synthétique et réactif, parvient – ou est appelé – à être un acteur du changement

3. Les hauts lieux de Marine Le Pen

En 2012, cinq des meetings de Marine Le Pen permettent à la candidate de définir les hauts lieux de sa campagne présidentielle. Metz et Strasbourg procèdent d'une intention similaire, celle de défendre une France éternellement patriote :

« Et sur cette terre de Lorraine, cette vieille terre française de Lorraine, tout le monde me comprend. Parce qu'ici, peut-être plus encore qu'ailleurs, on a la France au cœur. Ici, le patriotisme, l'amour de la patrie, est une valeur vivante, une réalité toujours ardente, une vérité insubmersible que le mépris des élites pour la nation et la France ne parviendront (*sic*) jamais à éteindre. »⁴

¹ *Ibid.*

² BACHELARD Gaston, 1943 (2007), *L'air et les songes. Essai sur l'imagination du mouvement*, Librairie José Corti, Paris, p.266

³ DURAND Gilbert, 1969 (1992), *Op. Cit.*, p.391

⁴ LE PEN Marine, Discours de Metz, 11 décembre 2011

« Peut-être plus ici qu'ailleurs encore, on sent l'âme de la France. Parce que votre terre alsacienne tant malmenée par notre histoire nationale a toujours eu le cœur patriote. Elle a toujours cru dans sa bonne étoile française. Elle n'a jamais renoncé à l'amour de la France. »¹

A l'inverse des hauts lieux que nous avons référencés jusqu'ici, Metz et Strasbourg sont plébiscitées non pour l'héroïsme des actions passées ou pour la mise en avant d'un peuple synthétique, mais pour leur fidélité au sentiment patriotique. A Metz, ce patriotisme est décrit comme vivant, ardent et insubmersible ; à Strasbourg, il se maintient malgré les violences causées par l'histoire. Bien sûr, cette fidélité peut prendre la forme d'actions défensives ou offensives mais ici, le discours loue davantage la persistance du sentiment plutôt que ses dérivations historiques. Il est difficile de ne pas percevoir, à travers cette apologie du sentiment patriotique prêté à Metz et à Strasbourg, un clin d'œil réalisé par Marine Le Pen à ceux des électeurs du Front National qui l'ont fait sortir du marasme électoral à partir du milieu des années 1980 et qui ont été attirés, en 2007, par le discours de Nicolas Sarkozy. C'est dans ces terres de l'Est de la France que le parti frontiste a nettement reculé entre 2002 et 2007. La présence de Metz et Strasbourg dans les hauts lieux de la campagne de Marine Le Pen peut donc être lue comme une véritable opération de reconquête électorale en direction de son électorat traditionnel.

Si le patriotisme est loué en Alsace-Lorraine, c'est l'identité qui est à l'honneur en Corse. Là-bas, ça n'est pas seulement Ajaccio, la ville où Marine Le Pen prononce son discours, qui devient un haut lieu, mais l'Île de Beauté tout entière :

« Terre d'identité, d'honneur et de liberté, la Corse sait peut-être plus que tout autre territoire de France ce que ça signifie de ne plus être maître de son destin. »²

En faisant de la Corse un haut lieu, Marine Le Pen tente de rompre avec les accusations de jacobinisme qui lui ont parfois été faites :

« La diversité de ces régions et de ces coutumes, c'est cette diversité qui enrichit l'âme de la France et qui cimente l'unité de la patrie commune. »³

¹ LE PEN Marine, Discours de Strasbourg, 12 février 2012

² LE PEN Marine, Discours d'Ajaccio, 19 mars 2012

³ *Ibid.*

Les habitants de la Corse prennent le statut d'un peuple avant-gardiste qui sait préserver ses traditions et son identité, et acquièrent ainsi une image exemplaire aux yeux de la candidate :

« Ce peuple français, corse, qui lui n'a pas oublié l'importance et la valeur fondamentale de la famille, qui au quotidien applique cette valeur de solidarité qui n'est après tout que du bon sens et qui n'a pas besoin d'être inscrit dans la loi comme le démontre la solidarité des Corses avec les Corses. »¹

« Ce peuple de Corse, qui a su préserver sa forte identité l'empêchant ainsi, mais pour combien de temps encore, de sombrer dans une uniformisation culturelle mondialiste encouragée par celles qui prétendent être nos élites intellectuelles. »²

Alors que Jean-Marie Le Pen, en 2007, tentait de communiquer une conception du peuple synthétique, semblant parfois inclusive, sa fille s'attache en 2012 à renouer avec des repères identitaires solides, dans lesquels le peuple est compris dans son acception tribale. La Corse, par son caractère insulaire, constitue un refuge identitaire, une terre où la solidarité ne se décrète pas, arbitrairement, dans le contrat social, mais se vit affectivement vis-à-vis d'autres éternellement semblables à soi. Les valeurs symboliques prêtées à l'île par Gilbert Durand témoignent en ce sens. Selon l'anthropologue, « l'insularité serait une espèce de "Jonas" géographique »³ et l'exil insulaire « ne serait qu'un "complexe de retraite" synonyme du retour à la mère »⁴. La Corse célébrée comme un haut lieu induit ainsi la mise en valeur d'une identité défensive et toujours identique à elle-même, donc d'une « identité ». L'identitaire est ici conçu sans rupture ni contradiction. Pour reprendre les catégories définies par Paul Ricoeur⁵, l'identité se fige en identité *idem* et évacue toute histoire. Dans le discours de la candidate frontiste, la Corse est un refuge dont l'identité se pose contre la dilution que provoquerait l'idéologie mondialiste.

Le dernier haut lieu que nous allons aborder vient compléter le portrait de la France idéale de la candidate frontiste. Rassérénante à Lille, patriote en Alsace-Lorraine et identitaire en Corse, cette France est politique et rebelle à Marseille :

¹ LE PEN Marine, Discours d'Ajaccio, 19 mars 2012

² *Ibid.*

³ DURAND Gilbert, 1969 (1992), *Op. Cit.*, p.273

⁴ *Ibid.*, p.274

⁵ RICOEUR Paul, 1990, *Soi-même comme un autre*, Editions du Seuil, Paris.

« Marseille qui fut si longtemps grecque et même un archétype de ce que les Grecs nommaient la polis, la Ville ; Marseille cité presque autonome et prospère sous l'empire d'Auguste ; Marseille indocile au Moyen-Âge au point de contester même l'autorité des Comtes de Provence. »¹

« Je suis (...) dans l'une des plus anciennes villes de France, en tous les cas la ville la plus politique. »²

En faisant de Marseille un haut lieu, la candidate du Front National souhaite cette fois-ci communiquer une vision de la politique tributaire du contrat social, et donc totalement à l'opposé des valeurs symboliques prêtées à la Corse. A Marseille, ce sont la volonté, l'insoumission et la liberté qui sont mises en avant, comme autant de vertus cardinales qui participent à créer un horizon où la politique aura retrouvé le pouvoir et ne sera plus un simple instrument de gestion.

Assez paradoxalement, les hauts lieux de la candidate frontiste laissent apparaître une France plus conservatrice que celle de son père. Marine Le Pen se méfie probablement de Nicolas Sarkozy et de son conseiller maurassien Patrick Buisson, qui étaient parvenus, en 2007, à dépasser Jean-Marie Le Pen sur sa droite. Si la candidate définit également Lille comme un haut lieu et ajoute Marseille comme une ville symbolique de la refondation du politique qu'elle entend incarner, ses autres références expriment davantage le repli sur soi et la pesanteur d'une tradition entretenue malgré un temps corrupteur plutôt que la vigueur du changement. La France des hauts lieux de Marine Le Pen apparaît dès lors plus en phase avec l'héritage idéologique du Front National et, finalement, plus complète. Des signaux sont envoyés à l'électorat traditionnel du parti frontiste (celui qui le fit émerger de l'anonymat politique des années 1980) comme aux couches populaires (celles qui commencèrent à voter pour le FN dans les années 1990) et à un certain public se définissant comme rebelle, non-conformiste, ces deux dernières catégories étant disputées à Jean-Luc Mélenchon. La candidate frontiste équilibre son dosage symbolique en louant aussi bien une France réactive qu'une France réactionnaire. D'autre part, la présence de hauts lieux comme Metz, Strasbourg et Ajaccio, exprimant davantage la persistance que le changement, et contrastant dès lors avec les hauts lieux de Jean-Marie Le Pen qui, eux, symbolisent uniquement le sursaut, confirment notre hypothèse selon laquelle l'élection présidentielle est lue, par la candidate frontiste, de

¹ LE PEN Marine, Discours de Marseille, 5 mars 2012

² *Ibid.*,

manière dramatique et par son père de manière tragique. La définition de hauts lieux où l'esprit du peuple est, malgré les scories historiques, toujours identique à lui-même, laisse la place, en cas de défaite, à la certitude rassurante qu'il subsistera toujours des petits morceaux d'une France idéale.

Cet aperçu des hauts lieux frontistes étant achevé, nous pouvons à présent analyser les autres traces mythiques qui font de l'élection présidentielle un événement sotériologique. Les hauts lieux s'attachant essentiellement à dépeindre un acteur collectif, le peuple, de manière héroïque – que ce héros collectif soit synthétique, exclusif ou inclusif – il nous reste maintenant à examiner la manière dont les candidats frontistes se dépeignent eux-mêmes comme des sauveurs, en tentant notamment de percevoir de quelles figures idéal-typiques du sauveur les deux candidats sont tributaires.

C. Rejoindre le Sauveur

Dans cette partie, nous examinerons les stratégies discursives de chacun des deux candidats frontistes leur permettant de se poser en sauveurs du peuple ou de la nation. Nous terminerons par une analyse du statut de Jeanne d'Arc dans l'idéologie contemporaine du Front National, en examinant quelles vertus sont prêtées à la native des Domrémy et quelle place elle tient dans le mythe frontiste global.

1. 2007 ou l'héroïsme aventureux

En 2007, Jean-Marie Le Pen se compose un statut de sauveur en invitant le peuple à vivre une aventure, à accomplir un voyage. Le candidat se fait capitaine de navire en utilisant une série d'images qui évoquent la virée en mer :

« Je vous appelle à embarquer avec moi pour le Grand Large, pour un nouveau chapitre de l'Histoire de France. »¹

« C'est une direction, une impulsion, un cap qu'il faut donner au pays, en même temps qu'une espérance et un avenir. »²

Même si les mots de « bateau » et « navire » ne sont ici pas utilisés directement, ils sont immanquablement suggérés par le fils de marin et dirigeant de ce qu'on appelle encore, en 2007, « le Paquebot ». Ce terme, qui désigne l'ancien siège du Front National, évoque la

¹ LE PEN Jean-Marie, Discours de Valmy, 20 septembre 2006

² LE PEN Jean-Marie, Discours de Lille, 25 février 2007

forme allongée du bâtiment et sa proximité avec les eaux de la Seine. On comprend l'usage de ce type de symboles lors d'une élection présidentielle, qui est effectivement une forme d'expédition lors de laquelle les candidats doivent prendre soin de tout organiser. Outre cette présence des images évoquant le transport maritime, qui entre en résonance avec le nom du siège historique du Front National, on remarque également que l'un des plus fameux rendez-vous médiatiques de Jean-Marie Le Pen, qui consiste en une interview hebdomadaire du chef frontiste diffusée sur Internet, est nommé « le journal de bord ». Dans cette séquence, qui à la suite de nouveaux dérapages n'est aujourd'hui plus diffusée sur le site Internet du Front National mais sur le site personnel de Jean-Marie Le Pen, le leader alterne les bons mots et les diagnostics pessimistes sur l'état du pays. A cette occasion, le natif de la Trinité-sur-Mer envoie fréquemment des signaux à son électorat le plus conservateur en utilisant notamment le registre de la connivence complice, les opinions les plus extrêmes étant tues mais suggérées par un sourire gaffeur. Cette constatation nous incite à considérer que toute référence à un bateau implique, outre l'aspect aventureux, une idée d'intimité. Roland Barthes, dans ses *Mythologies*, note en effet que « le goût du navire est toujours joie de s'enfermer parfaitement, [et qu'il est] un fait d'habitat avant d'être moyen de transport »¹. En effet, on note qu'un bateau – et même le plus grand du monde ! – ne pourrait jamais contenir tout le peuple français. Et si cette allégorie du transport maritime était déjà une forme de restriction ? Le bateau, lieu où l'intimité des corps incite l'accointance des âmes est-il vraiment prévu pour l'ensemble des Français, ou alors seulement pour cette part idéalisée et mythologisée du peuple qu'est l'électorat frontiste, celle qui comprend les suggestions complices du « journal de bord » de Jean-Marie Le Pen ?

Nous laissons cette question en suspend et poursuivons en examinant les autres attributs du sauveur utilisés par le candidat frontiste en 2007. Les différentes traces mythiques que nous avons jusqu'ici perçues dans le discours de Jean-Marie Le Pen nous amènent inmanquablement à leur émetteur. Les qualités prêtées à l'élection présidentielle, dont on a constaté qu'elle est présentée comme un événement sotériologique, impliquent pour celui qui décrit la possibilité d'une issue heureuse la composition d'une image altière de chef. A de nombreuses reprises, le candidat frontiste s'attribue un statut de leader charismatique,

¹ BARTHES Roland, 1957, *Mythologies*, p.76

notamment à travers l'utilisation fréquente de la formule « Moi, Jean-Marie Le Pen » ou, sa variante encore plus significative et égotique « Moi seul, Jean-Marie Le Pen » :

« Moi seul, Jean-Marie Le Pen, contre vents et marées, incarne la vraie rupture, le vrai changement. »¹

« Et le seul qui pendant ce temps, disait la vérité, faisait le bon diagnostic, proposait les solutions justes, prévoyait, annonçait l'imminence de la catastrophe, c'était moi, Jean-Marie Le Pen et mon parti, le Front National... »²

« Et moi, je suis le seul candidat de la Nation, de la Patrie et de la République. »³

« Moi, Jean-Marie Le Pen, menhir éprouvé par les vents et les marées depuis 50 ans, habitué à naviguer par gros temps, par tous les temps - je suis là, encore et toujours, bon pied, bon œil. »⁴

Le candidat se fait également conteur de son propre leadership lorsqu'il parle de lui en utilisant la troisième personne, comme dans son discours de Lyon :

« Bien sûr que non, Jean-Marie Le Pen est là et bien là ! Tel qu'en lui-même, l'amour de son peuple chevillé au cœur et au corps, la poésie de rêves bien plus grands que lui pour la France ! »⁵

Nous constatons ici que Jean-Marie le Pen se taille un costume d'homme providentiel et omniscient (« le seul qui disait la vérité »). Ces différents autoportraits symboliques procèdent tous de l'archétype du chef, résultant lui-même de dominantes posturales telles que la verticalité (voire la vertébralité⁶) ; le leader du FN nous en donne une illustration éclatante lorsqu'il se compare à un menhir. Plutôt que de voir cette citation comme une simple métaphore sexuelle, nous pouvons y déceler la pleine et entière manifestation de l'être. Comme l'écrit Mircea Eliade, il n'y a « rien de plus immédiat et de plus autonome dans la plénitude de sa force, rien de plus noble et de plus terrifiant non plus que le majestueux rocher, le bloc de granit audacieusement dressé. Avant tout, la pierre *est* »⁷. Notre cadre d'analyse du discours est un peu étroit pour saisir toutes les formes sous lesquelles se décline

¹ LE PEN Jean-Marie, Discours de Valmy, 20 septembre 2006

² LE PEN Jean-Marie, Discours du Bourget, 12 novembre 2006

³ LE PEN Jean-Marie, Discours de Lille, 25 février 2007

⁴ LE PEN Jean-Marie, Discours de clôture du défilé Jeanne d'Arc, 1^{er} mai 2007

⁵ LE PEN Jean-Marie, Discours de Lyon, 11 mars 2007

⁶ DURAND Gilbert, 1969 (1992) *Op. Cit.*, p.157

⁷ ELIADE Mircea, 1949, *Traité d'histoire des religions*, p.225. L'auteur souligne.

la solidité de cette verticalité ontologique. Il serait nécessaire, pour prendre mieux en compte l'importance de cette composante, d'analyser des documents vidéographiques qui seuls peuvent témoigner des postures et des attitudes du corps. Pourtant, en s'en tenant aux mots et aux images, nous pouvons ici évoquer l'importance de la symbolique du « front » pour mieux caractériser le symbolisme du chef propre à Jean-Marie Le Pen. C'est bien sûr le nom de son parti, le Front National, qui nous incite à nous pencher sur cet aspect. La symbolique du front offre des éléments centraux dans la compréhension de cette mise en scène de Jean-Marie Le Pen en sauveur. Car le front, « symbole de l'élévation orgueilleuse, de l'individuation par-delà le troupeau des frères »¹, est aussi une posture de résistance et de rébellion. Le natif de la Trinité sur Mer, en affirmant être le « grain de sable Le Pen qui fait grincer les rouages du système »², est front et fait front. L'image du front brosse un portrait ontologico-symbolique de Jean-Marie Le Pen et de son parti. En elle résident toutes les potentialités d'attitude, de posture, d'action et de parole, chacune se déclinant bien sûr en une multitude de symboles.

En 2007, l'élévation implique même une « gigantisation », venant confirmer la phrase de Gilbert Durand qui écrivait que le « gigantisme [dans la représentation des divinités] atteint (...) nos “grands” hommes politiques dont les images sont gigantifiées comme l'était celle du Christ dans l'iconographie byzantine »³. On peut s'en rendre compte en observant une affiche officielle du candidat frontiste :

¹ *Ibid.*, p.158

² LE PEN Jean-Marie, Discours de Valmy, 20 septembre 2006

³ DURAND Gilbert, 1969 (1992), *Op. Cit.*, p.150

Oeuvre non reproduite par respect du droit d'auteur

Figure 9 : affiche de Jean-Marie Le Pen pour la campagne présidentielle de 2007

Bien sûr, il s'agit d'une « gigantisation » relative mais on note tout de même que le corps de Jean-Marie Le Pen semble avoir été grandi et élargi par rapport à la réalité (il mesure, d'après les informations présentes sur Internet, 1 mètre 77). A ses côtés, l'on retrouve ceux des Français qui étaient mis en scène afin d'illustrer la résignation face à la « casse » de certaines valeurs opérée par le Système. Leur fatalisme a laissé la place à un sourire rassuré et volontaire, encouragés qu'ils sont à « relever la France ». Notons que Jean-Marie Le Pen est immédiatement entouré par les plus petits des différents personnages, ce qui accentue encore davantage le procédé de gigantisation. Si l'on souhaite pousser l'analyse un peu plus loin, on remarque que ces deux personnages sont des allégories, sur les affiches stipendiant la « casse », de la jeunesse et la vieillesse. L'affiche ci-dessus compose ainsi l'image d'un chef rassembleur, salvateur et protecteur : Jean-Marie Le Pen encourage la marche en avant du jeune garçon en posant sa main droite sur son dos, alors que son bras gauche sert de support sécurisant à la femme âgée.

2. 2012 ou l'héroïsme libérateur

En 2012, l'héroïsme composé par Marine Le Pen est davantage pulsé par le schème de la libération. A plusieurs reprises, la candidate déclare qu'en cas de victoire à l'élection présidentielle, elle arrachera la France des griffes des marchés financiers, de la banque, en bref de la Caste :

« Je dégagerai la France des griffes de ses créanciers, banques sans scrupules et marchés financiers. »¹

« J'arracherai notre économie des griffes de la finance. »²

« Je veux sortir la France des griffes des marchés financiers et retrouver la croissance. »³

Ce registre évoque bien évidemment la lutte entre le héros et le monstre, celle-ci connaissant une issue positive et libératrice. Comme le souligne Gilbert Durand, « le pur héros, le héros exemplaire demeure le pourfendeur de dragons »⁴. D'autres images renforcent cette thématique de la libération, notamment celles brossant le portrait d'un peuple esclave appelé à briser ses chaînes :

« Nous sommes devenus esclaves et si nous ne faisons rien nous mettrons aussi en esclavage nos enfants, nos petits enfants, nos arrières petits enfants, est-ce cela que nous voulons ? Est-ce cela que nous allons leur léguer ? Des chaînes ? »⁵

« Jeunesse de France, libère-toi de ces élites qui t'enchaînent, qui t'étouffent et rejoins-nous sur notre chemin d'espérance ! »⁶

Par contraste, Marine Le Pen s'attache à mettre en avant sa propre liberté :

« Je suis une candidate libre de toutes les chaînes auxquelles ils se sont attachés ; et si je le suis c'est parce que je veux être la candidate aussi d'un peuple libre. »⁷

« Oui je suis libre, et de cette liberté je tire ma force ; je suis libre, parfaitement libre et cela fait de moi une ennemie à abattre. Personne ne me tient, on ne m'a pas achetée, je ne suis pas à vendre. »⁸

Grâce à ses différentes images décrivant un peuple enchaîné par la Caste, appelé à se libérer pour suivre l'exemple d'une candidate qui ne se reconnaît pas de maîtres, Marine Le Pen active l'archétype du « souverain terrible » et du « dieu lieur », qui, dans les mythologies indo-européennes est toujours opposé à un à dieu combattant avec des moyens purement

¹ LE PEN Marine, Discours de clôture des « journées d'été du Front National », 11 septembre 2011

² LE PEN Marine, Discours de Perpignan, 30 janvier 2012

³ LE PEN Marine, Discours de Strasbourg, 12 février 2012

⁴ DURAND Gilbert, 1969 (1992), *Op. Cit.*, p.188

⁵ LE PEN Marine, Discours de Rouen, 15 janvier 2012

⁶ LE PEN Marine, Discours de Nantes, 25 mars 2012

⁷ LE PEN Marine, Discours de Toulouse, 5 février 2012

⁸ *Ibid.*

militaires. Georges Dumézil, dans *Mythes et dieux des Germains*, décrit Ouranos de la manière suivante : « il n’y a pas de trace de lutte dans sa légende, bien qu’il soit aussi le plus terrible et le moins aisément détrônable des rois : par une prise infaillible il immobilise, très exactement il “lie”, il enchaîne aux enfers ses rivaux éventuels »¹. En affirmant être libre de ces liens imposés par la Caste aux autres candidats, en s’affranchissant du pouvoir magico-religieux d’un Système qui « utilise toutes les ficelles pour mieux tromper les Français »², en encourageant le peuple à briser ses chaînes, Marine Le Pen s’attribue les qualités d’une sauveuse libératrice, intrépide et incorruptible. Ces qualités contribuent à euphémiser la force et l’omnipotence du monstre ou du dieu lieu, qu’il est finalement possible d’anéantir. Comme l’écrit Hans Blumenberg, « l’absolutisation d’un ennemi démesuré ne doit justement pas être absolue, car l’ennemi doit encore permettre de demeurer vaillant, en apparaissant comme ce qui pourra être surmonté dans le prochain et dernier acte de l’histoire »³.

La candidate frontiste tente également de renforcer son statut de libératrice en faisant de nombreuses allusions à la « vérité ». Marine Le Pen va jusqu’à citer Emile Zola, un auteur aux antipodes de l’héritage idéologique de l’extrême droite, et à faire siennes les images prêtant à la vérité des vertus éclairantes :

« Aidez-moi ! Suivez-moi ! Avec Emile Zola crions que “la vérité est en marche, et que rien ne peut plus l’arrêter” ! Laissez parler votre raison, écoutez votre cœur gonflé d’amour pour notre pays, et venez vous battre pour la France avec moi, de toutes vos forces, de toute votre âme ! »⁴

« Peuple de France, réveille-toi ! Peuple de France, arrache la vérité, arrache ta liberté ! Tu y as droit ! Peuple de France, attaque-toi à la racine du mal ! Tu dois le faire ! »⁵

« Cette campagne présidentielle est donc une grande œuvre de vérité. Elle fait tomber les masques. Elle permet de voir où est le vide, et où se trouve l’espérance. Où est le mensonge, et où se trouve la lucidité. »⁶

¹ DUMEZIL Georges, 1939, *Mythes et dieux des Germains*, Presses universitaires de France, Paris, p.21

² LE PEN Marine, Discours de clôture du défilé du 1^{er} mai, 1^{er} mai 2012

³ BLUMENBERG Hans, 2005, *La raison du mythe*, traduit de l’allemand par Stéphane Dirschauer, Editions Gallimard, Paris, p.46

⁴ LE PEN Marine, Discours de « la galette présidentielle », 8 janvier 2012

⁵ LE PEN Marine, Discours de Nantes, 25 mars 2013

⁶ LE PEN Marine, Discours de Rouen, 15 janvier 2012

« Nous détenons l'arme absolue capable de pulvériser la porte de notre prison : la vérité et le bon sens. »¹

Alors que l'héroïsme de Jean-Marie Le Pen s'appuie sur le schème de l'ascension aventureuse, celui de Marine Le Pen procède davantage du schème de la luminosité, lequel, comme souvent dans les discours politiques, se conceptualise en vérité. Comme le constatait Gilbert Durand, il y a un isomorphisme entre ces deux procédés², le désir de lumière et celui de hauteur relevant d'un commun refus de l'épaisseur des ténèbres. Chez Marine Le Pen, la lumière se colore fréquemment en bleu et prend la forme d'une révolution ou d'une vague, comme pour mieux exprimer la nécessité et l'imminence de sa victoire :

« Ce plein (de voix) alimentera la vague bleu marine, qui deviendra à 20 h sur les écrans de télévisions, un véritable raz-de-marée ! Le raz-de-marée du changement, le raz-de-marée de la révolte populaire, de l'espérance française, du redressement patriotique et national. »³

« Retrouver la voie qui nous mènera vers la liberté, la sécurité, la prospérité, la fierté d'être ce que nous sommes, la grandeur de notre destinée, c'est tout le sens de la révolution démocratique, pacifique et patriotique à laquelle je vous appelle : la révolution Bleu Marine ! »⁴

« Voilà pourquoi monte cette vague bleu marine qui emporte toutes les vieilles bastilles du mensonge, du désespoir, du conformisme, qui bouscule les puissants et leurs inféodés; voilà pourquoi se met en marche cette révolution bleu marine qui met la vérité, la liberté la justice et la France au centre de tout ! »⁵

Ici, il est utile de faire un court détour et de comparer les images diluviennes utilisées par Jean-Marie Le Pen en 2007 au symbole utilisé par sa fille lors des élections cantonales de 2011. C'est à ce moment là que Marine Le Pen, conseillée par Frédéric Chatillon, adopte le slogan de « la vague bleu marine », venant ainsi donner au catastrophisme une couleur qui, symboliquement, inverse complètement sa valeur. En effet, comme l'écrit Michel Pastoureau, le bleu « *ne fait pas de vague*, il est calme, pacifique, lointain, presque neutre. (...). Le bleu n'agresse pas, ne transgresse rien ; il apaise et rassemble »⁶. Gilbert Durand, en rangeant le bleu dans les symboles de la luminosité, explique qu'il est une couleur qui agit « dans le sens

¹ LE PEN Marine, Discours de clôture du défilé du 1^{er} mai, 1^{er} mai 2012

² DURAND Gilbert, 1969 (1992), *Op. Cit.*, p.163

³ LE PEN Marine, Discours de Lyon, 7 avril 2012

⁴ LE PEN Marine, Discours du « banquet des mille », 19 novembre 2011

⁵ LE PEN Marine, Discours de Rouen, 15 janvier 2012

⁶ PASTOUREAU Michel, 2007, *Dictionnaire des couleurs de notre temps*, Editions Christine Bonneton, Paris, p.30. Nous soulignons.

d'un éloignement de l'excitation » et qu'il « réalise donc les conditions optima pour le repos et surtout la retraite »¹.

Oeuvre non reproduite par respect du droit d'auteur

Figure 10 : les affiches de Marine Le Pen pour la campagne des élections cantonales de 2011

Le catastrophisme aquatique, ici, se fait totalement rassérénant. L'eau n'engloutit plus mais évoque, par ses teintes, la fraîcheur et l'attente d'un renouveau imminent. De même, la « révolution bleu marine » n'intervient que par le pouvoir libérateur de la vérité. Grâce à leur codage ambivalent, ces symboles distribuent une information spécifique à chacun de leurs récepteurs : à la Caste, il est signifié que sa crainte est fondée et que son pouvoir prendra bientôt fin ; au peuple, il est révélé que le changement se fera pour le meilleur et que « la vague ne fera pas de vague », probablement pour aller à l'encontre des scénarios alarmistes imaginés par ceux des acteurs politiques et journalistiques s'inquiétant d'une victoire du Front National.

3. La Jeanne d'Arc frontiste. Permanence et usures d'un mythe

Pour compléter cette description des « sauveurs » frontistes, qui contribuent à renforcer le caractère sotériologique de l'élection présidentielle, il est nécessaire d'étudier la place que tient Jeanne d'Arc dans les discours contemporains du Front National, notamment à travers l'analyse des allocutions prononcées lors des défilés en l'honneur de la native de Domrémy. Pour Philippe Contamine, ce défilé initié en 1979 sous l'influence des catholiques traditionalistes n'est pas autre chose qu'une sorte de rituel asséché : « il ne s'agit plus que d'une image conventionnelle, stéréotypée, aux contours flous, aux couleurs passées : autrement dit, la Jeanne d'Arc politicienne des années 1980 n'est que la réplique fade et figée

¹ DURAND Gilbert, 1969 (1992), *Op. Cit.*, p.165

de la Jeanne d'Arc des années 1900. Elle demeure certes un point de ralliement, elle relève du décor rituel où se déploie l'extrême droite, mais elle ne bénéficie plus, en dépit des apparences, de cette extraordinaire ferveur, de cette intensité d'attention et d'espérance que l'on constate à la fin du XIXème et au début du XXème siècle »¹.

L'historien perçoit dans l'évènement du 1^{er} mai une utilisation de l'histoire qui sonne comme un refus du présent. Jeanne d'Arc est ainsi « une image d'Epinal à laquelle on demeure attaché, par fidélité plus que par ferveur vraie. Tout se passe comme s'il s'agissait de respirer le parfum d'un vase vide »². Sans nécessairement souscrire à cette remarque, puisque nous allons mesurer toute la charge emblématique que porte Jeanne d'Arc dans les discours du Front National, on peut toutefois mesurer un déclin relatif de la figure de la Pucelle au cours des années. Le récit que fait Denis Fleurdorge du défilé en hommage à Jeanne d'Arc de 1996 nous permet en tous cas de prendre conscience d'un certain recul de cette figure dans la symbologie du Front National. Le sociologue décrit un défilé comprenant, en tête de cortège, « une Jeanne d'Arc en armure montée sur un cheval et suivie de ses hallebardiers »³. A l'issue de la marche, qui fait une halte au pied de la statue équestre de Jeanne d'Arc, « le chef du Front National tient un discours place de l'Opéra sur une vaste estrade dressée devant le Palais Garnier avec, en arrière fond, une fresque peinte reprenant l'image de Jeanne d'Arc »⁴. Pour une fois, il est intéressant de raisonner en termes quantitatifs. On remarque ainsi que le défilé du 1^{er} mai 1996 met quatre fois en scène Jeanne d'Arc : la figurante ouvrant le cortège, la statue d'Emmanuel Frémiet, la fresque servant d'arrière fond au discours de Jean-Marie Le Pen et, bien sûr, le discours en lui-même, qui donne une version mythologisée de la vie de la Pucelle. En observant le défilé le 1^{er} mai 2009, nous avons constaté l'absence de tout ce décorum, la statue d'Emmanuel Frémiet servant cette fois-ci de fond au discours de Jean-Marie Le Pen. Jeanne d'Arc n'est mise en scène que deux fois. Certes, la déconvenue du parti aux élections législatives de 2007 a privé le parti frontiste d'une partie de ses ressources, ce qui l'empêche alors de donner à ce défilé le faste des années 1990. Pourtant, on a du mal à imaginer Marine Le Pen redonner à cet évènement l'importance qu'il possédait dans les

¹ CONTAMINE Philippe, « Jeanne d'Arc dans la mémoire des droites », in SIRINELLI Jean-François (sous la dir.), 2006, *Histoire des droites. 2. Cultures*, Op. Cit., pp.399-435, p.400

² *Ibid.*, p.431

³ FLEURDORGE Denis, « La circulation des symboles dans les rituels et les représentations du politique. Usages, détournement, appropriation » in *Cahiers de l'imaginaire* 2007/22, Symboles et symbolisme, pp.29-40, p.32

⁴ *Ibid.*, p.33

années 1990. Depuis son arrivée à la présidence du parti frontiste, elle prononce bien sûr le traditionnel discours du 1^{er} mai, mais laisse à son père le soin de rappeler, en introduction, l'épopée johannique. A cette occasion, le patriarche ne se distingue pas par un sens manifeste de l'innovation : la leçon d'histoire qu'il prononce, qu'elle introduise son discours ou celui de sa fille, ne connaît pas de changements notables au fil des ans. On retrouve fréquemment les mêmes phrases d'une année sur l'autre, que l'assistance écoute avec déférence tout en manifestant, par quelques sifflets tout de même, son aversion pour « l'infâme évêque Cauchon », qui condamna Jeanne d'Arc à mort. En bref, d'un point de vue fonctionnel, la Pucelle ne tient pas un grand rôle dans le mythe frontiste. En revanche, symboliquement, la Jeanne d'Arc frontiste synthétise de nombreux aspects de l'imaginaire nationaliste. Tentons donc de lister les différentes qualités que l'ex-président du Front National lui attribue.



© 2009 P. ECUVILLON

Figure 11 : Jean-Marie Le Pen prononçant son discours devant la statue de Jeanne d'Arc, 1^{er} mai 2009

A lire le discours de Jean-Marie Le Pen, l'on s'aperçoit que Jeanne d'Arc est bien plus qu'une héroïne au sens durandien du terme. Certes, elle est ce chef de guerre au glaive tendu contre l'opresseur anglais qu'elle souhaite « bouter hors de France », servant dès lors d'allégorie tout à la fois à la lutte contre l'immigration et au refus d'un déclin causé par les

élites, le roi Charles VI étant « devenu fou »¹. Mais la définition de Jeanne d’Arc emprunte également au régime nocturne de l’image : « petite bergère lorraine »² et « fille de paysans, du pays de France »³, elle est immanquablement reliée, par ses origines, à la terre. Pour Jean-Marie Le Pen, ce sont bien sûr ces origines, ce contact avec la matérialité terrestre, qui insufflent à Jeanne la profondeur de son sentiment patriotique. Gilbert Durand, décrivant le symbolisme tellurique, préfère même parler d’un sentiment « matriotique », qui ne serait « que l’intuition subjective de cet isomorphisme matriarcal et tellurique »⁴. C’est la distance entre la modestie de la condition de Jeanne et le destin historique qu’elle rencontre qui fonde, selon Jean-Marie Le Pen, un héroïsme pluriel :

« Personnage historique au parcours indiscutable, elle fut toute à la fois Sainte et martyre au plan spirituel, un grand chef de guerre et un grand chef politique au temporel. Amour du peuple, amour de la Patrie terrestre qu’elle ne sépare jamais de la Patrie céleste, légitimité, autorité du roi, indépendance de la France, identité et sécurité des Français, rassemblement des forces nationales, action vigoureuse contre l’ennemi, foi dans l’avenir, tels furent ses principes et ses objectifs. Près de six siècles plus tard, tels sont les nôtres ! »⁵

Par ses actions, par son refus de laisser libre cours au temps corrupteur, la Jeanne d’Arc frontiste parvient à pénétrer dans la sphère du sacré. Son patriotisme, qui s’échafaude sur des images mystiques et synthétiques (la terre-mère, le peuple), devient héroïque et céleste afin de lutter contre l’adversité. Les images de la patrie céleste se conceptualisent logiquement en identité, souveraineté et autorité. En s’appuyant, pour décrire les potentialités de Jeanne d’Arc, sur ce couple divin ciel/terre qui est, comme le remarque Gilbert Durand, « un leitmotiv de la mythologie universelle »⁶, Jean-Marie Le Pen fait le portrait d’une sauveuse idéale, dont l’exemple doit bien évidemment guider la démarche politique du Front National. Le caractère synthétique de Jeanne d’Arc se décèle également dans son androgynie, ou en tous les cas son hermaphrodisme puisqu’elle est, selon Jean-Marie Le Pen, « le plus grand homme de l’Histoire »⁷. Habituellement, l’androgynie procède par la féminisation d’un héros ou d’un dieu masculin : Dyonisos, Artémis, Adonis, etc. Ici, le procédé est inversé : Jeanne

¹ LE PEN Jean-Marie, Discours de clôture du défilé Jeanne d’Arc, 1^{er} mai 2007

² *Ibid.*

³ LE PEN Jean-Marie, Discours de clôture du défilé Jeanne d’Arc, 1^{er} mai 2012

⁴ DURAND Gilbert, 1969 (1992), *Op. Cit.*, p.263

⁵ LE PEN Jean-Marie, Discours de clôture du défilé Jeanne d’Arc, 1^{er} mai 2007

⁶ DURAND Gilbert, 1969 (1992), *Op. Cit.*, p.262

⁷ LE PEN Jean-Marie, Discours de clôture du défilé Jeanne d’Arc, 1^{er} mai 2007

est une femme que son destin masculinise. C'est le récit qui permet cette conciliation des opposés et qui forme cette dyade où les deux séquences du mythe se retrouvent : l'origine reliée à la terre et le destin relié au ciel.

En résumé, la Jeanne d'Arc frontiste est une femme paysanne, venue de la terre, attachée à la réalité charnelle de la patrie et qui participe pleinement au quotidien profane des gens ordinaires. En écoutant ses voix, elle va épouser un destin masculin, solaire et héroïque, qui la fait entrer de plain-pied dans la sphère du sacré. En constatant les qualités attribuées par le discours nationaliste à Jeanne d'Arc, Michel Winock émet l'hypothèse qu'elles s'opposent structuralement, dans l'imaginaire spécifique à cette famille idéologique, aux défauts prêtés au Juif : « Alors que le juif passait pour l'étranger par excellence, l'anti-France organisée, Jeanne a été glorifiée, non seulement par l'éclat de ses actions historiques, mais par l'essence française qu'elle a incarnée »¹. L'historien dégage ainsi quatre polarités², que nous reproduisons dans le tableau suivant :

Jeanne d'Arc	Le Juif
Origine terrienne et paysanne	Nomadisme et nature citadine
Incarnation de la patrie	Anti-France
Force de l'esprit	Matérialisme
Appartenance à la race blanche	Sémitisme

Il est difficile d'appuyer certainement cette hypothèse sans verser dans le procès « d'intention imaginaire ». Pourtant, en 2009 encore, lors de notre immersion dans le défilé en l'honneur de Jeanne d'Arc, nous remarquons que si les exploits de Jeanne d'Arc remportaient un franc succès à l'applaudimètre, ceux qui en revanche recevaient l'hostilité la plus nette de la foule (sifflets, huées) étaient les ministres portant un patronyme juif.

¹ WINOCK Michel, « Jeanne d'Arc », in NORA Pierre (sous la dir.), 1992, *Les lieux de mémoire III. Les France. 3. De l'archive à l'emblème*, Gallimard, Paris, p.710

² *Ibid.*, p.710-712

Notre description des héros frontistes étant terminée, nous pouvons aborder maintenant la dernière partie de ce chapitre, dont l'objectif est de détailler les qualités prêtées à la France par les candidats frontistes, qu'elle soit celle de l'âge d'or ou celle appelée à renaître.

IV. La France rêvée

Sans faire des discours des candidats du Front National l'élément moteur du succès croissant de ce parti politique, nous croyons tout de même percevoir dans leur contenu symbolique des éléments qui répondent à la crise de sens que connaît aujourd'hui la société française. Ils y répondent, comme on l'a constaté dans notre partie sur les figures du mal, en désignant de manière claire ceux qui sont d'après eux responsables de la crise économique et sociale. Cette désignation s'appuie sur des symboles antithétiques issus du régime diurne de l'image. Ces symboles univoques améliorent la lisibilité d'un monde complexe à l'aide d'un sémantisme rigide mais finalement rassurant, puisque pourvoyeur de sens et donc participant à la réintégration de ce monde à un schème d'explication. Dans cette quatrième section, nous allons analyser les symboles de la France rêvée par les candidats frontistes, et donc la manière dont ils complètent leurs réponses discursives à la crise de sens. Redevenu compréhensible, le monde doit maintenant posséder un horizon qui donne à nouveau l'envie d'y vivre et de s'y projeter. Nous analyserons la France rêvée des candidats frontistes en retenant quatre thèmes principaux : tout d'abord la protection qui permet l'affirmation, ensuite l'ordre, puis la concorde et la transmission.

A. Protection et affirmation

En citant Michelet, Marine Le Pen met en avant la fragilité inhérente au processus national : « la France est une nation, en cela elle est fragile, elle n'est pas une évidence de la nature, elle "pourrait ne pas être" comme l'a dit le grand historien Michelet »¹. Pour Jean-Marie Le Pen comme pour sa fille, le préalable nécessaire pour que la France soit « libre, forte, conquérante, digne et fière »² est qu'elle retrouve de véritables protections. Leurs discours présentent une tension qui peut apparaître paradoxale entre la protection et l'affirmation. On perçoit tout à la fois un désir de grandeur, de souveraineté et de verticalité comme une volonté de se mettre à l'abri et de chercher refuge. Cette tension du discours se résout bien évidemment avec le sémantisme pluriel qui réside dans l'image de la frontière. Elle partage son étymologie avec le « front », dont nous avons perçu toute la valence orgueilleuse et en ce sens elle est un rempart, une fortification, un « bouclier patriotique »³. Mais en protégeant, en posant une limite entre

¹ LE PEN Marine, Discours de Marseille, 5 mars 2012

² LE PEN Marine, Discours de « la galette présidentielle », 8 janvier 2012

³ LE PEN Marine, Discours de Bordeaux, 22 janvier 2012

l'indéterminé – le « magma euro-mondialiste »¹ – et le déterminé, elle permet de garantir un entre soi qui va être valorisé symboliquement. Les nombreux plaidoyers de Marine Le Pen en faveur du protectionnisme témoignent également en ce sens.

A ce titre, la candidate met en avant ce qui est selon elle la principale figure de l'affirmation protectrice, celle qui permet l'instauration de frontières qui préservent et abritent, c'est-à-dire l'Etat, compris dans son acception administrative. En 2007, Jean-Marie Le Pen entamait déjà le virage d'une réhabilitation de l'Etat mais le limitait encore à ses fonctions régaliennes, souhaitant qu'il « cesse de se mêler de tout, de prélever tout ce qu'il peut, de s'immiscer dans des domaines où il n'a rien à faire »² et montrant dès lors quelques beaux restes de celui qui se présentait comme le « Reagan français » vingt ans auparavant. En 2012, Marine Le Pen fait de l'« Etat fort » – une expression qu'elle emploie à de nombreuses reprises – un véritable acteur historique qui a su unifier puis maintenir l'unité de la nation. L'Etat n'est plus le siège de la « Ripublique » mais un garant protecteur et organisateur puisqu'il doit aussi être « stratège »³ et donc intervenir dans l'activité économique. Le terme d'« Etat fort » exprime la puissance et la solidité d'une structure appelée à durer et garante de la protection et de la cohésion de la nation. Bien sûr, la mise en œuvre d'un tel Etat est solidaire du thème de libération que nous avons examiné plus haut :

« L'Etat stratège que je propose, organisera avec les industriels et les filières la réindustrialisation du pays. Il retrouvera ses leviers d'action, budgétaires et monétaires. Il cessera de se battre, ou de faire semblant de se battre, avec une main, ou peut-être mêmes les deux, attachées derrière le dos. »⁴

La présence d'un Etat fort permet, dans l'esprit de Marine Le Pen, d'aller à l'encontre de toute une série de processus négatifs. Toutes les images se rapportant à la chute sont inversées et désormais orientées par le schème ascensionnel, comme en témoigne notamment l'expression largement utilisée de la remise à l'endroit, qu'elle se prête à « l'école républicaine »⁵, aux « valeurs »⁶ ou tout simplement aux « choses »⁷. En somme protégée et

¹ LE PEN Jean-Marie, Discours de Paris, 15 avril 2007

² LE PEN Jean-Marie, Discours de Lyon, 11 mars 2007

³ LE PEN Marine, Discours des journées d'été du Front National, 11 septembre 2011

⁴ *Ibid.*

⁵ LE PEN Marine, Discours de Metz, 11 décembre 2011

⁶ LE PEN Marine, Discours de Rouen, 15 janvier 2012

⁷ LE PEN Marine, Discours du « banquet des mille », 19 novembre 2011

affirmée grâce à un Etat fort, la France est à nouveau « cette France éternelle [que les Français] chérissent et veulent voir redressée, fière, solide, maîtresse d'elle-même, renforcée dans ses valeurs »¹.

B. Ordre

L'ordre fait partie des valeurs cardinales des candidats du Front National, même s'ils l'évoquent en utilisant des registres différents. Pour Jean-Marie Le Pen, l'ordre est avant tout constaté : c'est celui d'une nature à laquelle il prête des vertus d'harmonie et dont le bon agencement des différents éléments constitue un exemple pour la société. Dans les discours de Marine Le Pen, l'ordre est davantage imaginé et constitue une des composantes principales du programme institutionnel de la candidate qui insiste sur la « morale publique », la « raison » ou encore l'« honnêteté ».

1. L'ordre qui inspire

La mise en avant de la chute, de la casse, du déclin et du chaos qui surviendra finalement, comme la description d'une immigration grouillante et d'un monde politique factice trouvent leur contrepoint dans l'évocation poétique d'une nature exemplaire. Dans un article consacré au symbolisme aquatique, Gilbert Durand nous rappelle que « le symbolisme des eaux semble le type même du symbolisme pluriel, voire du rassemblement des symboles contradictoires »². Nous avons déjà pu le constater en analysant la symbolique de la vague, qu'elle soit catastrophiste ou rassérénante. Ici, c'est aux eaux douces françaises que Jean-Marie Le Pen fait référence :

« Je ne sais rien de plus beau que la carte hydrographique de la France, cette merveilleuse répartition des fleuves, de leurs affluents, des rivières côtières, des écoulements, des sources ombragées. La France nous dispense l'un des trésors les plus rares de la nature, l'eau. »³

La valorisation positive de ces cours d'eau mêle deux registres différents. D'une part il y a les vertus prêtées à la source ou au fleuve qui « manifestent la puissance, la vie, la

¹ LE PEN Marine, Discours de Strasbourg, 12 février 2012

² DURAND Gilbert, « symbolisme des eaux », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 22 juillet 2014.
URL : <http://www.universalis-edu.com/encyclopedie/symbolisme-des-eaux/>

³ LE PEN Jean-Marie, Discours de Paris, 15 avril 2007

pérennité ; ils *sont* et sont *vifs* »¹ ; d'autre part, le schème directeur est celui de l'ordre, du bon agencement de ces cours d'eau : la puissance est maîtrisée, et c'est dans ce sens qu'elle constitue un trésor. Cette citation s'inscrit finalement en droite ligne par rapport à la vieille tradition française projetant sur ses paysages des traits du classicisme – harmonie, équilibre –, laquelle s'est construite en opposition à la tradition allemande, davantage caractérisée par la description romantique et exaltée d'une nature sauvage. Nous pouvons prolonger notre analyse de cette citation en évoquant les « écoute-s'il-pleut », ce terme méconnu qui désigne un moulin ne fonctionnant que si le cours d'eau sur lequel il est installé voit son débit augmenté par la pluie. Gaston Bachelard nous enseigne que « les signes précurseurs de la pluie évoquent une rêverie très spéciale, une rêverie très végétale (...). A certaines heures, l'être humain est une plante qui désire l'eau du ciel »². Cette conception « botaniste » de l'être humain est bien ce qui fait la connexion entre les matières liquides et telluriques. Jean-Marie Le Pen, qui déclare que « pour chacune de [ses] fibres, [il se sent] lié à ce peuple de France »³, met également en avant le thème de l'enracinement :

« Voilà notre idéal et notre espoir, il tient en un mot : habiter un monde et s'y enraciner. Etre de quelque part, appartenir à une lignée, à une histoire, parler et penser dans une langue, que l'on reçoit à son insu et qui forme notre perception de tout ce qui nous entoure. Nos racines, nos liens ancestraux, ceux de la culture et des valeurs, nous font hommes et femmes réels, liés à la nature, héritiers sans mérite, dotés d'une identité, même quand nous la refusons. »⁴

Ce registre nous incite à chercher les points de similitude qui existent entre le discours de Jean-Marie Le Pen et celui de Maurice Barrès, grand pourvoyeur de mythes du nationalisme avec la thématique de la terre et des morts. On retrouve bel et bien cette thématique dans la bouche du candidat frontiste, spécifiquement quand il dit croire « à l'union spirituelle des hommes, de la terre et des morts »⁵, une union qui devient parfaite « quand les os de nos parents commencent à se dissoudre dans la terre de France »⁶. Cette citation est exemplaire dans le sens où Jean-Marie Le Pen ne se contente pas de puiser dans le sémantisme barrésien de la terre et des morts, mais qu'il confond ces deux matrices grâce à

¹ ELIADE Mircea, 1949, *Traité d'histoire des religions*, p.208. L'auteur souligne.

² BACHELARD Gaston, 1942 (2009), *L'eau et les rêves*, Librairie José Corti, Paris, p.176

³ LE PEN Jean-Marie, Discours de Paris, 15 avril 2007

⁴ LE PEN Jean-Marie, Discours de Lyon, 11 mars 2007

⁵ LE PEN Jean-Marie, Discours de Paris, 15 avril 2007

⁶ *Ibid.*

une imagerie mystique : la terre de France et les os des ancêtres ne forment plus qu'une seule et même matière, celle-là même dans laquelle l'identité nationaliste trouve son principe.

En 2007, Jean-Marie Le Pen opère donc une forme de codage sur la terre de l'hexagone et les eaux françaises. Il projette « à travers les objets naturels et les paysages les valeurs nationales qui, en retour, devront contribuer à produire ou renforcer ces correspondances recherchées entre le territoire et les individus qui le peuplent »¹. Le candidat frontiste convoque ainsi les valeurs d'ordre primordiales à ces yeux : celles qui orientent, distribuent et ordonnent la vie et celles qui rattachent à la terre et relient aux ancêtres. On note que cette partie du discours valorise positivement l'idée du lien, qui n'est plus une entrave à la liberté du peuple mais un témoin de l'attachement à la patrie.

2. L'ordre que l'on remet

En 2012, lorsque Marine Le Pen aborde – rarement – les paysages français, on ne retrouve pas le même processus de codage qu'opérait son père. C'est sa conception de la politique, et plus spécifiquement des institutions, qui est le témoin de son attachement à l'ordre. Nous avons vu que la candidate s'appuie sur un national-populisme qui structure sa démarche politique en s'identifiant comme « la voix du peuple » et l'« esprit de la France » :

Oeuvre non reproduite par respect du droit d'auteur

Figure 12 : affiche de Marine Le Pen pour les élections présidentielles reprenant son slogan officiel

¹ WALTER François, 2004, *Les figures paysagères de la nation*, Edition de l'EHESS, Paris, p.469

Cette identification, qui suppose une relation idéale entre un peuple et son dirigeant – celui-ci parvenant à comprendre les aspirations populaires et à les traduire en actes politiques concrets –, possède un versant plus réaliste qui réside dans une volonté de remettre de l'ordre dans les institutions :

« Il est grand temps de remettre la morale publique au cœur des pratiques de gouvernement en France ! On ne peut plus tolérer la multiplication des scandales d'Etat, si nombreux aujourd'hui que nos compatriotes n'y prêtent plus attention ! »¹

« Je veux remettre de l'ordre dans cette république et je veux en premier lieu lui remettre la morale publique partout où elle a disparu. »²

Le gouvernement, les institutions et l'Etat sont autant d'écuries d'Augias dont il faut éliminer la saleté. Marine Le Pen souhaite en effet « nettoyer l'Etat des jouisseurs, des affairistes et des corrompus »³ et « nettoyer l'économie des spéculateurs et des tricheurs »⁴. Comme nous l'avons constaté dans notre première partie, les images liées à la saleté – utilisées alors pour lutter contre le Front National et l'isoler à l'intérieur du champ politique – sont sous-tendues par une classification du monde entre le pur et l'impur. En 2012, la candidate frontiste inscrit sa démarche dans une recherche de la pureté et de la perfection politique où la raison, la transparence et l'ordre s'opposent à la crise économique comme à la crise morale. Néanmoins, l'ordre que Marine Le Pen souhaite remettre est davantage un instrument qu'un principe. Ainsi déclare-t-elle que « Sans ordre, il n'y a pas de progrès, pas de développement individuel »⁵ et qu'« Il n'est pas de société libre qui ne soit ordonnée »⁶. Au contraire de son père qui naturalise l'ordre et en fait ainsi un principe qui précède le politique, la candidate frontiste l'inscrit dans une volonté globale de changement, même si ce changement puise son inspiration dans un passé vertueux :

« On peut (...) remettre la France debout. Ce n'est pas un retour en arrière, mais c'est le juste retour de la morale politique, c'est le juste retour de la volonté politique, c'est le juste retour au bon sens, c'est le juste retour à ce chemin de grandeur et de fierté que la France n'aurait

¹ LE PEN Marine, Discours du « banquet des mille », 19 novembre 2011

² LE PEN Marine, Discours de Toulouse, 5 février 2012

³ LE PEN Marine, Discours de Vaiges, 17 septembre 2011

⁴ *Ibid.*

⁵ LE PEN Marine, Discours de Toulouse, 5 février 2012

⁶ *Ibid.*

jamais dû quitter, c'est le juste retour à une destinée glorieuse et fraternelle, c'est le juste retour au progrès, c'est le juste retour dans le concert des nations. »¹

On note l'expression antinomique de « retour au progrès », qui participe selon nous à l'extension de la tradition à des domaines qui lui sont habituellement étrangers dans les discours du Front National. Cette tendance a été inaugurée au début des années 1990 avec une défense inédite des acquis sociaux de la part du parti frontiste, ces derniers n'étant pas perçus comme résultant d'un rapport de force mais considérés comme partie prenante du patrimoine national. Mais ici, l'inscription du progrès dans une tradition perdue à laquelle il faut revenir – elle parle bien d'un retour « au » progrès et pas d'un retour « du » progrès – est un « objet symbolique non identifié » dans le sens où il combine deux représentations du temps habituellement opposées : la maîtrise du temps « par la simple assurance du retour et de la répétition »² et celle qui voit dans l'irréversibilité du devenir une promesse. Dans cette contradiction réside peut-être la tension inhérente qui structure les discours, et plus encore la démarche politique de Marine Le Pen. La candidate souhaite porter l'héritage du nationalisme, qui est bien cette « acceptation du déterminisme » et cet attachement aux pesanteurs du passé et à la tradition, mais elle se montre également soucieuse de mettre en avant certains des traits typiques de la modernité comme la raison et le progrès : « Je serai (...) cette présidente qui ramènera la raison dans notre pays »³.

C. Concorde

Notre exploration de la France rêvée des candidats frontistes peut se poursuivre avec l'examen de la place importante prise par l'ensemble des images se rapportant à la concorde et à l'unité des différences, voire des contraires. La profusion de ces images confirme l'importance du schème de l'unité dans la mythologie politique.

1. Valorisation des symboles nationaux et républicains

Les symboles officiels de la République française sont utilisés par les candidats frontistes qui souhaitent, se faisant, renforcer la façade d'un certain « pragmatisme national » désidéologisant. Cette tendance qui semble aller de soi pour un parti nationaliste a tout de même été accentuée depuis le milieu des années 1990. En 1995, la parution de *Ni droite, ni*

¹ LE PEN Marine, Discours de Palavas, 16 mars 2012

² DURAND Gilbert, 1969 (1992), *Op. Cit.*, p.390

³ LE PEN Marine, Discours de Toulouse, 5 février 2012

gauche, Français, l'ouvrage de Samuel Maréchal, marquait une rupture avec les usages sémantiques internes au parti frontiste, bon nombre de militants étant encore attachés au terme de « droite nationale ». Cadre important du parti frontiste jusqu'au début des années 2000, Samuel Maréchal est notamment le fondateur de « Générations Le Pen », une association dont le but est de dédramatiser le Front National et dans laquelle plusieurs membres de l'entourage politique de Marine Le Pen ont été initiés au frontisme. Les discours des candidats du Front National s'inscrivent pleinement dans cette stratégie où le rejet de la gauche et de la droite a pour corollaire l'ambition de se présenter comme le défenseur exclusif de la nation. Comme le remarque Gilles Ivaldi, « c'est sans doute l'un des succès du FN que d'être progressivement parvenu à accréditer cette idée d'une alternative "nationale" aux politiques sociales de gauche comme de droite, offrant tout à la fois un mode d'identification collective (le *nous* ethno-national) et un nouveau pacte de solidarité fondé sur un partage exclusif des richesses collectives (préférence nationale) »¹.

Nous n'insisterons pas sur les nombreux drapeaux français que l'on peut apercevoir dans les meetings du Front National, qu'ils tiennent lieu de décor sur l'estrade ou qu'ils soient agités par les spectateurs. Les grandes messes électorales organisées par l'UMP ou le PS connaissent également cette effusion tricolore, la différence étant qu'on aperçoit, à côté du drapeau français, l'étendard européen. C'est Marine Le Pen qui, plus que son père, se distingue, puisqu'elle n'utilise pas le drapeau tricolore comme simple élément du décor mais l'incorpore à ses discours, justement comme un symbole apte à évoquer et provoquer l'unité :

« Le drapeau national c'est ce qui nous unit, ce qui nous rassemble. La France a et aura encore plus besoin demain d'unité, de concorde. »²

« Ce drapeau, prenons le et brandissons-le fièrement, parce qu'il est la France éternelle, la France qu'on respecte et qu'on chérit ! »³

Plus qu'un appel au patriotisme conventionnel, cette déférence au drapeau n'est-elle pas un rappel implicite de l'emblème du Front National, à savoir la flamme stylisée ? Evacuée sur les affiches de la campagne présidentielle – le principe de cette élection implique que chaque candidat est *soutenu* par un parti mais qu'il n'en est pas le *représentant* – la flamme est

¹ IVALDI Gilles, « Permanences et évolutions de l'idéologie frontiste » in DELWIT Pascal (sous la dir.), 2012, *Le Front national. Mutations de l'extrême droite française*, Editions de l'Université de Bruxelles, Bruxelles, pp.95-112, p.102

² LE PEN Marine, Discours de Rouen, 15 janvier 2012

³ LE PEN Marine, Discours de Marseille, 5 mars 2012

symboliquement figurée par ce drapeau que Marine Le Pen souhaite voir brandi. L'isomorphisme entre les mouvements d'une flamme et ceux d'un drapeau agité par le vent nous incite à penser que celui-ci est une euphémisation de celle-là. Historiquement rattachée au nationalisme, et trouvant son origine guerrière sur la grenade explosive présente sur les casques des grenadiers de Napoléon, la flamme « métaphorise l'esprit indestructible de la nation »¹. Outre sa nature indestructible, le feu se caractérise par les vertus de purification qu'il possède – *pur* se traduit par « feu » en sanscrit – et qui entrent en résonance avec le rêve d'une France unie malgré ses différences. Selon Gaston Bachelard, « ce qui a reçu l'épreuve du feu a gagné en homogénéité, donc en pureté »². C'est ainsi que la flamme frontiste est non seulement l'emblème de la fidélité à un idéal, mais également un symbole qui concrétise les aspirations d'unité grâce à son pouvoir purificateur. L'évolution de la flamme emblématique du Front National tend à appuyer notre hypothèse selon laquelle le drapeau n'est qu'une flamme euphémisée. Dotée à sa base d'une largeur assez pesante et prolongée par des flammèches agressives jusqu'au début des années 2000, la flamme frontiste s'est récemment transformée pour adopter une allure plus sensuelle et féminine, donc plus proche de l'image d'un drapeau agité par le vent.

Oeuvre non reproduite par respect du droit d'auteur

Figure 13 : L'évolution de l'emblème frontiste, entre la première flamme de 1972 et la dernière qui devient officielle à partir du congrès de Tours en 2010

¹ NOVAK Zvonimir, 2011, *Tricolores, une histoire visuelle de la droite et de l'extrême droite*, Editions l'Echappée, Montreuil, p.85

² BACHELARD Gaston, 1949, *La psychanalyse du feu*, Editions Gallimard, Paris, p.169

L’emblème actuel du Front National ne fait qu’évoquer la flamme alors que ceux d’avant la reproduisaient. Comme l’a écrit Gaston Bachelard, lorsqu’il est imagé, « le feu brille sans brûler ; alors sa valeur est toute pureté »¹.

Outre le drapeau, l’autre symbole républicain qui est utilisé par les candidats frontistes pour valoriser la concorde et l’unité des contraires est la devise de la République, la fameuse triade « Liberté, Égalité, Fraternité ». Pour Jean-Marie Le Pen comme pour sa fille, la devise symbolise d’autant mieux cette possibilité de l’unité des contraires qu’elle la réalise concrètement :

« La liberté et l’égalité ne sont rien si elles ne sont pas réunies par la fraternité, transcendées, sublimées par la fraternité. »²

« Nous avons réussi le prodige de concilier la liberté et l’égalité par le jeu de la fraternité qui seule peut concilier ces contraires, fraternité nationale, bien entendu, s’exerçant entre compatriotes dans le cadre d’une même patrie. »³

Nous constatons que la triade républicaine est spécifiquement mise en valeur au niveau de son troisième terme. Les deux premiers, qui appartiennent à la sphère du droit, sont considérés comme nuls et non avenus sans la fraternité, qui est davantage une obligation morale. C’est de cette façon que les candidats du Front National peuvent s’emparer de la triade républicaine : le seul terme valorisé est celui qui se rattache à l’idée d’une communauté existante en dehors de laquelle l’application de la liberté et de l’égalité est impossible. La survalorisation d’un seul terme rompt l’équilibre de la triade : la fraternité devient alors très proche de l’identité et l’universalisme originel est mis à mal. La description que font les deux candidats frontistes de la devise républicaine navigue ainsi entre les régimes nocturne et diurne de l’imaginaire, selon qu’est mis en avant le geste de conciliation en lui-même, pulsé par la dialectique des antagonistes, ou le principe unificateur et survalorisé, qui se rapporte à la logique identitaire.

2. Valorisation de la civilisation française

Alors que les symboles de la République française peuvent être sensiblement détournés de leur sens premier et prendre la forme d’allégories identitaires, la valorisation de la

¹ *Ibid.*, p.173

² LE PEN Marine, Discours de Lille, 19 février 2012

³ LE PEN Jean-Marie, Discours de Lyon, 11 mars 2007

civilisation française se fait grâce à des symboles qui appartiennent généralement au régime nocturne de l'image, et plus spécifiquement à la structure synthétique. A ce titre, examinons les qualités prêtées par Marine Le Pen à la civilisation française :

« La civilisation française est une alchimie splendide de nos arts, de nos lois, de nos lettres, de nos droits fondamentaux chèrement acquis, de nos croyances, de nos valeurs, de nos traditions, de nos habitudes, de nos mœurs, de nos codes, de notre mode de vie et il faudrait maintenant tourner la page ? »¹

En faisant référence à l'alchimie, la candidate met justement en avant sa volonté de ne pas tourner la page, « l'œuvre alchimique [ayant] pour essentielle mission de revaloriser ce qui est dévalué »². Cette revalorisation sert bien sûr de prémisse à un redressement de la civilisation française appelée à reprendre sa marche en avant sur « le chemin de la fierté, de la dignité retrouvée et de la liberté »³. Puisant ces qualités dans des matériaux composites qui comprennent aussi bien les éléments les plus ordinaires de la vie quotidienne que les productions institutionnalisées les plus illustres, la civilisation française parvient à les assembler, puis, par le jeu de l'alchimie, à les sublimer. Sans atteindre la charge mystique *et* héroïque de l'alchimie civilisationnelle française, le thème de la réconciliation est important dans le sens où il précède nécessairement la concorde et l'unité. Cette réconciliation se réalise entre la droite et la gauche, entre la patrie et la nation :

« Cette œuvre de réconciliation nationale, c'est nous seuls, c'est moi seule qui peut la mener. Car si l'amour de la patrie réside dans cet attachement charnel à la terre de France, à son histoire, à ses valeurs, à son identité qui mobilise une partie des Français qui se croient de droite, il ne faut pas oublier que la nation est née à gauche, dans le culte du citoyen, le respect de sa volonté électorale et dans la sanctification de l'école. »⁴

Vilipendées à cause de leurs représentants menteurs et factices, la gauche et la droite sont désormais prises comme des composantes nobles ou des idées-forces qui donnent à la France sa grandeur : la droite trouve sa vérité dans la patrie et la terre de France quand la gauche institue la nation comme une forme de religion civile (culte, sanctification). Leur réconciliation sonne comme les noces entre la matière et l'esprit : droite et gauche ne sont

¹ LE PEN Marine, Déclaration de candidature, 14 mars 2012

² DURAND Gilbert, 1969 (1992), *Op. Cit.*, p.259

³ LE PEN Marine, Déclaration de candidature, 14 mars 2012

⁴ LE PEN Marine, Discours de Paris, 17 avril 2012

plus opposées artificiellement dans le champ politique mais rassemblées pour faire de la France une somme synthétique. Dans son discours de Lyon, Jean-Marie Le Pen procède de la même manière lorsqu'il décrit les valeurs françaises :

« Et ces valeurs-là, chrétiennes et laïques mêlées, monarchistes et républicaines tout à la fois, contribuaient à faire de la France une des quatre grandes puissances mondiales. »¹

Le leader frontiste fait une utilisation généreuse du symbolisme synthétique pour évoquer la civilisation française et certaines de ses composantes. La France est ainsi décrite comme le lieu de rencontre de « la fureur gauloise, la mesure grecque et l'ordre romain »², autant de qualités opposées qui se sont conciliées grâce à l'œuvre du temps. Quant à la langue française, elle est appréciée pour sa « musique » :

« L'immense richesse de notre patrimoine, la beauté de nos paysages, la musique de notre langue... »³

« Notre langue universelle, dont la clarté et la rigueur ne s'opposent jamais à la douceur de la musique ! »⁴

Le candidat frontiste confirme ici son appétence pour l'esthétique classique. Déjà mobilisée pour décrire les paysages français, elle est ici utilisée pour décrire les qualités de la langue française. La musique permet une synthèse sensuelle – méta-érotique selon Gilbert Durand – « dont la fonction essentielle est à la fois de concilier les contraires et de maîtriser la fuite existentielle du temps »⁵. Pour compléter ce portrait frontiste d'une civilisation française classique, Jean-Marie Le Pen décrit l'esprit français comme « léger, subtil », logiquement à l'origine de « l'amour courtois et [de] la galanterie »⁶. Dès lors, on ne s'étonne pas de la citation suivante, où le candidat conçoit la politique comme la sage application de ce classicisme d'esprit et de langue :

« En politique comme en poésie, en religion comme en philosophie, la particularité des peuples européens et plus encore des Français, c'est

¹ LE PEN Jean-Marie, Discours de Lyon, 11 mars 2007

² LE PEN Jean-Marie, Discours de Nice, 19 avril 2007

³ LE PEN Jean-Marie, Discours de Paris, 15 avril 2007

⁴ LE PEN Jean-Marie, Discours de Lyon, 11 mars 2007

⁵ DURAND Gilbert, 1969 (1992), *Op. Cit.*, p.400

⁶ LE PEN Jean-Marie, Discours de Lyon, 11 mars 2007

de rechercher la nuance, la conciliation des options opposées, de gérer les complexités du monde et des êtres. »¹

Comme toutes celles que nous avons citées dans cette partie, cette phrase se construit sur des images empruntant à la structure synthétique de l'imaginaire. La valorisation de la civilisation française est ce versant du discours frontiste où la différence n'est plus synonyme de confusion ou de désordre, mais d'enrichissement. Un aspect à nuancer toutefois, tant cette valorisation est tributaire d'un passé imaginé qui ne possède pas de solution de continuité avec le présent déchu, et ce même si les figures glorifiées de ce passé sont parfois étonnamment proches d'un point de vue chronologique. En effet, comme nous le rappelle Ernst Bloch, « le mythe (...) provient de l'interaction entre la misère économique-politique et les souvenirs de splendeur d'un passé qui était infléchi – avec une aspiration au bonheur utopique et pas seulement romantique – vers le terme le plus proche possible »².

3. Valorisation de la nature et de ses ressources transformées

Si Jean-Marie Le Pen évoque la nature en y projetant des images d'ordre et d'harmonie, sa fille préfère souligner qu'elle est pourvoyeuse de ressources que l'Homme peut et doit faire fructifier. Nous nous attarderons spécifiquement, à ce titre, sur l'importance symbolique du banquet, qu'elle se décèle dans l'intitulé de certains meetings frontistes ou dans l'évocation de spécialités culinaires française. Dans le discours qu'elle prononce à Châteauroux, Marine Le Pen évoque avec insistance la terre, non pas – ou pas seulement – celle dans laquelle on doit s'enraciner mais celle qui est un don qu'il est nécessaire de cultiver :

« Or, quel est le principal talent de la France ? Eh bien, mes chers compatriotes, nous l'avons trop oublié, c'est sa terre ! (...) Nous n'avons pas de fierté particulière à en tirer car notre terre est un don, un don de la Nature, ou bien du Ciel, et ce don nous l'avons tous entre nos mains. »³

Fructifiée, la terre l'est grâce à l'addition des talents et la complémentarité des différents métiers, lesquels, de l'agriculture jusqu'au commerce en passant par l'artisanat, oeuvrent collectivement pour créer, diffuser et promouvoir les productions élaborées à partir des richesses du sol français :

¹ *Ibid.*

² BLOCH Ernst, 1935, *Héritage de ce temps*, p.129

³ LE PEN Marine, Discours de Châteauroux, 26 février 2012

« Notre fierté, c'est d'avoir su diversifier sans cesse les produits de son agriculture, de ses élevages, de ses savoirs, de ses métiers, les nombreux métiers des paysans et des artisans, du laboureur à l'ébéniste, du vigneron au faïencier, de tous ces « fins jardiniers de la France » comme disait Charles Péguy, jusqu'aux menuisiers et innombrables artisans, artistes, et architectes auxquels nous devons le patrimoine rural dont la réputation rayonne sur tous les continents ; sans oublier les commerçants qui ont su mailler le territoire, marier les viandes d'Auvergne (à condition qu'elle ne finissent pas halal...) aux vins de Bourgogne (à condition que le libre-échange généralisé ne le coupe pas de vin d'Algérie ou de bouchons de Transylvanie); marier l'eau de nos sources aux piments d'Espelette, et le sancerre au chavignol puis aux fromages de la Brie ou du Cantal, sans oublier bien sûr le concert de toutes nos campagnes, la cuisine française, bouquet accompli de tant et tant de savoirs ancestraux que (...) les vautours de la taxation sélective ont tenté pendant des années de pénaliser au bénéfice du fastfoudisme intégré ! »

Si nous avons reproduit cette longue citation, c'est pour mettre en évidence le fait que les valeurs synthétiques prêtées à la civilisation française se retrouvent également dans une culture plus quotidienne, celle qui concerne l'art de vivre plutôt que l'art et les savoir-faire plutôt que le savoir. Outre cet aspect, la large place réservée à la gastronomie par Marine Le Pen avec l'évocation de nombreuses spécialités est intéressante à plusieurs titres. On sait toute l'importance de la communion alimentaire dans la célébration de l'unité et de la concorde. Raoul Girardet fait du banquet la « consécration et représentation visible de la communauté des cœurs et des âmes »¹ et le Front National, comme de nombreuses familles politiques et idéologiques, utilise le rituel du repas pris en commun pour signifier et valoriser l'unité de ses différentes composantes. On pense bien sûr au nombreux « banquets patriotiques » organisés par les fédérations départementales du parti frontiste, mais également au « banquet des mille », lors duquel Marine Le Pen tient un discours de campagne à la fin de l'année 2011. Etymologiquement, le banquet est nécessairement collectif. Il est ce repas où le nombre de convives force à utiliser des bancs, un meuble qui incite à la proximité et à la discussion bien davantage que les chaises. Mais outre la proximité corporelle qui permet de sympathiser, le banquet est ce partage de spécialités, qui, par leur provenance et leur goût, renforcent le sentiment d'unité fondé sur le partage d'une identité substantielle. « L'acte alimentaire, écrit Gilbert Durand, confirme la réalité des substances »², et que des particularismes identitaires

¹ GIRARDET Raoul, 1986, *Op. Cit.*, p.140

² DURAND Gilbert, 1969 (1992), *Op. Cit.*, p.293

ou religieux empêchent d'accomplir cet acte en commun brise la possibilité de l'idée même d'un gigantesque banquet réunissant tous les Français. C'est tout le sens des nombreuses attaques portées par Marine Le Pen contre les rites d'abattage halal. Au cours de sa campagne, la candidate est allée jusqu'à affirmer que toute la viande produite en Île-de-France – sauf, bien entendu, le porc – provenait de bêtes abattues selon le rite musulman. Pour la candidate frontiste, le halal s'oppose à cette communion identitaire qu'est le banquet ; pire, il la dénature et la pervertit en introduisant jusqu'aux assiettes le soupçon de l'invasion de mœurs étrangères. Comme à la fin du XIX^{ème} siècle, lors duquel c'est l'abattage rituel pratiqué par les Juifs qui était vilipendé, la critique est prétextée par l'intolérance sociale à la souffrance des animaux¹ mais révèle une hostilité manifeste à l'égard de pratiques religieuses qui contrarient cet imaginaire du banquet et de la concorde alimentaire.

D. Tradition et transmission

Tradition et transmission sont des notions étroitement associées par Jean-Marie Le Pen et sa fille. Dans le discours qu'il prononce à Lyon, Jean-Marie Le Pen déclare que « [la tradition] n'est pas la transmission de n'importe quoi, mais du beau et du vrai mesurés à l'aune de l'expérience humaine »². Définie non par un contenu quelconque mais bien par l'idée qu'elle implique une continuité et une volonté de transmettre, la tradition est alors une forme dans laquelle chacun peut placer ce qu'il affectionne. Le candidat frontiste évoque ensuite, à l'aide d'une longue citation extraite d'un ouvrage de Dominique Venner – qu'il ne nomme pas –, les caractéristiques de cette forme :

« Elle est ce qui donne un sens à la vie et l'oriente. Elle porte en elle la conscience du supérieur et de l'inférieur, du spirituel et du matériel. Elle est son être éternel. Elle lui donne ses principes, ses vérités permanentes, capables de traverser les fluctuations temporelles. Elle est ce qu'il y a de plus ancien et de plus proche. Elle est la traduction d'une façon unique d'être des hommes et des femmes devant la vie, la mort, l'amour, l'histoire, le destin. Elle porte les principes qui transcendent la vie, les pensées et les actes. »³

La lecture de cette citation nous permet d'interpréter la tradition comme étant l'élément structurant permettant aux candidats frontistes d'associer, comme nous l'avons vu

¹ Voir BIRNBAUM Pierre, 2013, *La République et le Cochon*, Editions du Seuil, Paris.

² LE PEN Jean-Marie, Discours de Lyon, 11 mars 2007

³ VENNER Dominique, 2004, *Histoire et tradition des Européens. 30 000 ans d'identité*, Editions du Rocher, Monaco, cité par LE PEN Jean-Marie, Discours de Lyon, 11 mars 2007

précédemment, la république à la monarchie, la laïcité au christianisme, en bref de créer une solution de continuité ou de non-contradiction entre des principes antagonistes. Toutes les références à l'histoire de France peuvent également s'analyser dans ce sens : chaque événement est perçu à travers le prisme d'un traditionalisme structurant qui permet la perpétuation de valeurs perçues comme belles, vraies et bonnes. A titre d'exemple, on peut citer Marine Le Pen, selon laquelle « tous les enfants de France ont pour ancêtres les Gaulois, non par la génétique, mais par l'amour de la liberté »¹. Pour éviter toute confusion, précisons que le traditionalisme des candidats du Front National n'a rien à voir avec la pensée traditionnelle telle qu'elle est définie par René Guénon. Cet auteur évacue toutes subdivisions de la Tradition comme autant de déviations et considère à ce titre que la « tradition nationale » est un non-sens absolu, « la constitution des « nationalités » [ayant] été le moyen employé pour détruire l'organisation sociale traditionnelle du Moyen Age »². La « tradition frontiste », si l'on nous permet de la désigner comme cela, se rapporte uniquement à un plan humain et historique. L'importance accordée à l'histoire de France, en tant qu'elle utilisée pour démontrer la transmission de certaines valeurs immuables et à travers cette transmission la continuité de la tradition, a pour corollaire la mise en avant de l'Ecole et de l'instituteur. Si les candidats frontistes rappellent évidemment le rôle de l'école publique dans l'apprentissage des savoirs fondamentaux, ils soulignent également qu'elle doit être un des vecteurs de la transmission :

« Instruire et éduquer, c'est transmettre le trésor intellectuel et moral de la civilisation française. »³

« Nos enfants doivent connaître par cœur l'histoire de France, ses frises, ses mythes, ses permanences. Ils doivent la vivre : nos rois, la République, les guerres, nos grands hommes ! »⁴

Pour être complet, il nous faut ajouter que cette transmission est orientée, une nouvelle fois, par le schème de la verticalité. Selon Marine Le Pen, c'est aux écoles maternelle et primaire « que sont transmis les piliers, la colonne vertébrale, qui permettent [aux] enfants de grandir droit »⁵. Le fait que la candidate préfère parler de « maître » ou d'« instituteur »

¹ LE PEN Marine, Discours de Nantes, 25 mars 2012

² GUENON René, 1945, *Le règne de la quantité et le signe des temps*, Editions Gallimard, Paris, p.283

³ LE PEN Jean-Marie, Discours de Lyon, 11 mars 2007

⁴ LE PEN Marine, Discours de Rouen, 15 janvier 2012

⁵ LE PEN Marine, Discours de Palavas, 16 mars 2012

plutôt que de « professeur des écoles » – terme en vigueur depuis les années 1990 – souligne sa volonté d’instituer l’autorité jusque dans le nom de cette profession :

« Il faut revaloriser le beau métier d’enseignant, celui qui transmet, celui qui assure les générations futures. Ce métier d’instituteur, celui qui instruit et donc affranchit. N’ayons pas peur d’ailleurs de nommer instituteur un instituteur, cessons d’avoir honte de nos beaux métiers ! »¹

« Le maître a de l’autorité parce qu’il augmente le savoir de l’élève. Le maître sait, et l’élève apprend. Et pour apprendre, il faut de l’effort et de la persévérance. La notation de zéro à vingt doit être partout rétablie. L’élève doit pouvoir mesurer son travail, le voir croître. Le maître est là pour aider l’élève sur ce chemin ardu de l’apprentissage. »²

A côté de l’école, dans laquelle la transmission de la tradition par le maître se fait sur le mode de l’autorité et permet à l’élève de « s’élever » (autorité vient du latin *augere*, « faire croître »), la famille est davantage évoquée à l’aide d’un vocabulaire pouvant être relié au régime diurne et à la structure mystique de l’imaginaire :

« C’est le berceau de la vie et le creuset de l’éducation des enfants, c’est le milieu qui ajoute à l’élevage des petits d’hommes, l’éducation des comportements, apprentissage difficile mais adouci par l’affectivité. (...). C’est là, dans le cocon familial, que l’enfant, agissant par imitation et si nécessaire, par la contrainte, se familiarise avec les usages et les principes nécessaires à son équilibre personnel et à l’équilibre social. »³

« La famille est sacrée, elle est ce lien essentiel par lequel se transmettent, de génération en génération, les valeurs essentielles d’éducation, de civisme, de solidarité, de morale. »⁴

Bien sûr, l’autorité y a aussi sa place. Mais les images qui déterminent la famille sont, pour Jean-Marie Le Pen, des prolongements rassurants du ventre maternel : le berceau, le creuset et le cocon. Quant à Marine Le Pen, elle insiste davantage sur l’idée du lien, un lien valorisé positivement une nouvelle fois, au contraire de ceux qu’elle désire briser et qui entravent la liberté des Français. La famille est d’autant plus importante pour les candidats frontistes qu’elle est volontiers étendue à toute la France, à moins que ce ne soit la France qui

¹ LE PEN Marine, Discours de Marseille, 5 mars 2012

² LE PEN Marine, Discours de Marseille, 5 mars 2012

³ LE PEN Jean-Marie, Discours de Lyon, 11 mars 2007

⁴ LE PEN Marine, Discours du « banquet des mille », 19 novembre 2011

soit réduite à la taille d'une famille. La nation, ainsi miniaturisée, ou « gullivérisée », induit une conception de la politique proche de l'amour filial ou fraternel, comme en témoignent les citations suivantes :

« Nous ne nous reconnaissons que d'une même famille, et cette famille c'est la France. »¹

« La politique, c'est de l'amour, l'amour des hommes et des femmes qui composent la Patrie, c'est ressentir charnellement leurs joies et leurs peines, c'est les partager, c'est communier dans leurs espérances et leurs chagrins, leurs rages et leurs angoisses. C'est vivre un peu de leur vie, ressentir ce qu'ils éprouvent, le traduire dans une volonté politique ! »²

« Nous n'avons pas peur de nous défendre ! Nous n'avons pas peur de nous projeter ! Nous n'avons pas peur de nous aimer ! »³

Bien involontairement, nous avons commencé cette exploration de l'imaginaire frontiste par la peur et nous la terminons par l'amour. On pourrait considérer que ces deux thèmes sont des contraires, mais prononcer une telle identification entre la politique et l'amour et concevoir la France comme une famille implique nécessairement une conception privative et exclusive de la nation. Si l'on se réfère à la définition canonique de Julien Freund, la politique est « l'activité sociale qui se propose d'assurer par la force, généralement fondée sur le droit, la sécurité extérieure et la concorde intérieure d'une unité politique particulière en garantissant l'ordre au milieu des luttes qui naissent de la diversité et de la divergence des opinions et des intérêts »⁴. Or, dans le discours frontiste, la concorde possède un caractère spontané et naturel, alors que la divergence des opinions n'est pas réellement pensée : il y a « la voix du peuple », « l'esprit de la France » ou encore la « tradition », autant de termes qui ne conçoivent pas la pluralité. Cette tendance du discours est bien sûr confortée par l'expérience politique du Front National, qui n'a jamais véritablement accédé aux responsabilités et qui élabore donc l'essentiel de sa vision du monde sur un mode fictionnel. A partir de sa position d'outsider dans le champ politique, le parti frontiste aplanit les aspects conflictuels existant dans la société civile mais, en revanche, imagine une césure absolue entre cette société civile et ce qu'il nomme le « Système ».

¹ LE PEN Marine, Discours de Strasbourg, 12 février 2012

² LE PEN Jean-Marie, Discours de Lyon, 11 mars 2007

³ LE PEN Marine, Discours de Nantes et de Nice, 24 et 31 mars 2012

⁴ FREUND Julien, 1965, *L'essence du politique*, Editions Sirey, Paris, p.751

CHAPITRE III : Synthèse mythanalytique

Dans le chapitre précédent, nous avons volontairement choisi de ne pas séparer l'analyse des discours des deux candidats frontistes. Nous voulions montrer que les grandes séquences des récits se rejoignaient, entre la dénonciation d'un Système omnipotent, la description d'une France rêvée et l'évocation d'un peuple décrit comme oublié et résigné mais appelé à se réapproprier son destin par le moyen du bulletin de vote frontiste. Dans ce court chapitre, nous allons maintenant insister sur les spécificités de chacun des discours, en procédant selon deux méthodes différentes mais complémentaires. Tout d'abord, nous dresserons le tableau isotopique des images utilisées par les candidats du Front National, en distinguant les symboles communs et ceux spécifiques à Jean-Marie Le Pen ou à sa fille. Par la suite, nous rechercherons le ou les grands mythes organisateurs qui structurent le récit de chacun des candidats.

I. Classification isotopique des images

En reprenant le système de classification de Gilbert Durand¹, nous pouvons mieux évaluer la répartition des différentes images utilisées par les candidats du Front National. Afin de faire la distinction entre les deux discours, nous avons utilisé la couleur rouge pour les images propres à Marine Le Pen, le bleu pour celles de Jean-Marie Le Pen et le noir pour celles communes aux deux candidats frontistes. Pour une meilleure commodité de lecture, nous avons séparé les deux régimes de l'image.

A. Le régime diurne de l'imaginaire frontiste

¹ DURAND Gilbert, 1969 (1992), *Op. Cit.*, p. 506-507

Régime diurne		
Structures schizomorphes		
Schèmes verbaux	Distinguer	
	Séparer ≠ Mêler	Monter ≠ Chuter
Symboles et synthèmes	L'ordre nationaliste ≠ Nicolas Sarkozy l'homme du désordre	L'arbre France, le menhir ≠ Le déclin, la casse
	La frontière ≠ les vagues migratoires	Le front, le chef ≠ les candidats « complices »
	Jeanne d'Arc ≠ Ségolène Royal la gaffeuse, Marianne d'Arc	Le chemin ≠ l'égout
	Jeanne d'Arc ≠ l'immigration	Le sauveur ≠ la bête à deux visages
	L'être ≠ les robots, les marionnettes, les commerçants	Le peuple héroïque, la voix du peuple ≠ le peuple oublié (les invisibles)
	Liberté-Egalité-FRATERNITE ≠ la multitude due à l'immigration	La transmission qui permet de grandir droit, l'instituteur et le maître ≠ le déclin depuis mai 1968
	L'affirmation identitaire (la Corse) ≠ la dilution, l'effacement	L'exception française ≠ le Système, la Caste
	La vérité ≠ le marketing politique	La libération (le peuple brisant ses chaînes) ≠ la soumission (le peuple esclave)
	L'esprit de la France ≠ l'UMPS	L'héroïsme libérateur ≠ le monstre à trois têtes technocratiques (la troïka), les griffes de la finance
	La morale publique ≠ les affaires, les scandales	L'espérance ≠ le vide L'Etat fort ≠ la nation fragile

B. Le régime nocturne de l'imaginaire frontiste

Régime nocturne		
Structures synthétiques		Structures mystiques
Schèmes verbaux	Relier	Confondre
	Mûrir, progresser, revenir, recenser	Descendre, posséder, pénétrer
Symboles et synthèmes	Le peuple	La nation comme une famille
	Le drapeau français / La flamme du FN	La patrie protégée par ses frontières
	Liberté-Egalité-Fraternité	L'arbre France
	La tradition-transmission	Le bateau
	L'esprit de la France (harmonie et recherche de la conciliation)	Terre-os ou sang-sol
	Jeanne d'Arc (androgynie)	La famille (berceau de la vie)
	Lille (lieu géométrique)	La terre-mère (sentiment « matriotique » ; Metz et Strasbourg)
	Les valeurs chrétiennes et laïques	La Corse (l'île)
	Les valeurs républicaines et monarchistes	
	La musique de la langue française	
	La vague/révolution bleu marine	
	Le retour au progrès	
	La civilisation comme alchimie	
	La réconciliation droite/gauche	
	Le banquet	
	La famille qui relie les générations	

C. Commentaires

Dans la classification isotopique des images réalisée par Gilbert Durand, c'est uniquement au niveau des archétypes du régime diurne que se situent des rapports d'opposition, ces rapports se traduisant ensuite en symboles ascensionnels ou lumineux. Ici, même si nous ne nous sommes intéressés qu'aux symboles et aux synthèmes, nous avons choisi de reproduire les rapports d'opposition tels que nous les avons trouvés dans les discours, ou tels qu'ils s'affirment d'un point de vue structural. Par ailleurs, le lecteur ne s'étonnera pas de retrouver certains symboles dans plusieurs colonnes du tableau ; une même image peut appartenir, de par sa composition, au régime nocturne de l'imaginaire mais peut se retrouver opposée structurellement aux « visages du temps » et dépendre également du régime diurne. C'est le cas, par exemple, de la Corse, dont le caractère insulaire nous incite à la rattacher au régime nocturne et dont l'aspect identitaire s'oppose à la dilution que vilipende Marine Le Pen. Notons que par principe, *tous* les symboles utilisés par les candidats frontistes sont susceptibles d'appartenir aux deux régimes de l'imaginaire. Les tableaux ci-dessus retranscrivent une classification à des moments donnés, ceux des campagnes présidentielles de 2007 et 2012.

Nous devons également préciser que notre classification s'efforce d'établir une solution moyenne entre deux axes méthodologiques précis. Le premier est de considérer que toute utilisation politique d'un symbole – et à plus forte raison par un parti accordant une importance fondamentale à la notion d'identité – épuise sa plurivocité et le réduit à n'être qu'une allégorie ; en poussant cette logique à bout, on risque de ne remplir que la colonne des structures schizomorphes, chaque symbole n'étant utilisé, en dernière instance, que pour redonner du sens à un vécu affrontant un temps corrupteur. Le second est d'accorder aux récits des campagnes présidentielles le statut – et non plus seulement la fonction – de mythe et, dès lors, faire primer la forme redondante sur le contenu et considérer que toutes les figures et images que l'on trouve dans les discours des candidats du Front National relèvent finalement de la structure synthétique de l'image, les symboles appartenant à la structure schizomorphe étant euphémisés par le fil du récit :

« Le mythe alors apparaît toujours comme un effort pour adapter le diachronisme du discours au synchronisme des emboîtements symboliques ou des oppositions diaïrétiques. Aussi tout mythe a

fatalement comme structure de base – comme infrastructure – la structure synthétique qui tente d’organiser dans le temps du discours l’intemporalité des symboles. »¹

C’est ainsi que, comme l’indique notre titre, les récits des campagnes présidentielles prononcés lors de leurs discours par les deux candidats possèdent un décor, des formes mythiques, mais ne sont pas assimilables à un mythe au sens fort du terme. Les images et symboles utilisés par Marine Le Pen et son père se distribuent de manière quasiment identique. On trouve un nombre important de visages du temps, que l’on décèle aussi bien dans la mobilisation des grandes thématiques traditionnelles du nationalisme (le déclin, l’effacement...) qu’à travers leur incorporation dans des figures conjoncturelles (les candidats adverses décrits comme agités, désordonnés, menteurs) ou dans des bêtes monstrueuses censées révéler la nature du Système. A ces visages du temps s’opposent, évidemment, des figures héroïques qui peuvent être collectives comme relever de la mythologie politique du sauveur. Ces sauveurs orientent leurs actions en s’appuyant sur les images d’un passé dont l’exemple réside aussi bien dans le geste continuels de transmission de la tradition que dans des événements de rupture, illustrant la possibilité pour des gens ordinaires de s’emparer d’un destin extraordinaire. Enfin, les images qui se trouvent déterminées par la structure mystique témoignent de la persistance rassurante d’un « entre soi », figurée par des matières ou des lieux sacrés, des cosmos grâce auxquels l’on peut s’éloigner du chaos².

On s’aperçoit que les grandes séquences des récits des candidats frontistes se rejoignent, pour l’essentiel. Cependant, notre analyse nous a permis de constater que certaines images ou thématiques distinguaient Jean-Marie Le Pen de sa fille. Pour mieux différencier les récits et, finalement, les démarches politiques des deux leaders du Front National, la recherche de parentés mythiques est une méthode éclairante. Les discours de 2007 et 2012 sont-ils soutendus par un, voire plusieurs mythes directeurs ? Ou n’y trouve-t-on que quelques traces de mythologies asséchées ou emprunts opportunistes uniquement destinés à « colorer » le discours ?

¹ DURAND Gilbert, 1969 (1992), *Op. Cit.*, p.431

² ELIADE Mircea, 1965, *Le sacré et le profane*, Editions Gallimard, Paris, p.32-34

II. Recherches de parentés mythiques

A première vue, on peut écrire que les discours de Marine Le Pen comme ceux de son père s'ancrent dans le mythe du millénarisme, nommé ainsi en référence au royaume terrestre parfait censé durer mille ans dans l'Apocalypse, et décrit comme suit par Jean-Pierre Sironneau :

« Le scénario millénariste qui conjugue ces deux structures de la temporalité pourrait s'énoncer ainsi : à l'origine existait un état d'harmonie et de paix (âge d'or, éden primitif) ; malheureusement les choses se sont bien vite dégradées : violence, pauvreté, conflits de toutes sortes en ont résulté. Mais cet état de dégénérescence n'est pas fait pour durer toujours ; un rétablissement (une Rédemption) va s'opérer : Dieu va envoyer sur terre un messie-sauveur, qui, par delà la chute et la dégénérescence du monde présent, restaurera la perfection des origines, un monde nouveau où règneront la paix, voire l'égalité entre les hommes ou l'abondance matérielle. »¹

Les motifs généraux de cette description sont en effet les mêmes que ceux entrevus grâce à l'analyse des discours frontistes des campagnes présidentielles. Pour déterminer plus précisément les différences entre les deux candidats, on peut commencer par examiner et comparer la manière dont ils composent leur image de sauveur, en tentant de la relier aux grands archétypes définis par Raoul Girardet.

A. *Quel sauveur ?*

L'archétype du sauveur conquérant, qui se distingue par ses exploits et par ses appels à l'aventure rassemble Jean-Marie Le Pen et sa fille. Les invitations à l'aventure prononcées par le premier, comme la volonté d'affronter de face des forces hostiles affirmée par la seconde, correspondent bien aux qualités que Raoul Girardet prête à la figure archétypique d'Alexandre le Grand. La distinction va s'établir au niveau des trois autres archétypes.

Par son âge et sa volonté de communiquer une image plus paisible qu'auparavant, Jean-Marie Le Pen est également proche de l'archétype de Cincinnatus. Le statut de protecteur qu'il s'attribue, perceptible notamment sur l'affiche officielle de sa campagne, témoigne en ce sens. D'autre part, l'image de sauveur du leader frontiste emprunte aussi à l'archétype mosaïque du prophète, que l'on décèle dans les nombreux propos divinatoires prononcés par le candidat.

¹ SIRONNEAU Jean-Pierre, « L'idée de progrès et l'idée de révolution. Avatars modernes du millénarisme », in SIRONNEAU Jean-Pierre, 2000, *Op. Cit.*, pp.105-125, p.107-108

Enfin, il est difficile de discuter de l'archétype du sauveur législateur, figuré par Solon, que l'on ne peut pleinement percevoir qu'en analysant la conduite effective d'un homme politique au pouvoir. Pour autant, les nombreuses références que fait Marine Le Pen à la morale publique, comme sa volonté de « nettoyer l'Etat », la rapproche davantage que son père de cet archétype.

Ainsi, l'image de sauveur de Jean-Marie Le Pen relève des archétypes d'Alexandre, Moïse et Cincinnatus et celle de sa fille emprunte à Solon et Alexandre. A présent que sont différenciées les caractéristiques spécifiques aux deux candidats, nous pouvons rechercher le ou les mythes qui sous-tendent chacun de leurs récits.

B. Quel(s) mythe(s)?

Avant tout, il est nécessaire de choisir le grand ensemble mythico-religieux dans lequel nous allons rechercher les parentés mythiques des récits des candidats frontistes. Nous situant dans un temps et un espace spécifique, nous avons hésité entre les mythes gréco-romains et ceux que l'on peut trouver dans la Bible. Si nous avons finalement choisi ces derniers, c'est parce que nous sommes convaincu que les discours de Marine Le Pen comme ceux de son père s'inscrivent davantage dans une conception du temps judéo-chrétienne, dans laquelle l'histoire devient une théophanie :

« Du point de vue de l'histoire des religions, le judéo-christianisme nous présente l'hiérophanie suprême : *la transfiguration de l'évènement historique en hiérophanie.* »¹

Nous avons pu constater que les deux candidats valorisent fréquemment certains chapitres de l'histoire de France, afin d'illustrer la possibilité d'un sursaut ou d'un acte refondateur. L'analogie que l'on peut faire avec le judaïsme, dans lequel « Jahvé ne se manifeste plus dans le *Temps cosmique* (...) mais dans un *Temps historique* qui est irréversible »², comme avec le christianisme, dans lequel « Dieu s'est incarné [et] a assumé *une existence humaine parfaitement conditionnée* »³, nous incite à prolonger l'hypothèse millénariste que nous prononcions au départ et à rechercher dans la Bible les mythes directeurs des récits de Jean-Marie Le Pen et de sa fille.

¹ ELIADE Mircea, 1952 (1980), *Op. Cit.*, p.223. L'auteur souligne.

² ELIADE Mircea, 1965, *Op. Cit.*, p.98. L'auteur souligne.

³ *Ibid.*, p.98. L'auteur souligne.

Les grandes séquences du récit de Jean-Marie Le Pen, comme la teneur sémantique spécifique de certains symboles, rendent aisée l'identification du mythe directeur. La thématique du déclin, associée au catastrophisme aquatique et à l'invitation à la virée en mer sont autant d'éléments qui relient le récit du candidat frontiste au mythe du Déluge et notamment à sa version biblique¹ :

- les océans débordants ont remplacé les pluies diluviennes mais la finalité est la même : les eaux vont immerger la Terre – ou la France – totalement ;
- cette catastrophe aquatique est le résultat navrant d'une décadence, d'un déclin ;
- les temps sont durs mais la catastrophe peut être suivie d'un renouveau, figuré par l'invitation à « embarquer » avec lui que prononce Jean-Marie Le Pen.

Si le récit de Jean-Marie Le Pen est proche du mythe du millénarisme originellement décrit dans l'Apocalypse, la nature des symboles qu'il convoque nous incite à considérer que c'est bien le mythe biblique du Déluge qui oriente les séquences les plus importantes de ses discours. Déluge et Apocalypse sont d'ailleurs reliés dans l'Évangile selon Saint Luc – « Comme il advint aux jours de Noé, ainsi en sera-t-il aux jours du Fils de l'homme »² – mais se distinguent symboliquement dans le sens où le déluge de l'Apocalypse est un déluge de flammes.

On ne retrouve pas, dans les discours de Marine Le Pen, des symboles qui nous permettent de considérer le Déluge comme le mythe directeur de son récit de campagne présidentielle : l'immigration y est considérée de manière uniquement chiffrée et on n'y perçoit aucune référence au navire ou à la virée maritime. Tout en prolongeant notre « biblisme mythodologique », on peut voir dans les figures du monstre utilisées par les candidats frontistes – « la bête à deux visages au nom étrange et inquiétant d'UMPS » et « le monstre à trois têtes technocratiques » – des formes actuelles de la « bête de l'Apocalypse »³, laquelle est souvent considérée comme la représentation d'un pouvoir politique omnipotent, celui de l'Empire romain du premier siècle. C'est ainsi que si les deux récits empruntent certains de leurs motifs à un mythe qui possède des référents historiques, seuls les discours de

¹ Gn 6-9

² Lc 17.26

³ Ap 13

Jean-Marie Le Pen sont réellement sous-tendus par un mythe directeur qui se déroule, lui, dans un « temps cosmique », pour reprendre l'expression de Mircea Eliade. Marine Le Pen paraît s'inscrire dans un processus de dé-mythification qui valorise les temps historiques exemplaires, le présent immédiat *et surtout* l'avenir. Gilbert Durand parle de l'hypotypose future, dans laquelle « le futur est présentifié [et] l'avenir est maîtrisé par l'imagination »¹. Bien sûr, la candidate frontiste puise dans l'imaginaire spécifique de sa famille politique et utilise à l'envi des images faisant référence à la perte de maîtrise et à la fuite incontrôlable du temps, mais son discours semble davantage orienté par la fictionnalisation de son arrivée au pouvoir et donc, en dernière instance, par une valorisation du temps.

¹ DURAND Gilbert, 1969 (1992), *Op. Cit.*, p.408

CONCLUSION GENERALE

Ici s'achève notre exploration du phénomène Le Pen. Loin d'être exhaustive, elle s'est surtout attachée à analyser des processus qui demeurent relativement méconnus ou volontairement ignorés. C'est le sens de notre première partie, qui est une exploration du phénomène Le Pen dans sa version sociale, relationnelle et donc conflictuelle. Elle nous a permis de montrer qu'en s'intéressant au Front National, on prenait nécessairement part au phénomène Le Pen, en se retrouvant entraîné dans ce processus émotionnel dans lequel il est difficile de construire un discours à vocation scientifique sans être sommé de rappeler, même implicitement, ses propres inclinations idéologiques. Cette particularité de notre objet, nous l'avons également perçue empiriquement. En effet, il est intéressant de constater que la variété des réactions provoquées en énonçant notre sujet d'étude est calquée sur la perception du Front National à un moment donné, perception tributaire d'une évaluation subjective des chances que possède le parti frontiste d'arriver effectivement au pouvoir. Entre 2008 et 2010, nous débutions notre doctorat et notre sujet amusait, car le FN se relevait difficilement de l'offensive idéologique d'un sarkozysme triomphant et apparaissait, selon certains, destiné à rejoindre les oubliettes de l'histoire politique française. Depuis 2011 et la « vague bleu marine », les questions sur nos propres préférences politiques se font plus pressantes et sont associées à des interrogations qui prêtent au chercheur un potentiel divinatoire et l'enjoignent à dire si oui ou non, le FN peut arriver « demain » au pouvoir.

Notre première partie est donc conçue comme une tentative d'objectiver le phénomène Le Pen en analysant la dynamique d'attraction-répulsion ou d'attirance-rejet qui le caractérise, de la réaction citoyenne apparemment la plus spontanée à l'institution de l'antilepénisme, laquelle peut prendre la forme d'associations comme de spécificités discursives et tactiques qui ont pour objectif d'isoler le Front National au sein du champ politique français. Cet isolement, loin de nuire au parti frontiste, a conforté le versant de consistance minoritaire de sa stratégie. Entre les acteurs politiques, associatifs et médiatiques qui s'évertuent à créer un « diable de la République » et les provocations tribuniennes de Jean-Marie Le Pen qui renforcent la singularité de son parti, tout concourt effectivement à faire croire qu'il existe le Système d'un côté, et le Front National de l'autre. L'objectivation nous incite plutôt à penser que s'il y a un Système, compris comme un objet complexe dont les composantes distinctes

peuvent interagir, alors le FN en fait pleinement partie. La figure d'Emmanuel Goldstein, créée par George Orwell dans son roman *1984*, nous permet de faire une analogie éclairante avec le statut du parti frontiste dans le champ politique :

« Bien que Goldstein fût haï et méprisé par tout le monde, bien que tous les jours et un millier de fois par jour, sur les estrades, aux télécrans, dans les journaux, dans les livres, ses théories fussent répétées, écrasées, ridiculisées, que leur pitoyable sottise fût exposée au regard de tous, en dépit de tout cela, son influence ne semblait jamais diminuée. »¹

Les lecteurs du roman savent qu'Emmanuel Goldstein est en réalité une sorte d'allégorie du mal, inventée par le Parti Intérieur pour se prémunir des criminels par la pensée. Si le Front National n'est pas une « invention du Système » – malgré le rôle joué, dans son accession aux tribunes médiatiques, par François Mitterrand –, il possède néanmoins un rôle dans la perpétuation du jeu politique. Bien sûr, le parti frontiste s'est très tôt emparé de la thématique de l'immigration en l'exploitant sur un mode outrancier et en participant à instiller dans l'imaginaire de certains la vision d'une France véritablement submergée, en proie à un véritable « grand remplacement de population », pour reprendre le terme de l'écrivain Renaud Camus. En s'appropriant cette thématique, qui est devenue son image de marque, le FN s'est distingué des autres acteurs politiques, parfois au risque de frôler la caricature. Petit à petit, ce sont d'autres thèmes qui sont venus caractériser l'offre idéologique du parti frontiste : le souverainisme, la critique de l'euro, la laïcité ou l'anti-mondialisme pour ne citer que les plus marquants. Or, les ajustements tactiques réalisés par les autres acteurs politiques pour répondre au discours frontiste procèdent de trois manières différentes mais également inefficaces : 1. Le refus de considérer la légitimité d'une thématique abordée par le FN pour ne pas « aller sur son terrain » ; 2. La récupération pure et simple d'éléments programmatiques du parti frontiste non suivie d'effets lors de l'exercice politique ; 3. L'élaboration d'un discours contraire mais non contradictoire². Ces ajustements sont autant de *feedbacks* positifs qui alimentent la dynamique du phénomène Le Pen. Isolé dans le champ politique sur le plan des alliances partisans, et dès lors bien à la peine lorsqu'il s'agit de conquérir les postes lors des scrutins majoritaires, le Front National agit dans le confort d'une

¹ ORWELL George, 1948 (1950), *1984*, traduit de l'anglais par Amélie Audiberti, Editions Gallimard, Paris, p.24

² C'est le cas, par exemple, du discours immigrationniste de SOS Racisme et d'une partie de la gauche dont on a montré qu'il participe à renforcer l'imaginaire d'une France submergée par les immigrés.

opposition durable et structurante. Face à des partis comme le PS et l'UMP, rompus à l'exercice pragmatique et désenchanté du pouvoir, le FN s'approprie les fondamentaux idéologiques abandonnés qui, à partir du moment où ils conquièrent une place dans son corpus, peuvent être dénoncés comme autant d'illusions perdues par les tenants du pouvoir politique. Paradoxalement, on en est arrivé à la situation suivante : c'est un parti qui a pour ancêtre idéologique la contre-révolution intellectuelle – laquelle, par l'intermédiaire de Maistre, s'apparente à un refus du politique – qui remet du politique, clive et résiste à la fin de l'idéologie en se retrouvant fréquemment au centre des débats. C'est l'impuissance politique du Front National – comprise comme son incapacité à être majoritaire à l'Assemblée nationale ou à obtenir la présidence de la République sans nouer d'alliance – qui conditionne sa puissance idéologique, laquelle se nourrit également des échecs successifs de la gauche et de la droite de gouvernement. Or, comme ce parti demeure, relativement à sa position sur l'axe gauche-droite, un parti d'extrême droite, tous les thèmes dont il s'empare sont susceptibles d'être marqués du sceau de l'opprobre. En reprenant la perspective d'un Système global comprenant le FN et les partis de gouvernement, on s'aperçoit que la désidéologisation de ces derniers est confortée par la tactique discursive du parti frontiste : si ce parti opte pour le « ni droite, ni gauche » au niveau de sa stratégie d'alliance, son discours s'élabore de plus en plus sur un conglomérat « et droite, et gauche » qui reprend certains des marqueurs idéologiques propres à ces deux familles politiques.

Sans faire de l'idéologie du parti frontiste le principal facteur de l'attrait qu'il représente pour de nombreux électeurs – les « raisons » de voter pour le Front National sont plurielles, s'additionnent et se coordonnent – nous avons voulu explorer cette idéologie en tant qu'elle est certainement une des plus dynamiques et complexes du paysage politique français actuel. Dès lors, notre deuxième partie, dans laquelle nous souhaitons réaliser une histoire des idées et mettre en avant le bassin sémantique propre à l'extrême droite française¹, nous a permis de remonter jusqu'aux sources idéologiques dans lesquelles le parti frontiste, récemment encore,

¹ Il aurait été possible d'adopter une autre perspective en situant les ruissellements du bassin sémantique de l'extrême droite française non pas dans la contre-révolution intellectuelle, mais dans l'esprit de revanche nationale qui suivait la défaite de 1870. Ce point de vue, celui du bassin sémantique du nationalisme français d'extrême droite et non plus celui de l'extrême droite en elle-même, était également intéressant mais se montrait trop négligeant à l'égard de l'importance qu'accorde cette idéologie à la tradition, une valeur dont nous allons montrer un peu plus tard dans notre conclusion qu'elle permet de caractériser, voire de définir la démarche discursive commune à la variété des membres de cette famille politique.

puisait une partie des conceptions qui lui permettaient d'asseoir sa vision du monde¹. En nous appuyant sur différents travaux de l'histoire des idées, nous avons montré comment le nationalisme s'est progressivement transformé et s'est petit à petit fermé à l'altérité en épousant la tradition. L'utilisation de la méthode du bassin sémantique, qui nous a posé quelques difficultés dans le sens où il a parfois été difficile de nommer clairement les phases de formation de l'idéologie de l'extrême droite française, nous a en tous cas permis de mieux comprendre – dans le sens étymologique de ce qui est « pris ensemble » – l'idéologie étudiée dans ses composantes les plus diverses. Pour reprendre la célèbre controverse de l'histoire des idées sur l'existence ou non d'un fascisme typiquement français, nous pensons que si ce dernier a existé, c'est dans l'essoufflement, l'affaissement progressif des schèmes du nationalisme intégral. Se caractérisant par une fascination pour le spectacle morbide de ce qui était perçu comme l'accélération de la décadence et la décomposition de la nation, le fascisme intellectuel des Brasillach, Rebatet et Drieu La Rochelle introduisait déjà dans certains esprits d'extrême droite l'acceptation de l'Etat français et de la Collaboration. Fort logiquement, ce que l'on peut considérer comme le premier bassin sémantique de l'extrême droite française s'épuise dans l'institutionnalisation de ses schèmes – altérophobie, autoritarisme, valorisation de la tradition – que réalise la Révolution nationale et se clôt avec l'épisode de la Libération. Dès lors, tous les thèmes, images, toutes les préférences éthiques et esthétiques de l'extrême droite sont établis ; ce qui survient ensuite n'est que l'actualisation d'une idéologie qui possède déjà un corpus solide. Après la Seconde Guerre mondiale, les survivances de cette famille politique se décèlent essentiellement dans l'activisme, qu'il soit dirigé contre le Parti Communiste Français ou qu'il se concrétise, plus tard, avec l'OAS. La guerre d'Algérie est là pour réconcilier les « nationaux » avec la nation, alors que les « nationalistes » s'attachent, par des efforts de refondation intellectuelle, à étendre les cadres de cette nation à la « race blanche » tout entière. C'est en parvenant tant bien que mal à fédérer la sentimentalité nationale et l'organisation nationaliste que le Front National se crée. La perte de l'Algérie française, couplée au constat désenchanté de l'affaissement de l'Empire français forment, en France et pour l'extrême droite, cette troisième Chute politique qui, après la Révolution et l'Affaire, fédère les consciences dans un sursaut défensif, à défaut d'accorder les structures et les appareils.

¹ Des auteurs comme Maistre et Bonald étaient encore cités dans le programme du Front National pour les élections présidentielles de 2002

Avec le recul, on perçoit toute la fragilité des équilibres, toute la précarité des alliances temporaires qui ont permis au Front National de dépasser le cadre de l'organisation groupusculaire. Qu'importe si les principaux idéologues et tacticiens du premier FN se déchirent, comme en témoigne la féroce animosité qui existe entre la branche solidariste, menée par Jean-Pierre Stirbois, et la tendance nationaliste-révolutionnaire, animée par François Duprat ; tour à tour numéros deux du parti frontiste, ils s'opposent humainement et idéologiquement mais leurs efforts dotent le Front National d'une véritable stratégie qui lui permet de survivre aux années de disette électorale. Toute l'histoire du parti frontiste est jalonnée par les conflits entre ces cadres ambitieux¹, conflits orchestrés et encouragés par Jean-Marie Le Pen, ce joueur d'échecs qui maîtrise aussi bien les mouvements du camp blanc que les déplacements du camp noir, et qui refuse d'accorder à ses seconds l'autonomie dont il jouissait lorsqu'il assistait Pierre Poujade ou Jean-Louis Tixier-Vignancour. La seule exception à la règle réside dans la rébellion de Bruno Mégret : elle fait long feu sur le plan politique mais marque un coup d'arrêt par rapport à la volonté de mettre sur pieds une structure dotée d'une organisation orientée vers la conquête des postes du pouvoir politique. Cette volonté, qui ne date pas de 1972 et de la création juridique du parti – même si Victor Barthélémy, premier « numéro deux » du FN, dote le parti d'instances calquées sur celles du PCF –, mais de 1984 et du premier succès électoral national du Front, est en effet mise à mal après le schisme provoqué par Bruno Mégret puisque le FN perd alors plus de la moitié de ses cadres. A ce titre, l'immense choc provoqué par l'arrivée de Jean-Marie Le Pen au second tour des élections présidentielles en 2002 masque la réalité d'un parti qui, l'espace de quelques années, ne s'est plus appuyé que sur la domination charismatique de son leader pour exister. Les efforts entrepris depuis l'arrivée de Marine Le Pen à la tête du parti frontiste n'ont pas encore permis au Front National de retrouver la rigueur organisationnelle qui était la sienne lorsque Bruno Mégret était le délégué général du FN, laquelle permettait notamment au parti de proposer à ses militants un logiciel de formation des plus efficaces, celui-là même dont ont bénéficié les dirigeants actuels du parti frontiste : Bruno Bilde, Nicolas Bay, Steeve Briois, Louis Aliot, etc. D'un point de vue purement quantitatif, en revanche, le Front National a aujourd'hui retrouvé un nombre de militants équivalent à celui de la fin des années 1990, c'est-à-dire un peu moins de 50 000 encartés. Par l'attention particulière qu'elle porte

¹ Voir l'ouvrage récent de BEAUREGARD Joseph et LEBOURG Nicolas, 2012, *Dans l'ombre des Le Pen : une histoire des numéros 2 du FN*, Editions Broché, Paris.

aux élections locales – qui sont perçues comme autant d’occasions de communiquer sur le contre-modèle que propose le parti frontiste –, Marine Le Pen semble avoir rompu avec le prisme présidentialiste de son père. De l’aveu même de Bruno Mégret¹ – qui ne se reconnaît pourtant pas dans le programme économique actuel du Front National –, Marine Le Pen, en procédant à l’enracinement territorial du parti et en oeuvrant pour sa « dédiabolisation », a appliqué deux axes qui étaient les siens pendant les années 1990. Sans lui donner tort, il est nécessaire de rappeler que la « dédiabolisation » était perceptible dès la création du Front National, puisque celui-ci devait être la vitrine politique présentable d’Ordre Nouveau, et que la stratégie d’enracinement territorial date de l’implantation de Jean-Pierre Stirbois à Dreux. Le véritable changement réside en réalité dans le fait que ces orientations stratégiques proviennent de la propre présidente du FN, et non plus d’ambitieux numéros deux.

A l’heure actuelle, plusieurs facteurs laissent à penser que le FN va continuer sa progression : la droite, qui a été défaite en 2012, est toujours divisée ; la gauche au pouvoir bat des records d’impopularité après seulement deux ans et demi du mandat de François Hollande ; la gauche radicale de Jean-Luc Mélenchon peine à convaincre les ouvriers et les employés de voter pour elle ; les bouleversements économiques mondiaux ont tendance à renforcer le sentiment d’insécurité ou l’insécurité tout court, qu’elle soit sociale ou culturelle. La question est de savoir quelle stratégie politique adoptera Marine Le Pen. Héritière du « ni droite, ni gauche », elle devra peut-être, si elle souhaite poursuivre sa progression électorale et arriver au pouvoir à court ou moyen termes, procéder par alliance avec la droite. Cette alliance, une majorité de sympathisant de l’UMP (55 %) et du FN (62 %) l’appellent de leurs vœux, au moins pour les élections locales². Ce processus achèverait la « dédiabolisation » du parti frontiste et signerait la fin du système politique actuel dont nous avons montré le fonctionnement. Ainsi Pierre-André Taguieff écrit-il qu’ « en politique, même les “diables” peuvent être apprivoisés et intégrés dans l’humanité commune. Il faut, poursuit-il, parier sans naïveté en faveur d’une intégration modératrice et considérer les partis nationaux-populistes comme des minorités rebelles à assimiler ». C’est en effet toute l’histoire de la politique

¹ « Le projet du FN manque de crédibilité », interview de Bruno Mégret pour *Paris Match*, consulté le 14 août 2014, URL : <http://www.parismatch.com/Actu/Politique/Bruno-Megret-Le-projet-du-FN-manque-de-credibilite-559556>

² « Une majorité de sympathisants UMP et FN en faveur d’accords locaux », *Atlantico*, consulté le 15 août 2014, URL : <http://www.atlantico.fr/decryptage/majorite-sympathisants-ump-et-fn-en-faveur-accords-locaux-sondage-exclusif-ifop-1020547.html>

française qui montre, comme l’a souligné René Rémond, une lente et progressive absorption des extrêmes par les modérés. Pour autant, si des accords sont possibles entre l’UMP et le FN lors de certaines élections locales – spécifiquement celles où les deux partis se disputent l’électorat de la droite traditionnelle – ils poseront au parti frontiste un problème s’ils doivent se généraliser ou s’élever à l’échelle nationale. S’il épouse un destin similaire au Movimento Sociale Italiano de Gianfranco Fini, qui a récemment fusionné avec le parti de Silvio Berlusconi, le Front National risque de briser les composantes interclassistes de son électorat. Si elle paraît peu probable dans l’immédiat, à cause de la résistance des appareils et de la pesanteur des superstructures politiques édifiées et consolidées dans leur adversité par plus de 200 ans de démocratie, il est possible que cette alliance soit accélérée par certains phénomènes provenant de la société civile. Les récentes protestations contre la loi du « Mariage pour tous », comme les manifestations « Jour de colère » ont ainsi fédéré droite extrême et extrême droite dans un réflexe défensif dont la traduction politique pourrait prendre la forme d’un « Tea Party » à la française. En effet, même si les classes moyennes françaises et américaines ont des revendications quasiment antagonistes, leurs colères prennent des formes finalement similaires et aboutissent à des réquisitoires semblables :

« Les “élites” concentrent trop de pouvoir, les politiques d’immigration sont laxistes, la classe politique est inféodée aux intérêts particuliers, qu’ils se nichent à Wall Street ou au cœur de la bureaucratie non élue de Bruxelles. »¹

On retrouve dans les discours présidentiels des candidats du Front National les différentes composantes de ces récriminations adressées aux élites politiques. Comme nous l’avons répété à plusieurs reprises, la force du discours frontiste est de redonner du sens à une situation qui apparaît confuse, en dressant le portrait d’une société complexe à l’aide de grandes oppositions duales et simplificatrices. C’est ce qui a porté notre attention sur les discours prononcés lors des campagnes présidentielles, qui élaborent un récit total passant par la communication d’une vision dysphorique de la situation, la désignation des responsables du déclin, l’élaboration discursive d’un statut de candidat sauveur et la description d’une France rêvée dans laquelle règne la concorde des esprits. Pour obtenir des résultats satisfaisants lors de notre analyse des discours, il était nécessaire d’établir une comparaison entre les récits de

¹ HAUTER François, « Le Tea Party, ou le malaise de l’Amérique profonde » in *Le Débat*, 2011/1 n°163, pp.38-45, p.44

Marine Le Pen et ceux de son père. Par là même, notre troisième partie peut également être vue comme un prolongement de la seconde, c'est-à-dire comme une analyse sur le temps court de la transformation du bassin sémantique de l'extrême droite française. A ce titre, nous avons longuement hésité sur le choix des campagnes devant servir de support à l'analyse de discours. Si 2012 allait de soi, puisqu'elle est la première et seule campagne menée par Marine Le Pen, choisir de porter la comparaison avec 2007 était moins évident. Nous aurions peut-être eu davantage d'éléments dissonants entre les deux discours si, par exemple, nous avions choisi de travailler sur la campagne « exemplaire » de 1988. Les résultats obtenus viennent tout de même conforter notre choix dans le sens où, dans un laps de temps fort court, ils témoignent d'une transformation qualitative du discours frontiste. Pour distinguer les deux discours, tout en conservant trace d'une certaine continuité, nous pouvons affirmer que **Jean-Marie Le Pen élabore une mythification de la politique** dans un récit tragique où chaque élection présidentielle constitue la dernière chance de salut pour le peuple français. Marine Le Pen récupère ce mythe, s'appuie sur certaines de ses structures, mais le réinscrit dans une temporalité dramatique où chaque présidentielle constitue une étape vers la victoire finale. **Le récit de la candidate frontiste procède donc par une politisation du mythe.** Cette différence, qui nous paraît fondamentale, ne gomme tout de même pas certains aspects directeurs que l'on retrouve dans les deux récits, lesquels nous permettent ici de donner une définition inclusive du discours d'extrême droite. **C'est ainsi qu'au-delà de ses variétés, de ses formes les plus radicales et de ses aspects contemporains les plus présentables, l'extrême droite est une idéologie qui agglomère dans ce qu'elle appelle la « tradition » toutes sortes d'éléments – idéologiques, civilisationnels, culturels, etc. –, même ceux qu'on pourrait croire antagonistes avec ses « fondamentaux », afin de renforcer le sentiment d'appartenance à une nation rêvée. Pour l'extrême droite, la « tradition » est cette forme qui permet de s'opposer à des adversaires politiques accusés d'ignorer la force structurante de la transmission comme de s'approprier un héritage parfois composite issu de chapitres historiques « mythifiés » mais également d'un passé de plus en plus proche.**

BIBLIOGRAPHIE

Bibliographie générale

ALBERTINI Dominique et DOUCET David, 2013, *Histoire du Front National*, Editions Tallandier, Paris.

ALGAZY Joseph, 1984, *La tentation néo-fasciste en France. 1944-1965*, Fayard, Paris.

ALIDIERES Bernard, 2006, *Géopolitique de l'insécurité et du Front National*, Armand Colin, Paris.

ANSART Pierre, 1974, *Les idéologies politiques*, Presses Universitaires de France, Paris.

ANSART Pierre, 1977, *Idéologies, conflits et pouvoir*, Presses Universitaires de France, Paris.

ARISTOTE, 1993, *Les politiques*, traduction de Pierre Pellegrin, Editions GF Flammarion, Paris.

ARON Raymond, 1946, *L'âge des empires et l'avenir de la France*, Editions Défense de la France, Paris.

BACHELARD Gaston, 1942 (2009), *L'eau et les rêves*, Librairie José Corti, Paris.

BACHELARD Gaston, 1943 (2007), *L'air et les songes. Essai sur l'imagination du mouvement*, Librairie José Corti, Paris.

BACHELARD Gaston, 1946 (1980), *La terre et les rêveries du repos*, Librairie José Corti, Paris.

BACHELARD Gaston, 1949, *La psychanalyse du feu*, Editions Gallimard, Paris.

BARTHES Roland, 1957, *Mythologies*, Editions du Seuil, Paris.

BAUDRILLARD Jean, 1990, *Cool Memories. Tome 2: 1987-1990*, Galilée, Paris.

BAUMAN Zygmunt, 2007, *Le présent liquide : peurs sociales et obsession sécuritaire*, traduit de l'anglais par Laurent Bury, Editions du Seuil, Paris.

BEAUREGARD Joseph et LEBOURG Nicolas, 2012, *Dans l'ombre des Le Pen : une histoire des numéros 2 du FN*, Editions Broché, Paris.

BEAUREGARD Joseph et LEBOURG Nicolas, 2012, *François Duprat. L'homme qui inventa le Front National*, Editions Denoël, Paris.

BELL Daniel, 1997, *La fin de l'idéologie*, Presses Universitaires de France, Paris.

BERTRAND Denis, 2007, *Parler pour gagner. Sémiotique des discours de la campagne présidentielle de 2007*, Les presses de Sciences Po, Paris.

BIRENBAUM Guy, 1992, *Le Front National en politique*, Editions Balland, Paris.

BIRNBAUM Pierre, 1993 (2006), « *La France aux Français* ». *Histoire des haines nationalistes*, Editions du Seuil, Paris.

BIRNBAUM Pierre, 2013, *La République et le Cochon*, Editions du Seuil, Paris.

BIHR Alain, 1998, *L'actualité d'un archaïsme*, Editions Page deux, Lausanne.

- BIHR Alain, 1998, *Le spectre de l'extrême droite, Les Français dans le miroir du Front National*, Les Editions de l'Atelier, Paris.
- BLOCH Ernst, 1935 (1978), *Héritage de ce temps*, traduit de l'allemand par Jean Lacoste, Editions Payot, Paris.
- BLUMENBERG Hans, 2005, *La raison du mythe*, traduit de l'allemand par Stéphane Dirschauer, Editions Gallimard, Paris.
- BORNE Dominique, 1977, *Petit bourgeois en révolte ? Le mouvement Poujade*, Flammarion, Paris.
- BOURDIEU Pierre, 2000, *Propos sur le champ politique*, Presses Universitaires de Lyon, Lyon.
- BRAUD Philippe, 1973, *Le comportement électoral en France*, Presses Universitaires de France, Paris.
- BRAUD Philippe, 1996, *L'émotion en politique*, Presses de la fondation nationale des sciences politiques, Paris.
- BURKE Edmund, 1757 (2009), *Recherche philosophique sur l'origine de nos idées du sublime et du beau*, traduit de l'anglais par Baldine Saint Girons, Editions Vrin, Paris.
- CAILLOIS Roger, 1938 (2002), *Le mythe et l'homme*, Editions Gallimard, Paris.
- CAILLOIS Roger, 1939 (2006), *L'homme et le sacré*, Folio Essais, Paris.
- CAMUS Jean-Yves et MONZAT René, 1992, *Les droites nationales et radicales en France*, Presses Universitaires de Lyon, Lyon.
- CAMUS Jean-Yves, 1996, *Le Front National, Histoire et analyses*, Editions Olivier Laurens, Paris.
- CASSIRER Ernst, 1925 (1972), *La philosophie des formes symboliques. 2. La pensée mythique*, traduit de l'allemand par LACOSTE Jean, Les Editions de Minuit, Paris.
- CASTORIADIS Cornélius, 1975 (1999), *L'institution imaginaire de la société*, Editions du Seuil, Paris.
- CEFAÏ Daniel, 2007, *Pourquoi se mobilise-t-on ? Les théories de l'action collective*, La Découverte – M.A.U.S.S., Paris.
- CHEBEL D'APPOLLONIA Ariane, 1996, *L'extrême-droite en France de Maurras à Le Pen*, Editions complexe, Paris.
- COHN Norman, 1967 (1992), *Histoire d'un mythe. La « conspiration juive » et les protocoles des sages de Sion*, éditions Gallimard, Paris.
- COLLOVALD Annie, 2004, *Le populisme du FN, un dangereux contresens*, Editions du Croquant, Bellecombe-en-Bauges.
- COMTE Auguste, 1852 (1966), *Catéchisme positiviste*, Editions P.Arnaud, Paris.
- CREPON Sylvain, 2006, *La nouvelle extrême droite. Enquête sur les jeunes militants du Front National*, L'Harmattan, Paris.
- CREPON Sylvain et MOSBAH-NATANSON Sébastien (sous la dir.), 2008, *Les sciences sociales au prisme de l'extrême-droite*, L'Harmattan, Paris.

- CRITON Karl, DUMONT Serge, et LORIEN Joseph, 1985, *Le système Le Pen*, Editions EPO, Anvers.
- DEBRAY Régis, 2012, *Jeunesse du sacré*, Editions Gallimard, Paris.
- DELPORTE Christian, 2011, *Une histoire de la séduction en politique*, Flammarion, Paris.
- DELWIT Pascal (sous la dir.), 2012, *Le Front National. Mutation de l'extrême droite française*, Editions de l'Université de Bruxelles, Bruxelles.
- DELY Renaud, 1999, *Histoire secrète du Front National*, Editions Grasset & Fasquelle, Paris.
- DEZE Alexandre, 2012, *Le Front national : à la conquête du pouvoir ?*, Armand Colin, Paris.
- DOUGLAS Mary, 2001, *De la souillure*, traduit de l'anglais par Anne Guérin, Editions La Découverte, Paris.
- DUMEZIL Georges, 1939, *Mythes et dieux des Germains*, Presses universitaires de France, Paris.
- DUPRAT Annie, 1992, *Le roi décapité. Essai sur les imaginaires politiques*, Les éditions du Cerf, Paris.
- DURAND Gilbert, 1960, *Le décor mythique de la Chartreuse de Parme. Les structures figuratives du roman stendhalien*, Editions José Corti, Paris.
- DURAND Gilbert, 1964, *L'imagination symbolique*, Presses Universitaires de France, Paris.
- DURAND Gilbert, 1969 (1992), *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*, Dunod, Paris.
- DURAND Gilbert, 1994, *L'imaginaire. Essai sur les sciences et la philosophie de l'image*, Hatier, Paris.
- DURAND Gilbert, 1996, *Introduction à la mythodologie*, Editions Albin Michel, Paris.
- DURKHEIM Emile, 1915 (1991), « *L'Allemagne au-dessus du tout* ». *La mentalité allemande et la guerre*, Editions Armand Collin, Paris.
- DURKHEIM Emile, 1930 (2004), *De la division du travail social*, Presses Universitaires de France, Paris.
- DURKHEIM Emile, 1937 (2002), *Les règles de la méthode sociologique*, Presses Universitaires de France, Paris.
- ELIADE Mircea, 1949, *Traité d'histoire des religions*, Bibliothèque Payot, Paris.
- ELIADE Mircea, 1952 (1980), *Images et Symboles. Essais sur le symbolisme magico-religieux*, Editions Gallimard, Paris.
- ELIADE Mircea, 1957, *Mythes, rêves et mystères*, Editions Gallimard, Paris.
- ELIADE Mircea, 1963 (1988), *Aspects du mythe*, Editions Gallimard, Paris.
- ELIADE Mircea, 1965, *Le sacré et le profane*, Editions Gallimard, Paris.
- ELIADE Mircea, 1969 (2006), *Le mythe de l'éternel retour*, Editions Gallimard, Paris.
- ENGELS Friedrich et MARX Karl, 1847 (1967), *Manifeste du parti communiste*, Editions sociales, Paris.

- FAUX Emmanuel, LEGRAND Thomas, PEREZ Gilles, 1991, *Plumes de l'ombre*, Editions Ramsay, Paris.
- FAUX Emmanuel, LEGRAND Thomas, PEREZ Gilles, 1994, *La main droite de Dieu*, Editions du Seuil, Paris.
- FOUCAULT Michel, 1994, *Dits et écrits* (tome 3), Editions Gallimard, Paris.
- FOUREST Caroline et VENNER Fiammetta, 2011, *Marine Le Pen démasquée*, Editions Grasset, Paris.
- FREUND Julien, 1965, *L'essence du politique*, Editions Sirey, Paris.
- GARRIGUES Jean, 2012, *Les hommes providentiels*, Editions du Seuil, Paris.
- GAXIE Daniel, 2003, *La démocratie représentative*, Editions Montchrestien, Paris.
- GELLNER Ernest, 1983 (1989), *Nations et nationalisme*, traduit de l'anglais par Bénédicte Pineau, Payot, Paris.
- GHIGLIONE Rodolphe, 1989, *Je vous ai compris ou l'analyse des discours politiques*, Armand Collin, Paris.
- GIESBERT Franz-Olivier, 1990, *Le président*, Editions du Seuil, Paris.
- GIOCANTI Stéphane, 2006, *Maurras. Le chaos et l'ordre*, Flammarion, Paris.
- GIRARDET Raoul, 1986, *Mythes et mythologies politiques*, Editions du Seuil, Paris.
- GOFFMAN Erving, 1975 (1963), *Stigmate. Les usages sociaux des handicaps*, traduit de l'anglais par Alain Kihm, Les Editions de Minuit, Paris.
- GRAWITZ Madeleine, 2001, *Méthodes des sciences sociales*, Dalloz, Paris.
- GUENON René, 1945, *Le règne de la quantité et le signe des temps*, Editions Gallimard, Paris.
- HAMEAU Christophe, 1992, *La campagne de Jean-Marie Le Pen pour l'élection présidentielle de 1988*, Editions LGDJ, Paris.
- HEGEL Georg Wilhelm Friedrich, 1837 (1955), *La raison dans l'histoire*, traduit de l'allemand par Kostas Papaioannou, Editions Plon, Paris.
- HOFFMANN Stanley, 1956, *Le mouvement Poujade*, Librairie Armand Colin, Paris.
- HUGUENIN François, 1998 (2011), *L'Action française. Une histoire intellectuelle*, Editions Perrin, Paris.
- IGOUNET Valérie, 2014, *Le Front National de 1972 à nos jours. Le parti, les hommes, les idées*, Editions du Seuil, Paris.
- JANKELEVITCH Vladimir, 1960, *Le pur et l'impur*, Editions Flammarion, Paris.
- JOUE Pierre et MAGOUDI Ali, 1988, *Les dits et les non-dits de Jean-Marie Le Pen*, Editions La Découverte, Paris.
- JUHEM Philippe, 1998, *SOS Racisme, histoire d'une mobilisation apolitique. Contribution à une analyse des transformations des représentations politiques après 1981*, Thèse de sciences politiques dirigée par Bernard Lacroix, Université de Nanterre.
- KANT Emmanuel, 1785 (2008) *Fondements de la métaphysique des mœurs*, traduit de l'allemand par Victor Delbos, Librairie philosophique J. Vrin, Paris.

- LAMIZET Bernard, 2011, *Le langage politique*, Editions Ellipses, Paris.
- LAVAU Georges, 1981, *A quoi sert le Parti communiste français*, Fayard, Paris.
- LE BOHEC Jacques, 2004, *L'implication des journalistes dans le phénomène Le Pen*, L'Harmattan, Paris.
- LE BOHEC Jacques, 2005, *Sociologie du phénomène Le Pen*, Editions la Découverte, Paris.
- LECOEUR Erwan, 2007, *Dictionnaire de l'extrême droite*, Larousse, Paris.
- LEGROS Patrick, MONNEYRON Frédéric, RENARD Jean-Bruno & TACUSSEL Patrick, 2006, *Sociologie de l'imaginaire*, Armand Collin, Paris.
- LESSELIER Claudie et VENNER Fiammetta, 1997, *L'extrême droite et les femmes*, Editions Golias, Villeurbanne.
- LEVI-STRAUSS Claude, 1958 (2003), *Anthropologie structurale*, Plon, Paris.
- LEYENS Jean-Philippe, 2012, *Sommes-nous tous racistes ? Psychologie des racismes ordinaires*, Editions Mardaga, Wavre.
- MAFFESOLI Michel, 1982 (2010), *L'ombre de Dionisos. Contribution à une sociologie de l'orgie*, CNRS Editions, Paris.
- MAFFESOLI Michel, 1992, *La transfiguration du politique*, Editions Grasset, Paris.
- MAYER Nonna et PERRINEAU Pascal (sous la dir.), 1989, *Le Front national à découvert*, Presses de la fondation nationale des sciences politiques, Paris.
- MESTRE Abel et MONNOT Caroline, 2011, *Le système Le Pen. Enquête sur les réseaux du Front National*, Editions Denoël Impacts, Paris.
- MILZA Pierre, 1987, *Fascisme français. Passé et présent*, Flammarion, Paris.
- MIRANDA Michel, 1986, *La société incertaine*, Librairie des Méridiens, Paris.
- MONNEYRON Frédéric et THOMAS Joël, 2012, *Mythes et littérature*, PUF « Que sais-je ? », Paris.
- MOSCOVICI Serge, 1991 (1979), *Psychologie des minorités actives*, Presses Universitaires de France, Paris.
- NISBET Robert, 1966 (2011), *La tradition sociologique*, traduit de l'américain par Martine Azuelos, Presses Universitaires de France, Paris.
- NORA Pierre (sous la dir.), 1992, *Les lieux de mémoire III. Les France. 3. De l'archive à l'emblème*, Gallimard, Paris.
- NOVAK Zvonimir, 2011, *Tricolores, une histoire visuelle de la droite et de l'extrême droite*, Editions l'Echappée, Montreuil.
- ORFALI Birgitta, 1990, *L'adhésion au Front National. De la minorité active au mouvement social*, Editions Kimé, Paris.
- ORWELL George, 1948 (1950), 1984, traduit de l'anglais par Amélie Audiberti, Editions Gallimard, Paris.
- ORY Pascal (sous la dir.), 1987, *Nouvelle histoire des idées politiques*, Hachette, Paris.
- ORY Pascal et SIRINELLI Jean-François, 2002, *Les intellectuels en France. De l'affaire Dreyfus à nos jours*, Armand Collin, Paris.

- OTTO Rudolf, 1949 (2001), *Le sacré*, traduit de l'allemand par André Jundt, Editions Payot et Rivages, Paris.
- OTTO Walter Friedrich, 1987, *Essais sur le mythe*, traduit de l'allemand par Pascal David, Trans-Europ-Repress, Toulouse.
- PARK Robert Ezra, 1904 (2007), *La foule et le public*, traduit de l'allemand par René A. Guth, Editions Parangon, Lyon.
- PASTOUREAU Michel, 2007, *Dictionnaire des couleurs de notre temps*, Editions Christine Bonneton, Paris.
- PERRINEAU Pascal, 1997, *Le symptôme Le Pen*, Editions Fayard, Paris.
- PIAGET Jean, 1968 (2007), *Le structuralisme*, Presses Universitaires de France, Paris.
- PIETTE Albert et RIVIERE Claude (ss la dir.), 1990, *Nouvelles idoles, nouveaux cultes. Dérives de la sacralité*, L'Harmattan, Paris.
- PIETTE Albert, 1993, *Les religiosités séculières*, Presses Universitaires de France (Que sais-je ?), Paris.
- PLENEL Edwy et ROLLAT Alain, 1992, *La République menacée. Dix ans d'effet Le Pen*, Le Monde Editions, Paris.
- POLIAKOV Léon, 1980, *La causalité diabolique. Essai sur l'origine des persécutions*, Calmann-Lévy, Paris.
- REMOND René, 1968, *La droite en France de la première Restauration à la Vème République. Tome 1*, Aubier éditions Montaigne, Paris.
- REMOND René, 1982, *Les droites en France*, Editions Aubier Montaigne, Paris.
- RENAN Ernest, 1872 (2011), *La réforme intellectuelle et morale de la France*, Editions Perrin, Paris.
- RENAN Ernest, 1882 (1992), *Qu'est-ce qu'une nation ?*, Presse Pocket, Paris.
- RESZLER André, 1981, *Mythes politiques modernes*, Presses universitaires de France, Paris.
- RIALS Stéphane, 1987, *Révolution et Contre-Révolution au XIXème siècle*, Duc/Albatros, Paris.
- RICOEUR Paul, 1960 (1988), *Philosophie de la volonté 2, Finitude et culpabilité*, Aubier, Paris.
- RICOEUR Paul, 1990, *Soi-même comme un autre*, Editions du Seuil, Paris.
- RIOUX Jean-Pierre (sous la dir.), 2007, *Les populismes*, Editions Perrin, Paris.
- ROBIN Corey, 2006, *La peur. Histoire d'une idée politique*, traduit de l'américain par Christophe Jaquet, Editions Armand Collin, Paris.
- ROCHE Sébastien, 1994, *Insécurité et libertés*, Editions Le Seuil, Paris.
- ROLLAT Alain, 1985, *Les hommes de l'extrême droite*, Editions Calmann-Lévy, Paris.
- ROSSO Romain, 2011, *La face cachée de Marine Le Pen*, Editions Flammarion, Paris.
- SAINT-YGNAN Jean-Louis, 1984, *Drieu La Rochelle ou l'obsession de la décadence*, Nouvelles Editions Latines, Paris.

- SCHELER Max, 1958, *L'homme du ressentiment*, traduit par Maurice de Gandillac, Gallimard, Paris.
- SCHELLING Friedrich Wilhelm, 1857 (1998), *Introduction à la philosophie de la mythologie*, Traduction du GDR Schellingiana (CNRS) sous la direction de Jean-François Courtine et de Jean-François Marquet, Editions Gallimard, Paris.
- SIEGFRIED André, 1960, *Itinéraires de contagions. Epidémies et idéologies*, Librairie Armand Colin, Paris.
- SIRINELLI Jean-François (sous la dir.), 1992 (2006), *Histoire des droites* (trois tomes), Editions Gallimard, Paris.
- SIRONNEAU Jean-Pierre, 2000, *Métamorphose du mythe et de la croyance*, L'Harmattan, Paris.
- SIRONNEAU Jean-Pierre, 2009, *Lien social et mythe au fil de l'histoire*, L'Harmattan, Paris.
- SOREL Georges, 1908 (2006), *Réflexions sur la violence*, Editions Labor, Lovreval.
- SOUGHARD Maryse (et al.), 1997, *Le Pen, les mots. Analyse d'un discours d'extrême-droite*, Le Monde Editions, Paris.
- SOUILLAC Romain, 2007, *Le mouvement Poujade. De la défense professionnelle au populisme nationaliste (1953-1962)*, Presses de Science-Po « Académique », Paris.
- STERNHELL Zeev, 1987, *Ni droite, ni gauche. L'idéologie fasciste en France*, Editions Complexes, Bruxelles.
- STERNHELL Zeev, 1997, *La droite révolutionnaire. 1885-1914*, Editions Gallimard, Paris.
- TAGUIEFF Pierre-André, 1987, *La force du préjugé*, Editions La Découverte, Paris.
- TAGUIEFF Pierre-André, 1994, *Sur la Nouvelle droite. Jalons d'une analyse critique*, Descartes & Cie, Paris.
- TAGUIEFF Pierre-André, 2007, *L'illusion populiste. Essais sur les démagogies de l'âge démocratique*, Flammarion, Paris.
- TAGUIEFF Pierre-André, 2012, *Le nouveau national-populisme*, CNRS Editions, Paris.
- TCHAKHOTINE Serge, 1952 (1992), *Le viol des foules par la propagande politique*, Editions Gallimard, Paris.
- WALTER François, 2004, *Les figures paysagères de la nation*, Edition de l'EHESS, Paris.
- WEBER Max, 1904 (1992), *Essais sur la théorie de la science*, traduits de l'allemand par Julien Freund, Plon, Paris.
- WEBER Max, 1919 (2003), *Le savant et le politique*, traduit de l'allemand par Catherine Colliot-Thélène, éditions La Découverte, Paris.
- WEBER Max, 1921 (1995), *Economie et société 1. Les catégories de la sociologie*, traduit de l'allemand par Julien Freund, Pierre Kamnitzer, Pierre Bertrand, Eric de Dampierre, Jean Maillard et Jacques Chavy, Librairie Plon, Paris.
- WIEVIORKA Michel, 1998, *Le racisme, une introduction*, Editions La Découverte, Paris.
- WIEVIORKA Michel, 2013, *Le Front national entre extrémisme, populisme et démocratie*, Editions de la Maison des sciences de l'homme, Paris.

WINOCK Michel (sous la dir.), 1994, *Histoire de l'extrême droite en France*, Editions du Seuil, Paris.

WINOCK Michel, 2004, *Nationalisme, antisémitisme et fascisme en France*, Editions du Seuil, Paris.

WUNENBURGER Jean-Jacques, 1981 (2001), *Le sacré*, PUF « Que sais-je ? », Paris.

YONNET Paul, 1993, *Voyage au centre du malaise français. L'antiracisme et le roman national*, Editions Gallimard, Paris.

Articles

AZEMA Jean-Pierre, « Vichy » in WINOCK Michel (sous la dir.), 1994, *Histoire de l'extrême droite en France*, Editions du Seuil, Paris, pp.191-214.

BARRAL Pierre, « La terre » in SIRINELLI Jean-François (sous la dir.), 2006, *Histoire des droites. 3. Sensibilités*, Editions Gallimard, Paris, pp.49-69.

BARRAL Pierre, « La patrie » in SIRINELLI Jean-François (sous la dir.), 2006, *Histoire des droites. 3. Sensibilités*, Editions Gallimard, Paris, pp.101-124.

BELORGEY Jean-Michel, « La politique en proie à l'imaginaire », *Cahiers de l'imaginaire* 1988/2, L'imaginaire du politique, pp.127-135.

BERNARD Mathias, « Le Pen, un provocateur en politique (1984-2002) », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, 2007/1 n°93, pp.37-45.

BERSTEIN Serge, « La ligue », SIRINELLI Jean-François (sous la dir.), 1992, *Histoire des droites. 2. Cultures*, Editions Gallimard, Paris, pp.61-111.

BIRNBAUM Pierre, « Affaire Dreyfus, culture catholique et antisémitisme » in WINOCK Michel (sous la dir.), 1994, *Histoire de l'extrême droite en France*, Editions du Seuil, Paris, pp.83-124.

BIRNBAUM Pierre, « Accepter la pluralité : haines et préjugés », SIRINELLI Jean-François (sous la dir.), 2006, *Histoire des droites. 3. Sensibilités*, Editions Gallimard, Paris, pp.423-471.

BIZEUL Daniel, « Les sociologues ont-ils des comptes à rendre ? ». *Enquêter et publier sur le Front National, Sociétés contemporaines*, 2008/2, n°70, pp.95-113.

BONNEFOY Yves, « Existe-t-il des hauts lieux ? » in *Autrement*, série Mutations n°115, mai 1990, pp.14-19.

BURRIN Philippe, « La France dans le champ magnétique des fascismes », *Le Débat*, 1984/5 n°32, pp.52-72.

BURRIN Philippe, « Le fascisme », in SIRINELLI Jean-François (sous la dir.), 2006, *Histoire des droites. 1. Politiques*, Editions Gallimard, Paris, pp.603-652.

BOUVET Laurent, « Le sens du peuple », *Le Débat*, 2011/2 n°164, p.136-143.

BOURDIEU Pierre, « La représentation politique. Eléments pour une théorie du champ politique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n°36-37, février-mars 1981, pp.3-24.

CAMUS Jean-Yves, « Origine et formation du Front National (1972-1981) » in MAYER Nonna et PERRINEAU Pascal (sous la dir.), 1989, *Le Front national à découvert*, Presse de la fondation nationale des sciences politiques, Paris, pp.17-36.

COLLOVALD Annie, « Le populisme : la catégorie de toutes les illusions mal fondées » in *Nouveaux monstres et vieux démons : déconstruire l'extrême droite*, *Contretemps* n°8, 2003, pp.25-33.

CONTAMINE Philippe, « Jeanne d'Arc dans la mémoire des droites », SIRINELLI Jean-François (sous la dir.), 2006, *Histoire des droites. 2. Cultures*, Editions Gallimard, Paris, pp.399-435.

DURAND Gilbert, « Mythe et poésie » in *Champs de l'imaginaire*, Textes réunis par Danièle Chauvin, Editions Ellug, Grenoble, pp.35-47.

DURAND Gilbert, « Pérennité, dérivations et usure du mythe » in *Champs de l'imaginaire*, Textes réunis par Danièle Chauvin, Editions Ellug, Grenoble, pp.81-108.

DURAND Gilbert, « Méthode archétypologique : de la mythocritique à la mythanalyse » in *Champs de l'imaginaire*, Textes réunis par Danièle Chauvin, Editions Ellug, Grenoble, pp.133-156.

DURANTON-CRABOL Anne-Marie, « La nouvelle droite entre printemps et automne (1968-1986) » in *Vingtième Siècle. Revue d'histoire* n°17, janvier-mars 1988, pp.39-50.

DURKHEIM Emile, 1900, « La sociologie en France au XIXème siècle », DURKHEIM Emile, 1970, *La science sociale et l'action*, Presses Universitaires de France, Paris, pp. 111-136.

FLEURDORGE Denis, « La circulation des symboles dans les rituels et les représentations du politique. Usages, détournement, appropriation » in *Cahiers de l'imaginaire* 2007/22, Symboles et symbolisme, pp.29-40.

FRANCOIS Dominique, « Se rendre au travail : distance et temps de transport s'allongent » in *La Revue*, décembre 2010, pp.83-98.

GIRARDET Raoul, « Notes sur l'esprit d'un fascisme français 1934-1939 » in *Revue Française de Sciences Politiques*, juillet-septembre 1955, n°3, pp.529-546.

HAUTER François, « Le Tea Party ou le malaise de l'Amérique profonde » in *Le Débat*, 2011/1 n°163, pp.38-48.

HONNETH Axel, « Visibilité et invisibilité. Sur l'épistémologie de la reconnaissance », *Revue du MAUSS*, 2004/1 n°23, p.137-151.

IGNAZI Piero, « Un nouvel acteur politique », MAYER Nonna et PERRINEAU Pascal (sous la dir.), 1989, *Le Front national à découvert*, Presses de la fondation nationale des sciences politiques, Paris, pp.63-80.

IGNAZI Piero, « Les Front National et les autres. Influence et évolutions » in DELWIT Pascal (sous la dir.), 2012, *Le Front National. Mutation de l'extrême droite française*, Editions de l'Université de Bruxelles, Bruxelles, pp.37-56.

IVALDI Gilles, « Permanences et évolutions de l'idéologie frontiste » in DELWIT Pascal (sous la dir.), 2012, *Le Front national. Mutations de l'extrême droite française*, Editions de l'Université de Bruxelles, Bruxelles, pp.95-112.

- JUHEM Philippe, « La participation des médias à l'émergence des mouvements sociaux : le cas de SOS-Racisme » in *Réseaux* n°98, 1999, pp.119-152.
- KOBI Silvia, « Entre pédagogie politique et démagogie populiste », *Mots* n°43, juin 1995, pp.33-50.
- LAVAU Georges, « Définition du parti politique », *Esprit*, janvier 1958, pp.42-75
- LEBOURG Nicolas, « La diffusion des péjorations communautaires après 1945 » Les nouvelles altérophobies, in *Revue d'éthique et de théologie morale*, 2011/4 n°267, pp.35-58.
- LEVY Bernard-Henri, « Penser Le Pen », *La règle du jeu*, n°2, septembre 1990, pp.7-28.
- MARTIN Jean-Pierre, « Entre fantasme et politique : le Munich des écrivains français », *Revue d'histoire littéraire de la France*, 2010/2 Vol.110, pp.397-409.
- MAYER Nonna et PERRINEAU Pascal, « L'introuvable équation Le Pen », MAYER Nonna et PERRINEAU Pascal (sous la dir.), 1989, *Le Front national à découvert*, Presses de la fondation nationale des sciences politiques, Paris, pp.343-353.
- MILZA Pierre, « Le front national : droite extrême... ou national-populisme ? » in SIRINELLI Jean-François (sous la dir.), 2006, *Histoire des droites. 1. Politiques*, Editions Gallimard, Paris, pp.691-732.
- MILZA Pierre, « L'ultra droite des années trente » in WINOCK Michel (sous la dir.), 1994, *Histoire de l'extrême droite en France*, Editions du Seuil, Paris, pp.157-189.
- MUDDE Cas, « The populist radical right : a pathological normalcy » in *Willy Brandt Series of Working Papers in International Migration and Ethnic Relations*, 3/07, Malmö.
- MORIN Edgar, « Les sept savoirs nécessaires », *Revue du MAUSS*, 2006/2, n°28, pp.59-69.
- MOSBAH-NATANSON Sébastien, « Internationalisme et tradition nationale : le cas de la constitution de la sociologie française autour de 1900 », *Revue d'histoire des sciences humaines*, 2008/1 n°18, pp. 35-62.
- ORY Pascal, « La nouvelle droite de la fin du siècle » in ORY Pascal (sous la dir.), 1987, *Nouvelle histoire des idées politiques*, Hachette, Paris, pp.457-467.
- PERVILLE Guy, « L'Algérie dans la mémoire des droites » in SIRINELLI Jean-François (sous la dir.), 2006, *Histoire des droites. 2. Cultures*, Editions Gallimard, Paris, pp.621-656.
- PROCHASSON Christophe, « Les années 1880 : au temps du boulangisme », in WINOCK Michel (sous la dir.), 1994, *Histoire de l'extrême droite en France*, Editions du Seuil, Paris, pp.51-82.
- RENARD Jean-Bruno, « La construction de l'image des hommes politiques par le folklore narratif. Anecdotes, rumeurs, légendes, histoires drôles », *Mots. Les langages du politiques*, 2010/92, pp.11-22.
- RIAL Stéphane, « La Contre-Révolution » in ORY Pascal (sous la dir.), 1987, *Nouvelle histoire des idées politiques*, Hachette, Paris, pp.166-176.
- RICHTER Daniel, « Talbot-Poissy, du printemps syndical à l'affrontement racial 1982-1984 », *Plein Droit*, 2008/1, n°76, pp.48-52.
- RIOUX Jean-Pierre, « Des clandestins aux activistes (1945-1965) », in WINOCK Michel (sous la dir.), *Histoire de l'extrême droite en France*, Editions du Seuil, Paris, pp.215-241.

- ROBINE JérémY, « SOS Racisme et les « ghettos des banlieues » : construction et utilisations d'une représentation », *Hérodote*, 2004/2 n°113, pp.134-151.
- ROZES Stéphane, « La présidentielle dans l'imaginaire politique français », *Le Débat*, 2012/1 n°168, pp.13-20.
- SCHNEIDER Floriane, « Carpentras, 10-15 mai 1990, Polysémie d'une profanation », *Le temps des médias*, 2006/1 n°6, pp.175-187.
- SCHNEIDERMAN Daniel, « Les taupes lepénistes » in Edwy PLENEL, 1992, *La République menacée. Dix ans d'effet Le Pen*, Le Monde Editions, Paris.
- SIRONNEAU Jean-Pierre, « L'idéologie entre le mythe, la science et la gnose », *Cahiers de l'imaginaire* 1988/2, L'imaginaire du politique, pp.43-54.
- SIRONNEAU Jean-Pierre, « L'idée de progrès et l'idée de révolution. Avatars modernes du millénarisme », in SIRONNEAU Jean-Pierre, 2000, *Métamorphoses du mythe et de la croyance*, L'Harmattan, Paris, pp.105-125.
- TACUSSEL Patrick, « Mythocritique du totalitarisme contemporain », *Cahiers de l'imaginaire* 1988/2, L'imaginaire du politique, p.99-109.
- TAGUIEFF Pierre-André, « La rhétorique du national-populisme », *Mots* n°9, 1984, pp.113-139.
- TAGUIEFF Pierre-André, « Origines et métamorphoses de la Nouvelle Droite » in *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, n°40, octobre-décembre 1993, pp.3-22.
- TAGUIEFF Pierre-André, « Les populisme et la science politique », in RIOUX Jean-Pierre (sous la dir.), 2007, *Les populismes*, Editions Perrin, Paris, pp.17-59.
- TAGUIEFF Pierre-André, « Diversité et métissage : un mariage forcé. La pensée slogan dans le débat sur l'identité française », *Le Débat*, 2010/2 n°159, pp.38-44.
- WINOCK Michel, « Fascisme à la française ou fascisme introuvable ? » in *Le Débat*, 1983, n°25, pp.35-44.
- WINOCK Michel, « Jeanne d'Arc », in NORA Pierre (sous la dir.), 1992, *Les lieux de mémoire III. Les France. 3. De l'archive à l'emblème*, Gallimard, Paris.
- WINOCK Michel, « L'héritage contre-révolutionnaire », in WINOCK Michel (sous la dir.), 1994, *Histoire de l'extrême droite en France*, Editions du Seuil, Paris, pp.17-49.
- WINOCK Michel, « L'Action française », in WINOCK Michel (sous la dir.), 1994, *Histoire de l'extrême droite en France*, Editions du Seuil, Paris, pp.125-156.
- WINOCK Michel, « Les populismes français » in RIOUX Jean-Pierre (sous la dir.), 2007, *Les populismes*, Editions Perrin, Paris, pp.131-154.
- WINOCK Michel et MERCKAERT Jean, « Le vote en France : histoire d'un désenchantement », *Projet*, 2012/2 n° 327, pp. 29-35.
- YONNET Paul, « La machine Carpentras. Histoire et sociologie d'un syndrome d'épuration », in *Le Débat*, 1990/4, n°61, pp.16-31.

Témoignages et documents (auteurs d'extrême droite)

BARRES Maurice, 1899, *La terre et les morts : sur quelles réalités fonder la conscience française*, Edition de la Ligue de la patrie française, Paris.

BARRES Maurice, 1902, *Scènes et doctrines du nationalisme*, Editions Felix Juven, Paris.

BARRES Maurice, 1915, *L'âme française et la guerre. Les saints de la France*, Editions Emile-Paul Frères, Paris.

BARRUEL Augustin, 1799, *Abrégé des mémoires pour servir à l'histoire du jacobinisme*, Le Boussonnier, Londres.

BERGERON Francis et VILGIER Philippe, 1985, *De Le Pen à Le Pen. Une histoire des nationaux et des nationalistes sous la Vème République*, Editions Dominique Martin Morin, Paris.

BINET René, 1950 (2009), *Théorie du racisme*, édition électronique, URL : [http://www.balderexlibris.com/public/ebook/Binet_Rene - Theorie du racisme.zip](http://www.balderexlibris.com/public/ebook/Binet_Rene_-_Theorie_du_racisme.zip), consulté le 3 mars 2012.

COSTON Henry, 1960, « Partis, journaux et Hommes politiques d'hier et d'aujourd'hui », numéro spécial des *Lettres françaises*, La Librairie française, Paris.

DE BENOIST Alain, « La France aurait mieux fait de garder Cohn-Bendit... » in Collectif, 1998, *Le mai 68 de la nouvelle droite*, Editions Le Labyrinthe, Paris.

DE BONALD Louis, 1829, *Œuvres, Tome 2*, Imprimerie d'Ad. Leclere et Cie, Edition électronique.

DRUMONT Edouard, 1886, *La France Juive. Essai d'histoire contemporaine. Tome premier*, C. MARPON & E. FLAMMARION, Paris.

DOM BESSE Jean-Martial, 1913, *Les religions laïques. Un romantisme religieux*, Nouvelle librairie nationale, Paris.

DUPRAT François, 1972, *Les mouvements d'extrême droite en France depuis 1944*, Editions Albatros, Paris.

LE GALLOU Jean-Yves (sous la dir.), 1985, *La préférence nationale : réponse à l'immigration*, Albin Michel, Paris.

LE PEN Jean-Marie, 1984, *Les Français d'abord*, Editions Carrère-Lafon, Paris.

LE PEN Marine, 2006, *A contre-flots*, Editions Grancher, Paris.

LEROY Emmanuel, 2008, *Le solidarisme comme alternative à la crise*, consulté sur http://www.voxnr.com/cc/dt_autres/EkVplZpkEFUySZGCbr.shtml, consulté le 20 juin 2013.

MAURRAS Charles, 1899 (1912), *Trois idées politiques. Chateaubriand, Michelet, Sainte-Beuve*, édition électronique, URL : <http://maurras.net/textes/69.html>, consulté le 20 mars 2013.

MAURRAS Charles, 1905 (1926), *De la liberté suisse à l'unité française*, édition électronique, URL : <http://maurras.net/textes/155.html>, consulté le 22 mars 2013.

MAURRAS Charles, 1921, *La démocratie religieuse*, édition électronique, URL : <http://maurras.net/textes/100.html>, consulté le 20 mars 2013.

MAURRAS Charles, 1922, « l'avenir de l'intelligence » in *Romantisme et révolution*, Nouvelle librairie nationale, Paris.

MAURRAS Charles, 1930, *Comment je suis devenu royaliste*, édition électronique, URL : [www.pdfarchive.info/pdf/M/Ma/Maurras Charles - Comment je suis devenu royaliste.pdf](http://www.pdfarchive.info/pdf/M/Ma/Maurras_Charles_-_Comment_je_suis_devenu_royaliste.pdf), consulté le 23 mars 2013.

MAURRAS Charles, 1931, *Méditation sur la politique de Jeanne d'Arc*, Editions du Cadran, Paris.

MAURRAS Charles, 1936, *Nos raisons contre la République pour la monarchie*, édition électronique, URL : <http://www.royaliste.org/spip.php?rubrique44>, consulté le 3 avril 2013.

MAURRAS Charles, 1937, *Mes idées politiques*, édition électronique, URL : [http://www.pdfarchive.info/pdf/M/Ma/Maurras Charles - Mes idées politiques.pdf](http://www.pdfarchive.info/pdf/M/Ma/Maurras_Charles_-_Mes_idees_politiques.pdf), consulté le 23 mars 2013.

PETAIN Philippe, « Politique sociale de l'avenir » in *La Revue des Deux Mondes*, 15 septembre 1940, retranscrit sur <http://www.marechal-petain.com/appel09.htm>, consulté le 5 juin 2013.

PETAIN Philippe, Intervention radiodiffusée du 17 juin 1941, retranscrite sur <http://www.marechal-petain.com/appel34.htm>, consulté le 5 juin 2013

PETAIN Philippe, Intervention radiodiffusée du 10 mai 1942, retranscrite sur <http://www.marechal-petain.com/appel57.htm>, consulté le 5 juin 2013.

POUJADE Pierre, 1954, *J'ai choisi le combat*, Société générale des éditions et des publications, Saint-Céré.

REBATET Lucien, 2004, (1942), *Les décombres*, Les Editions Denoël, Paris, édition électronique : <http://maurras.net/pdf/divers/REBATET-Les-Decombres.pdf>, consulté le 15 mai 2013.

TOUSSENEL Alphonse, 1847, *Les juifs rois de l'époque. Histoire de la féodalité financière*, Tome Premier, Gabriel de Gonet Libraire-éditeur, Paris.

VENNER Dominique, 1962, *Pour une critique positive*, édition numérique, URL : <http://www.reseau-identites.org/wp-content/uploads/2013/05/Pour-une-critique-positive.pdf>, consulté le 26 juin 2013.

VENNER Dominique, 2004, *Histoire et tradition des Européens. 30 000 ans d'identité*, Editions du Rocher, Monaco.

Témoignages et documents (autres)

AUBRY Martine et DUHAMEL Olivier, 1995, *Petit dictionnaire pour lutter contre l'extrême-droite*, Editions du Seuil, Paris.

DESIR Harlem, 1985, *Touche pas à mon pote*, Grasset, Paris.

MALIK Serge, 1990, *Histoire secrète de SOS Racisme*, Albin Michel, Paris.

SOPO Dominique, 2005, *S.O.S. Antiracisme*, Editions Denoël, Paris.

Presse

Le Télégramme, 22 avril 2002

GIROUD Françoise, « La politique sur un plateau d'argent » in *Le nouvel observateur*, 17/23 février 1984

Discours d'introduction au concert de la Concorde, Harlem Désir, 15 juin 1985

« Le manifeste des 122 contre M. Le Pen. La direction du PS sceptique, le Front National offusqué », *Le Monde*, 30 mai 1987

« M. Chevènement dénonce le néo-barrisme au sein du PS », *Le Monde*, 16 juin 1987

« Après la progression du FN au premier tour des élections législatives partielles à Marseille et à Dreux », *Le Monde*, 2 décembre 1989

« Le Sénat se charge d'adoucir le projet de loi Debré sur l'immigration », *Libération*, 5 février 1997

« L'opposition parlementaire déjà assurée de treize présidences de région. Le FN donne des majorités à la droite », *Le Figaro*, 21 mars 1998

« Languedoc-Roussillon : Blanc, comme il l'avait dit », *Le Figaro*, 21 mars 1998

« Front National : la vice-présidente du parti lance sa campagne pour les législatives dans le Pas-de-Calais », *Le Monde*, 14 mai 2007

« Marine Le Pen s'en va-t'en guerre », *Le Monde*, 13 décembre 2010

SOPO Dominique, « Le racisme de l'extrême droite française révèle son manque de «modernité» », *Le Monde*, 17 décembre 2010

Bibliographie électronique

Historique de SOS-Racisme, consulté le 15 février 2012. URL : <http://www.sos-racisme.org/sos-racisme/historique>

Election présidentielle de 2002, *Rapport sur la campagne électorale à la radio et à la télévision*, consulté le 5 mai 2013. URL : http://www.conseil-constitutionnel.fr/conseil-constitutionnel/root/bank_mm/dossiers_thematiques/presidentielles_2002/obsesa.pdf

« Le projet du FN manque de crédibilité », interview de Bruno Mégret pour *Paris Match*, consulté le 14 août 2014. URL : <http://www.parismatch.com/Actu/Politique/Bruno-Megret-Le-projet-du-FN-manque-de-credibilite-559556>

« Une majorité de sympathisants UMP et FN en faveur d'accords locaux », *Atlantico*, consulté le 15 août 2014, URL : <http://www.atlantico.fr/decryptage/majorite-sympathisants-ump-et-fn-en-faveur-accords-locaux-sondage-exclusif-ifop-1020547.html>

ASSELAIN Jean-Charles, DEMARTINI Anne, GAUCHON Pascal, VERLEY Patrick, « CRISES ÉCONOMIQUES », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 12 août 2012. URL : <http://www.universalis-edu.com/encyclopedie/crises-economiques/>

BERSTEIN Serge, « POUJADE PIERRE - - (1920-2003) », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 11 juin 2013. URL : <http://www.universalis-edu.com/encyclopedia/pierre-poujade/>

CAMUS Jean-Yves, « EXTREME DROITE », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 7 décembre 2012. URL : <http://www.universalis-edu.com/encyclopedia/extreme-droite/>

CASSELY Jean-Laurent, « Front national, à la recherche du vote barbecue », *Slate*, consulté le 3 juin 2012, URL : <http://www.slate.fr/story/56885/vote-barbecue-vote-fn>

DOUCET David, « Quand le Front National avait rendez-vous avec la secte Moon », *Les Inrockuptibles*, consulté le 3 mai 2013. URL : <http://www.lesinrocks.com/2012/09/12/actualite/quand-le-front-national-avait-rendez-vous-avec-la-secte-moon-11302049/>

DURAND Gilbert, « symbolisme des eaux », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 22 juillet 2014. URL : <http://www.universalis-edu.com/encyclopedia/symbolisme-des-eaux/>

HURE Maxime, « Transports : le nouveau vote FN se chauffe à l'essence », *Rue89 Lyon*, consulté le 13 mai 2012, URL : <http://www.rue89lyon.fr/2012/05/08/transports-le-nouveau-vote-fn-se-chauffe-a-lessence/>

LECLERCQ Pierre-Robert, « O.A.S. (Organisation de l'armée secrète), *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 13 juin 2013. URL : <http://www.universalis-edu.com/encyclopedia/organisation-de-l-armee-secrete/>

MESTRE Abel et MONNOT Caroline, « FN : le malentendu Laurent Ozon », *Droites extrêmes*, consulté le 1^{er} juillet 2013. URL : <http://droites-extremes.blog.lemonde.fr/2011/08/15/fn-le-malentendu-laurent-ozon/>

RICOEUR Paul, « LE MYTHE, UNE APPROCHE PHILOSOPHIQUE », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 31 juillet 2013. URL : <http://www.universalis-edu.com/encyclopedia/mythe-l-interpretation-philosophique/>

VALADE Bernard, « DÉCADENCE », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 5 mars 2014. URL : <http://www.universalis-edu.com/encyclopedia/decadence/>

ZOLA Emile, « J'accuse... ! », *L'Aurore*, 13 janvier 1898, consulté le 18 mars 2013, URL : <http://www.atramenta.net/lire/jaccuse/2575>

Documents audiovisuels

Journal télévisé, France 2, 20 mars 1998

L'heure de vérité, Antenne 2, 6 mai 1987

FOUREST Caroline, 2012, *Marine Le Pen, l'héritière*

MOATI Serge, 2003, *Le Pen, vous et moi*

Entretien biographique avec Pierre Sidos, réalisé par Florian Rouanet pour l'association « les amis de Pierre Sidos », URL : <http://pierresidos.fr/?p=437>, consulté le 7 juin 2014.

Entretien biographique avec Dominique Venner, réalisé par le site Internet TV Libertés, URL : <https://www.youtube.com/watch?v=T9wynQvW69Y>, consulté le 27 juin 2014.

Entretien biographique avec Marine Le Pen, consulté le 8 juin 2013, URL : <http://www.marinelepen.fr/entretiens-exclusifs/>

Corpus de discours utilisé

Jean-Marie Le Pen

Discours de Valmy, 20 septembre 2006
Discours du Bourget, 12 novembre 2006
Discours de Lille, 25 février 2007
Discours de Lyon, 11 mars 2007
Discours d'Argenteuil, 6 avril 2007
Discours de Paris, 15 avril 2007
Discours de Nice, 19 avril 2007
Discours de clôture du défilé Jeanne d'Arc, 1^{er} mai 2007

Marine Le Pen

Discours des « journées d'été » du Front National, 11 septembre 2011
Discours de Vaiges, 17 septembre 2011
Discours du « Banquet des mille », 19 novembre 2011
Discours de Metz, 11 décembre 2011
Discours de « la galette présidentielle », 8 janvier 2011
Discours de Rouen, 15 janvier 2011
Discours de Bordeaux, 22 janvier 2012
Discours de Perpignan, 30 janvier 2012
Discours de Toulouse, 5 février 2012
Discours de Strasbourg, 12 février 2012
Discours de Lille, 19 février 2012
Discours de Châteauroux, 26 février 2012
Discours de Marseille, 5 mars 2012
Déclaration de candidature, 14 mars 2012
Discours de Palavas, 16 mars 2012
Discours d'Ajaccio, 19 mars 2012
Discours de Nantes, 25 mars 2012
Discours de Nice, 31 mars 2012
Discours à Lyon, 7 avril 2012

Discours d'Hénin-Beaumont, 15 avril 2012

Discours à Paris, 17 avril 2012

Discours de clôture du défilé du 1^{er} mai, 1^{er} mai 2012

INDEX DES NOMS

A

ADONIS.....	311
ALEXANDRE LE GRAND	249, 337
ALGAZY Joseph	166
ALIDIERES Bernard	91
ALLOT Louis.....	228, 232, 345
ANSART Pierre	242
ANTONY Bernard	41, 206, 213, 228, 264
APHRODITE	258
APOLLON	258
ARON Raymond.....	245
ARRENDT Hannah.....	291
ARTEMIS	311
AUBRY Martine	212
AUGIAS.....	318
AZEMA Jean-Pierre.....	156

B

BACHELARD Gaston	255, 260, 270, 295, 316, 321, 322
BADINTER Robert.....	86
BARRE Raymond	214, 215
BARRES Maurice.....	67, 126, 128, 133, 134, 135, 136, 137, 138, 150, 158, 172, 291, 316
BARRUEL Augustin.....	111, 247
BARTHELEMY Victor	203, 345
BARTHES Roland	57, 173, 242, 300
BAUDRILLARD Jean	33
BAUR Charles	54
BAVEREZ Nicolas	263
BAY Nicolas	345
BAYROU François	53, 272, 276
BELORGEY Jean-Michel.....	260
BEREGOVOY Pierre.....	210
BERLUSCONI Silvio	347
BERSTEIN Serges	175
BERT Paul	113

BERTRAND Denis.....	14
BESANCENOT Olivier.....	272
BIANCO Jean-Louis.....	30
BIGEARD Marcel	184
BIHR Alain.....	63, 64, 92, 93, 94, 105, 202, 265
BILDE Bruno.....	345
BINET René	166, 167, 168, 189, 191
BIRENBAUM Guy.....	11, 13, 44, 82, 84
BIRNBAUM Pierre	124
BIZEUL Daniel.....	60
BLANC Jacques	54
BLOCH Ernst	250, 251, 325
BLUMENBERG Hans	305
BONAPARTE Napoléon	214, 249, 321
BONNEFOY Yves.....	290
BORNE Dominique.....	171, 173
BOULANGER Georges.....	116, 117, 118, 119, 125, 172
BOUSQUET Pierre.....	194
BOUVET Laurent.....	95, 97
BOVE José.....	284
BRASILLACH Robert.....	149, 150, 154, 162, 164, 344
BRAUD Philippe	87
BREIVIK Anders.....	229
BRETON André	151
BRIGNEAU François	194, 195
BRIOS Steeve.....	226, 227, 345
BUCARD Marcel	146
BUISSON Patrick	298
BURKE Edmund	107, 110, 279
BURRIN Philippe.....	64

C

CAILLOIS Roger	100, 253
CAMBADELIS Jean-Christophe.....	46, 47
CAMUS Jean-Yves.....	66, 233
CANOVAN Margaret.....	69
CAPET Hugues.....	214

CARIGNON Alain.....	53
CASSIRER Ernst	239, 240
CASTORIADIS Cornelius.....	15, 234
CAUCHON Pierre	309
CEFAÏ Daniel.....	25
CHARLES VI	310
CHATILLON Frédéric.....	72, 225, 306
CHEBEL D'APPOLLONIA Ariane	63, 66, 192
CHEVENEMENT Jean-Pierre	47, 50, 229
CHIAPPE Jean.....	141
CHIRAC Jacques	204, 214, 215, 217, 220
CINCINNATUS Lucius Quinctius.....	249, 337, 338
CLEMENCEAU Georges	117, 119
CLOVIS	214
CODREANU Cornelia Zelea	154
COHN Norman	248
COLLOVALD Annie.....	70, 85
COMTE Auguste	58, 60, 111, 128, 129, 150
CONTAMINE Philippe.....	307
COPPEE François	125
COTY François	145, 146, 148
CREPON Sylvain.....	92, 94

D

D'ARC Jeanne	134, 137, 138, 139, 155, 160, 161, 199, 206, 209, 214, 217, 238, 244, 273, 299, 301, 307, 308, 309, 310, 311, 333, 334
DALONGEVILLE Gérard	227
DANIEL Joseph.....	166
DAVIES Peter.....	16
DE BENOIST Alain.....	31, 184, 187, 188, 189, 190
DE BONALD Louis.....	107, 108, 109, 128, 344
DE CAMARET Michel.....	211
DE GAULLE Charles .	177, 178, 179, 199, 200, 228, 249, 250
DE LA PORTE DU THEIL Joseph.....	159
DE LA ROCQUE François .	142, 143, 144, 145, 147, 170
DE LA TOUR DU PIN François-René	139
DE MAISTRE Joseph .	107, 110, 111, 128, 131, 188, 343, 344
DE RICHELIEU Armand	251
DE SAINT-JUST Louis-Antoine	251
DEAT Marcel.....	161
DEBRAY Régis	50

DEBRE Jean-Louis	86
DEBRE Michel.....	179
DEGAS Edgar.....	125
DEGRELLE Léon.....	73, 154
DELONCLE Eugène	147
DELPORTE Christian	98
DEMARQUET Jean-Maurice	178
DEROULEDE Paul	113, 114, 115, 116, 119, 124, 125, 132, 137, 177
DESIR Harlem.....	28, 30, 33, 34, 35
DEVEDJIAN Patrick	185
DIONYSOS	258
DOM BESSE Jean-Martial	123
DORGERES Henri	170
DORIOT Jacques	147, 148, 153, 161, 162, 170
DOUGLAS Mary.....	51
DOUMERGUE Gaston.....	156, 249
DRAY Julien.....	30, 34
DREYFUS Alfred.....	119, 120, 121, 122, 123, 124, 125, 128, 131, 140, 177, 192
DRIEU LA ROCHELLE Pierre...	150, 151, 153, 155, 344
DRUMONT Edouard.....	119, 122, 131, 230
DU GUESCLIN Bertrand	199
DU PATY DE CLAM Armand.....	120
DUHAMEL Olivier	212
DUMEZIL Georges	256, 305
DUPIN Eric	32
DUPRAT Annie.....	275
DUPRAT François.....	177, 184, 185, 203, 204, 205, 206, 345
DUPUY Charles	137
DURAND Gilbert	14, 15, 16, 104, 105, 154, 163, 173, 191, 238, 247, 254, 255, 256, 257, 258, 259, 260, 269, 278, 291, 295, 297, 302, 304, 306, 310, 315, 324, 326, 332, 335, 340
DURAND Pierre.....	194
DURKHEIM Emile	58, 77, 121, 123, 124

E

ELIADE Mircea.....	260, 269, 289, 295, 301, 340
ESTERHAZY Ferdinand	120

F

FABRE Joseph	137
FAURE Félix	113
FAURISSON Robert.....	230
FAUX Emmanuel.....	216
FERRAND Antoine	111
FERRY Jules.....	115, 116, 117, 119
FINI Gianfranco	347
FLEURDORGE Denis	308
FOFANA Youssouf.....	228
FOUCAULT Michel	272
FOUREST Caroline	72, 223
FRANCE Anatole	121
FRANCOIS Claude.....	219
FRAZER James George	239
FRECHE Georges	54
FREMIET Emmanuel	308
FREUD Sigmund	239

G

GALVAIRE Jean-François	194
GAMBETTA Léon	113
GAYSSOT Jean-Louis.....	31
GELLNER Ernest	124
GIRARDET Raoul	14, 150, 151, 152, 244, 247, 248, 249, 251, 252, 253, 260, 326, 337
GISCARD D'ESTAING Valéry	200, 204, 206
GOBINEAU Joseph Arthur.....	131, 167, 168
GODEAU Rémi	263
GOLDSTEIN Emmanuel	342
GOLLNISH Bruno.....	211, 231, 232
GRAHAM William Franklin.....	216
GREVY Jules.....	118
GRIAULE Marcel	242
GUENON René.....	328

H

HAMEAU Christophe.....	214
HAMON Benoît.....	231
HEGEL Georg Wilhelm Friedrich	250
HEIDEGGER Martin	188
HOFFMANN Stanley	172

HOLEINDRE Roger.....	194
HOLLANDE François	53, 273, 274, 346
HUE Robert	53
HUGUENIN François.....	129
HUMBERT François	54
HURE Maxime	78

I

IGNAZI Piero	66, 80
IGOUNET Valérie.....	195, 208
IVALDI Gilles	320

J

JAHVE.....	338
JANKELEVITCH Vladimir	252
JONAS.....	297
JOSPIN Lionel.....	30, 47, 220, 221
JOUE Pierre	215, 277
JOXE Pierre	48
JUNGER Ernst.....	188

K

KANT Emmanuel	24
---------------------	----

L

LALANNE Pierrette	200
LAMALLE Jean	173
LAMBERT Hubert	202, 224
LANG Carl	225, 234
LANG Jack	219
LARGE Marcel.....	142
LAVAU Georges	83, 87, 96
LE BOHEC Jacques.....	15, 75, 82, 88, 197
LE BON Gustave	24
LE CHEVALLIER Jean-Marie.....	211
LE GALLOU Jean-Pierre	206
LEROI-GOURHAN André.....	255
LEROY Emmanuel.....	230
LEVI-STRAUSS Claude	60
LEYENS Jean-Philippe	90
LIPOVETSKY Gilles	291
LONGUET Gérard.....	184, 185, 195

M

MACE Jean	114
MADELIN Alain	184, 185
MADOFF Bernard	141
MAFFESOLI Michel	246
MAGOUDI Ali	215, 277
MARECHAL Samuel	320
MARTIN Henri.....	113
MARTINEZ Jean-Claude.....	211
MARX Karl.....	94, 167, 172, 239, 243, 245
MASCRE David.....	228, 229
MAURRAS Charles.....	40, 60, 63, 66, 67, 106, 110, 127, 128, 129, 130, 131, 132, 133, 134, 135, 139, 140, 150, 151, 152, 153, 154, 156, 168, 174, 181, 216, 220, 283
MAYER Nonna.....	57
MEGRET Bruno	46, 48, 211, 215, 219, 221, 222, 234, 345, 346
MELENCHON Jean-Luc	298, 346
MENDES-France Pierre.....	172, 173, 200
MERAH Mohammed	270
MERTON Robert K.	25
MESTRE Abel	72, 223, 231
MICHELET Jules.....	253, 313
MILLET Richard	29
MILZA Pierre.....	64, 77, 144, 146, 233, 263
MIRANDA Michel	245
MITTERRAND François.....	27, 30, 45, 48, 76, 81, 83, 84, 206, 209, 210, 214, 215, 217, 342
MOISE	250, 288, 338
MONNEROT Jules	218
MONNOT Caroline.....	72, 73, 223, 231
MONOD Gabriel.....	121
MONTES Eric.....	42
MORIN Edgar	95, 98, 245
MOSLEY Oswald	154
MUDDE Cas	105
MUSSOLINI Benito	64, 146, 148, 154, 195

N

NIETZSCHE Friedrich	188
NISBET Robert.....	60

O

ORFALI Birgitta.....	55, 89, 92, 93, 222
ORWELL George	342
ORY Pascal.....	128
OTTO Rudolf.....	54, 100
OURANOS	305
OZON Laurent.....	229

P

PANDORE	263
PARK Robert E.	24, 25
PASTOUREAU Michel.....	306
PECORA Ferdinand.....	73
PENNE Guy.....	209
PERRINEAU Pascal	77, 78, 80, 83, 89, 91, 92, 218
PERVILLE Guy.....	177
PETAINE Philippe	142, 156, 157, 158, 159, 160, 161, 214, 249
PFIMLIN Pierre	165
PHILIPPOT Florian	228
PIAGET Jean	19
PICQUART Marie-Georges	120
PIETTE Albert.....	14, 244
PIGANIOL André.....	256
PLENEL Edwy	76
PLEVEN René.....	31, 166
PLONCARD D'ASSAC Jacques.....	187
POLIAKOV Léon.....	248
POUJADE Pierre	169, 170, 171, 172, 173, 175, 179, 180, 191, 199, 200, 201, 271, 283, 345
PROCHASSON Christophe.....	117
PROUST Marcel.....	121
PUJO Maurice.....	128, 151

R

RAFFARIN Jean-Pierre.....	284
REAGAN Ronald	205, 216, 219, 314
REICH Wilhelm	63
REMOND René.....	65, 67, 147, 347
RENAN Ernest	114, 129, 186
RENARD Jean-Bruno.....	275
RENAUD Jean.....	145

RENOIR Auguste.....	125
RESZLER André	250
REYNOUARD Vincent.....	230
RICOEUR Paul.....	239, 297
RIVAROL Antoine	109
RIVIERE Claude.....	243, 244, 245
ROBERT Alain	185, 194, 196, 204
ROBESPIERRE Maximilien.....	111
ROBIN Corey.....	280
ROBINE Jérémy	38
ROCHE Sébastien.....	91
ROCHET Waldeck.....	170
ROHART Michel	173, 174
ROLLAT Alain	76, 198
ROSSO Romain	72
ROUART Jean-Marie	263
ROUGIER Louis.....	187
ROUSSEAU Jean-Jacques	252
ROYAL Ségolène	271, 273, 276
ROZES Stéphane	236

S

SAINT LUC	339
SAINTE-BEUVE Charles-Augustin	129
SALAN Raoul.....	178, 214
SARKOZY Nicolas.....	232, 269, 271, 272, 273, 274, 275, 276, 277, 296, 298, 333
SAUGE Georges	178
SCHELER Max.....	92, 93
SCHELLING Friedrich Wilhelm	239
SCHNEIDERMAN Dominique	42
SEBA Kémi.....	41
SEGUIN Philippe.....	53
SIDOS Jacques.....	165
SIDOS Pierre.....	165, 184, 187
SIEGFRIED André	80, 117
SIGHELE Scipio.....	24
SIRONNEAU Jean-Pierre.....	14, 244, 246, 337
SOISSON Jean-Pierre	54
SOLON	249, 338
SOPO Dominique.....	41, 232
SORAL Alain.....	229, 230, 294
SOREL Georges.....	135
SOUCHARD Maryse	96

SOUILLAC Romain	170, 271
SOUSTELLE Jacques.....	177
STAVISKY Alexandre	140, 141, 192
STERNHELL Zeev.....	114, 116, 125, 127, 145, 147, 149
STIRBOIS Jean-Pierre	205, 206, 208, 210, 214, 218, 226, 231, 232, 345, 346
SURCOUF Robert.....	214

T

TACUSSEL Patrick	259
TAGUIEFF Pierre-André ...	12, 31, 37, 39, 68, 69, 70, 71, 96, 180, 186, 189, 234, 263, 346
TCHAKHOTINE Serge.....	87
TERRAIL DE BAYARD Pierre	199, 214
THOREZ Maurice	98, 148
TOUBON Jacques	33
TOUSSENEL Alphonse	173
TYLOR Edward.....	239

U

ULYSSE	279
--------------	-----

V

VACHER DE LAPOUGE Georges	167, 168
VALOIS Georges	139, 145, 146, 147
VAUGEOIS Henri.....	128
VEIL Simone	33, 84
VENNER Dominique .	165, 180, 181, 182, 183, 184, 186, 187, 189, 191, 327
VENNER Fiammetta	72
VERDI Giuseppe	215
VERMEERSCH Jeanette.....	98
VERNE Jules	125
VIAL Pierre	184

W

WALLACE George C.....	69
WEBER Max	13, 43, 58, 93, 153, 245, 258
WIEVIORKA Michel	42, 284
WILSON Daniel	118

WINOCK Michel16, 67, 107, 109, 113, 114, 122, 124,
131, 132, 133, 140, 143, 144, 146, 147, 148, 149, 156,
159, 162, 163, 236, 311

Y

YONNET Paul 34, 38, 48

Z

ZOLA Emile119, 120, 121, 291, 305

INDEX DES NOTIONS

A

Allégorie..... 138, 239, 240, 257, 274, 276, 277, 278, 279,
289, 294, 300, 303, 310, 322, 335, 342
Anomie..... 39, 74, 77, 78, 80, 81, 89
Antifascisme..... 19, 23, 24, 25
Antiracisme . 16, 22, 29, 30, 31, 33, 35, 36, 37, 38, 39, 40,
41, 42, 55, 189, 210, 219
Archétype 63, 243, 256, 257, 259, 278, 298, 301, 335,
337, 338
Attraction-rejet, Attraction-répulsion .. 11, 15, 19, 55, 222,
341

B

Bassin sémantique..... 14, 15, 16, 102, 104, 105, 106, 116,
138, 150, 162, 163, 190, 191, 254, 258, 343, 344, 348

C

Capitalisme..... 158, 167, 174, 182
Catastrophisme..... 34, 35, 186, 220, 265, 268, 269, 289,
306, 307, 315, 339
Champ politique .. 13, 26, 32, 34, 37, 75, 85, 87, 100, 167,
236, 260, 263, 318, 324, 330, 341, 342
Chute..... 111, 118, 186, 263, 265, 266, 314, 315, 337
Civilisation 35, 130, 137, 167, 178, 185, 187, 231, 322,
323, 324, 325, 326, 328, 334, 348
Communication. 32, 41, 68, 72, 76, 78, 91, 213, 215, 223,
234, 260, 266, 347
Communisme 83, 94, 97, 165, 166, 167, 170, 174, 178,
185, 199, 203, 205, 214, 245
Complot..... 111, 120, 121, 173, 247, 248, 249, 274
Complotisme 248, 249
Compréhension 11, 13, 19, 56, 57, 59, 62, 93, 95, 110,
154, 232, 248, 287, 302
Conflit ... 27, 28, 44, 51, 97, 135, 187, 192, 197, 233, 241,
246, 330, 337, 341, 345
Cordon sanitaire 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 53, 55, 217

Culture 14, 40, 42, 46, 58, 70, 71, 104, 113, 121, 124,
157, 167, 188, 189, 190, 191, 205, 233, 243, 250, 255,
260, 297, 316, 326, 346, 348

D

Déclin.. 138, 139, 140, 151, 175, 185, 192, 210, 263, 264,
265, 266, 267, 268, 270, 280, 281, 289, 293, 308, 310,
315, 333, 336, 339, 347
Démocratie.. 21, 53, 65, 69, 85, 86, 95, 96, 111, 114, 115,
116, 123, 127, 129, 194, 205, 284, 347
Désenchantement 22, 93, 209, 236, 266, 278, 343, 344
Désordre..... 129, 242, 273, 325, 333
Domination 64, 153, 167, 230, 259, 345
Dragon 278, 304

E

Emotion..... 23, 24, 95, 100, 114, 131, 215, 222, 254, 262,
279, 341
Empirisme organisateur 129, 132, 150
Essentialisme 29, 131
Etat.. 80, 91, 118, 120, 121, 124, 125, 135, 141, 142, 144,
149, 156, 157, 158, 159, 160, 172, 177, 182, 185, 217,
268, 273, 314, 315, 318, 333, 338, 344
Euphémisation 70, 112, 164, 189, 221, 277, 278, 305,
321, 335

F

Fascisme 21, 22, 23, 24, 25, 32, 61, 63, 64, 65, 66, 71, 73,
74, 104, 113, 139, 140, 141, 143, 145, 146, 147, 148,
149, 150, 151, 152, 153, 154, 155, 159, 160, 161, 162,
164, 166, 168, 170, 178, 182, 191, 195, 205, 233, 344
Fiction..... 91, 97, 240, 244, 251, 330
Fictionnalisation..... 244, 340
Foule ... 21, 22, 23, 24, 25, 36, 88, 98, 144, 170, 206, 216,
280, 283, 311
Front républicain..... 45, 49, 51, 52, 53, 227

H

Héros..... 36, 49, 135, 214, 249, 250, 260, 262, 272, 275,
281, 285, 299, 304, 310, 312

I

Idéal-type 64, 119, 123, 249, 288, 299
Imaginaire ... 14, 15, 16, 22, 25, 29, 35, 40, 63, 71, 76, 97,
99, 104, 105, 107, 111, 112, 154, 155, 159, 182, 191,
201, 214, 215, 234, 236, 241, 243, 246, 247, 251, 252,
254, 255, 257, 258, 259, 260, 261, 262, 265, 268, 270,
272, 274, 276, 281, 308, 309, 311, 322, 325, 327, 329,
330, 332, 334, 335, 340, 342
Impureté 50, 51, 54, 55, 100, 252, 260, 318
Institution .. 15, 24, 37, 47, 50, 54, 58, 61, 73, 81, 85, 106,
120, 122, 130, 131, 134, 138, 139, 141, 151, 165, 169,
194, 203, 205, 232, 234, 236, 241, 251, 259, 277, 317,
318, 341

L

Libéralisme 39, 66, 89, 115, 126, 127, 149, 157, 166, 175,
181, 185, 201, 205, 211, 219, 220, 230
Logos..... 240, 242

M

Marxisme 63, 92, 119, 149, 167, 174, 181, 183, 185, 229,
230
Millénarisme 337, 338, 339
Minorité..... 28, 29, 34, 49, 52, 55, 60, 86, 89, 91, 95, 148,
162, 178, 180, 194, 195, 204, 217, 233, 270, 282, 283,
284, 341, 346
Monstre 70, 110, 277, 278, 304, 305, 333, 339
Mouvement social 11, 15, 22, 55, 89, 204
Mythanalyse 238, 255, 259
Mythe 14, 15, 16, 28, 29, 30, 32, 35, 36, 54, 63, 71, 76,
87, 94, 101, 105, 123, 135, 137, 168, 175, 181, 187,
191, 196, 225, 235, 238, 239, 240, 241, 242, 243, 244,
245, 246, 247, 248, 250, 251, 252, 253, 254, 257, 258,
259, 261, 262, 269, 271, 275, 278, 283, 288, 290, 299,
300, 305, 307, 309, 311, 316, 325, 328, 331, 335, 336,
337, 338, 339, 340, 348

Mythification 43, 180, 184, 198, 200, 201, 214, 250, 340,
348
Mythocritique..... 255, 259, 357
Mythodologie..... 254, 259, 351
Mythologie..... 14, 23, 137, 153, 155, 160, 173, 175, 180,
239, 240, 244, 246, 247, 248, 249, 251, 252, 258, 260,
278, 279, 304, 310, 319, 336
Mythologisation 244, 251, 292

N

Nationalisme 22, 23, 35, 40, 57, 63, 66, 67, 84, 87, 92,
97, 98, 101, 102, 105, 106, 111, 112, 113, 114, 115,
116, 119, 121, 122, 123, 124, 125, 126, 127, 128, 130,
131, 132, 133, 134, 135, 136, 137, 138, 139, 140, 141,
145, 147, 149, 150, 151, 152, 153, 154, 155, 156, 157,
162, 163, 164, 166, 168, 169, 170, 174, 175, 176, 177,
179, 180, 181, 182, 183, 184, 185, 186, 187, 188, 189,
191, 199, 203, 204, 205, 206, 216, 220, 230, 233, 252,
254, 258, 260, 266, 270, 276, 309, 311, 316, 317, 319,
321, 333, 336, 343, 344, 345
Nationalisme révolutionnaire 203, 204, 205, 233, 345
Nouvelle Droite..... 31, 60, 128, 180, 188, 190, 204, 205,
206, 233

O

Ordre..... 14, 16, 51, 54, 66, 76, 80, 93, 94, 108, 109, 110,
114, 115, 119, 124, 128, 132, 133, 144, 149, 159, 166,
167, 181, 186, 195, 196, 213, 230, 240, 245, 249, 275,
313, 315, 316, 317, 318, 324, 325, 330, 333

P

Passion 11, 15, 19, 22, 33, 60, 97, 118, 121, 122, 128,
132, 134, 140, 162, 201, 202, 264
Peuple 22, 37, 68, 69, 70, 71, 90, 94, 96, 97, 98, 135,
136, 138, 143, 146, 147, 162, 171, 172, 175, 183, 186,
214, 217, 223, 226, 249, 250, 262, 266, 270, 271, 274,
279, 280, 281, 282, 283, 284, 285, 286, 287, 288, 289,
290, 291, 292, 293, 295, 296, 297, 299, 300, 301, 304,
305, 307, 310, 316, 317, 318, 330, 331, 333, 334, 348
Phénomène Le Pen.. 11, 15, 19, 21, 24, 25, 26, 47, 49, 55,
56, 57, 58, 60, 61, 62, 74, 81, 82, 84, 88, 99, 100, 197,
208, 210, 282, 341, 342

Phénoménologie 19
 Populisme 12, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 74, 84, 95, 96,
 97, 98, 116, 169, 170, 171, 172, 174, 180, 190, 194,
 233, 234, 263, 264, 281, 284, 286, 317, 346
 Positivisme 67, 128, 129, 133, 140, 255
 Poujadisme 45, 168, 169, 170, 171, 172, 173, 174, 175,
 190, 194, 198, 199, 200, 271
 Profane 50, 290, 311, 336
 Progrès 77, 86, 220, 318, 319, 334, 337
 Progressisme 57, 107, 252
 Public 21, 24, 25, 81, 98, 99, 117, 167, 182, 188, 190,
 214, 217, 221, 229, 298
 Pureté 50, 51, 149, 177, 202, 204, 237, 250, 251, 252,
 253, 304, 318, 321, 322

R

Racialisme 131, 168, 191
 Racisme . 24, 27, 30, 31, 33, 34, 35, 36, 37, 39, 42, 48, 60,
 65, 82, 90, 122, 131, 166, 167, 173, 178, 186, 187,
 189, 211, 212, 232, 234, 282
 Réenchantement 94, 289
 Représentation 30, 38, 40, 76, 85, 91, 92, 97, 98, 100,
 138, 143, 144, 243, 256, 259, 271, 302, 308, 319, 326,
 339
 Rite 36, 100, 144, 156, 159, 244, 252, 295, 307, 308, 326,
 327

S

Sacralisation 16, 17, 18
 Sacré 12, 16, 20, 36, 50, 51, 54, 55, 100, 120, 237, 238,
 241, 242, 274, 290, 294, 310, 311, 336
 Sauveur . 68, 179, 249, 250, 253, 260, 288, 299, 300, 302,
 307, 333, 336, 337, 338, 347
 Schème 2, 93, 105, 110, 119, 126, 175, 177, 243, 247,
 252, 253, 256, 257, 259, 272, 290, 303, 304, 306, 313,
 314, 316, 319, 328, 344

Socialisme ... 27, 30, 31, 32, 39, 46, 47, 52, 53, 66, 74, 76,
 114, 118, 119, 126, 135, 138, 145, 147, 148, 149, 161,
 167, 182, 208, 210, 214, 217, 221, 226, 227, 245, 252,
 273, 275
 Solidarisme 205, 208, 230, 233, 345
 Structure.. 11, 14, 19, 22, 29, 34, 41, 49, 61, 85, 100, 124,
 146, 148, 149, 154, 166, 182, 183, 185, 192, 194, 195,
 196, 203, 214, 241, 249, 254, 255, 261, 262, 267, 268,
 311, 314, 317, 319, 323, 325, 329, 335, 336, 337, 344,
 345, 348
 Symbole 12, 16, 26, 28, 29, 32, 36, 37, 49, 51, 52, 65, 69,
 71, 76, 77, 78, 80, 87, 92, 93, 94, 103, 109, 110, 112,
 115, 122, 124, 137, 138, 140, 141, 143, 144, 146, 147,
 148, 150, 154, 155, 156, 160, 165, 171, 175, 177, 180,
 190, 192, 202, 213, 215, 216, 226, 227, 233, 235, 237,
 240, 246, 247, 248, 249, 250, 255, 256, 257, 259, 260,
 261, 262, 271, 272, 276, 277, 278, 279, 283, 284, 289,
 291, 293, 294, 295, 297, 298, 300, 301, 302, 306, 307,
 308, 310, 313, 315, 319, 320, 321, 322, 323, 324, 325,
 331, 335, 336, 339

T

Tradition 13, 14, 16, 33, 34, 37, 43, 45, 52, 60, 61, 64, 65,
 67, 76, 77, 80, 84, 88, 90, 92, 93, 96, 98, 108, 110,
 112, 123, 125, 126, 128, 130, 131, 133, 136, 143, 146,
 149, 155, 158, 160, 167, 185, 192, 199, 203, 204, 209,
 219, 229, 230, 233, 239, 243, 245, 263, 266, 280, 288,
 291, 296, 297, 298, 309, 316, 319, 323, 327, 328, 329,
 330, 334, 336, 343, 344, 347, 348
 Trajet anthropologique 255
 Transmission ... 80, 97, 159, 197, 313, 327, 328, 329, 333,
 334, 336, 348
 Tripartition 256